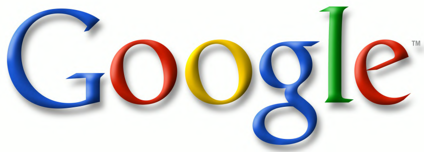
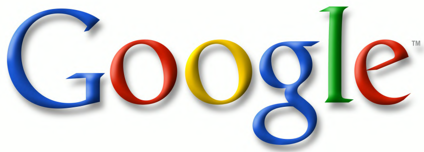
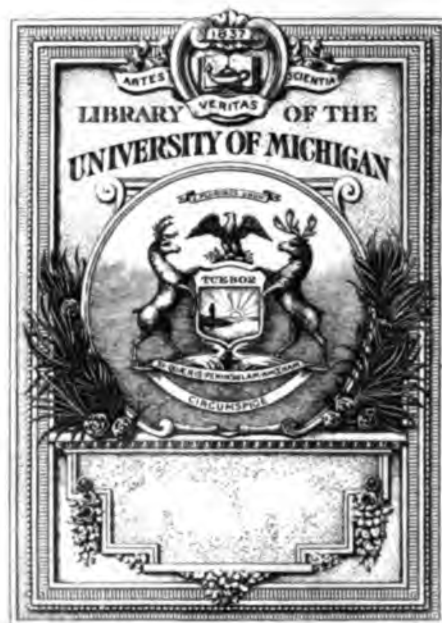






REVUE

DE PARIS.

XVI.



A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME SEIZIÈME.



PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

ITALIE.

I. — GÊNES.

Le Sully court de Marseille à Naples en faisant échelle dans trois ports italiens; *le Sully* est comme un pont volant, un pont de trois arches, jeté entre Marseille et le Vésuve. On peut faire la traversée dans son lit, si l'on est tourmenté du mal de mer, ce mal dont personne ne meurt, ce mal qui fait tant de bien, et que la bonne Méditerranée vous envoie comme un purgatif naturel.

On part comme pour une fête, la tente déployée sur le pont, le cabestan chargé de fleurs, la voile étincelante de soleil; c'est comme le vaisseau des théories grecques, allant du Pirée à Délos; on glisse sur une mer calme, entre deux cascades d'écume; tous les visages sont sereins, tous les yeux tournés au midi; le nom de l'Italie est dans toutes les bouches : elle est si voisine que personne ne songe à l'ennui de la traversée. De Marseille à Gênes on n'a qu'un ruisseau à franchir, c'est la plus belle des promenades.

Jamais pèlerin partant pour l'Italie n'a senti plus que moi dans son cœur cette fervente dévotion d'artiste qui s'attache à tous les puissans souvenirs. Ce n'était pas l'Italie des autres que j'allais voir : c'était la mienne, l'Italie de mon enfance, de mes études, de mes rêves au dortoir du collége; l'Italie de Ménalque et Palémon, de Nisus et Euryale; le Latium de Janus, la terre de La-

vinia : l'Italie de mon âge d'homme, celle des Antonins, de Sixte-Quint, de Léon X; celle du Dante, de Giotto, de Michel-Ange, de Raphaël. A tous ces noms, à toutes ces impressions, à tous ces souvenirs, j'avais lié, dès mes premiers ans, des images, des affections, des physionomies, des teintes locales qui m'étaient propres, qui s'étaient gravées dans mon cerveau, qu'aucune lecture de voyages n'avait modifiées. J'en avais tant lu, de voyages! J'avais lu ceux qui s'extasient avec des phrases gelées, qu'on réchauffe avec des points d'admiration; et ceux qui prennent à rebours la tactique enthousiaste de leurs devanciers, et qui critiquent les monumens neufs, parce qu'ils ne sont pas vieux, et les vieux, parce qu'ils ne sont pas neufs; et ceux qui s'intitulent : l'*Italie vue du mauvais côté*, et qui entassent ligne sur ligne pour découvrir une tache microscopique sur une magnifique statue de marbre. J'allais aborder l'Italie avec mes seules impressions personnelles. C'était l'histoire de l'art qui me les avait données, et non le récit des voyages. Je brûlais de savoir s'il fallait renoncer à d'anciennes adorations et me reconnaître dupe d'illusions enfantines, ou bien me confirmer à toujours dans un culte que je croyais ma seconde religion. J'étais à la proue, comme Énée, sur cette même mer. La nuit tombait déjà; elle était fraîche comme toutes les nuits de printemps. Je descendis aux chambres avec regret; mais une idée me faisait tressaillir de joie : je savais qu'en remontant sur le pont je découvrirais l'Italie.

Je ne pus dormir. Après quelques heures de tentatives pour conquérir le sommeil, je regagnai ma proue. La nuit était magnifiquement étoilée; la côte était si voisine qu'on distinguait les villages et la bordure des montagnes. *Le Sully* volait comme un oiseau; ses roues semblaient rouler des étoiles en fusion dans deux cataractes d'écume; il y avait dans l'air un parfum qui n'appartient qu'à cette mer, à cette côte, à ce ciel. — Où sommes-nous? dis-je au capitaine Arnaud, qui se promenait sur le pont. — Voilà les côtes de l'Italie, me répondit-il. Ce village est Albenga. Jamais nom de femme aimée n'a été plus doux à mon oreille que cette harmonieuse appellation. Toute ma vie je me rappellerai

cet Albenga, prononcé aux étoiles, dans le silence de la nuit, sur une mer calme, devant les côtes d'Italie. J'aurais voulu recueillir l'air embaumé, la brise sereine, où se roulèrent ces trois gracieuses syllabes. Le coude appuyé sur le balcon du *Sully*, je suivis long-temps, dans les brouillards nocturnes, le clocher d'Albenga et une île voisine qui porte une tour. A l'aube, je vis poindre à l'horizon que j'avais quitté la montagne d'Albenga, où l'Italie s'était révélée à moi avec un nom mélodieux comme le murmure de ses bois de pins et de citronniers.

Le Sully tenait sa proue sur Gênes; la cité superbe sortait de la mer, au pied des Apennins; ses côtes lointaines semblaient semées de points blancs et lumineux; ces points grossissaient à chaque élan du navire. Après quelques heures, la ville se découvrit avec toute sa magnificence; elle élevait son front dans une atmosphère de rayons et baignait ses pieds dans le golfe de Ligurie. Nous en étions bien loin encore et nous pouvions déjà distinguer ses édifices gigantesques, son phare, ses fortifications aériennes, ses couvens, ses dômes, ses clochers, ses *villas* suspendues sur la mer. Rien n'annonce mieux l'Italie que Gênes; c'est le digne portique de marbre de cette éternelle galerie qui finit au golfe de Tarente; c'est le péristyle de ce musée qui expose ses tableaux, ses statues, ses villes, sur la muraille des Apennins, et rafraîchit son atmosphère avec les brises croisées de ses deux mers. En entrant dans le port, je l'avoue, je ne fus nullement frappé, comme tant de voyageurs, par le souvenir de la gloire des doges : j'ai toujours été fort peu touché de la gloire des doges. Un point de vue tout matériel absorbait alors mes regards; j'avais en face le plus beau décor de cinquième acte de drame qu'on puisse imaginer. C'était un palais qui s'avançait jusque sur la mer et qui laissait réfléchir, au miroir d'une eau calme, sa belle colonnade de marbre blanc. Cet édifice me parut complétement désert; la solitude lui donnait une physionomie touchante; car, ainsi posé, ainsi beau, de quelles scènes de joie et de mouvement devait-il avoir été le théâtre! A cette heure, il s'offrait à moi comme un vaste tombeau où quelque ombre de roi dormait au doux bruit des orangers et des vagues.

—Voilà le palais Doria, dit à côté de moi un voyageur qui venait deux fois par an à Gênes pour le commerce des pâtes et qui affectait de ne rien regarder, se contentant de dire à droite et à gauche : — Allez chez Michel ; on y est fort bien, on y dîne à tout prix; ou encore à l'hôtel de Malte, sur le port : on n'y est pas mal; moi, je vais toujours chez Michel : j'ai une chambre. Il y a des dames françaises charmantes ; nous y mangeons des huîtres comme des pièces de dix sous. A propos, ne manquez pas de voir le pont de Carignan; moi, je l'ai vu cent fois. Figurez-vous que lorsqu'on passe dessus, on voit sous ses pieds des maisons de six étages. C'est ce qu'il y a de plus beau à Gênes. »

On a inventé les paratonnerres, et la bonne humanité a fait grand fracas de cette découverte, comme si la moitié du genre humain périssait ordinairement par le feu du ciel. Mais il est des coups de foudre qu'on ne peut parer, et que l'artiste voyageur sent tomber sur sa tête, à chaque pas, au plus beau moment de ses émotions. Quel dommage que Franklin n'ait pas médité sur cet autre phénomène d'attraction magnétique! Dès qu'une pensée, une rêverie, une fantaisie d'imagination, courent dans l'air, vous êtes sûr qu'une parole de plomb tombe d'une bouche mal faite pour tout tuer. Je ne lui demandais pas si c'était le palais Doria, moi, à ce destructeur d'émotions. Cet édifice si poétique était bien plus à mes yeux que le palais Doria : c'était tout; maintenant, rien! C'est la maison d'un capitaine marin qui commandait une flotte qu'un seul de nos briks coulerait à fond aujourd'hui. C'est qu'une fois le décroissement d'illusions commencé, impossible de l'arrêter; un desservant sanitaire de Saint-Roch, un contagioniste de profession, vous demande si vous n'avez pas le choléra ; un garçon d'auberge vous glisse dans la main une carte sur laquelle est écrit en italien : *Cuisine française;* un sergent de ville du roi de Sardaigne réclame votre passeport; le capitaine fait aligner les voyageurs et les compte comme des brebis; on se jette dans un canot, au milieu des malédictions de tous les bateliers que vous n'avez pas favorisés de votre choix, comme si l'on pouvait prendre vingt chaloupes pour aller à terre. Où est Gênes la su-

perbe? où la ville de marbre? où la reine de la Ligurie? Ce sont des quais sales, des maisons hideuses, un guichet de prison pour porte, une douane qui visite vos poches. Enfin on entre chez Michel, après avoir passé dans des rues fangeuses, obscures, étroites: Michel vous sert à déjeuner et vous donne une chambre. On se met à la croisée et l'on ne voit rien, rien que la maison voisine, contre laquelle on craint de se briser la tête. Mais où donc est Gênes la superbe?

On sort de l'hôtel après déjeuner, on passe devant l'église de San-Siro, on monte une *salita* douce; la voilà, Gênes!

Des montagnes de marbre ont été coupées à morceaux, et ont pris la forme de cette rue prodigieuse, toute bordée de palais. Les yeux ne sont pas préparés à pareille surprise; ils se ferment rapidement, comme dans le passage des ténèbres au soleil. Rien d'éclatant au monde comme cette succession monumentale de portiques rangés sur deux lignes, divisés par un pavé de granit, dorés par cette douce et vaporeuse lumière que le ciel italien aime tant à prodiguer aux œuvres de ses enfans. On se sent si léger devant toutes ces merveilles aériennes, qu'il semble que le corps flotte sur des rayons, et n'a pas besoin de l'escalier pour s'élancer aux terrasses; la transparence de l'air, l'éclat du jour, la sérénité du ciel, le parfum de la mer voisine, tout donne à cette rue incomparable une grâce, une poésie, un enchantement qui tiennent du rêve; on passe des heures en extase devant ces portiques, devant ces escaliers défendus par des lions, ou peuplés de statues, qui s'élèvent triomphalement, avec leur cortége de colonnes de marbre, jusqu'aux régions aériennes, où s'élargit la conque des fontaines, à l'ombre des orangers suspendus. On se surprend attendri de joie sur le seuil d'un palais qui vous laisse entrevoir dans un jour mystérieux sa cour recueillie et voluptueuse, sa cour de marbre, où bondit la gerbe d'eau vive, sous des arcades de citronniers en fleurs. Là causent et rient de jeunes femmes créées pour ces arbres, pour ces fontaines, pour ces jardins; des femmes d'opulente vie et de doux loisirs, nonchalantes et vives, véritables fées de ces palais fantastiques, et qui laissent tomber de leur

bouche des sons voluptueux comme le froissement d'une robe de satin. D'autres femmes passent au-dehors, légères, sur le pavé poli des dalles, brunes, fraîches et blanches. Souvent c'est comme une procession de vierges de Raphaël sorties de leurs cadres pour visiter la *strada Balbi*, et la rapporter aux cieux. On s'arrête, les yeux béans, au pied de ce palais Durazzo qui monte aux nues avec ses ailes à colonnades; au pied du palais Doria-Tursi, qui s'asseoit au large, après avoir épuisé Carare, et se repose, le front couronné de jardins; on s'arrête partout, à chaque pas, car la merveille qu'on voit n'a pas copié la merveille qui vous attend, ni celle qu'on a vue. On monte à ce palais Serra, qui vous reçoit dans son fabuleux salon de lapis-lazzuli et d'or, ceint de colonnes corinthiennes, orné de sphinx noirs, et dont les hautes croisées s'ouvrent sur des pavillons de marbre, tels que les inventait Arioste pour le génie traducteur de l'architecte Tagliafico; et partout dans ces palais, les galeries sont peuplées de ce monde idéal et ravissant que jetaient sur toile Van Dyck, Guide, André del Sarte, Véronèse, Titien, Albane, l'Espagnolet, la trinité des Carrache. La solitude et le silence donnent aujourd'hui à ces demeures un caractère de solennelle mélancolie; ce sont de magnifiques décors d'opéras, d'où viennent de sortir les jeux, les danses et les femmes; à la brise qui chante sous les orangers des terrasses, on croirait encore entendre les chœurs italiens des divines fêtes qui viennent de s'éteindre. Oh! si jamais la vie a été digne de son nom, c'est quand elle passa dans la strada Balbi, aux jours de la splendeur génoise, avec son auréole de rayons et de femmes, ses parfums de la mer et des collines, son cortége d'artistes et de poètes, sa musique napolitaine; ses siestes de doux sommeil sous le voluptueux démon de midi, ses crépuscules retentissant de sérénades, ses nuits toutes pleines de confidences, toutes dévorées d'amour. Qu'il devait être beau le palais Durazzo, avec sa bannière à l'écu d'or, chargée au chef de trois fleurs de lis d'argent! Qu'il devait être beau, le soir que Van Dyck inaugura le portrait de la divine comtesse Brignola! Que d'ivresse, que de musique, que de parfums couraient sous ses deux colonnades ailées! Elle était là, cette reine

de la fête, sous la rotonde de marbre, comme la Vénus de Médicis, descendue du piédestal, et vêtue de soie et de satin; que de paroles de flamme, que de désirs comprimés, que de lèvres ardentes devaient tourbillonner autour de l'adorable comtesse! Les yeux des jeunes seigneurs descendaient du portrait de Van Dyck, et mouraient de langueur sur le visage divin du modèle, sur son cou d'ivoire, sur ses épaules nues, sur les souples ondulations de sa robe de soie, que le grand artiste n'avait pu qu'imparfaitement reproduire, parce que sa main frissonnait d'amour. Parmi cette foule enluminée d'ivresse et d'énergique passion, sous ces portiques aériens, purs et blancs comme le marbre qu'on vient de polir, passaient fièrement tous ces plébéiens ennoblis par leur génie, tous ces architectes créateurs de ces palais : Bartolemeo Bianco, Angiolo Falcone, Rocco Luzago, Alessi, Andrea Orsolino, Carlo Fontana, Simone Cantone, Antonio Corradi, Torriglia, Batisto Ghiro, tous ces hommes qui se présentaient avec des idées sublimes chez le seigneur opulent, et qui en recevaient de l'or à boisseaux pour matérialiser leurs idées, les faire éclater en colonnades, les broder à l'ionienne, les dérouler en galeries, les illuminer de tout ce que le soleil d'Italie a de rayons à verser sur les marbres des péristyles, sur les citronniers des jardins. L'âge d'or semblait être redescendu des Apennins; ce n'était plus le fade bonheur, le siècle pastoral du Latium; c'était l'âge d'or en robe de soie, les cheveux constellés de pierreries, les pieds sur la mosaïque, le front dans les parfums: la luxurieuse jeunesse, lasse de ses nuits, descendait de la double terrasse du palais Mari, et venait se retremper aux chants dévots de Palestrina, dans l'église voisine de l'Annonciation; là elle retrouvait d'autres fêtes, d'autres parfums, d'autres tableaux; une volupté indéfinissable montait avec la vapeur de l'encens, avec le chant des vierges, avec le fût cannelé de ces gracieuses colonnes de granit rose qui s'alignent sur deux rangs et se séparent, comme par respect, devant la grande toile de Corrége, ce peintre des amours, une fois réconcilié avec Dieu. La strada Balbi versait la fleur de ses opulens gynécées devant les autels de San-

Siro, et les jours de grande solennité religieuse, dans les nefs de San-Lorenzo, la métropole gothique, tout écartelée de marbre blanc et noir; Dieu n'était pas jaloux des palais de Gênes, parce que ses temples étaient encore plus beaux que ses palais. Dans les douces nuits d'été, les Doria arboraient les aigles de leur maison sur la montagne illuminée du Géant, et l'on accourait de toutes les villas voisines pour respirer la brise et la mer, sous la treille des doges, sous les colonnes qui se baignent dans les vagues du golfe, ou près du bassin couronné d'aigles essorans. On y venait de la villa Spinola, si orgueilleuse de ses fresques; on y venai t de la villa Pallavicini, qui plane sur Gênes comme un oiseau; de la villa Fransoni, résidence aérienne, légère et voluptueuse comme une pensée d'amour; de la villa d'Angelo, ce palais de la strada Balbi, emporté sous les ombrages des montagnes; de la villa Durazzo, si gracieusement posée sur la vallée de Lerbino; de la villa Scoglietto, qui dort sur ses belles terrasses, entre la double fraîcheur de ses cascades et de ses bois. C'étaient alors des nuits délirantes, des extases célestes où les heureux conviés ne sentaient leur humaine nature qu'à l'ardente fièvre qui les poussait au plaisir. Jamais des visages de femmes, jamais des épaules blanches encadrées dans le satin, jamais des voix musicales sorties de lèvres italiennes n'ont versé plus de frénésie aux sens que dans ces divines fêtes, ces fêtes sous la treille des Doria, au pied des Apennins, au bord de cette mer qui expire sur des colonnades de marbre blanc!

Le soleil avait encore quelques rayons à donner à mes promenades; je sortis de la ville pour visiter ce palais de la mer. La porte était ouverte, j'entrai; je traversai des corridors solitaires, où Perino del Vaga a peint à fresque les exploits maritimes de la maison Doria. Partout la solitude et le silence; personne ne s'offrait à moi, j'étais comme dans un de ces palais enchantés où le voyageur se promène seul devant des statues qui le regardent. Les galeries étaient meublées au goût du seizième siècle; c'étaient des fauteuils massifs vêtus de cuir noir, de larges consoles minutieusement ciselées, de hautes glaces de Venise à six pièces, de vastes

cheminées de marbre sombre à réchauffer des géans debout, des tapisseries de portraits à la Rembrandt; il semblait qu'une famille de doges venait de quitter ces fauteuils, ou qu'elle allait reparaître dans ces salons, en descendant d'une promenade en galère. J'abusai de mon isolement, je m'assis sur tous les fauteuils, j'ouvris une croisée pour voir le golfe, je décrochai les portraits pour les examiner à l'aise; je me promenai sous les cheminées, je chantai la barcarolle de *la Muette* aux statues de Carlone; je pris des airs de maître, des poses de doge, tout cela fort impunément; personne ne parut. Si j'habitais Gênes, j'irais m'établir au palais Doria, pour lui donner enfin un locataire.

Je descendis aux jardins : même solitude, même silence; c'est un des plus beaux tableaux que j'aie vus de ma vie. Rien d'enchanteur comme la terrasse du palais Doria. Faites un seul tableau de tous les Claude Lorrain du Louvre, et vous aurez une esquisse de cet admirable paysage. Le marbre y est prodigué en colonnes, en escaliers, en portiques; les allées des jardins s'ombragent de citronniers, d'orangers ou de treilles longues et aérées qui arrêtent mollement les rayons du jour sur des pampres diaphanes; à gauche éclate la ville de Gênes, avec ses montagnes aussi peuplées que ses rues; on aperçoit au dernier plan, sur une hauteur, le dôme de l'église de Carignan, cette miniature de Saint-Pierre de Rome; sa coupole couronne dignement le Saint-Sébastien du Puget, beau comme l'antique. Devant vous est la mer, la véritable mer, la Méditerranée, le grand chemin de Naples et de Sicile; elle est vive et calme; elle a une voix, une ame, une mélodie; elle entre au port, en inclinant ses vagues devant le phare, comme si elle saluait le colosse protecteur des vaisseaux.

J'étais plongé dans ce tableau lorsqu'une voix murmura quelques paroles derrière moi; j'aperçus une vieille femme assise à terre contre une colonne de la terrasse; sa jeune fille, vêtue de haillons, dormait sur ses genoux. — Que faites-vous là, pauvre femme? lui dis-je. — Eh! me répondit-elle en souriant, je bois le soleil! — Vous ne travaillez donc pas pour vivre? — Non, monsieur, je demande la charité; j'ai fait ma journée aujourd'hui, et

je me repose. — Et que ferez-vous demain? — Demain la sainte Vierge m'en donnera autant à la porte de l'église *della Consolazione*. — Alors votre pain ne vous manque jamais? — Jamais, monsieur. — Vous êtes donc heureuse? — Oui. — Et qui vous a permis d'entrer ici? — Personne; c'est ouvert à tout le monde.

La jeune fille se réveilla; elle écarta avec ses mains de magnifiques cheveux noirs qui couvraient sa tête et ses épaules, et me laissa voir une figure ravissante de beauté. Un ami, mon compagnon de voyage, vint me rejoindre en ce moment; si je ne pouvais en appeler au témoignage de ce témoin, je croirais aujourd'hui que la rencontre de cette jeune fille, si pauvre et si belle, n'a été qu'une vision, un mensonge de voyageur que je me suis conté à moi-même. Hélas! ce fut une réalité! Le plus étrange des hasards avait ainsi jeté sous mes yeux une véritable allégorie vivante; ce qu'il y a de plus beau, de plus doux au monde, avec une enveloppe de haillons... Gênes!

II. — LIVOURNE. — LA VALLÉE DE L'ARNO.

Si Livourne n'existait pas en Italie, il faudrait la bâtir. C'est la cité neutre où l'on arrive pour respirer; c'est comme un foyer de théâtre où l'on se jette entre deux actes trop saisissans d'un drame fiévreux, pour rentrer un instant dans la vie réelle. Livourne, comme toutes les villes modernes et commerçantes, n'a rien à vous montrer que des rues bien alignées et une population active, une société de comptoir. C'est une ville charmante où rien ne vous humilie dans votre amour-propre d'homme : on n'y rampe jamais devant des monumens qui vous écrasent; on n'y rougit pas de son propre nom devant des noms imposans de gloire, et couronnés par cinq siècles d'admiration. La grande rue est une bourse perpétuelle où chacun fait ses affaires et signe ses traités de commerce, depuis le fastueux millionnaire, qu'on reconnaît au cortége de ses cliens, jusqu'au brocanteur isolé qui porte ses denrées avec lui. Tous les idiomes du monde se mêlent dans cette

rue; on ne s'y croit pas plus en Italie qu'en un autre pays. Mais approchez-vous de la grande place, là où le négoce ambulant expire; des bouches toscanes vous jetteront à l'oreille des noms qui font tressaillir. Tous les conducteurs de *calessini*, en vous reconnaissant étranger à votre démarche indécise, vous crieront en chœur : *Pisa, Pisa; Firenze, Firenze*. Ces deux villes sont là, tout auprès. On peut rarement se décider à coucher à Livourne lorsqu'on sait qu'un léger calessino vous emporte en quelques heures à Florence, sur une allée de jardins anglais.

A Florence donc! les chevaux s'y précipitent avec une étonnante impétuosité, comme s'ils étaient ravis d'aller saluer leurs frères de Jean de Bologne sur la place du Palais vieux. C'est une route ravissante, c'est le digne chemin de Florence : ce gracieux nom y est écrit partout, il n'est pas besoin de bornes milliaires pour l'annoncer au voyageur. La campagne est pure, sereine, harmonieuse comme un chant des Géorgiques. Partout le peuplier, l'yeuse, le chêne, la vigne mariée à l'ormeau, y rendent des sons mélodieux comme les dactyles du poète. Les villages sont doux à la vue, leurs noms doux aux lèvres : c'est Viarello, c'est Pian di Pisa, c'est Caschina, c'est Ponto d'Era, c'est Empoli. Une lumière vaporeuse et molle enveloppe ces agrestes résidences; de petits fleuves les arrosent, de souples collines les couronnent d'ombrages et de fleurs. Un dieu aussi leur a fait ce doux repos à ces beaux jardins, désolés autrefois par les guerres civiles. Les clairons des Espagnols ne retentissent plus sur les murailles de Pian di Pisa; un poète comme Dante n'arrive plus à Ponto d'Era, sa branche d'olivier à la main, pour se jeter entre les Pisans et les Florentins, en leur criant : « Où courez-vous, citoyens? » La paix est à Pise, la paix à Florence. Les deux rivales se sont embrassées et cultivent leurs jardins. Elles ont enfin compris la vie, ces deux cités heureuses; elles chantent, elles aiment, elles dorment; elles ont abandonné les secousses des tragiques émotions aux peuples engourdis par les hivers et la nuit des brouillards. C'est en sortant de Ponto d'Era qu'on trouve à gauche une délicieuse rivière qui porte son nom écrit en azur sur les molles inflexions

de son onde, l'Arno : le cœur ressent de la joie en entendant prononcer ce nom. On passe devant le couvent de San-Romano, dont la galerie de marbre se marie à de grands chênes, pour donner de l'ombre aux heureux franciscains; on arrive à Empoli, on court devant sa magnifique fontaine, la fontaine d'un modeste village! Que d'assemblées de conseils municipaux il nous faudrait pour en donner une pareille à nos plus riches cités de France! Empoli, c'est la porte de la vallée de l'Arno.

Alfieri s'est fondu en vers pour chanter cette vallée et les jeunes filles qui l'habitent. Je lui pardonne son *Misogallo;* les poètes ont raison quelquefois. Je ne sais si l'on meurt dans la vallée de l'Arno, mais il m'est prouvé qu'on y existe. Jamais la nature n'a mis tant de soins à composer un paysage, jamais elle n'a aussi bien combiné ses effets de lumière, ses teintes diaphanes, ses horizons dorés, ses collines pures qui se détachent en lignes déliées sur l'azur infini du ciel. L'Arno coule dans ce vallon; il est calme comme un bassin qui s'allonge et se perpétue. Des bois de pins d'un vert admirable semblent descendre de toutes les collines pour se baigner au fleuve. Des villas toscanes, des couvens aériens, se dévoilent au voyageur, par intervalles, au milieu d'un jardin, comme un rêve d'amour; sur le sommet d'une montagne, comme une pensée du ciel. C'est là que les jeunes paysannes tressent la paille qui s'arrondit en chapeau sur toutes les dames de l'Europe. Ouvrières élégantes et gracieuses, rien ne trahit en elles l'origine rustique; leurs doigts n'ont jamais fouillé la terre ni marié la vigne à l'ormeau; ils ont la délicatesse qu'exige la spécialité de leur doux travail. Ce beau vallon est comme un gynécée naturel, un boudoir fleuri où de jeunes femmes ont l'air de faire de la broderie sur paille fine pour leur amusement. C'est là, je pense, le plus ravissant accessoire qui puisse animer un paysage. Les bergères inventées par nos idylles ont autour d'elles une atmosphère de ferme et de bercail qui saisit le cœur et fane leur poésie. Pour trouver des sœurs aux jeunes filles d'Empoli, on doit remonter aux beaux jours de la Thessalie et des amours arcadiens, quand les dieux eux-mêmes daignaient choisir leurs maîtresses

parmi les agrestes familles de l'Ilissus, du Pénée, de l'Eurotas; il faut des fables pour servir de pendant aux réalités d'Empoli. Tel est le chemin qui conduit à Florence, et qui ne peut conduire que là; vallée suave dans les contours de ses collines; villas embaumées qui sourient au voyageur avec leurs persiennes vertes; rivière transparente et calme; jeunes filles semées comme des fleurs vivantes sur la longue pelouse de l'Arno; paysage céleste animé par des chants lointains, des murmures de cloches aériennes, des sons d'amoureuses mandolines; sérénité sur la terre et au ciel, azur partout. Florence est là. On sort de la vallée : des montagnes bleues cernent le vaste horizon, c'est la couronne de Florence. On ne voit qu'à peine les maisons de la ville, mais les tours, les dômes, les clochers, les coupoles, dominent les arbres des jardins et annoncent de loin à l'étranger la cité des grands édifices, la reine maternelle des beaux-arts. Encore un élan des chevaux, et l'on arrive devant la herse de la tour de Michel-Ange. Saluez l'écusson d'or aux tourteaux de gueules; il est incrusté sur la porte de la ville : ce sont les armes des Médicis ([1]).

MÉRY.

([1]) Je ne connais qu'Alfieri qui ait complaisamment écrit sur la vallée de l'Arno. La ville de Gênes n'a inspiré qu'un ouvrage monumental digne d'elle : c'est le beau et riche travail de notre savant architecte M. Gauthier.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

LE JUGE DE SON HONNEUR.

I.

Le 25 octobre 1830, une berline attelée de deux gros chevaux flamands s'arrêta dans le petit village de ***, près de Walhem, à quelques lieues au-delà de Malines. C'était le jour de l'évacuation d'Anvers par le prince d'Orange. Les volontaires belges occupaient en armes toute cette ligne, et attablés dans les maisons des paysans, ils fumaient des cigares et buvaient force bière à la prospérité de la nouvelle patrie qu'ils venaient de s'improviser. Il faisait nuit close, la plupart des portes étaient déjà verrouillées; on entendait seulement retentir au dehors quelques éclats de voix modulant sur un faucet enroué les couplets de *la Brabançonne*.

La berline, sans ralentir sa marche, longea ces habitations, au seuil desquelles on ne voyait pas un homme à qui l'on pût parler. Elle s'arrêta au bout du village, devant une maison construite en briques, couronnée de tuiles rouges creusées en gouttières, et dont le faîte portait un long panache de chaume cimenté de terre glaise. La façade était blanchie à la chaux, la petite porte arrondie du haut et peinte en vert, comme les volets. Le sable que les servantes avaient répandu sur les degrés de pierre qu'il fallait franchir pour arriver au marteau de fer poli qui en décorait l'entrée, indiquait que cette habitation n'était pas la moins fréquentée ni la moins soigneusement tenue du village. L'homme en blouse qui conduisait les chevaux de la berline descendit de son siége et vint ouvrir la portière.

— Monsieur le baron, dit-il à l'un des voyageurs en se décoiffant poliment de son bonnet de coton, c'est ici qu'il faut vous reposer en attendant le jour. Le père Jef nous donnera l'hospitalité, à nous et à nos bêtes, moyennant quelques litres de bière et quelques mesures d'avoine que nous consommerons.

Le jeune homme à qui cette invitation était faite sauta d'un bond les degrés du marchepied, et, faisant siffler sa cravache et sonner ses éperons, il poussa la porte entr'ouverte devant lui.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, murmura une voix dans l'obscurité du corridor où le voyageur venait de pénétrer.

— Pardieu! prenez garde vous-même, riposta le nouveau-venu.

En achevant ces mots, il saisit son interlocuteur par le collet de son habit et le jeta dehors.

Au bruit que fit cette espèce de lutte, et aux cris qui s'échappèrent de la berline, où deux autres voyageurs étaient demeurés, le propriétaire de la maison déboucha dans le corridor, armé d'une lanterne de corne et suivi de trois ou quatre curieux, les mains sous leurs blouses et la pipe à la bouche. Ils n'eurent pas plus tôt aperçu celui que l'étranger venait de heurter avec une brutalité si coupable, qu'il s'éleva parmi eux un sourd murmure, et qu'ils coururent d'un commun mouvement à l'aide de ce malheureux, qui se relevait à grand'peine, tout souillé de boue.

— C'est une abomination! s'écria le père Jef en saisissant de sa large main le bras du jeune homme, qui faisait mine de se mettre en défense.

— Traiter ainsi un patriote! reprit un volontaire qui arrivait le sabre au côté et la carabine sur l'épaule. Il faut assommer ce gredin-là, c'est un espion hollandais, c'est sûr.

— Sacrebleu, interrompit l'étranger, tu en as menti, par ta gorge! Je suis le capitaine Melchior Van Geestel; c'est moi qui ai tiré le premier coup de fusil contre les Hollandais à la porte de Schaerbeck. Si ce maladroit se laisse ainsi tomber, ce n'est pas ma faute. Je suis prêt d'ailleurs à lui donner la satisfaction qu'il exigera.

— Tout beau, capitaine Melchior, poursuivit le père Jef, c'est à nous que vous rendrez raison, s'il vous plaît; et pour commencer, nous allons vous faire passer par les armes si vous n'adressez des excuses au brave patriote que vous venez d'insulter. C'est le héros de notre district, savez-vous; notre père à tous, et notre commandant sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, les deux voyageurs de la berline avaient mis pied à

terre, et, soutenant le blessé dans leurs bras, ils lui demandaient très-humblement pardon de la conduite de leur camarade. Malgré leur repentir, le baron Melchior Van Geestel ne se serait pas aisément tiré d'affaire, si celui qu'il avait offensé ne se fût interposé entre lui et ses agresseurs. De lui-même il lui présenta la main en signe d'oubli, et tous ensemble ils entrèrent dans la maison du père Jef.

La salle dans laquelle le capitaine Melchior et ses compagnons venaient de pénétrer ressemblait plus à un champ de bataille qu'à une chambre d'auberge. Cinquante volontaires en blouses et la pipe entre les dents y versaient des flots de fumée qui rendaient l'atmosphère presque compacte. Une seule servante en bonnet brodé dont les côtés retombaient sur ses oreilles comme deux ailes de papillon, distribuait aux consommateurs les litres de Louvain et de bière d'orge, les petits verres de schidam et le feu pour les cigares; véritable Salamandre en jaquette de laine noire, qui fendait sans sourciller l'épais nuage de tabac dont elle était environnée.

Au milieu des silhouettes effacées des buveurs, le père Jef élevait de temps en temps le buste cuirassé de sa vaste camisole de laine rouge, par-dessus laquelle s'attachaient carrément ses bretelles de lisière. Dans le fond de la salle on distinguait, quand survenait une petite éclaircie provoquée par le ventilateur naturel de la porte entr'ouverte, une madone en plâtre colorié, fixée au mur, dominant une haute cheminée à frange qui ne servait qu'à recevoir le tuyau d'un poêle de fonte. Les murailles latérales étaient tapissées de rayons de bois où reposaient en ordre des litres et des demi-litres de grès à fleurs bleues avec le poinçon plombé de la police; et plus loin une armoire grillée, manière de bibliothèque renfermant la collection de pipes appartenant aux divers habitués de la maison.

Le baron Melchior, sur l'invitation de son pacifique antagoniste, prit place en face de lui avec ses deux compagnons, devant une table de sapin bien cirée où la servante posa des verres et un carafon d'eau-de-vie de genièvre. Le père Jef vint sans façon s'accouder auprès de ses nouveaux hôtes, et ils s'entretinrent tous ensemble des événemens du jour, de l'expulsion des Hollandais de la ville de Bruxelles, de la victoire de Walhem, remportée la veille par les patriotes belges, enfin de la proclamation que le prince d'Orange avait adressée le jour même aux habitans d'Anvers en se retirant de cette cité révoltée.

Le capitaine Melchior ne tarissait pas en éloges sur la conduite d'un chef de partisans qui avait, par son intrépidité, sauvé le château de la

comtesse de Monterei dans cette mémorable journée. Le père Jef se mit à rire, et, tordant son bonnet de coton entre ses gros doigts :

— Oui, dit-il, c'est un *crâne*, celui-là; et vous serez peut-être encore plus étonnés quand vous saurez que ce brave patriote est de notre village, qu'il est ici présent dans mon estaminet, et que vous lui avez déjà parlé.

— Je voudrais le rencontrer, interrompit le capitaine, pour lui serrer la main.

— Il n'est pas de récompense à laquelle il ne puisse prétendre, ajouta d'une voix timide et flûtée l'un des compagnons du capitaine. La comtesse et sa fille lui doivent la vie et l'honneur. Elles seraient trop heureuses de s'acquitter envers lui.

— Oh ! oh ! fit le père Jef en lançant un regard malicieux du côté de celui qui venait de montrer tant de douceur et de modération sur le seuil de la tabagie; si ce n'est que cela, M. Van Maës est déjà payé par sa conscience. Les bonnes œuvres lui sont aussi familières qu'à moi les verres de schidam, et c'est pour cela que nous l'honorons, et c'est pour cela que nous prenons sa défense quand il arrive que, sans le connaître, un étourneau qui a une bouteille de vin dans la tête l'insulte ou le maltraite. Je ne dis pas cela pour vous, capitaine Van Geestel : vous savez trop ce qu'on doit aux braves et aux hommes vertueux, et je suis sûr que maintenant vous vous repentez de ce que vous avez fait.

— Pardieu, monsieur Van Maës, s'écria le capitaine en ôtant son chapeau et se retournant vers son voisin, le père Jef a dit la vérité sur mon compte comme sur le vôtre. Je vous fais mes excuses, les acceptez-vous ?

— L'oubli des offenses est le premier devoir d'un chrétien, capitaine, répliqua Van Maës en pressant avec cordialité la main qu'on lui tendait.

— Ah ! monsieur, que d'actions de grâces ! répétèrent à la fois les deux compagnons de voyage du baron.

Et Van Maës devint l'objet de toute leur attention.

Il baissa d'abord modestement la tête comme s'il eût eu honte de cet hommage; mais peu à peu il s'apprivoisa, et au bout d'un quart d'heure il était au mieux avec les deux jeunes gens.

Il est vrai que les figures blanches et imberbes de ces étrangers, leurs yeux langoureux comme des yeux de femmes, leur exquise politesse, et la grâce de leurs moindres mouvemens, prédisposaient singulièrement en leur faveur tout homme qui les approchait. Le plus jeune surtout, avec ses

beaux cheveux noirs tombant en boucles sur ses tempes avec cette candeur de visage et cette finesse de physionomie qu'eussent enviées les plus jolies filles, sembla rencontrer toute la sympathie du héros de village. Il n'hésita pas, sur sa demande, à recommencer pour lui le récit vingt fois répété de ses actions d'éclat pendant la campagne de la révolution. Seulement il avait soin de s'interdire toute espèce d'éloges en ce qui le concernait, procurant de la sorte au père Jef l'inestimable satisfaction de commenter le thême et d'y ajouter les broderies que lui suggéraient sa rhétorique et son amour pour la vérité.

Van Maës, revêtu de tout autre costume, eût passé pour ce qu'on appelle vulgairement un *agréable cavalier*. Il avait trente ans à peine, la taille fine et dégagée, et dans la mélancolie de son regard luisait un certain feu qui indiquait une ame vigoureuse et bien trempée. Le plus jeune des voyageurs paraissait prendre un vif plaisir à voir cette figure sévère et pourtant pleine de séduction s'enflammer aux mots de patrie et de liberté. Il écoutait avec ravissement cet apôtre du catholicisme confondre dans sa pensée la double passion qui l'animait, sa foi religieuse et sa croyance politique. Son imagination suivait avec un merveilleux entraînement l'éloquent enthousiasme de celui qui lui parlait, et puis tout d'un coup il se calmait et devenait timide jusqu'à n'oser plus lever les yeux.

Van Maës ne s'aperçut pas toutefois de cette bizarre contenance de son interlocuteur, et il continuait à s'entretenir avec lui, lui ouvrant le fond de son ame, comme il arrive entre jeunes gens dont l'humeur et le caractère se conviennent.

— J'aurais voulu, poursuivait-il en jouant avec le chien d'un pistolet qu'il portait dans la ceinture de sa blouse, j'aurais voulu que vous vous fussiez trouvé dans nos rangs quand ces maraudeurs hollandais faillirent surprendre le château de la comtesse de Montérei. Cette dame, en ce moment, était, m'a-t-on dit, seule au logis avec sa fille. Quelques domestiques mal armés faisaient feu par les fenêtres du rez-de-chaussée; leur résistance avait exaspéré les pillards qui se promettaient de rapporter un riche butin de leur expédition. Quatre de ces brigands s'étaient emparés déjà d'une issue qui devait les conduire à l'appartement des dames. C'en était fait de la comtesse et de sa fille, si le ciel ne m'eût amené sur leur trace avec cinquante braves gens de ce village que je commandais.

— A telle enseigne, ajouta le père Jef, qui interrompit pour cela son entretien avec le capitaine, à telle enseigne que de vos pistolets que voici,

vous fîtes cracher la cervelle à deux de ces gredins. Nos sabres firent justice des deux autres.

— Est-il possible! balbutia le jeune compagnon du baron Melchior.

Et dans ce moment, ses yeux, mouillés de larmes, laissaient tomber sur Van Maës un regard plein de reconnaissance et d'admiration.

— Et monsieur, continua le père Jef, ne vous parle pas du coup de sabre qu'un de ces forcenés lui allongea en tombant, et dont il porte la blessure encore saignante sous la manche de sa blouse. Il est vrai de dire aussi, poursuivit le cabaretier en achevant un verre de schidam, que vous avez sauvé madame la comtesse de la damnation éternelle; car il est probable qu'elle ne serait pas morte en état de grâce. Du moins, du temps où j'avais l'honneur de servir sous les ordres de son mari, le colonel Juan de Monterei, présentement dans les Indes, on ne se gênait pas au régiment pour jaser sur les écarts de sa vertu. Et tenez, aujourd'hui encore...

— Sacredieu! vous en avez menti, père Jef, s'écria le capitaine, qui brisa son verre sur la table. Songez que vous pouvez parler devant des amis de la dame que vous outragez!

— C'est une horreur! fit le plus âgé des compagnons du capitaine Melchior, je ne reste pas ici un instant de plus. Des chevaux! des chevaux! et je pars, au risque de tout ce qui peut arriver.

En parlant ainsi, ce singulier personnage s'était levé tout pâle de colère, et, saisissant le bras du capitaine, il lui disait à l'oreille :

— C'est vous qui êtes cause de cette avanie qu'on me fait! Sortons au plus vite, je le veux. Je le veux, entendez-vous?

Le baron Melchior eut grand'peine à tempérer cet élan de fureur que Van Maës s'efforçait en vain de s'expliquer. Il n'y réussit qu'en donnant des ordres pour le départ. En vain on lui objecta les dangers que présentait un voyage nocturne sur une route couverte de déserteurs; l'irascible jeune homme se contentait de répondre : Je le veux! Et le capitaine Melchior obéit à cette injonction, en aidant lui-même à attacher les traits des chevaux.

Lorsque les trois voyageurs furent remontés dans la voiture, le cocher refusa catégoriquement de reprendre sa place sur le siége, et il déclara que nulle somme d'argent ne le ferait consentir à s'aventurer de la sorte sur un chemin où l'on risquait sa vie à chaque pas. Les plaintes et les cris du voyageur recommencèrent de plus belle. Le capitaine promit sa bourse

à celui qui consentirait à remplacer le cocher absent. Pas un homme ne se présenta pour la recevoir.

Alors, s'offrant de lui-même pour rendre à ses nouveaux amis ce périlleux service, Van Maës enfonça un bonnet de laine sur ses yeux, et prenant le fouet et les rênes dans ses mains, il grimpa sur le siége et lança la berline sur le chemin d'Anvers.

Quelques minutes après, le père Jef passa une blouse par-dessus sa veste de laine rouge; il chargea sa carabine, et enfourchant un petit cheval qui l'attendait tout sellé dans l'écurie, il disparut au galop dans la même direction que les voyageurs, murmurant entre ses dents, avec un air de menace, les noms du capitaine Melchior et de la comtesse de Montérei.

II.

Le lendemain qui suivit cette nuit aventureuse, la ville d'Anvers, encore occupée par une forte garnison hollandaise, se disposait à lutter aussi en faveur de son indépendance. De part et d'autre les mesures étaient prises pour livrer dans les murs un combat acharné; chacun des habitans, prévoyant le dégât et la ruine qui menaçaient de fondre sur sa retraite, s'était barricadé chez lui, ou avait fui dans la campagne.

La rue du Couvent, qui se trouvait sous les canons de la citadelle, était surtout dominée par une terreur indicible. On y voyait à peine un vestige de figure humaine; les effets précieux en avaient été retirés et mis à l'abri; les fenêtres étaient matelassées, les portes closes de tous leurs verrous.

Une seule maison, qui depuis plusieurs années avait toujours été fermée et abandonnée de ses maîtres, présenta le matin de ce terrible jour un spectacle auquel personne ne s'attendait. Le soleil levant la trouva ouverte, et parée comme si l'on eût dû y célébrer quelque fête; les deux battans, écartés, laissaient voir dans la cour une voiture de voyage arrivée de la nuit. Les persiennes, levées, permettaient à l'œil de découvrir, derrière les colonnettes gothiques de la façade, des rideaux de soie que des valets, en grande livrée d'étiquette, achevaient de poser, au grand ébahissement des curieux aventurés par hasard dans cette rue. On cherchait vainement à s'expliquer ce que signifiait tout ce tumulte qui avait lieu dans l'hôtel de la comtesse de Montérei.

Pendant ce temps, dans l'un des salons intérieurs, une femme en élé-

gant négligé, à demi renversée sur un sofa, appuyait dans sa main son front pâli par la fatigue, et par le chagrin peut-être. Elle s'entretenait très-vivement avec un homme assis auprès d'elle, et qui se dandinait nonchalamment, les mains dans les poches de son habit, d'un air maussade et ennuyé.

Le jeune homme était haut en couleur, fortement *charpenté;* il portait un front bas, couronné d'une épaisse chevelure blonde que le fer du coiffeur avait cintrée en frisure, à force d'art et de patience. Sa poitrine évasée, ses épaules rejetées en arrière, la raideur de ses mouvemens, représentaient assez bien le modèle d'un officier de grosse cavalerie.

La dame, au contraire, paraissait chétive et maligne. N'eussent été quelques rides légères qui commençaient à dessiner les saillies de son visage et de son cou, on l'eût prise pour une jeune fille, tant sa taille était mince et déliée; mais en l'examinant bien, il devenait facile de supputer, malgré l'apprêt de sa toilette, que trente-six ans environ avaient déjà passé sur cette tête souffrante. Sa main blanche et presque transparente portait à ses yeux de temps à autre un mouchoir brodé, dont elle essuyait quelques larmes avec une élégance parfaite.

— Ingrat! disait la dame au jeune homme, devais-je donc tout abandonner pour voir mes sacrifices récompensés de la sorte? Ainsi vous ne m'aimez plus! Et vous me le dites en face, à moi qui vous écoute, sans savoir si ce que j'entends n'est pas un rêve! Vous me sommez de tenir une promesse faite alors que votre amitié n'était pas encore devenue pour moi un impérieux besoin; vous voulez que je vous donne ma fille en mariage! un enfant qui comprend à peine ce qu'elle désire et qui ne souhaite rien autre chose que le bonheur de sa mère! Ah! Melchior, vous n'avez pas de pitié!

Ici le jeune officier fronça le sourcil, et laissa échapper un geste d'impatience.

— Que voulez-vous, chère Éléonore, il faut bien que tout finisse dans ce monde. Votre mari n'est pas mort, n'est-il pas vrai, et je ne puis pas vous épouser? Depuis six ans que l'honnête homme de colonel tient garnison à Java, nous avons eu tout le temps de nous aimer. Il ne peut tarder à revenir; les rapports indirects ne lui auront pas manqué. Vous connaissez la violence de son caractère; il vous tuerait s'il découvrait que ses soupçons pussent être fondés. Ce cher Juan de Monterei! le sang espagnol coule dans ses veines pur et sans mélange comme au temps du roi Pé-

lage; il ne pardonnerait pas une tache faite à son blason par une infidèle.

— Taisez-vous, monsieur, interrompit sèchement la comtesse, et trève, s'il vous plaît, à vos plaisanteries! Veuillez vous informer sur le port si je puis trouver passage avec ma fille pour quelque ville de l'Angleterre. Vous nous suivrez si vous le trouvez bon. J'ai hâte de quitter ce pays; je veux partir cette nuit, aujourd'hui même, s'il est possible. Je verrai plus tard ce qui me reste à décider.

— Mais, madame, repliqua le capitaine, ignorez-vous donc que nous n'avons évité la révolution de Bruxelles que pour tomber ici au milieu d'une insurrection? Avant ce soir, le peuple d'Anvers en viendra aux mains avec les soldats; déjà les portes de la ville sont au pouvoir des insurgés. Dans quelques heures peut-être on se battra par les rues. Si vous agissiez prudemment, vous quitteriez cette maison.

— Vous avez peur, capitaine Melchior! murmura Mme de Montérei, le sourire sur les lèvres.

— Restons; je le veux bien, fit le capitaine en croisant les jambes. Je n'en insisterai pas moins pour que vous consultiez Manuela sur ses intentions à mon égard. J'ai l'amour-propre de croire que je suis un parti sortable pour elle. J'ai d'ailleurs des raisons pour penser qu'elle n'est pas tout-à-fait indifférente aux soins que je lui rends; et puis, entre nous, cela fera taire les bruits qu'on se plaît à répandre sur vous. Cette nuit encore, dans ce misérable cabaret où nous voulions attendre le jour, à la faveur de votre déguisement, vous avez entendu... Notre liaison n'est un mystère pour personne, et le seul moyen d'éviter le scandale et les vengeances de votre mari...

— Vous êtes prudent, capitaine.

— Mille tonnerres! madame, assez de badinage, s'écria le baron Melchior en frappant du poing sur un guéridon de bois d'érable qu'il mit en pièces. J'aime Manuela, je vous le répète, et aujourd'hui même je désire savoir si elle consent à me donner sa main. Sa volonté sera la mienne: voilà tout. Je suis clair, je crois.

— Ah! Melchior, fit la comtesse en appuyant son front sur le marbre de la cheminée, vous me mettez à une bien rude épreuve. Mon Dieu! pourquoi faut-il que je ne sache rien refuser!

Et, d'une main tremblante, Mme de Montérei sonna. Un domestique parut.

— Priez ma fille de passer chez moi, dit-elle en raffermissant de son mieux sa voix émue.

Le capitaine s'approcha de la comtesse et lui donna un léger baiser sur le front.

— Vous permettrez, Éléonore, que j'entre un instant dans votre boudoir et que j'attende le résultat de votre conférence? Quoi que Manuela décide, je vous promets de me conformer à ses désirs.

A peine le baron Melchior avait-il refermé sur lui la porte du boudoir, une jeune fille parut dans l'appartement.

Sous son peignoir de mousseline, à peine retenu sur sa hanche par une ceinture mal attachée, elle était belle à ravir, la nonchalante Manuela, qui venait de quitter sa toilette pour se rendre plus tôt à l'ordre de sa mère! Ses cheveux noirs pendaient en gros flocons le long de ses épaules de seize ans; une grâce innocente animait son visage ovale, mélancoliquement balancé sur son cou, comme un lis à l'extrémité de sa tige; ses prunelles, d'un bleu profond, luisaient d'un éclat tendre et velouté, sous l'épais réseau de ses cils bruns; parfait modèle de cette beauté flamande unie au sang castillan; reflet de la conquête espagnole, demeuré dans ce sol historique de Charles-Quint et de Philippe II; portrait délicieux, que l'on aurait cru dessiné par Vélasquez et coloré par Rubens. Cette nature de femme existe encore dans certaines villes de la Belgique, quelque peu à Gand, beaucoup à Anvers et à Bruges.

La comtesse de Montérei contemplait avec un ravissement mêlé de dépit cette beauté naissante dont elle était jalouse, bouton de rose éclos sur la même branche où sa beauté, à elle, allait s'effeuillant et perdant chaque jour sa saveur et son parfum. C'est qu'il y avait les regrets et les désespoirs de la femme au fond de ce sourire de mère! C'est que, dans ce triomphe, elle voyait sa défaite; c'est que la beauté d'une jeune fille est un miroir auquel une mère coquette se regarde rarement sans pâlir!

— Manuela, dit Mme de Montérei en repoussant avec douceur du revers de sa main le baiser que sa fille allait lui donner, j'ai voulu vous entretenir d'une chose importante qui vous concerne. Vous devez me répondre avec franchise et sans rien me déguiser de votre pensée.

Puis la comtesse s'arrêta un moment pour reprendre haleine, comme si ces simples mots eussent épuisé ses forces.

— Tu sais, reprit-elle, si mon désir le plus ardent n'a pas toujours été de te voir heureuse.

— Ma bonne mère, je serais bien ingrate si je l'oubliais.

— Eh bien donc! confie à ta mère le secret que tu sembles vouloir lui cacher. Manuela, depuis quelque temps vous n'êtes plus la même; vous fuyez les occasions que les jeunes filles de votre âge recherchent d'ordinaire; vous désertez les bals pour les églises; toujours on vous surprend en prières et les larmes aux yeux. Il n'est pas naturel qu'un enfant qui entre à peine dans la vie ait déjà tant de pardons à demander au ciel. Je veux que vous me confessiez ici, comme vous le feriez à votre directeur, la faute qui peut ainsi exciter vos remords. Vous pâlissez, Manuela! vous concevez que j'ai découvert ce secret dont la cause est une insulte pour moi. Malheureuse enfant! mais vous ne savez donc pas qu'il tuera votre mère, cet amour coupable auquel vous vous êtes livrée avec tant d'imprudence?

Manuela, pour seule réponse, se jeta, tout en pleurs, aux pieds de Mme de Montérei. La comtesse se leva brusquement et laissa retomber sur le parquet le front de sa fille.

— Ainsi vous l'aimez? continua-t-elle en se promenant à grands pas dans l'appartement.

— Je l'aime, répéta Manuela d'une voix si basse et si tremblante, que sa mère put à peine l'entendre.

— Ainsi votre plus cher désir serait d'être unie à lui? En un mot, vous voulez l'épouser?

— L'épouser! fit Manuela, qui se cacha le visage entre ses mains; vous savez bien, ma mère, que cela est impossible.

— Impossible! Oh! viens dans mes bras, s'écria Mme de Montérei en couvrant de baisers le front de Manuela. Ma fille! chère enfant! je comprends ton beau sacrifice. N'est-ce pas que tu ne voudrais pas faire mourir ta mère de chagrin? Car, vois-tu, je suis femme comme toi. Une femme qui aime renonce difficilement aux rêves qu'elle s'est bâtis dans son imagination, même alors qu'elle comprend le mieux leur vide. Tu ne l'épouseras pas! tu ne lui laisseras pas même apercevoir l'impression qu'il a produite sur toi. Va, nous te chercherons un autre mari, plus riche, plus beau, plus jeune. Toute ma fortune, je te la donnerai, Manuela, pour que tu sois heureuse. Ta mère ne te demande que le silence, le silence le plus absolu, et que le baron Melchior ne se doute jamais que j'ai trouvé en toi une rivale.

— Ma mère, interrompit Manuela en regardant la comtesse avec des

yeux stupéfaits et hagards, je n'ai jamais aimé le capitaine Melchior.

—Eh! qui donc aimes-tu? demanda Mme de Monterei, dont l'étonnement égalait celui de sa fille.

—Vous ne le saurez pas! balbutia la pauvre fille. Comment oserais-je donc vous l'avouer? Ma mère! je suis bien malheureuse. Mon amour est un sacrilége dont la seule idée me fait frémir moi-même. Cette piété dont vous m'avez louée tant de fois, ces journées passées dans la prière, cette hypocrite dévotion qui me poussait à l'église, ma mère, tout cela n'était que l'effet de mon amour. Je l'y voyais ainsi tout le jour, j'écoutais sa voix si pure, où son ame semblait empreinte. Sous les habits sacrés de son ministère, je l'adorais en silence, et je joignais les mains devant lui, croyant prier devant Dieu. Oh! plaignez-moi, ma bonne mère. Je l'aime sans espoir, sans oser seulement le lui laisser comprendre; je l'aime à en mourir.

—Oh! que me dis-tu là, fit Mme de Monterei en attirant sa fille plus près d'elle. C'est un prêtre que tu oses aimer! Son nom? quel est-il? où est-il? Parle.

—Vous l'avez vu, ma mère; hier encore il était auprès de vous; mais vous ignoriez ce qu'il était. C'est lui qui nous a sauvées toutes deux lors de l'attaque de votre château; c'est lui dont le courage et l'adresse nous ont amenées jusque dans cette ville. Il est maintenant sous le même toit que nous, et peut-être à l'instant où je parle.....

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et le valet de chambre de la comtesse annonça à haute voix : *M. l'abbé Van Maës.*

Une autre porte s'ouvrit au même instant à l'autre extrémité du salon, et le capitaine Melchior, le teint pâle et les traits renversés, parut sur le seuil du boudoir.

Ce fut un coup de théâtre impossible à décrire que cette scène muette et pourtant si expressive où tant de passions différentes se trouvaient en jeu. D'un côté, l'abattement de la jeune fille, qui n'avait pas eu la force de quitter les genoux de sa mère, qu'elle tenait embrassés; plus loin, la fureur concentrée du capitaine, le regard fixe et morne de la comtesse, en présence de cet étranger dont l'attitude grave et paisible contrastait avec ces visages effarés.

Van Maës avait quitté la blouse et les armes du volontaire patriote. Ce n'était plus qu'un jeune abbé dans le sévère costume de son état. Son front élevé et majestueux se montrait à découvert; une angélique sérénité enve-

loppait le calme profond de sa figure. Il s'avança modestement, et sans qu'il parût avoir remarqué le trouble jeté par sa présence au milieu de cette famille, il s'informa de la santé des dames, et s'assit à côté du capitaine, qu'il salua de l'air le plus gracieux. Melchior, appuyé sur le dos d'un fauteuil, ne changea pas de contenance. Seulement son regard s'alluma d'un feu sombre qui présageait une prochaine explosion.

— Avant de prendre congé de vous, madame, dit l'abbé Van Maës à la comtesse de Montérei, permettez-moi de remercier Dieu avec vous de l'heureuse issue de notre voyage. Grâce à sa toute-puissante protection, nous voici dans cette ville d'Anvers, où la cause de la religion et de la patrie a besoin de bras dévoués pour la défendre. Quelques engagemens partiels ont déjà eu lieu dans les faubourgs entre le peuple et la garnison hollandaise. Bientôt un combat général va s'engager, qui décidera de la nationalité belge. Notre devoir à nous autres, dans cette solennelle circonstance, ajouta-t-il en tournant les yeux vers le capitaine, est de guider les efforts d'un peuple héroïque, et de mourir, s'il le faut, en proclamant son indépendance à la face du ciel et des hommes. J'ignore quel destin nous attend dans cette glorieuse entreprise; quoi qu'il en arrive, le mépris du danger est pour nous un devoir. Mais vous, madame la comtesse, il est inutile que vous exposiez vos jours et ceux de votre fille, en persistant à ne pas quitter cette rue qui va devenir bientôt le point de mire des boulets de la citadelle. Avant que le tumulte populaire vous enferme dans votre maison, je me suis assuré pour vous d'une retraite.

Le capitaine Melchior, en entendant ces mots, fronça le sourcil et fit un pas dans la direction de l'abbé. Van Maës poursuivit, expliquant peut-être la singulière expression des visages qui l'environnaient, par l'effroi bien naturel que devait produire l'attente d'un péril aussi prochain :

— La cathédrale de la ville est, par la nature de sa construction et par la sainteté du lieu, à l'abri des fureurs de l'ennemi. Le curé, à ma sollicitation, vous y offre un asile à vous et à vos gens. Vous pouvez attendre là l'issue de cette terrible lutte, et prier Dieu pour nous pendant que nous combattrons. Monsieur le capitaine joindra sans doute ses instances aux miennes pour vous persuader. Chacun des instans qui s'écoulent est précieux. Au nom du ciel, songez-y, madame.

Le capitaine Melchior, interpellé par Van Maës, rompit enfin son long silence. Il croisa les bras sur sa poitrine et vint se placer en face de l'abbé.

— Monsieur le curé, dit-il, vous donne ici, madame la comtesse, un excellent avis dont vous profiterez, j'en suis certain. Mettez votre honneur et celui de Manuela sous la sauvegarde de ce saint homme. Pardieu! il sera en bon lieu, je vous en réponds! Sur l'honneur, monsieur m'a l'air d'un galant homme. Je le crois même trop curieux des bonnes grâces de ses jolies pénitentes pour douter qu'il ne s'empresse de quitter bientôt le combat, afin de vous tenir compagnie dans la retraite qu'il vous offre avec un si louable désintéressement. Après tout, parce que l'on est tonsuré et affublé d'un manteau noir, on n'en n'est pas moins pour cela jaloux de plaire aux dames.

— Monsieur le baron, interrompit l'abbé en quittant son siége, permettez-moi de croire que l'ironie de vos paroles ne s'adresse point à ma personne. Pourriez-vous soupçonner....

— Soupçonner? monsieur l'abbé, Dieu m'en garde. Ce serait la première fois qu'on aurait vu la luxure et la concupiscence emprunter la soutane d'un ministre de notre sainte église. Soupçonner? oh! non. Vos pareils sont incapables de séduire une jeune fille innocente, de fanatiser son imagination, de profiter de leur ascendant pour.....

— N'achevez pas, monsieur, s'écria le jeune prêtre en saisissant avec violence le bras du capitaine. Oh! n'achevez pas, car vous me feriez oublier le respect que je dois à l'habit qui me couvre. Honte! honte! Lorsque l'on porte une épée, des propos semblables en présence de deux femmes, qui n'ont que leur pudeur pour se défendre, et devant un prêtre à qui son devoir fait une loi de la souffrance et de la résignation, cela n'est, monsieur, ni d'un militaire, ni d'un gentilhomme.

L'abbé Van Maës avait à peine achevé ces mots, qu'un soufflet retentit sur sa joue.

La comtesse de Montérei et sa fille poussèrent un cri aigu. Van Maës, les dents serrées par la colère, ne trouva pas d'autres mots que ceux-ci:

— Il l'a voulu! Mon Dieu, pardonne-moi.

III.

Dans la ville d'Anvers, ville du moyen âge, aux frontons crénelés, qui porte encore sur ses épaules le manteau de pierre que lui broda la magnificence espagnole, les habitudes populaires se sont maintenues de

loppait le calme profond de sa figure. Il s'avança modestement, et sans qu'il parût avoir remarqué le trouble jeté par sa présence au milieu de cette famille, il s'informa de la santé des dames, et s'assit à côté du capitaine, qu'il salua de l'air le plus gracieux. Melchior, appuyé sur le dos d'un fauteuil, ne changea pas de contenance. Seulement son regard s'alluma d'un feu sombre qui présageait une prochaine explosion.

— Avant de prendre congé de vous, madame, dit l'abbé Van Maës à la comtesse de Monterei, permettez-moi de remercier Dieu avec vous de l'heureuse issue de notre voyage. Grâce à sa toute-puissante protection nous voici dans cette ville d'Anvers, où la cause de la religion et de la patrie a besoin de bras dévoués pour la défendre. Quelques engagemen[illegible] partiels ont déjà eu lieu dans les faubourgs entre le peuple et la garnis[illegible] hollandaise. Bientôt un combat général va s'engager, qui décidera de [illegible] nationalité belge. Notre devoir à nous autres, dans cette solennelle circ[illegible] stance, ajouta-t-il en tournant les yeux vers le capitaine, est de guider [illegible] efforts d'un peuple héroïque, et de mourir, s'il le faut, en proclamant [illegible] indépendance à la face du ciel et des hommes. J'ignore quel destin [illegible] attend dans cette glorieuse entreprise; quoi qu'il en arrive, le mépri[illegible] danger est pour nous un devoir. Mais vous, madame la comtesse, [illegible] inutile que vous exposiez vos jours et ceux de votre fille, en persist[illegible] ne pas quitter cette rue qui va devenir bientôt le point de mire des b[illegible] de la citadelle. Avant que le tumulte populaire vous enferme dans [illegible] maison, je me suis assuré pour vous d'une retraite.

Le capitaine Melchior, en entendant ces mots, fronça le sourcil [illegible] un pas dans la direction de l'abbé. Van Maës poursuivit, expl[illegible] peut-être la singulière expression des visages qui l'environnaie[illegible] l'effroi bien naturel que devait produire l'attente d'un péril [illegible] chain :

— La cathédrale de la ville est, par la nature de sa constructi[illegible] la sainteté du lieu, à l'abri des fureurs de l'ennemi. Le [illegible] citation, vous y offre un asile à vous et à vos gens. V[illegible] là l'issue de cette terrible lutte, et prier Dieu pour no[illegible] combattrons. Monsieur le capitaine joindra [illegible] miennes pour vous persuader. Chacun des cieux. Au nom du ciel, songez-y, mad[illegible]

Le capitaine Melchior, interpellé p[illegible] silence. Il croisa les bras sur sa poit[illegible]

— Monsieur le curé, dit-il, vous donne ici, madame la comtesse, un excellent avis dont vous profiterez, j'en suis certain. Mettez votre honneur et celui de Manuela sous la sauvegarde de ce saint homme. Pardieu! il sera en bon lieu, je vous en réponds! Sur l'honneur, monsieur m'a l'air d'un galant homme. Je le crois même trop curieux des bonnes grâces de ses jolies pénitentes pour douter qu'il ne s'empresse de quitter bientôt le combat, afin de vous tenir compagnie dans la retraite qu'il vous offre avec un si louable désintéressement. Après tout, parce que l'on est tonsuré et affublé d'un manteau noir, on n'en n'est pas moins pour cela jaloux de plaire aux dames.

— Monsieur le baron, interrompit l'abbé en quittant son siége, permettez-moi de croire que l'ironie de vos paroles ne s'adresse point à ma personne. Pourriez-vous soupçonner....

— Soupçonner? monsieur l'abbé, Dieu m'en garde. Ce serait la première fois qu'on aurait vu la luxure et la concupiscence emprunter la soutane d'un ministre de notre sainte église. Soupçonner? oh! non. Vos pareils sont incapables de séduire une jeune fille innocente, de fanatiser son imagination, de profiter de leur ascendant pour.....

— N'achevez pas, monsieur, s'écria le jeune prêtre en saisissant avec violence le bras du capitaine. Oh! n'achevez pas, car vous me feriez oublier le respect que je dois à l'habit qui me couvre. Honte! honte! Lorsque l'on porte une épée, des propos semblables en présence de deux femmes, qui n'ont que leur pudeur pour se défendre, et devant un prêtre à qui son devoir fait une loi de la souffrance et de la résignation, cela n'est, monsieur, ni d'un militaire, ni d'un gentilhomme.

L'abbé Van Maës avait à peine achevé ces mots, qu'un soufflet retentit sur sa joue.

La comtesse de Monterei et sa fille poussèrent un cri aigu. Van Maës, les dents serrées par la colère, ne trouva pas d'autres mots que ceux-ci:

— Il l'a voulu! Mon Dieu, pardonne-moi.

III.

Dans la ville d'Anvers, ville du moyen âge, aux frontons crénelés, qui porte encore sur ses épaules le manteau de pierre que lui broda la magnificence espagnole, les habitudes populaires se sont maintenues de

niveau, sinon avec le grandiose de la tradition architecturale, du moins avec sa singularité. Les matelots catalans et andalous, venant, du Mexique ou de la côte d'Afrique, dépenser leurs carolus dans les joyeuses tavernes anversoises, ne devaient pas, au seizième siècle, différer beaucoup des marins qui remplissent aujourd'hui les rideyks.

Faites-vous l'idée d'une suite de cabarets où accourent danser, fumer et boire, des échantillons de tous les peuples du globe. Il y en a de blancs, de noirs, de jaunes; affublés de mille façons diverses, parlant mille jargons étranges, faisant sauter, au son d'un orchestre criard, des bourses pleines de ducats, et des filles de joie barbouillées de punch et de baisers. Voyez-vous des Malais et des Groënlandais, les glaces du pôle nord et les feux de l'équateur, qui ne sont plus séparés que par une table chargée de cigares et d'eau-de-vie! Des loups de mer échappés à cent naufrages qui jettent l'or par poignées après huit mois d'océan, parce qu'ils vont repartir le lendemain pour le banc de Terre-Neuve ou pour Madagascar. Des années de solde et des prises de corsaires, qui ont coûté le sang de vingt équipages, fondues et volatilisées en quelques heures comme sur les charbons d'un creuset! Ce sont des fêtes splendides et véritablement royales que ces orgies de matelots où tout est joué sur une carte, santé, fortune, présent et avenir. Il semblerait que notre vieil univers va trépasser de décrépitude, et que ces hommes tremblent de paraître devant Dieu les mains pleines.

Ce jour-là, comme on prévoyait le tumulte qui allait éclater dans la ville, la plupart des équipages étaient consignés à bord par leur capitaine. Les marins d'un brick hollandais arrivé depuis deux jours de Java avaient seuls enfreint la consigne; et assis devant des bols de punch et des bouteilles de madère et de champagne, ils se livraient bruyamment, dans l'intérieur d'un rideyck qu'ils avaient loué pour eux seuls, à tous les plaisirs et à toutes les joies dont ils s'étaient vus sevrés depuis cinq mois. Les pauvres filles ne savaient auquel entendre parmi ces forcenés qui se disputaient le vin et les caresses qu'elles distribuaient pourtant de manière à ne point faire de jaloux. A celui-ci elles apportaient un baiser, à celui-là un cigare allumé, à cet autre une bouteille de schidam ou de rack. Et pendant ce temps un orchestre assourdissant faisait tourbillonner ou valser des couples avinés dont les pas ébranlaient la salle.

Un vieillard basané, en longues moustaches grises, vêtu d'une redingote d'uniforme et coiffé d'un chapeau ciré, se tenait seul à l'écart, ac-

coudé sur une table où brûlait un bol de punch à peine entamé. Il ne semblait pas prendre une part bien active à ces grossiers plaisirs, mais armé d'une bourse de cuir remplie de ducats jusqu'aux bords, il excitait les autres à boire et payait la dépense sans la marchander.

Ce vieillard était encore robuste, quoique son visage, amaigri et ridé par le soleil équatorial, portât l'empreinte de la fatigue et de la souffrance. Ses gros sourcils gris qui ombrageaient un nez aquilin des plus prononcés, donnaient à sa physionomie un air de dureté, augmenté peut-être par des chagrins de cœur. Les matelots, au milieu même de leur ivresse, paraissaient le respecter; ils ne l'approchaient que le chapeau ou le bonnet à la main, et se tenaient, quand ils lui parlaient, dans l'attitude de la soumission la plus absolue.

Une vive fusillade qu'on entendit dans une rue voisine lui fit dresser la tête. Les marins ne jugèrent pas à propos d'interrompre pour cela leurs danses et leurs libations. Seulement l'un d'entre eux, placé en sentinelle à la porte extérieure pour empêcher les profanes de pénétrer dans le sanctuaire de cette orgie à huis clos, vint prévenir monsieur le colonel qu'un homme du peuple demandait à le voir.

Sur un signe du vieillard, l'homme fut introduit. C'était le père Jef, toujours affublé de sa camisole de laine cramoisie, qu'on entrevoyait par l'ouverture de sa blouse. Aussitôt qu'il aperçut le vieillard, il courut se jeter à ses pieds.

— Monsieur le comte, s'écria-t-il, c'est donc bien vous qui nous revenez ici. Et cette fois, n'est-ce pas, ce sera pour ne plus nous quitter. Dès que j'ai appris par un marin de votre bord l'arrivée du bâtiment qui vous ramenait des Indes, je me suis dit : « Jef, ton ancien maître a besoin de toi. » Et alors j'ai chargé ma carabine et je suis venu vous trouver.

— C'est bien, mon vieux camarade. En effet, il me faut aujourd'hui des bras dévoués et fidèles. Tu étais le premier sur qui je devais compter. Je te remercie de l'exactitude que tu as mise à me tenir au courant de la conduite de ma femme, malgré la distance qui nous séparait. L'infâme a comblé la mesure. Les remontrances, les prières, les menaces, tout a été impuissant. La fatalité qui l'aveuglait me destinait à devenir moi-même mon vengeur. Qu'il en soit ainsi, et que ce malheur retombe sur celui qui l'a causé.

Ces paroles, dites avec le sang-froid d'un homme qui a depuis long-

temps arrêté son dessein, firent pâlir le père Jef. — Il connaissait l'opiniâtre caractère de celui qui les prononçait.

— Vous allez donc la tuer, mon colonel? balbutia le cabaretier tout ému de ce qu'il venait d'entendre.

Pour toute réponse, le vieillard hocha la tête d'un air qui ne laissait présager rien de bon. Puis, appelant de la main un des matelots qui buvait à quelque distance de lui :

— Bénéden, lui dit-il, tu es bien sûr, n'est-il pas vrai, que le capitaine Melchior est rentré avec la dame en question, dans la maison de la rue du Couvent?

— Oui, mon colonel.

— Bénéden, quelle heure est-il?

— Cinq heures, mon colonel.

— A la nuit tombante, que tout le monde soit prêt à me suivre. Les fusillades de la journée auront, j'espère, débarrassé les rues des curieux, et nous pourrons agir à notre aise. D'ailleurs nous avons nos armes.

Le nom du capitaine Melchior, jeté dans cette conversation, vint fort à propos rappeler au père Jef qu'un ami l'attendait à la porte du rideyck.

— Quel est cet ami, demanda le colonel, et qu'a-t-il a démêler avec le capitaine?

— A cette question, le cabaretier se gratta l'oreille comme s'il eût été embarrassé d'y répondre.

— Excusez-moi, dit-il enfin. C'est que le cas est étrange. Mon ami est un ecclésiastique, et l'affaire qu'il veut débrouiller avec le capitaine Van Geestel, est une affaire d'honneur. Il s'agit d'un soufflet, voyez-vous, et Van Maës n'est pas fait pour supporter cela patiemment. Il a l'offense sur le cœur, et il se battra. Je suis l'un de ses témoins, et j'en cherche un second qui puisse m'aider dans mon office.

— Ne le cherche pas plus loin, mon brave; tu peux assurer à ton ami qu'il obtiendra la satisfaction qu'il désire. Amène-le-moi sans plus tarder, car ce soir quelqu'un aura sans doute besoin de son pieux ministère.

IV.

Mme de Montérei et le capitaine Melchior avaient oublié leur différend du matin; la découverte du secret de Manuela venait de renouer la chaîne

qui attachait l'une à l'autre ces deux existences. Le front de la comtesse rayonnait de joie, et son amant, déjà consolé, reprenait insensiblement le joug qu'il avait tenté de secouer un instant.

Il y a tant de puissance et de charme dans l'habitude qu'il ne suffit pas d'une demi-volonté pour s'affranchir violemment de ses liens. Mme de Montérei, tout entière à sa nouvelle victoire, cherchait, par ses caresses et par ses flatteries, à s'en assurer désormais la tranquille possession. Manuela avait été reléguée dans sa chambre. Son chagrin et ses devoirs de dévotion avaient servi de prétexte pour l'empêcher de paraître au dîner; le bras appuyé sur celui de Melchior, sa mère pouvait donc parcourir tous les appartemens de la maison sans risquer de rencontrer une rivale.

Elle se faisait un plaisir d'enfant de découvrir au jeune officier les curieuses richesses de cet hôtel, possédé par la famille de son mari depuis l'époque de l'invasion espagnole. Ici elle lui indiquait la splendide galerie où un Montérei avait eu l'honneur de recevoir le roi Charles-Quint et sa cour; là, contre les piliers gothiques dont la clarté des flambeaux projetait sur les murs les grandes ombres dentelées, les armures vénérées d'une longue suite d'aïeux étalaient le luxe de leurs ciselures. Plus loin, dans de hauts cadres enfumés, les héros sortis de ce nom généreux étaient représentés dans tout l'orgueil de leur blason par les plus fameux peintres de l'Espagne et de la Flandre.

Le capitaine donnait une admiration de complaisance à ces chefs-d'œuvre de l'art, dont il faisait du reste bon marché dans le fond de son ame.

La comtesse, fatiguée de cette excursion, désira s'arrêter dans l'une des salles de l'hôtel. Le capitaine roula galamment jusqu'auprès d'elle un massif fauteuil de chêne sculpté, décoré d'un écu d'armoiries en relief; ce fauteuil était couvert d'un velours rouge, orné d'une crépine d'or usée et ternie par le temps. Il fallait monter trois marches vermoulues pour s'asseoir sur cette espèce de trône seigneurial.

La belle maîtresse du capitaine Melchior s'y plaça.

—Nous sommes ici, dit-elle à son amant, en promenant sur lui de tendres et expressifs regards, nous sommes ici dans la salle de justice du comte de Montérei; car vous n'ignorez pas, mon ami, qu'aux temps de barbarie où vivaient nos aïeux, ils s'étaient arrogé le droit de punir eux-mêmes les délits commis dans le cercle de leur juridiction. C'est dans cette salle, peut-être sur ce même fauteuil où je suis assise maintenant, qu'un

beaux cheveux noirs tombant en boucles sur ses tempes avec cette candeur de visage et cette finesse de physionomie qu'eussent enviées les plus jolies filles, sembla rencontrer toute la sympathie du héros de village. Il n'hésita pas, sur sa demande, à recommencer pour lui le récit vingt fois répété de ses actions d'éclat pendant la campagne de la révolution. Seulement il avait soin de s'interdire toute espèce d'éloges en ce qui le concernait, procurant de la sorte au père Jef l'inestimable satisfaction de commenter le thème et d'y ajouter les broderies que lui suggéraient sa rhétorique et son amour pour la vérité.

Van Maës, revêtu de tout autre costume, eût passé pour ce qu'on appelle vulgairement un *agréable cavalier*. Il avait trente ans à peine, la taille fine et dégagée, et dans la mélancolie de son regard luisait un certain feu qui indiquait une ame vigoureuse et bien trempée. Le plus jeune des voyageurs paraissait prendre un vif plaisir à voir cette figure sévère et pourtant pleine de séduction s'enflammer aux mots de patrie et de liberté. Il écoutait avec ravissement cet apôtre du catholicisme confondre dans sa pensée la double passion qui l'animait, sa foi religieuse et sa croyance politique. Son imagination suivait avec un merveilleux entraînement l'éloquent enthousiasme de celui qui lui parlait, et puis tout d'un coup il se calmait et devenait timide jusqu'à n'oser plus lever les yeux.

Van Maës ne s'aperçut pas toutefois de cette bizarre contenance de son interlocuteur, et il continuait à s'entretenir avec lui, lui ouvrant le fond de son ame, comme il arrive entre jeunes gens dont l'humeur et le caractère se conviennent.

— J'aurais voulu, poursuivait-il en jouant avec le chien d'un pistolet qu'il portait dans la ceinture de sa blouse, j'aurais voulu que vous vous fussiez trouvé dans nos rangs quand ces maraudeurs hollandais faillirent surprendre le château de la comtesse de Montérei. Cette dame, en ce moment, était, m'a-t-on dit, seule au logis avec sa fille. Quelques domestiques mal armés faisaient feu par les fenêtres du rez-de-chaussée; leur résistance avait exaspéré les pillards qui se promettaient de rapporter un riche butin de leur expédition. Quatre de ces brigands s'étaient emparés déjà d'une issue qui devait les conduire à l'appartement des dames. C'en était fait de la comtesse et de sa fille, si le ciel ne m'eût amené sur leur trace avec cinquante braves gens de ce village que je commandais.

— A telle enseigne, ajouta le père Jef, qui interrompit pour cela son entretien avec le capitaine, à telle enseigne que de vos pistolets que voici,

vous fîtes cracher la cervelle à deux de ces gredins. Nos sabres firent justice des deux autres.

— Est-il possible! balbutia le jeune compagnon du baron Melchior.

Et dans ce moment, ses yeux, mouillés de larmes, laissaient tomber sur Van Maës un regard plein de reconnaissance et d'admiration.

— Et monsieur, continua le père Jef, ne vous parle pas du coup de sabre qu'un de ces forcenés lui allongea en tombant, et dont il porte la blessure encore saignante sous la manche de sa blouse. Il est vrai de dire aussi, poursuivit le cabaretier en achevant un verre de schidam, que vous avez sauvé madame la comtesse de la damnation éternelle; car il est probable qu'elle ne serait pas morte en état de grâce. Du moins, du temps où j'avais l'honneur de servir sous les ordres de son mari, le colonel Juan de Montérei, présentement dans les Indes, on ne se gênait pas au régiment pour jaser sur les écarts de sa vertu. Et tenez, aujourd'hui encore...

— Sacredieu! vous en avez menti, père Jef, s'écria le capitaine, qui brisa son verre sur la table. Songez que vous pouvez parler devant des amis de la dame que vous outragez!

— C'est une horreur! fit le plus âgé des compagnons du capitaine Melchior, je ne reste pas ici un instant de plus. Des chevaux! des chevaux! et je pars, au risque de tout ce qui peut arriver.

En parlant ainsi, ce singulier personnage s'était levé tout pâle de colère, et, saisissant le bras du capitaine, il lui disait à l'oreille :

— C'est vous qui êtes cause de cette avanie qu'on me fait! Sortons au plus vite, je le veux. Je le veux, entendez-vous?

Le baron Melchior eut grand'peine à tempérer cet élan de fureur que Van Maës s'efforçait en vain de s'expliquer. Il n'y réussit qu'en donnant des ordres pour le départ. En vain on lui objecta les dangers que présentait un voyage nocturne sur une route couverte de déserteurs; l'irascible jeune homme se contentait de répondre : Je le veux! Et le capitaine Melchior obéit à cette injonction, en aidant lui-même à attacher les traits des chevaux.

Lorsque les trois voyageurs furent remontés dans la voiture, le cocher refusa catégoriquement de reprendre sa place sur le siége, et il déclara que nulle somme d'argent ne le ferait consentir à s'aventurer de la sorte sur un chemin où l'on risquait sa vie à chaque pas. Les plaintes et les cris du voyageur recommencèrent de plus belle. Le capitaine promit sa bourse

à celui qui consentirait à remplacer le cocher absent. Pas un homme ne se présenta pour la recevoir.

Alors, s'offrant de lui-même pour rendre à ses nouveaux amis ce périlleux service, Van Maës enfonça un bonnet de laine sur ses yeux, et prenant le fouet et les rênes dans ses mains, il grimpa sur le siége et lança la berline sur le chemin d'Anvers.

Quelques minutes après, le père Jef passa une blouse par-dessus sa veste de laine rouge; il chargea sa carabine, et enfourchant un petit cheval qui l'attendait tout sellé dans l'écurie, il disparut au galop dans la même direction que les voyageurs, murmurant entre ses dents, avec un air de menace, les noms du capitaine Melchior et de la comtesse de Montérei.

II.

Le lendemain qui suivit cette nuit aventureuse, la ville d'Anvers, encore occupée par une forte garnison hollandaise, se disposait à lutter aussi en faveur de son indépendance. De part et d'autre les mesures étaient prises pour livrer dans les murs un combat acharné; chacun des habitans, prévoyant le dégât et la ruine qui menaçaient de fondre sur sa retraite, s'était barricadé chez lui, ou avait fui dans la campagne.

La rue du Couvent, qui se trouvait sous les canons de la citadelle, était surtout dominée par une terreur indicible. On y voyait à peine un vestige de figure humaine; les effets précieux en avaient été retirés et mis à l'abri; les fenêtres étaient matelassées, les portes closes de tous leurs verrous.

Une seule maison, qui depuis plusieurs années avait toujours été fermée et abandonnée de ses maîtres, présenta le matin de ce terrible jour un spectacle auquel personne ne s'attendait. Le soleil levant la trouva ouverte, et parée comme si l'on eût dû y célébrer quelque fête; les deux battans, écartés, laissaient voir dans la cour une voiture de voyage arrivée de la nuit. Les persiennes, levées, permettaient à l'œil de découvrir, derrière les colonnettes gothiques de la façade, des rideaux de soie que des valets, en grande livrée d'étiquette, achevaient de poser, au grand ébahissement des curieux aventurés par hasard dans cette rue. On cherchait vainement à s'expliquer ce que signifiait tout ce tumulte qui avait lieu dans l'hôtel de la comtesse de Montérei.

Pendant ce temps, dans l'un des salons intérieurs, une femme en élé-

gant négligé, à demi renversée sur un sofa, appuyait dans sa main son front pâli par la fatigue, et par le chagrin peut-être. Elle s'entretenait très-vivement avec un homme assis auprès d'elle, et qui se dandinait nonchalamment, les mains dans les poches de son habit, d'un air maussade et ennuyé.

Le jeune homme était haut en couleur, fortement *charpenté*; il portait un front bas, couronné d'une épaisse chevelure blonde que le fer du coiffeur avait cintrée en frisure, à force d'art et de patience. Sa poitrine évasée, ses épaules rejetées en arrière, la raideur de ses mouvemens, représentaient assez bien le modèle d'un officier de grosse cavalerie.

La dame, au contraire, paraissait chétive et maligne. N'eussent été quelques rides légères qui commençaient à dessiner les saillies de son visage et de son cou, on l'eût prise pour une jeune fille, tant sa taille était mince et déliée; mais en l'examinant bien, il devenait facile de supputer, malgré l'apprêt de sa toilette, que trente-six ans environ avaient déjà passé sur cette tête souffrante. Sa main blanche et presque transparente portait à ses yeux de temps à autre un mouchoir brodé, dont elle essuyait quelques larmes avec une élégance parfaite.

— Ingrat! disait la dame au jeune homme, devais-je donc tout abandonner pour voir mes sacrifices récompensés de la sorte? Ainsi vous ne m'aimez plus! Et vous me le dites en face, à moi qui vous écoute, sans savoir si ce que j'entends n'est pas un rêve! Vous me sommez de tenir une promesse faite alors que votre amitié n'était pas encore devenue pour moi un impérieux besoin; vous voulez que je vous donne ma fille en mariage! un enfant qui comprend à peine ce qu'elle désire et qui ne souhaite rien autre chose que le bonheur de sa mère! Ah! Melchior, vous n'avez pas de pitié!

Ici le jeune officier fronça le sourcil, et laissa échapper un geste d'impatience.

— Que voulez-vous, chère Éléonore, il faut bien que tout finisse dans ce monde. Votre mari n'est pas mort, n'est-il pas vrai, et je ne puis pas vous épouser? Depuis six ans que l'honnête homme de colonel tient garnison à Java, nous avons eu tout le temps de nous aimer. Il ne peut tarder à revenir; les rapports indirects ne lui auront pas manqué. Vous connaissez la violence de son caractère; il vous tuerait s'il découvrait que ses soupçons pussent être fondés. Ce cher Juan de Monterei! le sang espagnol coule dans ses veines pur et sans mélange comme au temps du roi Pé-

lage; il ne pardonnerait pas une tache faite à son blason par une infidèle.

— Taisez-vous, monsieur, interrompit sèchement la comtesse, et trève, s'il vous plaît, à vos plaisanteries! Veuillez vous informer sur le port si je puis trouver passage avec ma fille pour quelque ville de l'Angleterre. Vous nous suivrez si vous le trouvez bon. J'ai hâte de quitter ce pays; je veux partir cette nuit, aujourd'hui même, s'il est possible. Je verrai plus tard ce qui me reste à décider.

— Mais, madame, répliqua le capitaine, ignorez-vous donc que nous n'avons évité la révolution de Bruxelles que pour tomber ici au milieu d'une insurrection? Avant ce soir, le peuple d'Anvers en viendra aux mains avec les soldats; déjà les portes de la ville sont au pouvoir des insurgés. Dans quelques heures peut-être on se battra par les rues. Si vous agissiez prudemment, vous quitteriez cette maison.

— Vous avez peur, capitaine Melchior! murmura Mme de Montérei, le sourire sur les lèvres.

— Restons; je le veux bien, fit le capitaine en croisant les jambes. Je n'en insisterai pas moins pour que vous consultiez Manuela sur ses intentions à mon égard. J'ai l'amour-propre de croire que je suis un parti sortable pour elle. J'ai d'ailleurs des raisons pour penser qu'elle n'est pas tout-à-fait indifférente aux soins que je lui rends; et puis, entre nous, cela fera taire les bruits qu'on se plaît à répandre sur vous. Cette nuit encore, dans ce misérable cabaret où nous voulions attendre le jour, à la faveur de votre déguisement, vous avez entendu... Notre liaison n'est un mystère pour personne, et le seul moyen d'éviter le scandale et les vengeances de votre mari...

— Vous êtes prudent, capitaine.

— Mille tonnerres! madame, assez de badinage, s'écria le baron Melchior en frappant du poing sur un guéridon de bois d'érable qu'il mit en pièces. J'aime Manuela, je vous le répète, et aujourd'hui même je désire savoir si elle consent à me donner sa main. Sa volonté sera la mienne: voilà tout. Je suis clair, je crois.

— Ah! Melchior, fit la comtesse en appuyant son front sur le marbre de la cheminée, vous me mettez à une bien rude épreuve. Mon Dieu! pourquoi faut-il que je ne sache rien refuser!

Et, d'une main tremblante, Mme de Montérei sonna. Un domestique parut.

— Priez ma fille de passer chez moi, dit-elle en raffermissant de son mieux sa voix émue.

Le capitaine s'approcha de la comtesse et lui donna un léger baiser sur le front.

— Vous permettrez, Éléonore, que j'entre un instant dans votre boudoir et que j'attende le résultat de votre conférence? Quoi que Manuela décide, je vous promets de me conformer à ses désirs.

A peine le baron Melchior avait-il refermé sur lui la porte du boudoir, une jeune fille parut dans l'appartement.

Sous son peignoir de mousseline, à peine retenu sur sa hanche par une ceinture mal attachée, elle était belle à ravir, la nonchalante Manuela, qui venait de quitter sa toilette pour se rendre plus tôt à l'ordre de sa mère! Ses cheveux noirs pendaient en gros flocons le long de ses épaules de seize ans; une grâce innocente animait son visage ovale, mélancoliquement balancé sur son cou, comme un lis à l'extrémité de sa tige; ses prunelles, d'un bleu profond, luisaient d'un éclat tendre et velouté, sous l'épais réseau de ses cils bruns; parfait modèle de cette beauté flamande unie au sang castillan; reflet de la conquête espagnole, demeuré dans ce sol historique de Charles-Quint et de Philippe II; portrait délicieux, que l'on aurait cru dessiné par Vélasquez et coloré par Rubens. Cette nature de femme existe encore dans certaines villes de la Belgique, quelque peu à Gand, beaucoup à Anvers et à Bruges.

La comtesse de Montérei contemplait avec un ravissement mêlé de dépit cette beauté naissante dont elle était jalouse, bouton de rose éclos sur la même branche où sa beauté, à elle, allait s'effeuillant et perdant chaque jour sa saveur et son parfum. C'est qu'il y avait les regrets et les désespoirs de la femme au fond de ce sourire de mère! C'est que, dans ce triomphe, elle voyait sa défaite; c'est que la beauté d'une jeune fille est un miroir auquel une mère coquette se regarde rarement sans pâlir!

— Manuela, dit Mme de Montérei en repoussant avec douceur du revers de sa main le baiser que sa fille allait lui donner, j'ai voulu vous entretenir d'une chose importante qui vous concerne. Vous devez me répondre avec franchise et sans rien me déguiser de votre pensée.

Puis la comtesse s'arrêta un moment pour reprendre haleine, comme si ces simples mots eussent épuisé ses forces.

— Tu sais, reprit-elle, si mon désir le plus ardent n'a pas toujours été de te voir heureuse.

— Ma bonne mère, je serais bien ingrate si je l'oubliais.

— Eh bien donc! confie à ta mère le secret que tu sembles vouloir lui cacher. Manuela, depuis quelque temps vous n'êtes plus la même; vous fuyez les occasions que les jeunes filles de votre âge recherchent d'ordinaire; vous désertez les bals pour les églises; toujours on vous surprend en prières et les larmes aux yeux. Il n'est pas naturel qu'un enfant qui entre à peine dans la vie ait déjà tant de pardons à demander au ciel. Je veux que vous me confessiez ici, comme vous le feriez à votre directeur, la faute qui peut ainsi exciter vos remords. Vous pâlissez, Manuela! vous concevez que j'ai découvert ce secret dont la cause est une insulte pour moi. Malheureuse enfant! mais vous ne savez donc pas qu'il tuera votre mère, cet amour coupable auquel vous vous êtes livrée avec tant d'imprudence?

Manuela, pour seule réponse, se jeta, tout en pleurs, aux pieds de Mme de Montérei. La comtesse se leva brusquement et laissa retomber sur le parquet le front de sa fille.

— Ainsi vous l'aimez? continua-t-elle en se promenant à grands pas dans l'appartement.

— Je l'aime, répéta Manuela d'une voix si basse et si tremblante, que sa mère put à peine l'entendre.

— Ainsi votre plus cher désir serait d'être unie à lui? En un mot, vous voulez l'épouser?

— L'épouser! fit Manuela, qui se cacha le visage entre ses mains; vous savez bien, ma mère, que cela est impossible.

— Impossible! Oh! viens dans mes bras, s'écria Mme de Montérei en couvrant de baisers le front de Manuela. Ma fille! chère enfant! je comprends ton beau sacrifice. N'est-ce pas que tu ne voudrais pas faire mourir ta mère de chagrin? Car, vois-tu, je suis femme comme toi. Une femme qui aime renonce difficilement aux rêves qu'elle s'est bâtis dans son imagination, même alors qu'elle comprend le mieux leur vide. Tu ne l'épouseras pas! tu ne lui laisseras pas même apercevoir l'impression qu'il a produite sur toi. Va, nous te chercherons un autre mari, plus riche, plus beau, plus jeune. Toute ma fortune, je te la donnerai, Manuela, pour que tu sois heureuse. Ta mère ne te demande que le silence, le silence le plus absolu, et que le baron Melchior ne se doute jamais que j'ai trouvé en toi une rivale.

— Ma mère, interrompit Manuela en regardant la comtesse avec des

yeux stupéfaits et hagards, je n'ai jamais aimé le capitaine Melchior.

—Eh! qui donc aimes-tu? demanda Mme de Monterei, dont l'étonnement égalait celui de sa fille.

—Vous ne le saurez pas! balbutia la pauvre fille. Comment oserais-je donc vous l'avouer? Ma mère! je suis bien malheureuse. Mon amour est un sacrilége dont la seule idée me fait frémir moi-même. Cette piété dont vous m'avez louée tant de fois, ces journées passées dans la prière, cette hypocrite dévotion qui me poussait à l'église, ma mère, tout cela n'était que l'effet de mon amour. Je l'y voyais ainsi tout le jour, j'écoutais sa voix si pure, où son ame semblait empreinte. Sous les habits sacrés de son ministère, je l'adorais en silence, et je joignais les mains devant lui, croyant prier devant Dieu. Oh! plaignez-moi, ma bonne mère. Je l'aime sans espoir, sans oser seulement le lui laisser comprendre; je l'aime à en mourir.

—Oh! que me dis-tu là, fit Mme de Monterei en attirant sa fille plus près d'elle. C'est un prêtre que tu oses aimer! Son nom? quel est-il? où est-il? Parle.

—Vous l'avez vu, ma mère; hier encore il était auprès de vous; mais vous ignoriez ce qu'il était. C'est lui qui nous a sauvées toutes deux lors de l'attaque de votre château; c'est lui dont le courage et l'adresse nous ont amenées jusque dans cette ville. Il est maintenant sous le même toit que nous, et peut-être à l'instant où je parle.....

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et le valet de chambre de la comtesse annonça à haute voix : *M. l'abbé Van Maës.*

Une autre porte s'ouvrit au même instant à l'autre extrémité du salon, et le capitaine Melchior, le teint pâle et les traits renversés, parut sur le seuil du boudoir.

Ce fut un coup de théâtre impossible à décrire que cette scène muette et pourtant si expressive où tant de passions différentes se trouvaient en jeu. D'un côté, l'abattement de la jeune fille, qui n'avait pas eu la force de quitter les genoux de sa mère, qu'elle tenait embrassés; plus loin, la fureur concentrée du capitaine, le regard fixe et morne de la comtesse, en présence de cet étranger dont l'attitude grave et paisible contrastait avec ces visages effarés.

Van Maës avait quitté la blouse et les armes du volontaire patriote. Ce n'était plus qu'un jeune abbé dans le sévère costume de son état. Son front élevé et majestueux se montrait à découvert; une angélique sérénité enve-

loppait le calme profond de sa figure. Il s'avança modestement, et sans qu'il parût avoir remarqué le trouble jeté par sa présence au milieu de cette famille, il s'informa de la santé des dames, et s'assit à côté du capitaine, qu'il salua de l'air le plus gracieux. Melchior, appuyé sur le dos d'un fauteuil, ne changea pas de contenance. Seulement son regard s'alluma d'un feu sombre qui présageait une prochaine explosion.

— Avant de prendre congé de vous, madame, dit l'abbé Van Maës à la comtesse de Montérei, permettez-moi de remercier Dieu avec vous de l'heureuse issue de notre voyage. Grâce à sa toute-puissante protection, nous voici dans cette ville d'Anvers, où la cause de la religion et de la patrie a besoin de bras dévoués pour la défendre. Quelques engagemens partiels ont déjà eu lieu dans les faubourgs entre le peuple et la garnison hollandaise. Bientôt un combat général va s'engager, qui décidera de la nationalité belge. Notre devoir à nous autres, dans cette solennelle circonstance, ajouta-t-il en tournant les yeux vers le capitaine, est de guider les efforts d'un peuple héroïque, et de mourir, s'il le faut, en proclamant son indépendance à la face du ciel et des hommes. J'ignore quel destin nous attend dans cette glorieuse entreprise; quoi qu'il en arrive, le mépris du danger est pour nous un devoir. Mais vous, madame la comtesse, il est inutile que vous exposiez vos jours et ceux de votre fille, en persistant à ne pas quitter cette rue qui va devenir bientôt le point de mire des boulets de la citadelle. Avant que le tumulte populaire vous enferme dans votre maison, je me suis assuré pour vous d'une retraite.

Le capitaine Melchior, en entendant ces mots, fronça le sourcil et fit un pas dans la direction de l'abbé. Van Maës poursuivit, expliquant peut-être la singulière expression des visages qui l'environnaient, par l'effroi bien naturel que devait produire l'attente d'un péril aussi prochain :

— La cathédrale de la ville est, par la nature de sa construction et par la sainteté du lieu, à l'abri des fureurs de l'ennemi. Le curé, à ma sollicitation, vous y offre un asile à vous et à vos gens. Vous pouvez attendre là l'issue de cette terrible lutte, et prier Dieu pour nous pendant que nous combattrons. Monsieur le capitaine joindra sans doute ses instances aux miennes pour vous persuader. Chacun des instans qui s'écoulent est précieux. Au nom du ciel, songez-y, madame.

Le capitaine Melchior, interpellé par Van Maës, rompit enfin son long silence. Il croisa les bras sur sa poitrine et vint se placer en face de l'abbé.

— Monsieur le curé, dit-il, vous donne ici, madame la comtesse, un excellent avis dont vous profiterez, j'en suis certain. Mettez votre honneur et celui de Manuela sous la sauvegarde de ce saint homme. Pardieu! il sera en bon lieu, je vous en réponds! Sur l'honneur, monsieur m'a l'air d'un galant homme. Je le crois même trop curieux des bonnes grâces de ses jolies pénitentes pour douter qu'il ne s'empresse de quitter bientôt le combat, afin de vous tenir compagnie dans la retraite qu'il vous offre avec un si louable désintéressement. Après tout, parce que l'on est tonsuré et affublé d'un manteau noir, on n'en n'est pas moins pour cela jaloux de plaire aux dames.

— Monsieur le baron, interrompit l'abbé en quittant son siége, permettez-moi de croire que l'ironie de vos paroles ne s'adresse point à ma personne. Pourriez-vous soupçonner....

— Soupçonner? monsieur l'abbé, Dieu m'en garde. Ce serait la première fois qu'on aurait vu la luxure et la concupiscence emprunter la soutane d'un ministre de notre sainte église. Soupçonner? oh! non. Vos pareils sont incapables de séduire une jeune fille innocente, de fanatiser son imagination, de profiter de leur ascendant pour.....

— N'achevez pas, monsieur, s'écria le jeune prêtre en saisissant avec violence le bras du capitaine. Oh! n'achevez pas, car vous me feriez oublier le respect que je dois à l'habit qui me couvre. Honte! honte! Lorsque l'on porte une épée, des propos semblables en présence de deux femmes, qui n'ont que leur pudeur pour se défendre, et devant un prêtre à qui son devoir fait une loi de la souffrance et de la résignation, cela n'est, monsieur, ni d'un militaire, ni d'un gentilhomme.

L'abbé Van Maës avait à peine achevé ces mots, qu'un soufflet retentit sur sa joue.

La comtesse de Montérei et sa fille poussèrent un cri aigu. Van Maës, les dents serrées par la colère, ne trouva pas d'autres mots que ceux-ci :

— Il l'a voulu! Mon Dieu, pardonne-moi.

III.

Dans la ville d'Anvers, ville du moyen âge, aux frontons crénelés, qui porte encore sur ses épaules le manteau de pierre que lui broda la magnificence espagnole, les habitudes populaires se sont maintenues de

murs de notre plus belle église qu'après avoir complétement changé sa manière.

Parmi ceux qui seraient dignes d'obtenir ce qui devrait n'être toujours qu'une récompense, l'honneur d'écrire son nom sur un grand monument, M. Bouchot vient de se placer au premier rang par LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL MARCEAU. C'est une toile immense qu'il a couverte avec un rare bonheur et des moyens d'une simplicité parfaite. Son tableau sera une des plus belles pages des annales du pays; le sujet, du reste, était magnifique et inspirateur. Marceau fut un de ces enfans de la république, généraux de vingt ans, ceux-là sans métaphore, qui firent les guerres et remportèrent les prodigieuses victoires décrétées par la convention. Ce n'était pas un de ces sabreurs d'un aveugle courage, de ces bras sans cervelle, une de ces lames bien trempées que le plus fort est toujours sûr de pendre à son côté, comme on en vit tant sous l'empire; c'était un jeune homme intelligent et fier, épris de tout ce que la république avait de généreux, toujours bon et humain; sa vie ressemble à celle d'un preux chevalier. A sa mort, un magistrat de Coblentz vint au bord de sa tombe, près de se fermer, et dit ces mots d'une voix lente et sonore : « Celui-là ne séduisit point nos filles; il n'outragea point les époux, et, au sein de la guerre, il soulagea les peuples! » Marceau commandait depuis vingt mois le Palatinat, lorsqu'il mourut, à vingt-sept ans, dans un combat contre les Autrichiens. Sitôt que ceux-ci apprirent que le général Marceau avait été tué, ils demandèrent à s'unir à nous, et vinrent dans notre camp pour lui rendre les derniers devoirs. Noble et touchante alliance, formée au nom de ce qu'il y a de plus beau sur la terre, un grand caractère joint à un cœur bon! Elle ne dura que le temps d'enterrer un mort! Alors on put voir ce que M. Bouchot a si bien conçu. Le jeune général, revêtu de ses habits militaires, enveloppé dans son manteau, fut porté, le visage découvert, sur un lit de fusils, par des soldats français et autrichiens, mêlés ensemble. Des tambours précédaient le cortége; le régiment dont Marceau portait l'uniforme, rangé en bataille, le regardait passer silencieusement; quelques soldats blessés, échappés de l'ambulance, se fourraient au milieu des chevaux pour voir encore le jeune homme qui était si bon pour eux; de leur côté, de vieux officiers autrichiens, venus dans leur calèche, avaient mis pied à terre, ainsi que leur état-major, et, le chapeau à la main, saluaient de leur présence et de leur recueillement celui qu'ils combattaient hier. N'est-ce pas là une scène bien noble et bien touchante?

Voilà comme M. Bouchot l'a conçue ; car ce tableau, calme et plein de gravité, que je viens de vous décrire, c'est le sien. Il faut malheureusement que la critique vienne prendre sa part de tout. Cette conception, d'une simplicité si poétique, n'est point exécutée avec assez de poésie, soit que le peintre, jeune encore, ait manqué d'haleine et de puissance, soit que la main ait mal servi la tête ; l'ensemble manque de solennité, et vous avez besoin de réflexion pour comprendre toute la grandeur du sujet, pour vous pénétrer de sa beauté. Le tableau ne vous frappe pas tout d'abord de tristesse ; du reste, notre critique est presque un éloge, puisque c'est le dernier degré de l'art que nous demandons. On pourrait expliquer jusqu'à un certain point pourquoi M. Bouchot ne l'a pas atteint. Il n'a pas assez élevé sa pensée au-dessus du réel ; il a écrit une belle lettre, au lieu d'un poème épique qu'il avait à chanter. Marceau manque de caractère ; c'est un jeune homme évanoui, ce n'est pas un général mort que deux armées ensemble vont mettre dans la tombe. Il y a trop de curiosité mêlée au recueillement des officiers autrichiens ; le groupe de tambours serait charmant dans une lithographie, mais là il est trop vrai. Ces *tapins* ont trop de *chique*, ils n'ont point passé par cette beauté impalpable, inexplicable, qui est l'essence de l'art. Voilà ce que nous trouvons à reprendre dans cette page ; mais, encore une fois, nous l'admirons de tout notre cœur. C'est ainsi que nous comprenons l'art, c'est ainsi que nous l'aimons, sérieux, imposant, excitant l'enthousiasme des peuples par la représentation des beaux faits de l'humanité. Les artistes seraient mieux compris, il n'est guère possible d'en douter, si leurs œuvres étaient plus fécondes de ces généreuses inspirations. Et que l'on ne vienne pas ridiculiser notre pensée ; nous n'avons pu le dire complétement dans notre dernier article, mais ce que nous demandons, ce n'est pas de la peinture utile, de la peinture qui servirait comme le bronze d'un bougeoir ; ce que nous voulons, c'est qu'on utilise les arts, c'est qu'on leur fasse retracer de belles actions pour les répandre en profusion sous les yeux des masses ; c'est enfin qu'on applique leurs puissans effets à l'amélioration de la chose sociale. L'art utile, comme je l'entends, c'est celui qui ne va pas chercher ses inspirations dans de misérables lieux communs : c'est l'art de Gros, par exemple, qui a pris son siècle dans ce qu'il eut d'héroïque, dans les combats, pour les transmettre à la postérité. Comme individu, j'ai de la haine, j'ai du mépris pour les batailles de l'empire ; je crois que les hommes sont faits pour autre chose que pour ces brutales et sottes mêlées,

où les hommes se ruent les uns sur les autres sans se connaître, comme des chiens que deux maîtres excitent dans la rue, ou des bêtes féroces qu'on lance dans une arène; mais je n'en reconnais pas moins qu'elles ont exalté chez nous de grandes vertus, et que l'art a rempli sa mission en rehaussant ces vertus de toute sa poésie. L'art utile, comme je le conçois, ce sont LES FEMMES SOULIOTES, de Ary Scheffer; les passions contemporaines ont dans ces dévouemens sublimes un aliment pour tout ce qu'elles peuvent avoir de plus noble, et les siècles à venir y trouveront un bel exemple. En vérité, il y a aujourd'hui trop de préoccupation politique; toutes les têtes sont trop ardentes à la *res publica* pour que les arts puissent encore vivre à part, s'enivrer de leur beauté pure et s'y renfermer, sans se rattacher par un point quelconque aux intérêts communs. Nous avons de la joie de voir quelques artistes revenir sur ce préjugé qui faisait de l'art un délassement; tout aujourd'hui doit avoir une doctrine formulée, un but social; l'artiste qui ne travaillera pas dans ce sens ne trouvera aucune sympathie dans les masses, parce qu'il ne s'adressera qu'aux oisifs: il n'exercera aucune influence, il donnera seulement spectacle. Celui qui ne voit pas ainsi part, nous le croyons, d'un point de vue inférieur, et restera sans action sur ses contemporains, et par conséquent sans avenir. Ceux qui mourront maintenant sans avoir fait acte de service pour le pays, mourront pour toujours.

L'art pur n'est plus de notre temps; il y a dans nos galeries et nos musées une foule de maîtres dont on n'égalera jamais les qualités pittoresques. Il faut chercher autre chose. Ce n'est pas à dire que la peinture moderne ne puisse s'inspirer heureusement de toutes les passions; mais elle fera mieux de se diriger vers un but moral. L'opinion que nous exprimons n'est pas pour nous une vérité d'hier, un système improvisé d'écrivain, une théorie de moralité proposée à la pratique des peintres; elle nous a frappé depuis long-temps, et il y a déjà trois ans que nous disions: « Les artistes croient qu'ils ne vivent que de superflu; ils s'estiment trop peu. Les arts sont une nécessité de la société. Il ne faut pas que de la terre et de l'eau pour faire croître une fleur; il faut encore du soleil. L'homme ne vit pas seulement de pain, dit l'Évangile, mais d'intelligence. Les artistes ont été donnés au monde pour nous grandir à nos propres yeux, pour nous donner l'estime de nous-mêmes, pour alléger le poids de nos maux, en élevant notre ame au-dessus des misères de la vie. Les artistes, ces hommes marqués du doigt de Dieu, loin de se mettre, comme

ils le font, à la queue de la société, doivent donc marcher en tête, afin d'éclairer nos ténèbres des rayons de leur génie. » Les beaux-arts, d'ailleurs pour devenir enseignans, ne perdront rien de leurs qualités propres, de leurs, qualités purement artistiques; seulement ces qualités deviendront bienfaisantes. Un tableau ne sera pas bon par cela seul qu'il représentera un fait utile à conserver; mais il doublera de prix s'il est conçu dans ce sens et bien exécuté. C'est là ce qui donne, à nos yeux, de la valeur au COMBAT D'AUDERLECHT, de M. Bellangé. C'est là ce qui ferait aimer beaucoup le GÉNIE DES ARTS préférant la misère aux grandeurs, pour conserver son indépendance, par M. Cl. Boulanger, si ce n'était une malheureuse invention d'avoir fait la figure de la misère hideuse et rampante. La misère des hommes qui refusent de se vendre n'a pas ce caractère; elle est noble, au contraire, et remplie de fierté; elle plane au-dessus des faiblesses humaines, elle dépasse le démon de la corruption de toute la hauteur que donne la conscience d'avoir bien fait. Le tableau de M. Cl. Boulanger est, comme on dit à l'atelier, très-*crânement* exécuté. L'auteur est dans une voie qu'il suit avec une persévérance que ses progrès font remarquer. Il s'attache moins au modelé des chairs et à la solidité des contours qu'à de grands effets de couleurs; cela donne à ses ouvrages un air de décoration que le public n'aime pas. Il faut cependant juger les hommes selon ce qu'ils veulent faire. Ce système de peinture ne saurait être complétement proscrit; il s'appuie contre un des plus grands maîtres de l'Italie, Paul Veronèse, et M. Cl. Boulanger en a fait de très-belles applications dans les plafonds du théâtre de la Bourse. Toutefois il devrait l'introduire un peu moins dans ses tableaux. Un homme intelligent comme il paraît l'être ne doit pas oublier que les meilleures choses ne sont bonnes qu'à leur place.

Dans nos idées, c'est aussi un excellent ouvrage qu'un petit tableau de M[me] Dehérain, représentant BERNARD PALISSY. Bernard Palissy, trop inconnu parmi nous, est un des hommes qui honorent le plus notre pays par la beauté de son ame et l'étendue de ses talens. Il est le père de la chimie et de la minéralogie en France; on lui doit encore l'invention de notre poterie, et, par suite, de notre porcelaine. Ce fut lui qui trouva le secret de rendre toutes les couleurs vitrifiables et fusibles au même degré de feu. Il travailla pendant quinze ans à le chercher, supportant tout ce que l'on peut éprouver de misère, d'horribles déceptions et de découragemens à poursuivre sans relâche ce que la seconde vue du génie lui avait révélé. Un jour

que le bois lui manquait, il jeta au feu, pour alimenter ses fourneaux, les tables, les chaises, le lit, jusqu'aux portes de sa maison; et la fournée obtenue par ce sacrifice étant sortie défectueuse, il la brisa, plutôt que de vendre des pièces imparfaites! Ce bel épisode de la vie de Bernard est celui qu'a préféré Mme Déherain. Le courageux artiste est assis sur le bord de ses fourneaux, entouré des débris des pièces mauvaises, le corps abattu, les vêtemens déchirés, mais la tête pensive et le front encore haut et ferme. On voit qu'il est triste et non découragé. Ses yeux vivent du feu de la méditation; il rêve : il trouvera. Cette petite figure est très-intéressante comme finesse de sentiment et comme élévation d'idée. Mme Dehérain a compris Bernard Palissy en femme de cœur. Sa composition générale est aussi fort heureuse, et l'exécution pleine d'harmonie. J'aime cela, comme un bon conseil de ne pas perdre espoir, donné à ceux que la fatigue, la misère ou l'ingratitude pourraient écraser. Mais ce qui, selon nous, est une œuvre tout-à-fait excellente, c'est LA TRAITE DES NÈGRES, de M. Biard. Cette relation fidèle d'un exécrable commerce est énergique et saisissante. A gauche est couché le capitaine négrier, le marchand de nègres, son registre sous les yeux et fumant avec nonchalance. Il fait vérifier si la marchandise est bonne. Deux matelots tiennent un noir étendu à ses pieds; l'un lui presse la gorge pour le forcer à ouvrir la bouche, afin de reconnaître aux dents s'il est jeune; l'autre lui frappe sur la poitrine, pour savoir si le coffre est bon. A côté du négrier est assis un prince noir, qui fume aussi avec le plus imperturbable sang-froid. C'est lui sans doute qui vend ses prisonniers pour quelques barriques d'eau-de-vie ou cinquante de ces mauvais fusils qu'on appelle fusils Gisquet, à la honte de celui qui porte ce nom. Plus loin, des enfans sont violemment arrachés à leur mère; vers la droite, on marque d'un fer rouge, à la marque de la cargaison du navire, les hommes et les femmes achetés; enfin, dans le fond apparaissent, conduites à grands coups de fouet, des bandes de nègres liés encore à de grosses poutres, en attendant l'examen qui doit les condamner à l'esclavage le plus abrutissant, s'ils n'ont le bonheur d'être poitrinaires. Tel est le tableau de M. Biard; c'est une scène vive et douloureuse qui vous pénètre d'une profonde pitié; c'est un des plus beaux plaidoyers qui aient été prononcés contre la traite. M. Biard y a mis beaucoup d'ame et de talent. Sa peinture a de la vigueur, et nous regrettons seulement que le tableau soit un peu terne de couleur et confus d'arrangement. Il ne vous prend pas par une assez grande unité d'ensemble; tous les épisodes ne se

lient point parfaitement entre eux : il faut aller les chercher l'un après l'autre. Mais, qu'on ne l'oublie pas, ce que nous demandons là est une des perfections de l'art, une de celles qu'il n'est donné qu'aux maîtres d'obtenir, une de celles que l'école moderne possède le moins. C'est vrai, les tableaux de nos contemporains sont trop composés pièce à pièce, trop mosaïques, si je puis m'exprimer ainsi; ils manquent d'unité, ils ne forment pas un tout résumant une idée complète; chaque figure, placée à côté des autres, semble venue dans l'action pour son compte particulier. Ce vice tient, nous croyons, à ce que la plupart de nos artistes abusent du modèle, et cela parce qu'ils n'ont pas longuement travaillé dans leur jeunesse. Ils se font peintres, qu'ils devraient encore être élèves; ils n'examinent pas la nature assez scrupuleusement, ils ne l'étudient pas d'assez haut pour deviner le secret mécanisme de ses moindres mouvemens, et s'en rendre maîtres de manière à pouvoir le faire jouer à leur gré et produire les situations ou les passions qu'ils ont en vue. Ils ne regardent pas leur tableau dans leur tête avant de le porter sur la toile, ou bien leur main n'a pas acquis l'habileté nécessaire pour exécuter ce qu'ils lui commandent. Chaque partie, prise à part, a du mérite; mais on dirait toujours qu'ils ont manqué de force pour soutenir le fardeau de l'inspiration, jusqu'à ce que la toile fût entièrement couverte. C'est évidemment là ce qui donne à leurs œuvres le caractère de génie prosaïque qui les gâte. Ils ne sont pas assez puissamment peintres pour exprimer spontanément une idée avec ses développemens; et pendant qu'ils s'épuisent à exécuter, la primeur poétique s'envole; le travail comprime la pensée première. Ils mettent si longtemps à tirer le parfum du vase qu'il s'exhale et se dissipe avant d'en sortir. Je n'ai vu peindre ni Michel-Ange ni Rubens; mais je suis sûr que ces deux grands maîtres n'ont pas fait poser l'une après l'autre les figures du JUGEMENT DERNIER ou de la galerie de Médicis. Leurs ouvrages ont un caractère de premier jet et d'entraînement passionné qui nous confond encore d'admiration. Il y a dans la peinture dont ils ont couvert de vastes pans de murailles tant de grandeur, on pourrait dire tant d'héroïsme, que la tradition, avec son amour du merveilleux, rapporte qu'elle a été faite en quelques jours, comme par un pouvoir féerique. J'ai lu ou j'ai rêvé que LE JUGEMENT DERNIER avait été exécuté en un mois. C'est moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour gratter et vernir le mur immense qu'elle immortalise.

Nous avons confessé déjà que les principes que nous soutenons n'avaient

à nos propres yeux rien d'absolu. Nous ne pensons pas qu'on ne puisse faire œuvre grande et belle sans les accepter; c'est une direction indiquée, mais non une loi imposée aux artistes; et de même qu'il y a au Salon des tableaux très-*moraux*, dont nous ne parlerons pas parce qu'ils sont mauvais, de même nous en louerons qui ne sont pas *moraux*, parce qu'ils sont très-bons. Ce qui n'obtiendra jamais nos éloges, ce serait une pensée basse ou pernicieuse, comme celle qui vint à M. Horace Vernet, quand il représenta, l'année dernière, MICHEL-ANGE ET RAPHAEL se disant des injures. Nous choisissons cet exemple parce que notre observation prendra tout le relief que nous désirons lui donner, en s'adressant à l'œuvre connue d'un homme célèbre.—Des ennemis de Raphaël et de Michel-Ange ont raconté tout bas, entre eux, loin du Vatican, que les deux maitres se rencontrant un jour, le plus vieux avait dit au plus jeune, qu'il voyait radieusement entouré de ses élèves : « Vous marchez toujours suivi d'un nombreux cortége, comme un général. » A quoi l'autre aurait répondu : « Et vous comme le bourreau, toujours seul. » Certainement, ce récit n'est pas exact; c'est une double calomnie, quelque noire invention d'un misérable envieux, à laquelle M. Quatremère de Quincy a eu tort de donner créance dans la Vie de Raphaël. Jamais cette rivalité haineuse n'a pu trouver place dans l'ame sublime du vieux tailleur de pierres, ni troubler la pure sérénité de celui qui mourut à trente-sept ans, en immortalisant le nom d'un des anges de Dieu. Mais l'anecdote fût-elle vraie, vous conviendrez qu'il eût été bien de l'étouffer, de ne point laisser trace d'une rencontre déshonorante, d'effacer cette tache sur deux statues colossales. Eh bien, non! la vilaine histoire, M. Horace la revêt de chair et d'os, il lui assigne un lieu dans Rome, sous un éclatant soleil; le croiriez-vous! près du Vatican, il l'habille, il l'entoure de différentes circonstances pour lui prêter la vie; il la formule grande comme nature. Puis notre gouvernement, toujours digne de lui-même, achète bien cher cette mauvaise action et l'expose en plein Luxembourg; de telle sorte que, si les tableaux des derniers temps de M. Horace Vernet ne devaient point mourir avec lui, voilà deux grands hommes calomniés pour l'éternité, voilà un exemple de haine déshonorante immortalisé à jamais! Nous trouverons toujours de pareilles œuvres détestables, fussent-elles de Michel-Ange ou de Raphaël; mais, sauf ce cas, nous apprécierons ce qui nous paraîtra beau, même en dehors de nos idées. Nos préoccupations de moralité ne nous affectent pas au point de nous rendre insensible à ce qui ne vient pas les flatter. Le beau porte en soi sa

vertu, il a la propriété d'exalter l'imagination et de nous remuer noblement. Venons donc à ceux qui ont fait de l'art pur assez élevé pour nous émouvoir et mériter notre admiration. Il faut mettre au premier rang M. Ary Scheffer. C'est un peintre élégiaque dont la sensibilité n'a rien de larmoyant. Il sait rendre avec un sentiment exquis la poésie de la tristesse. Nous nous rappelons encore les deux belles têtes de MARGUERITE et de FAUST qu'il exposa il y a trois ans. Celle de Marguerite surtout était un chef-d'œuvre : jamais on n'a mieux rendu l'expression de ces douleurs calmes, poignantes, sans espoir de consolation, qui creusent silencieusement le visage et ne le contractent jamais. Cette année il a encore bien réussi dans son nouveau tableau. Dante et Virgile ont rencontré les ombres de Francesca et de Paolo. Les deux amans, après avoir dit leur histoire, sont emportés par le tourbillon infernal. Dante et Virgile les regardent. Ce qu'il peut y avoir de faiblesse et de maigreur dans la peinture de M. Ary Scheffer s'appropriait bien à son sujet. Là, le défaut habituel est devenu une qualité de circonstance. Ce groupe désolé qui s'envole, ces deux corps, facilement enlacés, qui se détachent à peine l'un sur l'autre et présentent une masse blanche et gracieuse, personnifient bien les deux ames auxquelles notre imagination prête plutôt une forme humaine qu'un corps matériel. M. Scheffer a réalisé cette idée, qu'il était plus difficile d'exécuter que de concevoir. J'aime moins les figures de Dante et de Virgile ; il ne m'importe pas beaucoup que son Dante ressemble peu à la tête consacrée par l'histoire, quoique cela eût mieux valu ; mais il m'importerait qu'il eût plus de fermeté. Si M. Scheffer ne faisait pas la scène exacte, s'il laissait le poète sur ses jambes, il ne fallait pas oublier qu'il « tomba comme un corps mort tombe » à la fin du triste récit. Celui dont les émotions étaient assez vives pour le faire évanouir devait avoir peinte sur la figure une compassion plus virile. Nous voulons nous plaindre aussi que Virgile ressemble tant à un homme et soit ému comme un homme. Virgile est une ame venue de l'Élysée pour accompagner Dante aux enfers ; ses sensations devraient participer moins de l'humanité. Si nous ne nous trompons pas nous-même, on s'étonnera que M. Scheffer se soit attiré de pareils reproches, car il compose ordinairement en profond penseur. Peut-être aussi ce que nous concevons n'est-il pas possible à réaliser ? Cela restera du moins comme un témoignage du grand cas que nous faisons de M. Scheffer. Ce n'est pas à un homme ordinaire que l'on s'avise de demander l'impossible.

Après M. Scheffer, nous citerons M. Gallait parmi ceux que nous avons distingués. Quand nous sommes au Musée, nous ne regardons au livret que les noms de ceux dont l'ouvrage nous paraît avoir quelque mérite; nous avons su de cette manière que M. Gallait avait exposé quatre tableaux : ils sont remarquables par une grande harmonie; rien n'accroche ni ne blesse les yeux. Nous avons une grande prédilection pour cette rare qualité. Les Musiciens ambulans peuvent être regardés comme une très-bonne étude d'après nature. Le duc d'Albe faisant jurer à Vargas d'être inexorable dans les fonctions qu'il lui confie, renferme une idée vraie et bien sentie, celle d'avoir montré le maître des Pays-Bas regardant fixement aux yeux celui qui prononce ces terribles paroles : « Si la femme qui m'a porté dans son sein trahissait la foi catholique, je commencerais sur elle l'exécution de vos ordres. » M. Gallait, dont nous ne connaissions pas encore le nom, a fait de la bonne peinture, et s'il gagne de l'énergie, il obtiendra une place très-supérieure au premier Salon. Ce n'est pas l'énergie qui manque à M. Célestin Nanteuil : son Mendiant, bien qu'un peu noir et dur, mérite d'être mentionné comme une peinture vigoureuse, révélant une volonté capable de produire. Il est à désirer que M. Nanteuil emploie ses belles dispositions, et mette un frein au dévergondage qui détruit tout-à-fait ce qu'il peut y avoir de bien dans les orageuses vignettes qu'il fournit aux libraires. Nous avons maintenant à parler d'un homme que tout le monde aime et qui mérite toute notre attention, M. Alfred Johannot. Il a mis dans sa Famille de Henri II la couleur fine et gracieuse qu'on lui connaît; toutefois, nous dirons que cette page manque de caractère, de couleur locale : c'est là une charmante famille; mais ce n'est pas celle de Henri II. Le même reproche peut être adressé au Conseil du Régent, par M. Robert Fleury, jeune artiste dont on ne saurait trop louer l'opiniâtreté de travail, et qui ferait mieux qu'il ne fait s'il s'appliquait moins et se livrait davantage à l'inspiration. Ces tableaux ne peignent pas leur époque, ils n'ont pas l'odeur du temps. C'est le moindre savoir que de copier des costumes, tout le monde peut habiller un mannequin; le difficile, l'art véritable est de leur donner un cachet. Je m'étonne que la plupart des artistes paraissent avoir aussi peu réfléchi à cela : je n'ai guère trouvé qu'en M. Decaisne trace de ces recherches; ce sont toujours des hommes de 1835 déguisés qu'ils mettent en scène. Les hommes ne se sont pourtant pas ressemblé à tous les siècles; il est incontestable que le costume et les mœurs changent la physionomie du visage, les habitudes et

même la forme du corps. Un chevalier du moyen âge n'avait rien de commun avec un marquis de Louis XIV : ils étaient d'espèce différente. Le chevalier était plus long, son visage était plus maigre. La grande et onduleuse coiffure de Louis XIV donna de la rondeur à la tête, et les amples basques de son habit prêtèrent aux mouvemens une largeur et une majesté qui se changèrent en une élégance de roué lorsque vint la perruque poudrée sous laquelle nos pères étaient contraints à une certaine retenue dans tous leurs gestes. Ce fut, à n'en pas douter, aux bas de soie blancs, à la jarretière et aux talons rouges, que les hommes d'alors durent ces fameuses jambes, ces mollets étourdissans et ce coude-pied merveilleux qui leur donnaient, si nous en croyons des traditions encore vivantes, un air et une aisance que nous avons perdus. Il est évident que les bottes, les cravates, les chapeaux ronds d'aujourd'hui nous donnent une tournure que vous ne trouverez nulle part dans le passé, très-heureusement pour le passé !

Les costumes nous ont fait quitter M. Alfred Johannot plus vite que nous ne voulions. Nous revenons à lui, pour dire qu'il a tiré tout le parti possible de Louis-Philippe saignant le courrier Vernet. Nous le savions déjà doué d'une adresse et d'une grâce à faire un tableau délicieux du duc d'Aumale recevant un prix à Henri IV.—Que l'on s'extasie en famille sur de petites vertus de famille, qu'on les fasse peindre ou couler en bronze, je n'y vois pas grand mal ; mais il ne faut pas que cela sorte du toit domestique. Pourquoi donc le courrier Vernet se trouve-t-il au Salon? Une composition de ce genre porte nécessairement avec elle une couleur de servilité qui aurait dû détourner M. Alfred Johannot de l'idée de l'exposer. L'art, selon nous, ne doit point descendre à de pareilles complaisances; son devoir est de repousser ces honteuses traditions de l'empire. Si ce n'est point par le fait de l'auteur que son tableau se trouve là, nous ne savons s'il faut plus prendre en pitié la pauvre vanité de ceux qui l'ont commandé, que nous affliger sur l'avenir d'un peuple dont on ose mendier l'admiration pour un acte si niaisement héroïque.

Lorsqu'on entend prononcer le nom d'Alfred Johannot, on est accoutumé à voir venir celui de Tony; l'un ne va jamais sans l'autre; le public sera trompé cette fois; le jury a brutalement séparé les deux bons frères. Vous qui connaissez le talent de M. Tony Johannot, vous ne le croirez peut-être pas, et pourtant cela est vrai, son tableau a été refusé ! On a déjà laissé commettre impunément au jury tant de méfaits, qu'il s'attaque

maintenant aux hommes les plus aimés ; bientôt il ne restera de place au Musée que pour lui et les siens. Nous dirons hautement de cela tout ce que nous pensons ; nous consacrerons un article au tableau de M. Tony et à l'admirable figure de M. Préault, que nous connaissons déjà, ainsi qu'à d'autres ouvrages refusés que nous verrons plus tard. Alors nous verserons sur le nom des hommes, jeunes ou vieux, qui composent le tribunal anonyme et protée, tout le mépris qu'inspire leur inqualifiable conduite.

Nous nous sommes réservé pour cette fois de parler en dernier de M. Delacroix, comme un athlète garde ses meilleures armes pour la fin du combat ; c'était un moyen de conserver l'attention du lecteur jusqu'aux termes de cet article, qui se trouve, par la nature des choses et l'enchaînement de nos idées, beaucoup plus long que nous ne le voulions faire. M. Delacroix, outre LE CALVAIRE, que nous aurons à examiner autre part, a exposé LES NATCHEZ et LE PRISONNIER DE CHILLON, trois tableaux qu'avec un étrange dédain on a rejetés aux plus basses places du Musée ; c'est le sort ordinaire réservé aux ouvrages de M. Delacroix. L'année dernière il fallait deviner où était son CHARLES-QUINT. Il est difficile de croire que le hasard soit seul coupable de pareilles erreurs, et il est singulier que, sur trois tableaux, M. Delacroix ne puisse en avoir un seul dans le Salon carré. Comme parmi le monde qui forme l'administration du Musée, nous ne pouvons savoir qui accuser de ces petites et lâches persécutions, nous sommes obligé de nous en prendre à la tête ; nous dirons donc à M. de Forbin qu'il y a au moins du mauvais goût, quand on est directeur du Musée, à mettre ses œuvres à la meilleure place, et à jeter dans les catacombes les productions d'un artiste tel que celui dont nous nous occupons. M. Delacroix est l'un des hommes les plus forts et les plus individuels de notre temps. Ce qu'il y a de mouvement dans la peinture moderne est dû à l'influence qu'il a eue long-temps sur tous les esprits. Quoi qu'il fasse, il sait vous émouvoir par cette domination attractive et sympathique qu'il est accordé aux grands talens d'exercer sur les hommes. Sa pensée creuse toujours profondément le sujet qu'il veut traiter ; il possède une des qualités qui constituent le génie, celle de répandre sur toutes les parties de son tableau, le caractère de l'action qu'il veut représenter. Avant même d'arriver aux détails, vous êtes impressionné selon qu'il l'a voulu, par l'ensemble ; l'air qui circule autour de ses personnages est comme imprégné des passions qui les animent ; l'œuvre vous frappe toujours par une grande vérité de sentimens. On comprendra très-bien cette remarque en l'appliquant aux

deux tableaux dont nous voulons parler. Dans LES NATCHEZ, rien de plus triste que cette savane immense et unie, que ce fleuve coulant avec lenteur et sans murmure; rien de plus mélancolique que cette nature calme, que cet air de solitude dont sont enveloppés les deux êtres vivans qui fuient les persécutions, qui souffrent et qui aiment. Dans LE PRISONNIER DE CHILLON, la voûte sombre, l'atmosphère lourde et humide s'harmonisent douloureusement avec cet homme qui meurt en grelottant de froid. Toutes les intelligences nobles seront délicieusement sensibles à une pareille poésie quand elles voudront l'apprécier. A cela, M. Delacroix joint une puissance et une propriété d'expression rares à trouver, même chez les grands maîtres. LES NATCHEZ, sous ce rapport, nous semblent un véritable chef-d'œuvre. Deux jeunes sauvages, fuyant le massacre de leur tribu, remontent un fleuve; pendant le trajet, la femme est prise des douleurs de l'enfantement; ils s'arrêtent sur le rivage, et le père tient dans ses bras le nouveau-né, il le contemple, il le presse avec amour sur sa poitrine. La mère, appuyée contre un petit tertre, tout accablée encore des souffrances qu'elle vient de supporter, regarde son enfant et l'homme qu'elle aime avec attendrissement. Cette composition, d'une touchante simplicité, est bien plus suave et d'une délicatesse de cœur bien plus charmante encore que je ne sais l'écrire. Heureux ceux-là qui peuvent, comme les pauvres sauvages, s'aimer en liberté et s'adorer dans leurs enfans!

M. Delacroix n'a pas été moins profondément inspiré, mais il a été moins heureux dans LE PRISONNIER DE CHILLON. La surabondance de génie dont il est doué lui a fait dépasser le but. Il avait si vivement senti tout ce qu'il y a de passionné dans un homme qui oublie ses chaînes et veut se précipiter vers son frère mourant, qu'on l'accuse d'en avoir fait un fou furieux. Cela veut dire, en langage poli, qu'il a exagéré le mouvement. J'en conviens, l'arrangement de cette figure ne me plaît pas non plus, le vêtement qui tombe ressemble trop à un tablier; mais je retrouve le maître dans celle du frère. Oh! ce pauvre jeune homme qui s'est roulé dans un coin, qui a ramassé ses bras et ses jambes sur sa poitrine, est bien mort de froid!

Il est juste de critiquer dans M. Delacroix l'air de résolution avec lequel il laisse des taches qu'il aurait, nous le croyons, le talent d'effacer, s'il le voulait fermement. Rubens lui-même, cet Hercule gentilhomme de la peinture, qui est si emporté, sacrifie bien des parties de vêtemens et de fond; mais dans son dessin, l'incorrection est toujours sauvée : il ne la

rend pas insolente comme notre contemporain. Cependant on n'accorde pas à M. Delacroix la justice qui lui est due; dans les jugemens que l'on porte sur lui, on donne trop de place, selon nous, à son imperfection de dessin. Je ne me dissimule pas ce qui lui manque, sous ce rapport; mais je l'admire, parce que j'en connais peu aujourd'hui qui possèdent à un pareil degré les meilleures qualités du peintre : l'invention, la force et l'expression.

Ce n'est pas l'absence de tout défaut, mais la présence d'éminentes qualités qui constitue le talent et même le génie. Quelques hommes, entraînés par une fougue indomptable, ne peuvent s'astreindre à l'irréprochable sagesse de la médiocrité. Le Caravage et Salvator Rosa furent de ceux-là. Nous ne voulons pas dire que le bien justifie le mal, mais que l'œuvre est bonne si le bien est assez fort pour faire oublier le mal. Il est nécessaire d'insister là-dessus. Un artiste est véritablement grand quand ses beautés sont assez impérieuses pour qu'on ne puisse songer à ses imperfections. C'est ainsi seulement que les maîtres justifient l'admiration des siècles; car il n'est pas un d'eux, dans lequel un de ces critiques qui voient les trois taches du soleil sans être éblouis de ses rayons, ne puisse trouver à reprendre. Les artistes sentent comme nous que telle ou telle partie de leur invention est vicieuse; ils y ont long-temps réfléchi; ils ont quelquefois beaucoup gratté; puis ils ont laissé la faute, de crainte d'une plus grande. On aurait tort d'appeler cela de l'impuissance. Si les œuvres complètes pouvaient être aussi communes que nos exigences semblent le faire croire, le génie ne serait plus un don si rare et adorable. C'est dans les arts, plus que partout ailleurs, qu'il faut prendre son bien où on le trouve, c'est-à-dire accepter le beau, même au milieu du mal. Le public, avec son goût de petite perfection, ne veut pas entendre cela; il voit la faute de dessin sans se rendre compte de ce qui l'a amenée, et il blâme, il crie à l'extravagance et à la barbarie, parce qu'il ne comprend pas, ou plutôt parce qu'il ne veut pas exercer son jugement assez sérieusement pour comprendre. Que M. Delacroix attende sans se décourager le jour de la justice. M. de Lamartine fut long-temps méconnu, et j'en sais plus d'un qui ne voient encore qu'un rêveur dans le divin poète. Combien d'ames cependant sont plus faciles à la poésie d'un cygne toujours tendre et gracieux, qui promène majestueusement sur des eaux limpides l'éclatante blancheur de son plumage, qu'à celle d'un lion qui bondit en rugissant dans de noires forêts! Et encore, faites la part de l'éducation. Vous êtes élevé avec

les poètes : sans parler leur langue, vous la comprenez; les peintres, au contraire, vous ne les connaissez pas; on ne vous a jamais appris à les connaître, on ne vous a jamais initié aux beautés de leur art, on ne vous a jamais fait sentir ce qu'il y a de magnifique dans de la belle couleur, de sublime dans un grand style de dessin. La critique elle-même dédaigne, je ne sais pourquoi, de vous parler de ces choses. Vous avez lu tous les poètes de l'univers, que vous n'avez pas encore regardé un tableau. Quand vous éprouvez le besoin de vous retremper, de secouer la poussière impure que laisse tomber sur vous le contact du monde, vous prenez sous votre chevet l'auteur aimé et vous lisez; mais un tableau, qu'est-ce pour vous? un ornement; le Musée? un lieu de promenade, et encore sans attrait, parce qu'il faut, comme vous dites, avoir toujours la tête en l'air. Il est temps que les arts viennent occuper dans nos esprits la place qu'ils doivent avoir. Alors le public comprendra mieux la peinture; il se donnera la peine de réfléchir davantage; il ne la regardera pas à la surface; il se sentira moins d'attache pour ce qui est mignon et ingénieux, plus d'amour pour ce qui est grand et fort, et il donnera à M. Delacroix l'admiration qui lui est due.

V. SCHOELCHER.

CHRONIQUE.

L'invention des wighs, dits *conservateurs*, nouvelle espèce de libéraux métis, commence à devenir profitable au ministère Peel-Wellington; les deux partis se battent à fer *esmoulu*, et il faudrait avoir bien des besoins télégraphiques, pour attendre la dépêche qui proclamera la retraite des *tories*. De ce côté, nous n'avons donc aucune émotion à espérer; et, pour nous défrayer de politique étrangère, nous en sommes réduits aux charges de cavalerie et autres de Mina, aux bulletins de ses rhumatismes, et aux plagiats parlementaires de la chambre des procuradores; puis, c'est la Russie qui reconnaît, avec l'Angleterre et la Porte, l'indépendance des principautés riveraines du Danube; le grand-turc, qui émancipe les juifs, leur donnant le droit de porter, tout comme ses ambassadeurs, une grosse calotte rouge, des redingotes à la propriétaire et des souliers lacés qui changent de pied; et enfin l'Autriche, qui nous envoie un conseiller intime de l'empereur, le prince Alfred de Schœnburg, pour annoncer extraordinairement la mort de François.

Par les mensonges qui courent dans la presse et dans le monde, c'est une précaution utile que cette confirmation solennelle d'une mort, connue seulement par la rumeur; l'exemple de la léthargie de M. Drouineau est là pour prouver l'inconvénient des larmes par anticipation; et depuis que notre public y a été pris, il se fait incrédule. Le voilà donc bien et dûment informé que le second des trois potentats qui ont visité Paris en 1815, est remonté au ciel, où tous les rois vont prendre leurs invalides.

Il est une autre mort, malheureusement aussi certaine, dont la nouvelle est arrivée l'un de ces derniers jours, entourée de circonstances d'autopsie, de sépulture, d'honneurs funèbres, qui ne permettent pas d'en douter. Léopold-Robert est mort à Venise; lui-même il a brisé son cerveau, sous

ce ciel d'Italie qui l'avait fécondé. Une vie de trente-huit ans, consacrée à de douces études, le charme d'une belle ville, le souvenir de la patrie, un passé de beaux succès, un avenir riche d'autres succès plus brillans encore, rien n'a trouvé grâce auprès de la volonté du suicide, cet égoïsme terrible que la philosophie moderne a placé au cœur de nos jeunes générations. Venise a honoré le peintre étranger; la pauvre ville! elle n'a pas fait à Robert un cortége de seigneurs puissans, de grands artistes, un cortége éblouissant de brocard, d'or, de pierreries, comme elle pouvait le faire au temps de sa fortune, parce qu'elle n'a plus aujourd'hui que des haillons et des chaînes; mais elle l'a honoré de tout cœur, avec les larmes de la douleur vraie, avec ses religieuses traditions de respect pour le talent.

Un jeune poète, M. Amédée Gratiot, vivement frappé de cette mort fatale, qu'on n'a même pas la consolation d'appeler injuste, nous a communiqué les impressions qu'il a traduites aussitôt qu'éprouvées. Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir donné ces vers :

I.

Quoi? Mort. Quoi? Le matin, Venise, qui s'éveille,
Heureuse du triomphe et des couronnes d'or
Que pour le jeune artiste elle tressait la veille,
Vient d'entendre une voix crier à son oreille :
Ton Léopold Robert est mort!

Déjà mort! — A cet âge où tout est joie et fête,
Age des longs espoirs et des longues amours;
Comme eût fait un vieillard tout meurtri de tempête,
En se voilant le front il a courbé la tête,
Et s'est endormi pour toujours.

La terrible agonie! et nul dans sa demeure
N'est venu lui parler de gloire et d'avenir;
Et nulle femme, hélas! qui s'agenouille et pleure,
N'a tendu vers l'artiste, à cette dernière heure,
Ses deux bras pour le retenir!

Vous lui restiez pourtant, cieux purs de l'Italie,
Nature harmonieuse où l'ame aime à s'ouvrir,
Et chants de gondolier pleins de mélancolie,
Et doux épanchemens du soir où tout s'oublie,
Tout, — excepté qu'on veut mourir.

La destinée humaine est un sombre mystère.
Cet homme qui se tue, et qui ne se plaint pas,
Enchaîné nuit et jour à son labeur austère,
A vu, jeune qu'il est, plus d'un grand de la terre
Lui venir parler chapeau bas.

Mais, se sentant brûler d'une plus noble flamme,
Il a pris en dédain la terre, et, sans effroi,
Comme un fils exilé que son père réclame,
A ton ame, ô mon Dieu, retrempant sa belle ame,
L'artiste est remonté vers toi!

II.

Qu'est-ce donc que ce monde où nul ne peut plus vivre?
Quel vertige est dans l'air? quel poison nous enivre?
Où courons-nous? Mon Dieu, vous le savez, là-haut.
Votre soleil à vous est toujours jeune et chaud,
Votre ciel toujours pur, vos forêts toujours vertes:
Mais nos ames à nous sont froides et désertes,
Car nous ne croyons plus, et s'il nous reste encor
Un Dieu que nous puissions aimer, — ce Dieu, c'est l'or.
A travers les cent bruits des grandes capitales,
La mort jette en riant des semences fatales;
L'enfant qui manque d'air, et qu'un doute a flétri,
Se tue, en blasphémant le sein qui l'a nourri;
La femme foule aux pieds son divin sacerdoce
De prière et d'amour, et le vice est précoce.
Artiste, n'est-ce pas, tu croyais à l'amour?
Quand ton œuvre était faite et quand baissait le jour,
Tu t'en allais, rêvant, le long des vertes îles,
Et demandant aux bois d'orangers leurs asiles
Les plus mystérieux... Mais on a méconnu
Le rayon qui brillait sur ton front pâle et nu,
N'est-ce pas! Une femme, audacieuse et folle,
A, d'un baiser menteur, brisé ton auréole?...
Puis alors tu vis clair, et tu compris comment
Chaque pas dans la vie est un enseignement.
Ton front devint plus sombre, et ton ame chagrine
Se surprit à pleurer au fond de ta poitrine.

Ce soir-là tout fut dit, et l'on te trouva mort
Un matin. — Léopold Robert, c'est là le sort :
L'artiste meurt, la foule au crime s'habitue.

III.

Oh! malheur à ce siècle où l'artiste se tue!

Depuis jeudi le tableau de Léopold Robert représentant LES PÊCHEURS DE L'ADRIATIQUE est exposé à la mairie du deuxième arrondissement. On sait que M. Paturle destine le produit de cette exhibition au soulagement des pauvres du huitième arrondissement. La foule s'y porte pour voir le dernier ouvrage de l'illustre peintre.

— Un fait de piraterie littéraire vient de soulever l'indignation de tous les gens qui ont l'ame honnête, et d'émouvoir vivement tous les écrivains français :

M. Gosselin, libraire, avait acheté de M. de Lamartine son VOYAGE EN ORIENT. Selon l'usage, M. Gosselin s'attendait bien, quand ces deux volumes seraient publiés, à voir les forbans belges se jeter sur cette proie, la dépecer et la distribuer sous toutes les formes possibles de la contrefaçon : il y a long-temps que la littérature et la librairie françaises sont habituées à ces procédés d'un peuple ami, qui nous a tout pris : notre langue, notre musique, nos livres, nos vaudevilles, nos révolutions, nos chambres représentatives, nos armées pour battre les Hollandais, la fille de notre roi pour marier le sien : il y a long-temps que le Français joue le rôle de TRISTE-A-PATTE, à côté de ce singulier LA JINJEOLE : mais jusqu'ici c'était de la pure contrefaçon, de simples contre-coups.

Mais cette fois c'est de vol qu'il s'agit! M. Gosselin vient d'apprendre qu'avant même la publication du premier volume du VOYAGE de M. de Lamartine, ce premier volume paraissait à Bruxelles, au moyen d'une soustraction d'épreuves commise dans son imprimerie; épreuves informes, brutes, non corrigées, et qu'un sieur Méline, libraire de Bruxelles, attache son nom à cette honorable entreprise. Une réclamation de M. de Lamartine et de M. Gosselin a paru dans tous nos journaux, une plainte a été déposée au parquet du procureur du roi.

Il est temps que notre gouvernement songe à la répression d'une piraterie aussi infâme. Des barriques de sucre traversent paisiblement l'Océan, défendues par le droit des gens : au milieu de la mer des Indes, un navire

étranger ne pourrait pas voler impunément un verre de rum à une chaloupe française, et sans qu'on fît sonner haut *l'honneur du pavillon national;* si des pêcheurs anglais osent ramasser sur nos côtes quelques huîtres échappées de nos parcs, on demande des réparations : et des forbans belges enverront effrontément, au milieu de notre capitale, des bandits, leurs complices, piller nos imprimeries et ravir une propriété plus respectable que toutes les autres, la propriété de la pensée ! Puisque la moralité publique encourage chez nos voisins ce trafic de dépouilles, c'est à notre gouvernement qu'appartient d'en ordonner la répression. Nous avons assez fait pour le peuple belge, qu'il se fasse au moins une littérature.

M. de Lamartine, député, dont la parole a de la portée, se manquerait à lui-même, à l'honneur de son nom littéraire compromis par la grossièreté de cette contrefaçon, aux intérêts de tous les écrivains, s'il ne provoquait pas devant les chambres des explications sur cette matière, et s'il ne cherchait pas à obtenir un traité de commerce avec la Belgique qui puisse protéger nos propriétés littéraires

La Revue de Paris traduit faiblement ici les sentimens d'exaspération qui animent tous les hommes de lettres, et qui l'animent elle-même : elle aussi a ses contrefacteurs qui la mutilent et la dévalisent. Ce qui nous console, à l'heure où nous écrivons ces lignes, c'est qu'ayant la certitude de les voir reproduites dans les contrefaçons, nous avons aussi la certitude que les voleurs belges imprimeront leur propre infamie.

—Monsieur le procureur du roi vient d'interdire aux journaux français, sous peine de poursuites judiciaires, l'insertion des annonces des loteries Terésienbad, Hutteldorff, etc.; en un mot, de toutes les Reinganum*eries* autrichiennes, badoises, hessoises, wurtemburgeoises, francfortiennes et bavaroises. Monsieur le procureur du roi ne veut pas que nos cuisinières rêvent florins, seigneuries, droit de dîme et de justice, en Bohême et en Saxe; il veut qu'elles continuent à rêver *chien*, *chat*, *serin échappé*, *citerne*, comme le prescrit la loterie royale de France. Espérons qu'il prendra avec autant de chaleur les intérêts de notre littérature, et que le sieur Méline, de Bruxelles, aura un compte à régler avec notre parquet.

—Nous consignons ici, en ayant bien soin de l'exclure de la partie fashionable de cette chronique, une soirée où la frisure et le col de M. Étienne ont joué un grand rôle. Toutes les nuances d'industrie, toutes les variétés d'élégance, d'amusement, ont fondé depuis quelques années des lieux de réunion, des cercles, des *clubs*. Or, de même qu'il s'est institué à Paris une société pour l'encouragement des races de chevaux qui prend le nom de *jockei's club*, de même nous avons à signaler la fonda-

tion d'un *domino's club*, dont nous espérons donner bientôt tous les statuts; nous n'en connaissons que les principaux; les voici :

M. Étienne est président à vie du *domino's club*.

Pour être simple membre, il faut :

Avoir un certificat du maître du café du Commerce, portant quinze ans d'exercice du jeu de domino;

Boire d'un trait six bouteilles de bière ou de cidre, au choix;

Avoir composé au moins deux opéras comiques sous l'empire ou les dix premières années de la restauration, attendu que depuis lors le genre est tombé, et que LE CONSTITUTIONNEL ne doit ses débâcles successives qu'à la chute dudit genre, et parce que les grandes choses se tiennent par la main; ou bien avoir écrit cinq articles ou cinq annonces au moins dans ledit CONSTITUTIONNEL, *journal des commerces littéraires et politiques*, de M. Étienne.

Les réunions ont lieu trois fois par semaine, au café du Commerce, place de la Bourse, et les bureaux seront renouvelés d'après un concours qui aura lieu sous les yeux du président.

On n'est reçu aux réunions qu'avec des cheveux frisés et un grand col et les mains dans les poches, tenue qu'affectionne le président.

Le membre vainqueur du concours a le droit de porter à sa boutonnière un domino d'argent.

Quand un membre vient à décéder, on grave un domino sur sa tombe et l'on voile le *double six* pendant un mois.

Mais pour revenir à la soirée en question, M. Étienne en a fait les délices. Il a joué d'un instrument qui imite à ravir *le chant du Rossignol si bien fait pour nous plaire*, et fait précéder ce concerto *d'un avis salutaire* sur la manière de s'en servir.

LE CONSTITUTIONNEL a gardé un silence plein de modestie sur ce raout où l'on rencontrait l'élite des joueurs de domino, de loto, de dames, d'oie et de piquet de Paris. Mais en revanche, il a publié un feuilleton, un feuilleton scintillant comme une annonce Reinganum sur le genre de l'opéra-comique en général, et *le Joconde* de M. Étienne en particulier.

Si je n'étais déjà si envieux de *Joconde*, je le serais horriblement de ce feuilleton; mais on ne peut avoir toutes les jalousies.

— STEEPLE CHASE. — Jeudi dernier, la route d'Orléans présentait l'aspect d'un pélerinage, d'une joyeuse émigration. Des tilburys, des cabriolets, des calèches à quatre chevaux, et en demi-Daumont, des tandens, des cavaliers brillans, se rendaient de Paris à la croix de Berny, premier relai de poste. De tous les environs arrivaient au même endroit des fermiers en carrioles, des hommes en blouses, montés sur des chevaux que

Cervantes a nommés rossinantes et dont l'espèce se retrouve dans cette cavalerie de Mina dont les charges fatiguent tant le général espagnol, quand il la commande en personne : ce grand déplacement de population élégante et rurale était motivé par l'annonce d'un grand *Steeple Chase* comme celui qui a illustré, l'an dernier, le vallon de Verrières. A l'heure indiquée, une double haie de voitures s'était rangée sur les deux côtés de la limite, dont un fossé plein d'eau et large de douze pieds rendait l'abord difficile et périlleux.

Le ciel était pur et beau comme aux îles d'Hyères ; le soleil ranimait ces teints de jeunes femmes, un peu chiffonnés par les bruyantes veilles de l'hiver ; il n'y a pas de cosmétique plus efficace sur un jeune visage que le grand air et le mouvement de la route. Les allées et venues des parieurs, les cris des grooms et des postillons, l'ébahissement des paysans de la banlieue, en un mot, tous les apprêts de cette fête l'ont rendue complète et pittoresque dans ses moindres détails. Le rendez-vous central, l'état-major du *Steeple Chase* était à l'auberge *du Bœuf couronné* : cherche qui voudra l'origine de cette enseigne, bête comme toute enseigne. C'est là que se tenait la bourse des paris, que s'habillaient les concurrens, que leurs chevaux étaient sellés : pour les voir passer, les admirer, leur parler, les toucher, une foule de curieux de tout âge et de tout sexe, à pied, à cheval, se pressait, se meurtrissait devant cette auberge : le moment de la course ayant été différé d'une heure et demie, il a fallu remplir cet espace de temps par des intermèdes de circonstance. Le uns se sont fait écraser les pieds par le sabot des chevaux ; des voitures accrochaient leurs moyeux, croisaient leurs timons comme des lances ; des cavaliers essayaient de franchir de tout petits fossés, et s'éclaboussaient jusqu'aux oreilles ; quelques-uns plus généreux se laissaient choir pour provoquer des rires universels ; car en France et partout, on rit quand on voit quelqu'un tomber ; des enfans consommaient la destruction totale de leurs pantalons délabrés par la misère, en montant sur des arbres, au mépris de deux gendarmes qui se tuaient de leur dire : Voulez-vous descendre *de de là !* Ces protecteurs de l'ordre étaient soutenus dans leurs pénibles fonctions et dans leurs égaremens de langage par un maire de la localité qui avait coiffé son chef d'un chapeau à trois cornes et sanglé son agreste redingote brune d'une écharpe tricolore. *Vanité de costume !* dirait M. Peyre, le député.

Enfin, à quatre heures, on est entré dans la question, c'est-à-dire qu'à six cents pas on a vu venir du moulin de Mignot, et poindre sur le pré qui verdoyait, un cavalier, puis deux, trois, quatre.

Voici leurs noms et l'ordre d'arrivée :

M. de Vaublanc, montant sa jument Maifly ; M. Allouard, montant Conterpart, appartenant au prince de la Moskowa ; M. de Normandie,

montant son cheval; M. Gipson, Anglais, montant Tram, à M. de Greffulhe; M. d'Hinnisdal, dont le cheval, appartenant à M. Rondeau de Courcy, était tombé au premier obstacle, n'est pas arrivé : heureusement M. d'Hinnisdal n'a pas été blessé. M. de Vaublanc a obtenu un grand avantage de vitesse, et tout le monde a admiré l'admirable facilité avec laquelle M. de Normandie a franchi le dernier fossé.

Une poule avait été faite par les cinq concurrens; chacun y avait contribué pour 500 francs.

Cette fête équestre a parfaitement réussi dans toutes ses conditions.

Elle avait attiré le monde le plus élégant, et pas un accident grave ne l'a troublée.

—*Théâtres.*—odéon.—Dimanche dernier, *Therpsichore*, comme disent encore MM. de Jouy et Étienne et les feuilletons du Constitutionnel, avait envoyé des représentans au théâtre de l'Odéon. *Melpomène*, comme disent également les susnommés, y comptait aussi quelques interprètes. Cela veut dire qu'au bénéfice de M. Lefevre, décorateur de la Porte-Saint-Martin, dont l'état est perdu depuis que M. Harel ne fait plus jouer que des entr'actes, on a représenté Britannicus et le ballet de Nina, plus un vaudeville de M. Ancelot, intitulé Madame du Chatelet. La morale qui en découle, c'est qu'un homme d'esprit est souvent un imbécile. Si M. Ancelot mettait en vaudeville la morale inverse, je connais bien des gens qui se frotteraient les mains. Mlle Noblet a été charmante, pathétique, pleine de grâce et de distinction dans le rôle de Nina. C'est un des plus beaux fleurons de sa couronne mimique, comme aurait dit jadis le Miroir.

—variétés. — une femme est un diable, vaudeville en un acte, de MM. de Leuven et de Forges. —Que fait un paysan qui ne peut pas payer son propriétaire auquel il doit plusieurs termes, qui a manqué toutes ses récoltes et qui a vendu sa vache? Il s'engage comme remplaçant, se pend, ou consulte un sorcier. Médard, qui se trouve à point nommé dans cette terrible alternative, choisit le moyen le moins tragique et le plus fantastique : il va se recommander à un vieux bossu, espèce de dromadaire épilé, qui promène dans le village ses recettes contre les maux de dents et sa science de l'avenir. Ce dégoûtant magicien commence, comme tous les entrepreneurs de bureaux de placement, par demander cent écus, moyennant quoi il abouchera Médard avec le diable. N'oublions pas de dire que le sorcier s'appelle Putois, ce qui ajoute singulièrement à la grâce de son individu. Putois a promis de faire voir le diable, et ne fait rien voir du tout.

Une cousine de Médard arrive fort à propos pour démasquer Putois. Elle prouve que c'est un vil jongleur : bien plus, elle le dénonce aux

douaniers comme un entrepreneur de contrebande ; et d'un coup d'eustache qu'elle lui applique au milieu de l'épine dorsale, fait tomber l'artifice de sa bosse. Cette bosse n'est autre chose qu'un magasin, un bazar, un entrepôt, une espèce de passage Vivienne, dans lequel le roué vieillard entassait des dentelles, des bas, des cigares, des draps étrangers, des pains de sucre, des machines à vapeur anglaises, tout ce que vous pourrez imaginer de prohibé, car le déballage de cette bosse n'en finit pas et provoque des rires interminables, tant elle est bien arrimée. La jeune Cadiche retrouve les cent écus de Médard dans la canne de Putois qu'elle brise sur son genou, les douaniers le saisissent, et le cousin épouse sa cousine sans dispense, apparemment, car il n'en est pas question : cette anecdote mise en scène avec beaucoup de mouvement, de gaieté, a eu tout le succès d'un bon article de la GAZETTE DES TRIBUNAUX.

THÉATRE-ITALIEN.

MARINO FALIERO, CENERENTOLA, I PURITANI, OTELLO, se sont montrés tour à tour sur notre scène italienne avant le jour fatal, ce 31 mars, jour où les chants devaient cesser. On a donné I PURITANI pour la clôture; mais comme les *dilettanti* espèrent encore quand l'affiche semble leur enlever tout espoir, et qu'à ce théâtre on est assez heureux pour obtenir une représentation après la dernière, I PURITANI ont été joués le 2 avril, jour de la clôture définitive. On a vu pendant toute la saison, depuis le 1er octobre jusqu'au 1er avril, une troupe d'amateurs patiens et diligens se prolonger en queue autour de la salle pour prendre hypothèque en rang utile sur les places que la location laissait disponibles. Ces jours derniers, deux queues se faisaient remarquer : les dames fashionables, arrivant en équipage pour retirer leurs coupons, formaient un autre corps d'armée, attaquant la salle sur un autre point; c'était un feu croisé. Une explosion foudroyante devait terminer une suite d'aussi brillantes représentations. Les amateurs, enchantés des faits et gestes de la direction, se trouvaient en présence des virtuoses ravis des preuves d'intérêt et d'admiration qu'on leur avait adressées pendant six mois. C'était un échange continuel de témoignages d'affection et de reconnaissance. Un billet tombe aux pieds de Rubini; on lui demande la cavatine du PIRATA, et Rubini répond sur-le-

champ à la missive ; sans mettre la main à la plume, il leur envoie cette ligne en bon français : « Messieurs, avec le plus grand plaisir. » Si c'est avec plaisir que le chanteur s'acquitta de l'obligation qu'il venait de contracter, on peut assurer qu'il fut écouté avec ravissement. Une pluie de couronnes et de bouquets tomba sur la scène, en même temps qu'un tonnerre prolongé d'applaudissemens et de bravos éclatait dans la salle.

Au second acte, les deux vigoureux puritains, Lablache et Tamburini, chantèrent leur duo deux fois, selon l'usage, et toujours avec leur verve accoutumée. Couronnes et bouquets de pleuvoir pour Lablache et Tamburini. Mlle Grisi avait déjà reçu un à-compte notable après son délicieux boléro, chanté délicieusement. Elle accepte un solde plus considérable encore à la chute du rideau. C'étaient de tendres adieux, mêlés aux transports du plus vif enthousiasme, un délire, une fureur, un fanatisme que je ne saurais décrire. Les quatre virtuoses, appelés après la fin du spectacle, reçoivent collectivement un nouveau *tutti* d'applaudissemens, emportent bouquets et couronnes, et les dames *dilettante* rentrent cette fois au logis les mains vides. Il m'est doux de penser qu'un supplément de bouquets aura été offert aux jolies danseuses qui sortaient de l'Opéra-Italien pour se rendre au bal.

Tout n'était pas fini, l'affiche a reproduit I PURITANI pour le 2 avril, et l'affiche annonçait que Rubini chanterait la cavatine d'IL PIRATA, précédemment sollicitée et accordée. Vous croyez peut-être que les *dilettanti* ont été satisfaits d'avance, et que, n'ayant rien à désirer, ils ont fait trève à leur correspondance; point du tout. Une lettre remise au domicile de Lablache et de Tamburini, rue de Provence, n° 6, lettre à double expédition, priait ces deux virtuoses de vouloir bien ajouter le fameux duo des deux basses du MATRIMONIO SEGRETO au contingent de la soirée. Cet admirable morceau a figuré dans le second entr'acte du spectacle; il a produit un effet admirable. La vérité de la déclamation, du jeu de scène, jointe au charme de ces deux voix merveilleuses et gouvernées avec une si grande supériorité de talent ont formé l'intermède le plus agréable qu'on puisse imaginer. Les deux acteurs avaient gardé leur costume de puritain, mais les lazzis burlesques de Lablache, la verve comique de Geronimo, de Robinsone, ont bientôt montré à tous les yeux les deux bouffons du MATRIMONIO; les puritains avaient disparu. Jamais nous n'avions entendu chanter ce duo avec tant de perfection. Vers la fin, lorsque les deux interlocuteurs se renvoient un petit trait en roulades, Tamburini s'est élancé jusqu'à l'*ut* sur-aigu du ténor, et l'a trillé comme aurait pu faire une *prima donna;* Lablache, acceptant le défi, n'a pas reculé devant cette difficulté, prodigieuse pour une voix grave, et s'en est tiré avec autant d'audace que de bonheur.

Les Italiens sont partis après six mois de triomphes ; la salle était comble à chaque représentation. Cette année doit être comptée parmi les plus brillantes de ce théâtre. Ils sont partis ! Londres les attend ; mais ils nous seront rendus plus tôt, et la saison prochaine commencera avec le mois de septembre.

C'est à l'Opéra de nous dédommager de la perte de ces grands chanteurs. LA JUIVE et le ballet de BRESILA, dont la première représentation aura lieu mercredi prochain, pour le bénéfice de Mlle Taglioni, sont à peu près les seules compensations qui nous restent, en fait de nouveautés, jusqu'à l'apparition de LA SAINT-BARTHÉLEMI, de Meyer-Beer. Heureusement l'Opéra a, dans son répertoire, de magnifiques ouvrages qui lui seront plus en aide que ses nouveautés : GUILLAUME TELL, LE COMTE ORY, ROBERT, etc. Pourquoi ne remonterait-on pas MOÏSE pour Mlle Falcon ? Cette cantatrice a besoin de s'exercer dans la musique des grands maîtres, si elle veut atteindre au rang des artistes qu'elle se propose pour modèles. Mlle Falcon, qui s'était placée si haut dans le rôle de donna Anna, semble avoir renoncé, dans LA JUIVE, à ses bonnes inspirations de DON JUAN, pour se jeter dans la déclamation et les habitudes de l'ancienne école. Nous voulons bien que ce soit la faute de la musique de M. Halévy ; mais Mlle Falcon n'a pas assez d'abandon ; elle n'a pas de ces élans qu'on applaudit dans Mlle Grisi. Son chant manque de hardiesse et d'éclat ; sa manière est trop étudiée, trop timide. Mlle Falcon aussi est jeune et belle ; qu'elle prenne donc plus de confiance dans les inspirations du moment qui distinguent le véritable artiste, et les bravos de toute une salle répondront à sa voix.

— Il vient de paraître à Lausanne, dans le canton de Vaud, un recueil de poésies intitulé : LES DEUX VOIX, dû à la plume de deux auteurs, M. Just et Mme Caroline Olivier. Ce livre prouve que la littérature est plus vivante dans la Suisse française qu'on ne le croit généralement à Paris. On y trouve les idées particulières à la Suisse française et surtout au canton de Vaud, un libéralisme ardent, et en même temps un christianisme exalté et quelque peu mystique. Nous y avons remarqué une ode adressée à M. Sainte-Beuve. Elle répond à une des plus belles pièces de vers des CONSOLATIONS, et nous semble ne pas lui être inférieure. M. Just Olivier, l'un les auteurs de ce recueil, a publié, il y a quelques années, des poèmes suisses qui l'ont fait considérer, dans son pays, comme le poète le plus distingué du canton de Vaud. Ce nouveau recueil, qui atteste de grands progrès dans son talent, nous paraît destiné à étendre sa réputation jusqu'en France, où elle n'avait pas pénétré jusqu'ici.

LES ASSOCIATIONS LITTÉRAIRES.

Les événemens nés de la révolution de 1830 ont singulièrement raccourci l'échelle sociale. Grâce à la merveilleuse politique inventée par les triomphateurs du 7 août, l'édifice humain n'a plus qu'un étage; nous n'admettons plus qu'une capacité, *le riche*, qu'une incapacité, *le pauvre*. C'est d'une grande commodité pour le discours que cette simplification des états. Or, le drame de M. Alfred de Vigny, *Chatterton*, a fait naître des discussions très-graves touchant la véritable condition sociale du *poète*. Ceux qui louaient franchement la pièce ont soutenu qu'en effet nos mœurs s'opposent à ce que le poète soit riche. Mais la majorité des critiques, jugeant impartialement sans doute, et quoique rendant justice aux magnificences littéraires de l'ouvrage, en a déclaré fausse la philosophie. Selon cette majorité, M. de Vigny s'est trompé dans la leçon qu'il a voulu donner au siècle. Selon cette majorité, le poète n'est pauvre qu'à son bon plaisir : la richesse pend ses fruits d'or aux arbres de son chemin, et craque sous ses pas quand il marche; qu'il se hausse ou qu'il se baisse, il la voit, il la touche, elle est à lui. S'il ne veut pas la prendre, ou si, l'ayant prise, il ne la conserve pas, ni lui ni d'autres n'ont droit de s'en plaindre. S'il veut la saisir et qu'elle fuie sa main, c'est qu'il manque de génie, c'est qu'il est un écrivailleur sans talent, sans *capacité*. Donc à l'égard du poète pauvre, dit la majorité, la société n'a jamais tort.

La conclusion peut être fort logique; mais quel nom donner au raisonnement? Certes, on n'a pas droit de dire que le poète, venu pauvre au monde, ait jamais possédé le libre arbitre de la richesse ou de la misère. Il y a de la cruauté à déclarer imbécile et méprisable celui qui ne trouve que la mi-

sère au bout de tous ses efforts pour atteindre la richesse. Sans doute les ouvrages d'esprit sont superbement payés de nos jours : sans doute on a parlé une fois d'œuvres complètes vendues 500,000 francs, d'un roman de 10,000 francs, de vers à vingt sous la pièce. Mais on ne fait pas de la poésie toute sa vie comme on fait de la banque ou de la marchandise; on ne fabrique pas des poèmes à la toise comme de la maçonnerie, ni des romans à l'aune comme de l'indienne. Après dix ans de ce métier d'exaltation et de fièvre, il faudra du repos au poète; car ces dix années auront usé le poète plus que quarante ans de commerce n'usent le négociant; car son imagination devenue vieille et flétrie n'aura plus de couleurs pour peindre, plus de souffle pour créer. Eh bien ! comment vivra-t-il alors, si pendant le temps où sa tête ardente versait la pensée en ruisseaux de feu, le même instinct de prévoyance et d'accumulation qui fait bâtir à la fourmi des magasins de blé, n'a point toujours dominé les sublimes conceptions de cet homme? Que deviendra-t-il alors, si, tandis que ses rêves magnifiques l'élevaient bien au-dessus des plus hautes têtes de souverain, il n'a pas soigneusement vécu d'une vie de mollusque ou de zoophyte, vie toute régulière et ponctuelle, dînant au cachet, ayant une tirelire et un compte ouvert à la caisse d'épargnes comme un employé à 1200 francs? Et s'il a aimé, le pauvre poète! s'il s'est marié comme ils aiment, comme ils se marient tous, sans intérêt, sans spéculation, sans avenir, par besoin d'aimer, par ennui d'être seul : si, dans son imprévoyance d'artiste, il s'est doucement abandonné au bonheur de vivre avec une femme qui a été toute sa joie, tout son orgueil; qui le consolait de la critique par un éloge, qui le sauvait de l'éloge par une critique ; délicieux double de son être qui se passionnait avec lui, pleurait avec lui, souffrait, combattait, tombait, triomphait avec lui : — s'il a voulu que cet ange digne des cieux pût quelquefois aller en voiture et dormir dans la soie comme une femme de banquier ou d'électeur; — s'il a poussé l'amour-propre au point de prétendre que ses enfans fussent assez richement vêtus, assez noblement élevés pour ne pas trop faire de honte aux fils du bonnetier, son propriétaire : — alors malheur, trois fois malheur sur lui! car au jour de la lassitude, quand la poésie l'aura quitté, quand son intelligence, ramollie par le travail, dormira épuisée sous son crâne grisonnant, il faudra que le poète choisisse entre trois choses : la faim, le déshonneur ou le suicide.

Admettons qu'il n'ait pas le droit de se plaindre d'une aussi triste alternative, on nous permettra bien de l'en plaindre, du moins!



Puisque vous le voulez, non, la société n'est point coupable envers cet homme; la société ne s'adapte point aux individus, c'est aux individus de se mouler sur elle. Matérielle et positive, elle ne dit à personne de faire des poèmes, elle ne prend pas la responsabilité de pareilles œuvres. Souverainement égoïste, elle a le même mot d'ordre pour chacun : *Vis de ta production, amasse; ou mendie quand tu ne produiras plus!* Ainsi donc, poète, arrange-toi pour vivre de tes vers, amasse, ou mendie quand tu n'en feras plus. Et pourquoi donc la société aurait-elle des préférences? pourquoi serait-elle meilleure au poète qu'au peintre, au sculpteur qu'au musicien? Doit-elle des pensions ou un hospice aux artistes, quand elle n'en a pas pour les médecins?

D'ailleurs ce poète affichait dans son temps une indépendance ridicule. Tout fier de ce qu'il lui plaisait d'appeler sa mission, son sacerdoce, il nous marchait sur la tête, en rejetant avec dédain tous nos moyens de faire fortune. Et nous serions coupables de son malheur? Il a suivi la route qu'il s'était lui-même tracée; à lui de savoir où elle conduisait. Il a méprisé nos industries, c'est qu'il en avait une meilleure, apparemment. S'il n'en a rien tiré, à qui la faute? Ne pouvait-il au moins se gagner un peu de pain pour les mauvais jours? Quand il voyait le gérant d'un journal devenir conseiller d'état et les rédacteurs sous-préfets; quand vingt de ces misérables qui, faute d'une profession à oser avouer, s'intitulent *hommes de lettres*, émargeaient sous ses yeux la feuille des sinécures, fouillaient dans la hotte aux croix d'honneur et dans la poche aux fonds secrets, ne pouvait-il donc, lui aussi, brûler un grain d'encens au nez de quelque ministre, de quelque roi? Au lieu d'une satire, une ode; au lieu d'un sarcasme, une dédicace; au lieu d'un coup de fouet, une caresse; ce que faisaient les grands écrivains du grand siècle enfin, et la pension venait après cela. Que si ce pauvre petit hommage à la majesté régnante ou gouvernante effarouchait par trop sa susceptibilité républicaine, alors pourquoi ne pas se faire gracieux, coquet, rieur et bon enfant? pourquoi ne pas épouser les goûts, les sympathies, les préjugés du siècle, et jouer gentiment avec eux, au lieu d'imposer rudement son système comme une charte octroyée, au lieu de nous prêcher ses principes de l'air pâle et lugubre d'un puritain? Il eût été le poète à la mode, et maintenant vingt hôtels se le partageraient l'hiver, dix châteaux se le disputeraient l'été; on se le prêterait, on se le louerait, on se le vendrait pour une heure, pour un soir, pour une semaine, comme un chanteur, comme un livre, comme Arnal.

Sans doute il aurait dû faire tout cela ; mais il a voulu rester poète, c'est-à-dire prophète, c'est-à-dire prêtre, selon la définition de Théocrite. Il n'a pas voulu être un marchand, un industriel, un ouvrier fabriquant de la poésie, et l'étalant sous une porte cochère pour la vendre. Quand l'habit lui a manqué, il n'est plus sorti de sa chambre ; quand le pain lui a manqué, il s'est laissé fièrement mourir, en pensant que puisque Dieu ne le soutenait plus, Dieu n'avait plus besoin de lui. Si vous lisiez son histoire dans quelque vieux livre de la Grèce ou de Rome, vous diriez, la larme à l'œil : « C'était un homme sublime que ce poète ! » Mais vous avez lu cela ce matin dans votre journal, et vous avez dit : « Quelle folie ! » Au surplus, que la société se tranquillise : les fous de cette espèce sont très-rares aujourd'hui ; et sur les dalles de la Morgue, les poètes ne font pas la majorité plus qu'ailleurs. Les hommes qui se mêlent d'écrire maintenant sont, en général, trop sagement avisés pour encourir une fin pareille. Ils ont bien mieux compris leur époque, je vous jure. Nourris des préceptes de Say, de Malthus et de Smith, ils ont fait chacun de son esprit un champ plus ou moins fertile, une mine plus ou moins riche, qu'ils labourent ou creusent chacun plus ou moins habilement. Puis chacun vit de son champ ou de sa mine tant qu'il peut, selon que la terre végétale en est plus ou moins profonde, la couche de houille plus ou moins épaisse, le filon d'argent ou de cuivre plus ou moins étendu ; et quand il arrive un jour que le champ dépouillé laisse le tuf à découvert, qu'au fond de la mine on ne trouve plus rien, rien que du roc et de l'eau, celui qui se mêle d'écrire ne pleure point pour si peu. Laboureur plein d'expérience, mineur intrépide, il abandonne sans regret son fonds épuisé et va porter sur le fonds d'autrui son talent, devenu pioche ou charrue. Alors il s'enrichit, il se fait gras et puissant parmi les gens de lettres ; il a voiture et livrée, il porte son outil en blason, il est membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur ; il est un de ceux qui ont le plus crié contre la pensée philosophique de M. de Vigny ; il a souri de pitié à cette imputation que nos mœurs tuent le poète de faim et de misère ; il a posé en démenti sa voiture et son ventre ; car il se croit poète, cet homme !

Et pourquoi pas ? Il fait des vers. *Poète* veut simplement dire aujourd'hui *homme qui fait des vers :* et non-seulement il en fait, lui, mais il en fait faire, il en fabrique. Oh ! c'est un grand poète !

Oui, c'est une chose constante et reconnue, que la littérature n'a plus

même forme d'art maintenant. On en a fait tout bonnement une industrie à l'image de toutes les autres, qui s'apprend, s'exploite et se transmet comme toutes les autres. Elle a ses grands et ses petits fabricans, ses notables et son bas commerce, ses ateliers de vingt métiers et ses ouvriers en chambre; elle a ses capitalistes et ses courtiers, elle tient un prix courant, elle fait travailler au mois, à la journée, à la pièce; elle s'adjuge au rabais: il ne lui manque rien, pas même la patente. Cette industrie occupe et monopolise les deux grands débouchés littéraires, le théâtre et la librairie. Elle a aussi le pied dans beaucoup de journaux, revues et autres feuilles périodiques. Elle entreprend tout: drames, romans, mémoires, voyages, livres de science, dictionnaires, tableaux de mœurs, opéras comiques, histoires de France, ballets, feuilletons et discours pour les députés; elle a des procédés mécaniques pour la fabrication du style moyen âge, des préfaces, des descriptions d'églises et des couplets de vaudeville; elle se charge aussi des traductions et du *fac-simile*. Enfin, et c'est une admirable précaution, les produits de ses manufactures ne sont livrés à la consommation qu'accompagnés d'une annonce et d'un éloge indiquant leurs qualités, leur supériorité et la manière de s'en servir.

Tout cela n'est, au reste, que le côté ridicule, la face grotesque de l'industrie littéraire. En voici le côté infâme. Cette misérable littérature à la Jacquard a son système de douanes, ses mesures de prohibition. Les grands débouchés dont je parlais tout à l'heure, la librairie, le théâtre et une partie de la presse périodique, n'ouvrent leurs portes à deux battans que pour elle. Les productions qui lui sont étrangères éprouvent à l'entrée des difficultés si nombreuses, tellement chagrinantes, qu'à moins d'une volonté de fer et d'une persévérance prodigieuse, l'auteur se rebute ou transige, deux choses également déplorables. Ceux qui se rebutent (c'est le petit nombre) vont ordinairement se tuer en sortant de là; ou bien ils deviennent avocats, médecins, huissiers, commis, selon que leur vocation était vraie ou fausse. Ceux qui transigent renoncent à toute réputation, à toute gloire; ils vont porter et vendre leurs idées dans quelque fabrique où on les prend à la journée, où ils vivent du travail de leurs mains, jusqu'à ce qu'ils aient assez d'expérience, d'effronterie et d'argent pour acheter des idées et faire travailler à leur tour. Heureux ceux qui ne font ni l'un ni l'autre, ceux qui résistent et qui attendent! Mais il n'est pas donné à toutes les têtes d'avoir à la fois le front large et haut, le sommet immense et l'angle mastoïdien des os pariétaux saillant; toutes les organisations ne

supportent point pareillement le froid et la faim. L'indépendance, le commandement et le génie ne sont point les attributs de la foule.

Voici donc ce qui arrive le plus communément. Des parens insoucians ou coupables ont méconnu et faussé les dispositions intellectuelles de leur enfant. Ce fils a le front élargi au-dessus des tempes, comme celui du Tasse; saillant dans ses parties supérieures latérales, comme ceux de Raphaël, de Michel-Ange, de Goëthe; ou bien il a les yeux éloignés l'un de l'autre, comme Van Dyck; son arcade sourcilière, fortement arrondie, est dirigée en haut et développée latéralement à son angle externe, comme chez Rembrandt, chez Rubens, chez le Titien, chez Salvator, chez Vouët, chez Hogarth; ou bien encore, au-dessus de l'angle externe de cette arcade, il possède le signe distinctif des Beethoven, des Haendel, des Mozart, des Rossini. Il pouvait être grand poète, grand peintre, grand musicien; mais, fils de bourgeois, il a été placé chez un banquier pour apprendre la tenue des livres et les changes étrangers; fils de boutiquier, il suit les cours de droit; fils de médecin, il est élève en médecine. Ses parens ne savent pas qu'à leur apprenti négociant il manque une élévation au milieu de la région latérale de la tête, qui fait le désir d'avoir et la faculté de conserver, et que son arcade sourcillière n'offre à l'angle externe aucune trace des facultés indispensables de l'ordre et du calcul. Ils ne savent pas non plus que cette future gloire du barreau ou de la magistrature ne pourra jamais ni plaider ni accuser d'une manière remarquable, parce que son œil, au lieu d'être gros et à fleur de tête, se cache au fond de l'orbite; et d'ailleurs on sera toujours un détestable et misérable avocat avec un tel développement de tête aux parties latérales du sommet; on sera toujours un pauvre vengeur de la société avec une oreille si peu jetée en dehors. Le sentiment de la justice est poussé jusqu'à l'exagération chez ce jeune homme; pour rien au monde il n'entreprendrait la défense d'une cause que sa conscience aurait jugée mauvaise: et il n'a pas assez de penchant à la destruction pour jamais demander la mort de personne. De même il eût été un médecin des plus médiocres; car il manque de circonspection, et son front n'a point les attributs philosophiques.

Pardonnons aux parens de n'avoir pas su lire l'avenir sur la tête de leur enfant. La phrénologie n'est point maintenant une science tellement répandue, tellement honorée, qu'elle fasse nécessairement partie de l'instruction primaire. L'orgueil qu'elle humilie, la mauvaise foi qu'elle démasque, la repousseront de l'enseignement bien long-temps encore, peut-être

toujours : qu'importe ! Comme l'Évangile, elle saura se faire jour elle-même; en dépit de la persécution, elle envahira le globe, et les siècles qui viennent la salueront comme leur reine au pied des statues de Gall, de Spurzheim et de Broussais. Mais à défaut de cette langue merveilleuse, le père et la mère n'avaient-ils point, pour les avertir, les signes caractéristiques que leur donnait l'enfant, de ses goûts natifs, de ses prédilections futures? Il ne fallait pas de science pour deviner une propension à l'étude dans la préférence continuellement accordée aux livres sur tous les objets d'amusement qu'on lui offrait; l'instinct qui lui faisait prendre les ciseaux de sa mère pour en découper des figures de papier; sa faculté si remarquée de retenir et de répéter fidèlement l'air qu'il avait entendu jouer la veille, ne présentaient rien d'équivoque. Ses extases muettes et ses joies bruyantes quand on le menait au spectacle, le jeu passionné de sa physionomie quand, au retour, il racontait la pièce; tout, jusqu'à sa manière énergique d'aimer et de haïr, jusqu'à son ardeur religieuse, jusqu'à sa pitié pour les mendians, annonçait une organisation pleine de chaleur et de sensibilité, comme il la faut pour être poète ou artiste, comme il ne la faut pas pour être marchand ou juge. Le père et la mère ont vu tout cela sans comprendre : ils ont seulement trouvé que leur fils était aimable et plein d'esprit. D'ailleurs un père de famille a des idées arrêtées. Avant que l'enfant fût venu au monde, la sagesse infaillible de ses parens avait arrangé sa vie, creusé sa carrière, ordonné son avenir. Il était né banquier ou procureur du roi. Il n'y a pas plus de crime à tracer ainsi le plan d'une existence qui n'est pas encore, qu'à marier ensemble deux êtres qui ne se sont jamais vus; et la société n'a-t-elle point institué le père seul juge et suprême arbitre du destin de ses enfans?

Enfin, un beau jour, le teneur de livres quitte son bureau, l'étudiant déserte ses cours. Un insurmontable mépris des chiffres, une aversion prononcée pour la clinique et les Institutes ont triomphé des convenances et de la volonté paternelle. Vingt fois l'enfant qui souffrait avait crié grâce à son père, vingt fois le jeune homme rebuté avait demandé pour quel crime on lui faisait subir les travaux forcés. Des reproches, des menaces seuls avaient répondu. L'*ultimatum* de la famille portait que toute cessation d'études aurait pour talion la privation d'alimens; et en effet la pension dont vivait l'étudiant fut supprimée du jour où l'on apprit sa révolte. Ceci n'est point de la théorie, et nous aurions bien des faits de ce genre à pouvoir citer. Que deviendra le jeune homme ainsi placé entre une

carrière qu'il déteste et l'abandon de ses parens? Son amour-propre irrité lui commande la lutte; il l'engagera. Suivons-le. D'abord, secouant ses ailes, il s'élance plein de joie vers ce monde d'art et de poésie pour lequel il a tout quitté : il regarde, il contemple, il écoute, il admire, il est libre, il est heureux. La faim vient. Il a fait un beau roman en deux volumes qu'une célébrité littéraire a été suppliée d'examiner et de juger. La célébrité n'a point lu ce roman, croyez-le bien; mais elle l'a renvoyé à l'auteur avec quatre lignes d'éloges très-pompeux, très-insignifians, et l'adresse d'un éditeur. Le jeune homme, tout glorieux, porte au libraire son manuscrit timbré de la précieuse apostille. Le libraire, qui est un homme fashionable et bien élevé, accueille très-gracieusement ce qu'il appelle le *nom nouveau;* puis il offre cent écus du roman, en faisant observer que l'acte de vente portera 2,000 francs, afin que l'amour-propre puisse avoir sa part. Cent écus pour deux volumes, cela fait à peu près 6 francs de la feuille; l'auteur a mis trois jours pour écrire une feuille, c'est donc une existence de quarante sous par jour qu'il s'est créée. On gagne davantage à servir les maçons. La proposition du libraire l'ayant indigné, le jeune homme reprend son manuscrit et s'en va. Il a fait une pièce de théâtre. Lue chez une actrice illustre, devant un auditoire tout d'artistes, cette pièce a obtenu le plus grand succès. Il écrit au directeur du théâtre que cela concerne et lui demande une lecture, il ne l'obtient pas. Il faut d'abord que son ouvrage, déposé au secrétariat de l'administration, subisse le jugement du préposé à la location des loges, un ancien commis aux barrières, chargé en premier et dernier ressort de décider si les pièces présentées par des auteurs non encore *joués* sont ou ne sont pas dignes d'un examen en comité. Le préposé à la location des loges fait lire la chose par sa femme, et sur l'avis favorable de celle-ci, le jeune homme reçoit, au bout de deux ou trois mois, une assignation à comparaître par-devant le comité de lecture ; autre mystification qui se compose du directeur en personne et tout seul. La pièce est lue; le comité la trouve bonne et la reçoit, à condition que le jeune homme, vu sa grande inexpérience du théâtre, s'adjoindra un *faiseur.* Le faiseur est un artisan dont le métier consiste à remanier les ouvrages qu'on lui apporte, de manière à leur donner une coupe uniforme, un air de famille. Chaque faiseur a son patron ou sa mesure, qui reproduit assez bien le lit de Procuste. Quand la pièce dépasse le patron, le faiseur la rogne; quand c'est le patron qui dépasse la pièce, le faiseur la tire, la souffle, la gonfle, le faiseur y met de l'eau et la délaie. L'opéra-

tion terminée, le faiseur estampille la pièce comme son produit. C'est un excellent métier qui rapporte beaucoup de puissance et d'argent. Toute pièce ayant passé par l'établi du faiseur, n'appartient plus que pour un tiers, ou pour moitié tout au plus, à celui qui l'a faite; le reste est devenu propriété de l'artisan qui, en outre, écrit son nom sur l'affiche avant le nom de l'auteur. Cette dernière condition peut changer en cas de chute de l'ouvrage.

Le jeune homme se fait expliquer tout cela, et voyant que le directeur attend des remerciemens, il déchire sa pièce et la jette au feu. Il rentre chez lui, fier de sa conduite, le cœur gros d'honneur et de dignité; il trouve la misère assise à son bureau et couchée dans son lit. Il entend la misère lui parler par la bouche grondeuse de son hôte; elle le regarde par l'œil inquiet de son traiteur; elle le suit, elle le guette, elle monte et descend avec lui, elle marche avec lui, elle est son ombre; il a beau crier, se secouer et courir, elle est toujours là, cramponnée à lui; elle le mord, le déchire, le brûle; elle lui met au cerveau des idées de vol et de suicide. Que faire? à qui s'adresser? Des parens, il n'en a plus; des amis, il est trop peu de chose pour en avoir. Le pauvre enfant! Pourtant il avait fait un beau livre et un beau drame. Et tout cela est perdu! Et pour dîner demain, il n'a pas même le courage du crédit, l'expérience de la dette, seuls capitaux de tant d'autres, moins à plaindre que lui, parce qu'ils sont moins honnêtes et moins timides. Enfin, il se souvient de quelqu'un, son voisin, presque son camarade, un homme de lettres breveté, ayant droit de cité au théâtre et cours à la bourse littéraire; il va lui demander conseil. Le voisin écoute le jeune homme, il le plaint, il le console; il fait plus, il n'a qu'un moyen de le sauver, il le lui offre. — On ne te donne que cent écus de ton livre, dit-il, on m'en donne mille des miens; associons-nous comme deux frères. — Ému jusqu'aux larmes, le jeune homme accepte; les voilà qui travaillent ensemble. Il aura du pain, de la gloire et un ami!

Le voisin a bien su ce qu'il faisait. Il avait un vieux fonds et une forme fanée, on lui apporte du frais et du jeune à mettre avec. Il accole un nom au sien, mais le sien reste l'aîné et marchera en tête partout. C'était donc tout profit pour le voisin, et de plus, il servait de parrain à quelqu'un, il lançait un jeune talent dans le monde : cela ne nuit point parmi les gens de lettres.

Quant au jeune homme, il maudira toute sa vie la fatale association qu'il vient d'accepter. Non qu'il y ait le moins du monde bassesse ou

déshonneur littéraires à mettre ainsi deux puissances en commun; trop d'ouvrages estimables ont été produits de cette manière; mais c'est qu'entré dans la carrière au bras d'un autre, il lui sera peut-être impossible d'y marcher jamais seul, à moins que le début n'ait été une chute. Car s'il y a eu succès d'abord, le public, qui est un mauvais maître, poussera l'exigence jusqu'à vouloir toujours que séparés, les deux auteurs aient autant de force qu'ensemble. Chacun d'eux aura désormais à subir la responsabilité d'un double succès qu'il lui faudra justifier et conserver dans tout ce qu'il fera; toujours il aura besoin d'opposer un contre-poids à ce fardeau qui, sans cela, tomberait et l'écraserait sous lui. Et dans cette pénible lutte avec les conséquences d'un mauvais principe, le jeune auteur aura, de moins que l'ancien, la *clientèle* des libraires et l'estime des lecteurs à habitudes.

Et puis, qu'est-ce qu'un livre ou un drame faits à deux ont jamais pu fonder pour l'avenir d'un auteur? A qui la pensée de ce livre? à qui son style? à qui le but de ce drame? à qui sa forme? à qui la grâce des détails? à qui la majesté du scénario? personne ne le sait. Les auteurs eux-mêmes auraient de l'embarras à le dire; tant ils ont mêlé, battu, secoué, vanné, bluté, roulé ensemble la pensée, le style, et la forme, et le fond de chacun. N'avez-vous pas bonne grâce à répondre, quand on vous demande vos titres : — J'ai fait la moitié, ou le tiers, ou le quart de telle chose? — C'est à s'en moquer, c'est à en rougir éternellement. Que trouveriez-vous d'un sculpteur qui vous dirait avec orgueil : — Monsieur, je suis l'auteur de la hanche droite, de l'épaule gauche et du nez de cette statue? — Où l'association se forme, l'art disparaît, il n'y a plus que du métier. Je n'excepte que le cas d'un ouvrage politique, parce qu'alors la fin sanctifie les moyens.

En acceptant la collaboration d'autrui, le jeune homme a donc gâté son avenir. Le succès a couronné l'œuvre des deux, succès éclatant, splendide, succès capable d'illustrer à jamais le nom le plus obscur. Ce fut un malheur immense, car le jeune homme n'ose plus rien à présent, son équivoque célébrité lui fait peur. Il voit d'avance, à chaque page qu'il écrira, le terrible feuilleton se lever debout et lui jeter au visage la supériorité du début collectif. Il hésite, il se tâte, il attend : le public passe et l'oublie. Alors la misère revient. Il faut travailler, travailler pour vivre, travailler pour satisfaire des besoins qui lui sont venus avec le nom, travailler pour payer des créanciers d'autant plus intraitables que

son entrée dans la lice a été plus brillante. Il se rejette dans la communauté à corps perdu ; ou bien, pour sauver sa moitié de gloire, pour éviter une souillure à son quasi-mérite, il ne signe plus rien de ce qu'il fait; il devient anonyme, pseudonyme; il fait de la compilation, de la tromperie, de la piraterie. Alors on lui voit descendre à plat ventre tous les bas degrés de l'industrie littéraire. Si le portier se fait studieux, si la cuisinière cherche à s'instruire, il va mettre son talent aux gages de quelque entrepreneur tenant usine pour la fabrication des *Mémoires historiques*. Aujourd'hui le voilà qui s'appelle la duchesse douairière de B***, demain il s'appellera Robespierre; après il sera valet de chambre de l'empereur, ou dame d'honneur de l'impératrice; il sera Louis XVIII ou Vidocq, le prince de Talleyrand ou Latude, Fanchon la vielleuse ou madame de Pompadour, selon que la cuisinière et le portier tourneront au dix-huitième siècle ou à l'empire, à la république ou à la restauration; selon qu'ils demanderont de la bataille ou de l'amour, de l'histoire publique ou de l'histoire privée; selon qu'ils aimeront à parler argot ou œil-de-bœuf. Il faudra que le misérable ouvrier assouplisse sa pensée à toutes ces formes, son style à tous ces jargons; il faudra que l'esclave endosse toutes les livrées, remue toutes les fanges, se plonge dans tous les égouts; il faudra qu'il soit menteur et infâme à bon escient, qu'à force d'imposture il puisse salir la plus belle gloire et laver la plus sale ignominie. On lui donnera pour cela six francs par jour et la nourriture; car l'entrepreneur, afin que ses hommes travaillent davantage, les oblige à manger chez lui. Et quand les *Mémoires historiques* auront tous été faits, quand toutes les choses secrètes arrivées depuis deux cents ans auront été inventées, dénaturées ou révélées, l'homme de lettres dépouillant la casaque de l'historien, nouera autour de ses reins le tablier du *teinturier ;* c'est-à-dire qu'il passera au baquet grammatical la technologie barbarismatique de quelque savant illettré ; qu'il saupoudrera de style les platitudes de quelque amateur riche et imbécile; qu'il mettra en couleur, avec vernis par-dessus, les élucubrations blafardes de quelque courtisane célèbre. Ou bien, il élèvera un comptoir pour la façon et la fourniture du prospectus, du spécimen, de l'avant-propos et du compte-rendu ; il entreprendra l'annonce et la réclame à juste prix, avec remise pour les libraires : métier de bonhomme ou de lâche, qui consiste à faire trouver merveilleux tout ce que l'on annonce, et en raison du prix de l'annonce.

Enfin, lorsque toute ressource lui manquera, lorsqu'il n'y aura plus

dans la ville une boutique de libraire ou de journal ouverte pour lui, l'homme de lettres subira la conséquence extrême de sa première faute. Il jettera bas son reste de vergogne, et livrant son nom au commerce, il deviendra franchement et publiquement tiers, quart, ou moitié d'auteur dramatique. Il travaillera à l'acte, au tableau, à la scène; il fera les raccommodages. Il mettra sa gloire à vous dire: *J'ai cent actes joués; un tel n'en a que soixante-dix-huit, et il est plus ancien que moi* (1). — Il fera des pièces de tout et sur tout; pour tout le monde et avec tout le monde. Ayez volé ou brûlé, soyez forçat ou mouchard, peu lui importe: s'il vous sait la moindre influence dans un théâtre, touchez là, vous êtes son ami. Son nom deviendra peu à peu une chose qu'il pourra vendre ou louer: il aura fait votre pièce et vous laissera tout l'honneur du succès; vous aurez fait la sienne, et seul il subira tout l'affront de la chute, si dans vos arrangemens avec lui, l'abnégation et le dévouement comptent pour quelques francs de plus. Ceci est la partie mécanique et chimique de l'industrie littéraire. Un homme a des idées dramatiques fortes et originales, mais il ne sait point les mettre en œuvre, il n'a point *l'entente de la scène;* il s'adresse à un *charpentier* (c'est le mot technique). Le charpentier bâtit la pièce; et quand elle est bâtie, on fait venir l'ouvrier en style, qui la peint et la sculpte proprement: voilà une pièce à trois. Un dramaturge a de l'énergie, il conçoit et exécute bien les scènes terribles, il place supérieurement le coup de théâtre, mais il est gauche dans les scènes d'amour, dur dans l'expression des sentimens maternels; il appelle son voisin, un fabricant de larmes, dont le fonds se compose de toutes choses tendres et touchantes; le voisin met ce qu'on appelle *des entrailles* à la pièce; il mortifie le dialogue, il mouille le style, et voilà une pièce à deux. Ainsi de suite.

Tout cela vous paraît misérable? L'auteur arrivé là est un homme déshonoré, n'est-ce pas? Peut-être bien. Mais c'est un homme riche, c'est *une capacité!* A d'autres la faim, à d'autres le suicide maintenant. Aujourd'hui électeur, demain il sera député, après-demain ministre; c'est *une capacité!*

Oh! si ma parole pouvait être entendue, moi, qui ne suis point suspect, puisque j'ai tout à l'heure dressé l'acte de ma propre accusation, je dirais à tous ces pauvres jeunes gens de cœur et de pensée qui, venus d'hier, tournent autour de la cité littéraire et en sondent avec désolation les

(1) Historique.

fossés :—N'appelez personne, amis! n'appelez personne! Dût-on vous offrir pour entrer des mains aussi franches, aussi loyales que j'en ai trouvé, moi! refusez tout secours. Ayez patience! Attendez. Sachez bien que nul n'est parti en emportant ses idées; ne pleurez point sur les artistes morts jeunes, ils avaient produit tous leurs chefs-d'œuvre : la poésie est une ame, entendez-vous; on ne meurt que lorsqu'elle s'éteint. Quant aux arbres tombés avant d'avoir porté fruit, n'y croyez pas, ils étaient inféconds. Courage donc! Attendez encore un an, encore un jour peut-être, et ces murailles orgueilleuses s'écrouleront à votre voix comme à la voix d'un conquérant : et vous serez grands alors, et vous serez glorieux dans la cité, car c'est la conquête qui vous en aura ouvert les portes, et c'est elle seule qui fait laisser à l'homme quelque chose de vivant après lui, un nom, une renommée. Le monde ne paie personne deux fois. L'industrie littéraire veut de l'argent, elle en aura, elle n'aura que cela. En vain de grands journaux la prôneront, en vain l'Institut la couronnera, le public sait ce qu'elle vaut au fond. A vous la gloire, à vous l'admiration et les respects, sublimes apôtres de l'art, qui, soutenus par la majesté de votre mission, travaillez religieusement à ce qui vous paraît des choses saintes! Le culte est une chose sainte aussi, des papes en ont trafiqué. Qui sait leurs noms? qui ne sait pas les noms de saint Pierre, de saint Jérôme, de saint Augustin? Ceux-là sont morts pauvres. La science aussi est une chose sainte, et Bichat est plus illustre que ne le sera jamais Dupuytren. Le grand Corneille laissa-t-il beaucoup d'or à sa famille? non; mais sa statue est debout au milieu d'une grande ville qui tout entière salue ses descendans quand ils passent. Et parmi ceux qui vivent, cherchez-en de riches qui le soient devenus par leurs œuvres; il n'y en a pas. Mais aussi quand vous serez morts, on parlera de vous toujours, nobles artistes, qui n'avez pas profané le culte de la poésie! Les autres auront une renommée de banquier ou d'agent de change. On citera les plus fameux comme Séguin, comme Ouvrard, et c'est déjà beau.

AUGUSTE LUCHET.

PROCÈS COMIQUE ET GLORIEUSEMENT TERMINÉ,

OU

LE JOURNAL EN 1745.

Nos illustres conteurs s'évertuent à grand'peine pour imaginer des histoires nouvelles. Ils ont détrôné Boccace, ils ont dépassé la reine Marguerite de Navarre, et ils ont jugé que La Fontaine était immoral; ils ont trouvé une espèce de conte plus gazé, où le vice se cache sous la dentelle, où l'adultère est essentiellement vaporeux et romanesque. Dans les contes moraux de notre siècle, on ne voit que des femmes qui s'évanouissent, de blondes poitrinaires qui se meurent d'amour, de mélancoliques beautés de trente-six à quarante ans qui succombent sous le fardeau de la vie réelle. Dans ces contes, tout en l'honneur des femmes, les hommes sont représentés comme des monstres : l'ame leur manque, le cœur est absent; ils n'ont d'esprit que pour leur fortune; ils renferment leurs passions en eux-mêmes, comme l'avare renferme son argent dans son coffre-fort; les hommes sont des monstres cachés, les femmes sont des anges méconnus. Or tout le travail du romancier

aujourd'hui se réduit à ceci : Trouver un nouveau crime aux hommes, découvrir une perfection nouvelle *à la femme*; voilà toute la question.

Par ma foi, j'aime mieux le conte de Boccace; hommes et femmes, tout le monde y allait de franc jeu. Parlez-moi d'un amant qui s'appelle *le Magnifique!* Parlez-moi de l'*Oraison de saint Julien!* Parlez-moi des *Trois Commères!* Parlez-moi de *Joconde*, ce charmant poème digne de l'Arioste, digne de La Fontaine, digne des plus grands poètes, et que nous avons vu réduit aux prosaïques et vulgaires proportions d'un opéra comique de M. Étienne! Voilà la belle passion, voilà le naïf entraînement, voilà l'amour véritable comme l'entendait La Fontaine, voilà la femme comme l'entendait Molière! Voilà ce qui a charmé ce chaste et rougissant dix-septième siècle, voilà ce qui a suffi long-temps au dix-huitième siècle, plus perverti; voilà la grande fête de toute dix-septième année qui, du collége, se fait jour à travers le monde poétique! Était-ce bien la peine, je vous prie, quand nous avions ce beau monde galant, tout rempli de belles déclarations bien vives et de belles tendresses bien soudaines, et de rendez-vous qui ne se faisaient pas attendre; quand nous avions ces robes de satin aux bruyans falbalas, ces guirlandes de fleurs sur toutes les têtes, ces alcôves qui servaient de salon, ces ruelles qui servaient de parloir; était-ce la peine de changer tout cela, pour inventer un monde de convention qui rougit de son vice, qui cache sa passion, et qui, au lieu de prendre l'élégant et transparent négligé du matin, s'enveloppe fièrement dans son néant? Le néant, triste manteau sans transparence, sans consistance aussi, cette robe funeste du monde moral, qui n'est ni une robe de bal, ni un linceul?

Ces réflexions me venaient l'autre jour, en parcourant le *Mercure de France* au dix-huitième siècle. Le *Mercure de France*, c'est la *Revue de Paris* de ce temps-là. On y trouve toute la poésie et toute la littérature de cette belle époque; je parle de la poésie courante et de la littérature amusante; surtout on y rencontre, comme dans la *Revue de Paris*, beaucoup de nouvelles, beau-

coup de contes moraux, beaucoup d'histoires, qui toutes out, comme nos *nouvelles* et nos histoires, l'innocente prétention de représenter les mœurs *de ce siècle*. La plupart de ces histoires du *Mercure de France* sont encore aujourd'hui pleines d'amusement et d'intérêt; peut-être même sont-elles d'autant plus intéressantes que le temps et plusieurs révolutions ont passé par-là, jetant leur venin et leur poussière sur ces œuvres d'un jour. Figurez-vous, en effet, un article de journal, cette minute littéraire, ce souffle d'une seconde, ce petit cri dans l'espace, cette goutte d'eau dans la mer, ce parfum de violette dans un bosquet d'orangers, cet innocent pétard dans un feu de file, cette note de flageolet dans un orchestre de Rossini, ce rien dans le monde; figurez-vous dans quel état cela doit être quand on le retrouve par hasard étouffé par un siècle, écrasé par une révolution! Oh! que nous sommes petits et médiocres! oh! que nous sommes néant, nous autres, les grands journalistes! Approchez-vous, courbez-vous, prenez vos meilleures lunettes; voyez-vous ce que j'ai là sur le bout de l'index, voyez-vous ce peu de poussière que votre souffle peut enlever, voyez-vous cet imperceptible atome historique? Eh bien! saluez, mes maîtres; prosternez-vous, orgueilleux; cette poussière, cet atome, ce néant, c'est tout un journal du dix-huitième siècle; voilà pourtant ce qui a soutenu l'attention de la France pendant huit jours! Et quelle France, grand Dieu! Louis XV au sommet, Voltaire à l'autre sommet, et dans le milieu de cette balance, Montesquieu, Diderot, Jean-Jacques Rousseau et l'Encyclopédie! Un des côtés de cette balance l'eut bientôt emporté sur l'autre côté. Voltaire enleva facilement Louis XV, et avec Louis XV une monarchie de quatorze siècles : eh bien! dans ce plateau où Voltaire pesait tout seul, il y avait, à côté de Voltaire, ce petit rien, cette faible poussière, ce néant, ce misérable article de journal que vous voyez là au bout de mon index. O vanité! Mais en revanche pourriez-vous me dire, messieurs, ce qu'on a fait depuis 1830 de l'article de journal qui a emporté, dans une grande tempête d'une heure, toute la maison, toute la famille, tout le passé, tout le présent, et, j'en ai bien peur, tout

l'avenir de cette ancienne maison de Bourbon, que Voltaire avait laissé descendre de son plateau?

Le plateau qui avait emporté la maison de Bourbon dans les nuages, n'a pas eu besoin cette fois d'avoir pour contre-poids Voltaire et l'Encyclopédie; à défaut de l'Encyclopédie et de Voltaire, on a jeté dans la balance vingt-cinq lignes imprimées sous les yeux du procureur du roi, et voilà que toute l'ancienne monarchie a remonté si haut dans le malheur, que c'est à peine si nous pouvons l'apercevoir.

Voici donc que j'ai tenté de recomposer quelques pages éparses dans le journal du dix-huitième siècle, avec la poussière que j'en ai recueillie. Je n'y veux rien changer : seulement, je veux faire un seul chapitre de tous ces chapitres épars; vous aurez ainsi une idée juste et complète de la littérature périodique comme cette grande époque l'entendait.

Commençons donc : ceci est justement une étude des mœurs de la province; car en ce temps-là il en était de la province comme de la Méditerranée : c'était une terre déjà découverte par les conteurs. Donc, il y avait dans une ville de province un présidial, un baillage, une maîtrise des eaux-et-forêts, et même il y avait une forêt, mais une belle forêt, bien percée, bien sablée, de grands arbres, de belles allées tout unies, et dans le feuillage un beau soleil; en un mot, cette forêt était l'honneur et l'amour de cette ville de province; elle lui servait de salle de bal; elle tenait lieu de l'Opéra : c'était la grande fête de chaque jour; là venaient se promener les ambitions rivales; là on voyait à la fois le Richelieu et la Pompadour de l'endroit; là venaient les poètes réciter leurs vers et deviner les énigmes du *Mercure*. Forêt plus redoutée que celle de Dodone; les peupliers balançaient mollement leurs têtes sur le conteur élégiaque; les ormes frémissaient de plaisir à la lecture des énigmes, pendant que les frênes dansaient tous en cadence aux sons harmonieux de l'innocente idylle; d'autres arbres, moins grands, étaient témoins d'entretiens plus doux; la blanche aubépine prêtait son ombre à des passions moins innocentes et plus réelles; en un mot cette forêt était toute l'oisiveté, toute la

poésie, toute la médisance et toute la calomnie de cette petite ville, dont les héros vont jouer un si grand rôle dans mon récit.

Je vous disais donc qu'autour de cette forêt, il y avait un bailli, un président, un maître des eaux-et-forêts, et même un chanoine honoraire : en tout quatre grands poètes, mais dans des genres différens. Le bailli se reposait de préférence sous le hêtre amoureux de Tityre, et chantait en vers harmonieux les appas et les cruautés d'Amaryllis; le président était porté par les ailes d'Icare dans les nuages de l'ode de Pindare; le maître des eaux-et-forêts était le plus élégant pourceau qui eût jamais pris place dans le troupeau d'Épicure; et, pour un animal de cette espèce, il avait la plus douce voix, les manchettes les mieux brodées et les refrains les plus choisis; quant au chanoine honoraire, son esprit et ses sens, son état dans le monde et son habit, se livraient depuis long-temps une guerre acharnée : homme indécis, qui avait un pied à Cythère et l'autre pied à Jérusalem, il tenait un livre d'Heures à la main droite et un Tibulle à la main gauche : c'était, en un mot, un poète catholique, apostolique et fugitif; il s'était réfugié dans les ombres douteuses de la poésie sentimentale, et là il pouvait tout à son aise comprendre et mêler le sacré et le profane. Tels étaient ces quatre poètes sévères de la forêt : trois poètes mariés, trois poètes en place et un chanoine, ce qui faisait bien au juste quatre poètes mariés. Ceci soit dit pour bien montrer que les mœurs de ces messieurs n'étaient pas les complices de leur poésie, qu'ils pouvaient chanter en vers les plaisirs et les amours; mais qu'une fois descendus du cheval Pégase et remontés sur leur mule prosaïque, ils retournaient tout droit, ceux-ci à leur maison, celui-là à son abbaye; enfin, ceci soit dit encore pour que vous ne confondiez pas nos quatre poètes avec les autres poètes de la ville et de la forêt, papillons chantans des quatre saisons, qui déposaient leurs hommages rimés sur le cœur de toutes les belles et sur la mousse de tous les carrefours.

Un jour de printemps, nos quatre amis, car ils étaient encore amis, se rencontrèrent au pied du vieil arbre qui leur servait de rendez-vous. Le zéphyr était plus doux que de coutume, l'ombre

était plus épaisse, le gazon était plus vert, et le ciel, tout bleu, était inondé de clartés. C'était un de ces momens faits pour la poésie et pour l'amour. Ces quatre messieurs firent de la poésie, et telle était l'influence du ciel et la toute-puissance de ces molles haleines, que ces quatre poètes avaient payé tous les quatre, ce matin même, leur doux tribut au printemps, à la nature, à l'amour, au zéphir, au bonheur.

A peine réunies, ces quatre ames s'entendirent bien plus vite que ne le font les bergers dans cette églogue de Virgile :

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo ?

Je dis nos quatre bergers : en effet, ce n'étaient plus là ni un président, ni un maître des eaux-et-forêts, ni un chanoine, ni un bailli; c'était Mopsus, c'était Tityre, c'était Mœlibée, c'était le bel Amyntas. Nos quatre bergers se furent à peine dit bonjour, et à peine se furent-ils assis, que l'honnête bailli se mit à souffler dans ses pipeaux rustiques. Il s'agissait d'une idylle dialoguée entre le jeune Hilas et la belle Timarette. — Parlez, mon cher; dit le président, nous sommes tout silence. — Nous sommes tout attention, reprit le chanoine. — Nous sommes tout oreilles, ajouta le maître des eaux-et-forêts.

Alors le bailli commença.

HILAS, *à Timarette.*

Tu dédaignes l'amour...

TIMARETTE.

Non, mais je le redoute.

HILAS.

C'est que tu méconnais sans doute
Les charmantes douceurs de l'empire amoureux.

TIMARETTE.

Ah ! je ne cherche point, berger, à les connaître.

HILAS.

Pourquoi cet arrêt rigoureux?

TIMARETTE.

Si je les connaissais, je m'y plairais peut-être :
Les penchans les plus doux sont les plus dangereux.

HILAS.

Reçois du moins la tourterelle
Qu'en chassant l'autre jour j'ai prise dans nos bois :
Tu pourras apprendre par elle
Ce que l'on souffre sous tes lois.

TIMARETTE.

Non, Hilas, je ne veux ni la voir ni l'entendre,
Et tu peux la garder pour toi.
Quand on craint de devenir tendre,
Il ne faut point avoir de tels oiseaux chez soi.

On admira beaucoup cette pastorale du bailli; on lui fit même répéter les quatre derniers vers, et on trouva on ne peut plus galant ce berger qui va *à la chasse* aux tourterelles. D'ailleurs l'allégorie était diaphane et chaste à la fois, ce qui était bien difficile à trouver en ce temps-là, pour peu qu'on tînt à avoir une allégorie nouvelle.

Quand tous les murmures flatteurs furent apaisés, et quand tous les arbres de la forêt eurent frémi à leur manière, l'imposant président se leva tout debout; et, prenant son air prophétique : — Laquelle de mes odes vous plaît-il que je vous dise, ô mes amis? Voulez-vous l'ode sur les *Grâces*, ou mon ode à la *Médiocrité*, ou mon ode à la *Fortune?* — Mon cher président, dit le chanoine, nous sommes seuls; dites-nous votre ode à Thémire. Alors le président, sans se faire autrement prier, tira de sa poche un assez gros manuscrit dans lequel il lut ce qui suit :

LE TRIOMPHE DE THÉMIRE,

OU LA PETITE-VÉROLE DE Mlle ***.

Avec les grâces qu'on admire
Chez la déesse des amours,

La jeune et charmante Thémire
Faisait fleurir le tendre empire
Sur les bords que la Vienne ([1]) enrichit par son cours.

Elle reçoit dès son aurore
L'hommage de tous les bergers :
Telle une fleur qui vient d'éclore
Fixe les papillons légers.

Jalouses de l'éclat d'une si belle vie,
Les bergères qu'anime une aveugle fureur
Implorent le secours de la cruelle Envie,
Monstre né pour porter le trouble et la terreur.
Aussitôt l'Envie infernale
Sur la belle Thémire a jeté son poison,
Et cette belle joue, autrefois sans rivale,
Se flétrit. En hiver, tel on voit le gazon
Se courber sous le faix d'une ardeur glaciale.

Mais l'Amour qui veillait descend du haut des cieux,
Il vole au secours de Thémire,
Rend le rose à sa joue, leur éclat à ses yeux,
Et sauve ainsi sa gloire et son empire.

Chantons, célébrons l'empire
Du puissant fils de Cypris;
Il nous conserve Thémire.
Accourez tous, Jeux et Ris,
Chantons, célébrons l'empire
Du puissant fils de Cypris.

Ce mouvement lyrique du président eut à son tour le plus grand succès. La petite-vérole est, en effet, en ce temps-là, une terreur toujours cachée; c'est la laideur suspendue à un fil sur les plus belles têtes; elle arrête dans leur course les existences royales; c'est le fléau qui tombe, et qui ne se contente pas des premiers-nés, et qui laisse sur les plus jeunes fronts des traces ineffaçables

([1]) Chatellerault, la patrie des petits couteaux.

de sa présence. Cette ode du président fut d'un effet d'autant plus puissant sur l'ame des quatre amis, que tous les quatre ils avaient été atteints, comme cela était écrit sur leurs visages,

Par le *poison* de la cruelle envie,
Monstre né pour porter le trouble et la terreur.

Le président ayant ainsi parlé, *ore rotundo*, ses trois amis restèrent plongés quelque temps dans l'étonnement et l'admiration. La petite-vérole n'était pas, en effet, le seul fléau de la France; à cette époque, la France avait encore un autre fléau : c'était l'ode. Autant le dix-huitième siècle avait peur de la petite-vérole, autant il avait d'admiration pour une ode bien faite. Pindare était le dieu de cette époque, si peu pindarique. On faisait des odes pindariques, on faisait des odes anacréontiques; chaque poète avait sa *lyre* et son délire; chaque poète se demandait, à l'exemple de Jean-Baptiste Rousseau : *Où suis-je? où vais-je?* Boileau lui-même, dans l'autre siècle, avait voulu faire une ode. Singulières maladies de l'esprit! Elles sont comme les maladies du corps : il y en a qui se perdent; il y en a qui se retrouvent à de longs intervalles; il y en a qui arrivent toutes nouvelles. Ainsi aujourd'hui nous ne savons guère plus ce que c'est que l'ode de Pindare et de J.-B. Rousseau, et, grâce à la vaccine, nous n'avons plus aucune peur de la petite-vérole; mais en revanche, au lieu de ces maladies perdues, nous avons gagné les romans historiques, les drames romantiques et le choléra asiatique.

Après le président, vint le tour du maître des eaux-et-forêts, le gentilhomme provincial. Celui-là était l'ami de la bonne chère, et s'il parlait quelquefois de Philis et d'Amaryllis, c'était uniquement pour obéir à la mode. Il était né chanson, comme l'autre était né Pindare. Dans cette littérature française, à cette époque, il n'y avait que deux espèces d'hommes : des idiots ou des hommes de génie; mais entre les deux camps rivaux, d'idiots et d'écrivains de talent, il y avait une forte et intelligente nation de gens d'esprit qui composaient le corps d'armée des grands maîtres dans

l'art d'écrire. Le maître des eaux-et-forêts avait donc fait, lui aussi, sa petite chanson; mais, bien qu'il fût de sa nature un grand buveur de vin de Mâcon, car en ce temps-là le vin de Bordeaux, cette chaleur glacée, était encore le breuvage exclusif des laquais, notre homme avait fait une chanson galante. La galanterie, c'était toute l'époque; partout vous trouviez des bergers et des bergères et des guirlandes de fleurs : à la poignée des épées, des bergers et des bergères; dans les opéras, des bergères et des bergers; au plafond des boudoirs et même dans les écuries de Chantilly; Philis était la reine de France, et le berger Lysidor en était le roi. O puissance de la mode! Les buveurs eux-mêmes, oui, les buveurs, cette race à part de gens d'esprit, ces gais poètes du monde matériel, l'ame du vin en bouteilles, du perdreau en pâté et du lièvre à la broche; oui, les buveurs, les premiers sceptiques en ce monde, et les seuls sceptiques éternels, ils étaient forcés de chanter Chloris, dans leurs transports bachiques. Voilà ce qui vous explique la singulière chanson à boire composée *ad hoc* par le maître des eaux-et-forêts.

CHANSON A MADAME DE ***, QUI M'AVAIT PLACÉE ENTRE DEUX DES PLUS BELLES FEMMES DE LA PROVINCE.

Entre deux Grâces l'autre jour
Je me trouvai placée.
Qui peut m'avoir joué ce tour?
Oh, que je fus piquée!
Bon! dit l'Amour d'un air badin,
Cesse d'être en colère,
Car à ce trait un peu malin
Je reconnais ma mère.

Comme vous voyez, ce n'est pas là tout-à-fait la chanson d'un ivrogne; seulement vous avez pu remarquer la liberté grande prise par notre poète des eaux-et-forêts.

Entre deux Grâces l'autre jour
Je me trouvai *placée*.

Le poète, par la seule force de sa volonté et la seule puissance de son vers, a passé d'un sexe à l'autre. Toujours est-il que sa petite chanson eut presque autant de succès que l'ode de M. le président. — J'aimais pourtant mieux votre chanson de l'autre jour, disait le président. — Et moi aussi, reprenait le chanoine. — Et moi aussi, disait le bailli; et tous les quatre de chanter à gorge déployée et sur un *air nouveau* les jolis couplets suivans :

Pour effacer de ma mémoire
L'ingrate qui m'a su charmer,
Pour lui dérober sa victoire,
Je cherche ailleurs à m'enflammer.

Soins superflus! A ma bergère
Malgré moi je reviens toujours;
Toute autre chose est étrangère
Au bonheur de mes jours.

J'ai dit : « Cette jeune merveille
Tiendra-t-elle contre Bacchus?
L'ouvrage du dieu de la treille
Détruira celui de Vénus. »

Soins superflus! etc.

Sur le récit du long martyre
Qu'elle avait à se reprocher.
Églé répondit à Tytire,
Sans pourtant encor l'approcher :

On touche à la fin sa bergère
Quand on persévère toujours;
Notre rigueur est étrangère
Au bonheur de nos jours.

Enfin quand les trois premiers bergers eurent ainsi exhalé leur poésie *dans le bocage*, le quatrième et dernier berger, prenant à son tour la parole, fit ainsi sa petite préface à ses bienveillans auditeurs :

— Pour moi, messieurs, je ne puis pas, comme vous, me livrer à mon délire, je suis chanoine; les transports trop violens sont défendus à ma profession; et ma veine, pour être décente, doit toujours se tenir dans les étroites limites de l'épître familière. Je suis avant tout, vous le savez, l'homme de la poésie légère. Aller jusqu'à l'ode, comme vous, monsieur le président, c'est trop haut pour moi; aller jusqu'à la chanson, comme vous, monsieur le maître des eaux-et-forêts, c'est trop bas pour moi. *Medio tutissimus ibis*, comme dit Ovide, notre maître et celui de bien d'autres. Écoutez donc, s'il vous plaît, cette épître écrite chez M***, mon ami, qui est marié tout nouvellement; vous verrez, à leur douceur, que ces vers ont été écrits sous les rayons fugitifs et trompeurs de la lune de miel.

De cet agréable ermitage,
De ce délicieux séjour
Où depuis long-temps règne un sage,
Où depuis peu règne l'Amour,
Sur un gazon, dans un bocage,
Où la rivale de Procris
M'annonce un soleil sans nuage,
Cher président, je vous écris.
Rouillé par le sot badinage
De vingt châtelains beaux-esprits,
J'ose envoyer jusqu'à Paris
Ces vers, dignes du voisinage :
L'adresse en fera tout le prix.

L'abbé en était là de son épître, et son auditoire commençait à être singulièrement mécontent de ces quatre vers :

Rouillé par le sot badinage
De vingt châtelains beaux-esprits, etc.

quand tout à coup dans la forêt, jusqu'alors silencieuse comme un auditeur qui dort, retentirent des cris de joie : c'étaient mesdames les femmes de la ville qui venaient aussi, à l'exemple de

leurs maris, prendre leurs ébats dans cette forêt; c'était madame la présidente, madame la baillive; c'étaient mesdames les receveuses des tailles; c'était toute cette petite ville pauvre, babillarde, curieuse, médisante, occupée de son petit luxe, comme on est occupé d'un tabouret à la cour, et remplaçant les intrigues du ruban bleu par les intrigues de quelque ruban bleu ou rose. Ainsi cette même forêt, confidente discrète des vers de ces messieurs, était aussi la confidente des petites intrigues de ces dames; mais cette honnête forêt avait de l'ombre pour tous les mystères, et du secret pour tous les vers. La forêt a été abattue depuis ce temps-là, et ni les poètes ni les femmes n'ont songé à conserver la bouture de ces arbres mystérieux.

Ces dames, vaniteuses comme des duchesses et pauvres comme d'honnêtes bourgeoises qu'elles étaient, avaient l'habitude de venir se promener en voiture dans ce bois de Boulogne provincial. Là, chacune d'elles singeait de son mieux les riches équipages de la grande route de Versailles. Il est vrai que les voitures étaient vieilles et petites, il est vrai que les chevaux étaient laids et petits, c'étaient des voitures de villageois attelées à des chevaux de charrue, mais nécessité, fille de l'orgueil autant que de l'industrie, parait de son mieux ces tristes équipages. C'était parmi ces dames à qui se pourrait procurer les plus beaux harnais pour équiper ces pauvres petits chevaux qui regrettaient leur charrue, et, afin que la dépense fût tout à la fois moins considérable et plus apparente, deux dames montaient d'ordinaire dans le même char, et ces deux dames partageaient les frais de cette espèce de Longchamps des quatre saisons.

Dans une des moins petites voitures, attelée des moins laids chevaux, étaient assises les deux plus belles dames, sans contredit, de toute la ville, y compris la haute et basse futaie. L'une de ces dames était la seconde femme du président, jeune et jolie provinciale, coquette comme une Parisienne; l'autre dame était madame la baillive, elle-même aimable et vive Parisienne, étourdie et folâtre comme une femme de province. Aimant toutes deux le plaisir et la toilette, alertes, parées de peu: l'une, c'était la

présidente, se nommait Mme Darcy; l'autre, c'était la femme du bailli, se nommait Mme Saint-Aymar.

Cette Mme Saint-Aymar avait apporté dans la forêt et dans la ville en question les plus grands airs de Paris. Elle avait été élevée avec le plus grand soin par la femme d'un procureur, qui était sa tante; et cette femme avait enseigné à sa nièce ce qu'elle savait de mieux sans l'avoir jamais appris, l'envie de plaire et d'être jolie, et beaucoup de cette habileté qui consiste pour une honnête femme à s'approcher du précipice sans y tomber, à être heureuse assez de temps pour n'avoir pas de repentir, à se faire aimer tout juste assez pour n'aimer personne: telle était Mme Saint-Aymar; elle aimait les douces paroles à ses oreilles, et les belles couleurs à ses habits. Elle eût aussi beaucoup aimé de beaux chevaux à un beau carrosse; mais comme elle n'avait ni chevaux ni carrosse, elle se contentait d'emprunter les bipèdes de son fermier, et de les déguiser de son mieux avec de beaux harnais; pour cela, elle s'était associée d'amitié et de vanité avec sa rivale Mme Darcy.

Mme Darcy la présidente, aussi coquette, mais déjà plus grave que Mme Saint-Aymar, avait, de plus que son amie, toute la suffisance d'une femme de province qui se sent de la beauté, de la jeunesse, le regard très-doux, la dent très-blanche, et derrière tout cela un président pour la soutenir. Du reste, ces belles dames avaient eu toutes deux le rare bonheur d'épouser à la fois deux hommes d'affaires et deux poètes; deux hommes qui ne savaient que travailler et rimer, qui ne sortaient de leur cabinet que pour s'enfoncer dans l'impénétrable forêt, le sanctuaire de ces muses fidèles, peu riches tous deux, mais honnêtement pauvres, ne demandant rien à leurs femmes qui ne fût très-licite, et se reposant parfaitement sur elles de l'économie de la maison.

Mme Darcy et Mme Saint-Aymar dans leur char, suivies de plusieurs autres dames de la ville, aussi dans leur char, arrivèrent brusquement sur les quatre poètes, et leur arrivée interrompit le poète chanoine, fort heureusement pour lui. A la vue de leurs époux, ces dames s'arrêtèrent: Darcy et Saint-Aymar, arrachés ainsi à leur rêverie poétique, allèrent saluer celles qu'ils appe-

leurs maris, prendre leurs ébats dans cette forêt; c'était madame la présidente, madame la baillive; c'étaient mesdames les receveuses des tailles; c'était toute cette petite ville pauvre, babillarde, curieuse, médisante, occupée de son petit luxe, comme on est occupé d'un tabouret à la cour, et remplaçant les intrigues du ruban bleu par les intrigues de quelque ruban bleu ou rose. Ainsi cette même forêt, confidente discrète des vers de ces messieurs, était aussi la confidente des petites intrigues de ces dames; mais cette honnête forêt avait de l'ombre pour tous les mystères, et du secret pour tous les vers. La forêt a été abattue depuis ce temps-là, et ni les poètes ni les femmes n'ont songé à conserver la bouture de ces arbres mystérieux.

Ces dames, vaniteuses comme des duchesses et pauvres comme d'honnêtes bourgeoises qu'elles étaient, avaient l'habitude de venir se promener en voiture dans ce bois de Boulogne provincial. Là, chacune d'elles singeait de son mieux les riches équipages de la grande route de Versailles. Il est vrai que les voitures étaient vieilles et petites, il est vrai que les chevaux étaient laids et petits, c'étaient des voitures de villageois attelées à des chevaux de charrue, mais nécessité, fille de l'orgueil autant que de l'industrie, parait de son mieux ces tristes équipages. C'était parmi ces dames à qui se pourrait procurer les plus beaux harnais pour équiper ces pauvres petits chevaux qui regrettaient leur charrue, et, afin que la dépense fût tout à la fois moins considérable et plus apparente, deux dames montaient d'ordinaire dans le même char, et ces deux dames partageaient les frais de cette espèce de Longchamps des quatre saisons.

Dans une des moins petites voitures, attelée des moins laids chevaux, étaient assises les deux plus belles dames, sans contredit, de toute la ville, y compris la haute et basse futaie. L'une de ces dames était la seconde femme du président, jeune et jolie provinciale, coquette comme une Parisienne; l'autre dame était madame la baillive, elle-même aimable et vive Parisienne, étourdie et folâtre comme une femme de province. Aimant toutes deux le plaisir et la toilette, alertes, parées de peu: l'une, c'était la

présidente, se nommait Mme Darcy ; l'autre, c'était la femme du bailli, se nommait Mme Saint-Aymar.

Cette Mme Saint-Aymar avait apporté dans la forêt et dans la ville en question les plus grands airs de Paris. Elle avait été élevée avec le plus grand soin par la femme d'un procureur, qui était sa tante; et cette femme avait enseigné à sa nièce ce qu'elle savait de mieux sans l'avoir jamais appris, l'envie de plaire et d'être jolie, et beaucoup de cette habileté qui consiste pour une honnête femme à s'approcher du précipice sans y tomber, à être heureuse assez de temps pour n'avoir pas de repentir, à se faire aimer tout juste assez pour n'aimer personne : telle était Mme Saint-Aymar; elle aimait les douces paroles à ses oreilles, et les belles couleurs à ses habits. Elle eût aussi beaucoup aimé de beaux chevaux à un beau carrosse; mais comme elle n'avait ni chevaux ni carrosse, elle se contentait d'emprunter les bipèdes de son fermier, et de les déguiser de son mieux avec de beaux harnais; pour cela, elle s'était associée d'amitié et de vanité avec sa rivale Mme Darcy.

Mme Darcy la présidente, aussi coquette, mais déjà plus grave que Mme Saint-Aymar, avait, de plus que son amie, toute la suffisance d'une femme de province qui se sent de la beauté, de la jeunesse, le regard très-doux, la dent très-blanche, et derrière tout cela un président pour la soutenir. Du reste, ces belles dames avaient eu toutes deux le rare bonheur d'épouser à la fois deux hommes d'affaires et deux poètes; deux hommes qui ne savaient que travailler et rimer, qui ne sortaient de leur cabinet que pour s'enfoncer dans l'impénétrable forêt, le sanctuaire de ces muses fidèles, peu riches tous deux, mais honnêtement pauvres, ne demandant rien à leurs femmes qui ne fût très-licite, et se reposant parfaitement sur elles de l'économie de la maison.

Mme Darcy et Mme Saint-Aymar dans leur char, suivies de plusieurs autres dames de la ville, aussi dans leur char, arrivèrent brusquement sur les quatre poètes, et leur arrivée interrompit le poète chanoine, fort heureusement pour lui. A la vue de leurs époux, ces dames s'arrêtèrent : Darcy et Saint-Aymar, arrachés ainsi à leur rêverie poétique, allèrent saluer celles qu'ils appe-

prêter assez d'argent pour avoir un huissier; cette parente s'appelait Mlle du Verger. Voilà donc notre jolie Saint-Aymar qui arrive seule, tremblante, chez la vieille et sèche fille majeure Mlle du Verger.

La vieille fille aimait son Dieu et son argent; mais en revanche elle n'aimait guère son prochain en général, et en particulier les jolies femmes. Donc à l'aspect de la douleur si vraie de sa jeune cousine Saint-Aymar, Mlle du Verger fut d'un assez difficile abord; cependant sa cousine, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, la supplia de lui prêter assez d'argent pour faire venir un huissier de Paris! Mlle du Verger n'avait jamais d'argent à prêter à personne : mais pour un huissier qu'on devait faire venir de Paris, à ces fins d'assigner madame la présidente, mais pour un si bon scandale judiciaire, la vieille fille n'eut rien de si pressé que d'entr'ouvrir sa cassette et d'en retirer cent francs qu'elle prêta à la désolée Saint-Aymar. Saint-Aymar fit un billet à sa cousine. Cet argent, c'était pour elle la vengeance, c'était le ciel!

A l'instant même où la belle Saint-Aymar allait quitter Mlle du Verger, entra chez Mlle du Verger un commissionnaire du coche. Ce commissionnaire apportait à la vieille fille une lettre, le *Mercure de France* et une cassette. La lettre était pour elle, le *Mercure de France* était pour le chanoine honoraire, et la cassette renfermait un trousseau de jeune mariée, que Mlle du Verger devait faire passer par d'autres voitures dans une ville voisine de celle qu'elle habitait. Mlle du Verger ouvrit la lettre, Mme Saint-Aymar ouvrit la cassette et elle se consola un peu à la vue de ce beau trousseau et d'une charmante robe de taffetas couleur de rose et dont l'assortiment vert et blanc était parfaitement semblable à la couleur des harnais. Voilà tout-à-fait ma robe rose, disait Mme Saint-Aymar à Mlle du Verger. Mais Mlle du Verger n'écoutait pas sa cousine, elle ne regardait pas la robe rose, elle ne lisait même plus sa lettre, elle avait bien autre chose à faire, par ma foi! Elle lisait le nouveau *Mercure*, et, en femme d'esprit qu'elle était, elle courut tout de suite à la charade.

La charade, vous le savez, c'était l'amusement le plus littéraire

tement petit-soufre et blanc. O épouvante! la main qui tenait cette robe la laisse tomber. — Tout est dit, madame, s'écrie la présidente, en jetant sur Mme Saint-Aymar un regard furieux, je ne suis pas faite pour illustrer vos petits appas; emportez vos harnais verts, mais certainement je ne les paierai pas.

— Madame! madame! répondit la Saint-Aymar, pâle de colère, prenez garde, et modérez votre arrogance!

Disant ces mots, elle sortit l'ame en deuil. Comment, en effet, persuader à son mari de payer à lui seul des harnais dont la pauvre femme aurait encore bien de la peine à payer la moitié?

Cependant l'honnête bailli était en train de raccommoder le berger Tircis avec Lycoris la bergère, qui avait cassé sa houlette et perdu ses plus beaux moutons.

Pour comble d'embarras, la tante de Mme Saint-Aymar lui annonçait, dans sa lettre, qu'elle tirait sur elle une lettre de change à deux jours de vue, pour solde de la robe et des harnais... C'en est fait, il faut payer! Mais comment une honnête femme en province et qui n'a pas d'argent peut-elle faire pour payer une paire de harnais blanc et vert, et une robe de taffetas rose et blanc?

La pauvre Saint-Aymar en était là de sa douleur, quand tout à coup elle vit entrer dans sa chambre les deux servantes de la présidente, son ennemie; ces deux femmes jetèrent sur le carreau les beaux harnais et s'enfuirent. A cette nouvelle insolence, Mme de Saint-Aymar ne songea plus qu'à se venger.

Mais comment se venger? En forçant cette femme à payer la moitié de ces harnais! Et comment la contraindre au paiement? En la faisant assigner par huissier! Mais où trouver un huissier assez hardi pour assigner la femme d'un président? et quand cet huissier sera trouvé, comment le payer et avec quoi? La pauvre femme ne savait comment se tirer de ces difficultés insurmontables; c'était à en perdre la raison.

A la fin cependant elle se dit très-sagement que pourvu qu'elle trouvât de l'argent, elle trouverait un huissier. La pauvre Saint-Aymar se rappela alors qu'elle avait dans la ville une vieille cousine acariâtre, avare et dévote, qui seule en ce monde lui pouvait

prêter assez d'argent pour avoir un huissier; cette parente s'appelait Mlle du Verger. Voilà donc notre jolie Saint-Aymar qui arrive seule, tremblante, chez la vieille et sèche fille majeure Mlle du Verger.

La vieille fille aimait son Dieu et son argent; mais en revanche elle n'aimait guère son prochain en général, et en particulier les jolies femmes. Donc à l'aspect de la douleur si vraie de sa jeune cousine Saint-Aymar, Mlle du Verger fut d'un assez difficile abord; cependant sa cousine, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, la supplia de lui prêter assez d'argent pour faire venir un huissier de Paris! Mlle du Verger n'avait jamais d'argent à prêter à personne : mais pour un huissier qu'on devait faire venir de Paris, à ces fins d'assigner madame la présidente, mais pour un si bon scandale judiciaire, la vieille fille n'eut rien de si pressé que d'entr'ouvrir sa cassette et d'en retirer cent francs qu'elle prêta à la désolée Saint-Aymar. Saint-Aymar fit un billet à sa cousine. Cet argent, c'était pour elle la vengeance, c'était le ciel!

A l'instant même où la belle Saint-Aymar allait quitter Mlle du Verger, entra chez Mlle du Verger un commissionnaire du coche. Ce commissionnaire apportait à la vieille fille une lettre, le *Mercure de France* et une cassette. La lettre était pour elle, le *Mercure de France* était pour le chanoine honoraire, et la cassette renfermait un trousseau de jeune mariée, que Mlle du Verger devait faire passer par d'autres voitures dans une ville voisine de celle qu'elle habitait. Mlle du Verger ouvrit la lettre, Mme Saint-Aymar ouvrit la cassette et elle se consola un peu à la vue de ce beau trousseau et d'une charmante robe de taffetas couleur de rose et dont l'assortiment vert et blanc était parfaitement semblable à la couleur des harnais. Voilà tout-à-fait ma robe rose, disait Mme Saint-Aymar à Mlle du Verger. Mais Mlle du Verger n'écoutait pas sa cousine, elle ne regardait pas la robe rose, elle ne lisait même plus sa lettre, elle avait bien autre chose à faire, par ma foi! Elle lisait le nouveau *Mercure*, et, en femme d'esprit qu'elle était, elle courut tout de suite à la charade.

La charade, vous le savez, c'était l'amusement le plus littéraire

de ce temps-là, c'était la gloire, c'était l'honneur, c'était le bonheur du *Mercure*. Il y avait tel quartier de Paris et telle ville de province dont les intelligences les plus habiles s'étudiaient pendant un mois pour trouver le mot d'une énigme, d'une charade ou d'un logogriphe. Quand le mot était deviné, ou à peu près, on se hâtait d'en instruire le *Mercure*, qui, le mois suivant, transmettait à l'univers surpris le nom de l'heureux Œdipe. Mlle du Verger n'était pas ce qu'on appelle un bel esprit, même en province; cependant son intelligence s'était guindée jusqu'à la charade, elle en devinait, et même elle en composait, et même elle avait eu une charade imprimée sous son nom dans le *Mercure*, *par Mlle Adélaïde-Aldegonde du Verger*, rentière; il est bon de dire cependant que M. le chanoine Vincent avait travaillé pour sa bonne part dans cette charade en commandite, dont il aurait pu revendiquer les plus beaux vers, et dont il avait laissé toute la gloire à son amie Mlle Adélaïde-Aldegonde du Verger, comme un homme au-dessus de ces bagatelles.

Depuis ce jour d'illustre mémoire, Mlle du Verger avait ajouté à ses trois passions le bon Dieu, l'argent monnayé et la médisance, une quatrième et dernière passion, la charade, qui comprenait aussi l'énigme et le logogriphe, enfans de la même famille. Deviner des charades, composer des logogriphes, étonner de son esprit toute une ville jalouse, c'était pour Mlle du Verger le plus subtil et le plus charmant des passe-temps; surtout ce qui la rendait bien fière et bien heureuse, c'était de pouvoir chaque mois remettre à M. l'abbé Vincent son *Mercure de France*, en lui disant d'un air modeste et glorieux tout à la fois : — Cherchez le mot, monsieur l'abbé, je l'ai déjà trouvé, *moi!*

C'était donc le logogriphe du mois de mai qui attirait si fort l'attention de Mlle du Verger; or il faut avouer qu'il y avait de quoi inquiéter un esprit plus subtil.

LOGOGRIPHE.

Cultivée autrefois par des peuples fameux,
De leurs travaux j'ai consacré la gloire,
Et sans le secours de l'histoire,
Je les fais vivre encor chez leurs derniers neveux.
De douze membres composée,
Il est pour me trouver une méthode aisée.
12 et 6 vous diront qui je suis.
Quand je suis belle j'embellis;
Mais de dix de mes pieds quelquefois l'ignorance
Me fagotte si plaisamment
Que, bien loin d'être un ornement,
Je perds toute mon élégance.
Mon premier quart a versé bien du sang.
1, 3, 6, 7, 10, 2, souvent au plus haut rang,
Et souvent au plus bas étage:
Je ne perds ni ne gagne à de tels changemens.
Lecteur, reprends mon tout, et de trois élémens
Il saura t'offrir l'assemblage.
9, 5 et 3 je suis bon à quitter;
6, 5, 9, 11 et 7 donnent de quoi flatter
Des humains la pauvre cervelle.
3, 4, 1, 6, je fais une guerre cruelle
A 2, 1, 9, à qui 7 ajouté,
Du corps humain présente une partie.
5, 3, 1, 2 et 7 paya cher sa folie.
8, 5, 3, 7, je suis de grande utilité
Aux boudoirs de sa majesté.
Je compte par milliers les auteurs de mon être;
A me chercher, lecteur, je t'aiderai peut-être.
2, 10, 3, 4 et 7 m'ont servi de berceau.
Je me change en 3, 1, 8, 4, 6 et 7,
7, 3, 1, 2 et 6, au regard d'un distrait.
3, 2 et 5, je porte l'épouvante,
Quoique partant souvent d'une ame fort contente.

Cherchez des lieux où sans danger
On ne peut guère voyager;
Cherchez un meuble de ménage,
Une admirable invention,
Qui vous fait voyager chez toute nation,
Une province et ville de Hollande,
Un plat cher à la gent gourmande,
Une machine dans les eaux
Qui fait trembler tous les bateaux,
Une charge spirituelle
Où l'on porte bas la dentelle,
Un coquillage, un bon poisson,
L'endroit d'où l'on nous fait leçon,
Une voiture sans portières,
Et le gagne-pain des notaires,
Une fille qui sans retour
Par la sœur est chassée, et la sœur à son tour
S'enfuit avec une vitesse extrême;
Ce qu'avec ses défauts on aime;
Un pays de l'Asie, un peuple mécréant,
Ce qu'il ne faut pas qu'on nous coupe,
L'ordinaire goûter d'une bourgeoise troupe,
Une voiture, ensuite un conducteur,
Un mot qui vous fait mal au cœur,
Un purgatif enfin, deux notes de musique :
Mais il me semble aussi que par trop je m'explique;
Et si je n'arrêtais mon indiscrétion,
Bientôt je vous dirais mon nom.

Vous pouvez juger du saisissement de Mlle du Verger à la lecture de ce terrible logogriphe. Son œil gris se troubla, ses joues pâles pâlirent, sa bouche grimaçante fit une horrible grimace; la malheureuse venait de comprendre que ce logogriphe était au-dessus de ses forces, et elle devint muette et pensive devant cette page hiéroglyphique. « Mais aussi, pensait-elle, quelle gloire pour moi si je pouvais la deviner! »

La jeune et belle Saint-Aymar n'était pas tellement en contem-

plation devant la robe rose aux accessoires bleus et blancs, qu'elle ne s'aperçût du coup violent qui venait de frapper sa cousine, et celle-ci ne chercha pas à dissimuler la cause de son trouble et de son chagrin.

— Oui, ma cousine, cela est ainsi; je suis perdue de réputation; je n'ai pas trouvé un seul mot de ce logogriphe; oh! que l'abbé Vincent va me prendre en pitié! Prenez pitié de moi; je suis bien à plaindre, ma pauvre Saint-Aymar.

Mme de Saint-Aymar qui était bonne au fond, et que sa cousine venait d'obliger, la consola de son mieux. « Tenez, lui dit-elle, ma cousine, prêtez-moi ce logogriphe je le devinerai peut-être d'ici à deux jours, et alors je viendrai vous dire le mot quand je l'aurai trouvé. Elle disait cela, la jolie femme, uniquement pour porter un peu d'espoir dans le cœur de sa cousine, car jamais elle n'avait rien deviné excepté une énigme sur l'*amour*.

Jeune, dès en naissant,
Je vais toujours rapetissant,
Et je finis par être imperceptible.

Eh bien! cette nouvelle espérance, toute faible qu'elle était, ranima la pauvre du Verger. Elle savait la Saint-Aymar bien coquette, mais elle savait aussi qu'elle avait fort peu de prétentions au bel esprit, et qu'elle lui ferait volontiers le sacrifice d'un logogriphe sans s'en vanter à personne, comme avait fait l'abbé Vincent, en pareille circonstance. — Ma cousine, ma bonne cousine, dit la du Verger hors d'elle-même, gardez-moi bien le secret et ne montrez le *Mercure* à personne: on dira que le coche est en retard. — O ma cousine! si dans deux jours vous parveniez à m'apporter le mot de ce logogriphe (vous savez combien je vous aime, et en même temps elle l'embrassait à l'étouffer), je n'ai rien au monde à vous refuser, ma bonne, ma douce, et je crois même que la vieille fille ajouta ma jolie Saint-Aymar.

Mme de Saint-Aymar, à demi étouffée, sortit de chez sa cousine, emportant les cent francs dans sa poche droite et le *Mercure de France* dans sa poche gauche, et ne songeant déjà plus au *Mer-*

cure, mais tout entière à sa vengeance. Payer l'huissier et l'envoyer chez la présidente, ce fut l'affaire d'un instant. L'huissier, homme habile, choisit le temps où madame la présidente était à table, pour lui glisser son petit exploit; puis il s'enfuit à Paris à toutes jambes. Un exploit à la femme d'un président! et quel exploit! Des termes affreux! A cette lecture, madame la présidente tombe de son haut; elle crie, elle se lamente, elle invoque le ciel. Le président avait beau dire : — Calmez ce transport, ma femme! rien n'y faisait. La Saint-Aymar triomphait dans son cœur!

Toute la ville, attentive à ces débats, ne parlait pas d'autre chose; la ville oublia même le *Mercure de France*, même la belle forêt printanière. Il était donc urgent de terminer ces débats au plus vite. Le président, qui aimait Saint-Aymar, en sa qualité de poète, lui fit demander une entrevue sous le vieil orme : à cette entrevue presque judiciaire furent convoqués les deux autres poètes pour servir de juges et d'arbitres dans cette grande affaire. Voilà donc le vieil arbre, auditeur accoutumé de tant de beaux vers, changé en une espèce de tribunal! Ces quatre poètes, ordinairement si heureux et si perdus dans leurs fantaisies rimées, arrivèrent là lentement, solennellement, tristement, juridiquement. Le président, arrivé le premier, salua ses confrères en silence, et tout de suite il leur exposa la triste dispute entre sa femme et Mme Saint-Aymar; il leur raconta l'assignation qu'il avait reçue et le procès qui s'en était suivi. En même temps le bailli protesta en son nom qu'il était désolé de toute cette affaire, qu'il ne voulait pas désobliger ni le président ni madame la présidente; mais que cependant il ne pouvait pas payer tout seul les harnais blancs et verts. Ce petit discours et cette petite soumission du bailli obtinrent parmi les juges le plus grand assentiment.

L'abbé, qui avait à se faire pardonner son incartade de quatre vers, et qui d'ailleurs n'était pas fait aux usages de la justice, trouva un bon moyen de couper le nœud gordien de cette étrange difficulté. — Je propose, dit-il, de mettre ces dames d'accord, en condamnant madame la présidente à payer sa part des harnais verts et blancs, parce qu'elle les a commandés; condamnons aussi

madame la baillive, pour n'avoir pas consulté madame la présidente sur le choix desdits harnais, à changer de robe avec elle, à lui donner la robe rose en retour de la robe bleue, si bien que madame la présidente ne pourra plus refuser de payer les harnais, et que ces deux dames seront d'accord.

L'arrêt, ainsi formulé, fut accepté avec transport par le président, qui voyait jour à contenter sa femme, et par le bailli, qui trouvait ainsi le moyen de ne payer que la moitié des harnais. Le maître des eaux-et-forêts opina du bonnet, comme un homme indifférent qui ne voulait se mettre mal avec personne. L'arrêt fut prononcé *à l'unanimité!*

Restait seulement à signifier l'arrêt, chose difficile pour le bailli. Il ne savait pas l'étendue de son arrêt, le pauvre homme! Aussi bien y alla-t-il franc jeu. La présidente sacrifia son avarice et la honte de l'ironie au désir d'humilier sa rivale. Elle avait enfin la robe rose! Mais que devint la pauvre Saint-Aymar quand elle apprit de la bouche même de son mari qu'il fallait renoncer à cette belle robe rose, qui allait si bien avec les harnais verts et blancs! Elle était donc vaincue par sa rivale! Il fallait céder! Il fallait prendre cette odieuse robe bleue et cette affreuse garniture petit-soufre, et se montrer dans la ville et dans les bois avec cet attirail! La jeune femme avait le cœur brisé ; elle avait les yeux pleins de larmes; elle était si malheureuse que son mari s'en aperçut. —Qu'as-tu, ma femme? lui dit-il; qu'as-tu donc?

Et la pauvre Saint-Aymar, arrêtant ses larmes et prenant les deux mains de son mari dans les siennes :—Monsieur, lui dit-elle, vous me faites bien du mal; monsieur, vous me déshonorez! Comment voulez-vous que je prenne la robe bleue de cette présidente, et que je lui donne ma jolie robe de taffetas rose et blanc? Je sais bien ce que vous allez me dire, que je suis trop pauvre et que vous êtes trop pauvre pour que nous puissions payer ces harnais en entier ou acheter une autre robe; et d'ailleurs c'est après-demain dimanche, c'est le jour de la promenade, jamais on n'aurait le temps de me faire venir une robe rose, quand bien même j'aurais l'argent pour la payer; et si je ne vais pas à la promenade, la présidente ira



seule avec ma robe et mes harnais! Ainsi, monsieur, je ne veux point de consolation, ou plutôt je n'en veux qu'une seule, qui ne vous coûtera rien et qui me rendra la plus heureuse des femmes. En même temps elle tirait de sa poche le *Mercure de France*. Oh! par pitié, dit-elle à son mari, par pitié, devinez pour moi le mot de ce logogriphe. Il y va de ma vie; dites-moi ce mot-là demain matin, et je suis sauvée; surtout gardez-moi le secret. En même temps la belle Saint-Aymar se retirait dans sa chambre, laissant son mari confondu, anéanti, dans un rêve!

Il vit bien que ce n'était point un rêve quand il se trouva seul à seul en présence du fatal *Mercure*. Le livre était ouvert au logogriphe, dont une large corne marquait la place; il n'y avait pas à s'y tromper. M. Saint-Aymar avait, il est vrai, une certaine habitude de ces sortes de tours de force; mais cette fois toute son habileté était en défaut : il avait beau lire et relire cette énigme, elle n'avait pas de sens pour lui. Cependant les heures s'envolaient à tire-d'aile, et l'honnête bailli calculait en lui-même que s'il voulait sauver sa femme à si bon marché d'une si grande douleur, il n'avait plus devant lui que vingt-quatre heures de méditation.

Mais il aimait sa femme; il prit donc une résolution désespérée. Il imagina de parcourir un à un, en commençant par la première lettre de l'alphabet, tous les mots du dictionnaire de l'Académie. Il y aura bien du malheur, pensa-t-il, si dans tous les mots de la langue je ne trouve pas le mot de mon logogriphe. En même temps il parcourait tous les mots du dictionnaire, et à chaque mot nouveau il se répétait les vers du logogriphe :

Cultivée autrefois par des peuples fameux,
De leurs travaux j'ai consacré la gloire.

Bah! disait-il, je sais déjà qu'il s'agit d'une chose féminine! Il venait ainsi d'abréger la moitié de sa tâche, et il passait sans les lire tous les substantifs masculins.

Il employa ainsi toute la nuit à ce travail où il mit tout son esprit, tout son zèle, toute sa pensée. Jamais il n'avait cherché avec

plus d'ardeur, même ses rimes dans le dictionnaire de Richelet! Cependant l'aurore descendait par degrés sur ce dictionnaire entr'ouvert, et plus l'aube du jour se colorait, plus l'énigme paraissait obscure. Que serait-il devenu, le malheureux, si le hasard n'était pas venu à son secours? En effet, ce mot tant cherché commençait par un A!

Quand il eut trouvé son mot, le bon Saint-Aymar ne put d'abord pas croire à son bonheur. A la fin cependant, quand il eut bien composé, décomposé et recomposé le mot fatal, il poussa un grand cri. A ce cri, sa pauvre femme accourut à demi nue et toute tremblante! Je l'ai trouvé, s'écria Saint-Aymar non sans fermer le dictionnaire, Et elle, sans répondre, se jeta dans les bras de son mari. Alors il fallut bien que ces deux ames qui allaient se briser se fissent jour par les sanglots et par les pleurs. Laissez-les couler, ce sont des larmes de joie et des sanglots de bonheur.

Cependant ce samedi, qui promettait d'être si triste, se montre radieux. Mme Saint-Aymar, à peine levée, se hâte d'envoyer sa robe rose à sa rivale, et elle reçoit en échange la fatale robe bleue, avec l'accompagnement petit-soufre. On a beau examiner ce front si chargé de nuages la veille encore, ce front est calme et radieux. Aussitôt que la belle Saint-Aymar eut reçu la robe bleue en échange de sa robe rose, elle se rendit chez sa cousine du Verger, qui elle-même avait passé une bien triste nuit à se répéter :

Cultivée autrefois par des peuples fameux,

et qui n'avait rien deviné encore; la pauvre vieille fille, tourmentée par cette idée fixe, en était plus vieille que jamais; mais quand elle vit arriver sa cousine Saint-Aymar, belle, reposée, souriante, elle s'écria tout aussitôt : Vous l'avez deviné, ma cousine! Vous le savez, ce mot fatal! Et elle était inquiète, haletante, perdue. Mme de Saint-Aymar lui dit simplement : Je le sais! ma cousine, comme si elle était habituée à de pareils succès; puis, voyant que la crainte et la joie se partageaient également ce



pauvre cœur, Mme Saint-Aymar aborda franchement la question.

—Ma cousine, lui dit-elle, l'autre jour, ici même, en m'embrassant, vous m'avez promis de ne me rien refuser si je vous apportais le mot du logogriphe; eh bien! je vous l'apporte; vous le saurez toute seule, je n'en préviendrai personne. Demain dimanche, chez la présidente, vous pourrez deviner le logogriphe en plein salon, en plein *Mercure;* j'ai même fait deux vers que vous pourrez envoyer au *Mercure*, pour lui dire que vous avez deviné le logogriphe. Eh bien! tout cela est à vous, si vous voulez changer cette robe rose (et elle lui montrait la robe de la jeune mariée qui n'était pas partie) contre la jolie robe bleue que voici. Voyez, ma cousine, cette robe bleue est toute neuve, toute fraîche, elle n'a pas été portée; elle ira à merveille à cette jeune fille qui se marie, et qui n'a pas besoin d'être parée; on est toujours si belle les premiers jours! La cousine ne répondit pas; mais à un certain clignement de l'œil droit, la belle Saint-Aymar comprit qu'elle était exaucée, et tout aussitôt elle s'empara de la robe rose et de l'accompagnement bleu et blanc, s'empressant en même temps de mettre à la place la robe bleue et l'accompagnement petit-soufre. Si la pauvre femme n'est pas morte à cet instant-là, c'est qu'on ne meurt pas de joie. Elle était si joyeuse qu'elle s'en allait sans remercier la du Verger et sans lui dire le mot du logogriphe; la du Verger l'arrêta, l'œil étincelant : —*Et le mot du logogriphe!* lui dit-elle; on eût dit à la voir une lionne qui a perdu ses petits.

Voici le mot, répondit Saint-Aymar : *Ar-chi-tec-tu-re!* Puis, jetant là *le Mercure* et emportant la robe, elle s'enfuit heureuse et folle et légère à ravir; elle défiait bien plus que l'avenir : elle défiait le lendemain.

Mlle du Verger, restée seule, ne pouvait en croire ses oreilles et son bonheur. —Oui, disait-elle, c'est bien cela : architecture, dans lequel on trouve *art*, *architecte*, *arc*, *acteur*, *are*, *terre*, *eau*, *tic*, *titre*, *chat*, *rat*, *rate*, *Icare*, *cire*, *cachet*, *écart*, *cri*, *rue*, *cric*, *trictrac*, *archer*, *Cythère*, *hier*, *cruche*, *carte*, *ire*, *chère*, *Utrecht*, *hare*, *arche*, *eue*, *chute*, *rechute*, *état*, *Au-*

triche, *huître*, *truite*, *chaire*, *charrette*, *acte*, *archi*, *recteur*, *crèche*, *cuir*, *tact et chair*, *trait*, *écriture*, *heure*, *race*, *Thrace*, *Turc*, *artère*, *tarte*, *échec*, *tache*, *tart*, *hâte*, *carie*, *trace*, *char*, *charretier*, *achat*, *tartre*, *ut*, *ré*.

Et s'il y avait dans toute la ville une femme aussi heureuse que Mme Saint-Aymar, c'était à coup sûr Mlle du Verger.

Enfin le dimanche arrive; vient la messe; la messe se passe, puis on dîne, puis midi sonne, puis une heure; puis enfin les vêpres sont chantées; tout se remue dans la ville; tous les équipages sont prêts : la promenade sera brillante. Et chacun de se demander : *Comment va faire cette pauvre Saint-Aymar?* Mettra-t-elle la robe bleue de la présidente? Fera-t-elle dire qu'elle est malade? Cependant la présidente arrive dans sa robe rose et conduite par les chevaux aux harnais verts et blancs. Chacun admire l'harmonie de cet équipage; et toutes les femmes de plaindre tout haut *cette pauvre Saint-Aymar!* Mais, ô surprise! car tout à coup au moment où on allait partir, voilà cette jolie Saint-Aymar qui s'élance dans son char à côté de la présidente; la belle Saint-Aymar que toute la ville s'attendait à voir en robe bleue petit-soufre, porte une robe rose et blanc, mais d'un rose si rose et d'un blanc si blanc, et puis elle est si fière, si triomphante, si transparente, si animée, si heureuse, qu'elle écrase tout-à-fait sa belle rivale la présidente. Aussitôt on bat des mains; la promenade commence; les harnais font merveille : on dirait que les petits chevaux de fermier veulent répondre par leur ardeur à tous les embarras qu'ils ont donnés. On peut juger si cette promenade fut brillante. La présidente enrageait comme si elle eût été encore dans sa robe bleue et petit-soufre. Quant à Mme Saint-Aymar, elle saluait tout le monde à droite et à gauche; elle était aimable, même avec sa rivale, et c'était plaisir de lui voir courber de temps à autre sa jolie tête surmontée d'une charmante plume verte et blanche; ornement plein de goût, qui manquait à Mme Darcy.

Le soir venu, ce fut au tour de Mlle du Verger; elle étonna toute la ville par sa promptitude à deviner le plus obscur des logogriphes, et même on admira beaucoup ces vers qu'elle avait

faits toute seule pour *le Mercure de France* et qu'il n'a pas encore publiés :

> Le mot de votre énigme est architecqueture ;
> J'eus à le deviner beaucoup de tablature.

Rentré chez lui, le bon Saint-Aymar disait en se frottant les mains : — *Je n'aurais jamais pensé que ce fût une chose si utile de deviner les logogriphes.*

Tel était le journal au dix-huitième siècle. Malheureuse époque ! Elle a produit les soixante volumes de Voltaire, trois à quatre volumes de l'Encyclopédie et l'histoire naturelle de Buffon ! Elle s'est émue à la voix de J.-J. Rousseau et aux paradoxes de Diderot ; elle a été éloquente, passionnée, philosophique, révolutionnaire ; elle a tout fait et tout refait ; mais encore une fois, je vous le dis, prenez-la bien en pitié, cette pauvre époque : elle n'a pas su faire le journal !

Jules Janin.

SALON DE 1835.

TROISIÈME ARTICLE.

Deux personnes qui nous ont fait la grâce de nous lire avec assez d'attention pour avoir un avis sur notre examen du Salon, nous ont reproché de parler trop longuement de quelques artistes, et d'en passer sous silence un trop grand nombre d'autres. Nous reconnaissons que le fait est vrai, mais nous n'admettons pas qu'il soit blâmable. Voici nos motifs. Nous avons déjà dit que la critique d'art pur, la critique d'atelier n'avait selon nous aucune valeur pour les artistes. Ils savent tous, et j'entends parler aussi des plus chétifs, ils savent tous, mieux que personne, ce qui leur manque comme peintres : ils n'ont pas même besoin, pour l'apprendre, d'une de ces hautes amitiés qui imposent à deux hommes unis le devoir de se dire loyalement et sévèrement la vérité. — Il n'y a plus guère de ces amitiés-là. Par notre temps d'égoïsme et de dissipation, on a des connaissances que l'on abandonne quand on en trouve de plus amusantes, et l'on s'inquiète peu de ce que fait celui à qui l'on presse la main; mais les peintres ont pour les avertir de leurs défauts, mieux encore qu'un ami: ils ont, leur propre instinct et l'étude des maîtres. La conscience que nous portons tous en nous ne nous épargne pas dans les momens de méditation, lorsque la nuit, roulant notre tête sur le chevet au milieu du silence, nous nous interrogeons nous-même pour savoir si le hasard a voulu que nous fussions homme de talent, si nous méritons les louanges que le monde nous accorde, si nous valons mieux que le dédain qu'il nous témoigne, si l'avenir est à nous. Dans ces heures de recueillement,

on n'a pas de juge plus sévère que soi-même; alors, croyez-le, les artistes voient bien leur côté faible, et il est peu nécessaire que vous veniez le leur dire. Ce que nous avançons là est tellement vrai que si vous en connaissez et que vous preniez la peine de les observer, vous remarquerez qu'ils font tous profession de mépriser beaucoup les qualités qu'ils ne possèdent pas; de même que lorsque vous êtes forcé de parler d'un de vos ouvrages, c'est toujours le moins bon que vous citez avec le plus de tendresse. Cela est tout simple: nous sommes de petits êtres pleins de petites passions, que les vices inhérens à l'état social ont faits plus infirmes encore qu'ils ne sont naturellement; nous voulons tromper ceux qui nous regardent, mais il est très-rare que nous parvenions à nous tromper nous-mêmes.

— Convaincu de la justesse de ces idées, j'ai toujours pensé qu'il était superflu de faire de la critique spéciale sur le pinceau des peintres ou le ciseau des sculpteurs. Nos observations s'adressent plus haut: c'est à leur ame et à leur esprit que nous nous en prenons; c'est la direction de leur pensée qu'il nous semble intéressant de mettre en relief. A cela, nous ajouterons que la technicité de la critique nous paraît aussi absolument inutile pour le public que pour les artistes. Ce n'est pas vis-à-vis du lecteur la tâche qu'il faut remplir; on ne lui apprendra rien d'essentiel en lui disant que telle jambe est mal faite ou telle figure peu ensemble. La masse du public a eu jusqu'ici pour les arts une grande indifférence; on peut dire, je crois sans crainte de s'avancer trop, qu'il ne les a jamais compris; l'important est donc de l'initier à leur beauté, en lui en découvrant les nobles secrets, et de le faire jouir des ineffables délices qu'ils procurent à ceux qui les aiment. Pour notre compte, nous ne prétendons pas atteindre ce but très-beau et très-élevé, mais nous y visons parce que nous le croyons le meilleur. Afin d'y arriver, nous ne regardons pas comme utile de prendre les tableaux l'un après l'autre sur les murs du Louvre, et d'en faire un inventaire qui sera d'ailleurs toujours d'une monotonie désespérante, le critique eût-il la verve de Diderot; il suffit des plus éminens pour en faire des textes d'observation: ce que l'on dit pour les uns s'applique à tous, et si l'on a dit vrai et juste, c'est ensuite à chacun à en faire son profit particulier.

Il faut que les hommes se produisent eux-mêmes d'abord, pour que la critique puisse introniser leur gloire. Le devoir de la critique est de tirer de la foule ceux qui se distinguent, mais elle n'a pas à deviner ceux qui

sont capables de se distinguer. Elle ne doit point se charger d'édifier la réputation des artistes, à moins, bien entendu, qu'elle ne rencontre une belle œuvre méconnue ou proscrite. Voilà pourquoi, tout en parlant de peu de monde, nous aurons relevé, à la fin de nos articles, quatre ou cinq noms tout-à-fait ignorés, ou que l'on s'obstine à tenir trop bas. Il n'entre pas dans nos vues de mentionner tous les exposans, et nous ne nous croyons pas obligé de le faire. A quoi bon? Là, comme dans la belle parabole de l'Evangile, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Avec un certain degré d'intelligence, on arrive à une peinture irréprochable, à une peinture sans vice ni vertu. Pour cela, il ne faut être doué d'aucune flamme d'en haut: il suffit de travailler avec assiduité. La pratique en toute chose est devenue si facile! On fait un tableau sans faute comme un maître d'écriture fait une page où toutes les lignes sont bien droites. Il y a beaucoup de ces peintres dans l'école française, comme, au reste, il y en eut probablement toujours beaucoup dans toutes les écoles. Quelque sujet qu'ils traitent, ils ne varient jamais; la passion qui donne la vie, ils ne s'en doutent pas. Ils font des figurans et non des hommes : aujourd'hui saint Laurent sur son brasier, demain une jeune fille regardant une fleur; l'un et l'autre de la même espèce, de la même placidité, l'un et l'autre privés d'ame. Ils ont un poncif qu'ils appliquent à tout, à peu près comme un expéditionnaire qui copie une déclaration de guerre ou une invitation à dîner de la même écriture. Nous pouvons estimer ces gens-là comme d'honnêtes industriels; mais il nous est impossible de leur accorder le grand nom d'artistes : ceux que la nature n'a pas mis au nombre de ses privilégiés, ceux qui ne sont pas appelés, par suite d'une disposition bienheureuse, à imprimer le cachet du beau à tout ce qu'ils touchent, ne feront jamais que des images. « La science et l'étude sont inutiles sans une vocation native », disait le peintre anglais West. Aussi, dans notre manière de voir, MM. Féron, Ansiaux, Vinchon, Delorme, Monvoisin, Navez, Forestier, et vingt autres, sont des hommes que l'on a le droit de mettre de côté. Ce qu'ils savent, ils l'ont péniblement appris : ils n'ont rien qui leur soit propre; on pourrait changer leurs noms sur leurs toiles que tout le monde s'y tromperait, et qu'aucun d'eux ne perdrait ni ne gagnerait à cette étrange loterie. Ils n'existent pas pour nous comme peintres; ils manquent de la première qualité d'un artiste, celle de donner à son œuvre cette empreinte vivifiante qui met immédiatement le spectateur en rapport avec elle: inexplicable don de la nature, grâce auquel les Fla-

mands savent nous intéresser à la représentation d'un chou et d'une tranche de potiron. Ils se sont trompés, ils ont oublié ce qu'il y a de sagesse dans ces paroles que j'ai recueillies ce matin sur un papier d'enveloppe : « Celui qui ne compte que sur son intelligence ou sur les formules de la science, n'y trouvera jamais le secret de la vie. » Ils exercent un art sans avoir mission de la nature pour cela ; ce n'est plus qu'un métier, nous n'avons rien à démêler avec eux. Parmi ceux pour lesquels nous sommes forcés de montrer ce cruel dédain, il se trouve sans doute des travailleurs infatigables qui étudient avec courage, et dont il faudrait honorer la persévérance. Nous savons qu'il y a des hommes qui dépensent une grande fermeté, et qui usent leur vie à poursuivre une gloire qu'il ne leur est pas donné d'atteindre, comme il est plus obscurément encore des cœurs qui s'épuisent de sang à chercher un bien qu'il ne faut pas même rêver ! Pour ceux-là, nous avons la plus tendre, la plus sympathique compassion ; mais que faire de plus? Leurs œuvres sont présentes ; la critique, en leur montrant l'estime qu'ils méritent, ne leur prêtera pas la valeur que Dieu leur a refusée !

Nous nous sommes livrés, presque malgré nous, à ces réflexions ; car elles nous ramènent sous le joug d'une fatalité que nous voudrions toujours pouvoir chasser de notre esprit ; mais s'il est quelque chose qui puisse consoler de la tristesse qu'elles inspirent, c'est assurément l'éclat des faveurs que le ciel accorde à quelques-uns. Dans ce nombre, nous plaçons Mme de Mirbel. Ses travaux, depuis plusieurs années, la mettent, selon nous, en première ligne. La miniature, qui n'avait été regardée jusqu'ici que comme une branche très-secondaire de l'art, a été relevée par elle aux yeux des plus difficiles, jusqu'à la puissance de la plus belle peinture. Faire le portrait comme elle le fait, c'est aspirer glorieusement au rang d'Holbein, de Velasquez et de Van Dyck. Diderot raconte que, causant un jour avec un peintre d'histoire, Lagrenée, je crois, ce dernier lui dit : « Savez-vous pourquoi, nous autres peintres d'histoire, nous ne faisons pas de portraits? C'est que cela est trop difficile. » Lagrenée avait raison. Les passions des hommes sont presque toujours écrites sur leur figure ; un portrait, pour être vraiment remarquable, ne doit pas être seulement une copie littérale et matérielle du visage, il faut encore qu'on y trouve le caractère et les habitudes du modèle. C'est l'ame autant et plus que le corps qu'il faut peindre. Quelle autre qualité surpassera celle-ci dans un portrait? Comment dire que le peintre est

grand et digne de son nom, s'il l'a négligée? N'est-il pas réellement homme de génie, celui qui, après avoir lu dans les replis les plus secrets de la pensée, résume en quelques lignes sa découverte et la fait vivre sur la toile? Mme de Mirbel paraît avoir senti cela; elle cherche cette propriété toujours poétique, qui fait la valeur réelle d'un portrait. Ainsi nous allons bientôt reconnaître, si nous voulons étudier celui du président Ami, que c'est un des plus beaux de l'école moderne. Cet homme assis, la tête haute, porte dans son grand air tout ce que la magistrature peut avoir de dignité. Ceux qui ont connu le président disent que son portrait est fort ressemblant, mais que sa personne était privée de cette allure de haute distinction et de solennité. C'est que l'artiste a jugé qu'elle n'avait pas seulement à peindre un homme, mais aussi à représenter un magistrat. Pour elle, le président Ami était un de ceux qui administrent la justice du grand royaume de France. — Il y a au Musée un Louis XIV, par Rigaut, qui est un chef-d'œuvre dans ce genre. On ne peut rien concevoir de plus royal que cet homme, drapé d'hermine, un poing majestueusement posé sur la hanche, sans mouvement, comme un Jupiter qui n'a qu'à froncer le sourcil pour ébranler l'Olympe, calme, fier, entouré de flots de soie, de brocart, de velours et de glands d'or. On dit que celui qu'ils appellent le grand roi était un comédien qui représentait superbement; mais je doute fort qu'il ait jamais eu cet air-là. Il n'y a de roi semblable que dans la tête d'un artiste. Toute cette poésie peut s'accorder parfaitement avec la vérité, et nos peintres auraient plus d'occasion qu'on ne croit de l'employer, s'ils le voulaient. Comment se fait-il qu'ils n'aient tous pu faire jusqu'à présent de Louis-Philippe qu'un père dont on veut conserver les traits à ses enfans, ou un officier de garde nationale? Artistiquement parlant, Louis-Philippe est autre chose que cela, c'est le prince d'une grande nation dont il faut honorer jusqu'à l'image.

De même qu'il y a autant de physionomies différentes que d'individus, il y a autant de tons de chair que d'organisations diverses; et, selon cette organisation, la couleur de la peau se divise en une variété infinie de teintes qui constituent ce que nous appellerions volontiers l'individualité de la peau. S'il faut l'avouer, nous n'avons bien apprécié cette extrême finesse de la nature qu'en examinant les miniatures de Mme de Mirbel. Sous ce rapport, on peut la considérer comme un grand coloriste. Elle se rend un compte sévère de tous les accidens de la face, les plans les plus fins, ces mouvemens imperceptibles de la nature, que l'on peut à peine

sentir, elle les saisit avec un bonheur extrême. On les retrouve cette année dans le portrait de Louis-Philippe et dans celui d'une jeune femme appelée Mme P***. Jamais visage n'a eu plus de relief; jamais contours de tête n'ont mieux tourné sur l'ivoire. Si l'on pouvait craindre quelque chose, ce serait que Mme de Mirbel ne se laissât engager trop avant dans sa route d'observation, et ne finît, en se livrant trop aux délicatesses de détail que nous louons, par rapetisser la nature, qui se présente toujours large et grande. C'est, du reste, par cette minutie de recherche, on ne peut en douter, qu'elle est arrivée à faire profondément vrai et à établir sa supériorité sur les deux plus habiles portraitistes de notre école, M. Champmartin et M. Decaisne. Elle ne procède pas par une manière adoptée depuis long-temps et pratiquée journellement; chaque masque est pour elle l'objet d'une étude particulière, tandis que ses deux rivaux, moins puissans, moins réfléchis, ou pour dire beaucoup mieux, plus préoccupés d'autre chose, plus dédaigneux de la vérité, soumettent la nature à un parti pris, qu'ils ont reconnu tout à la fois beau et favorable à leur organisation. Aussi cherchez à vous rappeler l'ensemble des œuvres de ces trois artistes : ceux de la femme vous frappent par une variété infinie; ceux des hommes, au contraire, se ressemblent tous dans la ligne qu'ils ont réciproquement préférée. Les portraits de M. Champmartin appartiennent à une même famille, famille du Nord, au visage rond, aux yeux nébuleux, à la chair blanche, unie et molle. Tous les membres en sont calmes et impassibles : hommes ou femmes, ils ont tous quelque chose d'imposant et de grave. Les portraits de M. Decaisne sont aussi d'une même famille, famille flamande peut-être, au visage allongé, transparent, rose et blanc. Dans celle-là, toutes les femmes veulent être des duchesses; tous les hommes veulent avoir des airs de prince. C'est justice à leur rendre; ils réussissent parfois à ce qu'ils cherchent; mais, pour notre compte, nous aimerions mieux qu'ils gardassent leur naturel. Je n'ai jamais vu un portrait de M. Decaisne qui eût la peau brune, jamais un de M. Champmartin qui eût des yeux noirs; celui-ci teinte tout en bleu, celui-là tout en rose, parce que l'un et l'autre, quand le modèle se présente à eux, sont absorbés par un effet préconçu qu'ils veulent rendre; parce que l'un, pas plus que l'autre, n'emploie sa volonté à peindre juste. Loin de nous l'idée de faire entendre que leurs portraits ne sont pas ressemblans; ils ont trop d'intelligence de l'art pour donner un même type à toutes leurs figures, pour les jeter dans un moule commun; mais ils ont

dont nous parlions tout à l'heure. Qu'importe? l'œuvre n'est pas moins belle : Holbein est aussi grand, aussi admirable que Van Dyck.

Après les trois personnes dont nous venons de parler, on doit considérer M. Rouget comme le plus fort parmi ceux qui se sont spécialement consacrés aux portraits. Le GÉNÉRAL BEAUHARNAIS, père du prince Eugène, qu'il expose cette année, est d'une peinture très-simple et très-vraie. M. Schwiter possède au plus haut degré l'harmonie de ton, qui a fait l'objet de nos précédentes observations; nous avons vu entre autres, de lui, une étude de femme enveloppée dans un manteau vert, qui est d'un charme de couleur ravissant. Mme Rude dédaigne tout-à-fait cette qualité, à en juger par son tableau; rien là n'est adroitement sacrifié, rien ne se rapporte à la tête, qui devrait être le point principal, le centre rayonnant; la robe de satin est admirablement faite et l'emporte si fort sur tout le reste, que c'est bien plutôt le portrait d'une robe que celui de Mlle E***. Une autre femme, Mlle Élise Journet, a exposé un buste d'homme d'une peinture remarquablement énergique. Il faut à une femme une bien vive exaltation d'artiste pour manier une brosse aussi vigoureusement. Mlle Bresson a mis moins de force dans son portrait de Mlle LAMBERT, qui est d'une bonne simplicité. Celui de Mlle TOUSTAIN, par Mlle Georgine Gérard, serait également une chose de valeur si la pose était moins maniérée, et l'air de la tête moins vaporeux. Mettez à côté de ces noms celui de Mme Dalton, qui depuis plusieurs années envoie à l'exposition des tableaux de nature morte, d'une couleur superbe, et vous pourrez joindre cinq artistes aux femmes qui honorent beaucoup notre temps par un talent consciencieux.

M. Hesse est de ceux dont les œuvres portent le cachet de gravité que nous aimons : on se rappelle son brillant début. Les OBSÈQUES DU TITIEN, exposées il y a trois ans, fixèrent les yeux sur lui; on regrette qu'il n'ait montré depuis que des portraits, non pas que nous prenions pour un signe d'infériorité de faire seulement des portraits, mais parce que nous considérons l'universalité de talent comme un signe évident de supériorité. Van Dyck, sur la fin de sa vie, abandonna les grandes compositions. La recherche de la pierre philosophale, qu'il s'était mis dans la tête de trouver, le ruinait, et il fallait que le peintre exécutât vite beaucoup de portraits pour alimenter le creuset de l'alchimiste. Il n'avait plus le temps de composer des tableaux, mais il en avait fait de si magnifiques qu'ils rivalisent avec ceux de son maître Rubens. A voir la PRÉDICATION DE SAINT JEAN, par M. Champmartin, on peut s'affliger qu'il se soit ex-

clusivement livré depuis cinq ou six ans aux portraits ; mais il avait tracé auparavant de grandes et belles peintures, et elles furent si mal comprises que peut-être n'a-t-on pas le droit de lui demander pourquoi il l'abandonne. M. Hesse n'est point dans ce cas ; nous devons nous plaindre qu'il se soit arrêté sitôt. Au reste, ses deux derniers ouvrages attestent un changement fâcheux dans ses idées; ils sont contagionnés d'Ingrisme; la peinture a de la sévérité de contours, mais elle est sans relief et totalement privée de couleur, c'est-à-dire de vie : car la couleur, c'est la vie. Nous aurions préféré suivre M. Hesse dans sa recherche des Vénitiens. Il faut beaucoup le répéter aux artistes : la première loi qu'ils doivent s'imposer en entrant dans la carrière, c'est de se bien rendre compte de ce qu'ils sont capables de faire et de la ligne qu'ils veulent suivre. Ces hésitations , ces changemens de route nuisent à leur avenir. Le temps passé dans l'école que l'on abandonne est presque toujours du temps perdu, et il est remarquable que les artistes les plus distingués de notre époque sont ceux qui ont toujours marché dans la voie qu'ils avaient adoptée à leur point de départ. Voyez Robert, Granet, Decamps, pour ne citer que ceux-là. Nous ne conseillons pas de l'obstination, mais de la fermeté. Beaucoup de maîtres, nous le savons, ont modifié et même changé leur première manière , mais c'est quand ils rencontraient une école encore inconnue et qui leur semblait préférable. Aujourd'hui les artistes ont toutes les écoles sous les yeux ; ils doivent, dès leurs premiers pas, adopter celle où leur nature les porte, et pourra le mieux s'inspirer.

M. Mottez a envoyé deux portraits de Bruxelles. Celui surtout de la PRINCESSE DE LIGNE nous a paru tout-à-fait beau. Il est conçu dans un grand style. La tête finement modelée domine bien la composition , et l'ensemble est d'une bonne harmonie de couleur. Mais un tableau que personne ne doit négliger, c'est LE DUC DE MONTPENSIER (1792), par M. Faure; il renferme les meilleures qualités du genre. La figure entière a un aspect d'élégance et de juvénilité qui convient parfaitement à cet officier encore blond comme un enfant. Son visage est tendre et naïf; aucune passion n'est venue laisser de traces sur cette blanche physionomie. Le peintre a eu là une inspiration excellente; il y a de la force de pensée à concevoir ainsi un portrait. Il nous reste à citer les miniatures de M. Fradel et de M. Pommayrac. Tous deux sont élèves de Mme de Mirbel, et leur talent porte l'empreinte de vie qui distingue le maître; on se plaint avec raison qu'ils fassent partir, l'un et l'autre, tous leurs ouvrages d'une

base trop blanche : mais ils nous paraissent, à nous, mériter un reproche bien plus grave, c'est celui de manquer d'indépendance, de s'attacher trop servilement aux pas du professeur. Il est bon d'aller étudier à une grande école, mais il n'y faut jamais laisser sa volonté, son moi. C'est un bel éloge sans doute que de dire à un miniaturiste : vos ouvrages semblent être des copies de Mme de Mirbel ; cependant, nous n'aimerions pas être ainsi loués. Voilà qu'aujourd'hui, MM. Pommayrac et Fradel sont d'habiles miniaturistes : cela ne suffit pas ; s'ils veulent se faire un nom, il faut désormais qu'ils se fraient une route à eux. M. Jacques soutient dignement sa vieille réputation : dans son portrait en pied de Mme Gide, le jeu du pinceau est caché avec beaucoup d'art. Mme Augustin a peut-être moins de souplesse, mais elle rachète ce défaut par une grande sagesse de dessin. Elle a exposé un portrait de femme dans lequel il y a une main très-bien exécutée. C'est une hardiesse dont nous lui tenons compte d'autant plus volontiers que les peintres en miniature ne nous y ont pas accoutumé.

Après avoir mentionné un superbe portrait d'homme, au pastel, par Mlle Clotilde Gérard, et aussi quelques pastels de M. Giraud, qui ont beaucoup de verve, nous n'aurons plus à nous occuper que de M. Henriquel Dupont. Celui-ci se place en dehors par des qualités toujours soutenues. Le bien chez lui n'est pas un accident, un bonheur de hasard qui protége chez d'autres des œuvres ordinairement médiocres ; le mérite que l'on remarquait les années précédentes dans ses pastels, une touche fine et délicate, on le retrouve encore au même degré cette année. Ce que fait M. Dupont manque ordinairement du jet de force et d'énergie que l'on aime à retrouver partout ; mais c'est toujours tendre, distingué et plein de charme. Nous préférons dans son exposition le portrait de la Petite Fille. Il est difficile de rien voir de plus gracieux comme composition, de plus fin et plus léger comme exécution, que ce petit ange. La nature de l'enfance est rendue comme il n'y a que les artistes à part qui sachent le faire.

Avec un portrait de M. Lehmann, plein de caractère, et un autre de M. H. Scheffer, qui est très-dur, mais qui a un beau sentiment de recherche, voilà tout ce qui nous a paru digne d'être mentionné. Il est probable que j'en passe, et des meilleurs peut-être ; mais comment faire pour tout voir, tout découvrir au milieu de cette innombrable armée? On consacrerait les deux mois de l'Exposition à examiner que l'on n'y parviendrait pas. Nous avons

regardé avec la plus scrupuleuse attention, avec l'envie de n'oublier volontairement personne, et nous notons tout ce qui nous a frappé : on ne peut nous demander davantage. Il faut même nous savoir gré de nous être dévoué, pour ne pas manquer de justice, à cette froide nomenclature; c'est une généreuse abnégation d'écrivain, dont beaucoup d'artistes peut-être n'useraient pas envers nous. Du reste, nous devons dire comme observation générale, que nous n'aurions jamais pu nous faire une idée, si nous ne l'avions vu, du mauvais goût d'ajustement qui règne dans la masse des portraits de femmes, et des airs apprêtés que les peintres ont le tort de leur laisser prendre. On ne conçoit guère la manie qu'ont presque toutes les femmes de s'affubler, pour se faire peindre, de grandes toilettes qu'elles ne mettent souvent qu'une fois par an, et dont le moins grave défaut est de leur enlever toute naïveté de mouvement : nous en avons remarqué un grand nombre, coiffées de ces incroyables turbans, inventés par nos stériles marchands de modes, et de ces toques insignifiantes, toutes chargées de plumes faites, je crois, dans l'intention de montrer à la postérité que malgré l'élégance dont se piquent les Françaises, elles n'ont pu trouver d'autre ornement pour leur tête que les plus embarrassantes et les plus sottes inventions du monde.

On ne voit pas au Salon le portrait de M. Molé; M. Ingres n'a pas voulu qu'il fût exposé; M. Ingres trouve qu'on n'a pas pour lui assez d'admiration en France, et il se venge d'une patrie ingrate en lui refusant ses ouvrages. Les familiers se sont chargés de la parole du maître. C'en est fait : le maître nous délaisse, il nous abandonne à nous-mêmes. « Le public l'a vu pour la dernière fois, écrivait-on textuellement lors de son départ pour Rome. Son atelier sera désormais son unique salon d'exposition. Ce n'est point là serment léger ni d'auteur ni d'amant : l'effet suit la parole. L'œuvre magnifique qu'il vient d'achever, le portrait de M. Molé, ne paraîtra pas à l'Exposition de 1835. L'heureux M. Molé n'a obtenu qu'à ce prix l'une des plus belles pages de l'école française. Le public est sous l'interdit. » Qui est le plus coupable, du maître qui se retire dans sa tente, parce qu'il ne se trouve pas assez prôné, ou d'une patrie dans laquelle il y a des hommes de talent pour écrire sérieusement de pareilles choses? Nous n'avons pas vu le portrait de M. Molé. On nous a dit que le propriétaire l'aimait beaucoup, et notre délicatesse répugnait à obtenir de lui la permission de voir une peinture que nous aurions pu être dans le cas de critiquer. Nous ne pouvons donc en parler. D'un autre côté, il y aurait outre-

cuidance à venir examiner, à propos d'un tableau absent, la manière de M. Ingres, et à combattre les admirations de parti pris. Nous nous taisons; mais tout en respectant ce qu'il y a de vraiment beau dans une persévérance comme celle du peintre du SAINT SYMPHORIEN, nous devons déplorer l'aveuglement de son amour-propre. Espérons que M. Ingres reviendra sur un premier mouvement d'humeur. Il n'est pas digne du ferme courage qu'il a montré toute sa vie d'abandonner ainsi le champ de bataille au moment où l'on ne peut savoir qui l'emportera. Quand les chevaliers étaient en présence, celui qui sortait volontairement de la lice était considéré comme vaincu.

Nous voulons terminer aujourd'hui notre article en parlant de quelques ouvrages qui n'ont pu trouver place encore dans nos observations. Alors il ne nous restera plus à voir que les tableaux d'église, auxquels nous consacrerons notre prochain article, et les paysages, que nous joindrons à la sculpture pour clore notre travail sur l'Exposition. Après cela, nous laisserons reposer nos lecteurs et leur donnerons plus tard l'examen promis des ouvrages refusés par le jury.

Commençons par un dessin à la plume, que M. Allier a envoyé de Bourbon-l'Archambault. C'est une composition très-étendue, tout un petit poëme. L'auteur a pris une ballade bourbonnaise; il a fait un dessin au-dessus de chaque strophe, qu'il a écrite avec des lettres ornées, et il a encadré et lié tout ensemble avec des ajustemens gothiques d'un goût et d'une invention réellement extraordinaires. M. Allier est un de ces hommes de province, ignorans de toutes notions d'école, vierges des lieux communs parisiens et pleins d'une séve qui surabonde. Sa ballade est extrêmement curieuse et d'une originalité parfaite. Ce n'est pas de l'art appris, c'est de l'inspiration, mais une inspiration heureuse et féconde. Il est évident que M. Allier ne pourrait faire un tableau; la science lui manquerait. L'inexpérience se trahit à chaque pas dans sa JOLIE FILLE DE LA GARDE; mais on y trouve aussi un sentiment très-pur du gothique et une poésie de conception qu'un homme doué d'une merveilleuse aptitude artistique peut seul posséder. Il n'y a de rapport entre le dessin de M. Allier et les ouvrages dont nous allons parler que l'obligation où nous sommes de les jeter sur la même page. On nous permettra donc de ne point chercher de transition pour dire que Jeanne d'Arc a encore fourni cette année le sujet de cinq ou six tableaux. C'est une bien glorieuse vie que celle de Jeanne d'Arc. On croit lire une légende en lisant son histoire, tant sont ma-

gnifiques l'exaltation de cette jeune fille ingénue et l'ardeur céleste qui la précipite à travers les combats, où elle surpasse les plus intrépides guerriers en valeur et en habileté! Jeanne d'Arc vécut et mourut pour son pays. C'est une idée bonne et patriotique que de la peindre dans toutes les circonstances de sa vie. La pauvre femme du peuple, qui osa prendre sur elle les destinées de la France, sera toujours belle à présenter à nos souvenirs et à notre admiration. Cependant, comme un tableau ne saurait mériter notre attention par cela seul qu'il est bien pensé, de tous ceux qui l'ont mise en scène, nous ne pouvons citer que M. Jollivet et M. H.-J. Scheffer. M. Jollivet a choisi le moment où elle paraît devant le tribunal qui la condamna à mort. Sur la vaste toile qu'il a employée, le tribunal forme un grand carré au milieu duquel est l'héroïne. Guillaume Érard, montrant le bourreau d'un geste fougueux et impitoyable, lui crie : « Abjure! » Et elle lève le bras pour prononcer cette réponse naïve : « Je m'en rapporte à l'Église universelle si je dois abjurer. » Le vice mortel de ce tableau est d'être froid et mal senti. Jeanne d'Arc a une robe grise, garnie de fourrures blanches, ouverte sur le côté, de façon à laisser voir tout le bas de sa jambe! M. Jollivet mérite, outre cela, un grave reproche, celui d'avoir voulu peindre des paroles. La peinture ne peut représenter qu'une action; car il lui est impossible d'indiquer le moment précis où le geste s'accorde avec le discours. N'y a-t-il pas une grande ignorance des premières lois de l'art d'aller lui demander ainsi ce qu'il ne peut faire? M. Jollivet a réparé les torts de sa JEANNE D'ARC par un *Lara* méditant, qui est d'une bonne expression et d'une belle couleur. Preuve nouvelle à l'appui d'une vérité démontrée pour nous : c'est qu'il est plus facile de faire un petit tableau qu'un grand.

M. H. Scheffer a pris Jeanne-d'Arc au moment où on la conduit au supplice. Le prêtre qui l'a trahie se jette à ses pieds et invoque son pardon; le moine qui l'accompagne les regarde avec une sorte d'épouvante. Il ne nous semble pas qu'il soit très-heureux d'avoir pris l'intérieur d'une charrette pour lieu d'une pareille scène; peut-être est-ce parce que la conception manque de caractère et qu'on ne retrouve dans le tableau de M. H. Scheffer, peint d'ailleurs avec beaucoup de soin, ni l'époque, ni Jeanne d'Arc, la sainte fille mystique? M. Collin est beaucoup plus fort que MM. Jollivet et H. Scheffer; sa STATION DE GITANOS a de l'accent et de la vérité : trois figures y sont réellement belles, et cependant on regarde bien moins son tableau que ceux dont nous venons de parler. Cette remarque, que

tout le monde a pu faire, assure parfaitement la solidité des principes que nous avons émis jusqu'ici sur la moralité de l'art. Certes, si MM. Jolivet et Scheffer n'avaient ennobli leurs pinceaux d'une grande pensée, d'un souvenir inspirateur, nous n'aurions pas eu à parler d'eux, et ils prendraient place après M. Collin. Ils ne sont pas doués de cette puissance du génie, qui captive par une beauté éternellement nouvelle et vivifiante; mais ils ne manquent pas non plus du talent qui peut donner une valeur honorable à leurs travaux, lorsqu'ils éveillent la sympathie du spectateur. S'ils avaient peint une corbeille de fruits, leur œuvre eût été fort insignifiante, tandis que la pensée qui soutient les deux JEANNE D'ARC leur donne de la portée.—Encore une fois, ce serait une niaiserie de croire que nous voulons faire des artistes autant de professeurs de morale la brosse ou le ciselet à la main. Nous prêter de pareilles idées, ce serait se charger d'un ridicule. Que les hommes de génie s'inspirent uniquement au splendide foyer qui les illumine! Heureux créateur de ces types nobles et purs qui impressionnent vivement les ames les plus vulgaires, quelque sujet qu'ils traitent, ils serviront toujours bien le monde. Nous ne sachons pas que Mozart ou Weber aient jamais pensé à donner une leçon utile à la société en écrivant le DON JUAN ou le FREICHUTZ, et cependant il est certain que vous ne les entendez pas sans éprouver les émotions les plus bienfaisantes. Jamais Listz n'a joué du piano devant moi sans que ma tête se relevât avec fierté, sans que mon esprit, exalté grandement, sortît vainqueur des mille étroites passions qui nous rapetissent. Si j'avais un ennemi, et que je le rencontrasse après une symphonie de Beethoven, je lui offrirais le baiser de paix. Nous l'avons déjà dit, le beau porte en soi la plus haute moralité, mais il n'est pas donné à tous les hommes d'atteindre ces sublimes régions de l'art. Ceux qui ne sont pas ainsi en communication avec Dieu doivent donc, autant pour nous que pour préserver leurs œuvres de l'oubli, les rendre socialement utiles, en les appliquant à consacrer ce qui est bien et à flétrir ce qui est mal.

V. SCHOELCHER.

Bien que nos lecteurs n'aient guère besoin de cela, nous croyons devoir rectifier plusieurs erreurs qui se sont glissées dans l'impression de nos deux premiers articles.—Dans le second, page 46, au lieu de à travers les *fenêtres*

d'une vieille porte, lisez *fentes ;* page 50, au lieu de où *les hommes* se ruent, lisez où *ils* se ruent ; même page, au lieu de une théorie de *moralité*, lisez *moraliste ;* page 53, au lieu de le caractère de *génie* prosaïque, lisez *gêne*. Nous ne nous serions pas occupés de ces fautes, si quelques-unes ne nous faisaient dire des choses un peu ridicules. Ainsi, page 59, au lieu de la surabondance de *génie*, lisez *d'énergie*. De même, dans le premier article, page 332, au lieu de *principaux* gentilshommes, lisez *pimpans ;* page 333, au lieu de la reconstruction exacte de *l'école*, lisez *l'époque*.

PEINTRES CONTEMPORAINS.

LOUIS ET THÉODORE GUDIN.

Il était environ six heures du matin ; la lumière fausse et blafarde d'une orageuse journée d'équinoxe (le 4 mars 1823) commençait à poindre, et la pluie, fouettée par de violentes rafales, venait battre et ruisseler aux vitres d'un atelier de peinture, situé dans une maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

A la vive clarté d'une lampe que faisait pâlir le jour naissant, assis auprès du feu, deux jeunes gens semblaient écouter le bruit du vent avec un plaisir mélancolique, et jouir de ce bonheur de contraste qui fait trouver, pendant l'orage, tant de charme au bien-être du foyer.

Ces deux jeunes gens étaient Louis et Théodore Gudin.

Tous deux étaient arrivés à cette phase décisive de la vie des grands peintres où les longues et incertaines études ont porté leur fruit, où la pensée, jusque-là confuse, se dessine et se formule nettement, où l'on dépouille les derniers langes de l'école, parce que le *soi*, l'originalité, commence à poindre. Phase unique dans la vie de l'artiste, où il a comme une radieuse prévision du brillant avenir tant de fois rêvé ; c'est alors, c'est dans ces rares et fiévreux instans d'hallucination, que les plus vastes et les plus grandioses conceptions lui paraissent faciles et réalisables ; c'est enfin pour lui l'heure d'une sereine et noble confiance dans sa force et dans sa volonté.

Louis et Théodore Gudin en étaient donc alors à cette époque de leur

carrière, si féconde en aspirations et en espérances sublimes. Unis, dès l'enfance, par le plus impérieux sentiment d'affection fraternelle; plus tard, plus étroitement liés encore par une entière parité de goût, de projets et d'études; tous deux originaux dans leurs conceptions, ils venaient de se promettre, dans ce dernier entretien, de fondre leurs deux génies en une seule et puissante idée artistique, comme ils avaient uni leurs cœurs dans une sainte et profonde affection, voulant imiter ces deux artistes de l'école florentine, qui, peignant, aux mêmes toiles, laissèrent deviner à la postérité la part de chacun dans ces glorieux travaux. Aussi, en songeant aux résultats de la fusion de ces deux talens si complets, on ne peut que déplorer amèrement la fatalité qui les sépara; car le hasard ne rapprocha jamais deux natures plus heureusement douées.

Avant de songer à la peinture, Théodore Gudin, par une bien singulière et peut-être instinctive prévision, s'était passionnément épris du métier de marin. Un brave et digne capitaine américain, M. Burke, ami de sa famille, se chargea de son apprentissage; et Théodore Gudin, malgré les larmes de sa mère et de son frère Louis, qui voyaient de funestes présages dans de furieux coups de vent d'équinoxe, dont la violence causa plusieurs sinistres au moment de son départ de Dieppe, Théodore Gudin, dis-je, appareilla pour New-York le 15 septembre 1819, sur *le Manchester-Packet*.

Après trois années de navigation et de séjour en Amérique, Théodore Gudin revint en France; les grandes scènes de cette nature primitive, l'immensité de l'océan, les vastes solitudes du Nouveau-Monde avaient impressionné vivement cette imagination rêveuse et ardente, et le capitaine Burke admira souvent avec quelle impassible témérité le grand peintre futur, qui alors ignorait lui-même sa glorieuse vocation, malgré les plus grands dangers, épiait jusqu'aux moindres effets pittoresques de la tempête ou de l'ouragan, sans se rendre compte de ce besoin impérieux d'observation.

A son retour à Paris, Théodore Gudin trouva son frère en voie de succès progressifs; car Louis Gudin, guidé par la rigoureuse logique du génie, avait trouvé l'inspiration dans un ordre de faits qui devaient sympathiser profondément avec la tendance naturelle de ses idées: — à son imagination bouillante, chevaleresque, mais souvent mélancolique et sombre, il fallait un sujet fécond en contrastes à la fois éclatant comme une fanfare de guerre, ou triste et poignant comme un chant de regret. Il eut

vite choisi. La gloire des armées de France était insultée par les partis. Napoléon était à Sainte-Hélène. Louis Gudin retraça nos batailles gigantesques avec une âpre et brûlante énergie, et trouva, dans son indignation, le secret de cette poésie grandiose et mélancolique, qui saisit à l'aspect de ses compositions, immenses comme celles de Martin, puissantes et colorées comme celles de Salvator Rosa.

Et l'on ne taxera pas ces paroles d'exagération, si l'on a seulement vu ses gravures des *Victoires et Conquêtes*, admirables encore de mouvement et de pensée, bien qu'un burin malhabile ait perdu en partie le style et le caractère imposant des originaux.

Quant à ces derniers, M. Théodore Gudin les a recueillis à grands frais, avec un pieux respect pour la mémoire de son frère. Nous dirons, avec plusieurs maîtres de notre école, qu'une suite de tableaux conçue d'après ces magnifiques dessins, telle que voulait et pouvait l'exécuter Louis Gudin, avec son incroyable vigueur de coloris, soutenu de son dessin pur et sévère, eût été une des plus grandes créations artistiques des temps modernes.

Ce fut donc au milieu de cette carrière si pleine de séve, et qui florissait déjà, que Théodore Gudin trouva son frère Louis, en revenant d'Amérique. Les succès de Louis lui révélèrent sa vocation; Théodore, déjà grand peintre par la pensée et l'observation, céda facilement aux instances de son frère qui, par l'instinct d'un cœur aimant, devinait peut-être à quel avenir il était appelé. Aussi, un matin, Théodore Gudin, accompagné de son frère, alla bravement déclarer à sa mère qu'il serait peintre, et qu'il renonçait à la marine.

L'excellente mère fut aussitôt de l'avis de ses fils, préférant de beaucoup les orages de la vie d'artiste aux orages de la vie maritime, et Théodore Gudin, suivant son frère à l'atelier de Girodet, se mit à l'œuvre avec une ardeur incessante.

De ce moment les études de Théodore Gudin ne furent plus qu'une suite de succès inespérés, dont on comprendra l'incroyable rapidité, en songeant que, pendant trois ans, il avait étudié la nature avec une attention profonde; il ne lui restait donc plus à acquérir que la partie matérielle de l'art, *le faire*, *la main;* aussi bientôt il sut traduire sur la toile le fruit de ses observations, si long-temps méditées, avec cette puissance et cette vérité naïve de coloris qui le placèrent si haut dans l'école.

Ce fut alors, en se rendant compte de leurs progrès mutuels, que les

deux frères eurent cette pensée de fondre leurs deux forces en une ; et que l'on songe aux prodiges que cette pensée eût produits, si Louis Gudin eût peuplé les vastes et admirables paysages de son frère, et si Théodore Gudin eût peint les horizons profonds et les cieux sombres ou étincelans qui se déroulaient sur les immenses batailles de son frère! D'après cela, à quelle hauteur n'eussent pas atteint ces deux génies, éclairés par une critique franche et soutenus par une émulation touchante et fraternelle!

Les deux frères devaient commencer par retracer cet épisode d'un Canadien qui, voyant malgré ses efforts son canot entraîné vers la chute d'une énorme cataracte, se résigne et s'abandonne à l'impétuosité du courant.

Qu'on se figure cette profonde solitude, ce torrent furieux encaissé dans un roc couvert d'une végétation géante, cette chute d'eau bondissante et reflétée des derniers rayons du soleil; et puis, au milieu de cette nature imposante et sombre, se laissant entraîner à l'abîme qui l'engloutira peut-être, un homme, seul dans un frêle canot, qui s'abandonne à cet épouvantable danger avec le calme stoïque du sauvage!... Quel tableau!... Que l'on en juge par le passé de l'un et l'avenir accompli de l'autre!...

Ce fut à creuser et à discuter l'exécution de ce tableau, qui devait être d'une très-grande proportion, qu'une partie de la nuit du 3 au 4 mars avait été employée par les deux frères... D'autres projets aussi les avaient occupés; une large et féconde série de travaux s'était déroulée à leurs yeux : jamais l'avenir ne leur avait paru plus souriant et plus beau ! Exaltés par ces pensées de gloire et de poésie, ils ne pouvaient dormir; une inexplicable irritation nerveuse, qu'ils attribuaient au temps orageux de l'équinoxe, les agitait; plusieurs fois les larmes leur vinrent aux yeux sans qu'ils pussent s'expliquer pourquoi; jamais enfin leur conversation n'avait été plus intime, plus tendre, plus remplie de vœux fervens l'un pour l'autre.

Lorsque le jour fut tout-à-fait haut, sur les huit heures du matin, Louis et Théodore Gudin, avant de sortir, allèrent embrasser leur mère; elle fit les plus vives instances à ses fils pour qu'ils renonçassent à aller naviguer sur la Seine dans une embarcation appartenant à un de leurs amis. En vain la pauvre mère leur représenta la violence du vent, la pluie; les deux frères persistèrent. Louis était souffrant. Malgré cela, ils partirent.

Je l'ai dit: c'était une triste et orageuse journée d'équinoxe; des nuages épais, gris et rapides, chassés par l'ouragan, couvraient d'un reflet som-

bre les eaux jaunâtres de la Seine, qui, soulevées par ce vent impétueux, se brisaient sur les arches des ponts en lames assez fortes.

Environ vers les neuf heures du matin, l'attention des curieux qui bordaient les quais fut attirée par la manœuvre, plus intrépide que savante, d'un petit canot noir à lisse rouge et à pavillon blanc, qui louvoyait entre les ponts Royal et Louis XVI. Le vent était alors si violent, qu'un des plats-bords de cette frêle embarcation rasait la surface de l'eau et menaçait de la faire sombrer à chaque instant. M. de Beaumont, ex-aspirant de marine, tenait le gouvernail; Théodore et Louis Gudin étaient à l'avant de cette yole.

Partis du pont Royal, on les voyait arriver sur les culées du pont Louis XVI avec une effrayante rapidité. Quelques bateaux de blanchisseuses et plusieurs trains de bois encombraient les approches de la première arche. Au lieu de virer de bord afin de ne pas s'engager dans cet étroit passage, M. de Beaumont laissa malheureusement porter, manqua la passe, et le canot, entraîné par le vent et le courant, alla se briser contre l'arête de l'arche.

Le choc fut si épouvantable que l'embarcation, mise en pièces, coula presque aussitôt. M. de Beaumont est entraîné par le courant, et disparaît. Louis Gudin disparaît aussi; mais son frère, excellent nageur, plonge pour le sauver, le saisit et revient sur l'eau, soutenant son frère évanoui, et appelant du secours à grands cris... Plus de mille personnes se pressaient sur le pont, et regardaient cet épouvantable accident avec une cruelle et imbécile curiosité... Pas une ne porta secours à cet homme qui criait : Sauvez mon frère!

Des gens du port, des mariniers, étaient là tout près, sur les trains de bois: quoique dans un bateau à rames il n'y eût pas le moindre danger, pas un n'osa démarrer un canot pour aller sauver ces deux hommes, dont l'un était évanoui, et dont l'autre, s'affaiblissant de plus en plus, rassemblait ses dernières forces pour crier encore une fois, avec l'horrible accent du désespoir : Mon frère!... Sauvez donc mon frère!!!

— Rien... personne ne bougea... Ces gens avaient peur, ou pensaient sans doute aux cinquante francs que rapporte le corps de chaque noyé. — Aussi quand ils virent les deux hommes disparaître; car Théodore Gudin, ayant épuisé ses forces à lutter contre le courant, était à son tour entraîné par le poids du corps de son frère, qu'il ne voulait pas quitter; quand ces gens, dis-je, eurent vu disparaître les deux frères, trois ou quatre

des plus braves démarrèrent un bateau, et s'avancèrent prudemment près de l'arche: un dernier élan de rage et de désespoir ramena un instant Théodore Gudin à la surface de l'eau; un des bateliers lança son croc et le manqua... Un second fut plus heureux, et l'atteignit par son collet, au moment où il coulait à fond, et le retira évanoui, mourant... mais il le retira seul...

Le corps de Louis Gudin fut retrouvé un mois après, mutilé, dépouillé de tout, par les riverains de je ne sais quel village du bord de la Seine, qui lui coupèrent un doigt pour lui voler une bague, et cela à quatre lieues de Paris, et cela avec une si exécrable avidité qu'on aura peine à me croire.

A peine revenu d'une longue maladie, causée par cet effroyable événement, Théodore Gudin, sachant que le corps de son frère avait été retrouvé dans ce village, s'y rendit, pour tâcher de recueillir tout ce qui lui avait appartenu. — Les pillards du cadavre avouèrent, parlèrent d'une montre, d'une bague, d'une chaîne, trouvées sur un mort; dirent qu'ils savaient bien qui les avait, — mais que pour ravoir ces objets il fallait *les payer, et les bien payer*... — Le malheureux frère offre le double, le triple de leur valeur; les riverains ne veulent rien entendre. — Un ami de Théodore Gudin, outré d'une si épouvantable cupidité, court se plaindre au maire de la commune, qui répond benoîtement: — Hélas! que voulez-vous, monsieur? si mes administrés ont ces objets, on ne peut pas non plus leur donner la torture pour les ravoir ou leur prouver qu'il les ont; le mieux est de passer par où ils veulent. — Quand l'ami revint, Théodore Gudin avait conclu son précieux marché, en payant vingt fois la valeur de ces objets qu'il recherchait avec une si pieuse et si sainte avidité. — Cela s'est passé et se passerait encore à cinq lieues de Paris, en pleine civilisation, quand le progrès nous déborde. Cela s'est passé sur le vertueux sol où florissent tant de lois électorales, municipales, nationales, départementales... Et puis l'on ira chercher, pour nous épouvanter, je ne sais quelles narrations de la rapacité féroce des sauvages de l'Océanie!....

Ce fut ainsi que mourut Louis Gudin, à peine âgé de vingt-deux ans. Nous sommes heureux et fiers d'avoir, dans cette imparfaite esquisse biographique, donné une analyse de cette vie si courte, si remplie, et qui promettait un si riche et si fécond avenir pour la gloire de l'école française. On se souvient du beau tableau de *Kléber en Égypte*, qui fut une des

premières pages exposées par Louis Gudin. On a tout dit sur la noble et touchante composition de ce sujet et sur la mâle énergie du coloris. Un autre tableau, d'une époque un peu plus avancée, et qui se distingue déjà par la touche indélébile du grand maître, restera comme preuve éternelle et désespérante de tout ce que pouvait Louis Gudin. Ce tableau appartient à M. le colonel Feisthamel, qui a bien voulu nous laisser admirer cette magnifique page de nos annales militaires.

Louis Gudin était de taille moyenne et d'une vigueur presque athlétique; sa physionomie, ouverte, franche et bonne, avait parfois une expression de tristesse poignante, surtout depuis qu'une perte, irréparable pour son cœur, eut marqué son front du sceau du malheur et fait vibrer en lui une corde bien douloureuse peut-être, mais qui lui révéla tout un monde d'impressions nouvelles, et jeta sur ses plus éclatantes conceptions je ne sais quel reflet sombre et mélancolique.

Si j'en crois mes souvenirs et les regrets de tous ceux qui l'ont connu, Louis Gudin, liant, dévoué, plein de cœur, avait aussi une volonté de fer; mais ce qui frappait surtout en lui, c'était cette expression de bonté gracieuse et naïve, qui naît peut-être de la conscience d'une haute supériorité, que nous appellerions presque la bonté de la force. Nous avons parlé de son affection pour son frère; nous ne pourrions lui comparer que son culte pour sa mère. Encore une fois, regrets éternels sur cette vie qui manqua si tôt et si cruellement aux destinées promises.

Dans un prochain article, nous nous occuperons spécialement de M. Théodore Gudin, et de trois remarquables tableaux qu'il a exposés cette année.

EUGÈNE SUE.

CHRONIQUE.

Le ministère anglais vient de tomber au bruit de la motion de lord John Russel, et aux applaudissemens de la chambre des communes. Il faut quelques jours encore attendre une recomposition, car il est impossible de suivre la presse anglaise, bien plus aventureuse que toutes les presses du monde, sur les espérances chimériques qu'elle se plaît à fonder sur les ruines du parti tory.

La Bourse de Paris ne s'est pas plus émue de ce fait que de la mort du duc de Leuchtenberg, moissonné à la fleur de l'âge sur ce rivage portugais déjà fatal à don Pédro. Les couronnes sont pestilentielles à Lisbonne.

Mina poursuit paisiblement sa carrière de fusillades et de contre-marches. Il s'amuse à présent à passer par les armes les pères des jeunes Navarrais qui ont pris parti pour don Carlos. Celui-ci ne peut pas rester au-dessous d'un pareil adversaire, et tous les villages suspects lui servent de cigarettos. C'est le beau idéal de la guerre civile.

Le début de M. le duc de Fitz-James à la chambre des députés, les nouvelles vraies ou supposées qui nous arrivent d'Alger, et la lecture du cinquième acte d'Arbogaste, dont M. Viennet a mortifié l'Académie, n'ont rien d'assez intéressant ou d'assez positif, pour que nous tardions plus long-temps à parler des représentations théâtrales qui ont rempli cette semaine.

— THÉATRES. — THÉATRE-FRANÇAIS. — CHARLOTTE BROWN. — S'il fallait en croire les auteurs qui écrivent pour la scène française, l'Allemagne serait le pays le mieux doté de chartes stupides, de mœurs barroques, de types biscornus; le pays où l'on ignore le plus volontiers les lois de la rai-

son, du bon sens et du savoir-vivre. Nous avons signalé quelquefois cette manière de procéder des vaudevillistes, qui consiste à prendre un grand-duc quelconque, qu'on appelle le *grand-duc* tout court; à l'entourer d'un conseiller imbécile, nommé *Bêtemann;* d'un ministre des finances nommé *Chipemann*, d'un général brusque et taquin, nommé *Rudemann;* à plonger ce personnel, barbouillé de mousse de bière, dans une atmosphère de pipes, au bruit de la valse de rigueur et de la ballade funèbre, et à couper le nœud de leur pièce avec une loi, un usage ou une tradition supposés en vigueur dans les états imaginaires du grand-duc anonyme. Ce moyen était d'un grand secours sous la restauration, alors qu'on était forcé d'exporter d'abord les ridicules indigènes pour les réimporter sur la scène française. Alors on mettait tout sur le compte des grands-ducs allemands, ou des kans tartares, ou des empereurs chinois. Le public savourait l'allusion. Mme de Bawr n'a voulu reproduire aucun personnage actuel de notre monde politique. Nous jouissons d'ailleurs du droit de faire des peintures exactes et crues, de dire des noms à haute voix, de grimer des visages d'après des ressemblances connues, toutes choses plus positives que l'allusion, dont la transparence amusait souvent le public, comme un bas fin et bien tiré fait valoir une jolie jambe. Mme de Bawr n'avait à représenter qu'un intérieur de famille où il se passe une chose assez incroyable, assez folle; de ces choses qui ne se passeraient pas en France, dans un ménage bas-breton; et c'est encore la pauvre Allemagne qui paie la folle-enchère de cette invraisemblance dramatique.

M. de Rosberg, qui pourrait bien s'appeler *Bêtemann* en raison de la bévue qu'il a commise, a marié son fils Henri à la nièce d'un tailleur. Or, la ville où le mariage a eu lieu est tellement grande, les habitans s'y connaissent si peu, que M. de Rosberg ne soupçonne pas l'existence d'un tailleur dans sa famille; et pourtant cet oncle n'est pas un tailleur dans le vieux, mais un tailleur riche et en renommée. Il reste à M. Rosberg une fille à marier, jeune fille mieux avisée que son frère, et qui a donné dans l'œil du prince héréditaire, on ne sait de quel trône : le père de celui-ci, c'est-à-dire le prince régnant, on ne sait sur quel peuple, vient lui-même chez M. de Rosberg proposer l'alliance de son fils, et au même instant se présente ce terrible tailleur qui, par malheur, ne s'appelle pas *Couturemann.* On lui fait une espèce de leçon à l'aide de laquelle il passera pour un comte; mais ce rôle le gêne comme un habit aux entournures étroites, et la fraude se découvre. M. de Rosberg est furieux, mais le prince régnant n'y regarde pas de si près, et le mariage de son fils est conclu : voilà bien le plus libéral grand-duc qui se soit jamais vu!

On voit que le bon sens de tous les pays, et surtout ce bon sens allemand, si proverbial, est singulièrement outragé dans ce petit passe-temps féminin



peuple, arrange, gouverne de la façon que vous allez voir. Une peuplade de femmes américaines s'est réfugiée dans une contrée sauvage, défendue de tous côtés par des rochers inaccessibles. Elles vivent en paix dans cette forêt vierge du Brésil, je dirais vierge comme elles, si la reine dont elles reconnaissent le pouvoir, n'était une veuve, qui, privée de son mari, tué par une peuplade voisine, a choisi cette retraite pour le pleurer, en associant à sa douleur quelques centaines de femmes. C'est tout simplement une espèce de couvent champêtre, une manière de prendre le voile en plein air, de se cloîtrer dans vingt-cinq lieues carrées. La chasse, la pêche, le tir à l'arc et mille autres passe-temps inutiles à énumérer, remplissent les jours de cette communauté aux jambes nues; un tombeau renfermant les restes du mari de la reine rappelle seul à ces sœurs chasseresses que, par-delà les rochers, il existe des hommes, tant est miraculeuse l'habileté gouvernementale de cette reine à plumes rouges, pour étouffer des idées fatales à sa puissance et à son projet de douleur éternelle.

Que deviendrait au bout de trente ans une peuplade ainsi constituée? Là n'est pas la question : on nous la dépeint à son aurore, riche de jeunes filles qui tiennent encore un serment téméraire. Aussi est-il bien hardi ce Zamore qui a osé franchir les frontières de l'état féminin, et venir prendre sur le front de Brésilia endormie un baiser sans façon, comme en prend un papillon enivré dans le calice d'une rose. Ce contact illicite réveille Brésilia : elle veut percer l'intrus d'une flèche, puis se radoucit, l'aime, danse avec lui, et le cache dans une broussaille pour le dérober à la vue de ses compagnes et de la reine; mais la jalousie de Méloé a découvert sa retraite. Il est menacé, gardé à vue, et enfin mis au concours et gagné dans une lutte d'agilité, d'adresse et de danse, par Brésilia, qui veut à l'instant même donner la liberté à son esclave. La reine s'y oppose, parce qu'elle craint de laisser connaître le secret de sa retraite. On procède par la voie du scrutin pour savoir s'il ne vaut pas mieux se défaire de Zamore; mais une émeute sérieuse le tire d'affaire. Brésilia compte des partisans dans la peuplade; elle les soulève, et tous les dissidens en assez grand nombre abandonnent dans la forêt vierge la reine veuve et la jalouse Méloé. Une retraite en bon ordre est ordonnée par la rebelle Brésilia. Son armée se retire a reculons, la flèche en joue. A ce moment un arc se détend (les uns disent celui de Mme Dupont, d'autres celui de Mlle Duvernay), et une flèche va se planter en vibrant dans la cannelure d'une des colonnes voisines de la loge de M. le duc d'Orléans. Par bonheur, cet épisode, non prévu par le livret, n'a occasioné aucun accident. A la seconde représentation toutes les flèches étaient arrondies, et lord Clenricarde, qui occupait vendredi la loge du prince royal, n'a pas couru le danger d'être éborgné.

Il ne faut donc considérer Brésilia que comme un de ces cadres fragiles

dans lesquels M. Taglioni possède l'art de dessiner des groupes heureux, de gracieux quadrilles au milieu desquels apparaît la figure poétique de sa fille. Mlle Taglioni a trouvé dans les ressources inépuisables de sa grâce et de son bon goût, des moyens tout nouveaux : on se rappelle ce coquet *renversement* qui a fait la fortune du premier acte de LA RÉVOLTE : il ne faut pas moins admirer un pas très-original, dont l'invention lui appartient, et qu'elle a créé pour BRÉSILIA ; c'est une sorte de course circulaire et terre à terre, de l'effet le plus entraînant.

La musique du ballet nouveau est de M. le comte de Gallenberg, comte allemand, célèbre dans son pays, qui porte dans son blason une clef de sol sur champ d'azur : M. de Gallenberg a composé la musique de soixante-dix ballets, au moins : sans juger bien sérieusement, et sur une seule audition, celle de BRÉSILIA, nous pouvons dire qu'elle a semblé gracieuse, et surtout rhythmée avec une grande intelligence des nécessités chorégraphiques.

Le bal de GUSTAVE couronnait dignement le spectacle. On lui avait laissé le brillant *rococo* de son Olympe, son frénétique galop et son étourdissante bacchanale des *folies* ; on l'avait enrichi d'une surprise, le pas nouveau des demoiselles Elssler, et d'une singularité, le menuet dansé par Mlle Taglioni et Vestris. Mlle Fanny Elssler a été jugée dès le premier jour comme une des plus jolies danseuses qu'on ait vues. A son amour-propre de femme, c'est un compliment de mince valeur que nous adressons là. En général, la beauté intrinsèque des danseuses n'existe que dans les vaudevilles, les nouvelles, les rêves d'étudians de première année et les marchés des mères de théâtre. Comme artiste, elle doit aussi faire peu de cas d'une telle flatterie ; car elle a d'autres succès à espérer. Sa danse vive, pétillante, forte et gracieuse à la fois, heureusement entrecoupée de poses voluptueuses, dont l'admirable complaisance de sa sœur Thérèse lui permet de perfectionner tous les détails, a marqué la place qui lui convient et assure pour long-temps la faveur dont elle reçoit les témoignages. La toilette des deux sœurs a été très-goûtée : les papillons qui forment leur coiffure et la garniture de leurs robes produisent un effet très-piquant et très-original.

Une musique lente et solennelle nous a bientôt fait pressentir ce classique menuet du vieux temps dont Vestris avait voulu pour cette fois ressusciter les graves révérences et les respectueux tours de main. Tout le monde connaît Vestris, le dernier de sa race ; chacun sait que c'est un vieillard sec, nerveux, chaussé en escarpins par les temps de dégel ; un homme qui n'a pas d'âge, qui a peut-être deux cents ans, qui en vivra peut-être quatre cents ; le comte de Saint-Germain de la danse, qui a tout vu, dansé avec tout le monde, avec la cour de Louis XVI, avec les

que s'est donné l'auteur. La compensation de cet oubli de la raison et du vrai se trouve dans l'esprit de quelques détails qui ont acquis une grande valeur dans les mains de Mlle Mars et de Monrose, cet acteur si pénétrant que la Comédie-Française a eu le tort de mécontenter, et qui va s'éloigner pour jamais.

Il nous semble pourtant que le Théâtre-Français recrute assez difficilemen sa troupe moissonnée par le temps, ridée, blanchie, rhumatisée par l'âge. La retraite de Monrose serait vivement reprochée à la direction, dont ce n'est pas la première faute. C'est un compte à régler plus tard; il nous suffira de dire que LE MISANTHROPE a été scandaleusement joué, avant CHARLOTTE BROWN : il n'est guère possible d'imaginer un pareil laisser-aller, un pareil ensemble de nullités, de négligence inconvenante. Il n'y a que Mlle Mars qui se soit souvenue d'elle-même, et du chef-d'œuvre dont elle était la seule interprète.

— OPÉRA. — *Représentation au bénéfice de Mlle Taglioni.* — BRÉSILIA. — Un parterre converti en stalles d'un louis, dru, compact comme un parterre à deux francs, quatre rangs de loges encombrées de toilettes éclatantes, couronnés d'un amphithéâtre, ce jour-là trop étroit, où se heurtaient des têtes foulées comme des grains de raisin dans un pressoir, voilà l'aspect pittoresque de cette soirée. Le résultat matériel de cette représentation, 25,000 fr. de recette; il y a de quoi donner du jarret à un danseur de plomb; je connais même des gens qui sauteraient bien haut pour la moitié. Si Mlle Taglioni ne nous avait pas habitués à ses merveilles, elle aurait pu trouver de grands stimulans dans cet hommage du public, qui a tant de peine à traduire ses admirations en billets de banque. Pour procéder par ordre et par la méthode de l'affiche, nous dirons que Féréol, l'acteur qui a toujours froid ou peur, a été peureux à ravir dans le premier acte de la DAME-BLANCHE, que Nourrit a été gracieux, et Mme Dorus-Gras assez faible, et qu'en somme cette musique, si spirituelle et si caressante, a produit une sensation très-agréable.

Mais la seconde partie musicale de ce spectacle coupé en deux, moitié chant, moitié danse, doit laisser un mémorable souvenir. Il a été possible à Rossini de rencontrer des exécutans qui rendissent partiellement, et avec des moyens incomparables, quelques-uns des rôles qu'il a écrits. Jamais pourtant on n'a pu atteindre à cette perfection d'ensemble, à cette puissance des masses dont les artistes de l'Opéra se sont piqués mercredi dernier. Ils semblaient se faire, il est vrai, une question d'amour-propre de rendre avec éclat cette musique dont ils étaient sevrés depuis si long-temps. Mlle Falcon surtout, que nous regrettions naguère de ne pas voir dans le rôle d'Anaï, nous a surpris, nous devons le dire, par les belles notes qu'elle a données

*

dans ce finale. C'est elle qui l'a dominé, et non M. Levasseur. M. Levasseur, qui a un si bel instrument, ne paraît pas prendre son art au sérieux; on dirait qu'il s'ennuie à chanter : ce que d'autres font avec ardeur, lui le fait avec paresse. Mlle Falcon peut voir, par l'effet qu'elle a produit dans le finale de Moïse, combien nous avions raison de l'engager, dimanche dernier, à pratiquer la musique des grands maîtres; et la direction de l'Opéra ferait mieux d'employer le jeune talent de cette cantatrice dans Moïse, qu'il est de son devoir de remonter à neuf, et de nous donner tout entier, que de le fatiguer dans ce déluge de notes qu'on appelle LA JUIVE. L'acte de Moïse a été représenté une seconde fois vendredi dernier, aux applaudissemens de tous les habitués, qui regrettaient pourtant d'entendre, dans les ensembles, la ventriloquie de M. Wartel, substituée à la voix de Nourrit.

Toutes les fascinations de costumes, de décors, de danses, de nudités, avaient été réservées pour BRÉSILIA et le bal de GUSTAVE; car on ne connaît rien de moins somptueux que la mise en scène hâtive, improvisée, du premier acte de LA DAME BLANCHE, si ce n'est la mise en scène ressuscitée, poudreuse et mangée des vers, du troisième acte de Moïse. Ces comparses accoutrés de casaques flottantes, armés de sabres fantastiques, et coiffés de cuvettes dorées, dont l'intention hiéroglyphique n'est justifiée par rien, attestent les progrès que l'art du costume a pu faire depuis quelque années. Pourquoi M. Duponchel, le célèbre costumier de l'Opéra, n'a-t-il pas porté son habile main sur ces vieilleries? M. Duponchel croit-il indigne de lui de s'occuper de la mise en scène des ouvrages de Rossini?

BRÉSILIA, dit l'affiche de l'administration, BRÉSILA, ou *la Tribu des Femmes*, dit le livret que la galanterie de M. Véron fait distribuer à ses habitués, est un ballet conçu dans le système nouveau, dans ce système qui a banni les singeries de la pantomime, ôté à M. Montjoie ses culottes courtes et ses épaulettes de général, à Mlle Legallois ses désespoirs, à M. Élie ses niaiseries amoureuses, à M. Mérante sa paternité musculaire, à Mme Montessu ses lutineries non moins musculaires! Ce n'est donc plus un ballet d'action, un ballet où l'on exprime l'amour en se pressant les côtes, le mariage en rapprochant les deux index, la mort en précipitant les mains vers le souffleur, le bonheur en les levant en haut, l'espérance en montrant du doigt le lustre de la salle; c'est un de ces ballets flottans dans la vapeur d'une tradition, rencontrés dans des espaces imaginaires. BRÉSILIA est un épisode de l'histoire supposée d'une peuplade inconnue, gouvernée par une reine qui n'existe pas plus que les grands-ducs de Mme de Bawr, et qui pourtant ne s'allie pas à des familles de tailleurs; dans ce pays-là on s'en passe. M. Taglioni est comme Alexandre, il n'est pas à l'aise dans le monde connu; il lui faut des mondes nouveaux, qu'il

femmes demi-nues du directoire, et qui passe encore tout son temps à dresser des terpsichores en herbe, comme dirait le CONSTITUTIONNEL, que les épiciers mêmes ne veulent plus lire qu'en sacs ou en cornets. Vestris est entré costumé à la Louis XIV, conduisant Mlle Taglioni, poudrée, en paniers, en talons rouges, costumée à ravir. Ce pas de menuet a été remarquable par la tenue décente et l'exquise distinction de Mlle Taglioni, et l'élégance de grande maison dont Vestris s'est piqué; tout ce travail aristocratique a failli être compromis par une cheville rebelle qui ne voulait pas endurer les tricotemens de l'autre cheville, et qui menaçait de refuser son concours à l'équilibre de Vestris, mais la volonté du maître de la machine a fait entendre raison au membre insurgé, et le dernier des Vestris n'est pas tombé. Une pluie de bouquets et de couronnes a jonché ces planches que la bénéficiaire foulera long-temps encore de son pied aérien, et sur lesquelles le vieux maître est venu, pour lui rendre hommage, laisser ses dernières empreintes.

— VARIÉTÉS. — VAUDEVILLE. — LE PÈRE GORIOT. — Des deux PÈRES GORIOT, un seul a survécu, celui des Variétés. Le Vaudeville a égorgé le sien d'assez bonne grâce; aussi n'en parlerons-nous que pour faciliter un rapprochement. Sur tous les deux, il est une chose utile à dire, c'est qu'il était impossible de faire une bonne pièce de théâtre avec le roman si vrai de M. de Balzac. L'amour du père Goriot pour ses filles est tellement idéal qu'il a besoin d'être expliqué à l'aide des développemens les plus étendus, et que l'auteur a dû recourir à des efforts de psychologie incroyables. Si vous supprimez un seul des anneaux de cette chaîne de dévouement, tous les autres dévouemens deviennent des folies dignes de pitié. Or, la scène ne vit pas de monologues, de méditations, de syllogismes, mais de mouvement, d'action; alors il faut bouleverser LE PÈRE GORIOT de M. de Balzac, faire ici de Vautrin un honnête homme, là du père Goriot un père qui a encore 500,000 francs, ce qui n'est plus d'un vrai père Goriot; lui ôter une fille comme au Vaudeville, lui en donner une troisième comme aux Variétés, total: quatre pour deux théâtres, l'un portant l'autre, ce qui revient au même.

Il est de si mauvais goût d'insister sur les fautes des gens qui les confessent, que nous laissons dormir en paix le GORIOT de MM. Ancelot et Paulin, dans lequel on remarquait une volonté assez formelle d'oublier la composition du livre. Il n'y a plus à s'occuper que du GORIOT de la raison sociale Théaulon, Jaime et Comberousse, qui s'est mieux trouvé d'une imitation plus servile. Outre la baronne et la comtesse, ce Goriot a donc une fille naturelle qu'il a abandonnée, pour laquelle il tient en réserve un capital de 500,000 francs, et que Vautrin a recueillie. Vautrin,

dans ce finale. C'est elle qui l'a dominé, et non M. Levasseur. M. Levasseur, qui a un si bel instrument, ne paraît pas prendre son art au sérieux; on dirait qu'il s'ennuie à chanter : ce que d'autres font avec ardeur, lui le fait avec paresse. Mlle Falcon peut voir, par l'effet qu'elle a produit dans le finale de Moïse, combien nous avions raison de l'engager, dimanche dernier, à pratiquer la musique des grands maîtres; et la direction de l'Opéra ferait mieux d'employer le jeune talent de cette cantatrice dans Moïse, qu'il est de son devoir de remonter à neuf, et de nous donner tout entier, que de le fatiguer dans ce déluge de notes qu'on appelle la Juive. L'acte de Moïse a été représenté une seconde fois vendredi dernier, aux applaudissemens de tous les habitués, qui regrettaient pourtant d'entendre, dans les ensembles, la ventriloquie de M. Wartel, substituée à la voix de Nourrit.

Toutes les fascinations de costumes, de décors, de danses, de nudités, avaient été réservées pour Brésilia et le bal de Gustave; car on ne connaît rien de moins somptueux que la mise en scène hâtive, improvisée, du premier acte de la Dame blanche, si ce n'est la mise en scène ressuscitée, poudreuse et mangée des vers, du troisième acte de Moïse. Ces comparses accoutrés de casaques flottantes, armés de sabres fantastiques, et coiffés de cuvettes dorées, dont l'intention hiéroglyphique n'est justifiée par rien, attestent les progrès que l'art du costume a pu faire depuis quelque années. Pourquoi M. Duponchel, le célèbre costumier de l'Opéra, n'a-t-il pas porté son habile main sur ces vieilleries? M. Duponchel croit-il indigne de lui de s'occuper de la mise en scène des ouvrages de Rossini?

Brésilia, dit l'affiche de l'administration, Brésila, ou *la Tribu des Femmes*, dit le livret que la galanterie de M. Véron fait distribuer à ses habitués, est un ballet conçu dans le système nouveau, dans ce système qui a banni les singeries de la pantomime, ôté à M. Montjoie ses culottes courtes et ses épaulettes de général, à Mlle Legallois ses désespoirs, à M. Élie ses niaiseries amoureuses, à M. Mérante sa paternité musculaire, à Mme Montessu ses lutineries non moins musculaires! Ce n'est donc plus un ballet d'action, un ballet où l'on exprime l'amour en se pressant les côtes, le mariage en rapprochant les deux index, la mort en précipitant les mains vers le souffleur, le bonheur en les levant en haut, l'espérance en montrant du doigt le lustre de la salle; c'est un de ces ballets flottans dans la vapeur d'une tradition, rencontrés dans des espaces imaginaires. Brésilia est un épisode de l'histoire supposée d'une peuplade inconnue, gouvernée par une reine qui n'existe pas plus que les grands-ducs de Mme de Bawr, et qui pourtant ne s'allie pas à des familles de tailleurs; dans ce pays-là on s'en passe. M. Taglioni est comme Alexandre, il n'est pas à l'aise dans le monde connu; il lui faut des mondes nouveaux, qu'il

femmes demi-nues du directoire, et qui passe encore tout son temps à dresser des terpsichores en herbe, comme dirait le CONSTITUTIONNEL, que les épiciers mêmes ne veulent plus lire qu'en sacs ou en cornets. Vestris est entré costumé à la Louis XIV, conduisant M[lle] Taglioni, poudrée, en paniers, en talons rouges, costumée à ravir. Ce pas de menuet a été remarquable par la tenue décente et l'exquise distinction de M[lle] Taglioni, et l'élégance de grande maison dont Vestris s'est piqué; tout ce travail aristocratique a failli être compromis par une cheville rebelle qui ne voulait pas endurer les tricotemens de l'autre cheville, et qui menaçait de refuser son concours à l'équilibre de Vestris, mais la volonté du maître de la machine a fait entendre raison au membre insurgé, et le dernier des Vestris n'est pas tombé. Une pluie de bouquets et de couronnes a jonché ces planches que la bénéficiaire foulera long-temps encore de son pied aérien, et sur lesquelles le vieux maître est venu, pour lui rendre hommage, laisser ses dernières empreintes.

— VARIÉTÉS. — VAUDEVILLE. — LE PÈRE GORIOT. — Des deux PÈRES GORIOT, un seul a survécu, celui des Variétés. Le Vaudeville a égorgé le sien d'assez bonne grâce; aussi n'en parlerons-nous que pour faciliter un rapprochement. Sur tous les deux, il est une chose utile à dire, c'est qu'il était impossible de faire une bonne pièce de théâtre avec le roman si vrai de M. de Balzac. L'amour du père Goriot pour ses filles est tellement idéal qu'il a besoin d'être expliqué à l'aide des développemens les plus étendus, et que l'auteur a dû recourir à des efforts de psychologie incroyables. Si vous supprimez un seul des anneaux de cette chaîne de dévouement, tous les autres dévouemens deviennent des folies dignes de pitié. Or, la scène ne vit pas de monologues, de méditations, de syllogismes, mais de mouvement, d'action; alors il faut bouleverser LE PÈRE GORIOT de M. de Balzac, faire ici de Vautrin un honnête homme, là du père Goriot un père qui a encore 500,000 francs, ce qui n'est plus d'un vrai père Goriot; lui ôter une fille comme au Vaudeville, lui en donner une troisième comme aux Variétés, total: quatre pour deux théâtres, l'un portant l'autre, ce qui revient au même.

Il est de si mauvais goût d'insister sur les fautes des gens qui les confessent, que nous laissons dormir en paix le GORIOT de MM. Ancelot et Paulin, dans lequel on remarquait une volonté assez formelle d'oublier la composition du livre. Il n'y a plus à s'occuper que du GORIOT de la raison sociale Théaulon, Jaime et Comberousse, qui s'est mieux trouvé d'une imitation plus servile. Outre la baronne et la comtesse, ce Goriot a donc une fille naturelle qu'il a abandonnée, pour laquelle il tient en réserve un capital de 500,000 francs, et que Vautrin a recueillie. Vautrin,

qui sait le prix d'un pareil secret, ne veut le lâcher qu'à bon escient. Il propose donc à Rastignac d'épouser une dot de 500,000 francs, moyennant une remise de 100,000; mais Rastignac refuse ses offres, parce qu'il est amoureux d'une petite fille qui est précisément l'enfant naturel du père Goriot et l'héritière que Vautrin voulait escompter. Mais le mystère de cette naissance se révèle; la réalisation des espérances de Rastignac s'opère gratuitement : il n'en coûte pas un sou au jeune amoureux, il n'en revient pas un liard à Vautrin. Celui-ci, ne pouvant empêcher la reconnaissance du père et de l'enfant, vient lui-même la précipiter, en se posant comme honnête homme. « Je suis volé, dit-il; j'ai fait une bonne action. »

Le seul reproche qu'on puisse faire à l'ouvrage de M. Théaulon, c'est de ne rien apprendre de nouveau : on connaît tous ses personnages, déjà on les a vus agir; on se rappelle la peinture si fidèle de la pension bourgeoise, on a médité sur le PÈRE GORIOT et son terrible abandon, admiré l'affreuse poésie de Vautrin. A cela près qu'elle n'apprend rien, n'invente rien, cette pièce est spirituelle, bien conduite, et surtout fort applaudie. Si le roman de M. de Balzac n'existait pas, ce serait un petit chef-d'œuvre : si les éloges circulaires de l'administration des Variétés n'avaient pas fait dire à tous les journaux que Vernet, comme PÈRE GORIOT, était aussi beau que Bouffé comme PÈRE GRANDET, nous aurions été heureux de faire ce rapprochement, qui est juste et vrai : Vernet est admirable!

— On nous écrit de Londres : La troupe de l'*English opera house* vient d'être renforcée d'un puissant auxiliaire; la séduisante Jenny Vertpré vient de reparaître dans LA REINE DE SEIZE ANS et dans LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

Depuis son dernier voyage, Jenny Vertpré n'a rien perdu de ses agrémens physiques, et son talent semble s'être encore développé, s'il est possible. Elle a rempli le rôle de la reine avec cette charmante naïveté, ce goût admirable que nous lui connaissions déjà. Dans LA CHATTE, son jeu a eu toute la malice et la grâce *féline* de celle qu'elle représentait. Aussi l'enthousiasme de ses nombreux admirateurs lui a-t-il témoigné combien le peuple anglais apprécie et goûte son précieux talent.

LUIZ DE SOUZA, PAR FERDINAND DENIS [1].

Comme presque tous les hommes d'imagination qui ont voyagé, M. Denis aime à prendre pour théâtre de ses romans les contrées qu'il a visitées. Cette fois, la scène se passe en Portugal, à l'époque de la funeste expédition de don Sébastien en Afrique. Nous ne chercherons pas ici à esquisser la fable du roman de M. Ferdinand Denis; nous aimons mieux profiter du court espace qui nous est accordé pour lui soumettre une observation que la lecture de son livre nous a suggérée.

M. Ferdinand Denis, en érigeant sur un piédestal historique les personnages de son drame, s'est cru dans l'obligation de représenter avec fidélité la physionomie de l'époque. Cette préoccupation, légitime au fond, l'a peut-être entraîné trop loin. Son marquis de Kleist, les entretiens cabalistiques de ce personnage avec le juif Manassé, l'érudition approfondie de ces deux initiés, peuvent trouver une justification dans la fermentation ardente qui faisait, à cette époque, travailler toutes les intelligences; mais n'est-ce pas un malheur, dans un livre d'imagination, d'avoir à se justifier? Est-il même possible de se justifier d'un mérite qui nuit à l'intérêt principal du livre? Dans un roman, l'intérêt ressort nécessairement du développement des caractères et du jeu des passions : c'est là le principal. L'encadrement, si savant qu'il puisse être, n'est jamais qu'accessoire. Walter Scott lui-même, quelle que soit l'habileté de son procédé de restitution, ne serait pas le plus grand romancier de l'époque si, au milieu des temps passés, si ingénieusement reconstruits, il n'avait su faire mouvoir des caractères originaux, vrais, des intérêts habilement conduits. Or, je le répète, l'histoire et la cabale nuisent, dans l'ouvrage de M. Denis, à la libre mise en scène des personnages. C'est presque une étude à faire; la science tient là trop de place, au détriment de la nature humaine. Ce défaut, qui d'ailleurs n'est ni commun ni contagieux, ne nous empêche point de rendre justice au talent déployé dans cet ouvrage. La plupart des figures sont indiquées avec justesse, et n'auraient besoin que d'être accusées avec plus de force, pour mériter à l'auteur des éloges auxquels nous sommes obligés d'apporter quelque restriction.

(1) 2 vol. in-8°, chez Gosselin.

— M. Prosper de Lagarde vient de faire paraître chez le libraire Audrin un volume intitulé : VOYAGE DANS DE PAYS BASQUE. L'auteur y a fait entrer des détails jusqu'ici peu connus sur cette petite et singulière peuplade que son origine, son caractère et surtout sa langue ont constamment tenue dans un isolement presque complet de tous ses voisins. Il a su d'ailleurs joindre à ses récits et à ses descriptions des souvenirs historiques qui en augmentent l'intérêt. Cet ouvrage, écrit avec facilité et naturel, est d'une lecture agréable et attachante.

—La mère de Mlle Elisa Mercœur s'occupe, en ce moment, du soin pieux de rassembler les manuscrits de sa fille et d'en préparer une édition qui formera trois volumes in 8°. Les productions inédites de ce jeune talent formeront la majeure partie de cette collection; ils ajouteront aux regrets déjà si vifs que sa mort a causés. La souscription est faite au profit de Mme Mercœur; cette publication sera, pour son cœur maternel si douloureusement frappé, la plus noble consolation qui puisse lui être offerte; car elle sera pour la mémoire de sa fille une gloire nouvelle; ce sera auss pour l'infortunée mère un utile soulagement à la détresse où l'a plongée la mort de la jeune Élisa, son unique soutien. Le public, nous n'en doutons pas, accueillera avec empressement cette entreprise doublement recommandable. Le prix de la souscription pour les trois volumes est de 20 fr. Déjà les noms les plus honorables se sont fait inscrire.

Ces témoignages d'intérêt ne sont pas les seuls qui aient accueilli la perte qu'a faite Mme Mercœur. Une jeune et habile virtuose, Mlle Mazel, qui fut l'amie d'Élisa, doit prochainement donner, au bénéfice de sa mère, un concert, pour lequel nos plus habiles artistes ont souscrit d'avance.

DE L'ART ET DES ARTISTES

EN BELGIQUE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Un peuple curieux, c'est le peuple de Lilliput. Il est permis d'ignorer sous quel degré de latitude il existe, mais tout le monde n'a pu encore oublier ses incroyables efforts pour monter jusqu'au nez de Gulliver. Le géant Gulliver une fois échoué sur la côte de Lilliput, ce peuple de pygmées profite de son sommeil pour dresser contre les épaules mêmes du colosse ses mâts de cordes et ses échelles; il met en jeu son armée et ses catapultes, ses généraux et ses couleuvrines d'un pouce. Ceux-ci en veulent aux grandes bottes de Gulliver, d'autres à sa montre et à ses poches. Ces manœuvres bouffonnes inquiéteraient à peine le géant, si, dans son sommeil, il n'était pris d'aventure du besoin d'éternuer. Il éternue en effet, et le tremblement de terre a lieu; le peuple nain s'est enfui.

A notre sens, cette fiction grotesque résume merveilleusement le génie actuel du peuple belge. Il a pour vice saillant l'imitation. Vassal de Paris qu'il a choisi pour maître et seigneur, corrompu par les échanges commerciaux, incertain lui-même de sa portée et de sa force, il préfère subir le joug et recevoir l'impulsion. Paris, cet autre géant aux mille bras, plus robuste et plus inexpugnable que Gulliver, occupe à cette heure les travailleurs de la Belgique; ils voudraient aussi arriver jusqu'à ses épaules, interroger les pulsations du colosse. Ils le tiraillent

en tout sens, le volant et détroussant à leur gré, lui prenant sa lithographie et ses brochures, sa constitution et ses princesses, ses omnibus et son racahout. La fureur de l'imitation a saisi ce peuple, si peu imitateur jusque-là, qu'il gardait en avare ses inventions, et jouissait comme un digne margrave des laborieuses récoltes de ses terres. S'il existait, en effet, un peuple qui pût se passer de ce perpétuel trafic avec un autre, vivre de lui-même et sans se donner au premier venu, n'était-ce pas ce peuple de Belgique? Ses communes avaient été le berceau de l'industrie moderne, son commerce luttait avec celui de la Hollande, ses intérêts matériels étaient grands, si grands, qu'ils éveillaient la sollicitude ministérielle de Colbert, et que les réglemens de la Belgique devenaient la base des célèbres ordonnances de ce grand homme. Vous venez de voir la peinture assise en reine sur les Flandres, les dominant et les remuant à son gré; cette peinture était née du sol, et ne devait sa force qu'à elle-même. Pendant qu'elle planait ainsi, noble et forte, sur ses domaines, Paris n'avait, lui, ni peinture ni peintres; Paris la copiait, et continua long-temps de l'aller chercher lui-même, le chapeau à la main, jusque dans ses plus petits villages flamands. Depuis Marie de Médicis qui fit venir Rubens, jusqu'à Louis XIV qui se choisit Van Der Meulen pour premier peintre, que d'hommages rendus à cette opulente nourrice de l'art, à cette terre puissante et féconde! La Belgique pouvait donc se soutenir à l'aide de sa propre force, elle avait des approvisionnemens admirables et toujours prêts. Ses monumens, ses chroniques, l'exemptaient même de ravitailler sa littérature; sa littérature, si pauvre qu'elle fût, était dans son passé et dans ses luttes de territoire; elle existait, et dans ses historiens si complets qui ont tout dit, et dans ces monumens de l'Espagne et de la grande foi catholique qui disent plus encore. Traversée depuis par les guerres continues de la France, de l'Autriche et de la Prusse, inquiétée dans sa rêverie paisible, elle n'en poursuivit pas moins sa tâche d'artiste, émigrant pour revenir, laissant l'Allemagne livrée à de raides imitations, la France à la médiocrité bourgeoise du pinceau, l'Italie au misérable accomplissement de sa décadence. La Belgique récusait alors plus que jamais ce contrat d'asservissement aux autres pays; la peinture de Boucher elle-même, malgré sa vogue, n'eut pas de prise sur elle. Van Breda donnait à ses batailles le feu et l'élan de celles de Wouwermans; Louis XV achetait à ce peintre quatre tableaux à son passage d'Anvers, comme pour honorer en lui le débris de cette grande et belle école. Jacques de Roore, également



d'Anvers, reproduisait Van Orley; Crépu, quoique moins précieux de touche que de Heem et Mignon, peignait les fleurs avec une perfection de légèreté merveilleuse; le chevalier Breydel, élégant seigneur, qui menait un train de prince, retraçait des siéges, des attaques, des campemens, dont il jetait les esquisses sur des jeux de cartes, avec la verve et la facilité d'un mousquetaire. Malgré sa décadence, la Belgique continuait donc les traditions; elle n'allait pas demander aux autres pays sa vie et sa force. Elle luttait encore avec une mince poignée d'artistes contre ce mauvais goût des peintres de France; elle préférait les vigoureuses esquisses de Téniers au fard misérable et aux roses pompon de Watteau. Le peintre David, ce Masaniello de la peinture, qui eut aussi sa révolution, put voir, en venant habiter Bruxelles quelque temps après la tourmente révolutionnaire, combien peu la tendance de l'art avait changé sur cette terre patiente, circonscrite dans ses chères études. Vainement apportait-il avec lui un système de peinture nouveau pour ces hommes, vainement déroulait-il à leurs yeux ses toiles grecques et romaines, ses athlètes et ses Hercules académiques, il ne put recruter que de débiles soldats; Paelinck, Odevaère, Navez, enveloppés dans les draperies antiques, continuèrent mesquinement et sans foi les traditions du maître. S'il nous fallait parler longuement de cette école, qui se traîne encore tristement, à l'heure qu'il est, entre les inflexibles lois du style grec et l'enflure républicaine de David, son fondateur, nous serions véritablement embarrassés. Cette fraction française de la Belgique, qui prend en pitié les hérésiarques, végète dans les conditions scolastiques de 93; même exagération de manière et de raideur, affection des draperies mouillées et des profils, absence d'idéalité et de sentiment, peinture de concurrent pour le grand prix. On ne conçoit pas comment, après l'exemple funeste de David, et son erreur de *Mars et Vénus*, cette école persiste dans sa sécheresse de pinceau et de doctrine. Journellement exposée à voir des Rubens, à les toucher et à les sentir, comment s'endort-elle dans sa voie de fausseté? Si la peinture de David doit être morte quelque part, c'est à coup sûr en Belgique, où elle est aussi déplacée que les tragédies de Vondel, le vieux Shakspeare hollandais, le seraient sur un théâtre de France. David était bien à la convention pour laquelle il peignait; il était loin de former anachronisme avec ses grands héros nus au milieu des sans-culottides de l'époque, et des rassemblemens armés de la nation; c'était le peintre adroit d'une Odyssée fangeuse; il relevait la guillotine de toute la splendeur de Rome et des Thermopyles. Ce



fut donc une localité merveilleusement spéciale pour ce peintre que Paris : Tatius, Brutus, Léonidas, sont l'expression de ces grands courages ou de ces grandes infamies tribunitiennes d'alors qui étonnaient ou épouvantaient la France. Les tableaux de David, c'est la révolution broyée au rouge ; son école, un immense atelier d'anatomie humaine, avec des dates et des faits. Moins poète que Girodet, moins enflammé que Gros, surtout moins habile à secouer toute une époque dans ses langes, et à la jeter ensuite pêle-mêle sur la toile par un sublime élan de pensée, David ne pouvait espérer de revivre dans ses élèves ; il leur enseignait laborieusement ses défauts, et voilà tout. Déplacés de leur cadre d'époque, ses tableaux devenaient de froides études, ses imitateurs l'achevèrent, la parodie le tua. Nous nous demandons encore ce que cette peinture sèche et raide venait faire dans la Belgique ! Que le peintre s'y retirât pour y vivre tranquille, rien de mieux ; mais qu'il prétendît greffer son école sur ce sol d'antipathies et de répugnances, c'était folie. Certes, ils durent être étonnés, les admirateurs de la sainte et vieille peinture flamande, en voyant David poser ainsi fièrement sa tente vis-à-vis celle de Rubens, dans le pays même de Jordaens et de Van Dyck ! Napoléon aurait décrété lui-même cette peinture, et l'eût mise à l'ordre du jour, que ces naïves consciences d'artistes n'en eussent pas été plus émues. Supposez un instant l'école de David reconnue souveraine dominatrice, quel bouleversement dans ce paisible royaume ! Adieu *le genre* aux doux parfums ! Adieu les étoffes moelleuses de Terburg, les paysans ingénus de Metzu, les femmes satinées de Miéris, les paysages de Ruysdaël et d'Hobema ! Adieu ces loisirs studieux et ces charmantes recherches de pinceau, ces pots en éclats qui coûtent tant de veilles au peintre, ces linges de ferme, ces murs crevassés, ces fruits, ces gibiers vivans ! Voici le génie flamand tout changé, les peintres auront des échasses. Le style historique et le nu envahiront tout, les bourgmestres deviendront Césars, et les taverniers robustes serviront de prétexte aux Manlius ! La palette de Carl Dujardin et de Berghem est brisée, l'histoire romaine est à l'ordre du jour en Flandre, les treilles amoureuses de Téniers sont rompues, les tables de Sébastien Franck renversées, les figures grimaçantes de François Hals sont mises à l'index, le cor ne retentira plus dans les chasses de Sneyders ! Quelle désolation parmi ces tranquilles amis de l'hydromel et du lambic ! quelle consternation au camp des peintres ! Heureusement la révolution n'a pas eu lieu.

La peinture académique se trouve cependant représentée encore à



Bruxelles; M. Navez, élève de David, se charge d'y perpétuer les Caracalla. M. Navez a un fort bel atelier, miraculeusement situé dans Bruxelles; il est membre du conseil de régence, chevalier de l'ordre du Lion belge: c'est tout ce que nous pouvons dire de M. Navez. Odevaère est mort, et M. Paelinck continue à peindre l'antique; ce triumvirat ne ressemble-t-il pas aux sénateurs romains mourant dans leur chaise d'ivoire?

Grâce au ciel, la jeune école est pleine de séve en regard de ces ruines. Disséminée dans les grandes villes de la Belgique, abritée sous les cathédrales gothiques, studieuse et recueillie près des monumens, elle aiguise dans le silence chaque flèche de son carquois, prête à entrer en lice dès que les ailes lui seront venues. Elle est jeune et triste, cette pauvre école de Flandre! Elle sent tout le poids de son passé et l'indifférence du siècle qui lui succède, elle craint surtout la contagion mercantile et l'anéantissement de sa foi. A Bruxelles, c'est un jeune homme doux et modeste, timide comme une idylle de Gessner, et qui peint des moutons aussi argentés que ceux de Paul Potter ou de Roos; à Anvers, c'est un peintre ardent, enthousiaste de la vieille couleur de Rubens, et qui a fait ainsi rétrograder courageusement son pinceau jusqu'aux enfantemens laborieux de ce grand génie. Gand, Louvain et Liége mûrissent aussi, sous leur ciel brumeux, d'autres réputations et d'autres hommes; nous tâcherons de les analyser rapidement, moins dans ce qu'ils ont déjà produit que dans ce qu'ils nous semblent appelés à produire. Pour nous, les prévisions ressortiront du fait même des doctrines; nous serons heureux d'encourager les premiers cette jeune école, et de tendre la main à ces fils de Rubens et de Van Dyck.

M. Verboeckhoven, qui reste à Bruxelles, semble avoir choisi Paul Potter pour maître. Il peint les animaux avec un rare bonheur; ses esquisses sont elles-mêmes de petits tableaux de chevalet fort achevés. La perspective de ses fonds est vaporeuse, un peu trop italienne et bleue par instans, trop diaprée d'émeraudes et de tons frais. Quelques études de M. Verboeckhoven, études de terrains fauves et durs qui rappellent les Ardennes, et que vous pourrez feuilleter chez lui dans un livre d'esquisses, prouvent à quel degré de vérité ce peintre arriverait, s'il voulait s'astreindre moins souvent à la tyrannie minutieuse du genre. Nous avons vu de lui une *Attaque de Chevaux par des Loups*, d'une admirable fermeté d'exécution. C'est une peinture armée de griffes qui contraste singulièrement avec les petits moutons blancs à la Deshoulières qui figurent dans son atelier. Cet atelier est lui-même fort curieux, il possède en na-

ture une biche, un lion et un loup. C'est une fable de Phèdre que vous trouvez dès l'entrée; il ne vous reste plus qu'à causer familièrement avec ces hôtes terribles, messeigneurs le loup et le lion. Les dessins de M. Verboeckhoven sont très-recherchés par les amateurs d'album, et surtout fort bien payés par les Bruxellois et les Hollandais.

La ville d'Anvers, la vieille nourrice de Rubens, possède un jeune homme d'un beau talent, M. Wappers. M. Wappers, il y a de cela quelque quinze ans, était un petit écolier espiègle et lutin qui s'amusait à défaire les vieux clous dorés de la chaise de Rubens (¹) pour les vendre à des Anglais. Il va sans dire que le malin vendeur gardait les vrais clous, et les remplaçait par une poignée de clous apocryphes. Ce petit écolier est devenu aujourd'hui un homme de génie; lui seul mérite la place de directeur de l'académie d'Anvers, place si mal remplie par M. Van Brëe, infâme regratteur de tous les tableaux de Rubens. M. Van Brëe, il faut le dire en passant, ose en effet retoucher tout à son aise les plus belles toiles de ce beau génie, il outrage et salit chaque jour Rubens, comme la chenille et le limaçon salissent la fleur. Les cheveux vous dressent à ce sacrilége quotidien, à ce crime flagrant et tranquille de chaque jour. Cet homme refait des Rubens avec autant de célérité que le gouvernement belge refait des hommes d'état; il corrige, commente, amplifie Rubens, le drape et *l'harmonise* suivant sa naïve expression. Pour qu'on ne vienne pas nous accuser ici de partialité ou de mensonge, nous ferons connaître les divers chefs d'accusation que les admirateurs de Rubens pourraient intenter devant un tribunal d'artistes à ce directeur d'académie.

Premier délit : *Le Sauveur en croix entre deux larrons.* Tout le monde sait que ce tableau est le chef-d'œuvre de Rubens. M. Van Brëe a *retouché* la robe noire de la Magdeleine que Rubens avait obscurcie soigneusement d'une demi-teinte; il a remanié en entier la composition du ciel, ciel de Calvaire, lourd et noir, ainsi que Rubens l'avait voulu; ciel d'un bleu cobalt, tranchant et clair, ainsi que son *maître* Van Brëe l'a voulu ensuite.

Deuxième délit : *Jésus-Christ mort entre les bras de son Père.* Le Saint-Esprit descend et plane sur cette scène, qui représente la Sainte-Trinité. M. Van Brëe a porté encore la main à ce magnifique modèle de raccourci. Il l'a violacé de tons sales, il a détruit le jeu des glaces et la sou-

(¹) On conserve encore à Anvers cette chaise gothique.

plesse des ombres. Ce Christ, déjà cadavre, ce Christ aux chairs flasques et vertes, dont les bras sont froids, les lèvres d'une pâleur glacée, M. Van Brëe *l'harmonisa* récemment à sa manière : il emporta d'un coup de torchon la valeur de ses ombres et de ses superbes demi-teintes.

Le troisième délit de M. Van Brëe, le plus audacieux, le plus inouï, le plus sacrilége, celui qui montre à quel point les gouvernans de Belgique sont inertes ou stupides, c'est le tableau de *la Communion de saint François*. En rapprochant dans notre mémoire *la Communion de saint Jérôme*, par le Dominiquin, admirable chef-d'œuvre que nous vîmes en Italie, et celle de saint François par Rubens, nous sommes contraints presque malgré nous d'assigner la plus belle part de mérite à cette dernière. La seule position du corps du saint, la vérité des têtes de moines, la splendeur et l'harmonie de ce cadre, et plus encore sa miraculeuse conservation, semblaient devoir le mettre à l'abri des outrages du sieur Van Brëe. Le directeur de l'académie d'Anvers n'en a pas moins cependant modifié la teinte, il a enlevé le glacis d'une tête de moine du plus grand effet.

Maintenant que vous avez vu l'outrage, il nous reste à vous décrire le triomphe. Oui, le directeur belge s'est lui-même décerné l'encens de l'apothéose; peu s'en est fallu qu'il ne se fît porter dans la chaise même de Rubens au bas de tous ses Christ retouchés, impuissans, hélas! à tonner de leur grande voix contre le blasphémateur! Écoutez ceci, et voyez si cette dernière façon d'outrager Rubens n'est pas la plus effrénée de toutes! Le même Van Brëe a fait un tableau d'une belle grandeur, sujet historique, mort historique, lit, médecin et goupillon historique aux pieds du mort. Ce mort, messieurs, c'est Rubens! Le directeur belge a intitulé son tableau : *Mort de Rubens!* Non content d'avoir martyrisé Rubens au jour le jour, d'avoir fait saigner ses vierges par leurs stigmates, et ses Christ par leurs clous, il a mis en croix la belle figure de Rubens, il l'a parodiée, barbouillée, conspuée! Ce tableau, qui aurait dû plutôt s'appeler *le Crucifiement de Rubens*, est presque toujours voilé comme un tabernacle; il a des rideaux verts, un suisse à hallebarde, un livret pour lui tout seul. C'est une peinture exécrable de touche et d'effet, d'un blanc mat et propre comme une chemise de blanchisseuse, une peinture de directeur d'académie, devant laquelle on doit passer tête nue comme les treize cantons devant le chapeau de Gessler! Il occupe la plus belle et la meilleure place du Musée.

Tel est l'homme que coudoie chaque jour M. Wappers, tel est le direc-

teur dont la ville d'Anvers est affligée. Nous ne pouvions laisser croupir dans l'oubli un pareil crime et un pareil homme. M. Wappers, nous le répétons, est seul appelé à occuper dignement la chaire de ce beau musée, tout rayonnant des cadres de Van Dyck et de Rubens. Le pinceau de M. Wappers est vigoureux, ses tons de chair excellens, sa peinture lucide et pleine d'effets graves; sa couleur admirablement fondue dans la pâte de Rubens, molle ou vive, suivant l'exigence des scènes; sans fracas dans la lumière et sans dureté dans le clair-obscur. Ce peintre s'est exclusivement réservé l'histoire, mais non l'histoire en cothurne, l'histoire guindée et fausse de l'Institut. C'est aux annales mêmes de son pays que M. Wappers emprunte ses pages. Son tableau du *Bourgmestre de Leyde parlant au Peuple dans la famine*, est sans contredit une fort belle œuvre. Vander Werff, bourgmestre de Leyde, apprend que la populace se soulève: la crise est périlleuse, la famine et la peste ont déjà envahi la ville. Assiégée en 1574 par les Espagnols, Leyde, en effet, semblait ne pouvoir lutter. C'est au milieu de ce cortége furieux que s'avance le bourgmestre. « Citoyens, dit-il en s'adressant aux plus mutins, je serai fidèle au serment que j'ai prêté à Dieu et à la patrie. Je n'ai pas de pain à vous offrir; mais je dois mourir un jour; que ce soit par vous ou par l'ennemi, peu importe! Si cela peut vous satisfaire, prenez mon corps, coupez-le par morceaux, et partagez-le entre vous! » — Cette harangue de Vander Werff, l'une des plus belles et des plus courageuses résistances de l'histoire, forme le sujet du bourgmestre de M. Wappers. Cet homme, entouré de morts et de mourans, domine la sédition de sa hauteur; d'un seul de ses regards il l'enchaîne et la foudroie. Celui-là n'était pas un vain simulacre de gouverneur. Vander Werff fut bourgmestre de Leyde jusqu'à douze fois, deux fois député aux états de sa province, intègre et ferme comme un vieux duc castillan. Il faut voir la famine hideuse qui rampe à ses pieds, et la sédition grondant au-dessus de sa tête, pour comprendre la belle ordonnance du tableau de M. Wappers. Les têtes en sont fières et passionnées, quoique molles et uniformes de couleur, chose étonnante pour un coloriste comme M. Wappers. Les malheureux que ronge la famine offrent une étude de dessèchement et de maladie admirable. Ce tableau fut fait en 1830; le prince d'Orange l'avait acheté. Un graveur français fixé à Anvers, M. Lhérie, frère de l'acteur de ce nom, vient d'en faire une fort belle planche. Il doit sous peu la faire tirer à Paris.

Nous voyons avec peine que M. Wappers est obligé, à l'heure qu'il

est, de ployer sa manière aux exigences officielles; le gouvernement belge lui a commandé un tableau de *ses trois jours*. Nous avons fait à M. Wappers nos complimens de condoléance sincère. Ces apothéoses de la rue ont compromis en France tant de vrais et nobles talens, que nous n'avons pu dissimuler à l'artiste l'écueil de son sujet, et le tort immense apporté par cette perte de temps à ses études.

M. Wappers s'est courageusement soustrait, nous le savons, aux inexorables conditions de son programme. L'artiste avait à représenter *le peuple déchirant la proclamation du prince Frédéric sur la grande place de Bruxelles*. Il lui était aussi difficile d'éviter le sang, les mains calleuses et les fusillades, que de mettre du rouge à cette révolution fille de la rue. Heureusement M. Wappers s'est rappelé le peuple au milieu duquel il vit, ce peuple robuste et doux à la fois, peuple commerçant, aux larges épaules, facile à émouvoir par des orateurs de cabaret, peuple paisible, devenu lion à force de biscotes safranées et de faro. M. Wappers, avec un talent de verve et d'ironie remarquable, a pris ce peuple au sérieux et l'a dépeint sous sa meilleure face, son courage de résistance. Il le savait moins tapageur et moins taquin que celui de Paris; il l'a fait paisible, au repos, après la bataille, comptant les morts et bandant les plaies de ses blessés. Ces dignes têtes de bourgeois flamands calmes et graves, ces jeunes gens si beaux, si forts et si irrités, cette population surprise au milieu de son flegme et de ses habitudes rentières, les hommes de ses ports et de ses villes, ceux-ci nerveux et roux comme nos marins, les autres blonds et pâles comme nos dandies, tout ce monde se heurte et combat dans le tableau de M. Wappers, cette page remarquable d'action et de couleur dont nous ne saurions blâmer que le sujet. Si le peintre, avec cette palette où se trouvent souvent mêlés les tons de Rubens et de Lawrence, frappe à la porte des chroniqueurs et des historiens de son pays, sa place est désormais marquée chez nous entre Delaroche et Scheffer.

M. Wappers est à notre sens l'artiste sur lequel reposent les meilleures espérances de la Belgique. Les dépositions de Christ, les vierges et les tableaux d'église que poursuit parfois sa fantaisie, ne sont utiles à son talent que comme études; elles assujétissent sa couleur à celle de Rubens: c'est un grand pas; mais M. Wappers peut créer. M. Wappers habite une ville pleine d'influence sur la manière des peintres, Anvers l'espagnole, la ville des grands effets et des grandes ombres. Retiré dans cette ville

comme un étudiant de Salamanque, il peut y mûrir en paix ses belles études, aller voir *la Visite d'Élisabeth* à ses jours de fête, vivre de la vie et du soleil de Rubens! Nous nous sommes complus à nous étendre sur sa manière, parce qu'à l'heure qu'il est, c'est, nous le répétons, un véritable chef d'école. Il peut imprimer une bonne ou mauvaise direction à la jeune peinture qui l'entoure, il peut la relever en chemin ou l'égarer. M. Wappers est un artiste dans toute la vigueur de l'âge; son caractère de tête est aussi ferme et aussi décidé que celui de Murillo. Il vient quelquefois à Bruxelles, où il est fort goûté; c'est un jeune homme plein de flamme et d'élan quand il cause; il habite à Anvers une petite tourelle, ancien fief des Templiers. C'est dans cet atelier que nous avons vu son grand tableau.

MM. Brakkeleer et Leys sont aussi d'Anvers : le premier est un peintre mûr qui exécute avec une grande finesse de petits sujets à la Téniers; le second est un jeune homme de dix-neuf ans, tout occupé des études du moyen âge. Les tableaux de genre de M. Brakkeleer nous ont paru charmans de naïveté, bien qu'un peu froids. Sa couleur est grise et manque de nerf; il a des qualités précieuses d'instinct et d'observation. Après tout, cette peinture, reproductrice des Ostade et des Teniers, vaut cent fois mieux que les airs de tête penchés et mignards qu'empruntent aux Johannot quelques peintres de ce pays, lesquels dénaturent ainsi la bonne nature flamande. M. Brakkeleer est un peintre de goût, sinon de verve; il a quelquefois de charmans reflets de Wilkie, l'Anglais, et dispose ses groupes avec autant d'originalité et d'esprit.

L'âge de M. Leys est celui qui se passionne, l'âge des clercs et des pages; il ne faut donc pas s'étonner que M. Leys ait choisi tout d'abord le moyen âge. Ses esquisses sont charmantes de rêverie et d'effet. Nous pouvons nous tromper; mais M. Leys a étudié amoureusement Walter Scott et les délicieuses figures de Flaxman. Ses dames et ses amoureux de 1300 ont de la grâce; il ne manque à ce jeune artiste ni relief de couleur, ni poésie; nous lui conseillerons seulement moins d'indécision dans le choix de ses sujets. *Une Émeute à Louvain*, composition plus large, dont s'occupe en ce moment M. Leys, assurera sans doute à ce talent plein de jeunesse une belle part d'avenir.

M. de Keyser a fait un *Crucifiement* pour l'église de Manchester; on s'accorde à le trouver remarquable. M. de Keyser, qui habite Anvers, peint l'histoire. Nous n'avons vu de lui que quelques dessins, sur lesquels

il est difficile d'asseoir un jugement; sa manière nous a paru toutefois plus spirituelle que large. A ces noms de peintres déjà cités, nous devons joindre ceux de MM. Madou, Mathieu, Delvaux, Kreins, Fourmois, Bossuet et Schaepkens. Ajoutons encore M. Van Regemorter, artiste charmant et facile, qui nous a paru exceller surtout dans la peinture anecdotique, témoins ses différens épisodes de la vie de Jean Stein; Jonghe, de Courtray, paysagiste amoureux des fermes de la West-Flandre; Kremer, peintre de genre, et Lauters, dont le crayon ingénieux a souvent enrichi les presses lithographiques de Motte. M. Marinus peint le paysage; MM. Gallait, le colonel Joly et Carolus complètent cette série d'artistes. Parmi les sculpteurs, nous placerons en première ligne le nom de M. Geefs à côté de celui de M. Kessels. Kessels, quand il partit pour l'Italie, ne trouva pas un ami dans tous ses concitoyens; on refusa même de lui payer les bottes qu'il allait user dans ce voyage, entrepris à pied, faute de ressources. Maintenant Kessels est vanté et honoré. Puisque nous parlons de la sculpture, nous ne pouvons oublier M. Buckens. Les médaillons de cet artiste sont charmans, c'est le moyen âge pur et naïf; ses figures de bas-reliefs sont pleines de grâce et de chasteté biblique dans les poses. Anges et madones semblent se détacher des vieux livres d'heures pour se suspendre aux ciselures de M. Buckens. M. Buckens vient de quitter son pays pour la Russie; une foule d'amateurs, à Anvers, lui ont offert un banquet. L'artiste, nous le pensons, n'aura pas oublié d'y porter un toast à Benvenuto Cellini!

Le nom de M. Geefs nous fait une loi de rappeler aussi son entrée récente dans cette bonne ville d'Anvers. Geefs, depuis cinq mois, voyageait en Italie. C'est un jeune homme maigre et maladif, un sculpteur de grand talent. Il arrive à Anvers, et tout le peuple des artistes sait qu'il arrive. Vite une cavalcade, cinq fiacres belges, tous les fourgons! On va le recevoir à Conti, on le suit en triomphateur, on l'étouffe d'embrassemens et de questions: « Quel homme est M. Ingres, et que nous direz-vous des Canova? Est-il vrai que ce pauvre Robert soit mort? et les journaux ont-ils menti? » Puis au milieu de tout ce bruit, on voit se développer les fiacres comme une ligne de bataille; au lieu de cinq fiacres, on en compte douze: c'était une file comme à Longchamp! Geefs est élève de l'école des Beaux-Arts de Paris, et, malgré cela, est un artiste. Il est déplorable qu'on use ce jeune homme à des blocs de circonstance, le buste de M. le comte de Mérode et la statue de la Liberté.

Nous devons à M. Madou une mention particulière. Cet artiste, connu à Paris par de spirituels album, peintre et lithographe tout à la fois, joint à une grande facilité de reproduction une patience d'observation et d'esprit qui fait le principal trait de sa manière. Il compose ses sujets comme Théodore Leclercq esquisse ses proverbes, en homme habitué à arriver quand il veut, en artiste sûr de lui. Des critiques sévères, en examinant de près les scènes de M. Madou, y retrouveraient peut-être l'influence des vents mercantiles de la capitale; ils le blâmeraient de tant accorder au commerce parisien, à ses exigences, à sa mode, au lieu de satisfaire sa pensée. Les marchands de la capitale, qui n'ignorent pas le talent de M. Madou, se font une joie maligne de le pressurer; ils l'attachent à leur glèbe et façonnent son crayon à leurs volontés stupides. L'artiste est obligé de céder et d'oublier son idée première; mais, en homme habile, il ne se livre qu'à demi; il réserve toute la fraîcheur de son caprice pour ses aquarelles, et nous en avons vu de charmantes de M. Madou. Elles font partie d'un beau portefeuille d'amateur, celui du docteur Roger, de Bruxelles. Ce sont des escarmouches et des attaques d'avant-postes, aussi animées que celles de Van Der Meulen. Là M. Madou est tout *lui;* ce sont des dessins d'artiste qui n'ont point été achetés d'avance par Susse ou Giroux. Il y a dans ces diverses compositions un cachet de finesse et d'habileté singulière. Espérons que M. Madou ne fera donc plus tant pour les autres et deviendra un jour égoïste : sa réputation y gagnera.

M. Bossuet est auteur d'un excellent Traité de perspective. Ses études d'architecte sont sévères et consciencieuses. MM. Fourmois, Tilmont et Kreins ont pour eux la science du dessin; MM. Mathieu et Schaepkens se distinguent dans l'histoire. Quelques esquisses, d'un jeune homme nommé Carolus, pleines d'une charmante témérité, révèlent un talent original. M. Carolus a dû voir *la Danse des morts*, par Holbein. Rubens, le grand maître, la copia plusieurs fois.

Mlle Fanny Cor peint le portrait; elle vient d'achever celui de sa sœur, fort jolie personne, aussi blonde et aussi spirituelle que cette Rachel Ruysch, cette Hollandaise qui reproduisait si bien les fleurs.

Il faut le reconnaître, les artistes que nous venons de citer combattent généreusement en faveur de leurs doctrines; ils portent dignement le poids de leur mission: peu connus en France, ils grandissent chez eux et lutteront un jour, nous l'espérons, dans la grande arène de Paris. Ce sentiment d'association qui soutenait autrefois les confréries de la Belgique,

et formait la toute-puissance des peintres, leur a paru un lien plus indispensable que jamais. Ils se sont souvenus que la Flandre et la Hollande pullulaient jadis de ces sociétés soumises à des statuts et à des réglemens comme des troupes militaires : sociétés du Mail, de l'Arc, de l'Arbalète et de l'Arquebuse, immenses salles d'assemblée qui se nommaient *Butes*, et où se réunissait la vaste franc-maçonnerie des artistes. Ils échangent entre eux leurs systèmes et leurs idées. Ce n'est pas une chose rare que de voir parfois, en Flandre, dans une ville presque endormie, les vitres d'une vieille maison qui se colorent et s'embrasent. On chante au-dedans du Méhul ou du Weber; la fumée de la Havane et le faro se disputent les meilleures têtes. De temps à autre, un jeune homme promène ses doigts maigres sur une épinette, un acteur de l'endroit récite des vers; les tables sont jonchées de dessins à la sépia et à la plume, que les nonchalans artistes n'achèvent même pas. Cette maison, c'est le grand hôtel des peintres! On y fait des loteries, des album et des bons mots. Quelquefois un guitariste ridé, comme le krespel d'Hoffman, vous agace les nerfs à l'aide de son instrument, mais vous y gagnez les dissertations pleines d'intérêt d'un maître de chapelle qui vous raconte quelques vieux thèmes de musique retrouvés par lui, quelques danses suaves du temps de Marie Stuart et du seizième siècle.

Là, tous les artistes sont confondus, chacun parle avec enthousiasme de sa ville; on se raconte ses aventures de bal masqué, on parle de costumes, de gravures sur bois, de canaux gelés, des cigares de Manille et des sinistres du port d'Anvers. Pour peu que le président de la réunion soit un artiste, vous croiriez voir Rubens donnant la collation chez lui, entouré de Bolswert, de Pontius et de Wosterman, ses amis et ses graveurs ordinaires, dont le burin soutenait son luxe et sa dépense. A Bruxelles, ces soirées d'artistes sont moins primitives de naïveté; c'est presque un lundi d'Athénée, auquel on se rend en bon académicien. M. Lévêque, directeur de *l'Artiste*, feuille qui correspond pour la forme à celle de Paris, a mis en vogue ces sortes de réunions avec une patience et un zèle inconcevables. Nous y avons entendu Serda au piano, Serda le chanteur, dont la belle et large voix se prête si bien aux strophes magnifiques des *Mystères d'Isis* ou du *Moine* de Meyer-Beer; Wappers et Verboeckhoven y traçaient à la lampe de rapides esquisses, pleines de grâce et d'esprit. La protection du gouvernement belge envers les arts étant presque nulle ou mal entendue, les garanties d'avenir manquant aux artistes, c'est le moins

qu'ils se réunissent souvent au pied de quelque colonne comme les conjurés de Falieri à Saint-Jean et Paul. Là, on discute, on proteste, on organise. n'est pas du carbonarisme, c'est de la sainte et juste résistance. N'est-il pas curieux de supputer ici, par exemple, l'allocation faite aux beaux-arts vis-à-vis de l'allocation faite à la police! Soixante mille francs, prix net pour les deux! Pour soixante mille francs, vous aurez des espions, de beaux espions belges à l'instar de ceux de Paris, la croix à la boutonnière, l'œil sournois et attractif; pour un prix semblable, vous aurez aussi des peintres, des statuaires, des hommes qui se dévoueront corps et ame par amour de l'art. Voilà une législation admirable et bien entendue! L'artiste sur la ligne du sergent de ville, le même comptoir officiel ouvert à tous deux!

De ce mépris ou de cette incurie des gouvernans, il advient que la peinture belge prend une route déplorable; elle se jette à corps perdu dans le commerce de Paris. L'influence parisienne se fait sentir jusque dans les lithographies et les vignettes. Les traditions flamandes se perdent, les les élèves de Téniers copient tous Devéria. On trouve plus commode de s'adresser aux marchands de Paris qui vendent tout, qu'au sénat belge qui n'achète rien. Même apathie et même froideur pour les monumens. L'admirable hôtel-de-ville de Louvain, si coquettement dentelé, si fin, si gothique, tout brodé de ces charmantes petites chapelles où se trouve écrite sur la pierre l'histoire de l'ancien testament, languissait dans l'abandon et la ruine; ses flancs lézardés par le temps ou la gelée se couvraient déjà de sinistres touffes d'herbes. Un jeune homme, un architecte ignoré, M. Everaerts comprit cette plaie et cette honte; il enrôla de simples ouvriers, et seul, à l'aide de son art patient, parvint à réparer ces injures des siècles, pierre par pierre, figure par figure. Il fit mieux: à mesure qu'on découvrait un morceau, il avait soin de commander qu'on le moulât aussitôt en plâtre. De la sorte, vous aviez, en peu de temps, une collection de ces délicieux caprices du ciseau, les feuillages gothiques, les dentelles, les statuettes. Ce jeune homme avait une armée à lui, un peuple de maçons à lui, une école à lui, école qu'il s'était faite avec son secret d'art et d'intelligence. Nous n'avons pas entendu dire que son nom soit pourtant jamais sorti de Louvain, encore moins qu'il ait reçu quelque médaille ou quelque camée de la munificence royale, prodigue pour l'ordinaire de ces sortes de présens, d'après l'usage immémorial des cours allemandes, présens le plus souvent inutiles à l'artiste, et peu dispen-

dieux pour les têtes couronnées. Frédéric de Prusse était très-fort sur ce système d'envois; il donnait des tabatières à de pauvres gens qui n'avaient pas même de quoi payer leur auberge.

Les boutons d'or ciselé ont remplacé en Belgique les tabatières prussiennes du roi Frédéric. Un auteur du crû fait un vaudeville où la Hollande est battue à plat de couplets, et le soir il trouve sur sa toilette ce présent d'une majesté! Il faut dire, avant tout, que les vaudevilles belges ne se font pas comme les autres, la législation des théâtres royaux de Belgique étant de la plus amère dureté. Les nègres du Cap Vert ne sont pas traités plus inhumainement que ces écrivains indigènes. En remplacement des droits d'auteur qu'ils n'ont pas, le gouvernement leur reconnaît et leur assure le droit illimité de payer les frais de costume aux acteurs, les robes de prima donna, et les guêtres de machiniste. La direction du théâtre de Bruxelles, entre autres, est bien la meilleure et la plus paterne des directions! Cette direction oisive qui n'a aucun frais, et à qui la régence de la ville octroie un traitement d'ambassadeur, cette direction qui a sa salle chaude et éclairée au gaz tant que dure son bail, cette direction, fille de la protection flamande, accueille ainsi les auteurs flamands : tant pour une armure du poids de vingt-cinq livres que vous donnerez à monsieur un tel, armure damasquinée or, qui ne peut vous coûter plus de trois cents livres de Flandres; tant pour la cheminée gothique du fond, et les accessoires du troisième acte; tant pour le suif et les comparses recrutés pour vous. Si votre drame est sifflé, vous n'aurez plus rien à dire, nous avons assez fait pour vous et la nationalité. Croyez-vous que nous n'ayons à jouer que des vaudevilles wallons ou flamands? Allez, mon ami, la carrière du théâtre et des quinquets est bien dure. Voyez plutôt : je ne touche ici, moi pauvre directeur, que mes cent quarante mille francs!

Tel est, depuis quelques années, l'accueil fait au génie belge par M. Cartigny. M. Cartigny, j'oubliais de vous le dire, est directeur du grand-théâtre de Bruxelles. M. Cartigny a des qualités de scène incontestables; il joue fort habilement certains rôles, entre autres *le Conteur*. Pour ses formes administratives, nous en dirons peu de chose. A la disinvoltura d'un premier sujet de la Comédie-Française, M. Cartigny joint l'orientalisme d'un Orosmane; il est rarement chez lui quand on s'y rend, et professe un grand respect pour les traditions du talon rouge. Il est d'usage, en Belgique, de jeter des billets sur le théâtre, billets qui ont force de loi et qui sont lus. Quand on injurie un directeur par ces billets,

le directeur, servitude étrange! est obligé de les lire; nous avons été témoins de ce fait à Gand, à Anvers, partout. Un jour, M. Cartigny ne s'étant pas rendu aux vœux de cette assemblée tumultueuse, et son régisseur ayant seul paru, une voix du parquet s'éleva pour le demander. *Qu'on nous apporte le pacha!* criait le populaire belge, dans sa rage récréative.

Ces humiliations légères de la direction ne peuvent compenser celles des auteurs. Un jeune homme d'esprit, M. Gustave Vaëz, a fait, l'an dernier, un vaudeville nommé *le Cheval de Grammont*. Nous déclarons, sur notre conscience d'artiste, ce petit épisode égal au moins à tous ceux que la rue de Chartres ou le Gymnase ont fait défiler devant nous, pendant les années de grâce 1833 et 34. Le chevalier de Grammont, cet étourdi seigneur que le roi exilait pour avoir été l'amant de Mlle Houdancourt, Grammont le joueur, Grammont le fat, trouve bon de faire promener son cheval par son rival même, à la porte de sa belle. M. Gustave Vaëz promène à son tour Grammont pendant trois actes, ce qui est peut-être un peu long, mais le vaudeville aime les détours. Voici donc M. Gustave Vaëz qui présente son vaudeville. Encore une fois, c'est un vaudeville qui n'est nullement flamand, mais aussi français que les vaudevilles faits en France. D'abord, il faut que M. Gustave Vaëz trouve un cheval. C'est là le grand, le plus curieux acteur! Le cheval trouvé par M. Gustave Vaëz, il l'amène en couverture à M. Cartigny; c'était un beau cheval flamand, un cheval de brasseur, peut-être un peu lourd pour Grammont, mais les chevaux de Wouwermans sont-ils légers? Examen fait, le cheval n'a pas de selle. Vite une selle, une selle à clous dorés pour le chevalier de Grammont! L'auteur faisait répéter son final quand on lui apprend qu'il faut une selle. Il court, il intrigue près d'un sellier antiquaire, il intéresse l'amour-propre de l'industriel, il a sa selle, une selle rongée des mites, une selle superbe qui a dû servir pour le moins au digne archiduc Albert! Il arrive tout essoufflé, l'orchestre était à son poste. Il selle, il boucle, il bride lui-même son cheval, comme un écuyer de Franconi! La pièce heureusement marche sans ruades du parterre, le cheval et Grammont sont applaudis. Tant que dura son succès, l'auteur paya régulièrement la nourriture de la bête, le contrat théâtral fut ainsi fait; ses lauriers ne l'exemptèrent pas du foin!

Un autre auteur, M. Prosper Noyer, auteur plus hardi, a fait représenter un drame en cinq actes : *Jacqueline de Bavière*. C'était là une belle et salutaire pensée : l'histoire flamande, reflétée à chaque feuillet

de ce drame, la chronique elle-même, mise en œuvre, une étude d'époque finement et spirituellement sentie. L'inexpérience des effets de scène se compensait chez M. Noyer par de consciencieuses recherches : c'était un roman au lieu d'un drame, voilà tout. L'auteur s'était gardé de l'écueil ordinaire des commençans; il n'y avait dans sa pièce ni gantelets d'acier (rembourrés de peau) qui brisent des bras de femme, ni chaises renversées, ni cris, ni juremens, ni poignets de duchesse contre les serrures. Le drame allait paisible comme un vrai drame flamand, il avait l'allure et la retenue des chroniques. Cet ouvrage fit grand effet. L'auteur ne toucha pas un centime des recettes, reçut de Sa Majesté Léopold une bague d'argent, et du directeur un Jean-Jacques relié en veau. Faites donc des drames belges !

Telle est dans ce pays la législation du théâtre. On voit qu'elle s'inquiète peu de la question de nationalité. Les pièces que ce comité reçoit sont à elles seules des monumens. Un dramaturge de Louvain présente fort sérieusement au théâtre de Bruxelles un ouvrage en neuf tableaux intitulé : *La suite de Richard Darlington*. Cet homme faisait à la fois le métier de parfumeur et de traducteur d'anglais. Nous ignorons si ce nouvel auteur sera joué.

Si la condition des auteurs est misérable, en revanche, celle des acteurs est rassurante. Le traitement d'un premier sujet à Bruxelles dépasse celui d'un ministre belge, lequel est de vingt mille francs. Il y a des chanteurs dont le *la* vaut un immeuble : ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'ils jouent presque tous de père en fils. Cela s'explique aisément. Autrefois, la vocation du théâtre était irrésistible, c'était le libertinage ou le génie qui donnaient l'essor au comédien. Ainsi de Molière, acteur et poète nouveau, qui portait lui-même le poids de son œuvre; ce fut le génie qui fit de Molière un grand acteur. Tout le contraire pour Montménil, le fils de Le Sage; Montménil le fou, fils libertin d'un poète à cheveux blancs, Montménil qui jouait Valère sur les tables d'un cabaret. La dissipation fit de Montménil un comédien. Ainsi encore de Baron, de Poisson et de mille autres, de tous les acteurs enfin, depuis Jean-Baptiste Poquelin jusqu'à Camerani. Ils allaient, les uns poussés par le jeu, d'autres par le caprice; ils allaient, sans soin d'avenir et de récolte pour les leurs, le plus souvent pauvres et plus crottés que Colletet. Il était rare, après de pareils exemples, que leurs fils prissent leur état : la pairie du théâtre n'était pas encore héréditaire ! Le fils trouvant des dettes à solder,

des embarras financiers et des exploits aussi implacables que ceux de M. Loyal, choisissait bien vite une autre route; il se faisait peintre, musicien, poète ou teneur de livres. Aujourd'hui il en est tout autrement. Un ténor, en ayant soin de tenir ses fenêtres closes, gagne vingt-cinq mille francs par an; il a sa berline de poste, ses journaux et son notaire à lui aussi bien vêtu que les notaires d'opéra comique. Il s'ensuit que le comédien, ainsi casé, songe naturellement à ses fils; il veut leur léguer ses rentes. Bon gré malgré, il les greffe sur le théâtre. Il demeure stipulé qu'ils auront les mêmes droits et le même avoir. Quant au talent, ils sont héritiers directs, cela les regarde. Devenue ainsi une perspective de sinécure et un débouché pour la famille, à quoi sert la scène, dites-nous, si ce n'est à consacrer la généalogie des comédiens?

La question des auteurs et du théâtre est donc résolue par le fait même en Belgique. A tous les jeunes gens auxquels répugne ce calice, et qui nous ont consulté, nous n'avons donc pu répondre qu'une chose : Allez à Paris, il vous faut l'air de Paris. A Paris, vous que le malheur a prédestinés au vaudeville, à Paris, auteurs d'opéras franco-flamands! Vous trouverez à Paris la meilleure maison de commerce en ce genre, la plus riche et la plus achalandée, celle de M. Scribe et compagnie, connue pour ces sortes d'articles! Vous trouverez à Paris des directeurs intègres et probes qui vous recevront à bras ouverts avec vos drames moyen-âge, auxquels ils donneront un parrain sans que vous ayez besoin de vous en mêler! Allez à Paris, au lieu de croupir en Belgique! La Belgique, messieurs, c'est Leporello, l'humble valet affublé du manteau et de la toque de don Juan; soyez don Juan afin de battre ensuite Leporello! Que vous sert de parodier Paris, et de bigarrer vos villes avec des affiches de contrefaçon? Passez le Rubicon, ou restez chez vous; chez vous le ciel est gris, mais l'oiseau chante; vous pouvez écrire, à l'ombre des cassines flamandes, des pages aussi fines et aussi joyeuses que celles de Téniers. Votre littérature peut s'abreuver de chroniques et de détails: vous avez Liége et ses hiérarchies belliqueuses d'évêques; Bruges, l'hôtesse de Charles II; Louvain, Malines, Anvers, en un mot, toutes vos villes. C'est à ces vieilles sources que vous devez recourir pour votre nationalité. Vous avez chez vous la mine de vingt romans poétiques et inconnus, depuis Arteveldt jusqu'à Charles-Quint, depuis les guerres espagnoles jusqu'à celles de Louis XIV. Vous pouvez reconstruire dignement votre langue et votre histoire. Le dialecte vous manque, il est vrai; vous épelez encore le français qu'on vient

de décréter chez vous comme Robespierre décréta l'Être Suprême; mais la chronique n'a pas besoin de ce purisme de style, et les gallicismes se font excuser par les recherches. Remuez ce sol, fouillez-le, pénétrez dans le cœur de vos vieilles provinces, dans l'esprit de vos vieilles chartes, dans les rayonnantes splendeurs de votre peinture. Cela vous vaut mieux que de singer le grand et le petit format des journaux de France, de réimprimer ses livres et de s'habiller de son esprit! Vous n'avez, jusqu'ici, que des libraires pour auteurs; votre presse politique regorge de tant d'infamies secrètes; elle est si pauvre et si vendue, qu'elle soulève le cœur! Votre presse politique, dirigée par quelques hommes qui se disent Français, loin d'être un auxiliaire aux intérêts de la France, ne s'occupe que de sa position bâtarde et de sa fortune à refaire; bien qu'elle soit placée sur le terrain même de la discussion, elle ne s'attelle à aucun débat, et ne provoque aucun examen au sujet des sérieuses questions de librairie qui occupent les intelligences de France. Historiographe d'une petite cour complaisante de petits hommes d'état (¹), elle perd le pays en le flagornant; elle vous tue par la métaphore! Ce qui se broie chez vous de phrases [illegible] papier, est inconcevable, mais ce sont nos phrases tièdes encore sur [illegible] papier. Pensez-vous que ce soit un grand progrès que de réimprimer magnifiquement l'*Histoire de la Révolution française*, par M. [illegible] *ministre et député*, comme vous dit le graveur au bas de [illegible] belge? Singulière étuve que celle où vous faites bouillir nos [illegible] *rine II* de Mme d'Abrantès, imprimée et satinée en dix [illegible] *Père Goriot* de M. de Balzac, vendu ici à profusion [illegible]

(¹) Il demeure entendu pour nous que par ce mot de *presse* [illegible] cusons ici que certains journaux et journalistes français achetés [illegible] et qui ne profitent en rien de leurs données spéciales sur le [illegible] idées en France. Loin de comprendre dans cette proscription [illegible] nous nous faisons un plaisir de proclamer son indépendance [illegible] Le journal de M. Lévêque, *l'Artiste*, journal d'opposition [illegible] nous semble marcher généreusement dans cette voie. [illegible] nous mentionnerons aussi celles de M. Collin de P[illegible] de savoir, qui, en voulant mettre ses *Chroniques* [illegible] tée des intelligences bourgeoises, et en se faisant [illegible] s'empêcher de se montr[illegible] autre un [illegible] rol. MM. F[illegible] Be[illegible] la révolu[illegible]
Paris[illegible]

de Paris; le *Voyage d'Orient*, par M. de Lamartine, déjà soumis à Bruxelles, au scalpel des feuilletonistes, pendant que l'imprimerie parisienne élabore encore ses pages! Ceci n'est-il pas un jeu de course, et retirez-vous bon profit, vous autres écrivains, de cette grande révolution de papier? Vos ouvrages et vos essais ne se vendent pas; présentez-vous humble et modeste au comptoir d'un libraire, il balance à vous imprimer gratis. M. Nothomb, votre seul publiciste distingué, n'a-t-il pas subi lui-même les dédains de ce contrat? Un jeune poète de talent, M. Van Hasselt, jeune homme plein d'avenir, n'a-t-il pas été contraint de ployer aussi sous ce despotisme stupide de la librairie moderne en Belgique? Secouez donc les entraves de l'imitation, et demandez vous-même hautement au pouvoir des réglemens et des garanties. Ces lois sur l'imprimerie, en pleine vigueur sous Louis XV, le roi le plus oublieux de son peuple et le plus favorable aux gens de lettres, vous pouvez, vous devez les obtenir. L'appel courageux de M. de Balzac, avocat de nos libertés littéraires, et premier pétitionnaire dans cette grande cause, a dû refouler chez vous les préjugés pour éveiller les sympathies. Unissez-vous au grand congrès des écrivains de France pour arracher à l'apathie sordide du pouvoir, cette charte indispensable! Alors, vraiment vous serez nos alliés, écrivains de la Belgique, vous ferez le métier d'auteurs, et non celui de contrebandiers!

La littérature belge a besoin d'entendre ces choses. Isolée et pauvre, elle ne sait que devenir. Le vertige la prend, rien qu'à voir ces vitres innombrables chargées d'affiches de France, ces annonces flamandes d'in-8° parisiens, ce retentissement de la contrefaçon, en un mot, qui vous étourdit comme le tangage d'un paquebot à vapeur. Elle doit comprendre qu'elle est rayée pour jamais de cette grande liste des auteurs de France, que la librairie la prend en mépris et en pitié! Nous récuserions les premiers d'aussi ingrates conditions d'existence : la littérature belge traîne son boulet comme un forçat. La vie animale rappelle elle-même l'artiste à sa misère; des hautes sphères de l'intelligence, il retombe dans l'épais brouillard du faro, du ciel d'Ossian dans la taverne. Vous ne verrez guère, en Belgique, les bibliothéques envahies par de studieux lecteurs, les manuscrits feuilletés par les amoureux de la chronique. La riche bibliothéque de Bourgogne, qui ne compte pas moins de douze mille manuscrits [1] dont la plupart remontent jusqu'au douzième siècle, ne voit errer

(1) C'est surtout au gouvernement de Marguerite d'Autriche que cette bibliothéque

sous sa voûte que son vieux et digne bibliothécaire, M. Maréchal, savant, aimable et poli, cent fois moins inquiété que l'excellent M. Van Praet de la rue Richelieu. M. Van Hasselt, dont j'ai déjà cité le nom, est avec M. Maréchal le seul hôte de ces Thébaïdes savantes; lui seul ouvre et ferme dans le silence les livres aux pesantes agrafes, les missels de Philippe-le-Bon, ou les cahiers de danse de la reine Marguerite. Ceux qui ignorent que la jeunesse studieuse de M. Van Hasselt s'est passée à Maëstricht, ne lui sauront peut-être aucun gré d'être un poète français élégant et pur: ils ne verront en lui que le résultat, et non l'étude. Nous qui avons passé bien des heures de causerie avec le jeune auteur des *Primevères*, que M. Victor Hugo reçut d'une manière si bienveillante à l'un de ses voyages à Paris, nous demeurons encore surpris de cette flexibilité d'apostasie, de cette conversion poétique d'un étranger à la langue difficile de nos auteurs. La poésie de M. Van Hasselt a trempé son aile au bassin poétique de Victor Hugo: c'est un cygne qui s'ébat sur le même marbre et le même gazon. Ce n'est pas là une des moindres gloires de M. Victor Hugo, le grand poète, d'avoir façonné de la sorte, à sa pensée et à son moule, cette organisation tranquille du Nord, d'avoir amené ce jeune homme de talent, par sa seule puissance attractive, au milieu de son enfer ou de son Éden. M. Van Hasselt compose de jolies ballades; c'est le seul auteur qui nous ait paru mal à sa place en Belgique. Passionné pour les chroniques, instruit à l'égal d'un vieux bibliothécaire, il se refuse modes-

doit ses accroissemens remarquables. La bibliothèque particulière de cette princesse, qui se composait d'un grand nombre d'œuvres manuscrites, fut incorporée après sa mort à la galerie de Bourgogne avec ses armes gravées et tirées sur chaque livre. Il y avait, entre autres, un volume de plusieurs *Chansons mises en musique*, manuscrit sur vélin, dont chaque marge était festonnée de *marguerites* peintes en couleur avec un soin rare. Le livre des *Basses danses* (manuscrit in-4° oblong) figurait aussi dans cette riche succession de reine. Il contenait toutes les danses notées en musique que l'on dansait à la cour de Marguerite d'Autriche, et figurait à côté des quatre beaux volumes de la *Fleur des histoires*, et du *Bocace des clères femmes*. Marguerite d'Autriche, spirituelle duchesse, composa des mémoires, et perdit même beaucoup de temps à écrire des vers rimés comme ceux-ci :

Penses à moi, ma cousine,
C'est Margot qui fit la rime.

Ces deux lignes bizarres se trouvent à la première page du troisième volume de la *Fleur des histoires*.

tement à écrire un livre d'époque : c'est ce qu'il ferait pourtant de plus utile pour l'art dans cet insouciant pays. Sans doute les obstacles dont nous avons parlé plus haut paralysent son courage. Que faire et que tenter dans une ville où la poésie parisienne arrive à jour fixe comme la marée, au milieu de ce grand cabinet de lecture appelé Bruxelles, où le papier mécanique a seul des droits? Nous conseillerons à M. Van Hasselt un seul parti, l'émigration.

M. Van de Weyer, l'ancien bibliothécaire de cette belle galerie de Bourgogne, est maintenant ambassadeur à Londres. Nous mentionnons ce fait inouï dans les fastes des bibliomanes. Un bibliothécaire ambassadeur! Ceci nous a donné un très-grand respect pour les ambassades. Maintenant, du moins, les secrétaires d'ambassade liront.

L'énumération des objets que possédait autrefois la bibliothèque de Bourgogne inspire à l'antiquaire de véritables regrets. Nous avons en ce moment sous les yeux une liste manuscrite extraite des archives de l'abbaye de Saint-Pierre-les-Gand, liste qui a pour titre : *Catalogue des armures et autres objets de curiosité qui se voient dans la grande écurie de la cour, à Bruxelles*. Ce document est infiniment curieux. Les armes de parade damasquinées, en or, de Charles-Quint, et l'armure complète de son cheval (estimées 5,000 florins); celles du prince de Parme, de Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante; les armes royales du prince Cardinal, fils de Philippe IV; les épées de Charles V et de l'archiduc Albert, contrastaient singulièrement avec l'équipement de fer noir de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, tout de pesanteur et de rusticité guerrière. Les vols et les déprédations à main armée (1) ont porté à ce mo-

(1) La révolution française fut très-funeste à la bibliothèque de Bourgogne. C'est un rapprochement de faits assez curieux à établir avec les vols plus récens. En 94, le représentant du peuple Laurent encombrait la cour de la bibliothèque de sept chariots chargés de livres et de manuscrits, *sans aucun inventaire préalable*, dit une notice de M. Laserna Santander, correspondant de l'Institut national. Ce rapt fut suivi d'un autre qui acheva de dépouiller la bibliothèque. Le 21 septembre de la même année, les commissaires des sciences et arts de Paris, s'en étant rendus maîtres, enlevèrent le peu qui restait de manuscrits précieux et de beaux ouvrages. Voici la décharge expéditive qu'ils en donnèrent au concierge Eimmermans :

« LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

» Nous avons mis en réquisition et fait enlever, en vertu de nos pouvoirs, de la » bibliothèque dite de Bourgogne, quatre manuscrits en langue orientale, cinquante-

bilier précieux de rudes atteintes. Ces pillages, on le sait, avaient lieu en Belgique entre deux haies de soldats, paisibles spectateurs de ce tumulte. C'est chose inouïe que la conservation respectueuse du palais du prince d'Orange au milieu de ces désordres. La population belge, il faut le dire, s'est arrêtée tout d'un coup devant ce palais comme le cheval cabré d'Attila devant Geneviève. Les beaux Velasquez et les Van Dyck qui tapissent ses galeries, absorbent tellement l'attention, que l'on demeure indifférent aux arabesques charmantes du parquet, aux porphyres et aux dorures. En parcourant ces magnificences délaissées, ces salons, ces boudoirs vides, en voyant cette demeure royale d'un banni, placée sous la garde de ses vainqueurs mêmes, il est impossible de ne pas songer à Chambord. Les propriétés du prince d'Orange n'ont pas éprouvé le moindre dommage en Belgique. Sa villa de Tervueren, à quelques lieues de Bruxelles, conserve encore le sable et les ormes de ses allées. Pendant qu'un maçon de Paris, appelé M. Fontaine, torturait Philibert Delorme aux Tuileries, par ordre de son maître, le gouvernement belge arrosait lui-même les massifs et les jardins du proscrit; il émondait ses arbres et payait des bras pour entretenir son palais. Peut-être y a-t-il dans ce respect un calcul de gloire; ce palais est une belle page de retenue et de pudeur à montrer aux étrangers.

Puisque nous parlons ici des monumens, nous ne pouvons passer sous silence celui de Waterloo. A trois lieues de Bruxelles vous rencontrez le champ de bataille de Waterloo (*the field of Waterloo*), ainsi que l'a écrit Walter Scott en tête d'un de ses plus mauvais poèmes. Le hameau Saint-Jean, qui est à trois quarts de lieue plus loin, dépend de Waterloo. Sur la hauteur principale s'élève ce *monument* de quarante-cinq pieds de hauteur et de cent soixante de diamètre. Le piédestal supporte un lion colossal en fonte de fer. Plus loin encore, au village de Plancenois, on voit un autre *monument* en fer, élevé par la Prusse, pour conserver le souve-

» neuf en langue latine, quatre-vingt-cinq en langue française, vingt-trois en di-
» verses langues modernes. Puis aussi quarante-et-un volumes d'anciennes éditions,
» cent cinquante-neuf volumes d'ouvrages sur les sciences, les arts et l'histoire, etc.,
» dont décharge au citoyen Timmermans, concierge à Bruxelles, le cinquième des
» jours complémentaires de l'an XI de la république française une et indivisible. Les
» titres desdits ouvrages sont indiqués dans les catalogues restés entre nos mains.

« MICHEL LEBLOND, DE WAILLY, FAUJAS. »

(*Mémoire historique sur la bibliothèque de Bourgogne.*)

nir du jour *qui a changé les destinées de la France*. Dans la chapelle de Waterloo, existent aussi d'autres *monumens* élevés par les Hanovriens et les Anglais.

Voilà, certes, assez d'airain et de marbre, et nous admirons l'abnégation de notre cabinet de France, qui n'a pas même introduit un *deleatur* à ce sujet dans son traité avec la Belgique. Il nous semble pourtant que la France avait le droit d'exiger cette abolition; c'est un spectacle nouveau que celui d'un peuple qui n'existe que par la France, protégeant la honte de son alliée avec tout le soin qu'elle mettrait à garder sa gloire.

Afin de compléter l'ensemble de nos observations sur la face artistique de ce pays, nous devons dire un mot des contrefaçons de librairie. Les placets littéraires contre cette horrible plaie remontent bien plus haut que notre époque. Voltaire se plaignait amèrement de celles de Hollande, et Marmontel frappait du pied dans la boutique d'un libraire de Liége, en voyant les contrefaçons du *Bélisaire*. Linguet, retiré à Bruxelles, s'étonnait beaucoup d'y voir reproduire ses *Annales*; vainement s'enquérait-il du nom et de l'adresse de son homme, il trébuchait toujours dans le cercle des conjectures. Une nuit enfin, Linguet aperçoit un jet de lampe à travers les volets d'une maison, dans un sale et vieux quartier; une ombre allait et passait, apportant de petites planches de fer à un pupitre noirâtre. Cette ombre était celle de l'imprimeur Lefranc, qui ne se livrait à ce travail frauduleux que la nuit. D'abord il escroqua Linguet sous le manteau, puis mit ensuite audacieusement son nom à ses feuilles chaudes. Linguet, pour s'en venger, imagina d'en faire tirer de semblables; il inscrivait au bas, en grosses lettres : Se vend chez CARTOUCHE LEFRANC!

Depuis le dix-huitième siècle, la contrefaçon a bien grandi à Bruxelles; ses cent marteaux occupent la ville. Elle ne se cache plus la nuit derrière la vitre, comme du temps de Linguet; mais elle vend publiquement aux auteurs de France leurs œuvres et leurs livres, sur lesquels va se ruer la douane, qui, dans sa stupide logique, ne permet pas à un écrivain de rapporter à Paris l'un de ses romans réimprimé à Bruxelles. La contrefaçon nous semble, du reste, une chose jugée. C'est une de ces chimères fabuleuses de la poésie antique, variable comme Protée, armée de griffes et d'écailles, dont les ailes repoussent à mesure qu'on les arrache. Coupez-lui les vivres en Belgique, elle ira se traîner à Spa et se poser à Aix-la-Chapelle. Genève et Cologne l'accueilleront comme on fait d'une courtisane; elle ira le front levé jusqu'à ce que la grande famille des écrivains

ait obtenu du pouvoir le droit de la clouer au poteau. Nous avons formulé à son égard notre opinion ; il faut que les auteurs et les libraires lui fassent, sans se lasser, une guerre troyenne, une guerre de dix ans ; les auteurs, en se plaçant à la tête même des affaires, et les libraires à la tête du commerce. Au lieu de cela, auteurs et libraires vivent d'une vie de reclus et d'anachorètes. Les auteurs, blessés de ce dédaigneux oubli du pouvoir, ou trop fiers pour accepter des bienfaits qui sont pour certains esprits l'équivalent d'une insulte, abandonnent leur œuvre à sa destinée. Ils se trouvent vendus d'avance à la librairie banqueroutière et mercantile, qui les fraude ; ils n'ont de patrons et de représentans nulle part. Les anciens hommes de lettres, ceux qui étaient jeunes aux jours passés et combattaient courageusement dans nos rangs, endormis dans leurs sinécures et leurs places, riches de pensions d'institut ou de dotations faites aux beaux-arts, oseraient à peine élever la voix pour défendre le palladium outragé. D'un autre côté, les éditeurs fastueux ou obscurs, Rotschilds de la librairie, ne sont aucunement *négocians ;* ils n'appliquent jamais à ce commerce l'activité ou le génie calculateur d'un courtier de la banque ; ils vivent grassement, les pieds chauds, la tête posée sur l'oreillère en maroquin de leur fauteuil ; ils vont aux Bouffes et se pâment à Rossini ; les voyages, les moyens d'opposition, les traités de guerre ou de paix avec la librairie limitrophe, ils les ignorent ou les appliquent mal ; enchantés d'ailleurs d'avoir trouvé un moyen de diminuer le prix des manuscrits, ils exagèrent leur ruine. Nulle alliance défensive de leur part avec l'homme de lettres, nulle fraternité avec l'écrivain. De là isolement et cri de détresse de l'auteur qui se trouve réduit à subir ces deux fléaux : la contrefaçon de Belgique d'abord, contrefaçon odieuse qui le ruine ; puis les libraires de France, qui se servent de ce fantôme d'optique pour l'effrayer et réduire le prix de ses veilles. C'est au pouvoir seul de trancher ce nœud gordien. La propriété littéraire se trouve, nous assure-t-on, constituée déjà en Allemagne. Ce serait déjà un grand fait pour notre cause. Chassée de Belgique, poursuivie et menacée d'une guerre active, la contrefaçon retrouverait des ennemis sur les limites du Rhin ; les gouvernemens, propices une fois par hasard à la pensée, formeraient la chaîne pour la détruire le brigandage. Vainement objectera-t-on que les seuls livres français sont victimes de ce fléau. Deux pirates anglais, croisant en Seine, MM. Galignani et Baudry, se sont chargés de démentir cette assertion. Ces messieurs contrefont à Paris tout ce qui leur semble de prise en Angleterre et en Italie, les

œuvres de M. Bulwer et les romans de Manzoni. Viennent quelques rayons de plus au front de la rêveuse Allemagne, des traducteurs moins chers et des commis voyageurs en librairie plus subtils, ils vous donneront bientôt la seconde partie d'Hoffmann, c'est-à-dire son école, école aussi nombreuse que celle des successeurs d'Alexandre. N'y a-t-il donc pas urgence pour que ces courtages impudens soient mis à l'index?

Nos lecteurs pourraient nous faire un reproche de n'avoir pas compris dans le cadre de la peinture en Belgique les collections particulières. Bien que l'Angleterre et la Hollande soient plus riches de ce côté que la Flandre, et que les musées de ces deux pays aient souvent à envier aux particuliers de riches tableaux de maîtres, nous devons dire que la Belgique n'en possède pas moins quelques cabinets remarquables. Nous citerons les deux principaux: celui de M. S. Kamps, à Gand, et celui de M. le prince d'Aremberg à Bruxelles. M. S. Kamps, amateur instruit, homme de goût et de patientes études, accompagne lui-même les étrangers en leur expliquant sa riche galerie; le propriétaire de ces Rubens et de ces Rembrandt se fait pour vous le plus obligeant des ciceroni. Entre tous les tableaux de cette magnifique collection, ceux qui vous frappent le plus sont au nombre de quatre : ils représentent la belle famille de Rubens, peinte en entier de sa main; d'abord le portrait du frère de Rubens, puis Isabelle Brandt, Rubens lui-même et Héléna Forment, sa seconde femme. Ces quatre portraits sont du plus grand prix. Ruysdaël, Van Dyck, Gerard Dow et Mieris forment le complément de cette superbe galerie, la seule magnificence curieuse à Gand, après Saint-Bavon et la vieille maison de Charles-Quint.

M. le prince d'Aremberg est un descendant de ces d'Aremberg si riches et si grands seigneurs, que Van Dyck peignait le manteau flottant, sur quelque cheval épais et lourd, avec une selle à franges d'or et des étriers travaillés comme une dentelle. Le petit-fils de ces beaux cavaliers flamands a mis sa gloire à enrichir péniblement sa collection : c'est la plus belle et la plus choisie de Bruxelles. De vigoureuses études de François Hals, des Cuyp délicieux, des Téniers et des Paul Potter charmans, animent de leurs reflets cette galerie, où se déploient dans tout leur éclat les plus beaux Van Ostade et les Wouwermans. Le *Tobie rendant la vue à son père aveugle*, de Rembrandt, est peut-être le plus exquis tableau de chevalet que nous ayons vu de ce maître. A la sagesse de l'effet il joint une distinction admirable de pureté et de dessin. Une *Femme espagnole*,

par Van Dyck, offre un caprice ingénieux de ce maître; la tête nous a semblé peinte dans le sentiment profond de Rubens; les accessoires très-élégamment traités rappellent la manière anglaise de Van Dyck; ils ont cette ampleur et cette noblesse qui distingue ses derniers portraits de Windsor.

A Bruxelles, M. Vilain XIV possède un Raphaël d'un fort beau style; le ventre de l'enfant a été, dit-on, retouché. Le cabinet de M. Van Lancker, à Anvers, offre peu de cadres remarquables, à l'exception de quelques Wouwermans et d'un Vanderneer du plus bel effet. Ce petit cadre représente un clair de lune.

Il est impossible, en parcourant ce pays si riche en peinture, de ne pas s'étonner d'un fait : c'est du petit nombre de brocanteurs que produit le royaume de la Belgique. Il semble, en effet, que tous les marchands de tableaux ruinés, tous les banqueroutiers et les juifs bannis de la rue de Seine, devraient affluer sur une terre aussi propice à leur commerce. Il y a des gens à Paris qui refont si habilement le nom de David Téniers, ceux de Mieris et d'Ostade, que l'on ne conçoit pas qu'ils résistent à l'envie de faire jouir de leur talent un territoire si voisin. Notre surprise a été grande en rencontrant à Bruxelles si peu d'étalagistes et de marchands de cadres en renom; à Anvers, nous venons de voir cependant un serrurier qui possède d'admirables armoires dans le style de Henri II : il est vrai que, par contre-coup, le digne Vulcain a mis le nom de Pierre Rubens à quatre ou cinq chaises de cuir qu'il vend l'une après l'autre aux amateurs, en leur disant : *celle-ci est bien la chaise de Rubens!* Malgré ceci, nous le répétons, on rencontre fort peu de vendeurs en proportion de ce qui pourrait se vendre. MM. Van Nieuwenhuysen et Héris ([1]) sont plutôt des marchands de tableaux que des antiquaires. Le premier de ces messieurs a fait tout son possible pour engluer M. Rotschild à son passage. Ce baron de Bethléem a fait à Malines de précieuses acquisitions. M. Stevens, homme de goût, présidait à ces emplettes, qui n'ont pas été, nous a-t-on dit, à moins de trente à quarante mille francs.

Après avoir énuméré les ressources de son passé, ajoutons encore que l'art actuel, en Belgique, reçoit de la diversité même de ses monumens et de ses villes des reflets toujours nouveaux. Ainsi Gand n'a rien de Liége; Bruges ne saurait se marier à Anvers; Louvain et Bruxelles ne pourront

([1]) A Bruxelles.

jamais se confondre dans la même teinte. La vie des artistes, dans ces différentes cités, se ressent donc, à leur insu, des traditions; elle se modifie selon les habitudes et la domination ancienne du lieu. Bruges, cette Madrid flamande, triste et voilée d'ombres, doit abriter, à notre sens, les antiquaires; ils y noteront les écussons émaillés de Charles-le-Téméraire, comme les romanciers iront à Gand, remuer les cendres de Charles-Quint et de Vésale. Anvers, la Rome des artistes, rassemblera dans sa nef la grande lignée des fils de Rubens; Anvers aura tous les peintres; Louvain et Liége se partageront les chroniqueurs, les poètes, les bibliophiles. De la sorte, chaque ville de la Belgique conservera ses archives de nationalité. La face de ce royaume sera multiple et saillante; elle résumera admirablement les époques; elle guidera l'art dans les régions de la poésie et de la vérité. L'art ne pourra rebâtir qu'en conservant la trace des anciennes fondations, et en adossant sa hutte modeste à ces magnifiques piliers. C'est aux hommes d'état de la Belgique de comprendre et de peser ces choses. Au lieu de tulipes élevées en serre chaude et de prix décernés par l'état aux producteurs des plus belles couvées de canaris ([1]), le gouvernement belge devrait garantir du dédain et de la moquerie étrangère les splendides témoignages de sa gloire passée. Au lieu de s'acheter à grands frais des pamphlets et des journaux, il s'achèterait des poètes et des artistes. La meilleure partie de son sol, l'art ancien, abîmée et perdue sous les recrépissages modernes, apparaîtrait ainsi aux yeux de tous, pareille à ces cathédrales gothiques dont un badigeon impie blanchissait la pierre et qu'un soin religieux vient enfin de rendre à sa couleur primitive.

ROGER DE BEAUVOIR.

(1) Historique.

LA PESTE A MARSEILLE.

Jamais Marseille n'avait été plus sereine et plus joyeuse qu'au mois de juin 1720. Son port, qu'animait un commerce florissant, avait, au milieu de ses bruyantes occupations, un air de fête et de parure. Parmi les navires venus des quatre points cardinaux, tout chargés de riches produits et d'abondantes marchandises, on apercevait de splendides galères à la poupe dorée, aux longues flammes bariolées, aux cordages fleuris. C'était la flottille de M. le chevalier d'Orléans, grand-prieur de Malte, qui revenait de Gênes, où il avait conduit sa sœur, Mlle de Valois, mariée au duc de Modène. Marseille avait accueilli dignement ces illustres voyageurs, et de superbes fêtes avaient été données au Grand-Prieur et à Mlle de Valois, mal remise encore du désespoir où elle était tombée en quittant le Palais-Royal et M. de Richelieu.

On préparait de nouveaux divertissemens pour le fils naturel du régent, et en attendant le bal annoncé chez le marquis de Piles, gouverneur et viguier, les dames de la ville se donnaient le passe-temps de visiter les galères royales, et principalement celle du Grand-Prieur, qui était d'une rare magnificence. Elle avait été construite par Pierre Puget; sa façade représentait un épisode des noces de Thétis et de Pélée, ciselé par ce grand artiste, à la fois sculpteur, architecte, peintre et constructeur de vaisseaux. L'intérieur de la galère était admirablement décoré;

les appartemens étaient ornés de meubles riches et curieux, et surtout de peintures fort remarquables de Mignard et de Vanloo. Le Grand-Prieur faisait les honneurs de son bord avec une grâce et une politesse un peu cavalières; ses façons étaient empreintes de ce laissé-aller audacieux et de cette entreprenante désinvolture qui caractérisaient les mœurs du Palais-Royal; mais les dames de Marseille, qui se piquaient d'être au courant et à la hauteur des usages de la cour, s'accommodaient assez bien de l'urbanité de M. d'Orléans, qui, du reste, était peu dangereux pour les femmes, et s'en tenait volontiers avec elles aux propos de la galanterie.

Le quai de Rive-Neuve offrait un coup d'œil des plus variés. Des marchandises de toute espèce encombraient ses dalles; l'activité régnait partout: on vannait les grains, on pesait les balles, on comptait les tonneaux. Au milieu de ces embarras circulaient négocians, courtiers, portefaix et marins; des religieux passaient allant à St.-Victor; une compagnie de fantassins se rendait au fort St.-Nicolas, dont les murailles neuves étaient un formidable souvenir laissé par Louis XIV; les barcarols, debout dans leur batelet que couvrait un large dais quadrillé, invitaient les passans à s'embarquer pour aborder les galères ou pour aller nager à l'anse du Pharo; des dames costumées selon les modes de Mlle de Valois, se promenaient escortées chacune par un petit laquais moricaud qui tenait ouvert un grand parasol de basin; çà et là des groupes élégans s'entretenaient gaiement des fêtes passées et des fêtes futures, et se riaient des prétentions affichées par les prudes marquises d'Aix, qui, pour faire leur cour au chevalier d'Orléans, voulaient toutes être proches parentes de Mme de Parabère et de Mme de Sabran, filles toutes deux de la Provence.

Tout à coup, les galères du Grand-Prieur, qui dormaient sur leurs ancres, s'émeuvent. Les matelots endossent leur casaque de manœuvre, les voiles sont déroulées, les ancres levées, et quoique le vent qui soufflait alors leur soit contraire, ces navires sortent du port à tire d'aile et s'en vont au plus loin dans la rade attendre ou chercher des brises favorables. Le chevalier d'Orléans, qui avait déjeuné chez M. de Vaucresson, intendant de la marine,

était arrivé en grande hâte, et tout effaré, sur sa galère, et avait aussitôt envoyé tous ses mousses par la ville pour quérir ses officiers, et leur faire regagner incontinent leur bord. Ce rappel n'avait pas été chose facile à exécuter, car c'était un dimanche, et ces messieurs étaient fort disséminés de côté et d'autre. Les uns se pavanaient sur le Cours, les autres étaient aux églises, entendant amoureusement la messe et lançant des œillades aux belles paroissiennes de la Major et de St.-Martin. Ceux qui avaient affaire aux vêpres, n'arrivèrent qu'au moment où l'on mettait à la voile, et furent réprimandés pour leur dévotion.

Cette brusque retraite excita de vives rumeurs dans le monde. Les jeunes gens de l'état-major du Grand-Prieur avaient de nombreux engagemens dans la ville, et leur départ sans adieux causa de profonds ennuis. On s'inquiéta beaucoup aussi, dans la haute bourgeoisie, du bal de M. de Piles, pour lequel on avait fait des frais considérables. Mais M. le viguier avait bien autre souci en tête que son bal!

Un bruit sinistre avait sourdement éclaté parmi les premières autorités de la ville, qui le tenaient secret. Une vague inquiétude régnait parmi le peuple, lorsque le dimanche qui suivit le départ précipité du Grand-Prieur, le curé des Accoules monta en chaire, et d'une voix émue et grondante prononça un sermon qui glaça de terreur les assistans. Il y avait dans cette prédication je ne sais quelles menaces enveloppées dans les allégories saisissantes de l'Écriture qui jetaient l'épouvante au fond des ames. Chacun sortait de ce prône la tête basse et le cœur serré, lorsque tout à coup, au moment où il trempait ses doigts dans le bénitier, un homme tomba comme si la foudre l'avait frappé.

La foule, autour de lui, s'écarta avec un cri d'effroi auquel les voûtes de l'église prêtèrent une harmonie solennelle, et s'arrêta un instant, fixant des regards stupéfaits sur ce corps qui se tordait et râlait. Mais aucune pitié ne fut assez vive et assez assurée pour s'approcher de cet être souffrant et lui porter secours. Puis, par un mouvement spontané, les assistans prirent la fuite avec de longues clameurs, comme si l'église était en proie aux

flammes, et il ne resta bientôt plus sous le portail que le mourant, qui expira après quelques convulsions. Cet événement, dont le peuple fut effrayé sans le comprendre, confirma ailleurs de sinistres soupçons.

On savait depuis quelque temps que la peste régnait dans les échelles de la Palestine, lorsque le 15 juin, veille de la St.-Jean, un navire marchand, *le Grand-Saint-Antoine*, capitaine Chataud, portant un chargement de coton adressé à divers consignataires, s'était présenté à la chaîne du port. Il venait de Tripoli de Syrie, avait sa patente en règle, et un certificat délivré au lazaret de Livourne, déclarant que les hommes d'équipage qu'il avait perdus étaient morts de la fièvre maligne. Après de légères formalités, le navire était entré dans le port, et avait débarqué ses balles de coton.

Il était arrivé au *Grand-Saint-Antoine* une singulière aventure durant son voyage. Avant de se diriger vers Marseille, il avait voulu relâcher à l'île de Sardaigne, et s'était présenté devant Cagliari, demandant à entrer dans le port. Il y avait alors à Cagliari un certain vice-roi, nommé M. de Saint-Rémis, bon homme s'il en fut, pétri des superstitions les plus bourgeoises, vrai vice-roi d'Yvetot, qui ne faisait rien sans consulter Jeanneton. Or, à l'heure même où le capitaine Chataud se présentait devant Cagliari, M. le vice-roi se réveillait d'un sommeil fort agité et sortait tout ému des étreintes d'un affreux cauchemar. Il avait rêvé que la peste dévorait la Sardaigne. Le brave homme en était tout pâle et racontait à sa servante ce songe épouvantable, lorsque son chancelier vint lui dire qu'un bâtiment français demandait à entrer dans le port.

— Un bâtiment! s'écria le judicieux vice-roi, voilà mon rêve expliqué; voilà la peste que j'ai rêvée; c'était un avertissement du ciel!

Jeanneton fut de cet avis, et le chancelier eut ordre, non-seulement d'empêcher *le Grand-Saint-Antoine* d'entrer dans le port, mais encore de le faire couler bas à coups de canon, s'il ne délogeait au plus vite de la rade. Alors le capitaine Chataud vint droit à Marseille.

Voilà donc à quoi tiennent les événemens les plus graves! Si le vice-roi de Sardaigne avait eu la faiblesse de ne pas croire à ses rêves, la peste entrait à pleines voiles dans le port de Cagliari, et ne venait pas à Marseille.

Tandis que l'on débarquait les balles de coton du *Grand-Saint-Antoine*, un mousse meurt, puis un portefaix, tous deux avec d'étranges symptômes. La médecine examine et frémit; l'autorité avertie se trouble et délibère. Sur ces entrefaites, on apprend que dans la rue de l'Escalle, les habitans meurent comme les mouches en octobre. Les médecins y vont, et prononcent un arrêt sans appel : — c'est la peste.

On écrit au régent, on écrit à la Faculté de Montpellier, on écrit au parlement d'Aix : c'est une terreur épistolaire. Pendant qu'on expédie des courriers, le fléau moissonne, et les magistrats municipaux tiennent conseil à l'hôtel-de-ville. Chacun d'eux présente un avis différent. L'un propose de grandes mesures de salubrité, et veut administrer à la ville une immense fumigation; un autre est d'avis d'en appeler à la Providence, et de convoquer le clergé à une procession générale; celui-ci, qui craint de se compromettre, veut que l'on attende réponse du Palais-Royal; celui-là prétend que l'on doit séquestrer les pestiférés et garder le secret sur la contagion vis-à-vis le peuple. Lorsque la question a été ainsi tirée à quatre échevins, on finit, comme dans la plupart des délibérations, par se ranger de l'avis du dernier qui a parlé. Chaque soir, l'échevin Moustier se rend dans la rue de l'Escalle, où le fléau s'est déclaré et sévit avec une effrayante intensité; il fait enlever les cadavres, parfumer et murer les maisons où les malades ont succombé. Il n'y avait guère moyen de cacher au peuple le véritable motif de ces formalités. Cependant M. le chancelier d'Aguesseau, qui avait le premier répondu aux magistrats de Marseille, leur avait bien recommandé, dans ses lettres, de donner le change au peuple sur le mal qui fermentait dans son sein, et c'était avec un grand souci que l'on voyait la vérité lui arriver.

Mais ce mot de peste, qui devait éclater comme une bombe au

milieu de la population et la jeter dans les dernières extrémités, ne souleva que des murmures d'incrédulité. On pensa que les médecins en avaient fait courir le faux bruit, et ils furent insultés publiquement. On chansonna les échevins sur leur frayeur panique, et on cassa les vitres de l'hôtel-de-ville avec ces chansons. Marseille, qui avait eu dix-sept fois la peste depuis Jules César, ne voulait pas croire à la peste.

Malheureusement, cette incrédulité ne pouvait guère résister à l'évidence. En vain un poste de milice a-t-il été placé à chaque extrémité de la rue de l'Escalle; la peste brave la consigne, franchit les bayonnettes, et la voilà qui se promène dans le vieux quartier et dans le quartier neuf; voilà qu'après avoir immolé un citoyen à la porte des Accoules, elle frappe partout à la fois, à la place de Lenche et au Chapitre, à Rive-Neuve et à la Plaine. Quand il voit les victimes tomber sous ses yeux, être saisies dans la rue par l'active agonie et mourir subitement sur la borne, oh! alors le peuple est convaincu. La contagion est dans son sein: mais quelle contagion? La mort est dans ses entrailles: mais quelle mort? Il ne comprend pas, le peuple, ce fléau qui lui vient d'Asie dans un sac, mais il comprend le poison qu'une main furtive jette dans l'eau de ses fontaines et dans la farine de son pain. Le poison, voilà un fléau qui parle à ses sens. La Brinvilliers, voilà une peste dont il sait la légende. D'ailleurs il faut bien qu'il puisse s'en prendre à quelqu'un de son malheur; à des hommes, et non à un élément. Dès-lors on n'insulte plus les médecins, on les frappe; on ne casse plus les vitres de l'hôtel-de-ville, on en brise les portes. Les médecins et les magistrats, voilà le fléau, voilà la peste, voilà les empoisonneurs du peuple, et ce peuple de Marseille à la poitrine creuse, à la forte voix, se rue et rugit, bondit et tonne. Ce sont là des colères méridionales, qui reviennent souvent, mais qui durent peu.

A ces violences succède un morne abattement. Cette effervescence s'affaisse sous la pesante main du fléau; le peuple anéanti s'apaise et se tait pour mourir. Les magistrats et les médecins peuvent paraître, ils n'ont plus rien à craindre; mais la plupart



ont fui, et avec eux tous ceux qui ont pu quitter la ville. Dès que le danger s'est déclaré certain, le sauve-qui-peut a été général. Ce n'a pas été une émigration, mais une déroute; tous les chemins se sont couverts de longues caravanes allant chercher des dieux plus clémens et un ciel plus miséricordieux. Dès les derniers jours de juillet on n'aurait plus trouvé dans Marseille un seul chariot ni une seule bête de somme. Avec les fuyards avait disparu tout ce qui pouvait hâter la fuite. Tout cela avait marché jusqu'à ce qu'un mur vivant l'arrêtât; car, au premières nouvelles de la contagion, un cordon de troupes avait été formé qui enlaçait le territoire de Marseille. Alors, faute de mieux, on s'était replié sur les bastides.

Bientôt, dans la ville, le désordre le plus complet vient ajouter à l'horreur du fléau. Dans une ville bien gouvernée, pourvue de bons et vaillans magistrats, bien approvisionnée et bien garnie d'argent, le mal eût été, sinon repoussé et vaincu, du moins tenu en bride; mais ici, les magistrats avaient perdu la tête; la provision de blé n'était pas faite pour huit jours, et l'opulente Marseille, dont le commerce remuait tant de millions, possédait pour toute fortune publique onze cents livres dans sa caisse municipale.

La famine et le brigandage vinrent alors servir d'auxiliaires à la peste, et l'aider à désoler et à meurtrir cette pauvre ville. Il faut cependant rendre justice aux quatre échevins, Estelle, Moustiers, Audimard et Dieudé qui demeurèrent à leur poste; à M. le viguier de Piles qui ne quitta pas le sien tant que sa santé le lui permit, et enfin à deux hommes dont le dévouement en ces tristes circonstances est devenu historique.

Ces deux hommes étaient l'évêque, M. de Belzunce, et le chevalier Rose, notable citoyen, intendant de la santé pour le quartier de Rive-Neuve.

Rien ne manque à la gloire de M. de Belzunce. On a écrit des livres et des drames sur sa belle conduite, et Pope lui a consacré deux vers de son *Essai sur l'homme*. M. de Belzunce, issu d'une famille militaire, était trempé pour faire un excellent soldat, on en fit un évêque. C'était une sorte de gendarme mitré, dont le courage et la vigueur, long-temps oisifs dans son doux métier de

prêtre, éclatèrent dès que l'occasion leur en fut donnée. Au demeurant, M. de Belzunce était un évêque brouillon et fanatique, emporté, vaniteux, écrivassier, disputeur, et qui a eu besoin de sa peste pour aller en paradis, s'il y est.

M. Rose était un honnête négociant, qui avait passé la moitié de sa vie à trafiquer dans le Levant, où il avait amassé du bien. Pendant vingt ans il avait respiré l'air de la peste et hanté des pestiférés à Modon, où il était consul. La peste, qui le suivit à Marseille, le trouva inaccessible à la crainte, et au fait de quelques manœuvres usitées dans la stratégie médicale des Orientaux.

Belzunce, Rose et les quatre échevins auraient pu prendre d'utiles mesures contre la contagion s'ils avaient été aidés dans leurs efforts; mais le fléau qui dévorait Marseille excita partout la peur, nulle part une généreuse compassion. Aix s'était tout d'abord montrée voisine dure et revêche. Le parlement avait étroitement tracé le rayon sanitaire qu'embrassait un cordon de mousquets. En vain Marseille, souffrante, affamée, voulut-elle se purger de trois mille gueux qui l'infestaient, il lui fallut garder cette vermine dévorante. En vain demanda-t-elle secours à sa noble sœur; Aix, au lieu du pain et des vêtemens dont elle avait besoin, lui envoya M. le marquis de Vauvenargues, premier procureur du pays, accompagné de quatre gentilshommes et escorté d'une compagnie des gardes de M. de Villars. Le marquis de Vauvenargues, père de l'auteur des *Maximes*, écrivit à M. Estelle, premier échevin, de se rendre à un endroit du chemin d'Aix, appelé Notre-Dame. Estelle s'y rendit, et après qu'on l'eut fait mariner dans le vinaigre, il fut admis à s'avancer jusqu'au milieu d'un champ, et à causer au porte-voix avec les gens d'Aix, qui se tenaient à une demi-portée de fusil. Il fut convenu que trois marchés seraient établis, avec double barrière, pour que les vendeurs et les chalands traitassent à distance. L'un de ces marchés devait être établi au lieu même où se tenait la délibération, un autre sur la route d'Aubagne, et un troisième, pour les bâtimens, dans une anse appelée l'Estaque.

Pendant que ces choses se passaient, M. de Vintimille, arche-

vèque d'Aix, se tenait fort paisible dans son diocèse. M. Le Bret, premier président, et messieurs du parlement tremblaient dans leurs robes rouges et sous leurs mortiers; leur pusillanimité éclatait chaque jour en ridicules et odieuses vexations. Quant à la cour, elle avait bien autre chose à l'esprit que la peste de Provence, ma foi! C'était le moment où le système de Law était dans sa plus grande fureur; le Missisipi absorbait seul l'attention et l'intérêt général. Les lettres de détresse, adressées au régent et à Dubois, produisirent peu de sensation. On promit de l'argent, et on fit écrire par Chirac une consultation sous forme d'épître. Chirac, très au fait des gangrènes de courtisans, entendait peu de chose à la peste. Il conseilla de distraire le peuple et de le mettre au régime des violons. Il considérait la peste comme une mélancolie contre laquelle les rigaudons sont souverains; une maladie qui doit être soignée par des ménétriers au lieu de médecins, et dans des vaux-halls plutôt que dans des hôpitaux. La parade devait marcher avec le bal; les échevins, selon Chirac, devaient faire dresser des tréteaux dans tous les carrefours, et y appeler des baladins experts en roueries et en lazzis propres à dérider les faces moribondes des pestiférés. Mais la ville, qui mourait de misère et de faim autant que de contagion, n'avait pas plus de quoi payer les violons que les meuniers, d'autant mieux que la musique eût été hors de prix en ces calamités. Pour ce qui est des histrions, il n'y fallait pas songer; où en prendre? M. Chirac aurait bien dû joindre la drogue à l'ordonnance et faire passer à Marseille la comédie italienne.

La terreur répandue en Provence par le fléau se manifesta surtout à la foire de Beaucaire. Cette foire, qui a lieu tous les ans au mois de juillet, fait de Beaucaire, petit bourg baigné par le Rhône, la capitale du monde commerçant. Les marchands d'Europe, d'Asie et d'Afrique y affluent, les produits de l'univers entier y abondent, et pour les recevoir, un ville de bois s'improvise au bord du fleuve et donne à Beaucaire, pendant un mois, les proportions d'une capitale, de même qu'elle en a la vie, la population et la richesse. Cette fois, tout fut désert, la ville de bois et la ville de pierre. Une douane terrible, la peste, arrêta les marchandises qui

arrivaient à Beaucaire. Les marchands épouvantés rebroussèrent chemin; quelques-uns, qui s'étaient trop hâtés, prirent la fuite, abandonnant leurs magasins déjà ouverts. Ce fut un coup violent pour l'industrie, et dès-lors la contagion compta parmi ses désastres presque autant de banqueroutes que de décès.

A Marseille, la désolation était à son comble. Sur cette ville en proie à des douleurs si aiguës, août versait ses impitoyables chaleurs; un ciel mat et transparent souriait à ces misères chauffées par un soleil ardent. — « Si notre mistral venait, disaient les Marseillais, il purgerait l'atmosphère et emporterait les miasmes venimeux qui l'empoisonnent! » Le mistral vint, et il n'emporta qu'un hôpital de planches et de toiles, élevé à grand'peine au Chapitre pour y camper les pestiférés. Le vent ayant si mal réussi, on pensa que saint Roch, patron de la santé, serait d'un meilleur secours; la fête de ce saint arrivait, et M. de Belzunce organisa pour ce jour-là une splendide procession. Jamais les solennités de la Fête-Dieu n'avaient été si magnifiquement traitées : les croix, les bannières, les reliques de toutes les paroisses furent promenées en grande pompe par le clergé, revêtu de ses plus riches habits. Les religieux de Saint-Victor manquèrent seuls à cette procession. Ces moines gentilshommes n'avaient pris de la vie religieuse que ce qu'elle avait de bon; avec les priviléges de leur état ils cumulaient les agrémens du monde dans lequel ils étaient fort répandus. Mais dès que le fléau parut, ils ne songèrent plus qu'à leur salut et se mirent en retraite. L'abbaye était bien aérée, bien mantelée, bien pourvue, ils s'y cloîtrèrent, et tout commerce avec le dehors fut soigneusement interrompu. Les sollicitations des pauvres, les murmures du peuple, la colère de l'évêque frappèrent vainement à leur porte, qui resta close. Quand le fléau fut dissipé, ils reparurent, frais et dispos, s'excusèrent légèrement, et reprirent leur train.

La procession de saint Roch eut de funestes conséquences; elle rompit de bonnes mesures sanitaires. Ceux qui s'étaient astreints à une vie sédentaire et isolée vinrent en foule assister à cette cérémonie votive. Le fléau put compter ce jour-là tous ses sujets,

mêlés, confondus, sans défense, et la contagion s'exerça cruellement sur cette proie. Dès ce moment le chiffre de la mortalité s'accrut dans une effrayante progression : le jour de Saint-Louis, fête du roi, il mourut mille personnes à Marseille. Impuissans contre ce mal, qui non-seulement bravait leur art mais encore ne ménageait pas leur personne, les médecins furent des premiers à fuir devant la peste. A peine en resta-t-il dans la ville quelques-uns que l'on voyait traverser les rues en chaises à porteurs, vêtus de houpelandes en toile cirée, et à chaque pas se croisant avec le viatique. Mais bientôt, comme le viatique attirait à sa suite une foule de dévots inconsidérés qui l'escortaient jusques dans l'alcôve des malades, on fut obligé d'y mettre ordre, et le sacrement de l'extrême-onction fut supprimé par mesure de police. Peu de temps après, les offices furent suspendus et les églises fermées.

Quand la médecine et le culte lui manquèrent, le peuple se sentit perdu sans ressource, et entra dans le désespoir. Pour faire diversion à sa mortelle anxiété, les échevins donnèrent une grande solennité à l'arrivée des deux plus célèbres médecins de Montpellier, MM. Chicoyneau et Verny, qui avaient répondu à leur appel et venaient combattre la peste avec les théories de la science. On reçut les deux docteurs comme des princes. Les chaînes du cours furent détachées, et leur carrosse passa au milieu de l'allée, comme si c'eût été celui de M. de Villars. On les complimenta en latin, en français et en provençal. Ces messieurs promirent merveilles : ils avaient étudié le fléau dans leur bibliothéque ; ils savaient par cœur le livre de François Ranchin, un des prédécesseurs de Chicoyneau dans la chancellerie de l'Université languedocienne ; ils apportaient avec eux les traités d'Ingrescia, de Lemaître, de Gastaldi et d'Abraham Framboisier ; mais toute cette doctrine fut vaine, et les assauts de la science n'enlevèrent pas à la peste une seule de ses victimes.

Le nombre des morts était si grand chaque jour qu'il n'y avait plus assez de temps ni assez de bras pour les enlever et les porter en terre. Les funérailles alors se firent en masse. Deux fois par jour un tombereau passait dans chaque rue, récoltait les cadavres,

et, quand il était plein, allait se vider où il pouvait. Ceux qui chargeaient et conduisaient ces tombereaux s'appelaient des corbeaux. Quand la peste les eut tous dévorés, les échevins demandèrent, pour les remplacer, des forçats à M. le commandeur de Rancé, lieutenant-général des galères; M. de Rancé en accorda vingt-six. Ces corbeaux rouges, inhabiles à leur nouveau métier, ne savaient ni atteler ni conduire leurs charrettes, qui fonctionnaient à travers toutes sortes d'accidens et de chutes; mais en revanche, se souvenant à merveille de leurs anciennes manœuvres, ils mettaient au pillage les maisons dans lesquelles ils allaient chercher des cadavres, détroussaient les vivans, héritaient des morts, et quelquefois achevaient les malades par manière de passe-temps ou pour faire plus à l'aise leur besogne de voleurs. La peste fit justice de tous ces malandrins. Après eux on en demanda d'autres qui continuèrent les mêmes pratiques, avec la concurrence d'une foule de gens, prompts et ardens à exploiter une calamité propice aux plus violens brigandages. Pour mettre un frein à ces licences, on planta dans tous les carrefours de hautes potences auxquelles une justice expéditive et arbitraire accrochait les criminels, qui restaient là comme les articles d'un code terrible, afin que personne n'ignorât cette jurisprudence improvisée. La potence est un spécifique recommandé par tous les docteurs qui ont écrit sur la contagion. Ils sont d'accord sur ce point, que la peste se combat par trois remèdes souverains, l'or, le feu et la corde : l'or qui fait régner l'abondance, le feu qui purifie, la corde qui maintient l'ordre et la discipline.

Mais que pouvait faire la vue des supplices, dans une ville en proie à d'horribles tortures, et où une mort inévitable fauchait sans relâche? La peste était bien autrement expéditive que toutes les lois décrétées pour la circonstance. Aussi le pillage et le meurtre ne furent-ils pas plus réprimés que le fléau. Du reste, les bandits n'étaient pas les seuls que menaçait la corde municipale. Comme il ne restait plus à Marseille ni chirurgiens, ni notaires, ni apothicaires, ni boulangers, ni sages-femmes, un édit fut publié dans le territoire, enjoignant à tous ces gens-là de venir reprendre leur

office dans les vingt-quatre heures, sous peine de mort pour les délinquans. Les notaires seuls revinrent.

Aucune peinture, aucune poésie ne saurait tracer le tableau qu'offrit Marseille depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement d'octobre, époque où le fléau sévit avec le plus de rage. Il n'y avait plus ni police, ni administration, ni secours. Les liens de famille, l'humanité, la morale, étaient anéantis. On voyait des malades, chassés par leurs parens des demeures qu'ils infectaient, errer dans les rues, s'abriter en gémissant sous l'auvent des boutiques, mourir sur le pavé. Ceux qui mouraient dans les maisons étaient jetés par les fenêtres; on ne les relevait pas et leurs cadavres croupissaient dans les ruisseaux ensanglantés. La ville entière se lamentait et râlait. Les morts et les mourans encombraient les rues, le cours, les quais. Des hommes ivres se mêlaient aux agonisans et se roulaient avec eux dans d'épouvantables étreintes. Avec les cadavres, on jetait par les fenêtres leurs matelas, leurs hardes, leurs meubles. Il y avait des gens qui mouraient debout, appuyés contre la muraille, et qui semblaient méditer dans la mort. Il y avait des mères mortes dont les nourrissons suçaient encore les mamelles. C'étaient à chaque pas des images sublimes d'horreur. Au milieu de ces hideux désastres marchaient le vol, le viol, le meurtre. Le frein n'était nulle part, le lendemain n'était à personne, on ne marchandait plus avec ses vices ni avec ses passions. En face du péril, se nouaient des intrigues forcenées, éclataient de monstrueuses joies. L'église seule resta grave, austère, inébranlable, au milieu de ces terreurs et de ce chaos. Nuit et jour l'évêque et sa milice étaient sur le champ de bataille; ils consolaient et confessaient les mourans, et recueillaient leur dernier soupir, dit un historien, comme si c'était de la rosée. Le fanatique Belzunce, devenu tolérant en face d'une plaie si grande, n'interrogeait plus les mourans sur leur soumission à la bulle *Unigenitus;* il donnait aux pauvres les vingt-cinq mille écus de son épargne, et faisait proposer à tous les orfèvres de la Provence ses ornemens pontificaux enrichis de dorures et de pierreries. Mais nul ne voulut les acheter, et chacun

déposa son offrande dans la mitre de l'évêque, qui lui revenait tou jours pleine d'aumônes. Il ne put vendre que son argenterie, et long-temps après il mangeait encore fastueusement avec de la vaisselle d'étain. L'évêque, les prêtres et les religieux furent vraiment les hommes de Dieu en ces temps d'épreuve.

Sur ces entrefaites, M. le commandant de Langeron, chef d'escadre des galères et maréchal des camps et armées du roi, ayant été nommé commandant de la ville et de son territoire, arriva à la tête de quelques compagnies des régimens de Flandres et de Brie, et Marseille trouva en lui un gouverneur ferme et prévoyant. Des jours meilleurs ne tardèrent pas à luire. L'autorité maritime qui, lasse des demandes multipliées des échevins, avait fini par leur refuser des forçats, en accorda à Langeron autant qu'il en voulut. C'était un point essentiel, car la ville regorgeait de cadavres qu'il fallait enterrer. On avait les ensevelisseurs, c'était beaucoup; il restait à trouver une place pour les sépultures.

Par une inconcevable imprudence, on avait enterré les morts dans les caveaux des églises, à une époque où elles étaient encore ouvertes et fréquentées; de la sorte, les églises étaient devenues des foyers pestilentiels. Puis, faute d'autre ressource, on avait traîné les cadavres sur le plateau de la Joliette, où ils pourrissaient depuis plusieurs semaines. Enfin, on avait laissé les morts sur la place où ils avaient rendu l'ame. Que faire de tous ces cadavres entassés à la Joliette, dans les maisons, sur le pavé? Où les loger? C'est ici que le chevalier Rose s'immortalisa.

Le chevalier découvrit à la Joliette deux vieux bastions voûtés. En enfonçant la voûte de ces bastions, on devait trouver deux cavités assez vastes et assez profondes pour engloutir toutes les dépouilles de Marseille. L'œuvre, seulement, était difficile et dangereuse. Rose voulut pour lui la double gloire de la pensée et de l'exécution. Il prit avec lui cent forçats, armés de pioches et de pelles, et la tête entourée d'un linge mouillé de vinaigre, qui leur bouchait le nez. L'expédition s'exécuta avec le plus grand succès; tout fut balayé; les bastions dévorèrent les cadavres, ensevelis dans un linceul de chaux vive. Des forçats employés à ces funérailles, aucun

ne survécut, mais le chevalier Rose n'en fut pas le moins du monde incommodé.

On peut dire que ce coup hardi vainquit le fléau. De ce moment data la période de décroissance.

Tant qu'avaient duré les crises violentes du mal, Marseille avait été abandonnée à son malheureux sort; la famine et la misère servaient d'auxiliaires à la peste. Dès que l'état sanitaire de la ville s'améliora, les secours lui arrivèrent de toutes parts. Ce furent d'abord les médecins qui se montrèrent à mesure que le mal disparaissait. L'abondance vint ensuite. Le pape fit savoir aux Marseillais, qu'outre une foule de messes et d'oraisons, il leur avait acheté, dans la Marche d'Ancône, trois mille cinq cents charges de blé que l'on embarquait sur trois navires à Civita-Vecchia, et que de bons vents ne pouvaient manquer de pousser en peu de jours dans le port de Marseille. De riches négocians, quelques gentilshommes d'Aix et plusieurs magistrats du parlement suivirent le bon exemple du Saint-Père. Cependant la charité chrétienne n'avait pas seule guidé Clément XI dans son bienfait. Il se proposait, par sa générosité, de faire honte au Palais-Royal qui avait laissé Marseille dans l'abandon. Les charges de blé étaient envoyées en haine de Dubois, autant que par vénération pour saint Lazare et par pitié pour les Marseillais. Le rusé ministre comprit bien qu'on voulait le discréditer et humilier son gouvernement; il écrivit aussitôt à Lafitau, évêque de Sisteron, chargé d'affaires de France auprès du Saint-Siége, et lui enjoignit de mettre tous les obstacles possibles au présent du pape. Peu importait que les Marseillais perdissent leur pain à cette intrigue. Heureusement les menées de Lafitau ne réussirent pas mieux en cette occasion qu'elles n'avaient réussi jusque-là pour faire obtenir à son patron le chapeau de cardinal : le blé partit. Le régent alors se piqua d'honneur et fit passer à M. de Langeron un secours d'argent. Les principaux actionnaires de la compagnie des Indes envoyèrent des secours pareils. M. Law surtout se distingua par le don d'une somme considérable.

Tout allait pour le mieux, lorsque le 1er novembre, jour de la Toussaint, M. de Belzunce, jaloux d'imiter en tous points le

cérémonial établi par saint Charles Borromée pendant la peste de Milan, pieds nus, la corde au cou et la croix entre les bras, sortit à la tête de son clergé, et, sur un autel dressé à l'extrémité du cours, alla s'offrir comme une victime expiatoire, chargée de toutes les iniquités de ce peuple si cruellement flagellé. Là, d'une voix tonnante, il prononça un sermon véhément. Quelques jours après eut lieu, dans l'église des Accoules, une cérémonie des plus dramatiques. Ces solennités religieuses, ramenant l'affluence dans les rues et dans les églises, furent le signal d'une recrudescence.

En même temps on apprenait que la tempête, plus puissante que Lafitau, faisait sombrer, aux îles de Porcherolles, un des bâtimens qui portaient le blé du pape. Les deux autres rencontrèrent des pirates de Tunis qui, plus humains que Dubois, les relâchèrent lorsqu'ils apprirent quelle était leur pieuse destination.

La nouvelle crise fut de courte durée, et bientôt la peste ne régna plus que dans le territoire. Les bastides des environs de Marseille avaient été érigées en forteresses où l'on s'était retranché contre la contagion. Les vagabonds qui en approchaient étaient reçus à coups de fusil. Quelquefois, les gens qui erraient dans la campagne cherchant un asile avaient fait le siége d'une bastide, et s'y étaient logés de vive force, après y être entrés par la brèche. Quand la peste visita la campagne, on s'empressa de rentrer dans la ville convalescente. La vie revint peu à peu au sein de la cité. On voyait dans les rues des passans pâles et soucieux, qui, craignant encore la contagion, étaient armés de longs bâtons, appelés bâtons de saint Roch, avec lesquels ils écartaient les gens qu'ils rencontraient sur leur chemin. On n'ouvrait pas encore les églises, mais il y avait des autels élevés en plein air, où l'on célébrait les offices divins, et autour desquels la foule venait s'agenouiller. Puis, à mesure que le danger s'éloignait, le calme revint, la confiance se rétablit, la mélancolie s'effaça. Les marchands rouvrirent leurs boutiques, le commerce renoua ses fils rompus; le bassin du port, si long-temps vide, fut abordé par de hardis navigateurs. Quand le fléau eut tout-à-fait disparu, Marseille compta ses morts. Quarante mille personnes avaient péri

dans la ville et dix mille dans le territoire. Aix, qui avait pris les plus ridicules précautions, n'avait pu se garder de la contagion qui lui enleva environ huit mille habitans. Le parlement donna le spectacle d'une insigne lâcheté en abandonnant son siége pour se sauver à Saint-Remy, d'où ses arrêts, formulés par la peur, ne cessèrent d'inquiéter et de vexer le pays. Toulon, qui avait tiré le canon de ses forts sur des bateaux chargés d'émigrans marseillais, n'en fut pas moins envahi par la peste qui lui prit quinze mille têtes. A Arles, près de sept mille personnes succombèrent à la contagion. Le Palais-Royal reçut le contre-coup de ce désastre dans un mandement de l'archevêque Forbin, qui attribuait la peste aux vices de la cour, au système de Law et aux débordemens du régent et de son ministre.

Dès les premiers jours de décembre, le mal avait complétement disparu, et l'année 1721 s'ouvrit sous de brillans auspices. Les grandes calamités sont toujours suivies par les réactions d'une joie insensée. A Marseille, quarante mille morts laissaient à quarante mille survivans leur opulent héritage. Lorsque la peste eut levé ses terribles scellés, l'épouvante et la douleur se calmèrent pour entrer en possession. Alors, cette ville délivrée, qui sortait de son linceul, belle et rajeunie, se couronna de fleurs, revêtit ses plus éclatantes parures et remercia le ciel dans des fêtes. Après les vertiges de la peur, Marseille eut les vertiges de la joie. Tous ces héritiers se livrèrent sans mesure aux folles inspirations du plaisir. Le repos, la prospérité, l'abondance, vinrent en même temps réparer tous les torts du fléau. Cinq ans après la peste, la population marseillaise était remontée au chiffre de 1719, tant la nature est une bonne et féconde mère!

Le chevalier Rose fut mal récompensé de son dévouement; il avait jeté toute sa fortune au fléau : on le laissa dans sa généreuse pauvreté. Quant à Belzunce, le régent lui offrit l'évêché de Laon, que décorait la dignité de premier pair ecclésiastique: Belzunce refusa; il ne voulut pas quitter le troupeau pour lequel il avait été si bon pasteur pendant l'orage. Le siége de Marseille était celui de sa gloire et de ses habitudes : il y demeura pour jouir

de la reconnaissance publique et continuer ses querelles avec le parlement d'Aix et l'évêque de Montpellier. Il voulut bien seulement, pour réparer les brèches faites à sa fortune, accepter deux abbayes considérables. Dix ans après, le pape Clément XII l'honora du pallium.

Le souvenir de la peste de Marseille est resté fidèlement et profondément gravé dans la tradition populaire. Nous autres, jeunes gens d'aujourd'hui, nous avons tous entendu raconter cette lamentable légende par nos aïeules, dont les mères étaient contemporaines de Belzunce et de la contagion. La mémoire du peuple a fait jusqu'ici ce que la plume des historiens n'a pas su faire. Un Thucydide a manqué à la peste de la Provence. L'histoire écrite du fléau ne se trouve que çà et là par lambeaux informes et décolorés. La peinture ne l'a guère mieux reproduit, si ce n'est un tableau de Serres, peintre marseillais, qui a peint la peste d'après nature, qui est monté avec Rose aux glacis de la Joliette, qui a planté son chevalet dans cette terre putride, et a copié, sur une grande et terrible toile, cette grande et terrible scène d'ensevelissement, qui domine tout le drame funèbre de 1720. Le tableau de Serres, d'une effrayante vérité, se trouve au château Borelli, magnifique demeure des environs de Marseille.

L'administration de la santé, qui possède un bas-relief de Pierre Puget, représentant la peste de Milan, et un tableau de David sur la peste de Marseille, a voulu reproduire sur tous les panneaux de la salle de son conseil les épisodes du fléau dont elle est chargée de préserver la ville. Toutes ces peintures exécutées à Paris sont de très-médiocres ouvrages.

Cette peste, qui a trouvé les beaux-arts si impuissans et la littérature si ingrate, a eu cependant un grand résultat littéraire. Elle a donné naissance à l'Académie de Marseille. Pendant les horreurs du fléau, quelques citoyens fugitifs, qui avaient abrité leur terreur dans les environs de la ville, se réunissaient dans une bastide, où, pour chasser toute idée importune et s'étourdir sur les menaces du danger, ils se livraient au culte consolateur des muses. Chacun de ces jours si meurtriers pour la ville était

rempli dans la banlieue par une séance poétique. Jusque-là le jeu était innocent; c'était de l'hygiène littéraire, rien de plus. Mais quand le fléau eut cessé de ravager Marseille, les séances littéraires rentrèrent en ville avec les émigrés rassurés. Le jeu avait été pris au sérieux; on lui donna de la consistance au moyen de lettres-patentes qui fondèrent l'Académie de Marseille.

Ainsi cette Académie est née de la peste, et c'est sans doute pour ne pas faire parler de cette fatale origine qu'elle s'est toujours conduite avec cette réserve et cette discrétion qui lui ont valu l'honorable suffrage de M. de Voltaire.

EUGÈNE GUINOT.

PEINTRES CONTEMPORAINS.

LOUIS ET THÉODORE GUDIN.

DEUXIÈME ARTICLE.

Les renseignemens biographiques que nous avons donnés sur M. Théodore Gudin ne seront pas inutiles à l'appréciation de son œuvre, et voici pourquoi :

Il est, ce me semble, deux choses bien distinctes dans l'art dont nous nous occupons : — la composition, — qui en est pour ainsi dire l'ame, l'esprit, — et l'exécution, — qui en est la forme, qui, en un mot, est à la peinture ce que le style est à la pensée.

Or, Théodore Gudin s'étant trouvé peintre par organisation, par instinct; n'ayant jamais puisé ses enseignemens que dans une profonde et continuelle observation de la nature; n'étant, à bien dire, d'aucune école, sa *manière* a dû se ressentir de cette précieuse prédisposition. Aussi sa touche et son coloris sont-ils d'une naïve et admirable vérité. Chez cet artiste, vous ne trouvez pas trace de cette couleur, de ce *faire* de parti pris, qui procèdent par l'exagération des défauts ou des qualités de tel ou tel maître.

Et cela, parce qu'au lieu de *s'inspirer*, comme on dit, de Ruysdaël, de Claude Lorrain ou de Salvator, M. Théodore Gudin s'est inspiré de la nature; à elle seule il a demandé le secret merveilleux de sa palette, si simple, et pourtant d'une variété de ton si splendide; aucun maître ne lui

a dit : Vous traiterez les terrains de cette manière, les fabriques ou les fonds de cette autre, le ciel et le feuillé de celle-ci. Non, il a d'abord longuement observé, en poète et en rêveur, sans savoir pourquoi il observait, sans arrière-pensée de reproduire jamais ces grandes scènes qui l'impressionnaient tant; et puis un jour il s'est mis à traduire naïvement ce qu'il avait vu, ce qu'il voyait, et cela vrai comme cela était, et cela sans recherche et sans artifice de métier; car dans les tableaux et dans les études de ce grand peintre, la nature semble plutôt *réfléchie* que *copiée*. Aussi admirez avec quelle souplesse, quelle flexibilité de talent il reproduit les scènes et les effets les plus opposés. Bien des maîtres pourtant ne sentaient qu'une nature : ceux-ci la comprenaient sombre et terrible, ceux-là gracieuse et souriante; chez lui, au contraire, ainsi que nous l'avons dit, tout se reflète ingénument comme dans un miroir.

S'il n'était pas inutile de donner des preuves irrécusables d'un fait si généralement avéré, si l'on pouvait oublier la puissante faculté de contrastes que l'on remarque, par exemple, dans les *Vues du Mont-Saint-Michel* et *d'Alger*, dans *l'Incendie du Kent* et *la Soirée de Venise*, les trois tableaux que M. Théodore Gudin a exposés cette année prouveraient jusqu'à l'évidence la prodigieuse étendue de cette rare organisation.

Ces trois tableaux offrent une singulière variété d'effets, depuis le ciel gris et marbré du Havre, troué çà et là par les rayons d'un soleil pâle et froid, jusqu'aux tons chauds et humides des marais Pontins et aux nuages incandescens de l'Afrique. Quelle incroyable progression de coloris! Que l'on compare les eaux, le ciel, les fonds de ces trois tableaux, et que l'on dise s'il ne faut pas être bien heureusement doué, pour réussir à rendre avec autant de bonheur et de vérité, des natures si opposées.

La *Vue du Havre* est éclairée par un de ces jours tantôt lumineux, tantôt voilés, si fréquens sur nos côtes de l'ouest. Les lames, encaissées par le môle et la jetée, sont fouettées, remuées, ainsi qu'elles le doivent être dans cette passe étroite, et reflètent les mille accidens de lumière des nuages, du soleil, des quais et des constructions du port. Dans ce tableau, tout est bruyant, animé; c'est l'entrée d'une ville toute commerçante et d'un aspect fort peu poétique : des murs de pierre et de brique, un bâtiment marchand sous voile et une embarcation qui ramène à son bord un matelot aviné. Tels sont les élémens de cette vaste composition, d'une extraordinaire vérité d'aspect et d'une exécution achevée. L'épisode du matelot récalcitrant est surtout d'un comique parfait, et l'on entend les

adieux énergiques que ce pauvre marin adresse à cette terre si regrettée.

Maintenant le peintre nous transporte dans la rade d'Alger, lors du coup de vent du 7 janvier 1831 (¹). Ce ne sont plus les lames vertes de l'Océan, ce n'est plus le ciel léger du nord, les nuages blancs et rapides; c'est l'air épais et chaud de l'Afrique. ce sont de ces nuages lourds et pesans qui semblent pouvoir à peine s'élever au-dessus des vagues; c'est une atmosphère si chargée d'électricité, que des éclairs continus teignent dans tous les sens ces grandes masses obscures de tons rouges et ardens.

(¹) *Coup de vent du 7 janvier 1831, dans la rade d'Alger.*

A neuf heures du matin, la frégate *la Syrène*, de 60 canons, était mouillée dans la baie d'Alger, entre les batteries du môle et le cap Matifou. Elle se disposait à faire voile pour la France; deux chebecs chargés de troupes commandées par le lieutenant-colonel Carcenac, étaient remorqués vers la frégate.

Tout à coup un vent violent agita la mer, un courant fortement établi entraîna à la côte les chaloupes de remorque, dont les rameurs faisaient d'inutiles efforts.

Cependant la fureur de la mer allait toujours croissant; le commandant de la frégate, M. Charmasson, éprouvant des craintes sérieuses pour les deux chebecs, réussit, non sans peine, à y faire parvenir de fortes amarres, à l'aide desquelles ils se halèrent jusque près de la frégate. La vague se soulevait avec tant de violence que plusieurs embarcations furent brisées en s'approchant de son bord.

L'état de la mer devenait à chaque instant plus effrayant; l'espoir d'un prochain naufrage attirait déjà vers le fort Matifou des hordes de Bédouins. Aucun secours ne pouvait être porté aux deux chebecs : le canon d'alarme se faisait entendre par intervalles, mais en vain; la mer refoulait vers le port tout ce qui songeait à en sortir.

Dans cette conjoncture critique, on ne pouvait songer qu'à préserver l'équipage de *la Syrène* et ses passagers des dangers qui les attendaient sur la côte; et pendant trois jours et deux nuits que dura cette tourmente, le général Clauzel avait fait garder toute la côte par de l'infanterie et de la cavalerie pour recueillir les naufragés.

De son côté, le commandant Charmasson ne quittait pas sa dunette; continuellement il veillait sur le sort des deux chebecs, et plusieurs fois il réussit à leur faire passer des vivres.

Pendant ce temps, les chebecs et la frégate couraient les plus grands dangers; ils s'entre-choquaient à chaque instant. *La Syrène* chassait sur ses ancres, rompait ses câbles, brisait sa grande vergue, endommagée déjà par une bourrasque éprouvée sous Mahon; perdait son gouvernail, et, sans son câble en chaîne qui tint bon jusqu'au bout, elle eût été infailliblement se perdre à la côte. Le zèle et la constance du commandant de *la Syrene*, le dévouement de tous les officiers et marins sous ses ordres, parvinrent à conjurer ce malheur.

Sur la fin du troisième jour, la mer se calma, tous les passagers furent reçus à bord, et *la Syrène* mit à la voile pour Toulon, où elle arriva sur la fin de janvier, après une heureuse traversée.

Au loin, la mer, d'un bleu noirâtre, se dessine sur l'horizon en feu; vers le second plan, une frégate de soixante canons, *la Syrène*, tirant le canon d'alarme, roule pesamment sur ces lames sombres et vertes, couronnées d'une écume éblouissante. Au fond du tableau, on voit les constructions blanches qui dominent la baie d'Alger, et sur le premier plan, un chebec chargé de passagers. Ce bâtiment, long, étroit, doré et dont le luxe et l'élégance contrastent vivement avec la terreur de cette scène, est exposé à toute la furie des vagues soulevées par l'ouragan.

Il était impossible de mettre dans un pareil sujet plus de sauvage et terrible poésie; car c'est tout un tableau d'histoire et un admirable tableau d'histoire, que cette embarcation remplie de deux cents passagers, je crois, voués à une mort presque certaine. Il y a surtout une grande profondeur de pensée dans le contraste si vrai, si frappant, qui existe entre la pose, l'expression, la nature des matelots et des soldats de terre. Sur les traits de ces derniers l'épouvante se mêle, chez les uns avec je ne sais quelle gaucherie chancelante, causée par le mouvement de l'embarcation; on voit qu'ils ont pour ainsi dire plus peur de rouler dans le bâtiment que de se noyer; chez d'autres, les spasmes du mal de mer sont si énervans, qu'à demi couchés, ces pauvres gens considèrent d'un œil éteint et insouciant l'élément qui va peut-être les engloutir; chez ceux-là, c'est une résolution morne et passive, et je n'oublierai jamais l'admirable expression de ce vieux soldat dont le visage est reflété par le capuchon rouge qu'il a sur la tête; chez ceux-ci enfin, c'est un insurmontable instinct de curiosité qui les met au-dessus de la crainte du danger et de l'accablement du mal de mer : témoin ce frêle et blême fourrier placé à l'avant du chebec, qui, se cramponnant à un cordage, semble demander à un aspirant qui épie au loin la manœuvre de la frégate, le résultat de ses observations.

Chez les matelots, au contraire, tout est action, mouvement, énergie; leur regard annonce une résolution calme et persévérante, habitués qu'ils sont à de pareils dangers. Le lieutenant de vaisseau commande avec sang-froid, et le mugissement de la tempête étouffant le bruit de ses paroles, il se sert de ses deux mains comme d'un porte-voix. Une figure merveilleuse de vérité et de grand style, c'est celle du contre-maître qui tient la barre du gouvernail. Rien n'est plus typique que cette belle tête. Et puis encore quelle puissance, quelle hardiesse, quel dessin dans la pose de ce marin demi-nu jetant une corde de sauvetage à cet homme qui se noie, et dont le regard est si affreusement vrai; et dans les traits de cet autre

qui, presque hors de l'embarcation, tend les bras à ce malheureux, quelle douleur, quel désespoir! Pour qui connaît ces ames si bonnes et si énergiques, on voit bien que c'est *son matelot* que ce marin va perdre à jamais.

Mais je m'arrête, car il faudrait des pages pour retracer ce qu'il y a de touchant, de terrible et de comique aussi dans cet épisode, depuis cette pauvre femme à l'agonie jusqu'à ce conscrit famélique qui implore un morceau de biscuit.

Quant à l'exécution de cet immense tableau, nous ne craindrons pas de dire que jamais le talent de Théodore Gudin ne s'est élevé si haut que dans cette page, d'une si grave importance. Le ciel, les figures, sont peints avec une supériorité et surtout une maturité de talent qui prouvent que désormais Théodore Gudin ne peut avoir de rival à redouter que lui-même. Il existe enfin dans ce tableau une si merveilleuse entente de la perspective aérienne, qu'il nous paraît impossible que l'illusion puisse aller plus loin; il y a surtout une profondeur d'horizon dont le merveilleux ne peut être comparé qu'à l'effet extraordinaire que produit sur le premier plan ce rayon de lumière qui, se jouant sur l'écume des vagues, étincelle des mille nuances de l'arc-en-ciel.

La troisième toile de Théodore Gudin représente une *Vue des Marais Pontins*. Avant la mutation qui a eu lieu dernièrement, il était impossible non-seulement de juger, mais de voir ce tableau; il lui fallait un jour doux, mais franc, et on l'avait exposé de telle sorte, qu'il était éclairé d'en haut, d'en bas, de côté et par reflet. Aujourd'hui sa place est meilleure, et l'on peut se former quelque idée de cette œuvre.

Figurez-vous ce moment presque insaisissable du jour qui suit le coucher du soleil, et qui n'est pas encore le crépuscule; à droite du tableau, l'horizon est empourpré du vif reflet des derniers rayons du soleil d'Italie; puis cette lumière vermeille, se dégradant peu à peu vers le milieu de la toile, se mêle aux premières lueurs de la lune qui se lève à gauche, et finit par se perdre dans cette dernière teinte, douce et fraîche; car la nuit commence et les étoiles scintillent déjà.

Au loin s'étendent ces immenses marais, tristes et solitaires, dont les flaques d'eau sont teintées d'un rouge sombre, et puis çà et là de grands buffles noirs qui paissent ou dorment.

A gauche, et vers le tiers de la toile, le site est coupé par un pont dont la pente ast assez rapide. Un attelage de deux bœufs mis à un chariot, chargé de

paysans dans leur costume pittoresque, la descendent pesamment, tandis qu'un cavalier la monte. Les personnages sont éclairés par cette lueur mourante et dorée qui inonde toute la partie droite du tableau, tandis qu'à gauche, au-dessous de la lune qui se lève, la nature est déjà sombre et voilée, les hautes montagnes sont à demi cachées par la vapeur bleuâtre de cette atmosphère chaude et humide; les grandes herbes, les plantes grimpantes, les mousses qui naissent dans cette eau dormante, sont d'un vert triste et noir. Sur le versant d'une colline, on voit au loin, très-loin, un feu de pâtre qui scintille dans la brume et sur la cime d'un roc escarpé, un gibet et des corbeaux tournoyant autour d'un cadavre.

Exprimer tout ce qu'il y a de grandiose, de poétique, de sublime dans ce tableau, serait au-dessus de nos forces; seulement nous dirons que la *peinture profondément pensée* n'a jamais été plus loin, selon nous. Malheureusement, cet admirable poème peint n'appartient plus à la France.

Telle a été cette année la part de M. Théodore Gudin à l'exposition, et nous croyons qu'il en est peu d'aussi belles. Encore quelques tableaux d'histoire comme le *Coup de vent de la rade d'Alger*, et M. Théodore Gudin aura presque réalisé les espérances que l'on croyait déçues par la malheureuse fin de son frère.

EUGÈNE SUE.

UNE GRAND'MÈRE D'AUJOURD'HUI.

I.

Autrefois, à ce mot de *grand'mère*, l'imagination voyait un grand bonnet, un grand fauteuil, des lunettes, et une couverture de tricot pour le curé de la paroisse.

Aujourd'hui!... oh! aujourd'hui, c'est tout autre chose.

Une grand'mère, c'est un être qui échappe à la définition, un être amphibie posé sur la frontière des deux âges, et cherchant à arracher quelques fleurs au pays qu'elle quitte, pour en parer celui où elle va.

Une grand'mère, c'est seulement une femme qui ne danse plus et porte un turban au lieu d'une guirlande, mais dont les idées n'ont pas subi d'autre changement que celui de sa coiffure, un peu moins de fraîcheur, presque autant de légèreté.

Autrefois, une grand'mère, c'était la reine de la maison; reine un peu despote peut-être les jours de rhumatisme, mais dont le sceptre ressemblait au bâton pastoral, qui frappe quelquefois, mais protége toujours.

Aujourd'hui..... nous avons changé tout cela, comme dit Sganarelle, en plaçant le cœur à droite; et nous avons retranché le cœur tout-à-fait, trouvant que c'était une chose toujours inutile et souvent gênante. . . .

. . . .

Mme de Nangis était la *grand'mère modèle* du dix-neuvième siècle, le type le plus parfait de la *jeune vieille femme*. Mais chez elle, du moins, l'éternelle jeunesse n'était pas un ridicule, tant l'illusion était complète. La nature la traitait-elle moins mal, ou l'art mentait-il mieux pour elle

que pour les autres?... je ne sais; ce dont je suis sûr, c'est qu'elle semblait avoir mis le *signet* à la page la plus brillante de la vie, que son âge était introuvable, et que si quelque contemporaine jalouse, remontant d'époque en époque, et de souvenir en souvenir, prétendait que Mme de Nangis devait approcher de cinquante ans, on se moquait d'elle.

— Cinquante ans !...

— Mais sa petite-fille! sa petite-fille!... car enfin Emmeline en a bien près de quatorze, quoiqu'elle porte encore des pantalons, et sa mère était déjà née en...

Mais on ne l'écoutait plus.

Ainsi, que Mme de Nangis eût ou non les terribles cinquante ans, rien encore ne pouvait l'en avertir : rien ! excepté cette Emmeline qui osait grandir ! cette Emmeline, vivant extrait de baptême ! Oh ! que ne pouvait-elle la rejeter, l'enfouir, l'oublier, comme ce papier malencontreux !

Mme de Nangis avait bien essayé du couvent; et pendant toute une année la bonne d'Emmeline n'avait été occupée qu'à appeler sur elle la vocation, mais la vocation n'était pas venue; et quoique Mme de Nangis eût été un moment tentée d'employer la violence, elle y renonça, craignant le jugement du monde. Le jugement du monde, c'était la conscience de Mme de Nangis.

Il ne lui resta donc d'autre parti à prendre que celui de prolonger l'enfance d'Emmeline, de la faire redescendre à la poupée et au pain sec; et si parfois l'enfant faisait place à la jeune fille, si un rayon d'ame et d'esprit venait annoncer la brillante saison qui s'ouvrait pour elle, oh!... alors l'orage grondait, la bourrasque âpre et glacée s'acharnait sur la pauvre fleurette pour l'empêcher de s'épanouir.

Heureusement pour Mme de Nangis, elle possédait une compensation à sa petite-fille : c'était sa mère. Mme de Nangis avait encore sa mère; quelle bonne fortune!... Mme de Nangis eût plutôt volé une mère, comme certains pauvres volent des enfans pour émouvoir le cœur des passans.

Jamais aussi le mot *maman* n'avait été si doux, si caressant que sur les lèvres de Mme de Nangis; jamais vieille femme n'avait été aussi entourée de soins, à une seule restriction près : il ne lui était pas permis d'être vieille à son aise. La mère de Mme de Nangis ne pouvait en être encore qu'à l'âge mûr, comme sa petite-fille à l'enfance.

Ainsi, son asthme, sa sciatique et sa surdité étaient condamnés au bois de Boulogne le matin, et à l'Opéra le soir.

Ainsi tous les attributs de la vieillesse lui étaient sévèrement interdits : elle ne pouvait prendre de tabac qu'en cachette ; à peine si les douillettes étaient tolérées, et on ne lui permettait d'autre dévotion que la messe d'une heure, à Saint-Thomas-d'Aquin, les jours de grande fête.

Il y avait un chapitre surtout, sur lequel Mme de Nangis était inflexible, c'était le rabâchage, le rabâchage !... cette jeunesse des vieux ! ce dernier fil qui rattache encore la trame ternie de leur vie d'à-présent à la trame dorée de leur vie d'autrefois ! et la main cruelle de Mme de Nangis était là toujours pour le casser, car les souvenirs de sa mère devaient s'arrêter irrévocablement à 1789.

. . . .

Un soir (soir néfaste pour Mme de Nangis), la vieille dame, dans un moment d'entraînement, avait effleuré l'histoire de sa présentation à Louis XV. La jeune fille était par hasard descendue dans le salon avant que toutes les visites fussent parties !

C'étaient là deux tragiques événemens ! Quant à la présentation, Mme de Nangis l'avait replâtrée tant bien que mal, en riant aux éclats de la distraction de sa mère, qui sûrement avait voulu dire le premier consul.

Mais Emmeline, Emmeline !

Un des assidus de Mme de Nangis n'avait-il pas remarqué que les yeux bleus d'Emmeline prenaient de l'expression !

Un autre, que sa taille perdait tout son déguingandage de petite fille !

Et sa grand'mère frémit en songeant que peut-être on allait lui offrir d'autres hommages que des cornets de bonbons.

Jamais général, à la veille de livrer bataille à un ennemi qui a l'avantage du terrain, et des troupes fraiches, ne passa une aussi mauvaise nuit que Mme de Nangis.

Il fallait se débarrasser d'Emmeline ; il le fallait. Mais comment ? Sa pensée courait d'un expédient à un autre : allait, revenait, et n'arrivait à aucun résultat.

Que faire ?

. . . .

La marier !... s'écria tout à coup Mme de Nangis, inondée d'une lueur subite.

Eh bien ! oui, la marier ! la marier au bout du monde, et, d'ici à six mois, personne ne se souviendra plus que j'ai une petite-fille.

Elle resta un moment pensive.

Elle songeait à une ancienne connaissance qu'elle avait au fond du Quercy.

Puis elle sonna vivement.

— Mademoiselle Sophie, une plume.

Voici le résumé de sa lettre :

« J'attends un service de votre vieille amitié : ma petite-fille est trop pauvre pour se marier à Paris d'une manière convenable. — N'avez-vous pas quelque voisin dont on puisse faire un mari ? jeune ou vieux, beau ou laid, aimable ou maussade, cela ne fait rien : Emmeline est fort raisonnable, etc., etc. »

Et voici le résumé de la réponse :

« Mon neveu, Maurice de Tercy, part dans l'instant pour Paris : c'est un parti passable, un bon garçon, et il n'est pas trop mal pour un campagnard. Je ne lui ai encore rien dit de mon projet; jusqu'à présent le mariage l'effarouche un peu, mais comme c'est à vous et à votre Emmeline que je confie le soin de sa conversion, j'y compte entièrement, et je vais faire arranger l'appartement de ma jolie nièce.

» Je suivrai Maurice aussitôt que ma goutte me le permettra. »

Ceci est la perfection !... Emmeline sera trop heureuse ! J'ai eu là une idée !... Et quant au peu de goût de ce prétendu pour le mariage... allons donc !... quelle folie !... un provincial sans femme ! et qui donc lui ferait des crêmes le jour où il donne à dîner au sous-préfet de l'arrondissement ?

— Mademoiselle Sophie, appelez Emmeline.

. . . .

—Mon enfant, dit Mme de Nangis en passant sa main pâle et effilée sur les joues rondes et roses de sa petite-fille, tout étonnée de cette caresse maternelle :

Mon enfant, asseyez-vous là et causons.

Vous voilà une femme, Emmeline ; il faut vous parler raison.

Emmeline, de plus en plus stupéfaite, ouvrait tout grands ses grands yeux.

S'entendre dire qu'elle est une femme ! elle !... Peut-être si elle n'eût pas été si possédée de son étonnement, et de la crainte surtout que lui inspirait sa grand'mère, Emmeline eût souri de ce mot *raison*. Il résonnait si étrangement dans la bouche de Mme de Nangis, de Mme de Nangis, la frivolité

incarnée! Cela ressemblait à un son d'orgue au milieu d'une contredanse de Tolbecque.

Emmeline, je vais vous marier. M. de Tercy...

Emmeline jeta un cri.

Me marier!... me marier!... bon Dieu!

Jamais l'idée d'un mari n'était venue à Emmeline. Souvent, dans ses rêves de jeune fille, elle s'était vue en robe de bal, souriant sous sa guirlande, et faisant voler ses petits pieds de satin blanc sur le parquet. Elle s'était vue aussi bondissant sur un cheval beau et fringant comme celui de Mme de Nangis, ou assise dans une loge aux Bouffes.

Elle avait vu le plaisir enfin, mais rien que le plaisir. A l'âge d'Emmeline, c'est assez pour remplir toute la tête, et tout le cœur peut-être. Et peut-être aussi une pensée plus profonde, une émotion plus vive briserait-elle un être si frêle!

D'ailleurs un mari ne semblait guère à Emmeline que sa grand'mère transformée. Pendant son année de couvent, ne lui avait-on pas fait peur d'un mari, comme on fait peur d'un charbonnier aux enfans? Et jamais charbonnier ne fut si noir aux yeux d'un marmot qu'un mari à ceux d'Emmeline.

La pauvre petite essaya donc de demander grâce; mais sa grand'mère la terrifiait si bien que les paroles qu'elle murmura purent être prises pour un consentement. Du moins Mme de Nangis se garda-t-elle de les comprendre autrement.

Elle lui sourit et la renvoya en lui permettant de quitter sa tenue d'enfant.

Ceci fut un adoucissement au chagrin d'Emmeline.

II.

Le jour où Maurice de Tercy parut pour la première fois chez Mme de Nangis, il y avait du monde, et le monde le plus à la mode, cette société exclusive où un nouveau-venu, et un nouveau-venu de province, allait faire tache, où il allait tomber aussi dépaysé, le pauvre campagnard, qu'un rustique moineau tombant au milieu d'une volière de brillans oiseaux du tropique.

Dieu sait aussi tous les coups de bec qu'il allait recevoir.

Quand on l'annonça, son nom inconnu, ou du moins oublié, excita une sourde rumeur, moitié curieuse, moitié hostile, et tous les yeux se tournèrent vers l'*intrus* avec une avidité de moquerie qui eût fait remonter sur-le-champ dans la diligence tout autre provincial que Maurice de Tercy.

Mais en un instant tous les yeux changèrent d'expression, car l'homme qui entrait déjouait entièrement l'espèce de plaisir, ou plutôt de dédommagement qu'on s'en était promis.

On eut beau épiloguer, il n'y avait pas en lui le plus léger vestige du Quercy!

Comment ce jeune homme élevé aux antipodes avait-il ainsi deviné Paris? Où avait-il pris cet instinct des bonnes manières? Comment esquivait-il à la fois, et la politesse outrée, et l'aisance familière, qui sont le *Charybde* et le *Scylla* des gens de province? Comment avait-il traversé sans se ternir une vie passée entre des amours de petite ville et la chasse aux bécassines?

Mme de Nangis surtout s'y perdait. Il y avait si loin de ce Maurice-là au Maurice qu'elle avait marié à Emmeline dans sa pensée! Aussi, à peine son regard connaisseur se fut-il promené sur lui, depuis l'extrémité de ses cheveux jusqu'à l'extrémité de son soulier, et jugé de l'*orthodoxie* de tout son extérieur, à peine eut-il prononcé ses quelques mots d'introduction avec le *pur accent* de la bonne compagnie, que Mme de Nangis sentit s'évanouir ses projets, et qu'elle se dit tout bas :

« Il n'épousera pas Emmeline. »

Quant à Emmeline, qui sait ce qu'elle avait pensé, ce qu'elle avait senti, après que le regard furtif qu'elle avait jeté sur lui se fut de nouveau caché sous ses longs cils?

Était-ce son ancienne frayeur? était-ce autre chose? Qui a jamais vu clair dans un cœur de toute jeune fille, ce pays où le jour n'est pas encore levé, où l'observateur marche à tâtons, plus trompé que guidé par la lueur incertaine qui le précède?

Et de tous les cœurs de jeunes filles, celui d'Emmeline était le plus indéchiffrable, tant la contrainte où elle était élevée, tant la froideur pétrifiante de Mme de Nangis refoulaient en elle-même toutes ses pensées. Peut-être en devinrent-elles plus profondes, peut-être son ame comprimée gagna-t-elle en énergie ce qu'elle perdait en abandon. Mais toute fraîcheur d'idées et d'émotions était perdue, et à peine entrevoyait-on sa véritable

forme sous l'enveloppe de timidité dont sa grand'mère était parvenue à la couvrir.

Ce fut ce soir-là surtout que Mme de Nangis s'étudia à éteindre Emmeline, et qu'elle fit peser son regard sur elle, plus lourd, plus écrasant que jamais; car jamais Emmeline n'avait été aussi jolie que ce soir-là, où son imprévoyante grand'mère, ne comptant que sur un fashionable de chef-lieu de canton, s'était imprudemment amusée à l'embellir.

Que de malédictions elle donnait à présent au dalhia dont l'étoile se balançait avec tant de grâce sur les tresses noires et veloutées d'Emmeline, à la gaze qui flottait comme une blanche vapeur autour de cette petite divinité de pension! Que de malédictions elle leur donnait, à présent qu'il était urgent que la petite divinité n'obtînt pas de culte, et qu'elle retombât sur la terre, dût-elle se briser dans sa chute!

III.

. . . .

Maurice de Tercy était devenu l'habitué de la maison, mais pas un mot de mariage n'était prononcé; Emmeline s'étonnait, et bientôt elle s'attrista. Trop craintive pour oser faire une question à Mme de Nangis, elle restait dans son incertitude, et chaque jour elle en souffrait davantage.

Pauvre Emmeline!... Comment aurait-on parlé d'une chose à laquelle Mme de Nangis ne pensait plus, à laquelle Maurice n'avait jamais pensé? D'une chose qui était restée étrangère, inconnue à tout ce qui les entourait?

Et des larmes venaient aux yeux de la jeune fille en voyant ceux de Maurice glisser sur elle, ou ne s'y arrêter que pour lui sourire comme à une enfant.

Hélas! l'enfant s'était sentie grandir tout à coup; les battemens de son cœur avaient rompu ses lisières!

« C'est inouï!... pensait quelquefois Emmeline : il ne s'occupe que de ma grand'mère! — C'est la faute de cet oncle de province aussi! — Il lui aura persuadé qu'un *prétendu* ne devait parler qu'aux parens jusqu'au jour du mariage! Il faut convenir, poursuivait Emmeline en soupirant, que pour un jeune homme, M. Maurice tient bien aux vieilles idées! »

Oui, Maurice ne s'occupait que de sa grand'mère, il ne l'avait regardée, elle, que le temps de se dire : « Elle sera jolie.... » Et bien vite son attention s'était portée, s'était fixée sur cette autre femme qui l'était encore, qui était à la mode surtout! — *La Mode!...* c'était-là le mot tout-puissant pour Maurice. La *Mode!* il semblait que cette magicienne eût tracé autour de lui un cercle dont ses idées, ni même son cœur, n'osassent sortir.

Il faut bien en convenir, Maurice n'avait pas échappé en tout à la province; la crainte de paraître provincial le tyrannisait; il avait été trempé dans l'air de Paris comme Achille dans le Styx. Un point était resté vulnérable. Il avait vu qu'à Paris, beaucoup de femmes qui ne sont plus jeunes, sont plus entourées que celles qui le sont trop; et entre Emmeline et Mme de Nangis, il n'hésita pas. C'était la pâquerette des champs à côté d'une fleur de serre; l'une était bonne pour un bouquet de village, l'autre, sa vanité voulut s'en parer.

Ainsi ce travers d'esprit de Maurice vint encore aider à l'usurpation de Mme de Nangis! Il vint se faire *le Compère* de cette escamoteuse de succès!

Dans l'extrême jeunesse, on ne comprend pas ces passions factices de l'ame, la fatuité et la coquetterie; et la naïve Emmeline ne cherchait qu'en elle-même la cause de l'indifférence de Maurice, et Emmeline s'accusait, se détestait!

C'est que je dois lui paraître stupide! Comment pourrait-il soupçonner une ame, une intelligence sous cette crainte qui m'oppresse, qui m'étouffe!... Si j'osais... ah! si j'osais... Il m'aimerait peut-être! — Et elle essayait d'oser. — Mais c'était avec un instinct si merveilleux que Mme de Nangis devinait les jours où Emmeline s'était dit : « Je veux lui plaire, » que ces jours-là, avant que ses yeux se fussent levés tout-à-fait, avant que sa voix fût arrivée jusqu'à ses lèvres, Mme de Nangis appelait au secours ou la rudesse ou l'ironie, et les yeux d'Emmeline ne jetaient plus qu'un regard effaré, — et ses lèvres se fermaient, n'ayant laissé échapper qu'un sourd et gauche murmure!

Tandis qu'Emmeline attachait ainsi sur Maurice toutes ses émotions, soit d'espérance, soit de découragement; tandis qu'elle se laissait envahir par ce sentiment trop fort pour elle, lui, fasciné par l'éclat du monde, entraîné par son mouvement, ne savait plus rien de lui-même. — Peut-être existait-il, tout au fond de ses pensées, un regret pour cette jeune

fille, si belle et si pure, cette jeune fille dont il n'avait qu'à se laisser aimer pour être heureux..... Mais Mme de Nangis était là pour l'empêcher de descendre au fond de ses pensées, et s'emparer de toute sa vanité pour combattre ce qui lui restait de cœur!

. . . .

Les choses en restèrent au même point pendant trois mois. — Il semblait que ce drame de boudoir ne dût jamais avoir de dénouement; et ceux des spectateurs qui avaient deviné quelque chose de l'intrigue s'étonnaient de la lenteur de l'action. — Mais Mme de Nangis songeait à assurer son succès, et non à se presser d'en jouir.

Au bout de ces trois mois, deux événemens varièrent un peu l'intérieur de Mme de Nangis. Sa vieille mère mourut d'un catarrhe qu'on s'opiniâtra à nommer un rhume, et l'oncle de Maurice arriva.

En voyant le marquis de Tercy, on s'expliquait comment son élève s'était sauvé de la *provincialité*, tant, en dépit de son séjour prolongé loin de Paris, il en avait religieusement conservé les pures traditions.

Le marquis de Tercy, par l'élégance de ses manières, et peut-être aussi par la sécheresse de son ame, semblait être un portrait vieilli de Maurice; et l'on reconnaissait, dans son caractère, les mêmes traits grossis par les années. Lui aussi s'était laissé user le cœur par le frottement du monde.

Mais Emmeline ne vit rien de cela. Que lui importait, à elle, le caractère de l'oncle de Maurice? — L'essentiel, c'était qu'il fût arrivé. — De ce moment, tout s'éclaircissait pour elle. — Le retard de son mariage: c'était son absence qui en avait été cause. Le silence de Maurice: ce n'était plus que la réserve convenable avec une aussi jeune personne. — Et puis, toutes les matinées ne se passaient-elles pas à présent en conférences entre sa grand'mère, le marquis et le notaire de la famille? — Et puis encore, l'oncle de Maurice n'avait-il pas avec elle la manière à la fois protectrice et empressée d'un oncle à venir?

De minute en minute, Emmeline s'attendait donc à une *communication officielle*. Aussi son cœur battit bien fort lorsqu'un matin Mlle Sophie vint l'avertir que sa grand'mère la demandait.

— C'est cela! oh! mon Dieu, c'est cela! — Et ses jambes fléchissaient en descendant.

En entrant dans le boudoir de Mme de Nangis, elle se jeta vite sur une chaise; la tête lui tournait horriblement. — D'un regard rapide, elle interrogea le visage de sa grand'mère; mais ce visage ne disait rien. Elle

continuait avec le plus grand calme, à compter les points de sa tapisserie.

... Trois... quatre...—Emmeline, cherchez-moi ma soie plate. Cinq... Eh bien?... six... sept...

Emmeline avait bousculé tous les pelotons, mêlé tous les écheveaux, sans trouver la soie plate.

... Huit...—Laissez-moi chercher. Vous êtes si maladroite !

Puis un long silence, pendant lequel Mme de Nangis nuançait ses fleurs, pendant lequel Emmeline pâlissait et tremblait.

— Eh bien! dit enfin sa grand'mère d'un ton insouciant, comment trouvez-vous M. de Tercy? Le moment approche où il faudra en finir; et aussitôt notre grand deuil éclairci... A propos de deuil, regardez donc dans l'*Almanach royal;* il me semble que nous pouvons quitter la laine. Mais, vous ne répondez pas, Emmeline. Comment trouvez-vous votre mari? Bien, n'est-ce pas?

— Oui, maman, dit Emmeline bien bas. Et ses joues redevinrent aussi roses qu'avant son chagrin.

— Et je pense, ma chère, que vous êtes guérie des terreurs d'enfant dont m'a parlé votre bonne.

— Oui, maman, dit Emmelina encore plus bas. Et cette fois ses joues passèrent des teintes d'une rose à celles d'une pêche.

— J'étais bien sûre qu'il vous plairait. Son extérieur n'a rien de désagréable; il a des manières parfaites, de l'esprit... beaucoup d'esprit, hein?

— Et mais... il me parle si peu.

— Si peu! Il me semble cependant qu'il s'occupe de vous autant et peut-être plus que les convenances ne le permettent.

Emmeline étonnée écoutait.

— Vous devenez exigeante, ma petite; mais, de bonne foi, vous ne pouvez pas attendre de M. de Tercy un amour de roman. C'est un peu un soleil de novembre.

Une idée bouleversante troubla un instant la tête d'Emmeline.

— Mais non, non, ce n'est pas possible, pensa-t-elle aussitôt.

— Ainsi je peux dire à M. de Tercy que vous n'êtes pas trop effrayée de ses cheveux gris.

— Ses cheveux gris!... M. Maurice des cheveux gris!

Un éclat de rire bruyant accueillit cette exclamation.

Et qui vous parle de Maurice, mon enfant? Nous jouons donc au propos interrompu?

Emmeline sanglotait, le visage enseveli dans ses mains.

— Oh! maman, maman, pourquoi m'avez-vous laissé croire?

— Croire quoi? Vous perdez la tête, Emmeline. Dites, vous ai-je jamais nommé Maurice? Et depuis qu'il est ici, serait-il naturel que je ne vous en eusse pas parlé, si c'était lui? Est-ce ma faute à moi si vous vous êtes imaginé qu'on allait marier une enfant comme vous à un enfant comme Maurice? En ménage, il faut bien que la raison soit d'un côté ou de l'autre. Mais allons, ne parlons plus de ce quiproquo, et tâchez surtout de sécher vos yeux, car vous faites peur.

— En grâce, en grâce, maman!

Emmeline à genoux répétait encore : Grâce, grâce! mais sa grand'mère était sortie de la chambre; elle rouvrit seulement la porte un moment pour lui crier :

— J'ai oublié de vous dire que votre mariage est fixé au 15 juillet.

On était au 30 juin.

IV.

. . . .

Un soir Emmeline était seule. Sa grand'mère et M. de Tercy étaient sortis ensemble pour des emplettes de noce. La journée s'était passée à parler de la corbeille, et Emmeline, résignée ou plutôt anéantie, était là, entourée de ses parures, sans mouvement, presque sans pensée.

Maurice entra.

Jamais elle ne s'était trouvée seule avec lui; elle se leva toute troublée, retomba sur son fauteuil, et essaya de sourire; mais ce sourire du chagrin était bien plus triste que des larmes.

— Bon Dieu! ma jolie tante, comme vous voilà pâle, dit légèrement Maurice. Êtes-vous malade?

— Malade? Non, non, je suis très-bien. Et elle passa sa main sur son visage pour cacher qu'elle pleurait. Maurice l'écarta doucement.

Comment!... du chagrin!... Est-ce que vous n'êtes pas contente de vous marier, Emmeline? Vous serez cependant si gentille avec cela!

Il posait sur les cheveux d'Emmeline son voile de mariée.

— Otez-le! ôtez-le! c'est lourd, cela m'écrase!

Il y avait presque de l'égarement dans les yeux d'Emmeline. Il n'y prit pas garde.

— Au fait! pauvre petite, on vous fait passer un peu vite de la poupée au mari. Mais, voyez-vous, Emmeline, ajouta-t-il en riant, quand vous serez plus grande, vous comprendrez qu'un mari c'est encore une poupée qu'on laisse là quand elle ennuie.

Emmeline ne l'écoutait plus. Une idée, d'abord vague, puis plus distincte, puis enfin toute-puissante, s'emparait d'elle.

— Oui, oui, pourquoi me refuserait-il? Il peut me sauver, lui! Il me sauvera!

— Monsieur Maurice... Elle s'arrêta, confuse de ce qu'elle allait dire. Mais la pendule sonna l'heure où sa grand'mère allait rentrer; il ne lui restait plus qu'un instant.

— Oh! monsieur Maurice, je vous conjure, promettez que vous aurez pitié de moi!

Maurice la regardait avec étonnement, avec émotion. Et comment n'eût-il pas été ému par ce contraste des traits encore enfans d'Emmeline, et de l'énergie de douleur qui les bouleversait? de ses lèvres qui ne semblaient faites que pour sourire et chanter, et où se pressaient des paroles de désolation?

— Dites, Emmeline, oh! dites-moi, que puis-je faire? Le cœur de Maurice se réveillait.

— Empêchez-moi d'épouser votre oncle! empêchez-le!

— Mon pauvre oncle!... Ainsi, vous ne l'aimez pas? Mais, je vous le répète, que puis-je faire? Pourquoi avoir attendu si tard? pourquoi n'avoir pas parlé à Mme de Nangis? Elle est bonne; elle eût.....

— Bonne! répéta Emmeline avec amertume; bonne!... Et sa volonté est comme un lien de fer qui me presse le cœur! Et mes pauvres faibles mains ne peuvent pas l'écarter! Mais les vôtres! Maurice, les vôtres le pourraient! N'est-ce pas que vous lui parlerez pour moi! que vous lui direz qu'il faut qu'elle en ait pitié? Et que si ce mariage s'achève... Non, non, elle ne voudra pas me tuer devant vous!

Les larmes d'Emmeline coulaient rapides, intarissables; à peine avait-elle le temps de les essuyer, pour que son regard obscurci pût encore chercher celui de Maurice.

— Et à lui aussi, vous lui parlerez. Vous lui direz que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai pas, que j'en aimerai un autre...

Maurice la regardait en silence, aussi occupé de sa pensée à lui que des paroles d'Emmeline. Il la contemplait avidement, curieusement, comme s'il ne l'eût jamais vue; il se laissait aller avec charme à cette émotion toute nouvelle; il plongeait dans l'ame d'Emmeline, comme pour y chercher un complément d'existence qui lui avait manqué jusqu'alors.

— Que le monde soit maudit! Peut-être le bonheur était là! pensait-il. Et maintenant...

— Oh! oui, je le vois, vous prierez pour moi. Je vous aimerai tant! Mais qu'est-ce que cela fait que je vous aime?

— Ce que cela me fait, Emmeline?

Et Maurice sentait son ame de vingt ans, son ame, engourdie, morte jusqu'à ce jour, il la sentait ressusciter en lui!

Mais, hélas!... cela ressemblait à l'action du galvanisme.

L'ame cadavre retomba.

Mme de Nangis rentrait.

V.

. . . .

Tout s'apprêtait pour le mariage, et pourtant Emmeline espérait encore. Il m'a promis de me défendre; son regard, du moins, l'a promis; il me défendra!

Et Emmeline, confiante en lui, ne voyait rien de ce qui l'entourait. Elle regardait dans son souvenir Maurice lui parlant presque d'amour, et la jeune fille laissait encore ses pensées s'envoler vers ce ciel qu'elle s'était fait. Bien des nuages le couvraient; mais les nuages du matin sont si légers!

Oh! si elle avait su, la pauvre ignorante Emmeline, si elle avait su, elle n'eût pas espéré du moins!

Mais elle ne savait rien, elle ne savait pas que jamais une vieille femme n'a pitié d'une jeune, et qu'un homme aime souvent mieux son amour-propre que son amour!

Elle ne voyait pas ces deux vanités s'agiter autour de son bonheur pour le dévorer.

Et c'était cette soirée sur laquelle reposait l'espérance de ce bonheur, c'était elle qui l'avait ruiné.

D'un regard, Mme de Nangis avait surpris ce qui se passait dans le cœur de Maurice; elle l'avait vu se ranimer et refleurir sous les rayons de ce jeune amour, et elle le sécha de nouveau.

Pour un fat, un succès n'est pas un succès s'il n'est connu, s'il n'est envié, et ses yeux s'attachent bien moins sur le but que sur les spectateurs qui l'y voient arriver. Rendre ce succès douteux pour Maurice, pour les autres surtout, c'était là le moyen infaillible de lui redonner l'élan qui semblait l'abandonner; et Mme de Nangis s'en saisit. Il fallait qu'il pût se croire au moment d'être dépassé, et alors... alors Emmeline ne lui paraîtrait plus qu'une entrave, il la briserait.

Ainsi jamais Mme de Nangis, dans les jours les plus brillans de sa brillante jeunesse, ne s'entoura d'autant d'hommages; jamais elle ne leur sourit avec plus de grâce, jamais elle ne glissa plus légère dans sa vie de coquette. Ainsi chacun se demanda :

— Maurice sera-t-il ou ne sera-t-il pas l'amant de Mme de Nangis?

Maurice vit ce doute et il s'en irrita; et pour le confondre il renia tout ce qu'il y avait de bon en lui, et le bruit de la vanité couvrit la voix du cœur.

. . . .

Son succès, eut-il de la peine à l'obtenir? Peut-être oui? Eut-il de la peine à l'afficher? Non. Les jeunes femmes cachent une liaison : celles qui ne le sont plus la montrent.

Un amant, c'est une parure.

. . . .

Tout était fini pour Emmeline.

Qu'éprouva-t-elle lorsqu'elle en fut assurée? On ne le sut pas, elle ne dit pas un mot de plainte. Seulement le jour du contrat on remarqua que sa couronne de roses avait l'air d'être posée sur le front d'une statue, tant elle était pâle.

— Enfantillage de jeune fille! disait Mme de Nangis en souriant et frappant doucement les joues d'Emmeline avec son éventail.

— Enfantillage de jeune fille! disait aussi le marquis au groupe d'hommes qui l'entouraient.

Lui du moins le croyait. Il s'était laissé substituer à son neveu, sans y attacher une grande importante. L'essentiel pour son égoïsme était d'avoir une jeune femme pour égayer son vieux manoir. Il emmenait

Emmeline comme il eût emporté des boutures de géraniums pour son jardin, ou un papier frais pour son salon.

Maurice ne disait rien.

. . . .

Le matin du mariage :

— C'est singulier! pensait Mlle Sophie en habillant Emmeline, jamais mariée n'a été aussi peu occupée de sa toilette. Elle se laisse tourner, retourner comme un mannequin! Et puis ses yeux sont si ternes, si fixes! madame a beau dire qie ce n'est rien, j'espère bien, le jour de mes noces, avoir meilleur visage que ça.

A la mairie, Emmeline voulait entrer dans la salle où on inscrit les morts; et quand l'homme qui lui donnait la main l'avertit de sa distraction, elle le regarda avec une expression si étrange qu'il en tressaillit.

A l'église enfin, lorsque le prêtre lui demanda si elle consentait à prendre pour époux M. de Tercy, sa tête, qui jusque-là était restée tout-à-fait courbée, se redressa avec une brusquerie convulsive.

— Lequel?... dit Emmeline. Et un rire perçant troubla la cérémonie.

Elle était folle.

CLÉMENCE BAILLEUL.

CHRONIQUE.

Le rejet de l'amendement de M. Bignon est le premier fruit significatif qui ait jailli de la discussion de la loi sur les 25 millions. On a échangé beaucoup de paroles de part et d'autre, dépensé beaucoup d'argumens et de récriminations; un tournoi parlementaire a mis en présence M. Berryer et M. Thiers, et de tout cela il résulte que les Américains sont des gens avides, purement commerciaux, qui depuis 30 ans présentent des états de frais dans tous les ports de l'Europe; que la république des États-Unis a gardé de son origine anglaise les instincts rapaces, sans aucun mélange de cette dignité qui caractérise le peuple de la Grande-Bretagne; il résulte encore que nous paierons ce reliquat de frais de nos vieilles guerres, en gens distingués, généreux, pour n'avoir aucun démêlé d'argent avec des hommes malappris, et comme on paie le carrick d'un cocher qu'on a battu dans un moment de colère.

Longchamps est mal avec le ciel. La pluie et la neige ont livré la guerre aux cavaliers et aux équipages; mais la *fashion* a tenu bon.

Il est convenu depuis assez bon nombre d'années que Longchamps n'est pas un rendez-vous d'*essayeurs de modes*, mais seulement un congrès d'élégance où chacun paraît avec les ressources de luxe dont il peut disposer : dans le premier cas ce serait une mascarade; dans le second c'est une parade de bon goût, dont les attelages de voitures sont devenus l'objet principal. On ne parle plus des modes d'habits portées à Longchamps, surtout dans ce temps-ci, où chacun s'habille à sa manière et se coiffe *à l'air de sa figure*.

Toute l'attention se portait donc sur les équipages qui tenaient le milieu privilégié de la chaussée.

M. le duc d'Orléans a été remarqué dans une calèche à quatre chevaux, conduits en daumond par deux jockeis rouges, avec toque noire galonnée d'or : un coupé attelé de la même façon, ayant aussi deux valets de pied en livrée rouge, assis sur le siége de derrière, suivait la calèche du prince.

Jeudi, lord Pembrock (lord Erbert) avait attelé sa calèche de quatre chevaux bais-bruns; deux jockeis la conduisaient, habillés de vestes rayées et coiffés de chapeaux gris; et vendredi le même lord Pembrock a été vu dans un beau coupé, traîné par deux chevaux gris pommelés magnifiques, et derrière lequel se balançait un grand chasseur galonné d'argent : les armes du pair d'Angleterre brillaient sur les panneaux de la voiture.

Les attelages à quatre chevaux de MM. Fred..., Sab..., de Cur..., et d'Héd.... les voitures de MM. Greffulhe, de Castellane; la demi-daumond de M. de Boi..., et les quatre chevaux de robes mêlées que conduisait lui-même M. Saint-Cyran, ont frappé tous les regards par l'élégance des harnais, la coupe des caisses, et le *menage*. On a remarqué un progrès général dans la manière d'atteler, si vicieuse à Paris pendant long-temps.

Le carrosse de M. Aguado est de toutes les fêtes : il suivait les équipages des ambassadeurs d'Angleterre et d'Espagne.

Dans ces quelques voitures et un petit nombre que nous oublions, Longchamps est tout entier. Car il faut considérer simplement comme un embarras de circulation cette traînée lente de cabriolets, de calèches couvertes, de fiacres et de citadines à un cheval qui se prolonge jusqu'à la porte Saint-Denis; c'est le public de la fête dont les élégans sont les acteurs; c'est un autre Longchamps en manteaux, en par-dessus, en parapluie et en socques; un Longchamps qui s'ennuie, s'enrhume, tousse et marche au pas sous l'égide du sergent de ville et du garde municipal.

— THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — LE MONOMANE. — Le théâtre n'a jamais été l'école des mœurs; heureusement, de nos jours, il n'en est plus la peinture. Une société au milieu de laquelle apparaîtraient des faits comme ceux qui ont inspiré M. Duveyrier, avec leur cortége obligé de monstrueuses conséquences, une pareille société ne révélerait son existence que par les singularités les plus horribles, et devrait, avec une résignation désespérée, implorer le néant comme une conclusion bienfaisante. Le monde, en un mot, ne présenterait plus que la rencontre fortuite d'êtres affamés, cupides, se disputant à coups de massue les rayons du soleil, l'ombre des bois, la chair et la peau des animaux; le monde n'existerait plus que comme planète; ce ne serait plus cette création divine, intelligente, ayant recours, pour assurer les droits de tous, à ces

rigoureuses fictions de religion et de justice dont il a fallu faire remonter l'origine jusqu'à Dieu pour en consacrer l'éternelle sainteté. Une fois les lois désarmées, les institutions démantelées, les utopies folles danseraient sur les débris des jougs brisés, et le saint-simonisme prêcherait le premier. Nous n'y sommes pas encore; il ne faut pas moins reconnaître le coup de marteau d'un ouvrier saint-simonien dans LE MONOMANE, de M. Duveyrier; car M. Duveyrier, lui aussi, s'est ceint les reins, a jeté son rasoir et ses habits par-dessus les moulins, pour briguer le martyre de la barbe pointue et de la jaquette bleue. Voyant ses co-religionnaires se faire, l'un maçon, l'autre cireur de bottes, celui-ci cuisinier de la société, il choisit une spécialité plus propre, et se donna un brevet de *poète de Dieu;* et comme il fallait que, dans le saint-simonisme, tout fût absurde, choquant, déraisonnable, inopportun, M. Duveyrier ne faillit pas à sa mission, et fit des vers *sans rimes*. Comme si Dieu pouvait commander à qui que ce soit de faire des vers qui n'en sont pas!

Après les vers sans rimes, M. Duveyrier essaie de la prose sans raison. Son drame, dont les niais de la critique s'efforcent de découvrir la haute *portée philosophique,* est un de ces mensonges vulgaires comme il en peut éclore cent par an dans les cerveaux mal construits où s'élaborent la plupart des œuvres de la scène moderne. En recueillant vos souvenirs de cours d'assises et de GAZETTE DES TRIBUNAUX, composez un personnage frappé fatalement d'une monomanie sanguinaire. Vous savez ce qu'ils font, ces hommes-là! Tristes, taciturnes, ils égorgent des enfans au détour d'un bois, tuent dans la même soirée, au coin du feu, leur père, leur femme, toute leur race. Ce sont des malheureux dont l'éducation n'a pas poli les bosses du crâne. Que ce soit à présent un homme enclin au meurtre, suivant la phrénologie, mais dont les préceptes de la morale et de la vertu auront un peu modifié les penchans primitifs, quelle lutte s'établira entre l'homme naturel et l'homme artificiel? quelle transaction s'opérera entre ses instincts et ses principes?

Cet être prédestiné, que fera-t-il pour être à la fois sanguinaire et honnête? Il deviendra chirurgien, s'épanouira aux reflets brillans de son bistouri d'acier, coupera des bras, abattra des nez, des oreilles, ou bien choisira la carrière des armes, se distinguera comme un militaire brave, impétueux, taillant à plaisir dans l'Autrichien ou le cosaque, en temps de guerre; querelleur et duelliste en temps de paix; mais, pour Dieu! n'en faites pas un avocat-général, monsieur Duveyrier; car ce sera pour lui une satisfaction bien détournée, bien indirecte, que d'envoyer des sujets à l'échafaud. C'est d'un couteau, et non d'un réquisitoire qu'il faut armer le monomane sanguinaire. S'il compose ainsi avec ses penchans, s'il ne fait pas la besogne lui-même et s'en remet aux chances d'un procès, à

la sévérité du jury, au savoir-faire de l'exécuteur des hautes-œuvres pour l'accomplissement de ses désirs, alors c'est un homme sauvé, un homme qui a remporté une victoire sur la crânologie, un homme que la société admet, à plus forte raison, puisqu'elle admet le chirurgien, le soldat, le boucher, le bourreau même, tous ceux enfin qui ont directement affaire à la chair et au sang; vous n'avez plus le droit de l'appeler monomane. Mais votre monomane, à vous, c'est un monomane mi-parti, blanc et rouge comme un page de LA JUIVE : le jour, c'est un magistrat intègre, désintéressé, qui poursuit le crime sans relâche, qui établit des preuves, et sur ces preuves demande des arrêts; la nuit, c'est un somnambule qui explique les actes de l'homme éveillé, les complète et les traduit en coups de poignard; il vient dire que cette sévérité dont il s'honore sous la toque et la robe, c'est la soif du meurtre qui la lui conseille; qu'il s'ignore lui-même quand il prend corps à corps le criminel. Ce ne sont pas des garanties pour l'ordre social qu'il demande : c'est du sang qu'il veut. Mais que nous importent toutes ces révélations d'un homme endormi? Que nous importe même son crime? Le somnambulisme est encore considéré comme une faculté exceptionnelle, comme un état anormal, indépendant de la volonté et des préoccupations du sujet éveillé. Vous le dites tout le premier; car votre avocat-général poursuit la punition d'un crime qu'il ne sait pas avoir commis lui-même pendant son sommeil. Avec cette double combinaison du magistrat raisonnable, juste, plein de sagacité quand il siége, et du somnambule qui se promène un poignard à la main, des pensées de meurtre dans la tête, vous ne pouvez pas en faire un *monomane;* vous n'en faites qu'un *somnambule.*

L'importance de cette chicane va se révéler, car dans ce titre du MONOMANE il ne faut pas chercher seulement le désir de plaire à M. Harel, en ornant l'affiche d'un mot neuf et visant à l'effet. Ce titre veut aller plus loin; car on nous assure que le drame de M. Duveyrier est non-seulement un plaidoyer contre la peine de mort, thèse favorite du saint-simonisme, mais encore un plaidoyer contre toute justice humaine. Il nous a fallu quelques frais d'intelligence pour apercevoir cette haute portée philosophique.

Balthazar est avocat-général près la cour royale de Colmar, qui est fière, de compter dans son parquet un magistrat aussi distingué, aussi rigoureux dans l'accomplissement de ses devoirs. Sa fermeté est bientôt mise à l'épreuve. La loi vient d'atteindre un coupable, un homme qui s'est lui-même déclaré l'auteur d'un empoisonnement. Vainement Léontine, la femme bien-aimée de Balthazar, vainement le vieux Simon, le tuteur de Léontine, et son neveu Claudet, supplient l'homme de la loi de briser un arrêt en formant un recours en grâce pour le condamné : il n'écoute rien.

Cet homme est innocent, dit-on; ses facultés intellectuelles sont dérangées. Qu'importe? qui le prouve? Il a tout avoué en fort bons termes, a donné lui-même de fort bonnes preuves; Balthazar a requis l'application de la peine, l'a obtenue; la justice humaine a fait son devoir : que le condamné s'arrange avec la justice de Dieu. . . . .

Voici ce que M. Duveyrier imagine pour flétrir un conduite aussi loyale, aussi droite. Il fait intervenir une somnambule qui proclame, dans son sommeil, l'innocence du condamné. Le pitoyable moyen! J'aime mieux les oracles de la tragédie antique. Voit-on désormais la justice à la discrétion de Mlle Lenormand, et réglant ses arrêts sur des visions? M. Duveyrier veut nous faire croire que Balthazar est un grand scélérat, un monomane, d'avoir méprisé la voix d'une femme endormie. C'est un être parfaitement raisonnable, et les individus qui le tourmentent, c'est-à-dire sa femme, son tuteur et son ami Claudet, des gens malappris, mal élevés, inconvenans, qui cherchent à jeter du doute et du regret dans l'ame d'un homme qui a la conscience d'un devoir bien rempli. . .

Envisageons l'autre côté de cette création mi-partie, et suivons, comme somnambule, ce Balthazar dont M. Duveyrier a eu la monomanie malheureuse de faire *un monomane*. . . . .

Une lettre est arrivée de Paris qui confirme l'innocence du condamné exécuté hier. Le coupable est un nommé Patruccio, déjà acquitté pour ce fait, et qui vient demander l'hospitalité chez M. Simon, pour se remettre d'une chute de cheval. Balthazar est ému à l'aspect de cet homme qui a usurpé la vie d'un autre, qui respire un air qui ne lui est pas dû; des idées étranges ébranlent son cerveau, et la nuit, en chemise, paisiblement il quitte sa chambre, s'arme d'un bistouri trouvé dans la trousse de Claudet, et envoie du sommeil à la mort Patruccio, couché dans une pièce voisine. Le lendemain, grande rumeur : gendarmes, juge d'instruction, interrogatoire, procès-verbaux; l'habileté de Balthazar se révèle dans la recherche des indices du crime. Claudet a passé la nuit entière hors de son lit, le linge qui a servi à essuyer les mains du meurtrier se retrouve mouillé, sanglant; l'instrument du meurtre est dans la trousse; il a juré jadis, comme carbonaro, la mort de Patruccio, espion payé par la police. Plus de doutes. Claudet est l'ami de Balthazar, mais le devoir parle; qu'il soit arrêté! . . . .

M. Duveyrier pourrait savoir qu'un avocat-général ne commande pas avec ce ton d'autorité brutale à un juge d'instruction, et que lui-même ne se mêle pas de faire interroger, appréhender au corps les individus présumés coupables d'un délit. Aussi tout cet empressement, cette ardeur de Balthazar, manquent d'effet; c'est un mensonge. . . . .

Claudet arrive devant les assises. Balthazar va prendre la parole contre

lui; mais le vieux médecin Simon, qui connaît à présent son secret, qui le sait atteint de somnambulisme, vient produire à l'audience un incident monstrueux, contraire à toutes les notions de procédure. Il demande le huis-clos, et le président accorde le huis-clos, par égard *pour son grand âge;* le huis-clos sans la présence du prévenu, qu'on fait retirer! A quoi est employé ce huis-clos? Simon passe deux fois la main devant les yeux de l'avocat-général, et lui dit : *Dormez!* L'avocat-général dort, et dans son sommeil écrit et signe l'aveu de son crime. Et voyez comme la justice s'expédie en famille, à Colmar! Le président dit aux jurés : « Messieurs, signez sur mon bureau la déclaration de non-culpabilité de Claudet! Monsieur Claudet, vous pouvez vous retirer, vous n'êtes pas coupable. — Merci, monsieur le président! — Messieurs, à l'honneur de vous revoir! —Monsieur Simon, je suis votre serviteur! » et la justice plie bagage.

Le garde des sceaux apprend à Paris l'histoire de Colmar; il ordonne que le magistrat somnambule voyage pour sa santé; sa famille le lui conseille également; mais elle demande qu'il parte sans sa femme et son enfant, car on sait à présent que, dans son sommeil, il a des velléités de meurtre, et a tenté souvent d'assassiner sa femme et sa fille. Balthazar s'insurge, et ne veut pas se séparer d'eux. Mais dans une dernière entrevue qu'il a le soir avec Léontine, il éprouve de si fortes démangeaisons de l'étrangler avec ses cheveux, qu'il s'empoisonne en avalant une bouteille d'opium déposée par lui dans le berceau de son enfant.

Ce dernier trait pose Balthazar comme l'homme le plus honnête, doué de la plus grande vertu : magistrat, il a été sévère et juste tant qu'il a ignoré les funestes nécessités de son somnambulisme. Aujourd'hui qu'elles lui sont révélées, il met fin à ses jours, pour n'être pas meurtrier en connaissance de cause.

Que devient maintenant le plaidoyer de M. Duveyrier contre la justice humaine? Est-ce un argument que cette exception si impossible qu'il a été même forcé de la rendre au moins intéressante et digne de pitié?

Personne n'a jamais prétendu que la justice fût réellement infaillible; mais il a fallu, par une fiction utile, la considérer comme infaillible, parce qu'elle est chargée de l'application de la loi, qui est le pacte le plus sacré de la société. Assurément, dans l'histoire des jugemens rendus par les hommes, on en trouverait un trop grand nombre qui furent dictés par l'erreur ou la passion. Mais quel dommage appréciable en est-il résulté, en comparaison du désordre qu'entraîne le mépris des lois et des institutions?

Le Monomane a été écouté patiemment jusqu'au bout, grâce aux efforts d'une cabale terrible au milieu de laquelle apparaissaient des barbes saint-simoniennes; grâce au talent de trois acteurs : Serres, comique charmant

qui a gagné, tout en vivant dans cette atmosphère puante de la Porte-Saint-Martin, des qualités très-distinguées; Lockroy et Mlle Noblet, jolie et suave personne qui marche avec élégance et parle avec sensibilité.

La représentation a duré sept heures à cause des intermèdes de trognons de pommes dont M. Harel régale son public pendant les entr'actes. Lockroy est venu annoncer l'auteur de la manière suivante :

« Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter de-» vant vous est de M. Duveyrier; les entr'actes sont de M. Harel; les » applaudissemens sont de M. Porcher. »

Si le succès de la pièce vient à chanceler, on dit que M. Harel se fera saint-simonien, pour faire de sa conversion un prétexte d'annonces et d'affiches.

— GYMNASE-DRAMATIQUE. — PAUL CLIFFORD, vaudeville en deux actes, encore par Duveyrier et par M. Mélesville. — Ne rappelons pas le roman de M. Bulwer, charmante composition que tout le monde connaît. Le Clifford de M. Duveyrier est un voleur à l'eau rose, qui s'introduit dans la famille de Morton, prêtre anglais, d'abord sous le nom de Charles Stuart, puis sous le nom du fils de ce brave ministre, qui est la meilleure pâte d'homme et de prêtre qu'on ait vu sur la terre et au théâtre. Clifford se convertit à la vertu, rien qu'à la vue de la fille de Morton, et son repentir paraît tellement sincère que la jeune Cécile en devient le prix. Je ne sais trop quelle haute portée philosophique ont voulu donner à ce vaudeville M. Duveyrier et son frère; mais j'y vois un grand argument en faveur du célibat des prêtres; car les prêtres mariés sont tellement imbéciles qu'ils donnent leurs filles à des voleurs.

CONCERT HISTORIQUE DE M. FÉTIS.

Qui ne se rappelle ces plaisantes paroles que Frédéric lançait avec tant de verve comique dans un chef-d'œuvre de bouffonnerie que tout Paris a voulu voir? *O France, ma patrie! pays de civilisation et de bonnes manières, non, non, je ne te quitterai pas! France, je te reste!* Et le grand Frédéric nous est resté; il a été bon prince. Tel ne s'est pas mon-

tré M. Fétis LE BELGE. M. Fétis nous a quittés; il a quitté l'ingrate France pour LE PAYS DE LA CONTREFAÇON, maintenant sa nouvelle patrie, sa terre d'adoption.

Mais le cruel M. Fétis ne s'en est pas tenu là; il veut exciter des regrets parmi nous; il nous revient de temps en temps. Ainsi Paris aura le bonheur de posséder pendant huit jours, pendant quinze jours peut-être, le maître de chapelle de Léopold! Mais voyez l'indifférence, l'ingratitude de Paris! Ce sultan blasé sait-il seulement que le maëstro belge est là pour le divertir avec ses concerts, pour l'endormir avec ses discours? Point : il ne s'en inquiète guère. M. Fétis et ses exécutans ont péroré et chanté dans le désert le 14 avril. Il est vrai que l'audace était grande à M. Fétis et à ses soi-disant chanteurs de venir brûler leur encens avarié dans le temple des Rubini, des Tamburini, des Lablache, des Malibran et des Grisi; dans ce temple qui résonnait naguère d'accens si purs et si divins! M. Baillot et quelques instrumentistes étaient seuls dignes du temple! Aussi le public rare, perdu dans le fond des loges et du parterre, n'a-t-il guère applaudi que M. Baillot, et lui a fait répéter LA ROMANESCA. Quant aux discours de M. Fétis et aux agréables anecdotes dont il a fait précéder quelques morceaux, lorsque le courageux maître de chapelle prenait la parole, les gens bien avisés désertaient la salle et allaient passer au foyer tout le temps que durait le discours du savant maëstro. Nous qui avons eu le courage d'affronter le discours, nous avons retenu cette belle phrase aussi belge que française : « J'espère bien, messieurs, que la musique qui a ému et fait pleurer tous les cœurs du seizième siècle ne trouvera pas insensibles ceux du vingtième. » On parle d'un incident qui a failli nous priver de toutes ces belles choses; nous ne savons quelles gens malappris et peu sensibles au charme de la musique du *seizième siècle* voulaient, au détriment des *cœurs du vingtième*, porter une main audacieuse sur les partitions du concert. Heureusement pour nos plaisirs M. Lehon est intervenu. Jamais la protection des BELGES ne manquera aux BELGES. Mais nous qui ne voulons rien des Belges, qui sommes assez riches pour prêter à cette pauvre Belgique, pauvre surtout d'esprit et de nobles facultés, nos idées, notre langue, nos livres et notre armée, nous lui renvoyons bien volontiers les concerts historiques, afin qu'il ne soit pas dit que le royaume de Contrefaçon Ier, comme l'a si bien appelé un de nos collaborateurs, nous prête quelque chose, et que la Belgique sache bien que c'est à tout jamais que nous lui avons donné un GRAND MUSICIEN.

RÉFLEXIONS

SUR LE

VOYAGE EN ORIENT

DE M. DE LAMARTINE.

Ces volumes-ci ne décideront pas la question qui a fait le sujet de tant d'entretiens oiseux, mais intéressans: Un grand poète peut-il être grand prosateur? L'imagination poétique, les licences qu'on lui passe, cette langue claire-obscure, ce vague, cette *pénombre*, comme disent les Allemands, qu'on permet au poète, tout cela peut-il faire de la bonne prose? Je le répète : ces volumes ne décideront pas cette question. M. de Lamartine n'a pas voulu faire un livre, mais seulement nous donner un riche calepin de voyage. Il le dit dans sa préface, et il le dit parce qu'il ne veut pas qu'on croie autre chose; c'est un homme qui ne ment pas, même par précaution oratoire, même par fausse modestie, même dans une préface. Il a écrit toutes ces choses, sauf quelques-unes pourtant, au crayon, tantôt sur le genou, tantôt sur le pont d'un brick, pendant les longues heures de calme, à l'ombre d'un bout

de voile, quelquefois, durant les haltes de sa caravane dans le désert, sous un olivier solitaire ou sous une tente plantée dans le sable. Ce n'est pas qu'il n'y ait de très-belle prose dans ces notes, et, çà et là, des pages où le grand poète est grand prosateur; mais ce sont des fragmens, des ébauches, et non pas un livre de prose. Il y a du style, mais il n'y a pas un style. C'est le cocon doré d'où sortiront ces moelleux divans de soie brochée d'or, sur lesquels il a vu les hommes de l'Orient fumer nonchalamment leur pipe à bout d'ambre ou boire le café. Le travail de l'homme qui doit transformer ce produit brut du ver en tissus délicats, qui en ôtera la rouille, qui dégagera chacun de ces fils de sa grossière enveloppe de bourre, et le fera reluire au soleil comme un fil d'or ou d'azur, ce travail de l'industrie et de la réflexion ne s'y fait pas sentir. Il y a tout le style dans ce style, de même qu'il y a toute la soie dans le cocon; mais le noble effort de l'esprit qui eût retiré ces pensées du demi-jour poétique où elles sont comme noyées, et dégagé chaque phrase en particulier de cette bourre de poésie, qu'on me passe le mot, enveloppe naturelle des pensées d'un homme qui est tout imagination et tout poésie, M. de Lamartine n'a pas voulu le faire : que sa volonté soit faite. Quel qu'ait été son motif, il n'a pu être que noble; j'aimerais mieux en accuser le temps, le public, le libraire de M. de Lamartine, qui est mon ami, que l'illustre poète. Devant une vie aussi belle, le soupçon s'arrête; et s'il est vrai que le public a été instruit de la transaction pécuniaire qui a mis cet ouvrage dans le commerce, s'il est vrai qu'il a été parlé d'une grosse somme, beaucoup de cet or facilement gagné donnera du pain à plus d'un misérable, ira réchauffer plus d'un pauvre jeune homme malade d'incertitude, de confuse vocation poétique, hélas! et de misère, qui n'aura pas tendu la main, et qui ne verra pas la main qu'on lui tend. Puisqu'on a dit au public comment vient l'argent, il faut bien lui dire aussi comment il s'en va.

Si j'ose regretter que M. de Lamartine n'ait pas fait un livre de toutes ces notes si variées et si instructives, et un style de toutes ces parties de style, c'est surtout pour l'autorité qu'on peut tirer

de son exemple en faveur d'une opinion que je crois fausse, et qui a déjà fait avorter misérablement des talens que la réflexion aurait pu fortifier et amener à point : c'est à savoir que l'écrivain de notre époque est un improvisateur. Il est très-vrai que notre époque a fait une large part à l'improvisation, et que le don d'improviser des choses solides est le premier des dons. Mais deux voix sont ouvertes à l'improvisateur ; à celui qui a la parole, la tribune ; à l'écrivain, la presse. C'est là que l'improvisation est à sa place, que ses qualités sont immenses, et ses défauts excusés. Le premier besoin de l'auditoire qui se presse autour d'une tribune, ou du public qui n'a que des impressions d'un moment à donner aux affaires de la politique, c'est d'avoir un avis prompt, soudain, qui ne sente pas le travail et n'en exige pas de celui qui le reçoit, et qui par un tour naturel et abandonné, et une apparence d'inspiration, emporte la confiance sans presque demander d'attention. Heureux donc, heureux celui dont la parole précède et souvent décide la pensée, et qui a le crédit d'un oracle parce qu'il en a la fluidité involontaire et fatale ; ou celui dont la plume vole sur le papier, qui n'hésite pas, comme je fais en ce moment, pour finir la phrase commencée ; main qui écrit aussi vite qu'il sent, et, comme dit quelque part le grand Corneille, *sans lever la plume!* A ces deux hommes privilégiés, on pardonne tout : à l'un ses inégalités, ses phrases d'attente, voire ses contradictions ; à l'autre ses longueurs, cette monotonie de la passion qui n'est point gouvernée par l'art, cette trame lâche du style, ces images excessives, tout ce luxe informe d'une création qui n'est pas dégrossie. L'orateur n'a pas besoin de l'harmonie du style écrit ; sa parole et son geste y suppléent ; sa bouche glisse sur les mauvaises consonnances, sa pantomime coupe les phrases trop longues, articule celles dont la forme est confuse, met des parenthèses à celles qui sont surchargées d'incidens ; sa voix couvre toutes les disparates d'une harmonie générale. Le journaliste ne s'adresse pas à des scrupules littéraires, à des critiques qui vont éplucher les mots ; pourquoi s'accablerait-il de toutes les difficultés de l'art ? Ce que le public veut de lui, c'est une impression qui réponde à la sienne, c'est un sentiment vif de la situation

rendue dans un style marqué de toutes les couleurs du moment : on ne lui saurait pas gré de ses efforts pour y mettre plus, ni de ce qu'il aurait fait pour caresser le goût de ceux qu'il ne voulait pas convaincre, et pour plaire au mandarin en même temps qu'à la foule. L'improvisation a des qualités qu'on ne peut obtenir qu'au prix de certains défauts ; en outre, l'auditoire ou le public, auquel s'adresse l'improvisateur, est dans des dispositions particulières qui répondent à ces qualités comme à ces défauts. Il y a, par suite, harmonie entre celui qui parle et celui qui écoute, entre celui qui écrit et celui qui lit. Mais dans des choses qui ne regardent ni la tribune ni la presse, dans un ordre d'idées retirées et recueillies, les qualités de l'improvisation sont beaucoup moins prisées, et les défauts plus choquans. C'est que ces qualités ne trouvent plus au dehors des dispositions qui y répondent, et qu'au contraire ces défauts trouvent un sens critique toujours éveillé ; car le sentiment des défauts est la dernière chose qui sommeille et s'abdique en nous, peut-être parce qu'il ne demande pas d'attention, et qu'on peut faire de très-justes critiques sans sortir de sa nonchalance et sans se lever de son fauteuil. L'écrivain qui, dans un ouvrage d'art, laisse courir et vaguer sa plume à l'aventure, me fait l'effet d'un causeur malheureux qui, dans un sujet d'entretiens doux et de fines analyses, affecterait l'entraînement, l'abondance, et le luxe de gestes de l'improvisateur de tribune.

Cette étrange théorie, que l'écrivain du dix-neuvième siècle est un improvisateur, plaît à la majorité des gens de lettres. C'est un de ces mille paradoxes derrière lesquels les hommes médiocres s'abritent ; c'est une formule spirituelle qui cache une des infirmités littéraires de notre époque. La paresse, le mépris du lecteur, l'amour de l'argent, l'impuissance qui se fait illusion par l'abondance des mots, tout cela s'appelle l'improvisation. — Votre livre pourrait être plus complet. — Je l'ai improvisé. — Les choses y sont moins traitées qu'effleurées. — Il est écrit au crayon. — On eût attendu mieux d'un auteur qui a donné des gages. — Oui, pendant que j'aurais médité, le siècle aurait marché ; je serais venu après

l'heure, avec des phrases bien faites, mais n'ayant plus d'à-propos; or l'à-propos, c'est le génie. Il n'y a qu'une minute, qu'un clin d'œil, pour un livre; il faut savoir le jeter à temps, entre deux flots qui passent, et prendre le public, comme font les chasseurs pour la grosse bête, au défaut de l'épaule.—Erreur, erreur, l'art n'est autre chose qu'un éternel à-propos. Un livre médité et écrit arrive toujours à l'heure, et trouve toujours un public qui l'applaudit. Ce qu'on prend pour l'époque tout entière, dévorant le présent pour précipiter l'avenir, c'est peut-être une poignée d'intelligences oisives et vides qui ne vont au fond de rien et veulent tâter de tout, qui feuillettent les livres et ne les lisent pas, et qui changent souvent parce qu'elles se lassent vite. Mais est-ce là notre époque si curieuse, si impartiale, si avide de vérité et d'art; cette époque qui attend patiemment les lettres trop rares qu'Augustin Thierry compose dans les intervalles de sa souffrance, qui respecte le majestueux silence dans lequel M. de Chateaubriand achève lentement, phrase à phrase, l'épopée de sa belle vie, et qui ne demandait à Léopold Robert qu'un tableau tous les cinq ans?

Si vous connaissez quelque remède qui fasse cesser le hideux spectacle d'une société manquant à l'homme qui lui offre ses bras, son intelligence et son travail, qui élargisse le cercle où nous nous foulons les uns les autres, et où il y a cent candidats pour une place, cent bouches pour un morceau de pain, improvisez, le temps presse, brûlez le papier, lâchez la bride à votre plume; si vous savez quelque plan en finances qui augmente le revenu public sans augmenter l'impôt, qui donne au pauvre le pain et le sel; si vous avez le mot de la hausse et de la baisse, et pouvez nous faire toucher du doigt le fantôme de l'agiotage, fantôme qui disparaîtrait bientôt si on le pouvait apercevoir clairement, et s'il ne se cachait pas derrière les inintelligibles formules de ce qu'on nomme la spécialité, improvisez, faites comme Mirabeau, le seul écrivain politique qui ait parlé clairement de finances, et montez, comme lui, sur une presse, le trépied sacré des prophètes modernes, et de là lancez des brochures aux agioteurs épouvantés; ou bien, pour aller plus vite, et gagner le temps que prend la plume, imprimez

vous-même au fur et à mesure que vous pensez; c'est le lieu et le sujet. Mais si vous faites un livre d'art, un livre qui ne veut que faire passer de douces heures aux esprits cultivés, un livre qui ne prend les gens qu'après leurs affaires, aux momens de loisirs, et qui propage ou entretient, à la faveur de ce repos de leur pensée, quelques vues nouvelles sur le cœur, sur l'homme, sur la moralité humaine, quelques principes d'éternelle philosophie, de ceux-là qui consolent l'homme à toutes les époques, qui l'empêchent de douter du bien, dont le fond ne change pas, mais dont l'expression se renouvelle à l'infini par l'admirable variété des esprits qui les reprennent et les approfondissent tour à tour, oh! alors, écrivez avec calme et lenteur, appliquez toutes vos facultés à cette œuvre, car vous êtes l'organe de vérités durables. Si, comme M. de Lamartine, la gloire vous désigne à la fois pour les deux rôles de l'homme actif et de l'homme spéculatif, de l'orateur politique et du poète, faites la part de chaque rôle, donnez au premier l'improvisation avec toutes ses licences, mais réservez pour le second la composition sévère et recueillie, et n'apportez pas dans l'art la promptitude passionnée et le hasard qui conviennent aux affaires, ni dans les affaires le calme et le soin délicat de la forme qui conviennent à l'art.

Il ne faut pas dire que des souvenirs de voyages veulent être écrits avec le laisser-aller de notes d'album. Cette négligence, cet abandon, peuvent bien avoir quelque charme; mais c'est un charme qui dure peu. C'est que la négligence et l'abandon sont sujets à se répéter souvent, se contredisent quelquefois, balbutient çà et là la langue, au lieu de l'articuler, prodiguent les mêmes mots et les mêmes tours, si bien que ce qui est un charme jusqu'à la moitié du volume, devient une cause d'ennui à la fin. Dans quel but l'écrivain qui a visité les contrées lointaines fait-il imprimer ses voyages? Si ce n'est pas pour enrichir de documens spéciaux la géographie, la botanique ou la géologie; si ce n'est ni pour la science, ni pour la politique, c'est apparemment pour nous faire voir ce qu'il a vu, et sentir ce qu'il a senti; c'est pour nous donner un peu de ses jouissances, et nous mettre de moitié dans ses

fatigues, dans ses surprises, dans ses dangers; c'est pour faire respirer les brises et contempler les cieux des terres lointaines à celui que la médiocrité, le souci du pain du lendemain, la maladie, clouent au lieu où il est né; c'est pour substituer en quelque manière son lecteur à lui : mais tout cela est le comble de l'art. Les notes écrites en courant peuvent bien rendre la couleur générale; mais c'est le dessin dont nous avons besoin, et le dessin veut une main plus ferme et plus sûre que celle qui jette des notes fugitives sur le papier. Toute page où je ne vois pas bien en quel lieu je suis, où je ne suis pas mené, par gradations, des premiers plans aux derniers, où je n'embrasse pas l'ensemble et les détails, est une page perdue. Qu'est-ce que valent des notes de voyage, si habile que soit la main qui les a écrites, sinon qu'elles servent à fixer un souvenir, sur lequel on reviendra plus tard, à retenir une pensée qu'on reprendra quelque jour? S'il faut en croire vos notes, tous les paysages que vous voyez sont tour à tour les plus beaux que vous ayez jamais vus; vos notes donnent vos impressions, mais non pas vos jugemens; or, comme les impressions de l'homme se copient souvent à son insu, il en résulte que vous faites cent lieues pour ne voir que ce que vous avez déjà vu. Et puis la note est prolixe; elle compte les pieds d'arbres, les nuages qui passent au ciel, les mâts du vaisseau à l'ancre, les voiles du vaisseau en mer; elle manque là où elle serait nécessaire; elle abonde là où on n'a que faire d'elle. Ce n'est que rentré dans le port, avec des sens reposés, une imagination libre, un jugement qui trie et compare, un goût qui supprime les longueurs, varie les descriptions, non pas aux dépens des faits, mais en ne décrivant pas deux fois les mêmes choses, que l'écrivain voyageur, placé entre ses notes écrites et ses impressions encore tièdes, entre le devoir de se rendre témoignage à lui-même, et celui de n'appeler l'attention de son époque que sur des choses qui la valent, pourra écrire un livre vrai et durable. Qu'est-ce, après tout, que l'*Odyssée*, si ce n'est la relation d'un voyageur qui était un grand poète? Et qui ne sait quelle richesse a l'imagination ainsi reposée et retirée en soi? Qui n'a senti, en se représentant ses courses passées aux pays

des beaux soleils, combien celui qui illumine son souvenir est plus beau que celui sous lequel il haletait ou baissait sa paupière endolorie! Et que de choses vues en passant, d'un regard distrait, avec des sens affaissés, sous la préoccupation soit de ce qu'on avait vu en-deçà, soit de ce qu'on allait voir au-delà! que de choses entr'aperçues du coin de l'œil, dont on n'a pas pris note, qui, dans le souvenir, apparaissent tout à coup si fraîches et si éclatantes, qu'on croit les voir avec les yeux du corps, tandis qu'on ne les voit qu'avec la pensée! Les notes ne disent rien de ces choses, qui auraient peut-être vivifié le paysage; et, au contraire, elles s'étendront sur des accessoires inutiles, parce qu'à ce moment-là, le voyageur avait du loisir, qu'il était peut-être dans une humeur littéraire et descriptive, disposé à peindre une à une les baies de l'olivier sous lequel il était assis, à analyser toutes les nuances de son feuillage, toutes les ramifications de ses branches, à voir un monde dans un brin d'herbe, à compter les cailloux bleuâtres du chemin. C'est l'art seul qui peut mettre dans le livre du voyageur l'impartialité et la mesure; c'est l'art qui a fait l'*Itinéraire*, avec les notes du pèlerin errant et le goût de l'écrivain rentré dans ses foyers.

Qu'on ne prenne pas ceci pour une critique du livre de M. de Lamartine. L'illustre poète est à une hauteur où la critique ne peut l'aller chercher sans risquer d'être présomptueuse ou inutile. Je ne veux pas mettre contre moi les cent mille lecteurs dont il est le poète de prédilection, et qui se disputent tout ce qui sort de sa noble plume. La critique n'a d'ailleurs rien à dire à l'écrivain supérieur. A quelque prix et sous quelque forme qu'il nous donne sa pensée, il l'en faut toujours louer, puisque l'éloge est la meilleure manière de le remercier; et même après beaucoup de louanges, nous serons encore en reste avec lui. Ce qui est du droit de la critique, ce n'est pas l'inspiration du poète, ce n'est pas même son caprice et sa fantaisie : s'il a un talent supérieur, qu'importe s'il l'apprête à nos goûts? mais c'est l'influence de sa manière sur les esprits d'un ordre moins élevé, lesquels pourraient valoir beaucoup pour leur pays par les bonnes traditions, ou n'arriver, par

l'effet des mauvaises, qu'à une médiocrité bruyante et scandaleuse. Je n'ai pas plus de droit sur la pensée qui a inspiré l'admirable travail de l'*Itinéraire* que sur celle qui a tenu le crayon capricieux du *Voyage en Orient;* mais je puis bien dire que la lecture de l'*Itinéraire* peut former des écrivains, en leur donnant un effroi salutaire des difficultés de l'art, tandis que la lecture du *Voyage en Orient* pourrait très-bien délivrer de tout scrupule ceux qui sont portés, par une facilité malheureuse ou par des raisons moins innocentes, à écrire vite et beaucoup. Les critiques qui font la guerre aux écrivains supérieurs risquent follement d'être traités de Zoïles, d'envieux, de serpens rongeant la lime, que sais-je? de *pourceaux fouillant la terre au pied du grand chêne,* sans avoir en dédommagement aucune action réelle sur ces écrivains. C'est un rôle de dupe, comme tous ceux où l'on risque plus qu'on ne peut gagner. Attaquons, non l'homme de génie, mais son influence; non son œuvre, mais ses imitateurs. Mettons sa statue à côté de celles des grands écrivains ses devanciers, et adorons en lui les dons de la Providence; mais osons dire aux jeunes générations qui nous lisent : « Celui-là aussi était un beau génie; mais ses œuvres cachaient des piéges pour l'intelligence et la raison. Cet autre ne fut pas plus grand peut-être, ni mieux doué que lui; mais Dieu avait mis dans ses œuvres la divine fleur de l'art, cette fleur dont les parfums ne portent pas à la tête. Ce sont deux grands noms; mais l'un sonne l'or et l'alliage : l'autre sonne l'or pur. »

C'est dans cette vue, que j'ose croire libérale et vraie, car elle concilie l'admiration pour l'homme avec le respect qu'on doit à l'art, cette propriété universelle de l'esprit humain, que je ferai encore d'humbles objections à l'illustre auteur du *Voyage en Orient,* touchant cette insuffisance de la langue dont il se plaint en divers endroits, lui pour qui la langue a tant fait! Voilà encore une de ces idées dont l'influence est mauvaise : elle donne gain de cause à la barbarie, elle justifie toutes les langues individuelles, elle livre cette belle langue de deux grands siècles et de tous les grands esprits de l'Europe aux remaniemens de ceux qui veulent

la reconstituer et lui imposer les barbarismes de leur originalité douteuse. Quel est, en effet, le premier grief qu'un écrivain, au début, reproche à la langue française, si ce n'est qu'elle lui refuse des mots pour ses idées, qu'elle est moins riche que lui, qu'elle le gêne, qu'elle l'opprime? Eh bien! si vous dites à cet apprenti écrivain, avec le poids d'un grand nom, avec l'autorité d'un talent supérieur, qui a pu, en effet, trouver la langue insuffisante, mais là surtout où elle résistait à des idées trop peu précises, si vous lui dites que la langue peut faire défaut à l'écrivain, à quoi vous exposez-vous? Qui donc à présent aura le courage de sacrifier aux répugnances de cette langue aucune de ces perceptions obscures, de ces demi-pensées, de ces ébauches informes qui accompagnent l'enfantement des idées, vaine fumée qui vient toujours avant la flamme? Qui donc ne va pas croire que c'est la langue qui lui manque, et non pas lui qui manque à la langue? La brèche est faite; une langue n'est plus le génie même d'une nation, plus fort que le génie de chacun de ses illustres membres, de toute la différence qu'il y a entre un homme et une nation, c'est un dépôt banal où chacun peut prendre les formes qui lui conviennent et importer celles qu'il n'y trouve pas. Se plaindre de l'insuffisance de la langue française, c'est presque regretter qu'on soit forcé d'écrire en français, qu'on soit grand poète dans ce pays où l'on n'est poète qu'à la condition d'en être un grand. Je concevrais cela d'un écrivain allemand ayant à s'exprimer dans notre langue, c'est-à-dire à circonscrire et à réduire cette licence illimitée de pensées, qui est une des libertés de son pays, dans le cercle d'un langage pratique, un, universel. En Allemagne, autant d'écrivains, autant de langues; nulle doctrine, nulle théorie obligatoire. La langue est une vaste mer qui s'accroît à l'infini des alluvions successives de tous les écrivains; c'est un dictionnaire auquel on fait un supplément pour qui demande à y mettre un mot, un tour de son invention. Ce n'est pas que je regrette pour l'Allemagne que la langue n'y soit pas figurée, comme chez nous, par un petit monument de forme grecque, devant lequel quarante soldats, dont quelques-uns sont des barbares, montent éternelle-

ment la garde pour repousser les invasions des novateurs; mais il ne faudrait pas non plus que ce fût un bazar où, sur le prononcé de quelques gutturales teutoniques, le premier venu fût admis sans coup férir. Au reste, c'est l'affaire de l'Allemagne et point la nôtre. En France, les choses sont autrement : la langue de l'écrivain est à lui et à tous; si elle n'est qu'à lui, c'est un jargon; ce n'est plus la langue. Celui-là est un grand écrivain dont le peuple a pu dire en le lisant : « Je n'aurais pas écrit autrement. » Celui-là encore est un grand écrivain, à qui sa servante, consultée sur la vérité d'un dialogue, disait : « C'est bien. » Le premier, c'est Racine; le second, c'est Molière. Ces deux grands hommes ont bien pu quelquefois ne pas se trouver suffisans pour une langue plus grande qu'eux; mais on peut affirmer qu'ils n'ont jamais pensé que la langue fût insuffisante pour tout ce qu'ils avaient à dire.

Qu'est-ce, après tout, que cet ordre d'idées si délicates, si éthérées, qui échappent à la langue, apparemment parce qu'elle est trop grossière pour les aller saisir au fond de l'intelligence, et leur donner une forme sensible? Quels sont ces horizons infinis de la pensée, où les langues humaines ne peuvent atteindre, comme s'il se pouvait penser ou rêver quelque chose sans le secours de leurs signes? Raisonnons par analogie. L'imagination d'un homme supérieur n'est pas d'une autre nature, après tout, que celle de l'homme ordinaire : elle a plus de puissance et de richesses, elle est plus étendue, mais non pas autre; c'est la même force, inégalement distribuée; M. de Lamartine, c'est vous, c'est moi, centuplé. Eh bien! n'avez-vous pas senti, vous aussi, dans la mesure de votre imagination, quelques-unes de ces pensées qui reculent, qui fuient devant vous, à des profondeurs immenses, et qui lassent votre volonté attachée à leur poursuite; ou d'autres qui passent comme l'éclair devant l'œil de votre esprit, et vous laissent un amer regret, comme si c'était quelque pensée sublime qu'un dieu jaloux vous a montrée, et qu'il ne vous a pas laissé le temps ni la gloire de fixer; — ou bien encore, de ces myriades d'idées et d'images qui se lèvent, comme par volées, dans votre imagination et se dispersent de côté et d'autre, sans que vous ayez pu les

la reconstituer et lui imposer les barbarismes de leur originalité douteuse. Quel est, en effet, le premier grief qu'un écrivain, au début, reproche à la langue française, si ce n'est qu'elle lui refuse des mots pour ses idées, qu'elle est moins riche que lui, qu'elle le gêne, qu'elle l'opprime? Eh bien! si vous dites à cet apprenti écrivain, avec le poids d'un grand nom, avec l'autorité d'un talent supérieur, qui a pu, en effet, trouver la langue insuffisante, mais là surtout où elle résistait à des idées trop peu précises, si vous lui dites que la langue peut faire défaut à l'écrivain, à quoi vous exposez-vous? Qui donc à présent aura le courage de sacrifier aux répugnances de cette langue aucune de ces perceptions obscures, de ces demi-pensées, de ces ébauches informes qui accompagnent l'enfantement des idées, vaine fumée qui vient toujours avant la flamme? Qui donc ne va pas croire que c'est la langue qui lui manque, et non pas lui qui manque à la langue? La brèche est faite; une langue n'est plus le génie même d'une nation, plus fort que le génie de chacun de ses illustres membres, de toute la différence qu'il y a entre un homme et une nation, c'est un dépôt banal où chacun peut prendre les formes qui lui conviennent et importer celles qu'il n'y trouve pas. Se plaindre de l'insuffisance de la langue française, c'est presque regretter qu'on soit forcé d'écrire en français, qu'on soit grand poète dans ce pays où l'on n'est poète qu'à la condition d'en être un grand. Je concevrais cela d'un écrivain allemand ayant à s'exprimer dans notre langue, c'est-à-dire à circonscrire et à réduire cette licence illimitée de pensées, qui est une des libertés de son pays, dans le cercle d'un langage pratique, un, universel. En Allemagne, autant d'écrivains, autant de langues; nulle doctrine, nulle théorie obligatoire. La langue est une vaste mer qui s'accroît à l'infini des alluvions successives de tous les écrivains; c'est un dictionnaire auquel on fait un supplément pour qui demande à y mettre un mot, un tour de son invention. Ce n'est pas que je regrette pour l'Allemagne que la langue n'y soit pas figurée, comme chez nous, par un petit monument de forme grecque, devant lequel quarante soldats, dont quelques-uns sont des barbares, montent éternelle-



ment la garde pour repousser les invasions des novateurs; mais il ne faudrait pas non plus que ce fût un bazar où, sur le prononcé de quelques gutturales teutoniques, le premier venu fût admis sans coup férir. Au reste, c'est l'affaire de l'Allemagne et point la nôtre. En France, les choses sont autrement : la langue de l'écrivain est à lui et à tous; si elle n'est qu'à lui, c'est un jargon; ce n'est plus la langue. Celui-là est un grand écrivain dont le peuple a pu dire en le lisant : « Je n'aurais pas écrit autrement. » Celui-là encore est un grand écrivain, à qui sa servante, consultée sur la vérité d'un dialogue, disait : « C'est bien. » Le premier, c'est Racine; le second, c'est Molière. Ces deux grands hommes ont bien pu quelquefois ne pas se trouver suffisans pour une langue plus grande qu'eux; mais on peut affirmer qu'ils n'ont jamais pensé que la langue fût insuffisante pour tout ce qu'ils avaient à dire.

Qu'est-ce, après tout, que cet ordre d'idées si délicates, si éthérées, qui échappent à la langue, apparemment parce qu'elle est trop grossière pour les aller saisir au fond de l'intelligence, et leur donner une forme sensible? Quels sont ces horizons infinis de la pensée, où les langues humaines ne peuvent atteindre, comme s'il se pouvait penser ou rêver quelque chose sans le secours de leurs signes? Raisonnons par analogie. L'imagination d'un homme supérieur n'est pas d'une autre nature, après tout, que celle de l'homme ordinaire : elle a plus de puissance et de richesses, elle est plus étendue, mais non pas autre; c'est la même force, inégalement distribuée; M. de Lamartine, c'est vous, c'est moi, centuplé. Eh bien! n'avez-vous pas senti, vous aussi, dans la mesure de votre imagination, quelques-unes de ces pensées qui reculent, qui fuient devant vous, à des profondeurs immenses, et qui lassent votre volonté attachée à leur poursuite; ou d'autres qui passent comme l'éclair devant l'œil de votre esprit, et vous laissent un amer regret, comme si c'était quelque pensée sublime qu'un dieu jaloux vous a montrée, et qu'il ne vous a pas laissé le temps ni la gloire de fixer; — ou bien encore, de ces myriades d'idées et d'images qui se lèvent, comme par volées, dans votre imagination et se dispersent de côté et d'autre, sans que vous ayez pu les

lui; mais le vieux médecin Simon, qui connaît à présent son secret, qui le sait atteint de somnambulisme, vient produire à l'audience un incident monstrueux, contraire à toutes les notions de procédure. Il demande le huis-clos, et le président accorde le huis-clos, par égard *pour son grand âge;* le huis-clos sans la présence du prévenu, qu'on fait retirer! A quoi est employé ce huis-clos? Simon passe deux fois la main devant les yeux de l'avocat-général, et lui dit : *Dormez!* L'avocat-général dort, et dans son sommeil écrit et signe l'aveu de son crime. Et voyez comme la justice s'expédie en famille, à Colmar! Le président dit aux jurés : « Messieurs, signez sur mon bureau la déclaration de non-culpabilité de Claudet! Monsieur Claudet, vous pouvez vous retirer, vous n'êtes pas coupable. — Merci, monsieur le président! — Messieurs, à l'honneur de vous revoir! — Monsieur Simon, je suis votre serviteur! » et la justice plie bagage.

Le garde des sceaux apprend à Paris l'histoire de Colmar; il ordonne que le magistrat somnambule voyage pour sa santé; sa famille le lui conseille également; mais elle demande qu'il parte sans sa femme et son enfant, car on sait à présent que, dans son sommeil, il a des velléités de meurtre, et a tenté souvent d'assassiner sa femme et sa fille. Balthazar s'insurge, et ne veut pas se séparer d'eux. Mais dans une dernière entrevue qu'il a le soir avec Léontine, il éprouve de si fortes démangeaisons de l'étrangler avec ses cheveux, qu'il s'empoisonne en avalant une bouteille d'opium déposée par lui dans le berceau de son enfant.

Ce dernier trait pose Balthazar comme l'homme le plus honnête, doué de la plus grande vertu : magistrat, il a été sévère et juste tant qu'il a ignoré les funestes nécessités de son somnambulisme. Aujourd'hui qu'elles lui sont révélées, il met fin à ses jours, pour n'être pas meurtrier en connaissance de cause.

Que devient maintenant le plaidoyer de M. Duveyrier contre la justice humaine? Est-ce un argument que cette exception si impossible qu'il a été même forcé de la rendre au moins intéressante et digne de pitié?

Personne n'a jamais prétendu que la justice fût réellement infaillible; mais il a fallu, par une fiction utile, la considérer comme infaillible, parce qu'elle est chargée de l'application de la loi, qui est le pacte le plus sacré de la société. Assurément, dans l'histoire des jugemens rendus par les hommes, on en trouverait un trop grand nombre qui furent dictés par l'erreur ou la passion. Mais quel dommage appréciable en est-il résulté, en comparaison du désordre qu'entraîne le mépris des lois et des institutions?

Le Monomane a été écouté patiemment jusqu'au bout, grâce aux efforts d'une cabale terrible au milieu de laquelle apparaissaient des barbes saint-simoniennes; grâce au talent de trois acteurs : Serres, comique charmant

qui a gagné, tout en vivant dans cette atmosphère puante de la Porte-Saint-Martin, des qualités très-distinguées; Lockroy et Mlle Noblet, jolie et suave personne qui marche avec élégance et parle avec sensibilité.

La représentation a duré sept heures à cause des intermèdes de trognons de pommes dont M. Harel régale son public pendant les entr'actes. Lockroy est venu annoncer l'auteur de la manière suivante :

« Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter de-
» vant vous est de M. Duveyrier; les entr'actes sont de M. Harel; les
» applaudissemens sont de M. Porcher. »

Si le succès de la pièce vient à chanceler, on dit que M. Harel se fera saint-simonien, pour faire de sa conversion un prétexte d'annonces et d'affiches.

— GYMNASE-DRAMATIQUE. — RAUL CLIFFORD, vaudeville en deux actes, encore par Duveyrier et par M. Mélesville. — Ne rappelons pas le roman de M. Bulwer, charmante composition que tout le monde connaît. Le Clifford de M. Duveyrier est un voleur à l'eau rose, qui s'introduit dans la famille de Morton, prêtre anglais, d'abord sous le nom de Charles Stuart, puis sous le nom du fils de ce brave ministre, qui est la meilleure pâte d'homme et de prêtre qu'on ait vu sur la terre et au théâtre. Clifford se convertit à la vertu, rien qu'à la vue de la fille de Morton, et son repentir paraît tellement sincère que la jeune Cécile en devient le prix. Je ne sais trop quelle haute portée philosophique ont voulu donner à ce vaudeville M. Duveyrier et son frère; mais j'y vois un grand argument en faveur du célibat des prêtres; car les prêtres mariés sont tellement imbéciles qu'ils donnent leurs filles à des voleurs.

CONCERT HISTORIQUE DE M. FÉTIS.

Qui ne se rappelle ces plaisantes paroles que Frédéric lançait avec tant de verve comique dans un chef-d'œuvre de bouffonnerie que tout Paris a voulu voir? *O France, ma patrie! pays de civilisation et de bonnes manières, non, non, je ne te quitterai pas! France, je te reste!* Et le grand Frédéric nous est resté; il a été bon prince. Tel ne s'est pas mon-

expansive, qui rayonne vers tous les hommes à une époque où chacun se retire et se résume en soi; intelligence confiante et sans défense, à qui les événemens ont imposé une charge de critique et de contrôle; homme à qui la bonté donne parfois une sagacité supérieure, et qui souvent prédit juste à force d'espérer bien. Or, cet homme, dans les intervalles de sa vie active, dans ces heures trop rares que lui laissent ceux qui l'admirent et qui viennent se réconforter au foyer de sa douce et réchauffante pensée, compose les pages d'un vaste poème sur l'homme et sur la vie, lequel résoudra bien des doutes et nous rouvrira l'avenir; il le dit: il dit vrai, car les belles ames doivent avoir le secret de Dieu plutôt que les hommes habiles selon le monde. Ce poème a ses meilleures pensées, celles où le monde extérieur n'a pas de prise, celles où la vue d'un contradicteur, la préoccupation d'un rôle, la réserve obligée d'une position, ne peuvent mêler ni exagérations ni réticences. Ce poème nous dira sa vie, ses douleurs, son désespoir pour lui, ses espérances pour l'humanité : ce sera son épopée; épopée où nous nous verrons nous-mêmes, où nous reconnaîtrons nos pleurs dans ses pleurs, nos doutes dans ses doutes, nos joies passées dans ses joies passées; car qu'est-ce que l'écrivain supérieur, si ce n'est celui dans lequel chacun de nous retrouve quelque chose de soi? Pour cette grande épopée, magnifique couronnement de sa poésie, lui aussi, comme M. de Chateaubriand pour ses *Mémoires*, aura eu des doutes, aura souffert, aura veillé, et comme il y mettra ses meilleures pensées, il y aura mis aussi toutes ses facultés; il n'aura pas voulu que, faute d'une seule, le poème fût incomplet. Cet homme, c'est M. de Lamartine; et ce poème, nous en lirons bientôt le préambule, vaste introduction à une œuvre cyclique, dont il a écrit des lambeaux sous tous les cieux, et dont tous les soleils, toutes les races humaines, toutes les religions, toutes les ruines, lui auront inspiré les universelles harmonies.

C'est vers ces deux hommes que je regarde avec espoir, et encore vers l'illustre aveugle de Luxeuil, dont je vous ai raconté, il y a quelques semaines, les touchantes douleurs, Augustin

Thierry, que je ne dois pas oublier quand je parle de l'avenir littéraire de notre époque, et surtout de bonnes influences; Thierry, le martyr du travail et de l'art, qui a laissé un peu de sa vie dans chacune de ses pages, et qui a accepté le marché d'Achille: peu de jours et beaucoup de gloire!

On peut se faire une idée du poème que nous promet M. de Lamartine, quand on a lu les *Notes d'un Voyage en Orient*. C'est l'illustre voyageur qui en sera le héros. J'ai entendu un homme d'esprit et de goût, qui a beaucoup comparé, M. Amédée Pichot, dire du *Voyage en Orient*: « Le prosateur n'a rien ajouté à la gloire du poète, mais l'homme a grandi. » Le mot est judicieux et fin. Si l'on met de côté la question d'art, et que, dans le livre, on cherche l'homme seulement, il n'est guère de sympathies que n'éveille cette lecture. Un tel homme, dans notre temps, est un sujet de pensées rafraîchissantes, de consolation et d'épanouissement. Une belle ame, sans détours, sans malice, toute sur les lèvres, qui sait qu'il y a du mal, mieux peut-être que le misanthrope qui y croit *à priori*, qui le sait, mais ne veut pas le voir, et qui semble posséder, dans sa nature ouverte et grave, le don de l'exorciser, et, comme on dit, de chasser le malin; une imagination surabondante, qui donne plus qu'elle ne reçoit, où viennent s'encadrer naturellement les plus beaux spectacles de la nature, où toutes les couleurs, toutes les nuances, toutes les variétés du paysage, tous les bruits, tous les murmures, trouvent leurs harmonies; une générosité facile, une main toujours prête ou à donner ou à serrer la main d'autrui; un regard élevé et invitant, qui pénètre dans les cœurs, mais qui, en même temps, les dispose à n'avoir rien qui ne puisse être montré, qui voit et purifie; je ne sais quelle impartialité supérieure, qui n'est ni du scepticisme, ni de l'indifférence, ni le résultat de fortes méditations, qui n'a pas la même source ni les mêmes causes que l'impartialité humaine, mais qui est comme un rayon de cet amour que, dans l'idée chrétienne, Dieu éprouve pour ses créatures, qui explique plus qu'elle ne condamne, et qui ne condamne qu'avec la réserve du pardon; une candeur, non pas imprudente comme celle de l'homme qui se livre sans choix

et sans préférence, non pas inexpérimentée comme celle de l'enfant, mais virile et sage, comme si cet homme n'avait pas besoin d'être méfiant, qu'il conjurât le mal, et qu'il portât sur lui quelque préservatif contre les malheurs qui viennent des hommes, sinon, hélas! contre ceux qui viennent de Dieu. Il marche au milieu des tribus barbares, dans un appareil propre à tenter toutes les cupidités, même sur une terre civilisée, et il trouve à louer des Turcs pour leur tolérance, des brigands pour leur humanité, des détrousseurs de caravanes pour leur fidélité à leur parole. Sa candeur dissipe les nuages, désarme les mauvais penchans, et il passe au milieu de tant d'hommes divers, comme au milieu de la peste qui dévorait le pays de Jérusalem, respecté et quelquefois béni dans une langue qu'il n'entend pas. Du reste, ayant tous les genres de courage du voyageur, et n'appelant pas le péril par la crainte, vivant au désert de la vie de saint Jean, dormant sur la natte, sous l'ombre rare d'un palmier, mangeant la pâte de l'Arabe et se désaltérant avec l'eau tiède suspendue dans des outres aux courroies de sa selle, risquant sa vie pour l'amour de voir; tantôt perdu dans les neiges subites du Liban, tantôt plongé dans les déserts sans fin, se traitant comme le dernier de la caravane dont il est le roi, avare des fatigues des hommes à ses gages, non des siennes, téméraire avec calme, hardi avec sang-froid; — un poète homme de cœur et de résolution, qui prend naturellement toutes les attitudes qu'exige chaque situation, et qui ne fuit ni ne recule devant le danger; le barde de notre belle France, ce barde aimé de toutes les femmes, dont la voix est si tendre, et qui a eu tant de succès de larmes, faisant baisser la noire paupière de l'Arabe devant son œil ferme et doux, et prêt à jouer du pistolet de la même main dont il accorde sa lyre parfumée. — Voilà l'homme, voilà le héros du poème de M. de Lamartine.

Mais ce que j'admire surtout et ce qu'ont admiré, comme moi, tous ceux qui ont lu ces volumes, c'est surtout cette ame excentrique et rayonnante qui trouve partout à aimer l'homme et à bénir Dieu, qui s'étend à mesure que le poète découvre des terres nouvelles, qui ne se lasse pas d'embrasser et d'aimer, et reconnaît

des frères partout où il rencontre des hommes. Dans tous les voyageurs on aperçoit toujours l'homme dépaysé, l'homme d'une nation, d'une civilisation, d'une famille, quelquefois d'un rôle, rarement sortant de lui tout-à-fait, rarement expansif et libéral; mais ramenant tout à ce petit centre de préjugés et de vanités qu'on appelle le *moi*. Chez ces voyageurs, le sens critique précède et domine toutes les impressions; ils blâment avant de voir, ils se dégoûtent avant de pratiquer. Les coutumes étrangères les piquent par le côté où elles diffèrent d'avec celles de leur nation, non par leur sens local et leur harmonie avec l'état social, le climat, la constitution physique du pays; au lieu de placer les deux termes de comparaison sur le même sol, ils mettent l'un à deux mille lieues de l'autre, et, bien qu'ils comparent beaucoup, ils jugent peu. S'ils sont de grands personnages dans leur pays, ils ne cessent pas de l'être à l'autre bout du monde, s'étonnant volontiers qu'on ne sache pas leur nom et que le sauvage ne découvre pas sa tête ou ne se prosterne pas quand ils passent; ils ne se mêlent point, ils ne s'épanchent point; mais, loin de là, ils se resserrent, se replient sur eux, et trouvent à chaque pas qu'ils font un motif de plus de se contempler eux-mêmes, comme si leur supériorité exotique était un don naturel et supérieur, et non l'œuvre universelle de l'époque et du pays dont ils portent la livrée. L'homme du *Voyage en Orient* n'a aucune de ces petitesses. Lui qui est chrétien, lui qui est né, qui a été baptisé au son des cloches de l'Église catholique, qui a entendu ces cloches tinter la mort et la naissance des siens, il aime mieux la voix du muetzlim épiant le soleil de midi, sur la haute galerie des minarets de l'Orient, et chantant la venue de l'heure de la prière, que la cloche insensible et *unconscious*, comme disent les Anglais, de nos églises; lui qui venait à Jérusalem en pélerin chrétien, sinon pour baiser dévotement ces douteuses reliques et ces tombes faites après coup, que les sectes chrétiennes usent de leurs agenouillemens, du moins pour adorer le lieu où s'est fait entendre le premier cri de fraternité et d'égalité humaine, il blâme certains voyageurs qui ont présenté les Turcs comme les tyrans de Jérusalem, et il ose trouver

jusque dans la ville du saint sépulcre le culte musulman très-philosophique, en ce qu'il n'ordonne que la prière et la charité. Je me rappelle au hasard, entre mille autres, ces exemples de la sympathie intelligente qui dicte souvent à l'illustre voyageur des vues très-neuves, parce qu'elles sont très-justes : ces vues ne perdent pas de leur poids pour être mêlées parfois à un optimisme par trop candide, comme celui, par exemple, qui prend pour gage de la *probité* russe à l'égard de la Turquie une lettre de l'empereur Nicolas au comte Orloff, ordonnant le départ de la flotte et de l'armée russe au jour fixé dans le traité d'intervention. A moins qu'on ne qualifie de probité l'acte de politique prudente qui ajourne une conquête inévitable et qui ne prend pas tout en un jour.

Voilà le voyageur des *Notes sur l'Orient*. L'admiration augmente si l'on regarde toutes les pensées générales que M. de Lamartine jette au milieu de ses impressions de voyageur et de poète. Il n'en est pas une qui ne soit inspirée par de nobles instincts de générosité, de bienveillance, de moralité. C'est à en faire honte à tant d'hommes de notre époque, si froids, si fermés, si faciles sur la conduite morale, qui aiment mieux passer pour roués que pour honnêtes gens, et faire peur comme fripons que faire pitié comme dupes. C'est à en faire honte à l'époque tout entière, dont la plaie est l'isolement de l'intérêt personnel, où chacun se fait le centre de tout et veut que toutes choses datent de lui, politique, littérature, religion ; où le fils évite le regard du père et mange le pain paternel en méprisant celui qui le lui donne ; où les générations se mesurent de l'œil et du geste, comme des ennemis ; où chacun sait en quoi il diffère de son voisin, et nul en quoi il lui ressemble. Quelques-unes de ces pensées ont peut-être une grande importance sociale. Je l'ignore, et ne les veux point juger ; mais je suis loin d'en sourire, comme font les hommes pratiques que l'expérience a desséchés et qui se croient dans la meilleure des sociétés possibles, parce qu'ils espèrent que la baraque durera au moins autant qu'eux. Un instinct, qui s'est fortifié de quelques réflexions, me dit qu'en dépit des vices des hommes, et qu'encore bien qu'il en faille tenir grand compte dans toute spéculation sociale, ceux qui

ouvrent leurs bras compatissans à l'espèce humaine sont, après tout, plus profonds politiques que ceux qui la repoussent et la foulent aux pieds, et que l'amour doit être plus fécond que le mépris. Le christianisme n'était-il pas une pensée d'amour?

Qu'avec cette tendresse d'ame, cette abondance de sympathies qui échauffent toutes les pages de cet ouvrage, M. de Lamartine soit le peintre par excellence des femmes, que les plus tendres et les plus gracieuses de ces pages aient été inspirées par des femmes, c'est ce qui ne surprendra personne. Toutes celles que rencontre M. de Lamartine dans son long pélerinage, soit qu'il les voie le visage découvert, soit qu'il les devine et les sente sous le voile qui les cache, ou à travers les vertes jalousies des sérails, toutes sont belles, toutes sont gracieuses, avec ces nuances infinies de la beauté et de la grâce, que la variété des climats et des mœurs répand sur leurs visages ou met dans leur allure, et que le chantre d'Elvire décrit dans un langage à la fois chaud et voilé. La Grecque d'Europe, la Grecque d'Asie, la Turque, l'Arménienne, la jeune fille Arabe, la Syrienne, apparaissent tour à tour dans ses récits, les unes belles et arrêtées comme des statues, les autres vagues et indécises comme des rêves; toutes exhalent je ne sais quel parfum de vie et d'amour, et vous remplissent de cette chaste volupté dont elles pénétraient le voyageur, et qui est la poésie des poésies. Le talent me manque, non la langue, pour dire l'espèce d'imagination qui fournit au poète de si suaves couleurs, et lui donne un sentiment si exquis de la femme. Imaginez vous-même un amour universel, idéal, pour la femme, sous toutes les formes de beauté que Dieu s'est plu à répandre sur la plus belle de ses créatures, l'amour du Raphaël de Milton pour l'Ève du *Paradis perdu*, qui aime Dieu dans sa manifestation la plus divine, dans son plus gracieux ouvrage; amour qui n'est souillé d'aucune arrière-pensée sensuelle, à plus forte raison d'aucune puérilité de bonne opinion du voyageur pour lui-même, pour sa rareté d'étranger, pour l'incomparable supériorité de son pays; quelque chose de passionné et de contenu, d'ardent et de pudique, un mélange de religion et d'amour, de volupté sans désirs, qui ne

vous donne pas un romanesque dégoût de la vie de famille et de ses humbles jouissances, qui ne vous laisse pas de regrets, mais qui étend pour un moment l'horizon d'affections bornées où vous vivez, et qui met quelque poésie dans votre imagination sans troubler votre sens.

J'aime que M. de Lamartine, au milieu de toutes ses espérances de réforme sociale, nobles aspirations vers le bien, plutôt que sèches utopies, j'aime qu'il ne veuille rien changer au rôle que Dieu a fait à la femme, qui est de plaire et d'inspirer l'amour, avec cette part dans le conseil et dans les actions de l'homme que le christianisme lui a donnée, ou plutôt lui a dit de prendre par la douceur et l'amour. J'aime qu'il ne lui veuille voir dans les mains, dans ces mains faites pour calmer, pour panser des blessures, pour caresser un enfant, pour jeter une sorte de magnétisme voluptueux sur les passions de l'homme, ni l'épée qui tue, ni le livre de la loi qui est athée, ni la plume qui donne de pitoyables vanités littéraires, et qui remplace le cœur par l'esprit. Quelles que soient les réformes que doit accomplir l'avenir, plaise à Dieu et aux réformateurs que la femme ne soit pas faite homme, et que l'émancipation n'aille pas jusqu'à imprimer des soucis virils sur ces visages charmans où Dieu a écrit la destinée de la femme, qui est d'aimer et d'être aimée! Puissé-je, quant à moi, ne pas voir cette violation des lois éternelles, l'être faible devenir l'être fort, et l'égalité absolue des sexes bannir l'amour!

Trois femmes, les seules qui soient aimées du poète, dominent ce peuple de visions gracieuses, et mêlent aux images du désert et de la vie campée les douces idées du foyer domestique. C'est sa mère, qui n'est plus; ombre aimée, vers laquelle il se tourne quelquefois, dans les périls et les plaisirs du voyage, et qui communique d'en haut avec lui par les rayons de l'amour; c'est sa femme, toujours digne de lui, soit qu'elle partage ses fatigues et ses dangers, soit qu'elle aille seule pour voir ce qu'il ne peut pas voir, et compléter, par quelques notes écrites avec grâce et tristesse, l'album du voyageur; soit qu'elle reste quinze jours et quinze nuits assise au chevet de son lit, dans une cabane de la

Turquie d'Europe, où il manque de mourir; sa femme, hélas! qui dévore toutes les douleurs qu'il soulage en les exprimant; c'est surtout sa fille Julia, dont la figure virginale illumine la première moitié du voyage; qui apparaît d'abord blanche et rose, au milieu des visages basanés des matelots, comme l'ange qui protége le navire paternel. — Puis qui est frappée par la mort en deux jours, sur les rivages de la Syrie, et qui le laisse, lui, orphelin de sa fille, pleurant comme s'il avait perdu toute protection, et comme si la faible enfant avait été le soutien de l'homme mûr!

Quiconque a eu le bonheur si plein d'inquiétudes de tenir un enfant sur ses genoux, de le serrer contre son cœur, de sentir se soulever de joie tout son être au contact d'un être sorti de lui; quiconque a souri au sourire de son enfant, avec ces larmes que nous prenons pour des larmes de joie, et qui sont peut-être un à-compte sur les larmes de douleur que l'avenir nous réserve; quiconque a senti cette tendresse effrayante du père pour son fils, de la mère pour sa fille, ne pourra pas lire les pages où il est parlé de Julia sans étouffement de cœur. J'ai entendu sangloter autour de moi à ces momens du voyage, où des pressentimens, des troubles d'esprit, des terreurs rapides traversaient comme des épées froides l'ame du père qui devait perdre sa fille, alors qu'il se réjouissait de la voir, et la serrait dans ses bras, comme si le malheur devait avoir moins de prise sur deux vies liées ensemble que sur une seule! Moi-même, vous verriez la trace de mes pleurs sur l'exemplaire que j'ai lu, aux endroits où paraît Julia, charmante enfant que vous adopterez tous, souvenir amer qui nous appartient à tous comme tout ce qui vient du poète bien-aimé, Julia, l'enfant de toutes nos femmes et de toutes nos mères, que nous aurons tous possédée et pleurée!

Quand le père de Julia entend la mer qui gronde autour de son navire, et les flots qui menacent son double trésor, il prie Dieu de lui pardonner d'avoir eu trop de confiance en lui; il regrette la terre, la belle et sûre demeure de Saint-Point, où la pauvre famille, maintenant livrée à la mer, tenterait moins le malheur; puis voyant sa femme si confiante, et son enfant si heureuse, sa Julia, — tantôt

jouant sur le pont du navire avec la chèvre qui doit lui donner son lait, ou avec les lévriers qui lèchent ses petites mains; tantôt, dans une légère houle, la tête couverte d'un chapeau de paille de matelot, noué sous son menton, émiettant le pain de son goûter aux pigeons de mer qui se sont abattus la veille dans les mâts du vaisseau, ou caressant le chat blanc du capitaine; tantôt, dans un calme, quand la mer plane et lourde semble se reposer sur elle-même et arrêter le vaisseau, jetant dans les flots des écorces d'orange pour voir si le vaisseau marche; tantôt, après la traversée, à Bayruth, dans les premières fêtes de l'arrivée, se coiffant, comme les belles Syriennes, du turban d'Alep, d'où tombent des franges de perles et des chaînes de sequins d'or, et montrant à son père et à sa mère sa figure épanouie, où la vie étale toutes ses promesses et toutes ses espérances; tantôt, aux environs de Bayruth, peignant à fresque, avec sa mère, les murs de la maison que la famille doit habiter, et étalant sur une table de cèdre les livres et les objets de femmes qui décorent nos guéridons de marbre, une fois, se promenant avec son père sur les collines du Liban, hardie, vive, heureuse, montée sur un beau cheval arabe, se développant, grandissant, comme à vue d'œil, sous la forte éducation des beautés de la nature, « tout émue, toute rayonnante, toute tremblante de » saisissement et de volupté intérieure; » je respecte les expressions paternelles; — il se rassure, il s'anime, il s'élance dans les déserts en homme qui a laissé quelqu'un derrière lui à qui il a dit adieu, et qui retrouvera, au retour, à qui raconter, au milieu des embrassemens, ses découvertes et ses émotions d'aventurier, d'autant plus vives qu'il les rapportait à des émotions meilleures et de plus de durée. Tout à coup, les notes du voyageur présentent une lacune. Hélas! Pendant tout le temps qu'il n'a pas écrit, il a pleuré. Julia est morte. Plus tard il recommencera ses voyages, il visitera les eaux bleues du Bosphore, où se mirent l'Europe et l'Asie, il verra Constantinople, la Turquie d'Europe, le Danube, il aura encore des émotions, il écrira d'admirables pages; plus tard encore, il retrouvera en Europe la gloire, une destinée politique, des amis, un cortége de vœux et d'espérances qui le prennent et le saluent

pour leur prophète. Mais figurez-vous un ciel d'où a disparu l'étoile qui dit au voyageur où il va; voilà sa vie! Julia, c'était tout son avenir; mais c'était plus encore pour sa déplorable mère, elle qui n'a ni la gloire, ni le bruit, ni les couronnes, ni les applaudissemens de la tribune, ni les vers qui semblent enlever la douleur en l'exhalant, ni l'admiration du monde, pour étouffer de temps en temps cette voix qui monte dans le vide du cœur, la voix de Rachel qui ne veut pas être consolée parce que ses enfans ne sont plus, *quia non sunt!* Ah! pourquoi n'ai-je pas déchiré, en mémoire de Julia et de sa mère, les pages austères de cet article où je parle de travail et d'art à propos d'un livre que je n'aurais dû lire qu'avec le cœur!

NISARD.

ÉTUDES SUR GOETHE[1].

EGMONT.

L'étude du quinzième siècle avait amené Gœthe à écrire *Berlichingen*, celle du seizième l'amena à écrire *Egmont*. Les deux drames peuvent être mis, pour pendans, l'un auprès de l'autre; les deux héros peuvent se rapprocher sans se nuire. L'un est plus mâle, plus hardi, plus naïvement dépeint; l'autre, qui a vécu dans une position plus élevée, a déjà respiré l'air de la cour, et porte avec son attitude guerrière les manières du beau monde. Là est l'intérieur de famille simple et rustique : la femme qui descend à la cave, et prépare elle-même le repas de son mari; l'homme, qui est plutôt le compagnon que le chef de ses soldats, qui s'élance, son épée à la main, et s'en va partout où l'appelle l'intérêt d'un ami, la défense d'un de ses serviteurs, une réparation à faire, une vengeance à exercer. Ici, est le château pompeux, les réunions cérémonieuses, le grand seigneur, chef d'armée, l'homme qui marche presque immédiatement après son roi, et trouve autour de lui beaucoup de subalternes et peu d'é-

(1) Ce fragment fait partie d'un ouvrage digne d'attention qui doit paraitre prochainement sous ce titre chez le libraire Levrault. L'auteur de ce volume, M. Marmier, a voyagé long-temps en Allemagne, et s'est livré à des travaux sérieux sur la littérature allemande. Les *Études sur Gœthe* sont le premier fruit des excursions du jeune écrivain. (*N. du D.*)

gaux. Gœtz est le représentant d'un siècle encore grossier, qui s'éteint avec son ignorance, ses préjugés, ses vertus franches et sa mâle bravoure. Egmont est le représentant du nouveau siècle qui lui succède, de la nouvelle génération, qui s'élève avec d'autres rayons de lumière, avec le raisonnement, puis à la place de la foi aveugle : les tentatives de l'esprit surmontant celles de la force physique, et les conquêtes de la civilisation qui se développe, grandit et aplanit, sous son niveau, les aspérités des autres siècles, aussi bien les dehors farouches du crime que l'empreinte énergique de la vertu, afin que rien ne gêne plus l'harmonieuse symétrie de la société, que l'égalité des hommes s'opère par l'uniformité des caractères, et que les guerres religieuses se terminent par l'assoupissement et l'indifférence.

La même distance et le même rapport qui existent entre Gœtz de Berlichingen et Egmont, existent aussi entre les guerres de rébellion auxquelles tous deux ont pris part.

En Allemagne, au commencement du seizième siècle, voici la révolte des paysans, brutale, cruelle, aveugle, juste dans son indignation, déplorable dans ses excès; la révolte qui se lève pour apaiser sa soif de vengeance, qui promène dans toute la contrée l'incendie et la désolation; la révolte qui saccage les châteaux pour acquitter le prix de quelques corvées, égorge ses maîtres pour laver une injure, s'avance aux cris de religion et de liberté, et ne connaît ni la religion ni la liberté. Un théologien fanatique, un aubergiste ignorant et quelques autres hommes du même genre, devaient en être les maîtres volontaires, et le brave et généreux Gœtz de Berlichingen, la victime.

En Hollande, quarante ans plus tard, la révolte lève aussi la tête et s'avance les armes à la main; mais quelle révolte! Des hommes blessés dans leurs droits les plus chers, une bourgeoisie qui réclame ses priviléges, des villes qui veulent faire respecter leurs franchises, un peuple qui se soulève pour garder sa croyance, pour se défendre contre les mains sanglantes sous lesquelles il est tombé, pour venger sa nationalité d'un joug despotique et étranger. Cette révolte est grande, noble; l'histoire en retrace avec majesté les efforts, et la civilisation moderne doit l'applaudir. Aussi, voyez comme elle est calme et reposée, comme elle garde long-temps sa patience, et puis comme elle s'avance degrés par degrés, non pas pour escalader follement les obstacles qu'elle rencontre; mais pour les renverser l'un après l'autre, et parvenir ainsi, avec plus de

lenteur, mais plus de sûreté, à son but. C'est la rébellion de l'esprit contre les honteux préjugés qui l'ont tenu long-temps enchaîné; c'est le premier effort de la nouvelle ère sociale, qui se débarrasse de ses langes; c'est le triomphe long-temps disputé, mais non moins éclatant, de la liberté de conscience sur l'intolérance farouche; la victoire de quelques millions d'hommes sur les *auto-da-fé* du duc d'Albe, le fanatisme de Philippe II, et les bulles de la papauté.

La révolution des Pays-Bas a de puissans adversaires, mais elle se rattache aussi à de grands chefs : le courageux Horn, le brave Egmont, le sage et clairvoyant Guillaume de Nassau. Aucun des trois n'encourage pourtant et ne fomente la révolte; ils tâchent au contraire de la réprimer: ils veulent que l'on sévisse contre tous les agitateurs, n'importe qu'ils soient Belges, Flamands ou Espagnols. Mais en défendant les intérêts de leur nation au conseil de la régente, ils attaquaient par là même le gouvernement cruel et arbitraire de Philippe II; ils agissaient d'après leur cœur et leur conscience. Quoique placés dans une haute position, ils sentaient les misères du peuple; quoique catholiques, ils ne pouvaient approuver l'intolérance odieuse de l'Espagne envers les protestans. Ils étaient d'abord les fidèles conseillers du roi, et sans doute les plus fermes appuis de son pouvoir dans les Pays-Bas. La grande faute du roi fut de s'irriter de leurs sages observations, et de prendre pour un acte de rébellion des avis peu flatteurs, sans doute, pour l'oreille d'un monarque, mais des avis nécessaires et complétement appropriés aux circonstances. Le peuple gagna cet appui que le souverain perdait. Sans réclamer de ces trois hommes une intervention immédiate, il savait cependant qu'il pouvait compter sur leur sympathie, et au besoin sur leur dévouement, et il agissait avec plus de fermeté et de hardiesse. Les corporations d'ouvriers se liguaient entre elles; les nobles, qu'un courtisan espagnol avait traités de *gueux*, se liguaient aussi, et prenaient pour mot de ralliement l'insulte ridicule de l'Espagnol, et pour emblème une besace avec deux mains entrelacées. Ainsi marchait pas à pas cette révolution, dans laquelle Philippe, trompé par de perfides conseils, égaré par son fanatisme, eut l'art de jeter tout ce qui pouvait lui donner plus de consistance, sans prendre aucune mesure capable de la réprimer. La dernière faute et la plus grande de toutes fut de remplacer, dans le gouvernement des Pays-Bas, l'archiduchesse de Parme, qui avait du moins de bonnes intentions, par le duc d'Albe qui ne voulait obéir qu'à sa colère et à son fanatisme. Le duc d'Albe

traversa les Pays-Bas comme un fléau. Dans toutes les villes et sur toutes les places les gibets furent dressés, les bûchers allumés; les têtes les plus nobles comme les plus obscures tombèrent sur l'échafaud. On tuait et l'on brûlait au nom du roi et de la religion; deux grandes raisons pour se montrer cruel à plaisir: par la première on gagnait la faveur du monarque; par la seconde, les éloges des moines et les récompenses du ciel, sans compter que les biens des condamnés étaient confisqués au profit du roi et de ses fidèles serviteurs.

Le duc d'Albe promena ainsi sur toute la contrée sa faux sanglante; il ne songeait pas tant à apaiser la révolte qu'à écraser les révoltés, et quand on lui représentait les conséquences que de telles mesures pouvaient avoir, il répondait avec sa croyance stupide d'inquisiteur : Il vaut mieux que le roi d'Espagne perde les Pays-Bas que de régner sur un peuple hérétique. Au dire de quelques historiens, dix-huit mille hommes tombèrent victimes de ces atroces jugemens; et les massacres en Flandre, et le pillage d'Anvers, et partout les exactions, les violences et l'arbitraire marquèrent d'un sceau d'ignominie ineffaçable le gouvernement du séide. Après quoi, ayant réduit, par la misère, la douleur et la consternation, ces belles provinces au silence, il crut n'avoir plus rien à faire qu'à recueillir le fruit de sa noble mission, et il se fit ériger une statue, pour laquelle il se trouva encore une tête qui osa concevoir et une main qui osa écrire cette inscription :

« Albe, le plus fidèle serviteur du meilleur des rois, a réduit au néant la révolte, écrasé les rebelles, rétabli la religion, exercé la justice et affermi la paix dans le pays. »

Mais cette paix n'était qu'un moment de stupeur, pendant lequel même la révolution commencée ne cessa pas de jeter plus avant ses racines. Les conjurations n'avaient pas encore été dissoutes; le lien secret qui unissait tous les esprits dans un même besoin de liberté, existait plus fort que jamais; et quand les nobles têtes de Horn et d'Egmont furent tombées sous la hache du bourreau, il restait aux Pays-Bas Guillaume de Nassau, dont les efforts persévérans amenèrent au secours de sa malheureuse nation les forces d'une puissance étrangère. Une fois l'heure de la consternation passée, la révolte se releva d'autant plus hardie qu'elle n'avait rien de plus effrayant à craindre que ce qu'elle avait déjà éprouvé, d'autant plus terrible qu'elle avait beaucoup à venger. Albe lui-même fut forcé de ployer la tête devant elle, et Jean d'Autriche, et Maximilien, et le duc d'An-

jou, adversaires et partisans, elle maîtrisa tout, jusqu'à ce qu'elle eût fait de la Hollande un état libre, du prince d'Orange un *stadthouder*, et que le roi d'Espagne dût renoncer à jamais à cette belle portion d'héritage que lui avait léguée son père.

Dans son drame d'*Egmont*, Gœthe est resté fidèle aux principaux faits de l'histoire : Marguerite de Parme, le duc d'Albe, le prince d'Orange, sont très-bien caractérisés, et les conversations des bourgeois de Bruxelles, auxquelles le poète nous fait assister, retracent d'une manière vraie et pittoresque les principaux événemens et l'état de trouble et d'agitation dans lequel se trouvait alors le pays.

Mais je ne sais pas pourquoi il ne prononce pas une seule fois le nom de Horn, qui prit cependant une part importante aux conseils de la régente, et qui paya aussi de sa tête sa loyauté et sa franchise. Et je trouve aussi que le poète a peint Egmont autrement que l'histoire nous le représente. Egmont ne fut pas le héros de la révolution des Pays-Bas, mais le martyr; ce qui, en temps de révolution, n'est pas la même chose. De tous les nobles appelés à donner leur avis dans le maniement des affaires publiques, Egmont était peut-être l'un des plus dévoués au roi d'Espagne. En 1565, il fit un voyage à Madrid, chargé de représenter à Philippe les griefs de la noblesse des Pays-Bas, et lorsqu'il en revint, on l'accusa de s'être laissé séduire par un présent de 50,000 florins, et par la promesse que le roi lui avait faite, en outre, de s'occuper de l'établissement de ses filles.

En 1566, après les premiers troubles d'Anvers, les nobles se réunissent à Dendremonde, pour délibérer sur la situation fâcheuse du pays : Montigny apporte des lettres qui prouvent que toutes les promesses de Philippe II sont fausses, et que l'on ne peut nullement se fier à ses intentions; Louis de Nassau, le frère de Guillaume, veut que l'on arbore ouvertement l'étendard de la révolte; mais Egmont se lève aussitôt, et déclare que le roi a raison d'être mécontent, et que l'on doit chercher par tous les moyens possibles à se réconcilier avec lui et à maintenir la paix. « Pour moi, dit-il, je veux lui rester fidèle, gagner sa faveur pour la répression de la révolte, et me fier à sa reconnaissance, à sa justice, à sa bonté (1). »

Enfin, en 1567, lorsque le prince d'Orange se réunit avec Egmont

(1) P. de Hammer, *Histoire d'Europe*, troisième partie, page 53.

dans le village de Willebroc, et l'engagea à fuir, à ne pas attendre l'arrivée du duc d'Albe. Egmont lui répondit : « Nous n'avons pas seulement rendu au roi de grands services dans les temps passés; mais nous avons encore arrêté l'émeute parmi les perturbateurs, et acquis par là de grands droits à sa reconnaissance. Et pourquoi donc moi, qui n'ai rien à me reprocher, abandonnerais-je ma femme et mes enfans, et m'en irais-je errer en fugitif à la merci de la commisération? »

Les instances du prince d'Orange furent inutiles, et l'un et l'autre se séparèrent en pleurant, pour ne plus se revoir. Egmont alla un des premiers au-devant du duc d'Albe, et l'on sait comment il fut récompensé de sa fidélité.

Gœthe a fait disparaître aussi de son drame tout ce qui a rapport au procès d'Egmont et de Horn, et la défense de ces deux hommes pouvait produire cependant une scène intéressante. Tous les deux furent amenés de Gand à Bruxelles. Le premier avait à répondre à quatre-vingt-huit points d'accusation, le second à quatre-vingt-six. Ils demandèrent, en leur qualité de chevaliers de la Toison d'Or, à être jugés par leurs pairs, et l'empereur Maximilien intercéda lui-même pour que ce droit ne leur fût pas enlevé; mais ni les prières de l'empereur ni celles de la noblesse ne purent surmonter le sentiment de cruauté aveugle de Philippe II et du duc d'Albe.

Le 4 juin 1568, ils furent condamnés à mort comme hérétiques et coupables de rébellion. Ce que je reprocherais le plus à Gœthe, c'est d'avoir altéré les circonstances de cette mort, racontée avec tant de noblesse et de simplicité par les historiens; c'est d'avoir enlevé à Egmont sa femme et ses onze enfans, les plus grands liens qui le rattachent à la vie, pour les remplacer par l'amour d'une jeune fille.

« Quand l'épouse d'Egmont, la noble Sabina, la sœur de l'électeur du Palatinat, Frédéric III, eut appris la condamnation de son mari, elle vint se jeter aux genoux du duc d'Albe, en implorant sa grâce.—Allez, lui répondit celui-ci avec une atroce équivoque, demain votre mari sortira de prison. »

« Puis il fit appeler l'évêque d'Ypres et lui ordonna de préparer Egmont et Horn à mourir; et alors, l'évêque, saisi de compassion, se jeta encore à ses pieds et le supplia de lui accorder la grâce des deux nobles condamnés, ou tout au moins de surseoir à leur exécution; mais le duc lui commanda, en colère, d'aller remplir ses fonctions. A minuit, l'évêque

entra dans la prison où étaient renfermés Horn et Egmont, et leur lut le jugement qui les condamnait à la peine capitale. Egmont parut d'abord étrangement surpris d'une telle issue de son procès; mais quand il apprit qu'il n'y avait plus d'espérance, il tourna ses pensées vers Dieu, se confessa et communia. Ce qui l'occupait beaucoup, c'était le souvenir de sa femme et de ses enfans (il avait trois fils et huit filles), et il voulut employer le peu de temps qui lui restait à écrire au roi : « J'ai reçu cette nuit, lui dit-il, le jugement que votre majesté a prononcé sur moi, et je l'accepte avec la résignation que Dieu me donne dans sa bonté. Il est vrai cependant que je n'ai jamais rien pensé et rien fait qui pût être opposé à votre majesté ou à mon devoir. Si, au milieu de nos temps de trouble, mes actions ont pu vous apparaître sous un autre jour, c'est l'effet de ces fâcheuses circonstances, non point de mon infidélité ou de mon mauvais vouloir; si pourtant j'ai offensé de quelque manière votre majesté, je la prie de me pardonner et d'avoir, par égard pour mes autres services, pitié de ma malheureuse femme, de mes enfans innocens et de mes pauvres serviteurs. Comme c'est là ma dernière prière, j'ose espérer qu'elle ne sera pas sans fruit; et, dans cette confiance, je me recommande à la grâce de Dieu. Bruxelles, 5 juin 1568. De votre majesté le très-humble et dévoué serviteur et sujet, préparé à mourir : Lamoral d'Egmont. »

» Le lendemain, à onze heures, après que les portes de la ville eurent été fermées, et défense faite aux bourgeois de sortir de leurs maisons, les soldats espagnols vinrent prendre Egmont pour le conduire au supplice. Il demanda encore si sa grâce ne lui était pas accordée, et quand on lui eut répondu que non, il s'agenouilla pour prier. Après ces mots : « Seigneur, je remets mon ame entre tes mains, » sa tête tomba, et ensuite celle de Horn. La douleur des citoyens fut sans bornes, et les soldats espagnols même ne purent s'empêcher de pleurer. On regarda comme des reliques des mouchoirs trempés dans le sang des deux victimes, et on alla en pèlerinage visiter leur tombeau, comme on le fait pour de saints martyrs. »

Je crois donc, après avoir étudié à plusieurs sources la vie d'Egmont, que l'on pouvait tirer de son caractère, de ses relations de famille, de son jugement et de sa mort, tels que l'histoire nous les rapporte, le sujet d'un drame plus simple, plus vrai et non moins majestueux et pathétique que tout ce que l'imagination du poète peut inventer. C'est, du reste, une observation que l'on pourrait appliquer à la plupart des sujets historiques transportés jusqu'à présent sur la scène. L'histoire est toujours grande :

les hommes tels qu'ils ont été, les événemens tels qu'ils se sont passés, offrent toujours plus de vie, de variété, d'intérêt véritable, que des créations imaginaires. Le poète veut restreindre les faits pour les rendre plus saillans, et il les rapetisse; il songe à les embellir, et il les farde; il veut créer des caractères, et il ne s'aperçoit pas que les caractères vrais et énergiques sont là, dépeints par les faits, beaucoup mieux qu'il ne pourrait jamais se les figurer. Et il ne faut pas croire que ce serait pour le poète une œuvre de si peu de valeur de se tenir aussi scrupuleusement attaché à l'histoire; ce serait au contraire l'œuvre la plus difficile, la plus digne d'occuper l'homme de génie; et de là vient sans doute que beaucoup d'écrivains trouvent plus commode d'arranger l'histoire d'après leur fantaisie, de même que certains peintres aiment mieux se faire une nature idéale que de peindre fidèlement la belle et simple nature (1).

Gœthe a compris Egmont autrement que l'histoire ne le représente : il l'a agrandi et élevé, il en a fait en quelque sorte, comme l'a dit un critique, l'idéal de la vie humaine. Egmont n'est plus l'homme marié, le père de onze enfans, qui songe à la carrière de ses fils et à l'établissement de ses filles; le grand seigneur, qui a une part d'équité trop grande pour mal juger la cause du peuple, mais qui en même temps se laisse éblouir par quelques paroles de son roi. C'est le jeune homme beau et hardi, également prêt à se battre et à courir au bal, passant à travers la vie avec légèreté et insouciance, étonnant le grand monde par son luxe, et subjuguant les pauvres bourgeois par son affabilité; c'est le héros de Gravelines, dont le peuple raconte avec enthousiasme les hauts faits, et que les jeunes filles ne regardent pas sans admirer sa bonne grâce et son air martial. La naissance lui a donné ses distinctions, la fortune lui a livré ses trésors, la gloire l'a couronné de ses lauriers : tous les prestiges l'environnent, tout ce dont la vanité et l'ambition peuvent se repaître, il le possède. Et quand il a tout le jour porté son nom brillant de par le monde, appliqué son esprit aux affaires dont le charge la régente, ou promené sa gaieté de fête en fête, il va se reposer le soir dans une humble demeure auprès d'une jeune fille qu'il aime. Oh! c'est un délicieux tableau que ce rapprochement du grand seigneur et d'une pauvre ouvrière, cet homme

(1) Un Allemand a dit : L'histoire est le grand arbre sur lequel mûrissent les fruits de l'humanité. Chaque feuille de cet arbre est un fait, chaque branche une tribu, chaque rameau une nation.

qui s'en vient, comme fatigué de toutes ces félicités, pencher sa tête sur des genoux qui la soutiennent; cette vie de cour, qui se repose dans une modeste chambre bourgeoise; cet Egmont, ce favori de la régente, ce bel Egmont, de toutes parts recherché, vanté, admiré, qui s'échappe de son palais, se glisse dans une allée obscure, entre, à la lueur d'une lampe, dans la chambre où Clara l'attend, et là jette à plaisir toute la gêne qui le fatigue, tous ses titres, tout son rang, pour n'être rien qu'un bon et franc jeune homme, pour trouver un regard qui lui sourit, une main qui serre sa main. Et cette Clara, quelle douce et naïve création! Comme elle aime son Egmont, comme elle est fière d'entendre parler de lui, de le voir passer, et de se dire: c'est cet Egmont qui est le mien. Pour elle, Egmont est le monde entier, il n'y a rien au-delà: c'est l'amour de la jeune fille dans toute sa fraîcheur, c'est l'abandon d'une ame neuve et candide avec tout son dévouement; rien de recherché, rien de contraint: ce qu'elle dit, on sent qu'elle doit le dire, on la suit dans ses mouvemens de joie, dans ses craintes et ses transports d'ivresse, et chacun de ses mouvemens porte en soi une grâce infinie, car il vient du cœur, il est vrai. On sourit de la voir sourire, on s'amuse de sa naïveté; pauvre Clara! on pleure aussi des pleurs qu'elle répand, et du désespoir qui s'empare d'elle.

Je ne puis résister au plaisir de citer, au moins en partie, cette charmante scène où elle s'entretient avec sa mère en attendant Egmont.

CLARA.

Ah! quel homme. Toutes les provinces l'adorent, et ne devrais-je pas être dans ses bras la créature la plus heureuse du monde?

LA MÈRE.

Et que sera-ce pour l'avenir?

CLARA.

Oh! je demande seulement s'il m'aime. S'il m'aime? Est-ce une question?

LA MÈRE.

On n'a que des angoisses à attendre de ses enfans. Cela n'ira pas bien; tu as fait ton malheur et le mien aussi.

CLARA.

Vous me laissiez pourtant plus libre au commencement.

LA MÈRE.

Malheureusement j'étais trop bonne, toujours trop bonne.

CLARA.

Lorsque Egmont passait et que je courais à la fenêtre, m'adressiez-vous aucun reproche? Vous même vous veniez vous mettre à la fenêtre à côté de moi. Et s'il le-

vait les yeux, me souriait, me saluait, le trouviez-vous mauvais? Ne vous regardiez-vous pas comme honorée dans votre fille?

LA MÈRE.

Fais-moi encore des reproches.

CLARA, *avec émotion.*

Et quand il revint plus souvent dans la rue, nous savions que c'était à cause de moi; et alors ne le remarquiez-vous pas avec une secrète joie? Ne m'appeliez-vous pas alors quand je l'attendais cachée derrière les carreaux?

LA MÈRE.

Pouvais-je penser que cela irait si loin?

CLARA.

Et lorsqu'un soir il vint ici nous surprendre, enveloppé dans son manteau, qui s'occupa de le recevoir, tandis que je restais sur ma chaise, pétrifiée d'étonnement?

LA MÈRE.

Devais-je croire que ce malheureux amour entraînerait si promptement la sage Clara? Et maintenant il faut que je supporte de voir ma fille...

CLARA, *avec des sanglots.*

Ma mère, vous le voulez donc? Vous vous faites un plaisir de me tourmenter.

LA MÈRE.

Pleure encore, rends-moi plus malheureuse encore par ta tristesse. N'est-ce pas déjà un assez grand chagrin pour moi de voir ma fille déshonorée?

CLARA, *se levant froidement.*

Déshonorée!... La bien-aimée d'Egmont déshonorée! Quelle fille de roi n'envierait pas à la pauvre Clara une place dans ce cœur-là? O ma mère, ma mère, autrefois vous ne parliez pas ainsi. Ma mère, soyez bonne... Quoi que le peuple pense, quoi que les voisins murmurent, cette chambre, cette petite maison est un paradis depuis que l'amour d'Egmont l'habite.

LA MÈRE.

On doit le voir avec joie, c'est vrai. Il est toujours si amical, si ouvert!

CLARA.

Il n'y a pas une veine fausse en lui. Voyez, ma mère; et c'est le grand Egmont! Et quand il vient auprès de moi, il est si simple et si prévenant! Il voudrait tant me cacher son rang et sa bravoure! Il est si occupé de moi! je ne puis voir en lui que l'homme, l'ami, l'amant.

LA MÈRE.

Vient-il aujourd'hui?

CLARA.

Ne m'avez-vous pas vu courir souvent à la fenêtre! N'avez-vous pas remarqué comme j'écoute lorsqu'on fait du bruit à la porte? Quand même je sais qu'il ne vient pas avant la nuit, je l'attends pourtant dès le matin à chaque minute. Ah! si seulement j'étais un écuyer et que je pusse le suivre à la cour et partout. Je pourrais porter son étendard à la bataille.

LA MÈRE.

Tu as toujours été un drôle d'enfant, tantôt folle, tantôt pensive. Ne veux-tu pas devenir un peu meilleure?

CLARA.

Peut-être, ma mère, quand j'aurai de l'ennui. — Mais songe : hier ses gens passaient et chantaient une chanson d'éloges sur lui. Du moins son nom était dans cette chanson ; le reste, je n'ai pas pu le comprendre. Le cœur me battait si fort!... Je les aurais volontiers appelés si je n'avais pas eu honte.

LA MÈRE.

Prends donc garde : ta vivacité perd tout. Tu te trahis ouvertement devant le monde. L'autre jour, chez ton cousin, quand tu aperçus la gravure sur bois avec l'explication qui l'accompagne, tu te mis à crier si haut : « Le comte Egmont ! » Moi, je devins rouge comme le feu.

CLARA.

Ne devais-je pas crier? C'était la bataille de Gravelines ; je trouve au-dessus de l'image *E*, et dans le texte on lit : « Le comte Egmont eut son cheval tué sous lui. » Je fus d'abord toute saisie, et ensuite il me fallut rire sur cette gravure, où Egmont s'élève aussi haut que la tour de Gravelines, à côté des vaisseaux anglais.

C'est aussi une jolie scène que celle où Egmont arrive chez la jeune fille avec son costume de grand d'Espagne, son collier de la Toison-d'Or et ses armes brillantes. Clara s'arrête devant lui, et le questionne sur ce qui lui est arrivé, et s'approche pour toucher ses riches vêtemens, et le regarde avec une curiosité d'enfant.

Laisse-moi t'embrasser, s'écrie-t-elle, laisse-moi voir dans tes yeux. Tout est là pour moi : la consolation et l'espérance, la joie et le chagrin. Dis-moi, dis-moi, car je ne puis le comprendre, es-tu Egmont, le comte Egmont, ce grand Egmont qui fait tant de bruit, dont les journaux parlent, et auquel les provinces s'attachent ?

EGMONT.

Non, Clara, je ne le suis pas.

CLARA.

Comment?

EGMONT.

Vois-tu, Clara, laisse-moi m'asseoir. (*Il s'assied, elle s'agenouille devant lui, croise ses bras sur sa poitrine et le regarde.*) Cet Egmont dont tu parles est un homme chagrin, cérémonieux, froid, qui doit avoir tantôt cette figure, tantôt celle-là. Il est tourmenté, méconnu, embarrassé, tandis qu'on le croit satisfait et

heureux. Il est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut, adulé par une foule avec laquelle il ne faut rien entreprendre; environné d'amis auxquels il n'ose s'épancher; observé par des hommes qui voudraient, par tous les moyens possibles, se mettre à son niveau; travaillant avec peine, souvent sans but, presque toujours sans récompense. Oh! laisse-moi taire ce qu'il éprouve, et comment se soutient son courage. Mais cet homme, Clara, qui est tranquille, ouvert, heureux, aimé et connu de cet excellent cœur qu'il connaît aussi, qu'il presse avec confiance et amour contre le sien; cet homme-là, c'est ton Egmont.

CLARA.

Oh! laisse-moi mourir! Le monde n'a point de joie après celle-là.

A côté de cet amour si frais et si entier de Clara, il faut voir comment se place l'amour timide, souffrant et résigné de Brackenburg, ce pauvre ouvrier qui la suit avec une sorte d'adoration, et dont elle ne peut payer l'ardent dévouement que par une tendre amitié.

Egmont, après l'arrivée du duc d'Albe, a continué à vivre comme par le passé : n'ayant rien à se reprocher, il ne ressent aucune crainte et ne prend aucune précaution; c'est toujours la même existence généreuse, noble, mais insoucieuse et étourdie. Le duc d'Albe le fait arrêter, et, seul dans la prison où on le jette, l'heureux Egmont emporte avec lui le souvenir du destin riant qui l'a protégé jusque-là, et rêve encore, ou que le roi ne voudra jamais le condamner, ou que le peuple se soulèvera pour le délivrer. Son entretien avec le duc d'Albe est admirable par les idées franches et élevées qu'il exprime sur la liberté et le droit des peuples, par sa contenance ferme en face de son juge et de son bourreau, par la grandeur d'ame qu'il développe. Son entretien avec Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe, n'est pas moins remarquable, car il fait très-bien ressortir la position misérable de l'homme qui gagne par une lâche soumission le rang qu'il occupe dans la société, à côté de celui qui tombe dignement pour ne pas mentir à sa conscience; l'esclavage honteux du courtisan qui doit obéir aux passions des autres, à côté de cette mâle liberté que l'homme de cœur emporte jusque dans les fers.

Cependant Clara apprend par la rumeur publique l'arrestation d'Egmont; et alors voilà cette jeune fille, jusque-là timide, jusque-là renfermée dans sa maison, qui devient forte et héroïque, qui s'élance, malgré les dangers, au milieu de la foule, brave les satellites du duc d'Albe, insulte à l'apathie du peuple, lui reproche sa lâcheté, le provoque à la révolte. Puis, ne pouvant remuer, comme elle le voudrait dans son désespoir, ces

qui s'en vient, comme fatigué de toutes ces félicités, pencher sa tête sur des genoux qui la soutiennent; cette vie de cour, qui se repose dans une modeste chambre bourgeoise; cet Egmont, ce favori de la régente, ce bel Egmont, de toutes parts recherché, vanté, admiré, qui s'échappe de son palais, se glisse dans une allée obscure, entre, à la lueur d'une lampe, dans la chambre où Clara l'attend, et là jette à plaisir toute la gêne qui le fatigue, tous ses titres, tout son rang, pour n'être rien qu'un bon et franc jeune homme, pour trouver un regard qui lui sourit, une main qui serre sa main. Et cette Clara, quelle douce et naïve création! Comme elle aime son Egmont, comme elle est fière d'entendre parler de lui, de le voir passer, et de se dire : c'est cet Egmont qui est le mien. Pour elle, Egmont est le monde entier, il n'y a rien au-delà : c'est l'amour de la jeune fille dans toute sa fraîcheur, c'est l'abandon d'une ame neuve et candide avec tout son dévouement; rien de recherché, rien de contraint : ce qu'elle dit, on sent qu'elle doit le dire, on la suit dans ses mouvemens de joie, dans ses craintes et ses transports d'ivresse, et chacun de ses mouvemens porte en soi une grâce infinie, car il vient du cœur, il est vrai. On sourit de la voir sourire, on s'amuse de sa naïveté; pauvre Clara! on pleure aussi des pleurs qu'elle répand, et du désespoir qui s'empare d'elle.

Je ne puis résister au plaisir de citer, au moins en partie, cette charmante scène où elle s'entretient avec sa mère en attendant Egmont.

CLARA.

Ah! quel homme. Toutes les provinces l'adorent, et ne devrais-je pas être dans ses bras la créature la plus heureuse du monde?

LA MÈRE.

Et que sera-ce pour l'avenir?

CLARA.

Oh! je demande seulement s'il m'aime. S'il m'aime? Est-ce une question?

LA MÈRE.

On n'a que des angoisses à attendre de ses enfans. Cela n'ira pas bien; tu as fait ton malheur et le mien aussi.

CLARA.

Vous me laissiez pourtant plus libre au commencement.

LA MÈRE.

Malheureusement j'étais trop bonne, toujours trop bonne.

CLARA.

Lorsque Egmont passait et que je courais à la fenêtre, m'adressiez-vous aucun reproche? Vous même vous veniez vous mettre à la fenêtre à côté de moi. Et s'il le-

vait les yeux, me souriait, me saluait, le trouviez-vous mauvais? Ne vous regardiez-vous pas comme honorée dans votre fille?

LA MÈRE.

Fais-moi encore des reproches.

CLARA, *avec émotion.*

Et quand il revint plus souvent dans la rue, nous savions que c'était à cause de moi; et alors ne le remarquiez-vous pas avec une secrète joie? Ne m'appeliez-vous pas alors quand je l'attendais cachée derrière les carreaux?

LA MÈRE.

Pouvais-je penser que cela irait si loin?

CLARA.

Et lorsqu'un soir il vint ici nous surprendre, enveloppé dans son manteau, qui s'occupa de le recevoir, tandis que je restais sur ma chaise, pétrifiée d'étonnement?

LA MÈRE.

Devais-je croire que ce malheureux amour entraînerait si promptement la sage Clara? Et maintenant il faut que je supporte de voir ma fille...

CLARA, *avec des sanglots.*

Ma mère, vous le voulez donc? Vous vous faites un plaisir de me tourmenter.

LA MÈRE.

Pleure encore, rends-moi plus malheureuse encore par ta tristesse. N'est-ce pas déjà un assez grand chagrin pour moi de voir ma fille déshonorée?

CLARA, *se levant froidement.*

Déshonorée!... La bien-aimée d'Egmont déshonorée! Quelle fille de roi n'envierait pas à la pauvre Clara une place dans ce cœur-là? O ma mère, ma mère, autrefois vous ne parliez pas ainsi. Ma mère, soyez bonne... Quoi que le peuple pense, quoi que les voisins murmurent, cette chambre, cette petite maison est un paradis depuis que l'amour d'Egmont l'habite.

LA MÈRE.

On doit le voir avec joie, c'est vrai. Il est toujours si amical, si ouvert!

CLARA.

Il n'y a pas une veine fausse en lui. Voyez, ma mère; et c'est le grand Egmont! Et quand il vient auprès de moi, il est si simple et si prévenant! Il voudrait tant me cacher son rang et sa bravoure! Il est si occupé de moi! je ne puis voir en lui que l'homme, l'ami, l'amant.

LA MÈRE.

Vient-il aujourd'hui?

CLARA.

Ne m'avez-vous pas vu courir souvent à la fenêtre! N'avez-vous pas remarqué comme j'écoute lorsqu'on fait du bruit à la porte? Quand même je sais qu'il ne vient pas avant la nuit, je l'attends pourtant dès le matin à chaque minute. Ah! si seulement j'étais un écuyer et que je pusse le suivre à la cour et partout. Je pourrais porter son étendard à la bataille.

attirent la sympathie de tous les hommes sérieux. Prêtres instruits, à la hauteur de la science du siècle, pleins de feu et d'imagination, ils s'efforcent de mettre le catholicisme en harmonie avec les idées actuelles; ils le poétisent, ils s'adressent à notre raison; bien que toujours drapés de la longue robe cléricale, ils ne disent plus : « Mes chers frères, » et l'écho des vieilles cathédrales hésite à répéter : « Messieurs, » quand leur voix, en s'élevant, va lui porter cette première parole de leurs discours. M. de Quélen dit spirituellement qu'ils font du roman en chaire.

Qu'ils s'éloignent légèrement de la doctrine de l'homme de génie qui fut leur maître; que l'abbé Lacordaire, moins fougueux, moins avancé que l'abbé De Guerry, renie à cette heure celui dont il fut l'élève préféré, peu importe : c'est un point de mince importance; ils n'en sont pas moins les apôtres du christianisme, que l'auteur de l'*Indifférence* veut retremper aux sources populaires, en le mêlant aux intérêts de tous, en le faisant entrer dans la chose publique. Aussi garderont-ils autour d'eux, les hommes avides de belles idées bien exprimées; mais il ne faut pas s'y tromper, le christianisme (nous employons indifféremment les deux mots christianisme et catholicisme; c'est pour nous même chose), le christianisme, pour cela, ne retrouve point ses adeptes perdus; les enfans émancipés ne retournent pas dans le giron maternel, qui n'a plus assez de pouvoir pour les sauver de l'égoïsme, assez de force pour contenter leur raison mûrie. On va aux sermons des beaux prédicateurs, parce que la révolution de juillet est trop éclairée pour porter aux prêtres une haine stupide, trop véritablement libérale pour ne pas admirer ce qui est éloquent, quelque part que ce soit, même à l'église. On va écouter l'abbé De Guerry comme on allait écouter le père Enfantin; on va entendre l'abbé Lacordaire comme on allait entendre le père Barraud, non que l'on revienne au christianisme, mais parce qu'on revient aux perfections de l'art.

Les églises elles-mêmes ont accepté la chose ainsi. Elles se sont changées en salles de spectacle, où vous pouvez louer votre place dès le matin. La nef est exclusivement réservée aux hommes. Les femmes ne peuvent entrer à l'orchestre. Elles sont admises dans les bas côtés, et quand le prédicateur commence, elles grimpent toutes, sans vergogne, sur leurs chaises pour mieux le voir. Il y a même quelque chose de pis, c'est que quand vous voulez monter aux galeries de la cathédrale pour entendre M. Lacordaire, vous trouvez à la porte le gardien des tours qui vous fait

payer 10 sous par personne, sans compter le prix des chaises que vous avez à donner en plus. D'un autre côté,— on ne peut raisonnablement prendre l'espèce d'affluence qui se porte le dimanche à Saint-Roch comme un témoignage des dispositions du monde actuel à suivre les pratiques. Ce n'est pas aujourd'hui la première fois que nous avons occasion de dire que les *élégantes* ont fait de la messe de Saint-Roch un lieu de rendez-vous général, un bois de Boulogne du matin, où les hommes vont regarder les femmes. Il nous est impossible de voir là un symptôme de dévotion réelle : c'est de la coquetterie à genoux, un livre doré à la main. On va à Saint-Roch délicieusement enveloppée de blondes; on va à l'Opéra audacieusement découverte : voilà toute la différence. Il y a dix ans, j'allais aussi à Saint-Roch, et je trouvais grand plaisir à regarder toutes les belles dames de la messe de midi; mais Dieu m'est témoin que là je n'ai jamais songé à lui.

Il ne faudrait pas nous accuser de dire : «Je ne crois pas, donc personne ne peut croire.» Cela serait mesquin et peu spirituel. Ce que nous avançons résulte pour nous d'observations, sinon justes, du moins sérieuses. Si l'on nous cite les quelques hommes qui communient, nous répondrons que de tout temps il y en a eu; de pareilles exceptions ne prouvent rien. Le fait est que sitôt que la chaire fait silence, le temple se vide. Le clergé qui chante les offices n'a plus pour répéter *amen* que la voix d'une centaine de vieilles femmes.

Que les deux orateurs chrétiens ne se fassent point illusion : la politique humanitaire est la seule religion nouvelle; partout où on espérera la rencontrer, on ira la chercher; à l'église, comme dans la rue, on ira lui demander des exaltations rafraîchissantes, l'oubli du scepticisme qui ronge et dessèche le cœur. Beaucoup de jeunes gens se sont voués au culte du beau et du bien. La poésie est une amante toujours plus riche d'amour que vous n'avez pu la rêver, et ceux qui s'attachent à elle ne sentent jamais d'affreux mécomptes noyer leur cœur d'amertume, au milieu de leurs adorations. Mais le catholicisme, comment espérer sa régénération? comment penser à lui rendre sa suprême puissance, autrefois si bienfaisante à la société? comment à nous, sceptiques, qui savons que le monde tourne autour du soleil, et que la terre fut, des millions de siècles avant l'homme, une boule incandescente, comment nous faire accepter une religion dont le premier dogme est de croire ce qu'on ne peut comprendre, de croire aveuglément, comme saint Augustin, *quia absurdum*. En vérité, c'est une grande er-

reur de penser cela. Les recherches historiques et sociales dont les saint-simoniens ont jeté les premières bases sont l'unique motif qui dirige les esprits vers le catholicisme. On se rend compte du bien qu'a produit la doctrine de Jésus, de l'action que sa haute morale a eue sur la société; on admire et on adore la lumière dont il a éclairé le monde; sa religion, à nos yeux, n'est pas seulement une religion, mais un grand fait politique.

Avons-nous besoin de faire observer qu'il n'y a nulle contradiction entre le commencement de notre article et ce que nous venons de dire, à savoir qu'on cherche une foi autre que la foi chrétienne, bien qu'on aille entendre les éloquens prédicateurs? On les suit comme on suivait les saint-simoniens, parce qu'ils annoncent des choses nouvelles, parce qu'ils changent la religion des rois et des évêques en religion de peuple et de curés. C'est un pas vers l'avenir, que l'on fait avec eux; rien de plus. — Ne peut-on supposer que les choses commencées s'achèveront, que les idées de révélation et les formes de culte, finissant de s'écrouler, laisseront à nu ce qu'elles ont si long-temps étouffé, les principes fondamentaux de la doctrine de Jésus : liberté, égalité, fraternité? Ces trois mots ne peuvent-ils devenir le dogme social? Pourquoi le devoir de travailler à établir dans le monde cette grande loi de Jésus ne deviendrait-il pas la religion universelle? Croire au bonheur possible de l'humanité, ne serait-ce pas une foi nouvelle, et celle-là serait-elle moins féconde que l'autre en dévouement, en félicité, pour ceux qui la posséderaient, en bienfaits pour les hommes?

Ces considérations expliquent le redoublement d'intérêt qui s'attache cette année aux tableaux d'église. Les préoccupations du passé religieux leur ont donné une valeur particulière; c'est pourquoi, malgré notre éloignement pour ces catégories qui classent les tableaux comme des familles de coléoptères, nous avons réuni, dans un même article, toute la peinture de cette espèce. Malheureusement, elle justifie mal l'importance que les circonstances lui prêtent. Il semble que ceux de nos artistes qui se sont voués à la peinture d'église, n'aient été remués par aucune des discussions pendantes; autant les autres se sont avancés dans l'histoire, autant ceux-là se traînent lourdement dans la route battue. Il est vrai que par une étrange fatalité, que je ne sais pas du tout expliquer, la peinture religieuse est tombée aux mains des hommes les moins intelligens de l'école, de ceux qui en sont restés volontairement aux leçons de David, élèves stationnaires que le peintre du Jeu de Paume désavouerait aujourd'hui. Aucun d'eux ne paraît avoir réfléchi; ils font toujours ce qu'ils faisaient précédemment,

de la peinture plus ou moins régulière, plus ou moins sage sous le rapport du métier, mais sans passion; ils cherchent froidement dans la Bible et l'Évangile le sujet que leur commande le préfet de la Seine, et l'exécutent comme ils l'ont trouvé, froidement. Ils marchent au hasard sans une pensée définie. Ils font une chose qui a l'aspect et le nom d'un tableau, et voilà tout. Ce n'est pas leur sujet qui vient les prendre, qui vient tourmenter leur sommeil et les arracher du lit pour s'épandre sur la toile, ce sont eux qui vont le chercher péniblement; aussi, quand par hasard ils en rencontrent un beau, ils ne le comprennent pas. Dans saint Paul que l'on embarque ils voient, comme M. Court, un homme qui va passer du rivage à bord d'un canot, et non pas l'apôtre d'une foi nouvelle que le gouvernement exile et sépare avec violence du peuple qui l'écoutait ardemment, et qui se pressait à l'entour de lui pour aspirer l'avenir de liberté qu'il promettait au nom du Dieu vivant. Aucune idée neuve n'est entrée dans la composition de leurs ouvrages; on n'y peut deviner, même en le cherchant, le plus petit reflet d'émotions nouvelles; ils peignent des ADORATIONS DES MAGES, des ENFANS A LA CRÈCHE, qu'ils enveloppent niaisement de linge brodé; c'est toujours la vieille religion, celle qui fait des miracles : mais quelque chose de la religion comme on la voit aujourd'hui, de la religion humaine prise à son point de vue moral, de celle qui a rendu la liberté aux femmes, qui a émancipé les esclaves, qui a changé toute la face de la société, qui nous a fait passer du monde ancien au monde moderne, il n'y en a nulle trace. N'est-ce pas étrange qu'il faille adresser ce reproche, même aux hommes distingués qui ont fait des tableaux religieux? Cette pensée n'est-elle donc pas juste, ou est-elle impossible à réaliser? Aucune des trois conceptions de MM. Delacroix, Champmartin et L. Boulanger, n'est prise dans cet ordre d'idées.

Du reste, nous nous étonnons beaucoup, pour notre compte, que l'on attribue la faiblesse de nos tableaux d'église à l'absence de foi. Il nous semble que cette raison ne saurait se fonder sur une observation faite avec maturité. Écartons volontairement les peintres vraiment chrétiens du quinzième siècle, parce que leur exemple ne prouverait essentiellement rien. — Pour prendre nos termes de comparaison, descendons un peu plus bas dans le cours des temps : depuis les loges du Vatican jusqu'à la DESCENTE DE CROIX que Jouvenet fit de la main gauche à quatre-vingts ans, il y a assez de tableaux d'église, sans remonter à la peinture plutôt mystique que religieuse de Van Eych et d'Edelink. — Or, nous disons que les pein-

qui s'en vient, comme fatigué de toutes ces félicités, pencher sa tête sur des genoux qui la soutiennent; cette vie de cour, qui se repose dans une modeste chambre bourgeoise; cet Egmont, ce favori de la régente, ce bel Egmont, de toutes parts recherché, vanté, admiré, qui s'échappe de son palais, se glisse dans une allée obscure, entre, à la lueur d'une lampe, dans la chambre où Clara l'attend, et là jette à plaisir toute la gêne qui le fatigue, tous ses titres, tout son rang, pour n'être rien qu'un bon et franc jeune homme, pour trouver un regard qui lui sourit, une main qui serre sa main. Et cette Clara, quelle douce et naïve création! Comme elle aime son Egmont, comme elle est fière d'entendre parler de lui, de le voir passer, et de se dire : c'est cet Egmont qui est le mien. Pour elle, Egmont est le monde entier, il n'y a rien au-delà : c'est l'amour de la jeune fille dans toute sa fraîcheur, c'est l'abandon d'une ame neuve et candide avec tout son dévouement; rien de recherché, rien de contraint : ce qu'elle dit, on sent qu'elle doit le dire, on la suit dans ses mouvemens de joie, dans ses craintes et ses transports d'ivresse, et chacun de ses mouvemens porte en soi une grâce infinie, car il vient du cœur, il est vrai. On sourit de la voir sourire, on s'amuse de sa naïveté; pauvre Clara! on pleure aussi des pleurs qu'elle répand, et du désespoir qui s'empare d'elle.

Je ne puis résister au plaisir de citer, au moins en partie, cette charmante scène où elle s'entretient avec sa mère en attendant Egmont.

CLARA.

Ah! quel homme. Toutes les provinces l'adorent, et ne devrais-je pas être dans ses bras la créature la plus heureuse du monde?

LA MÈRE.

Et que sera-ce pour l'avenir?

CLARA.

Oh! je demande seulement s'il m'aime. S'il m'aime? Est-ce une question?

LA MÈRE.

On n'a que des angoisses à attendre de ses enfans. Cela n'ira pas bien; tu as fait ton malheur et le mien aussi.

CLARA.

Vous me laissiez pourtant plus libre au commencement.

LA MÈRE.

Malheureusement j'étais trop bonne, toujours trop bonne.

CLARA.

Lorsque Egmont passait et que je courais à la fenêtre, m'adressiez-vous aucun reproche? Vous même vous veniez vous mettre à la fenêtre à côté de moi. Et s'il le-

vait les yeux, me souriait, me saluait, le trouviez-vous mauvais? Ne vous regardiez-vous pas comme honorée dans votre fille?

LA MÈRE.

Fais-moi encore des reproches.

CLARA, *avec émotion.*

Et quand il revint plus souvent dans la rue, nous savions que c'était à cause de moi; et alors ne le remarquiez-vous pas avec une secrète joie? Ne m'appeliez-vous pas alors quand je l'attendais cachée derrière les carreaux?

LA MÈRE.

Pouvais-je penser que cela irait si loin?

CLARA.

Et lorsqu'un soir il vint ici nous surprendre, enveloppé dans son manteau, qui s'occupa de le recevoir, tandis que je restais sur ma chaise, pétrifiée d'étonnement?

LA MÈRE.

Devais-je croire que ce malheureux amour entraînerait si promptement la sage Clara? Et maintenant il faut que je supporte de voir ma fille...

CLARA, *avec des sanglots.*

Ma mère, vous le voulez donc? Vous vous faites un plaisir de me tourmenter.

LA MÈRE.

Pleure encore, rends-moi plus malheureuse encore par ta tristesse. N'est-ce pas déjà un assez grand chagrin pour moi de voir ma fille déshonorée?

CLARA, *se levant froidement.*

Déshonorée!... La bien-aimée d'Egmont déshonorée! Quelle fille de roi n'envierait pas à la pauvre Clara une place dans ce cœur-là? O ma mère, ma mère, autrefois vous ne parliez pas ainsi. Ma mère, soyez bonne... Quoi que le peuple pense, quoi que les voisins murmurent, cette chambre, cette petite maison est un paradis depuis que l'amour d'Egmont l'habite.

LA MÈRE.

On doit le voir avec joie, c'est vrai. Il est toujours si amical, si ouvert!

CLARA.

Il n'y a pas une veine fausse en lui. Voyez, ma mère; et c'est le grand Egmont! Et quand il vient auprès de moi, il est si simple et si prévenant! Il voudrait tant me cacher son rang et sa bravoure! Il est si occupé de moi! je ne puis voir en lui que l'homme, l'ami, l'amant.

LA MÈRE.

Vient-il aujourd'hui?

CLARA.

Ne m'avez-vous pas vu courir souvent à la fenêtre! N'avez-vous pas remarqué comme j'écoute lorsqu'on fait du bruit à la porte? Quand même je sais qu'il ne vient pas avant la nuit, je l'attends pourtant dès le matin à chaque minute. Ah! si seulement j'étais un écuyer et que je pusse le suivre à la cour et partout. Je pourrais porter son étendard à la bataille.

LA MÈRE.

Tu as toujours été un drôle d'enfant, tantôt folle, tantôt pensive. Ne veux-tu pas devenir un peu meilleure?

CLARA.

Peut-être, ma mère, quand j'aurai de l'ennui. — Mais songe : hier ses gens passaient et chantaient une chanson d'éloges sur lui. Du moins son nom était dans cette chanson ; le reste, je n'ai pas pu le comprendre. Le cœur me battait si fort!... Je les aurais volontiers appelés si je n'avais pas eu honte.

LA MÈRE.

Prends donc garde : ta vivacité perd tout. Tu te trahis ouvertement devant le monde. L'autre jour, chez ton cousin, quand tu aperçus la gravure sur bois avec l'explication qui l'accompagne, tu te mis à crier si haut : « Le comte Egmont! » Moi, je devins rouge comme le feu.

CLARA.

Ne devais-je pas crier? C'était la bataille de Gravelines ; je trouve au-dessus de l'image *E*, et dans le texte on lit : « Le comte Egmont eut son cheval tué sous lui. » Je fus d'abord toute saisie, et ensuite il me fallut rire sur cette gravure, où Egmont s'élève aussi haut que la tour de Gravelines, à côté des vaisseaux anglais.

C'est aussi une jolie scène que celle où Egmont arrive chez la jeune fille avec son costume de grand d'Espagne, son collier de la Toison-d'Or et ses armes brillantes. Clara s'arrête devant lui, et le questionne sur ce qui lui est arrivé, et s'approche pour toucher ses riches vêtemens, et le regarde avec une curiosité d'enfant.

Laisse-moi t'embrasser, s'écrie-t-elle, laisse-moi voir dans tes yeux. Tout est là pour moi : la consolation et l'espérance, la joie et le chagrin. Dis-moi, dis-moi, car je ne puis le comprendre, es-tu Egmont, le comte Egmont, ce grand Egmont qui fait tant de bruit, dont les journaux parlent, et auquel les provinces s'attachent ?

EGMONT.

Non, Clara, je ne le suis pas.

CLARA.

Comment?

EGMONT.

Vois-tu, Clara, laisse-moi m'asseoir. (*Il s'assied, elle s'agenouille devant lui, croise ses bras sur sa poitrine et le regarde.*) Cet Egmont dont tu parles est un homme chagrin, cérémonieux, froid, qui doit avoir tantôt cette figure, tantôt celle-là. Il est tourmenté, méconnu, embarrassé, tandis qu'on le croit satisfait et

heureux. Il est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut, adulé par une foule avec laquelle il ne faut rien entreprendre; environné d'amis auxquels il n'ose s'épancher; observé par des hommes qui voudraient, par tous les moyens possibles, se mettre à son niveau; travaillant avec peine, souvent sans but, presque toujours sans récompense. Oh! laisse-moi taire ce qu'il éprouve, et comment se soutient son courage. Mais cet homme, Clara, qui est tranquille, ouvert, heureux, aimé et connu de cet excellent cœur qu'il connaît aussi, qu'il presse avec confiance et amour contre le sien; cet homme-là, c'est ton Egmont.

CLARA.

Oh! laisse-moi mourir! Le monde n'a point de joie après celle-là.

A côté de cet amour si frais et si entier de Clara, il faut voir comment se place l'amour timide, souffrant et résigné de Brackenburg, ce pauvre ouvrier qui la suit avec une sorte d'adoration, et dont elle ne peut payer l'ardent dévouement que par une tendre amitié.

Egmont, après l'arrivée du duc d'Albe, a continué à vivre comme par le passé : n'ayant rien à se reprocher, il ne ressent aucune crainte et ne prend aucune précaution; c'est toujours la même existence généreuse, noble, mais insoucieuse et étourdie. Le duc d'Albe le fait arrêter, et, seul dans la prison où on le jette, l'heureux Egmont emporte avec lui le souvenir du destin riant qui l'a protégé jusque-là, et rêve encore, ou que le roi ne voudra jamais le condamner, ou que le peuple se soulèvera pour le délivrer. Son entretien avec le duc d'Albe est admirable par les idées franches et élevées qu'il exprime sur la liberté et le droit des peuples, par sa contenance ferme en face de son juge et de son bourreau, par la grandeur d'ame qu'il développe. Son entretien avec Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe, n'est pas moins remarquable, car il fait très-bien ressortir la position misérable de l'homme qui gagne par une lâche soumission le rang qu'il occupe dans la société, à côté de celui qui tombe dignement pour ne pas mentir à sa conscience; l'esclavage honteux du courtisan qui doit obéir aux passions des autres, à côté de cette mâle liberté que l'homme de cœur emporte jusque dans les fers.

Cependant Clara apprend par la rumeur publique l'arrestation d'Egmont; et alors voilà cette jeune fille, jusque-là timide, jusque-là renfermée dans sa maison, qui devient forte et héroïque, qui s'élance, malgré les dangers, au milieu de la foule, brave les satellites du duc d'Albe, insulte à l'apathie du peuple, lui reproche sa lâcheté, le provoque à la révolte. Puis, ne pouvant remuer, comme elle le voudrait dans son désespoir, ces

tres de nos jours ne sont pas plus mal placés pour faire de la peinture religieuse que tous ceux de cette grande période, c'est-à-dire que, dans notre opinion, il n'y a pas besoin de croire pour la bien faire. L'histoire ne nous dit pas que Rubens ni même Raphaël fussent très-profondément dévots; Léonard de Vinci, cet homme qui savait tout, vécut dans l'ignorance des mystères du catholicisme, et ne désira s'en faire instruire qu'au lit de mort. Aux artistes le génie tient lieu de foi comme à d'autres la passion tient lieu d'amour. Il n'est pas plus nécessaire d'aller à la messe pour faire un bon tableau d'église, qu'il n'est utile d'être mère pour bien rendre un trait de dévouement maternel. L'art est une foi universelle qui porte la chaleur de la poésie sur tout ce qu'il touche; c'est à cette source de lumière rayonnante que les grands maîtres ont puisé leur enthousiasme et le sentiment de la vérité la plus surnaturelle. — Que vous croyiez ou non à la divinité du Christ, cet homme qui meurt à trente ans sur la croix pour doter le monde d'une loi d'émancipation générale, sera toujours un motif d'inspiration sublime. — C'est donc une erreur, nous le répétons, d'attribuer l'infériorité des tableaux d'église de notre temps à l'absence de croyance. Ce qu'il faudrait à nos peintres, ce n'est pas la foi, c'est le génie. Aussi, les véritables artistes de notre époque, quand ils ont voulu aborder la peinture religieuse, y ont été aussi grands que les anciens. Le Christ en Croix de Prudhon est un chef-d'œuvre d'onction; l'ame devient triste jusqu'à la mort quand on le regarde solitairement, et qu'on se laisse aller aux impressions douloureuses. Le groupe des trois anges du Saint Jérome de Sigalon est une création aussi puissante, aussi terrible que les plus belles des maîtres; et, sans même remonter si loin, nous voyons M. Delacroix envoyer à l'exposition de 1835 un très-beau Calvaire. Le talent que possède M. Delacroix d'imprimer le plus profond caractère à tout ce qu'il touche, s'y élève jusqu'à la vraie poésie; et bien qu'il faille passer sur des vices de dessin inconcevables, il est impossible de n'être pas ému par une scène aussi solennelle. Jésus, attaché sur le bois de douleur, vient d'expirer; un des crucifiés est déjà descendu; il reste encore le mauvais larron, dont les convulsions font ressortir le calme tout divin de la figure de Dieu. La douleur éclate partout, le ciel est chargé de nuages sombres, le soleil s'est voilé la face pour ne pas voir la mort du Juste, la nature entière est plongée dans le deuil. Madeleine, toujours emportée, violente au bien comme au mal, s'est précipitée au pied de la croix; elle foule ses riches vêtemens, elle laisse ruisseler sa belle chevelure dans la poudre, elle

se roule par terre avec une telle expression de désespoir, que l'on oublie la monstrueuse poitrine que le peintre lui a donnée. Marie et saint Jean pleurent dans les bras l'un de l'autre : leur peine ne se répand pas en longs cris comme celle de Madeleine; mais à voir les angoisses qui bouleversent leur morne visage, on ne songe pas que Marie a au moins douze pieds de haut. C'est une austère et sainte douleur! Oh! si M. Delacroix avait moins de mépris pour le dessin, s'il voulait s'astreindre à choisir une plus belle nature, ce serait certainement un des plus grands peintres qui aient jamais existé! Formons le vœu qu'il exécute son CALVAIRE de grandeur naturelle en y corrigeant les fautes signalées par tout le monde, et ce tableau deviendra une des plus admirables pages que l'école française puisse céder à la postérité.

Toute distance gardée, nous trouvons que Mme Deherain vient cette année après M. Delacroix comme sentiment poétique. Dans son tableau de JÉSUS APPARAISSANT A LA MADELEINE, la pensée des deux figures est dans une complète harmonie. Le Christ est bien le Dieu bon qui étend sa main pour protéger; la Madeleine, qui adore, est bien en extase : on ne peut composer avec plus d'ame. Par malheur, le faire ne répond pas à la pensée; le bras qui exécutait a été trop débile pour rendre ce que la tête avait conçu; le tableau est faible, et ne peut satisfaire que l'esprit.—Tant d'exemples venus les uns après les autres autorisent à dire que les femmes n'ont pas assez de force physique pour faire de la grande peinture, et c'est dommage vraiment, car avec leur perception délicate, leur fine organisation et le sens d'idéalité qu'elles possèdent, elles la feraient sans doute meilleure que nous. Cependant, nous voulons rendre à Mme Deherain la justice qui lui est due : un de ses mérites, mérite rare dans une femme, c'est d'avoir une peinture à elle, qui procède sans doute des coloristes flamands, mais n'en imite aucun. Nous louons cela beaucoup. On a pu voir déjà, par nos articles précédens, quel grand cas nous faisons de l'individualité; tout ce qui est pastiche, quelque bien fait qu'il soit, est à nos yeux marqué du sceau de l'infériorité. Il n'y a de véritable distinction dans un artiste, qu'autant qu'il est lui et qu'il ne va pas puiser hors de lui sa force et sa volonté. Voilà comme Mme Deherain occupe une bonne place dans l'esprit des gens qui comprennent la noblesse de l'art; voilà comme il se fait que nous ne pouvons donner nos éloges à Mlle Ellenrieder. Sa VIERGE CONDUISANT L'ENFANT JÉSUS est une composition touchante, mais c'est un calque défectueux de Raphaël. Elle a imité jusqu'à la raideur des draperies

du divin maître. L'Assomption, de Mlle Blanchard, est un tableau où il y a plus encore de bon vouloir que de réussite. — Mais comment ne pas apprécier le courage qu'il a fallu à des femmes pour aborder ces grandes peintures? On ne gagne pas une pareille gloire en barbouillant de la toile entre le déjeuner et la promenade, on l'achète par des études sévères et des travaux consécutifs, que nous honorons beaucoup chez une femme, même lorsque les résultats ne sont pas aussi bons que la critique est obligée de les demander.

Nous disions tout à l'heure que la Vierge, de Mlle Ellenrieder, était une imitation de Raphaël; nombre de gens s'accommoderaient encore volontiers d'un pareil blâme, mais non pas M. Champmartin : celui-là est un homme vigoureux qui marche tout seul et ne va chercher de modèle nulle part; il ne demande aide et secours à personne; son indépendance ne s'est jamais démentie, et la Prédication de saint Jean vient encore la constater. Toutefois, dans nos idées, ce tableau mérite un grave reproche; puisqu'il manque de profondeur de pensée, de couleur caractéristique. — Le précurseur vivait au désert, se nourrissait de sauterelles, et s'exaltait dans la solitude. Sa parole et ses gestes devaient être pleins de véhémence et sentir l'illuminé. Ceux qui venaient pour l'écouter devaient avoir aussi sur le visage quelque chose de cette ardeur qui anime des gens capables d'abandonner leur travail, leurs dieux et la cité, pour venir auprès de l'apôtre d'une religion nouvelle. Nous aurions ainsi conçu la page de M. Champmartin; lui, au contraire, a fait un apôtre tranquillement assis et parlant à une douzaine de personnes qui l'écoutent fort à leur aise. C'est une causerie; un des assistans même a poussé la nonchalance jusqu'à se dépouiller de tous vêtemens, malgré la présence des jeunes filles et des femmes, et il s'est étendu sur le sable un bras passé par-dessus la tête. M. Champmartin a suivi le pernicieux exemple de beaucoup de maîtres vénitiens, qui s'inquiétaient fort peu de l'esprit de leur sujet, et n'y voyaient qu'un prétexte à faire de la couleur et de la peinture. Quoi qu'il en soit de cet art un peu matérialiste, s'il est vrai que chaque peintre, en travaillant, parte d'un point de vue particulier, il est vrai aussi que tout critique, pour bien accomplir sa tâche, doit se mettre, autant que son intelligence le lui permet, au point de vue de celui qu'il juge. Le critique peut ne pas aimer une conception et la blâmer; mais cela une fois fait, il doit entrer dans les idées de l'artiste et chercher s'il a réussi. Nous n'avons jamais dit, on nous rendra peut-être la justice d'en convenir, qu'un tableau fût mauvais;

parce qu'il n'était pas dans la ligne que nous préférons ; autant que l'on peut dépouiller son *moi*, nous n'avons jamais attaqué que les points où l'artiste semblait avoir failli à sa pensée. Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que personne plus que nous n'est disposé à respecter l'avis d'autrui. Nous portons, comme tous les critiques possibles, une pitié très-compatissante à ceux qui sont assez malheureux, assez dépourvus de sens commun pour n'être pas de notre avis : mais nous savons qu'en fait de peinture, mieux encore qu'en toute autre matière, il est impossible d'expliquer les diverses impressions que chacun, selon qu'il est organisé, reçoit devant tel ou tel ouvrage.

Partant de ces principes pour examiner le tableau de M. Champmartin, nous dirons que toutes les figures de cette composition, simple et grave, nous paraissent très-savamment groupées : elles n'écoutent qu'un conteur, mais elles écoutent bien ; l'action est fortement liée ; la forme, toujours imposante, a du relief et de la fermeté ; les airs de tête sont neufs ; la peinture, plus serrée que celle des portraits du même auteur, est d'un beau style ; enfin, le tableau, son vice radical de pensée à part, donne beaucoup à regretter que M. Champmartin ne fasse plus que des portraits. Les hautes qualités qu'il atteste, employées avec moins de scepticisme, nous feraient un grand peintre. Pourquoi donc faut-il que les hommes soient toujours si incomplets ?

La Judith de M. L. Boulanger est prise à peu près dans le même sens que le Saint Jean de M. Champmartin ; seulement celui-ci a introduit le costume oriental dans le Nouveau-Testament ; tandis que l'autre ne s'attachant pas non plus, comme nous l'aurions aimé, à rendre l'atmosphère brûlante et l'idéale physionomie de la Bible, a conservé avec trop de soin à l'histoire sacrée l'ordonnance et les draperies de la vieille école italienne. Cela dit, remarquons que M. L. Boulanger a bien mis en relief sa figure principale, Judith, sans que pour cela le reste du tableau lui soit sacrifié, et perde rien de sa valeur. La veuve de Béthulie attire tout d'abord l'attention sur elle. Ce rare mérite, qui n'abandonne jamais M. L. Boulanger, et que l'on retrouve dans ses Noces de Gamache, les peintres modernes ne le recherchent pas assez. Ils ne donnent pas à leur principal personnage toute l'importance qu'il doit avoir ; ils confondent dans l'action celui qui en forme le nœud et qui doit la dominer. C'est cependant un puissant moyen d'effet, que de ne pas laisser la pensée s'éparpiller sur la toile, de la fixer à un point central pour qu'elle s'agrandisse en sentant l'intérêt

se développer graduellement. — M. Boulanger a évité de refaire la Judith, déjà tant de fois traitée par les anciens, et, si mal traitée, il y a quatre ans, par M. Horace Vernet : la JUDITH A LA TÊTE D'HOLOPHERNE. Il l'a prise au moment le plus grave de sa vie, lorsque entourée du peuple qui la bénit, elle élève saintement la voix pour chanter à Dieu son cantique d'action de grâces. Le jeune peintre lui a conservé toute la majesté, toute la pureté qu'elle doit avoir ; il n'en a pas fait, comme l'ancien directeur de l'école de Rome, un instrument vil et impudique de la puissance céleste ; Dieu ne voulut point que celle qu'il employait pour délivrer son peuple fût profanée : elle est calme, radieuse, sans faiblesse, et c'est avoir bien compris la femme du livre, la femme forte ; car voyez comme ils sont austères et mâles les premiers accens de Judith : « Chantez la gloire du Seigneur au son des tambours et au bruit des timbales, chantez avec de saints accords un nouveau cantique, glorifiez et invoquez le nom du Seigneur. » Entre cette femme, qui laisse monter aux cieux les éclats de sa reconnaissance et une improvisatrice, la nuance était d'une excessive délicatesse, et la confusion facile. M. Boulanger n'a pas tout-à-fait surmonté l'écueil : on reproche à sa Judith de n'être pas assez divinement pénétrée ; ceux qui l'entourent l'écoutent plutôt qu'ils ne s'unissent de cœur à elle.

Pour le reste, tout le monde sait déjà qu'il y a de très-belles parties dans ce tableau. La femme assise derrière Judith est une figure sans modèle et magnifique. Quant aux NOCES DE GAMACHE, c'est une très-grande composition dans un petit cadre, chose difficile ; et si malheureusement la gaieté manque à cette orgie, le mouvement du moins et le tapage se font bien sentir partout. Comme exécution, la peinture est un peu trop lâchée pour un tableau qui doit être vu à peu de distance.

Plus M. Louis Boulanger avance dans sa carrière et plus on reconnaît en lui les qualités qui appartiennent à un artiste digne de porter ce nom ; nous voudrions cependant lui voir une persistance plus ferme dans une voie quelconque. Sa manière change à chaque tableau ; il n'a pas encore nettement formulé sa pensée. L'année dernière, il exposait un ASSASSINAT DE L. D'ORLÉANS, avec le mouvement de Géricault. Aujourd'hui sa JUDITH est dans les grandes lignes des écoles italiennes, et LES NOCES DE GAMACHE, sans être une imitation, sentent le Watteau. Nous ne ferons jamais, on le pense bien, l'absurde reproche à un homme de savoir se modifier selon le sujet qu'il traite ; mais ces modifications, nous souhaiterions qu'elles se manifestassent plutôt par le caractère de l'inspiration que par

des courses perpétuelles d'une école à l'autre. Il y a de la puissance à savoir dompter son pinceau, quand on le fait comme M. Boulanger le fait, à exprimer de belles et originales pensées dans toute sorte de style; mais il a beau réussir toujours, on tremble pour lui à chacune de ses grandes entreprises, parce qu'on ne peut lire dans son œuvre entière ce qu'il veut et ce qu'il cherche.

Un artiste moins énergique certainement que M. L. Boulanger, c'est M. Perlet. Son Ecce Homo est timidement exécuté, mais le sujet est bien compris et mélancoliquement rendu. M. Perlet a encore très-heureusement traduit une églogue de Virgile, Gallus, au moment où tous les bergers viennent lui reprocher de se livrer à sa folle passion. Les petites figures de ce tableau sont douces, suaves et très-pures de lignes; il est réellement imprégné de couleur locale; les naïades, à gauche, qui écartent les roseaux pour voir le pauvre amant abandonné, sont tout-à-fait virgiliennes. On serait tenté de dire qu'il y a beaucoup de latinité dans cette composition. Il fallait un certain courage et de la foi dans sa conviction pour aborder un sujet que la mode a eu raison d'oublier, pour rajeunir ainsi la champêtre et gracieuse poésie de Lycoris, de Sylvain, de Pan et de Ménalque. Il est fâcheux pour M. Perlet que le hasard ou le mauvais vouloir ait bien injustement relégué deux fois son tableau dans une place défavorable. Il est peu remarqué par le public, qui ne sait ni chercher ni deviner, et qui juge du mérite des toiles par la place plus ou moins avantageuse que leur accorde la souveraine faveur de M. de Cailleux. Aussi regarde-t-il avidement au beau jour du grand salon la Rebecca de M. Horace Vernet.

Rebecca donnant à boire à Éliézer est une scène naïve et très-charmante, caractérisant mieux que toute autre les mœurs des premiers Hébreux. « C'était une fille très-agréable, et une vierge parfaitement belle et inconnue à tout homme. Le serviteur allant au-devant d'elle lui dit : « Donnez-moi un peu de l'eau que vous portez dans votre vaisseau, afin que je boive. » Elle lui répondit : « Buvez, monseigneur; et, ôtant aussitôt son vaisseau de dessus son épaule et le penchant sur son bras, elle lui donna à boire. » Le tableau que M. Horace a fait de cela est en lui-même plein de grâce. Rebecca, selon le texte, a posé coquettement le vase sur son bras; elle est très-belle. Mais si, comme nous le disions tout à l'heure, il faut juger la pensée avant tout, on n'aura plus assez de colère contre ce joli tableau; car là ce n'est pas le talent

qui manque à l'artiste, c'est l'artiste qui manque à son talent. Quoi! M. Horace Vernet avait à traduire une des scènes les plus patriarcales de la Bible, et ce sont des Bédouins coquets qu'il nous montre! Ce sentiment de la Bible, puissant, austère, religieux, il l'exprime par un homme qui savoure une gorgée d'eau, et cache derrière son dos, comme un gamin malicieux, le présent qu'il veut offrir à la jeune fille! Des Bédouins d'Alger pour traduire la Bible! Est-il rien de plus irrespectueux pour l'art? Sans doute Rembrandt, lorsqu'il a voulu peindre des Hébreux, a copié des juifs de son temps; les Italiens en ont fait des Italiens, Jordaens des Flamands; mais aujourd'hui que l'on recherche tant le caractère, cela est-il permis? est-on pardonnable d'en faire des Bédouins? Vous n'avez donc pas compris cette grande et sublime histoire sacrée, que vous n'avez même pas pris la peine de composer des costumes qui eussent le style biblique? C'est donc un jeu pour vous que l'art, une chose faite sans réflexion? — Loin de nous l'idée d'enchaîner l'imagination du peintre à de froides convenances, de demander de l'art raisonnable, tiré au cordeau, remplissant des conditions arithmétiques; mais si vous pendez un yatagan au côté du serviteur d'Abraham, je ne vois guère de motifs pour ne pas mettre une femme en souliers de satin blanc et en robe de bal assise à l'ombre d'un palmier au milieu des plaines de l'Arabie. Si vous admettez un pareil non-sens, vous ne pouvez plus rire de je ne sais quel peintre hollandais, qui faisait garder le Christ par des soldats en casaques rouges, l'arquebuse sur l'épaule et la pipe à la bouche. Si dans REBECCA AU PUITS on ne respire pas la naïveté des premiers temps, si l'air des déserts ne vient pas enfler la poitrine du spectateur, si dans la prise de Bone vous faites des bonshommes au lieu de faire quelque chose qui sente les combats et la guerre, comment voulez-vous que le public sympathise avec votre talent?—On nous trouvera peut-être bien sévère pour M. Horace Vernet. C'est que ce n'est pas la première fois que nous remarquons en lui le caractère d'insouciance et de légèreté avec lequel il traite son art, c'est que ce n'est pas là un peintre ordinaire, des œuvres et des fautes duquel on puisse dédaigner de s'occuper; c'est qu'enfin nous sommes désespéré de voir se perdre ses hautes facultés. M. Horace Vernet possède mieux que pas un homme de l'école moderne la justesse et la vivacité du mouvement. Son geste est toujours merveilleusement vrai, ses groupes ont une unité parfaite, tous les personnages qui les composent ont une spontanéité d'action extraordinaire; sa peinture, quand il veut, est belle et solide, il a fait le plafond de LA BA-

TAILLE DE FONTENOY. Il a fait aussi LA BATAILLE DE MONTMIRAIL ! Tant d'admirables qualités n'appartiennent qu'à un peintre né, et M. Horace Vernet pouvait être un grand peintre. Comment ne pas déplorer de le voir jouer ainsi avec son talent ! Comment lui pardonner de s'être montré lui-même à son chevalet, la palette d'une main et le fleuret de l'autre, au milieu d'un tas de fous désœuvrés ? L'artiste, dans notre siècle philosophe, est devenu, plus qu'en aucun autre temps du monde, un prêtre remplissant un ministère ; s'il n'apporte pas dans son sacerdoce toute la gravité qu'il comporte, il fait banqueroute à sa mission et reste aussi coupable qu'un mandataire infidèle. L'homme de génie doit à la société tous les efforts de son génie. Le poète a des devoirs comme le dernier des citoyens. Sans doute il est agréable de pouvoir dire : « J'ai fait ce drame en trois semaines, j'ai achevé ce tableau entre Eugène qui battait de la caisse comme un sourd, et Ernest, qui faisait crier mon singe comme un aigle. » C'est d'une étonnante et prodigieuse facilité ; mais que s'en suit-il ? l'œuvre est incomplète, imparfaite ; et avec tout le talent possible, on arrive à n'avoir plus aucune action sur ses contemporains, à n'être plus qu'un amuseur de peuple, dont la postérité ignorera même le nom.

V. SCHOELCHER.

LES FORÇATS.

§ II. — Le Cachot.

Il faut rendre justice à l'ordonnateur, tout est admirablement établi dans ce monde : nous ne périrons pas faute de contrepoids ; le monde moral a ses antipodes comme le monde physique ; tout *alpha* trouve son *omega ;* Rotschild balance Duclos ; le Panthéon regarde la Morgue ; Londres, la populeuse, a, sous ses pieds, l'île déserte de Bligh. Quand nous sommes chaudement dans une loge aux Italiens ou à l'Opéra, il y a quelque chose, de par la France, qui sert de pendant à cette loge ; nous avons trouvé ce pendant ; c'est une loge aussi.

Nous montrâmes notre billet à l'ouvreur, et il nous fut permis d'entrer. Nous étions munis de flambeaux comme pour les catacombes ; il fallut du temps à la lumière pour se faire jour dans ces ténèbres d'un noir compact ; toutes les précautions ont été prises pour en exclure jusqu'à l'atome égaré d'un rayon de soleil. Le soleil a tout vu dans ce monde ; il descend au fond du puits du tropique ; mais il ne visite jamais ce cachot. Nous entrevîmes là, sur un étalage de pierre, sept fantômes vivans : ils avaient des balancemens de bêtes fauves, et parlaient une langue rauque.

L'odeur de cette ménagerie était intolérable; je pris des forces dans ma raison, afin de résister; Monnier, qui a le dévouement courageux de l'artiste, se mit tranquillement à dessiner au flambeau cette horrible scène.



Ces prisonniers sont des forçats intraitables, qu'on ne peut plus mettre aux galères puisqu'ils y sont, ni fustiger parce qu'ils sont blasés sur les coups, ni envoyer à l'hôpital parce qu'ils sont en bonne santé, ni tuer parce que leur nouveau crime s'est arrêté juste à la peine de mort, ni renfermer dans une prison claire et commode, car on les mettrait à leur aise en les affranchissant ainsi du travail. Que faire donc de ces hommes? Dans la société ils se sont rendus criminels, et la société les a envoyés au bagne; mais le bagne à son tour se constitue société, et lorsque ses citoyens déchirent son code, alors s'ouvre le formidable cachot : c'est le bagne du bagne.

Tous les raisonnemens de la philanthropie viennent échouer là. A qui la faute? A Dieu, aux hommes, à la loi? Qui le sait! L'humanité nous crie qu'il est odieux de jeter des coupables dans un souterrain, de les priver d'air et de lumière, de les condamner à une faim éternelle avec une ironique nourriture de quelques onces de fèves; de leur refuser ce qu'on accorde aux lions captifs, un soupirail et un rayon de soleil. La société, qui tremble toujours pour sa vie, répond que ce sont des criminels indignes de pitié; des êtres incorrigibles, qui connaissaient la punition et qui l'ont bravée; des hôtes formidables, dont le voisinage est périlleux même au bagne; des créatures exceptionnelles dont personne ne veut, pas même le bourreau.

La philanthrophie est en lutte perpétuelle avec la loi; la première donne de bonnes et touchantes raisons dans ses plaidoyers; la seconde a l'air de se défendre victorieusement : quand on résume les débats, on se rend souvent coupable soi-même d'un déni de justice.

Ce qu'il faut avouer, c'est que la société, comme nous l'avons faite, est très-difficile à régir; nous portons la peine de quatorze siècles d'existence en corps de nation; chaque génération a légué à sa fille son héritage d'immoralité; aujourd'hui ce trésor de legs accumulés nous est pesant. On dit qu'il faut moraliser les hommes : mais voilà mille huit cent trente-cinq ans qu'on les moralise; la série des sermons évangéliques prononcés depuis Jésus-Christ, imprimée en petit texte, servirait d'enveloppe au globe entier : chez un peuple de trente-trois millions de têtes, vous trouverez toujours de quoi garnir les chiourmes de Brest, de Toulon, de Rochefort, quand vous enverriez un Fénelon dans chaque famille. Ensuite, voyez ce qui arrive : vous croyez avoir jeté toute votre lie sociale dans un bagne, eh bien, ce bagne est encore tourmenté par des crimes intérieurs qui ne ressortent plus de la juridiction ordinaire de la société; il faut que ces crimes soient encore punis : comment? inventez.

On devrait prévenir ces crimes.

Il n'y a que deux manières de prévenir des crimes, comme il

n'y a que deux motifs qui retiennent les hommes dans le bon chemin :

> Oderunt peccare mali formidine pœnæ,
> Oderunt peccare boni virtutis amore.

Le Code, ou la morale : l'un est parfaitement connu du criminel ; il n'en déchire l'article qui le menace qu'après l'avoir lu : l'autre est dans un bagne, comme en beaucoup d'autres lieux, un nom vide de sens.

Ce nom isolé de morale a d'ailleurs quelque chose de sec et d'athée qui serait d'un vain secours à qui voudrait réformer les mœurs d'un bagne pour en prévenir les crimes. La religion vaut mieux ; d'abord elle apporte avec elle la vraie morale, et ensuite elle peut produire de beaux fruits, si elle se révèle parmi les chiourmes avec sa pompe naïve, ses cérémonies touchantes, ses versets de consolation. Dans le malheur consommé, rien ne remet l'ame à la quiétude comme la prière de la chapelle, la messe du dimanche, celle qu'on entendait en famille, à l'âge où tous les cœurs sont purs. Eh bien ! on dit la messe au bagne tous les dimanches, et le prêtre explique l'évangile du jour : nous avons assisté à cette cérémonie, et nous avons presque désespéré de la moralisation. La chapelle est un vestibule qui peut à peine contenir cinquante personnes. Le choix de cette étroite localité fait présumer justement que l'auditoire n'a jamais été nombreux et ne peut l'être. Une heure avant l'*introït*, deux sacristains galériens construisent l'autel ; ils y placent une nappe jaunie, six vases de fleurs artificielles, six flambeaux indigens, et une croix. Le prêtre arrive : il est convenu qu'un prêtre de bagne sort des rangs les plus obscurs du sacerdoce ; c'est un homme qui reçoit, moyennant indemnité, la corvée de la messe dominicale ; le métier perce trop sous la chasuble. Les dévots se placent au pied de l'autel ; ce sont ordinairement des vieillards, qui suivent, à genoux, dans un Paroissien dévasté, les *versets* et les *répons ;* les indifférens sont debout, et acceptent la messe comme une distraction hebdomadaire : rien d'ailleurs ne peut les arracher momentanément à leur idée

fixe de réclusion; à droite et à gauche, cette chapelle d'occasion leur montre ses deux nefs; ce sont deux longues salles, ornées de grabats; ce sont deux dortoirs de galériens; l'odeur grasse qui s'en exhale neutralise la vapeur du grain d'encens brûlé sur l'autel. Dans cette grande population du bagne, on trouve donc cinq ou six vieillards qui prennent la messe au sérieux; tous ont été appelés, voilà ceux qui sont venus! Il y a quelque chose de touchant dans l'expression religieuse, dans la pose décente de ces rares prédestinés qui prient avec ferveur, sous la livrée rouge du bagne; il n'est pas permis d'élever contre la sincérité de leur foi le moindre soupçon d'hypocrisie; tout est conviction et vérité dans le mouvement de leurs lèvres, dans les frissons de leurs doigts desséchés, dans l'incarnat mystique de leurs joues creuses, dans cette expansion de regards qui les lie au sacrifice de l'autel. Ces vieillards sont à mes yeux les hommes les plus vertueux du monde : si la messe ne servait qu'à consoler un instant ces existences flétries, il faudrait bénir la messe; si tous les forçats ressemblaient à ces doyens du crime, il faudrait fuir le monde et aller respirer la sérénité de la vertu dans un bagne. Voilà tout ce que la sonnette dominicale a pu convoquer de néophytes! Dans ce quart d'heure d'évangélique rosée que la religion donne à l'enfer terrestre, quelques langues d'élus sont rafraîchies : au-dehors, l'indifférence, la raillerie, l'incrédulité, l'impénitence finale, le crime obstiné, le désespoir sombre, la résignation stupide, toutes ces abstractions personnifiées s'entassent, se roulent, s'endorment sur des grabats à mille places, pour fêter le jour de la cessation du travail. Le dimanche n'est le jour du Seigneur que pour cinq ou six forçats à cheveux blancs.

L'*ite missa est* est prononcé; la vision religieuse s'évanouit. Le prêtre fuit comme le Panthée de Virgile, en emportant ses dieux et les choses sacrées; l'autel s'écroule; la chapelle redevient le parloir des gardes-chiourmes : dès que la sonnette du clerc se tait, le bruit des ferrailles recommence. Le quart d'heure d'évangélisation ne recommencera que dans huit jours : personne ne s'en plaint ni ne s'en soucie. Il faudrait un père Bridaine qui se dévouât cou-

rageusement, et sans regarder en arrière, au service spirituel des bagnes; un prêtre qui aurait la physionomie, les gestes, l'organe, l'entraînement, l'organisation physique qu'exigerait une aussi terrible mission, et qui se condamnerait à une œuvre aussi méritoire, comme d'autres se condamnent au silence infructueux du trappiste, à la réclusion contemplative de la Chartreuse, aux voyages évangéliques de la mer du Sud ou du Japon. Mais voilà ce qu'on ne trouve plus. Beaucoup se dévouent à prêcher à Saint-Thomas-d'Aquin devant un auditoire parfumé de femmes heureuses, pas un Bridaine ne se lève pour aller planter sa chaire au milieu des chiourmes de Brest, de Rochefort, de Toulon! En France, nous ne faisons depuis long-temps qu'inventer des théories et des mots; nous parlons humanité, religion, justice, morale, civilisation, mieux qu'on n'en a parlé avant nous; nous savons tout ce qu'il faut faire pour rendre le monde meilleur, mais nous ne faisons rien; on se contente de savoir, on est répulsif à l'application. Alors, ne nous plaignons plus du spectacle de la maladie, puisque nous n'avons pas le courage du médecin.

Au reste, ce n'est que dans le pur intérêt de l'humanité qu'on est amené à ces réflexions; car on dirait que ces misérables prennent à tâche d'éloigner d'eux l'intérêt qui se lie aux infortunes extrêmes, méritées ou non. Ils auraient si peu à faire, si peu à dire pour arracher les larmes. On pleure à la Comédie-Française, devant une actrice qui ment merveilleusement au public; on donne si souvent des pleurs vrais à des malheurs faux; et ici, dans ce théâtre où rien n'est menteur, ni le personnage, ni le décor, ni le public, on se croit quitte envers l'humanité en payant quelques plaintes, en jetant quelques syllabes décousues de compassion à ce lamentable dépérissement de l'homme physique, de l'homme moral; et qui sait encore si la fibre secrète qui éveille notre pitié n'est pas une fibre d'égoïsme, si elle n'est pas excitée, à notre insu, par cette pensée : *Si j'étais là comme eux?* Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces malheureux ne songent pas même à jouer le malheur; cela leur serait pourtant si aisé! Il y a d'ingénieux mendians qui se peignent des plaies à fleur de peau pour provoquer

*

l'aumône et la compassion. Ceux-ci n'ont rien à peindre : un seul mot tombé de leur bouche avec un accent emprunté à la vérité, un seul soupir de peine flagrante, nous gonfleraient le cœur, à nous qui entendrions ces notes dolentes de la souffrance consommée. S'il nous est déchirant d'entendre dire : *Je suis bien malheureux!* à un acteur aimé, riche et applaudi, que ferions-nous devant ces parias enchaînés, qui murmureraient à notre oreille un seul : *Ayez pitié de moi?* Mais ce ne sont pas là les mœurs de la communauté du bagne : l'extrême malheur y est fanfaron, absolument comme le bonheur dans notre société. Sans doute ils ont entre eux des heures secrètes et mystérieuses où ils échangent de désolantes paroles ; mais en présence des visiteurs, ils tiennent à honneur de faire de l'insouciance et de la gaieté. Alors ce sont tous des Régulus qui se roulent en riant sur la pointe des clous, des Scévola qui badinent avec le tison qui ronge leurs os. Voilà la définition de l'honneur au cachot du bagne.

Nous en avisâmes un, jeune, vif, gai, complétement nu, moins les chairs ferrées : c'était le héros de la prison ; ses camarades lui donnaient quelque déférence. J'ignore si nous sommes nés pour l'égalité ; mais dès que six hommes sont réunis quelque part, même dans un cachot, ils ont la manie de créer une espèce de roi et de se soumettre à lui. Ce jeune homme avait une mobilité si perpétuelle de mouvemens, que Monnier était forcé de le dessiner au vol. « De quel pays es-tu? lui dit Monnier. » Le forçat répondit lestement : « De Paris, » et il se mit à faire des soubresauts comme un mandrille. Après une longue pause, nous lui adressâmes cette nouvelle question : « Et où demeures-tu, à Paris? — Faubourg Saint-Germain, nº 27. » Cette réponse fut suivie des éclats de rire de ses camarades, qui d'ailleurs riaient de tout ce que faisait ou disait le jeune galérien.

Nous leur donnâmes du tabac en assez grande quantité ; ils se jetèrent dessus, comme des tigres sur une proie. Le pain ne vient qu'après le tabac, dans les besoins de la vie malheureuse et prisonnière. Pendant qu'ils partageaient en portions égales, avec une joie touchante, cette gratification tant désirée, nous remarquâmes qu'ils

se communiquaient entre eux quelque idée qu'ils n'osaient pas nous soumettre. Le Parisien se chargea de porter la parole. Il prit une pose aussi décente que sa nudité pouvait le permettre et nous demanda un peu de tabac à priser. Cette espèce de tabac n'avait pas été comprise dans notre gratification. Nous envoyâmes un garde au bureau. Le nouveau cadeau arriva un instant après et fut accueilli par des applaudissemens, comme autrefois un galion de Lima sur la côte de Lisbonne. Le tabac fut déposé précieusement dans une boîte commune, où chacun se vota le droit de puiser à son tour, mais avec discrétion. Ainsi, dans ces momens de délices, tout fut oublié : tortures, ferrailles, carcans, stigmates, cachot, liberté. Le bonheur de six hommes fut estimé deux onces de tabac.

Voilà la définition du bonheur au cachot du bagne!

Quand on s'est volontairement enfermé ainsi, avec ces malheureux, dans ce terrible cachot, on éprouve, par intervalles, une émotion singulière; il vous semble que le retour au monde libre vous est interdit, qu'on s'est fait victime d'un guet-apens, et que c'est tout-à-fait sérieusement que la porte verrouillée s'est refermée sur vous. Cette folle émotion qui vous tourmente n'est pas à dédaigner; on s'y abandonne même avec plaisir, comme lorsqu'on s'amuse à gagner des vertiges sur le bord d'un précipice défendu par un parapet. Nous avions passé trois grandes heures sous cette voûte plate et gluante, en compagnie de ces fantômes, et n'ayant d'autre clarté que celle qui mourait autour de notre chandelle de suif. Je ne pouvais supporter plus long-temps l'air de cette cage, si toutefois cette cage a de l'air; je me fis ouvrir la porte, et je sortis précipitamment avec toute la folle joie d'un prisonnier qu'on délivre.

C'est alors, en se retrouvant sous le ciel, que tout paraît serein autour de vous. Dans le passage subit du cachot au bagne, il y a une sensation qu'on n'éprouve que là : le bagne vous semble peuplé de gens heureux; les visages des forçats sont gais; leurs travaux n'annoncent rien de pénible; ce sont des ouvriers, en camisole rouge, qui gagnent leur vie à calfater des vaisseaux, à bâtir des

cales couvertes, à creuser des bassins, à scier des poutres, à tresser des câbles. Comme on a toujours devant ses yeux les spectres noirs du cachot fétide, on trouve naturellement que la misère du forçat libre est du bonheur, et du bonheur qui peut être envié. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une position qui porte envie au cachot, mais à coup sûr le cachot porte envie au bagne. En sortant du hideux souterrain, on retire bien des plaintes trop tôt données à la chiourme; on contemple avec un sang-froid stoïque le chantier immense arrosé par tant de sueurs. C'est un chantier plein de gaieté, de vie et de soleil; c'est une plage, où la Méditerranée elle-même s'emprisonne; où les vaisseaux de ligne viennent se reposer comme dans une hôtellerie; où des merveilles d'architecture s'équarrissent à l'égyptienne, sur des bases aux larges talus. Qui sait? peut-être est-ce un bien que l'invention de ce cachot: il y a entre la combinaison fortuite du cachot et du bagne, une chance de bonheur relatif qu'on doit bien se garder de détruire, dans ces localités souffrantes, où le bonheur se fait ce qu'il peut. Il faut que le cachot voie son paradis dans le bagne libre et le bagne libre son enfer dans le cachot. Voilà tout ce que la société peut donner de factices consolations à ceux que Dieu même ne console plus.

MÉRY.

CHRONIQUE.

Le crédit demandé par le ministre de la marine a soulevé devant la chambre la question de l'émancipation des noirs. M. Isambert, le mulâtrophile, a parlé au nom des hommes de couleur. M. Mauguin, député des colonies, a défendu les intérêts des blancs; il a évoqué les souvenirs de Saint-Domingue, et demandé grâce pour les colons, qu'il ne faut, après tout, ni ruiner ni livrer au couteau des esclaves. Les ennemis de M. Mauguin disent qu'on lui paie ces nouvelles sympathies 20,000 francs par an. Ils oublient trop facilement que M. Mauguin est avocat, et qu'à ce titre ses mandataires ont le droit de lui demander de la plaidoirie pour leur argent. Au reste, si l'on prétend que la philanthropie exige l'émancipation des esclaves, il ne faut pas contester que l'humanité et la justice doivent protéger la vie et les biens des créoles. Ensuite pourquoi les hommes de couleur ne donnent-ils pas le premier exemple en affranchissant les nombreux nègres dont ils sont propriétaires? La chambre a voté le crédit, persuadée qu'on juge assez mal d'aussi loin une question difficile à résoudre sur les lieux mêmes.

Toutes les mesures d'ordre et de sûreté sont déjà prises pour le procès d'avril, et dans les premiers jours du mois de mai les débats vont commencer.

— Sur la route de Pantin, un repaire de chiens féroces, de taureaux écornés, d'ânes pelés et d'ours borgnes, a le privilége d'attirer depuis long-temps l'élite des bouchers et des marchands de chevaux qui viennent mettre aux prises leurs vigoureux boule-dogues. Ces scènes de carnage se passent le dimanche et le lundi, sous la présidence du sieur Monroy, fondateur et propriétaire de l'établissement. Hier samedi les loges agrestes et

mal closes de ce cirque étaient garnies de jeunes gens à la mode et d'amateurs d'animaux. Des équipages élégans, des livrées brillantes animaient les abords de la barrière, et les fanfares de Tellier charmaient les nombreux spectateurs qu'avait attirés une solennité singulière. Plusieurs personnes avaient passé avec M. Monroy un marché d'animaux. Il s'agissait d'un combat à mort entre un taureau et des chiens. Un taureau tout neuf avait été acheté. La pauvre bête est entrée parée de rubans, de fleurs et d'oripeaux, comme une jeune mariée. Des chiens sans nombre, d'un courage éprouvé, lui ont livré bataille; mais, jeune et sans expérience, l'animal s'est mal défendu, et n'a brisé les reins que d'un ou deux chiens. On a demandé grâce pour lui et réclamé le taureau de l'administration, vieux soldat chevronné, couvert de cicatrices, comédien consommé qui a rugi, rué, lancé dans l'espace les dogues les plus téméraires. Trois d'entre eux sont restés suspendus pendant cinq minutes à la peau de son fanon, pendant qu'un quatrième, acharné sur sa langue, lui en dévorait la moitié. Le combat en est resté là, et les spectateurs sont allés juger, dans le chenil, des suites de cette terrible lutte. Un chien gisait mort, un second avait la mâchoire brisée, un troisième les reins cassés, un quatrième râlait.

Avant le combat du taureau, un âne avait eu maille à partir avec des chiens : ceux-ci lui faisaient payer, par de cruelles morsures, les intelligentes ruades dont il les régalait. Plusieurs duels de chiens avaient aussi ensanglanté l'arène; mais aucun de ces animaux n'avait été tué sur place, et, malgré les sollicitations de toute l'assemblée, M. Monroy n'a pas voulu faire battre le célèbre ours CARPOLAIN, attendu qu'il était affiché pour le spectacle du lendemain, et qu'il aurait été forcé de faire *relâche* par indisposition subite; ce que les habitués de l'Opéra pardonnent quelquefois, mais ce que ne tolèrent pas les habitués du Combat.

— L'Académie des sciences morales et politiques a tenu hier sa séance annuelle, sous la présidence de M. le duc de Bassano. M. Charles Comte a lu une longue notice sur M. Garat, qui ne fera pas oublier les Mémoires de M. Suard. Les honneurs de la séance ont été pour M. Mignet. Le jeune académicien a lu un morceau historique fort remarquable : LUTHER A LA DIÈTE DE WORMS, qui a été plusieurs fois applaudi par l'assemblée. M. Cousin n'a pu lire la dissertation qu'on avait annoncée sur le *Sic et Non* d'Abailard. Nous en voulons à M. Comte de son interminable notice qui nous a privés de la parole de M. Cousin. Nous avons remarqué Mme Thiers et Mme Dosne, qui sont toujours en grand deuil de leurs illustres parens, l'empereur d'Autriche et le roi de Portugal.

— Le second Concert historique de M. Fétis, annoncé avec tant de bruit, n'a pas eu lieu, comme on s'y attendait. M. Fétis, qui avait fait savoir, à son de caisse, au public parisien, qu'il avait rapporté de Belgique *une grande quantité d'instrumens du seizième siècle;* les a prudemment laissés à la frontière. En dépit des promesses de M. Fétis, on n'a vu à son premier concert ni la queue d'un rebecque, ni le manche d'une viole d'amour. M. Fétis manquait même de basses du dix-neuvième siècle, et il y suppléait en frappant à grands coups de poing sur son piano. Il est vrai que les auditeurs avaient, pour se dédommager, les petits discours d'intermède de M. Fétis, en langage demi-belge et demi-flamand, et composés avec le goût et la grâce que met M. Fétis dans ses feuilletons du Temps. Imaginez la joie d'un public assemblé pour entendre un feuilleton de M. Fétis, et de la bouche de M. Fétis encore!

A propos de feuilletons, nous dévoilerons pour aujourd'hui un coin de l'industrie toute belge de M. Fétis. Ce grand compositeur s'élance de temps en temps de Bruxelles, où il fleurit sous l'œil du roi Léopold, pour s'abattre sur nos chanteurs, nos musiciens et nos directeurs de théâtres, qu'il vient sommer très-poliment de contribuer à ses concerts, les uns par leur voix et leur talent, les autres par les sujets distingués que réclame M. Fétis pour exécuter les partitions qu'il déterre..... à la Bibliothéque royale, et qu'il oublie quelquefois de rendre. Malheur au chanteur et au musicien rebelles! malheur au directeur récalcitrant! M. Fétis tient sur sa tête la foudre toute prête à les frapper, témoin M. Véron et son Opéra, à qui M. Fétis vient de faire expier, par un aigre feuilleton du Temps, le crime de n'avoir pas soutenu le concert historique de la voix de Nourrit et de Mlle Falcon. La Revue musicale, de M. Fétis, se joindra sans doute au Temps pour accabler M. Véron, qui n'a pas compris toute l'importance des concerts de M. Fétis.

M. Fétis joue de malheur. L'an dernier encore, un programme qui promettait monts et merveilles, mentit comme un programme, et le public en murmura violemment; à quoi M. Fétis, s'avançant sur le bord de la scène, répondit en professeur, et invita les mécontens à aller reprendre leur argent au bureau du contrôle. L'invitation était hardie, car déjà quelques hommes noirs, gens de mauvaise compagnie, qui s'acharnent à suivre M. Fétis, surtout à l'heure des recettes des concerts historiques, s'étaient emparés de celle-ci. Le marquis de Chastellux rassembla un jour tous ses créanciers dans sa cour, et leur proposa de chanter avec lui un air d'Armide. Si M. Fétis faisait exécuter cette petite scène *historique* dans un de ses concerts, nous pensons qu'elle y ferait très-bien. Peut-être que ce jour-là les exécutans ne lui manqueraient pas.

Nous supplions le roi Léopold, qui n'a encore rien fait pour nous, et à

qui nous avons donné une femme, la citadelle d'Anvers, un million de dot qu'il touchera bientôt, et tant de bons ouvrages à contrefaire, de nous reprendre le plus tôt possible M. Fétis-le-Belge, et de le décorer de la croix de Léopold. C'est une récompense qu'on lui doit pour nous avoir dispensé d'entendre les discours nasillards dont nous menaçait son second concert historique.

— THÉATRES. — VAUDEVILLE. — ANACHARSIS. — Arnal est encore le héros de cette excellente bouffonnerie, dans laquelle il joue le rôle d'un neveu dissipateur, qui veut faire épouser sa tante à n'importe qui, parce qu'il a entendu dire que les oncles payaient toujours les dettes de leurs neveux.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — LA TRAITE DES NÈGRES. — Franconi a transformé ses grognards en pirates, en écumeurs de mer, en négriers, de même que Napoléon fit un jour des fantassins avec ses marins de la garde. Il a démonté ses redoutes, porté ses canons à bord d'un brick armé en course, et fait à grands coups d'espingole un plaidoyer en faveur des nègres; et, il faut le dire, ce plaidoyer bruyant, brutal comme la poudre, était plus attendu, plus désiré que la philanthropique homélie de M. Isambert, le défenseur-né de toutes les peaux d'un blanc équivoque. On a vu souvent, par un délicat procédé, des théâtres rivaux s'entendre pour représenter, le même jour, deux ouvrages composés sur le même sujet; témoin LES DEUX PÈRES GORIOT, du Vaudeville et des Variétés. Le même accord entre le Cirque et la chambre des députés nous a donné, à un jour seulement d'intervalle, la discussion du crédit de la marine et *la traite des nègres;* la discussion a servi de prospectus au mimodrame, et le mimodrame est venu en aide à M. Isambert.

La capitaine Léonard, négrophile, négromane, négrolâtre, comme ne l'est pas même M. Isambert, a été forcé de prendre à son bord une cargaison de nègres; chemin faisant, ces esclaves témoignent le plus grand désir de recouvrer la liberté. Cela est assez naturel, vu l'état de gêne où l'on tient les nègres dans un vaisseau; cela est même pardonnable à ces pauvres diables, comme aux moutons empilés dans des claies au marché de Sceaux, comme aux hannetons que les petits prolétaires de Paris emmagasinent dans un bas de laine, comme aux jeunes chats que les tondeurs du Pont-Neuf enfouissent dans une cage. Mais ce qui est peu naturel et peu pardonnable, c'est la bonhommie du sieur Léonard, qui donne la clef des mers à la cargaison noire, la place délicatement sur les chaloupes, et fait échouer son brick. En bonne justice maritime, Léonard devrait être

fusillé. On le dégrade simplement; il déblatère contre la société en général, et lui jure haine à mort. La reconnaissance est allée se placer sous l'épiderme huileux de Barkam, le chef des esclaves délivrés par Léonard; et un beau soir, sur le pont d'un navire anglais, trente hommes armés, rampans, silencieux, et noirs comme des sangsues, se glissent auprès des hommes de quart, les égorgent, et donnent à leur libérateur le commandement du vaisseau capturé, qui va désormais arborer un pavillon noir, et s'appeler LA JUSTICE. Voilà un équipage de corsaire!

Par une suite d'incidens tellement intéressans qu'ils ont absorbé notre attention, Barckam retourne dans sa patrie, auprès du roi des nègres. Celui-ci est un homme entreprenant, guerrier et coquet, qui a besoin de sabres, de pistolets et de petits miroirs. Il veut acheter tous ces objets à des négriers, moyennant une partie d'esclaves, et, n'ayant pas un nombre suffisant de prisonniers, bat monnaie avec ses propres sujets. Barckam se trouve compris dans la livraison et enchaîné à un poteau, avec son vieux père dont la tête commence à grisonner et offre déjà l'aspect d'un gros pruneau de Tours passé au sucre. Il est bientôt délivré par Léonard et son équipage, qui livrent bataille au roi marchand de chair noire et aux négriers ses acheteurs. Dans cette immense bagarre, Barckam voit tuer à ses côtés son vieux père, dont la tête est aplatie par un coup de crosse. Pour modifier la métaphore, cette tête, ci-dessus comparée à un pruneau, ne ressemble plus qu'à une poire tapée.

Il faut avouer que jusqu'à présent la question nègre n'a pas fait un pas, et que M. Isambert n'est pas débordé. Nous avons un guet-apens suivi de meurtre, commis par les esclaves sur un équipage anglais ivre et endormi; nous avons encore un roi nègre qui vend les hommes de sa couleur et ses sujets, au besoin; et pourtant ce roi affiche de grands sentimens religieux. Tout à l'heure il s'inclinait, avec son peuple, devant la sainte image d'une grenouille de bois. Le bon goût de sa toilette, la coupe de son manteau, le prolongement candide de son museau et ses belles manières de prince grenouillicole nous donnaient meilleure opinion de son humanité. Mais Barckam va bientôt réhabiliter sa race.

A fond de cale du corsaire *la Justice* se trouve un ennemi personnel de Barckam; c'est un noir méchant, traître, insupportable comme son nom de Maffouc. Barckam désire qu'il soit fusillé; et il est fusillé. Il reste encore un prisonnier, autre ennemi personnel de Barkam; c'est un blanc, un négrier, bon diable, joueur, dissipé, insignifiant comme son nom de Frédéric. Barckam désire qu'il soit fusillé, et il n'est pas fusillé. Pourquoi ne pas donner à ce bon nègre tout ce qu'il demande? il me semble qu'un nègre n'a qu'à parler et qu'il doit être fait selon sa volonté. Mais c'est le propre frère, le frère négrophobe de Léonard le capitaine négro-

phile du corsaire. Barckam réclame, s'indigne, s'insurge et finit par entendre raison. Voilà un beau trait de couleur.

Le corsaire est rencontré par le navire négrier dont l'équipage fut si subitement attaqué par Léonard. Un combat est inévitable. Branle-bas général! canonniers à vos pièces! Les deux ennemis sont face à face, qui se crachent des balles et des boulets. Pendant que des lueurs mortelles éclairent l'embrasure des sabords, des manœuvres hardies rapprochent ou éloignent à propos le navire à qui est destinée la victoire. Un abordage furieux précipite sur le pont du négrier des corsaires hérissés de haches, de pistolets et de tromblons; un nuage de fumée chaude et transparente enveloppe dans ses replis ondulés cette scène de carnage, dans laquelle se dessinent des profils de nègres, des sabres à larges lames, des fusils en joue. Aux vergues, dans les haubans, se balancent des mousses, des matelots négriers et pirates, qui ont préféré aux rigueurs de l'uniforme le pittoresque du costume de fantaisie. Aussi voit-on de larges têtes de matelots envahies par les cheveux et la barbe, couvertes de chapeaux à grands bords. Les jambes et les bras nus, le poignard aux dents, l'espingole à la main, ces forbans courent partout où il y a une balle à envoyer, un boulet à loger. Les noirs prennent part au carnage et concourent à l'ensemble de cet admirable tableau. Enfin la lutte cesse; car le terrain vient à manquer sous les pieds de l'un des deux adversaires. Le brick *la Justice* est vainqueur; il a déchiré le flanc de son ennemi, éventré ses voiles, rasé ses mâts, broyé ses canons, égorgé ses hommes; le négrier est coulé bas; enseveli dans un linceul de fumée, il s'abîme dans les flots de l'océan, au bruit terrible du canon, aux cris de joie féroce de l'équipage victorieux.

Ce récit n'a pas la prétention de traduire les émotions que cette scène produit sur les spectateurs. Quand même les mots de la langue laudative ne seraient pas émoussés, ils ne pourraient faire comprendre tout le grandiose de ce combat naval. Jamais l'art du décorateur n'a été poussé si loin; car il ne s'agit pas d'un vaisseau vu de profil, de trois quarts ou de face, d'un vaisseau dont la proue entre dans la coulisse, dont le mât se perd dans les frises du rideau; mais d'un vaisseau véritable, tout entier, manœuvrant avec tout son équipage sur le pont, faisant feu de bâbord et de tribord. Par une invention dont il n'y a pas d'exemple au théâtre, ce navire, qui a trente-sept pieds de long, exact et complet dans toutes ses parties, est agité par un mouvement continuel de roulis et de tangage, et vire de bord pour faire feu de toutes ses batteries. C'est l'idéal de l'illusion théâtrale; c'est une de ces merveilles comme savent en trouver les directeurs du Cirque, hommes honnêtes et consciencieux, les seuls qui donnent au public ce qu'ils promettent, et souvent plus qu'ils n'ont promis.

Ce dernier tableau n'est pourtant pas le seul qui ait coûté des efforts, du travail et de l'intelligence; l'acte du ballet est charmant; la lutte et les danses des jongleurs noirs ont surpris par leur bizarrerie et par leur couleur toute nouvelle et peut-être locale. Il est impossible de voir rien de plus amusant que ces poses grimaçantes, ce cliquetis de bâtons et ces tours de force. Ce ne sont plus les nègres du vieux mélodrame, disant : *maître, à moi!* parlant les doigts en l'air; mais de vrais nègres, habillés d'après les dessins de voyageurs dignes de foi. La musique de ce ballet est pleine d'originalité et de mouvement. On peut prédire à LA TRAITE DES NOIRS un de ces succès-monstres comme on n'en voit plus. Le public sait que, pour cette pièce, le Cirque a dépensé un argent fou, et il se hâtera de rembourser le Cirque.

Heureux Franconi, toutes les gloires vous sont réservées : vous avez commandé nos armées de terre, conduit nos soldats en Russie, en Égypte, en Espagne; vous avez gagné sur le champ de bataille vos grades de généraux, de maréchaux de France, il y a place pour vous à présent dans les rangs de la marine. L'honneur de notre pavillon vous est confié. A partir d'aujourd'hui, vous avez des amiraux dans la famille.

Sur les débris du navire négrier, au milieu des flots encore furibonds, un acteur est venu nommer les auteurs de LA TRAITE DES NOIRS : MM. Desnoyers et Alboise; les décorations sont de MM. Philastre et Cambon; le ballet, de M. Paul; la musique, de M. Francastel : on a voulu savoir le nom du machiniste, et le même acteur a proclamé M. Sacré; c'est le quart d'un bon juron de matelot.

— M. Alex. Guiraud, de l'Académie-Française, vient de publier, chez le libraire Levavasseur, un nouvel ouvrage, FLAVIEN, sur lequel nous reviendrons prochainement.

— La première et la seconde livraison de la traduction en vers de l'ÉNÉIDE, par M. Barthélemy, ont paru chez l'éditeur Perrotin, place de la Bourse. Ces deux livraisons comprennent le premier et le second chant. Nous consacrerons prochainement un article à cette importante publication.

— Dimanche prochain, 3 mai, M. H. Berlioz donnera, au Conservatoire, un grand concert dans lequel on entendra le singulier ouvrage intitulé MÉLOLOGUE, qui fait suite à la Symphonie Fantastique, et n'a pas été exécuté depuis trois ans. M. Geffroy, du Théâtre-Français, récitera le rôle de l'artiste. Dans l'intermède, M. Litsz jouera des variations sur la MARCHE D'ALEXANDRE de Moschelès; les exécutans, au nombre de cent vingt, seront dirigés par M. Girard.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEIZIÈME VOLUME.

Pages.

EVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XVII.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR
rue du Cadran, n° 16.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME DIX-SEPTIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

LES

PRÉDICATEURS DU CARÊME.

M. L'ABBÉ DU GUERRY. — M. L'ABBÉ COEUR. — M. L'ABBÉ LACORDAIRE.

— Quand je passe devant une petite église de village et que cette église est délabrée, moussue, ruineuse; que la porte en est fermée toute la semaine et fermée une partie du dimanche ; que l'orgue a été vendu pour subvenir aux frais de réparation ; que les vitraux donnés par un seigneur de l'an 1200 sont remplacés par des carreaux jaune-blanc de verre de Bohême ; que la moitié du clocher est enlevée, que la cloche est fêlée, et que toutes les marches sont revêtues de vieux lichens et cassées en vingt endroits, ce spectacle me semble l'un des plus tristes du monde. Je vois là le cadavre d'une religion : le cadavre d'une religion, c'est le cadavre d'une société. Temples des capitales, que m'importent vos souveraines pompes! Vous trouverez toujours des ambitions pieuses qui vous feront surgir de vos cendres, plus brillans, plus étincelans, plus grandioses. Dans les villages dont Paris est environné, on rencontre encore je ne sais combien de petites églises délabrées. C'était le centre et le foyer social des populations. Depuis un temps immémorial, les hommes y avaient prié, pleuré, espéré, tremblé. Toute la politique, toute la vie morale et même phy-

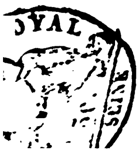
sique; naissance, mort, sympathie, amour, mariage; reposaient sur cette base unique : — l'église de la paroisse.

« Et voici la pierre angulaire détruite; le centre commun — anéanti!

» Je le répète, le cadavre d'une église fait peine; c'est le cadavre d'une société. »

Ainsi me parlait un jeune homme, un enfant de la génération nouvelle, un de ces étranges produits de la civilisation la plus complexe qui fut jamais. Bonaparte; et les cent-jours; et la congrégation; et les pamphlets de la restauration; et le néo-catholicisme; et les théories de Ballanche; et celles de Hégel; et le romantisme, et le saint-simonisme, et le magnétisme, lui avaient laissé leur empreinte. Ce n'était pas une intelligence confuse; mais il était de notre temps, il en avait reçu toutes les influences. Le doute et la critique dans lesquels il avait été élevé commençaient à ne plus lui suffire. Il reconnaissait le vide et le faux de la plupart des nouvelles théories; toutes ces voix prétentieuses, qui psalmodient si tristement leur hymne de régénération sociale, rendaient à son oreille un son fêlé, lugubre et misérable. Soit orgueil, soit force d'esprit, il ne pouvait se rejeter aveuglément au sein des superstitions anciennes; ses préjugés contre le catholicisme s'étaient augmentés et envenimés par un long séjour dans les contrées protestantes. Il avait besoin d'unité; il voulait croire : mais il ne prétendait pas abdiquer sa raison; et comme il était, avant tout, homme d'impressions naïves, comme il ne reculait devant aucune émotion noble, devant aucune pensée forte, il était malheureux de cette désharmonie.

J'aimais à l'entendre : il me représentait merveilleusement cette époque, sans lest et sans gouvernail, qui n'est pour ainsi dire amarrée à aucun point solide, et qui vogue de folies en folies et de grandes idées en grandes idées, sans trouver de havre qui lui convienne. On aurait pris mon ami tantôt pour un catholique, tantôt pour un disciple de Bayle, quelquefois pour un byronien désespéré ou pour un piétiste protestant. Il était de son temps,



je le répète, à une seule exception près : l'affectation lui manquait ; il ne prétendait pas à de hautes et profondes convictions ; il laissait à d'autres le masque d'un enthousiasme factice et la parodie de la sublimité. Aussi quand il me parlait, croyais-je entendre l'écho ingénu des secrètes pensées qui agitent ce temps-ci. Je rapporterai quelques-unes de ses paroles les plus caractéristiques.

Nous venions d'assister à je ne sais quelle inauguration néo-chrétienne :

« J'aimerais mieux, me dit-il, une indifférence complète qu'un essai absurde de régénération religieuse. Quand la piété se confond avec le mélodrame, et que l'on monte une église comme un théâtre, quel espoir reste, je vous prie, à la religion du cœur ?

» Nous avons vu mille petites religions essayer de naître ; la putréfaction de l'arbre donnait nourriture à cette végétation parasite. Aucune de ces communions ne s'appuyait sur une base ; elles trahissaient toutes une maladie sociale ; et, comme symptômes, elles avaient leur intérêt de curiosité : les unes s'épuisaient en cérémonies ; les autres renouvelaient quelques souvenirs du moyen âge. On voyait renaître la discipline de la Trappe, régie par les doctrines philosophiques. Tous ces apôtres, parmi lesquels des hommes de talent s'étaient enrôlés ; ces Mahomets et ces Christs des religions nouvelles vous ont-ils assez fait rire ? Comme ils se disaient et même comme ils se croyaient convaincus ! Évangiles improvisés, bibles corrigées et augmentées, intrépidité d'inspirations et prophéties sans miracles ! Enfant du dix-neuvième siècle, je maudissais mon doute ; je comparais ma vie inquiète à cette béatitude rayonnante, à ce beau sang-froid d'affirmation qui caractérisent tous les Messies de l'époque ! Mais cette foi que je leur enviais, l'avaient-ils donc ? D'où leur fût-elle venue ? n'étaient-ils pas à la fois dupes et trompeurs ? J'attendais qu'on m'éclairât, et je n'attendais pas longtemps. Tous ces fondateurs de religion passaient et ne revenaient plus ; en quelques mois ils étaient oubliés : c'en était assez pour me prouver qu'ils n'avaient point d'avenir. Puis eux-mêmes, quand je les reconnaissais sous leur nouveau maintien, ils me pa-

raissaient plus sceptiques dans la foule des sceptiques, qu'ils ne m'avaient paru croyans à la tête des croyans. Ils avaient dit, et vous savez sur quel ton : « le Christianisme a fait son temps, et » voici un culte qui vous convient; les prêtres ne peuvent plus rien, » nous leur succéderons ; la société ne va plus au sermon, nous » lui ferons la chasse et elle nous écoutera. » Ils avaient dit ces choses et bien d'autres encore; et cet antique christianisme, qu'ils insultaient par leurs généreux égards, n'élevait point la voix pour témoigner de sa vie! Nous prenions son silence pour un signe d'agonie, nous qui supposions que le fracas était la force, que les protestations étaient les croyances, et que la prise de possession était le *nec plus ultra* de la conquête !

» Cependant le temps a marché; nous nous sommes trouvés plus pauvres de nos richesses nouvelles. Toutes ces croyances n'aboutissaient qu'à détruire le dernier débris du lien social !

» Pourquoi avait-on prêté l'oreille à ces apôtres? C'est que l'on s'ennuyait horriblement : c'est que le vide de la politique sans cœur commençait à se montrer. On commençait à sentir que le bonheur et même le bien-être ne sont pas dans de grandes et interminables disputes; que cet éternel et furieux mugissement des partis en présence ne rapporte rien à personne. Et voilà l'espèce humaine qui reprend sa voie ordinaire et naturelle; elle se rejette dans son vieux et double domaine; ici le corps cherche la volupté à tout prix; là, l'ame demande des croyances. L'ame a soif de repos et de paix religieuse, pendant que le corps demande à tous les arts des jouissances effrénées. Tel est l'étrange spectacle qui nous est donné.

» Voyez en effet!..

» Il y a aujourd'hui un carême et un carnaval... deux choses qui n'existaient pas depuis long-temps. Le carnaval a relevé la tête; bruyant, orgiaque, emportant toutes les classes; il a ouvert les battans de tous les salons, enflammé des milliers de bougies, fait resplendir les glaces de tous nos banquiers, animé la verve de nos jeunes gens; je vous le dis, en vérité, je vous le dis, il y a eu Carnaval. C'est un changement de mœurs notable.

» Qui n'admirerait cette révulsion !

» Pendant que l'orgie redevient populaire, le christianisme occupe les meilleurs esprits. Sainte-Beuve et Lamartine, une foule de noms aimés et féconds, marchent dans une voie chrétienne. En vain des écoliers en cheveux blancs essaient encore de se moquer de tout. Notre génération sérieuse et juste, qui se dit toujours incrédule, porte dans son doute une tristesse qui est presque de la foi. Elle comprend trop pour oser rire. Elle a vu le néant de tant de gloires ! elle a été loin en philosophie, en histoire, en études d'art; elle a fait précipitamment le procès de Dieu, du monde, de la monarchie, de la république ! — « Une foi ! donnez-moi une » foi ! » s'écrie-t-elle. Il lui échappe des paroles navrantes et confuses qui jettent la société dans les troubles de l'attente. Poésie, art, roman, tout atteste ce besoin aveugle d'une conviction cherchée. Le siècle, c'est le Cyclope qui a perdu la vue et qui tâtonne, en hurlant, dans la profonde obscurité de sa caverne.

» Cette réaction, il y avait long-temps que l'art l'avait commencée. Il a tenté de nous rendre tout le passé; l'art veut vivre de ce qui a vécu. Il nous a donné du moyen âge à grands flots; il nous a rendu le Christ, les anges, les saints, les démons, l'enfer et tout le ciel, en peinture et en musique. La sphère de l'art s'est repeuplée de pensées chrétiennes; et l'on aurait pu prendre ce symptôme pour une dernière victoire du doute! Lorsque les croyances, en effet, deviennent Mythologie, leur mort semble assurée.... »

Partant de cette donnée, mon ami, toujours logique dans ses déductions, toujours incertain quant à ses prémisses, me prouvait savamment que la Religion avait chanté son hymne funèbre en devenant poétique. Il ne s'apercevait pas qu'il se contredisait lui-même et qu'il attestait la mort de la Foi dont il venait d'admirer la vie. Il ressemblait à ce monstre de Shakspeare, qui avait quatre jambes et deux voix, l'une flatteuse, l'autre tonnante ([1]). En ac-

([1]) Tempest. Ac. 2.

cusant son siècle de contradiction, il oubliait (ce qui arrive toujours) que lui-même offrait le plus naïf exemple des défauts qu'il avait signalés. Il fallait l'entendre plusieurs jours après, pendant que nous nous dirigions vers Saint-Roch, où M. l'abbé Cœur devait prêcher. Comme il faisait le procès à ce siècle dont il n'était que le résumé et l'image!

« Le grand événement, le grand étonnement des salons, disait-il, c'est la vogue de quelques prédicateurs. Leur voix a retenti, plus forte que celle de nos députés! Les aboiemens de la politique — vraiment! — sont vaincus : la politique s'en va! En 1835, que pouvions-nous voir de nouveau? Nous ne l'eussions jamais deviné!

» Le voici :

» Fatigués du présent, et rebattus de l'avenir que l'on a voulu nous faire, on se cramponne à quelques débris du passé. On commence à rejeter tous les maîtres qui s'imposaient à la société de vive force; hommes positifs, qui manient et remanient l'occasion; gens qui veulent faire du moment une éternité; hommes industriels et industrieux qui transforment la vertu en lingots; personnages aventureux qui ne vivent que de la vie qu'ils n'ont pas encore, et tuent la société en croyant la faire naître; fabricans d'expériences orthopédiques qui doivent redresser le monde : tous ces messieurs ont joué leur long rôle avec un ridicule délicieux! Qu'ils abandonnent la scène! — L'époque a conquis toute l'indépendance de l'ennui et tout l'ennui de l'indépendance. La voilà, pauvre époque, qui se retourne tout simplement vers le passé qu'elle avait fui!

» Pour que rien ne manque à cette révolution chrétienne, nous avons nos prédicateurs à la mode : M. l'abbé du Guerry, qui se constitue le Bridaine de l'Assomption et naguère de Saint-Thomas d'Aquin; M. l'abbé Cœur, le Massillon de Saint-Roch; et M. l'abbé Lacordaire, le Bourdaloue de Notre-Dame. Tous, ils ont leurs prosélytes. Les croyans du faubourg Saint-Germain ne laisseraient pas attaquer l'abbé du Guerry; l'abbé Cœur jouit d'un immense succès féminin; l'abbé Lacordaire a conquis une partie notable de

la jeunesse en moustaches; il compte des lieutenans et des colonels parmi ses adeptes. »

Avant de comparer les prédicateurs, voyons les églises. C'est quelque chose de très-propre, de très-soigné, de très-confortable, mais de peu grandiose que l'église centrale du faubourg Saint-Germain. Quoique l'Assomption ait possédé cette année l'abbé du Guerry, c'est Saint-Thomas qui a commencé sa renommée; le prédicateur et l'église sont associés dans ma pensée; je ne les désunirai pas.

Saint-Thomas d'Aquin est une toute petite basilique, qui n'a l'air de rien au premier coup d'œil. Elle est neuve, et insignifiante. Point de souvenirs, rien de noble et d'imposant; des formes contournées et prétentieuses. Artiste ou dévot, vous êtes scandalisé de la mesquinerie de ce pied-à-terre de Dieu; vous accusez l'architecte d'athéisme. Arrêtez-vous sur les degrés. Le spectacle est curieux; un souvenir de la monarchie vit encore là. De beaux équipages se pressent dans l'étroite enceinte de la place; de glorieuses et antiques existences s'y réunissent à plaisir. Tout cela va tenir dans cette église où vous étouffiez. Voici des duchesses, des princesses; des ducs et des princes. La vieille aristocratie, qu'on enterre en effigie, respire encore à l'aise, soyez-en certains; elle a conservé son admirable facilité, sa grâce parfaite de ton, et vous la reconnaissez de loin.

Les pensées mondaines s'infiltrent et s'insinuent dans cette société spéciale; et il y aurait bien quelques observations à faire sur la double rangée de ces nobles jeunes gens qui restent en dehors, élégans de tournure et de costume, dandies, observateurs, et aussi religieux tout au moins que dans l'église même. L'aristocratie et le clergé se tiennent mutuellement attachés par des liens impossibles à détruire; la foi est le dernier bastion de la légitimité.

Au surplus, ces jeunes gens, ces duchesses, ces hommes de l'ancien monde ont raison : et les intelligences superficielles peuvent seules croire que le prédicateur moderne soit sans influence!

Dans une société où tout tend à se diviser, réunir en groupe quelques auditeurs, faire circuler autour d'eux un souffle qui les anime de la même pensée, fondre leurs ames dans une même conviction; c'est un grand service rendu! Le catholicisme a longtemps été chargé de la conservation de la société : Dieu sait qu'il a souvent manqué à l'appel que lui faisait la Destinée. Combien de fautes commises par lui! Aujourd'hui, s'il peut créer des centres, s'il peut faire renaître une unité sociale; s'il peut nous apprendre à croire, à aimer, à savoir enfin tout ce qui nous manque; il sera deux fois béni. Cette société qui meurt, qui se dissémine, qui se trouve déchiquetée en mauvais lambeaux épars, se laissera-t-elle *relier* et rassembler par son ancien protecteur? — Je ne sais.

J'estimais peu le christianisme de parade, quand la dévotion menait à tout, quand les maréchaux allaient à la procession, et que le confesseur mettait le grand *visa* aux affaires de la cour. Mais Charles X est à Prague; et s'il y a en France une seule ombre de Louis XIV et de son temps, c'est à Saint-Thomas d'Aquin qu'il faut chercher cette ombre. Le culte des souvenirs est beau : il nous affranchit du présent, il nous apporte cette poésie triste, ces images lointaines qui donnent à l'ame une sorte d'énergie, sans laquelle elle languirait et s'éteindrait au milieu des intérêts vils du moment. L'attachement du faubourg Saint-Germain pour le vieux catholicisme est à la fois chose convenable et nécessaire. Quel pouvoir a fait la noblesse grande dans l'ancienne France? Quel pouvoir a fondé, pour ainsi dire, la constitution féodale? Le pouvoir religieux. Ne nous étonnons pas de retrouver ces deux ordres d'idées sous le même drapeau.

L'aristocratie a poussé la générosité jusqu'à faire une haute réputation à un orateur plus puissant par la voix que par la pensée, à l'abbé du Guerry.

. . . .

L'abbé du Guerry est un homme grand et vigoureux; sa voix formidable, ses cheveux relevés bizarrement, son geste foudroyant, n'expliqueraient pas ses succès à Saint-Thomas d'Aquin, si Saint-Thomas n'était résolu à l'admiration de son prédicateur. Mainte-

nant que la religion a cessé d'être théâtrale (au faubourg Saint-Germain surtout), les dispositions du public suppléent heureusement à ce qui manque au prédicateur. L'abbé du Guerry crie comme quatre, et s'agite comme quarante. Il étouffe dans la chaire, il étouffe dans l'église. On dirait qu'il veut émouvoir les absens plus que les présens. Ses invectives, ses éclats, ses grands coups, tombant sur de jeunes duchesses pâles et sur des fils de famille (dont les vices et les crimes sont apparemment d'une nature délicate et spéciale) produisent l'effet d'un contre-sens. Ne croyez pas que l'abbé du Guerry soit dépourvu de mérite. Il possède l'Écriture, il la cite en prêtre, plutôt qu'en professeur de rhétorique; il fait trop de bruit, il est vrai, mais il se croit obligé d'en faire beaucoup. On finit par s'habituer à la monotonie de ce vacarme, dont on a souri d'abord.

C'est un prêtre zélé ; son malheur est de prêcher en Hercule ; sa vigoureuse musculature l'éloigne de la sensibilité et du naturel. Il n'est pas né pour le pathétique ; mais il le cherche avec une droiture et avec une vigueur qui en tiennent peut-être lieu, et qui vous ôtent le courage de le critiquer.

Retournez-vous vers son auditoire. Ce ne sont plus des femmes simples et pauvres, que la misère et l'ignorance préparent doublement à la soumission ; ni des enfans condamnés à être chrétiens jusqu'à la première communion ; ni des vieillards ennuyés qui cherchent dans la prière les distractions qu'ils ne savent plus où trouver. Je vous l'ai dit : c'est la fleur de la société féminine, tout ce que Paris possède de grâce et de dignité. Tout cela croit, prie et s'incline. L'abbé du Guerry déclamerait plus bruyamment encore, on s'inclinerait devant lui : on a besoin de foi. Le déclamateur qui gouverne un moment cette assemblée représente la puissance de cette foi que l'on cherche. Généreuse, naïve et singulière illusion! Ces femmes qui, dans un roman moderne, découvrent du premier coup d'œil le faux, l'affecté, l'emphase, le mauvais ton ; ces femmes à qui pas un ridicule n'échappe, qui savent marquer d'anathème une note fausse de Tamburini (si Tamburini pouvait chanter faux) et un mot de mauvais

aloi, une phrase de mauvaise compagnie dans le conte à la mode; ces femmes sentent qu'il y va de grands intérêts, et que l'abbé du Guerry doit être un grand homme. Elles le font grand homme : il est grand homme ! Ce qu'elles vénèrent en lui, c'est le passé, c'est le sacerdoce, c'est le souvenir, c'est la piété, c'est le monde d'autrefois, c'est l'Évangile, c'est le christianisme. Si vous leur disiez que, dans l'objet de leur admiration, il y a quelque chose du soldat aux gardes et de l'avocat qui plaide, elles ne vous croiraient point, et vous blesseriez leur foi exquise. Respectez une erreur plus belle et plus aimable que la vérité. Croyez-moi, ces illusions ne sont jamais ridicules; elles honorent celles qui s'y livrent, plus que ceux qui les inspirent.

Traversons la rue du Bac, et la Seine et les Tuileries. Nous voici à Saint-Roch, église dont les souvenirs ne remontent pas très-haut; mais sur ses pierres je lis des enseignemens redoutables; j'y vois gravés les noms de Bonaparte, de Chameroy, de Talma, de Voltaire. Il me semble que ces colonnades ont lutté contre tous les orages du dix-huitième et du dix-neuvième siècles. Disons adieu à l'aristocratie pure : voici une aristocratie mixte, un chaos, un pêle-mêle bourgeois, prétentieux, parfaitement actuel ! A Saint-Roch, l'abbé Cœur domine. L'abbé Cœur est aussi frêle que l'abbé du Guerry est vigoureux. Un geste de l'un tuerait l'autre. Placez-les dans deux chaires voisines : que l'abbé du Guerry déploie sa voix d'orgue : il empêchera l'abbé Cœur de faire entendre une syllabe.

L'abbé Cœur est délicat et débile. Il y a des larmes dans ses yeux. Ce prêtre a souffert, il a prié, il aime : voilà ce qu'on se dit quand il vient à paraître. Il parle, et d'abord vous n'entendez rien. Mais vous contemplez cette douce et triste figure; et quand sa voix s'élève et remplit enfin une partie de la nef, vous vous affligez de l'entendre déclamer aussi. Vous regrettez l'espèce de rêverie que son demi-silence vous avait procurée.

« Comment ! disait mon compagnon, de la déclamation, des efforts de geste, de la psalmodie ! Tout à l'heure, il y avait un homme vieilli d'avance par les pensées du sanctuaire, un vrai prêtre,

dont l'épuisement n'était pas du Byronisme; dont la pâleur et l'air mélancolique n'étaient pas l'uniforme d'une douleur à la mode; mais bien l'indice d'une ame plus vivante que son corps! Quoi! ce personnage si rare et si neuf a disparu! Je ne trouve plus qu'un prédicateur; quelque chose qui n'est ni le professeur, ni l'apôtre! Pourquoi me forcer à redevenir critique, à faire l'inventaire d'un discours, et m'enlever ce bonheur si rare, si plein, de me perdre tout-à-fait, de ne savoir plus si c'est moi qui parle ou moi qui écoute! La voix tonnante de l'abbé du Guerry fatiguait; la voix faible et déclamatrice de l'abbé Cœur fatigue autrement. Si l'abbé du Guerry ressemble quelquefois à une doublure tragique, s'il est sec et faux, sa force physique le dispense d'avoir de l'ame : ses ouailles en auront pour lui. Mais l'abbé Cœur est mourant, ce qui promet trop à ses auditeurs. Qu'il reste lui-même, qu'il se livre, qu'il nous dise ses larmes secrètes, qu'il nous raconte ses secrètes pensées; qu'il soit apôtre dans ses discours comme il l'a été dans sa vie; qu'il répudie la rhétorique. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, à nous, malheureux blasés, c'est une forte, une haute, une profonde conviction. »

— « Soyez plus juste: répondais-je : l'abbé Cœur n'est pas toujours hors de l'époque; il ne suppose pas, comme l'abbé du Guerry, que son auditoire est celui de Massillon ou de Bourdaloue; de temps à autre, cette grave et sainte physionomie accompagne bien des paroles modernes et actuelles. Quelquefois il se souvient qu'il est à Paris, à cinquante pas du Palais-Royal, entre la Bourse et la Chambre des Députés. Quelquefois il compte en lui-même les incrédules que Dieu voit dans l'auditoire, et il s'occupe un peu de leur instruction. Par malheur, ce soin est passager. Pourquoi se rejette-t-il dans de vagues lieux communs, d'où l'auditoire redescend avec la chute régulière de sa voix et de son geste? »

Saint-Roch mérite observation. La pompe, et une pompe mondaine, y règne bizarrement. On dirait que ses surintendants ont compris l'ornement et l'arrangement du lieu saint comme M. Vé-

ron a compris l'Opéra. J'ai vu, dans cette église toute parée, toute belle, toute coquette, le même mouvement, le même mélange que les stalles et les loges de l'Académie royale de musique offrent aux regards : bourgeoisie fière de sa richesse, enthousiasme factice et grands noms perdus dans la foule; ici des peintres, là des princesses; plus loin Lamartine et Berryer. C'est un public moins ferme dans la foi, plus parisien, plus mêlé, plus équivoque que celui de Saint-Thomas. La figure sacerdotale de l'abbé se dessine étrangement au milieu de tous ces visages du dix-neuvième siècle. Comme dans le quartier même où Saint-Roch est situé, tous les contrastes viennent se donner rendez-vous dans cette église; femmes riches et brillantes; quelques nobles, exilés dans le faubourg Saint-Honoré; beaucoup de jeunes gens et d'oisifs : tous (comme c'est la coutume aujourd'hui) ne cherchant qu'à se mettre en relief le plus vivement possible, et à faire brillamment ressortir leur individualité. A Saint-Roch étincellent les vanités bourgeoises, amoureuses des distinctions que donne la paroisse à la mode. Là se trouvent la finance qui aime les lustres, les dorures, les couleurs fraîches, et que l'on sait prendre par son faible; et le commerce, qui étouffe en boutique pendant six jours de la semaine, et qui croit respirer le grand air en consacrant au Salut de Saint-Roch les heures de dimanche qui restent après la vente; enfin des commis, des étudians, des élèves de l'École Polytechnique : minorité importante, sévère, difficile, qui prend des forces en marchant. Cette réunion est plus difficile à manier que celle de Saint-Thomas d'Aquin, et l'abbé Cœur est supérieur à l'abbé du Guerry.

Il nous reste un troisième public à connaître, public indépendant et fort, mais incertain et dédaigneux; un public, tout semblable à cet interlocuteur que j'ai mis en scène; plein d'idées et ne sachant pas où il va; qui ne pardonne rien, qui ne demande pas d'indulgence; qu'on ne gagne point par des solos de trompette à piston et par des décorations d'église; c'est celui qui se rapproche le plus du jeune homme dont j'ai reproduit les discours; il est

l'expression de la France nouvelle : il est triste, inquiet, éclairé et ennuyé.

C'est dimanche. Il accourt à Notre-Dame, dans cette belle et triste église. La cathédrale du moyen âge était étrange pendant le carême de 1835. Ne nous arrêtons point devant son portique. N'admirons point sa majesté sans effort, sa puissante ordonnance, ses caprices de beauté, la sainte sévérité de son maintien. Ne commentons pas les pensées qui prirent une telle forme. Ce qui me frappe avant tout, c'est cette foule du dix-neuvième siècle, jeunes gens encore pâles de travaux et de plaisirs. Voici deux mille curieux en habit noir; puis quatre mille; puis tout ce que l'église en peut recevoir! Tous ces gens ont lu Voltaire; j'ai vu la plupart d'entre eux dans les salons et dans les danses rapides! C'est une assemblée élevée à l'école de Bonaparte, de Byron et de l'ennui! elle est fière et dédaigneuse : elle se possède à merveille, et vous l'examinerez long-temps avant de reconnaître en elle la furie poétique, la verve de l'enthousiasme, la profondeur ou même la capacité de la foi. Je parie que plusieurs de ceux qui m'entourent ont apporté leur Rousseau, leur Molière, leur Lamartine, leur Byron, leur Shakspeare. Les uns tournent le dos à l'autel et lisent.. Vous diriez des chrétiens exilés dans une mosquée. D'autres causent opéra, chevaux et femmes, sans vouloir être impudens où impolis. Quelques-uns, c'est le très-petit nombre, lisent l'Eucologe et ne lèvent les yeux que pour regarder le célébrant d'une messe basse, qui monte à l'autel une demi-heure avant l'arrivée de l'abbé Lacordaire. Ils se détachent singulièrement parmi cette foule qui ne croit pas qu'on puisse croire.

La nef se remplit, les bas côtés s'encombrent; pour satisfaire une telle assemblée, on souhaite à l'abbé Lacordaire la voix de l'abbé du Guerry et la belle figure de l'abbé Cœur. Bossuet est monté dans cette chaire, et il y a pleuré de vraies larmes sur la gloire de son ami Condé. Bossuet alors avait devant lui tout le siècle de Louis XIV; il envoyait durement à confesse ces femmes si fières, qu'on aimait en les trompant; ces seigneurs qui fai-

saient de la royauté quand le roi n'en avait pas le loisir; et ces écrivains qui nous ont conservé le souvenir d'une France presque orientale.

Voici l'abbé Lacordaire. Ce n'est pas un évêque de soixante-dix ans, consolé d'une gloire opiniâtre par une longue habitude de vertus naïves, et prêt à porter à son diocèse les *restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Le jeune homme monte en chaire, en face de M. de Quélen, qu'il regarde timidement : on se demande ce qu'il va devenir. Il entr'ouvre les lèvres en s'inclinant vers l'archevêque; mais je n'entends rien.

L'abbé du Guerry parlait haut; l'abbé Cœur parlait à demi-voix ; l'abbé Lacordaire murmure à peine.

Il est fluet, il porte sa tête en novice; son maintien est gêné, sa voix n'est pas une voix. Que va-t-il dire à six ou huit mille têtes, qui ont orné les cours des facultés, les avenues du bois de Boulogne et le balcon de l'Opéra? Toutes, elles se tournent vers cette tête de séminariste; il se fait un silence. Ses regards s'affermissent, ses gestes deviennent moins timides, ses yeux redescendent vers l'immense auditoire; le prêtre remplace l'homme. « Entre la nouvelle France sceptique et les souvenirs de ces grandes voûtes, que va-t-il devenir, me demanda mon ami? Comment maniera-t-il cet auditoire, qui vient chercher une des grandes émotions qu'il ne sait plus où trouver et dont on lui fait un besoin? N'a-t-il pas couru les théâtres, comptant sur les promesses des affiches et sur les apostilles des feuilletons? et n'est-il pas sorti froid, honteux, interdit, ne sachant plus s'il y avait de l'art dans le pays de Molière et de Racine? Une autre fois, n'a-t-il pas espéré que la politique le remuerait puissamment? Les chambres, les journaux, les salons des trois Frances que nous avons à Paris, ne l'ont-ils pas laissé plus mort que la veille? Quelle détresse d'ame est celle-ci? La philosophie s'est levée d'un sommeil, dont elle seule ne s'apercevait pas; elle a crié : — « Me voici, je prépare mes destinées et les tiennes; seulement laisse-moi le temps d'arriver. » — Eh bien! de problème en problème, d'obscurité en obscurité, qu'a-t-elle obtenu? Elle s'est démenée entre des abîmes;

allant du bord de celui-ci au bord de celui-là, sans les sonder ni les franchir, jusqu'à ce qu'un beau jour, lasse d'être debout et en vue, elle s'est couchée, faisant la morte, et gagnant, par ce dernier acte de modestie, indulgence plénière pour toutes ses fautes. »

Revenons. Figurez-vous ces centaines de jeunes gens, d'hommes encore jeunes, de vieillards encore hommes, qui, après avoir assisté à nos mille déconvenues, après avoir vu tous nos désappointemens, rentrent dans l'église. C'est le public de M. l'abbé Lacordaire, un redoutable public apparemment. Il ne vient pas parce qu'il croit, mais parce qu'il voudrait croire. Il a d'avance et en réserve, par devers lui, tous les argumens de Bayle et toutes les théories de Kant. Il est si individuel, si exigeant, si peu simple, si complétement de son temps, si douteur, si peu crédule, qu'en le voyant vous avez l'idée d'un moyen âge intellectuel, d'une transition presque effrayante entre un passé dont les funérailles ne pouvaient se faire à peu de frais, et un avenir dont l'inauguration est inconnue.

L'abbé Lacordaire passe les yeux baissés, et la figure pâle, sous la colonnade qui mène à la chaire. J'aime sa peur, sa jeunesse, sa modestie. Avec un courage qui est de la prudence, il s'avise d'être commun d'abord; sans façon, sans cérémonie, quoique sans laisser-aller; il commence bonnement et simplement; de ce ton de tranquillité qui prévient tout démenti, et qui est souverain dans la chaire, comme il le serait dans un salon, dans la rue, partout où l'homme agit sur l'homme. J'ai été heureux des incorrections de l'abbé Lacordaire, surtout de celles du commencement, parce que ce sont celles qu'on espère le moins rencontrer; précieuses fautes, qui donnent de la naïveté au talent, qui font passer les plus hautes maximes, en ôtant à l'homme qui les professe une fâcheuse importance, à celui qui les écoute l'idée de résister à ce qui n'est plus une attaque. L'abbé Lacordaire a ce mérite; l'orateur d'une assemblée de six mille hommes me plaît quand il oublie les intérêts de son amour-propre, quand il sait ne

pas attendre, pour s'aventurer un peu, que le flot du discours, l'échauffement du sang, et la sympathie générale, lui impriment un commencement de vertige. De temps à autre, l'assemblée s'agite, un bruit flatteur s'élève vers le jeune prêtre. Il l'a entendu, il devient plus humble encore, il laisse ce succès à qui s'en contente, aux avocats, aux professeurs, aux députés. Il pense à quelque chose de plus solennel. Il veut qu'on écoute sa foi et son Dieu, il quitte les hauteurs philosophiques où vous le suiviez avec inquiétude, et tombe dans une familiarité pieuse et tendre. Il y a de la candeur et de la majesté dans cet homme.

Ne me demandez pas si M. Lacordaire est fort de raisonnement et de style, s'il est pour le progrès, s'il a sa théorie toute prête; en un mot si l'abbé Lacordaire est un *réformateur*. Il croit et fait croire.

« Le catholicisme me presse de toutes parts, me disait le jeune homme qui m'accompagnait : autour de moi et dans toute la nef on est remué profondément, et de toutes les idées qui courent à travers les ames, il se forme comme une seule hymne silencieuse. L'abbé Lacordaire est l'orateur du siècle. Il vient de poser une grande pierre d'attente. Ses conférences n'ont pas été un effort, malgré leur hardiesse. Il n'a point un christianisme d'amateur, un enthousiasme de régime, et ce luxe de misère philosophique, qui donne à l'art nouveau la pompe et les mensonges du sépulcre. C'est le seul homme, depuis très-long-temps, qui ait propagé l'émotion religieuse. Sa voix est frêle; il tremble et frémit d'impatience. Il n'a rien d'apprêté ni de concerté; il se baisse tristement vers son auditoire. Il est orateur. »

Cette naïveté d'impression et cette sympathie pour les grandes pensées qui fait honneur à un temps blasé, beaucoup de personnes les partageaient autour de nous. N'est-ce pas un vrai symptôme de vie intellectuelle? Nous n'entrons ici dans aucun débat dogmatique : nous disons seulement que notre siècle mort a donné signe de vie; le cœur vient de battre, les lèvres s'entr'ouvrent, le regard a parlé. Le christianisme se relèvera-t-il? Renouvellera-t-il l'époque? A-t-il assez de chaleur pour la vivifier? Ces ques-

tions méritent d'être solennellement débattues ; je ne les résous point.

L'abbé Lacordaire est-il destiné à rétablir notre unité perdue, et l'effet de ses conférences ne s'affaiblira-t-il point? L'abbé Lacordaire est avant tout une ame jeune et passionnée. Qu'elle conserve le feu sacré ; que les prêtres aillent l'entendre et le comprendre. Ils seront étonnés de son succès, car il n'a point ce qu'ils appellent le talent de la chaire : il divise et il oublie ses divisions, il ne se drape et ne pose jamais ; il ne sait guère comment il gesticule, il ne prêche point pour lui. L'irrégularité de son discours, et les fautes de jeune homme qui abondent dans sa diction, leur causeraient un véritable chagrin ; ils le renverraient au séminaire, ou même au collége ; cependant, voyez l'intérêt ardent et presque désavoué qu'inspire ce petit prêtre, simple, fier de sa simplicité, et qui ne veut jeter que son ame dans une carrière où d'autres cherchent à mettre tout leur talent.

L'abbé du Guerry ferait sourire, l'abbé Cœur impatienterait, s'ils parlaient après l'abbé Lacordaire. M. du Guerry aurait l'air d'un acteur, et il serait perdu dès qu'on voudrait le comparer à ce faible séminariste, qui ne promet rien et qui donne tout, qui semble d'abord, au milieu de Notre-Dame et devant cette foule, une petite ombre anéantie dans l'espace, et qui prend du corps, s'élève, s'étend et agrandit encore, par son ame, le spectacle immense où il n'était rien. L'abbé Cœur aurait le malheur de donner des espérances : sa tournure sacerdotale, sa noble tristesse et ce reste de crainte humaine qui relève le courage du prêtre, tromperaient l'auditoire. J'ai dit quelle malheureuse habitude rhétorique privait l'abbé Cœur de sa puissance, en le ramenant aux habitudes convenues de la déclamation. Pourquoi ne se souvient-il pas plus de son sacerdoce que de sa prédication? L'abbé Lacordaire surprend par son éloquence, et c'est ce qui en double le prix. L'abbé Cœur surprend davantage par son emphase inattendue ; il force sa voix, il contraint ridiculement son geste. Tout en quittant le bonnet carré pour avoir plus d'aisance, il est à la fois élève et professeur de rhétorique : élève par l'insupportable timidité de son

maintien, professeur par la fausse assurance qu'il reprend tout à coup.

Telle est l'impression naïve que m'ont laissée, à moi profane, frappé de toutes les souffrances de mon siècle, mais sympathisant avec lui, les trois hommes qui ont réveillé dans cette année l'émotion chrétienne en France. S'il y a un apôtre du catholicisme moderne, je l'ai dit, c'est l'abbé Lacordaire; c'est lui qui jette avec franchise le gant à tous les argumentateurs du siècle, lui qui ne craint pas la lutte, qui enlace et étreint ses adversaires, lui qui se montre noble et vigoureux athlète. Depuis quelques années le christianisme avait remis le pied dans les théâtres et dans les romans; la musique et la poésie lui avaient demandé l'aumône. L'impression produite par l'abbé Lacordaire, et l'émotion secondaire obtenue par les abbés Cœur et du Guerry, attestent la réalité d'une révulsion religieuse.

Le mouvement intellectuel est là; il n'est point à la chambre, ni dans les journaux, ni dans les procès politiques; le mouvement de la société est un mouvement de réparation, de retour, de tendance vers l'unité. Elle veut se reconstituer, elle veut croire, elle veut aimer; elle n'oublie rien pour se prouver à elle-même qu'elle est ou qu'elle sera religieuse. Y parviendra-t-elle? Je l'ignore. Ce qu'il y a, dans ce retour religieux, de moral et de consolateur se mêle de quelques teintes burlesques. Avez-vous entendu retentir l'orgie des Variétés? Avez-vous vu à Paris, sur les boulevarts, cette poésie batarde du mardi-gras? Avez-vous assisté à ce pêle-mêle de bals de l'Opéra qui ont recommencé leurs brillantes saturnales? Que dites-vous de cette véhémence, de cette âpreté aux plaisirs, de tous ces salons ouverts, de tous ces raouts frénétiques, de toute cette verve de licence? N'avez-vous pas réfléchi sur ce double élan vers la volupté physique et vers la croyance, vers la foi et vers le cynisme?

Temps confus, temps bariolé, temps dégingandé, temps absurde, dont, si j'avais ce loisir, je léguerais à nos enfans l'in-

croyable portrait! Comme nous marchons tous dans cette foule extravagante, pressés et portés par elle, nous ne la voyons pas. Je voudrais que mes contemporains se retirassent un moment en eux-mêmes, — et qu'ils apprissent combien ils sont burlesques!

Par exemple, si j'étais assez oisif ou assez vain pour écrire un jour mes Mémoires (comme on dit maintenant) et jeter dans l'oreille inattentive de l'avenir mes confessions, mes repentirs, mes regrets, le journal inutile de mes actions et de mes pensées; je peindrais d'un seul trait l'hiver de 1835.

« C'était, dirais-je (et ce fragment d'autobiographie serait un fragment d'histoire), c'était à une heure et demie; le bal de l'Opéra était en pleine activité : les dominos tourbillonnaient; les femmes triomphaient de leur esprit et de leur artifice. Le provincial était placé sous la pendule et le dandy se dandinait sur une jambe; l'homme politique coudoyait le marchand d'huile, et les grosses célébrités du temps causaient avec la grisette protégée par l'incognito du satin noir et la délicatesse menteuse de la chaussure. Je commençais à me fatiguer de ce bruit vide, quand j'aperçus dans la cohue un jeune conseiller d'État, spirituel, homme du monde, tenant à l'aristocratie par sa famille, à la jeunesse studieuse par ses premières années, au gouvernement par sa position. Nous causâmes, appuyés sur je ne sais quel piédestal de marbre faux, que la somptuosité de l'Opéra laisse là comme type de son luxe spécial. Nous causâmes; les dominos venaient chuchoter à notre oreille. Et nous causions toujours, ou plutôt il causait : et il m'entretenait, non de chevaux et de femmes, mais du renouvellement du christianisme, des théories allemandes, de la religion des Hindous et de ses rapports avec la foi chrétienne, des œuvres du Germain Savigny, des systèmes de Herder et de la grande philosophie de Hegel. — « Oui, me disait-il, la pensée religieuse travaille en ce moment la société... (Puis, se retournant vers un masque : — Tout à l'heure, je suis à toi....)—Il est certain qu'il y a lassitude et que nous cherchons une croyance. — (Je connais cette femme; c'est une comtesse!...) Des groupes se sont

formés dans la jeunesse, et tous ils marchent à la conquête... (voici un domino qui m'intéresse! Ah! veuillez attendre un peu). — La politique n'est rien; la croyance est tout. Je connais des jeunes gens consciencieux, intellectuels, courageux, éclairés, qui marchent sous une bannière à la fois religieuse et savante... Les idées de Schelling sur la philosophie, combinées avec la pensée catholique... — Mais pardon, pardon, je suis obligé de vous quitter; on m'appelle? à revoir!

Le néo-chrétien avait disparu dans le tourbillon des masques noirs. Et ce jeune homme n'était pas plus ridicule que celui dont je vous parlais tout à l'heure. Cette conversation folle et multiple, rêveuse, mystique, symbolique, décousue au milieu du bal de l'Opéra n'avait rien d'extraordinaire aujourd'hui. C'était le résultat naturel de toutes les idées et de tous les désirs qui fermentent et bouillonnent dans la grande chaudière de cette époque? La société s'en tiendra-t-elle à cette situation d'ame et de pensée? Refera-t-elle ses croyances? Conservera-t-elle pour types mes deux personnages, que je n'ai pas inventés : le jeune philosophe et le jeune homme politique? — De plus hardis sonderont l'avenir. — Je ne sais voir que le présent dont je viens de montrer une des faces les plus extraordinaires.

Mais de quel côté marche la société?

Dites-le, dites-le, vous qui ne doutez de rien, vous qui avez reçu du ciel toutes les inspirations prophétiques. Tacite, sous Trajan, ne devinait pas le christianisme. Shakspeare et Bacon, sous Jacques Ier, ne devinaient pas l'avénement de la liberté politique. O mes illustres contemporains, plus puissans que Shakspeare, Tacite et Bacon, éclairez-moi sur notre avenir, si vous pouvez!

Pour moi, je ne sais qu'une chose : bénir et remercier ceux, philosophes, orateurs, chrétiens, poètes, hommes politiques, artistes, qui rendront le sens moral à cette société pleine de souf-

frances, qui la ramèneront à la dignité et à l'unité, qui combattront l'égoïsme matériel et l'individualité grossière des intérêts, si âpres dans leur combat, qui nous détacheront de notre polémique hargneuse, qui feront planer sur la sphère intellectuelle la moralité détruite par soixante ans de naufrage. L'attention donnée aux prédications dont j'ai parlé est un signe heureux et bienfaisant. Bientôt sans doute, si l'on marche dans la même voie, on ne permettra plus ni à la vie réelle d'être ignoblement positive, basse, intéressée, rampante et menteuse comme elle est aujourd'hui; ni à la poésie d'être furieuse, folle, désespérée comme l'ennui, dépravée comme le désespoir. Que le sacerdoce chrétien profite du bon mouvement de la société et qu'il s'en empare, non pour l'exploiter au profit des intérêts spéciaux du clergé, mais pour apaiser les douleurs de tous. Que tous les hommes dignes d'exercer le sacerdoce de la pensée se joignent à ce mouvement. Il y a de belles paroles dans un livre peu connu de Mirabeau.

Les voici :

« Ah! si tous ceux qui prennent la plume se dévouaient légale-
» ment au métier d'être utiles! si leur indomptable amour-propre
» pouvait composer avec lui-même et sacrifier la gloriole à la di-
» gnité! Si, au lieu de s'avilir, de s'entre-déchirer, de détruire ré-
» ciproquement leur influence, ils réunissaient leurs efforts et leurs
» travaux, pour terrasser l'ambitieux qui usurpe, l'imposteur qui
» égare, le lâche qui se vend; si, méprisant le vil métier de gla-
» diateurs littéraires, ils se croisaient en véritables frères d'armes
» contre les préjugés, le mensonge, le charlatanisme, l'intérêt,
» la tyrannie de la pensée et de l'action; en moins d'un siècle, la
» terre serait changée! »

PHILARÈTE CHASLES.

THÉATRE-FRANÇAIS.

ANGELO MALIPIERI

PAR M. VICTOR HUGO.

Ce que nous allons dire n'est pas pour reprendre ceux qui tiennent la plume du feuilleton; mais il nous semble qu'en général ils traitent l'art avec trop peu d'égards et de justice; ils s'asseient deux heures durant en face d'une pièce qui a coûté à son auteur six mois d'études spéciales, deux mois de style et de ciselure, des réflexions et des fatigues morales à l'infini; et c'est tout l'effort qu'ils consentent à faire pour l'étudier, la comprendre, la juger. En deux autres heures, leur sentence est dressée, véritable verdict de cour d'assises, sans appel : relâché ou pendu; après quoi le juge dîne et se promène. Si nous comprenons bien les fonctions de la critique, il nous semble qu'elles sont plus graves. Il ne faut pas que l'intelligence et l'ardeur des artistes puissent se plaindre de son insouciance et de sa légèreté. Qu'on se trompe, c'est un risque universel; mais qu'au moins on travaille la question de-

battue. On n'est pas tenu d'être profond; mais on est tenu d'être juste.

Pour notre part, nous mettrons en ceci les deux seules choses qui dépendent de nous, le temps et la bonne volonté. La manière dont M. Victor Hugo conçoit et exécute le drame exige impérieusement qu'on s'enquière d'elle, toutes les fois qu'il en produit un nouveau, parce que la pensée générale d'un artiste, qui en a une, est le commentaire le plus net de ses productions. Pour bien comprendre ce qu'il fait, sachez ce qu'il veut. Cependant nous séparerons de cet article tout ce qui est théorie, pour y revenir prochainement. Le public a ses habitudes littéraires ainsi prises, qu'il exige qu'on l'informe sur-le-champ du fait lui-même, donnant les mains à ce qu'on ajourne l'idée qui a conçu le fait et qui l'a dressé sur ses pieds. Cet article, qui vient le premier, devrait donc logiquement ne venir que le second; mais, nous le répétons, ce n'est pas notre faute. De notre temps, l'usage est roi, aussi bien que du temps d'Horace. Nous allons donc exposer aujourd'hui une pièce : nous expliquerons le drame de M. Victor Hugo une autre fois.

L'aventure qui fait le sujet d'*Angelo* est censée se passer à peu près vers l'année 1554. *Hernani*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, sont également placés dans le seizième siècle, pour lequel M. Victor Hugo paraît avoir une sorte de prédilection. C'est, en effet, le plus magnifique siècle des temps modernes, celui qui a les plus grands artistes, les plus grands chefs-d'œuvre, les plus grands rois. Le poète y est plus à l'aise pour asseoir son action; le grandiose factice qu'il faut à l'art s'y trouve dans la nature elle-même. Il fournit l'éclat des costumes, la magnificence des fêtes, la noblesse des manières et la beauté du langage. Il y a même un certain ordre de faits qui sont simples et naturels à cette époque, et qui seraient impossibles aujourd'hui. Les grands actes de violence et d'oppression, qui sont une source de terreur et de pitié, ont tout-à-fait disparu des sociétés actuelles, où le procureur du roi et le gendarme ont tué la tragédie. La vertu persécutée n'est plus qu'un nom, depuis qu'il y a des commis-

saires de police. Le pouvoir, qui était amoncelé entre les mains d'un petit nombre, s'est aujourd'hui distribué entre les mains de tous. Il n'y a pas aujourd'hui, comme au seizième siècle, un homme qui puisse tout et un homme qui ne puisse rien. La société, qui était raboteuse, qui avait à sa surface des montagnes et des vallées, est devenue tout-à-fait plénière. On y marche plus à son aise; mais les horizons y ont moins de variété et moins de poésie.

Tous les moyens de drame qui sont tirés de cette nature inégale de la société du moyen âge sont donc impossibles aujourd'hui. Dans *le Roi s'amuse*, Triboulet, qui loue un assassin de profession pour tuer François Ier, s'adresse tout simplement à l'un des membres de la société des bravi, qui existait encore à Paris sous Henri III. Maintenant Triboulet serait obligé d'assassiner lui-même, à la barbe de la brigade de sûreté, ce qui l'empêcherait probablement de faire l'admirable monologue du dernier acte, et ce qui exigerait d'ailleurs que le plan du drame fût entièrement modifié. Aujourd'hui, s'il existait encore une femme aussi criminelle que Lucrèce Borgia, il n'y aurait pas de princesse Négroni pour lui prêter son palais, et de couvent de Saint-Sixte pour lui prêter ses moines : l'article du Code pénal sur la complicité s'y oppose. Aujourd'hui enfin, des reines comme Marie Tudor, comme Marie Stuart, comme Christine, ne seraient plus dans la réalité. L'inflexible niveau de la loi pèse également sur toutes les têtes; les couronnes n'y font plus rien, et le poète qui trouvait, sous Henri IV, que la garde du Louvre empêchait tout d'entrer, excepté la mort, trouverait, à l'heure présente, que cette garde n'arrête plus rien, ni l'injure, ni la calomnie, ni la morgue railleuse des grands, ni l'ignoble inquisition de la populace. Le vœu de Valérius Publicola est rempli : aujourd'hui les maisons et les palais sont de verre.

C'est donc par la connaissance qu'il a acquise de la constitution de la société, au seizième siècle, que M. Victor Hugo a été porté sans doute à y placer la plupart de ses drames. Sa pensée grandiose s'y retourne mieux. Il doit se plaire, hardi comme il est, à toucher dans la main des ducs couronnés, qu'il fait revivre dans toute leur

splendeur d'autrefois. Angelo Malipieri est encore un de ces personnages superbes, de la taille de Da Sylva et du duc Alfonse. Il a ceci de particulier et de neuf parmi les autres, qu'il est un tyran qui a peur, une sorte de visir qui a sous son pied la ville de Padoue, et sur sa tête le pied du Doge. Délégué du sénat vénitien, il fait trembler et il tremble; il guette et il est guetté; il sait qu'on espionne son espionnage, et il est rempli lui-même de la terreur qu'il répand. La sérénissime république lui a donné sur un pauvre territoire vassal toute sa puissance souveraine; il est sorti du conseil des Dix, saturé de pouvoir, comme un fer rouge sort du foyer, saturé de feu; s'il veut embraser quelque chose, il n'a qu'à y poser la main; mais il sent que lui-même il peut être fondu. Enfin, il est entre Venise et Padoue comme ces conducteurs métalliques qui donnent passage à la foudre pour descendre du nuage sur la terre, et que le fluide électrique brise et dissout quand il est trop violent. Cette situation originale et encore inexpérimentée au théâtre est le cadre même du drame d'*Angelo;* il se développe sous l'influence de cette donnée générale; mais, du reste, elle n'en est pas la matière même, laquelle est tirée d'événemens beaucoup moins exceptionnels, et prise dans des passions tout-à-fait humaines et universelles, comme l'amour, la jalousie, l'autorité maritale.

Nous croyons qu'il importe beaucoup de distinguer ainsi dans le drame ce qui en est la matière première, immédiate, d'avec ce qui en est la circonstance spéciale et personnelle. La matière première ou, comme on disait dans l'école, *materia ex quâ*, ce doivent toujours être, à notre avis, les sentimens humains et les passions universelles, ce qui est compris partout et de tous, comme l'amour, la jalousie, la maternité, le respect filial, la reconnaissance; ensuite vient la situation particulière, qui donne à ces sentimens et à ces passions telle ou telle direction, telle ou telle étendue, qui les développe ici, les restreint là-bas, les fait parler, agir, selon les temps, les lieux, les personnes et les circonstances; car le cœur humain est comme le bronze en fusion, qui prend les formes infinies des moules infinis où on le verse. La colonne et le boulet sont toujours du bronze; mais quoi de plus opposé qu'une co-

lonne et un boulet? Avec de l'amour et de la jalousie, différemment combinés, différemment développés, différemment exaltés, on peut faire un million de drames très-divers et très-neufs, l'un après l'autre; le tout est de trouver des circonstances particulières, qui impriment une tournure nouvelle à ce fonds trivial de passions; de même que c'est l'affaire des décorateurs et des architectes de découvrir des façons spéciales de combiner les lignes, pour couler en formes originales ce bronze monotone, matière sempiternelle, que l'on tourmente depuis trois ou quatre mille ans, et que l'on tourmentera probablement jusqu'à la fin des siècles.

La matière du drame d'*Angelo* est donc, comme nous disions, tout-à-fait commune et universelle. Angelo a une femme et une maîtresse : il aime et il est jaloux ; mais il faut voir dans quelles circonstances cet amour et cette jalousie se développent : c'est là le domaine du poète. Il n'a pris au cœur humain que deux passions vulgaires, comme le statuaire ne prend à la carrière qu'un bloc grossier; ce qui en sort, dieu ou monarque, c'est son ciseau qui l'a créé. Angelo est un grand seigneur de Venise, un gouverneur de Padoue, comme nous l'avons dit. Sa femme appartient, comme de raison, à une famille illustre; car, au seizième siècle, la loi politique obligeait les nobles Vénitiens à se marier entre eux, ou à n'épouser au dehors que des personnes souveraines. Sa maîtresse est une comédienne. Angelo Malipieri et Catarina Bragadini, sa femme, sont deux personnages réels, historiques; la comédienne Tisbé est un personnage d'invention. Avant d'aller plus loin, faisons remarquer que M. Victor Hugo ne met jamais au théâtre de l'histoire réelle, mais de l'histoire possible; il prend deux ou trois noms propres, et il s'en sert comme d'un point d'appui pour y rattacher toute la charpente de son drame. Il n'y a de réel dans celui-ci que le nom d'Angelo et celui de Catarina, comme dans *Marie Tudor*, que les noms des nobles personnages qui s'y trouvent; comme dans *Lucrèce Borgia*, que ceux des seigneurs vénitiens, du duc Alfonse et de Lucrèce; tout le reste est l'œuvre du poète, fiction. Quelle est la valeur de cette manière d'employer l'histoire au théâtre? C'est ce

que nous examinerons prochainement. Aujourd'hui nous la constatons et nous passons outre.

Deux autres personnages également fictifs, Rodolfo et Omodei, complètent le drame : Rodolfo, un jeune homme; Omodei, un espion de Venise déguisé. Pour indiquer en deux mots la marche du drame, Angelo aime la Tisbé qui ne l'aime pas, la Tisbé aime Rodolfo qui ne l'aime pas non plus; Rodolfo aime Catarina qui l'aime. Angelo se trouve ainsi pressé entre l'indifférence de sa maîtresse et la passion coupable de sa femme, entre ses appréhensions d'amant et son honneur de mari.

De raconter le drame scène à scène, nous avouons que nous n'en avons pas le courage. Triste métier que de refaire avec de l'argile le Jupiter olympien que Phidias avait fait d'ivoire et d'or! Du reste, à quoi bon un pauvre récit, auquel nous perdrions tous, lui, vous et moi? Paris verra la pièce, la province la lira.

C'est donc entre Angelo, Catarina, Rodolfo, la Tisbé et Omodei que se passe le drame; ce sont ces cinq personnages bien tranchés, bien individuels, placés au milieu du seizième siècle, dans une petite cité italienne, sorte de fief de Venise, qui donnent une tournure spéciale, propre, la tournure que vous savez, aux deux ou trois passions communes et vulgaires qui les animent. Leur manière d'aimer, de haïr, de se venger, résulte du temps où ils vivent, du rang qu'ils occupent, du pays qu'ils habitent. Changez ce temps, ce rang, ce pays, vous aurez, non pas d'autres passions, mais d'autres formes des mêmes passions, d'autres scènes, un autre drame. C'est comme ce que nous disions tout à l'heure; le même bronze fait un boulet ou une colonne, selon le moule.

Le premier travail de M. Victor Hugo, ç'a donc été de se bien rendre maître du terrain où il plantait son drame, d'en bien connaître et déterminer le temps, le lieu et les personnes; car de ce temps, de ce lieu et de ces personnes, allaient dépendre le caractère des passions, la direction des idées, la nature des catastrophes. Il y a beaucoup d'artistes qui se mettent peu en peine de cette difficulté, sans doute parce qu'ils ne la comprennent pas; ils créent des personnages généraux, que vous pouvez transporter dans tous

les pays, dans toutes les époques, et qui sont partout et toujours les mêmes, aussi vrais, aussi faux. Ils procèdent absolument comme l'un des plus singuliers statuaires de notre époque, M. Foyatier, lequel s'amuse avec un grand sang-froid, depuis quelques années, à faire avec du marbre des hommes nus pour le compte du gouvernement, qui les paie et les expose avec un sang-froid non moins remarquable. On leur attache, quand ils sont faits, une étiquette quelconque, Spartacus, Cincinnatus, à volonté; rien n'empêche que Spartacus soit Cincinnatus, ou que Cincinnatus soit Spartacus; même, si l'on était pressé d'un Annibal ou d'un Massinissa, il n'y aurait aucune bonne raison pour ne pas s'en servir; et nous n'attribuons qu'à la pudeur de M. Foyatier la réserve qui l'a empêché d'appeler ces statues de son propre nom, lequel y pouvait figurer aussi bien qu'un autre.

Il y a, comme nous disions, beaucoup de poètes qui font à la scène des hommes nus, comme M. Foyatier, et qui leur mettent des étiquettes. Je me souviens d'avoir vu représenter à Toulouse, il y a deux ou trois années, une espèce de drame sur la révolution de juillet, lequel avait été fait primitivement sur Denis à Corinthe. Le tyran de Sicile était devenu M. de La Fayette, et ses écoliers des élèves de l'École polytechnique. De cette manière déplorable de tracer des caractères en l'air, de créer des personnages abstraits, aujourd'hui malheureusement si commune, naissent cette déclamation qui remplit les théâtres, et ces insupportables lieux communs qui laissent flotter deçà, delà, les passions, les caractères et le langage. Il est clair qu'un personnage qui n'est pas nettement arrêté pour le temps, le lieu et les circonstances, ne peut faire et dire que des choses communes, générales, sans aucune propriété. Ce n'est pas que le travail ne devienne ainsi très-facile; une lamentation sur la mort d'un fils peut servir, en changeant le nom, pour la mort d'un père; mais que devient l'art au milieu de cette facilité? Qu'y est devenue surtout la critique? Habituée à ces ritournelles générales, à ce fonds trivial et absurde de caractères et de passions sans réalité, sans individualité, dès qu'elle se trouve en face d'un artiste qui poursuit chaque idée dans sa pente spéciale,

chaque passion dans sa direction individuelle, chaque caractère dans sa nature exclusive, elle ne comprend plus, elle est dépistée, elle s'écrie que le poète crée des exceptions : comme si vous, moi, chacun de nous n'était pas une exception; comme si chaque homme n'avait pas une manière propre et à part de voir, de sentir, de comprendre et d'exposer les choses; comme si les généralités n'étaient pas des entités métaphysiques créées par l'esprit pour la commodité du raisonnement, mais du reste parfaitement étrangères à la réalité historique, morale et littéraire.

Un procédé que M. Victor Hugo ne quitte jamais, c'est d'indiquer nettement la valeur individuelle de ses personnages, et de les poursuivre chacun dans la direction propre à son caractère, à ses idées, à son éducation, à ses préjugés. Ne vous demandez jamais si vous feriez ce qu'ils font, qui est une mauvaise manière de raisonner; demandez-vous si, étant ce qu'ils sont, ils doivent agir comme ils agissent. Il est possible que vous ne fissiez pas mourir votre femme sur un soupçon, comme Angelo; mais tâchez de vous reporter au temps où vivait cet homme, supposez que vous êtes ce qu'il fut, qu'il y a dans votre famille les traditions qu'il y avait dans la sienne, et alors, si le poète l'a créé selon la vérité historique, il est évident que, vous supposant lui, vous n'agiriez pas autrement que lui.

C'est ainsi qu'il faut raisonner par rapport aux cinq rôles du drame : transportez-vous par l'étude et par la pensée à l'année 1554, dans la ville de Padoue; reconstruisez en esprit l'existence d'une comédienne comme Tisbé, d'un gouverneur comme Angelo, d'un espion comme Omodei, d'une pauvre grande dame sacrifiée, comme Catarina Bragadini, d'un grand seigneur déguisé comme Rodolfo, et voyez si, les choses ainsi supposées, le drame est possible et réalisable dans les conditions où il se développe. Voyez si tout est bien exact, si chaque personnage est vrai de la vérité de son époque. Ne cherchez pas si cela est réel, n'allez pas aux biographies; vous n'y trouveriez rien : ce drame est une fiction, comme tous les drames de M. Victor Hugo. Pour qu'il soit tel que son auteur a voulu le faire, et nous

ne parlons pas ici de l'exécution, mais de la conception, la seule chose dont l'artiste soit véritablement maître, il faut que ce drame soit possible avec les personnages qui le réalisent, et impossible avec d'autres; il faut que tout dans ses détails découle immédiatement de ses principes; qu'Angelo, Catarina, Tisbé, Rodolfo, Omodei, tels que le poète les suppose, respirent dans les actions qu'ils font et dans les paroles qu'ils disent; qu'on pût y mettre leurs noms, s'ils n'y étaient pas; et qu'un historien, exercé à l'intelligence de la société et des mœurs du moyen âge, pût affirmer, à l'aide d'indications indirectes, mais infaillibles, qu'une telle aventure n'a pu se passer qu'à Padoue, vers le milieu du seizième siècle.

Si le public était plus instruit ou plus juste, s'il voulait ou s'il pouvait tenter une partie de ce travail historique, qui est si difficile, si intéressant et si beau, et qui a pour but de raconter des annales des peuples ce que les annalistes n'en racontèrent jamais, à savoir les détails intimes, les choses domestiques et morales, il verrait combien c'est une évocation vraie, rigoureuse, réelle, que celle que M. Victor Hugo poursuit de la vieille société du moyen âge; combien il en a l'intelligence profonde, et combien surtout la poésie du seizième siècle revit dans le style nerveux et coloré de l'auteur d'*Angelo*. Mais le public est malheureusement au dessous d'une étude semblable, et il aime mieux croire que l'auteur se trompe, que de s'avouer à lui-même qu'il ne comprend pas. Ajoutons qu'il est un peu poussé à cette légèreté par la critique, dans laquelle il n'y a pas un seul écrivain, un seul, qui s'osât comparer à M. Hugo, soit pour la conscience dans le travail, soit pour la grandeur dans la pensée, soit pour la beauté dans le style; tandis que, cachés pourtant dans leurs forteresses anonymes ou avouées, ils le canonnent depuis quinze ans comme un château du quinzième siècle, avec leur artillerie de bois. Il se passe pourtant aujourd'hui un fait public qui devrait donner à penser et éclairer les aveugles. M. Guizot, qui certes peut être cité aussi bien qu'un autre en France, et même en Europe, comme un homme qui a le droit d'avoir une opinion en matière d'histoire, s'est em-

pressé d'appeler M. Victor Hugo dans le comité qu'il a organisé près du ministère de l'instruction publique, pour la recherche des monumens inédits relatifs à l'histoire des lettres et des beaux-arts au moyen âge. Nous ne savons pas quelle figure feraient dans ce comité les critiques qui ont enseigné l'histoire d'Angleterre à l'auteur de *Marie Tudor;* mais nous savons que M. Hugo l'y fait excellente, et qu'il n'est pas de membre qui y soit mieux écouté. Le suffrage des critiques de notre temps a certainement son prix; mais celui de M. Guizot, qu'il a, doit consoler M. Hugo de celui de M. Pichot, qu'il n'a pas.

Certes, s'il savait quels ménagemens le poète est forcé d'avoir pour son inexpérience des choses historiques et littéraires, loin d'être si tranchant, le public serait fort humble. Il y avait dans le drame d'*Angelo* une très-belle scène, dans laquelle M. Victor Hugo recomposait de toutes pièces, avec l'exactitude que les hommes d'étude lui savent et la vigueur de pinceau qui ne le quitte jamais, un conciliabule nocturne, dans lequel la police secrète de Venise s'organise, se distribue, s'exécute. C'était superbe et terrible. Des amis ont conseillé au poète de supprimer cette belle page, et de la remplacer par quelques mots de récit, de peur que les historiens du parterre trouvassent un coupe-gorge de la forêt Noire dans une assemblée de sbires vénitiens. Ils en sont bien capables, tels que nous les savons. Il en a été ainsi de quelques fautes, qu'il a fallu faire. Lorsque Angelo prépare avec une solennité effroyable le supplice de sa femme, et qu'il dicte les détails du service des morts au doyen de Saint-Antoine de Padoue, il dit, en blasonnant l'écusson des Bragadini : *coupé d'argent et d'azur à la croix rouge*, n'osant pas dire *à la croix de gueules*. Que voulez-vous? Sous Louis XV, l'Académie française exigeait que toute pièce envoyée au concours, quelle qu'elle fût, se terminât par une prière à la sainte Vierge. Gilbert mettait la prière; M. Hugo met la faute. Mais s'il y avait alors, comme aujourd'hui, ridicule et honte pour quelqu'un, ce n'était pas pour le poète.

Une fois tous les personnages du drame en présence, et vous les connaissez, il est bien aisé de comprendre comment l'aventure va

s'ourdir. La Tisbé découvre que Rodolfo ne l'aime pas, et Angelo que Catarina le trompe. La maîtresse a son amour à venger, et le mari son honneur. Qui est-ce qui allume ainsi ces deux colères? Omodei. Cet homme est l'une des formes de l'idée de mystère qui plane presque toujours sur les drames de M. Victor Hugo, et qui leur donne une teinte si grave et si terrible. Gubetta dans *Lucrèce*, le Juif dans *Marie Tudor*, Omodei dans *Angelo*, sont trois personnages subalternes, des valets, des riens, qui dominent pourtant de cent coudées les hauts seigneurs devant lesquels ils s'inclinent, comme dans Goëthe le serviteur Méphistophélès domine le docteur Faust, comme dans la vieille comédie, Frontin et Sganarelle dominent leurs maîtres : c'est tour à tour la malice, l'esprit, la ruse, l'intelligence; c'est encore et par-dessus tout la fatalité, la providence; c'est l'homme de Dieu, Omodei. Dans M. Victor Hugo, ce personnage, identique au fond, est conçu selon une admirable variété de formes. Gubetta, le Juif et Omodei, même chose et trois choses. Gubetta, valet espagnol, le Juif, usurier hollandais, Omodei, sbire vénitien. Non-seulement ils sont divers de nation, de caractère, de passions, de langage, mais ils entrent chacun par des motifs différens dans les trois aventures dont ils sont l'ame; Gubetta, en fidèle collaborateur de Lucrèce; le Juif, en usurier dominé par l'or; Omodei, en amoureux méprisé qui se venge. Accuser après cela M. Hugo de se copier lui-même, c'est distraction, mauvais vouloir, ou bêtise. Moquez-vous de ceux qui le disent, et plaignez ceux qui le pensent.

C'est dans le palais d'Angelo que se passent les situations les plus terribles du drame. Tisbé y surprend en flagrant délit la maîtresse de son amant, et Angelo l'amant de sa femme. Il est bien clair que tous les moyens matériels de cette partie du drame sont tirés des lieux et des personnes. Omodei pénètre dans la chambre de Catarina; et, comme il est espion vénitien, il y pénètre en espion, c'est-à-dire par des portes cachées. Rodolfo y vient, conduit par le sbire; et, comme il y vient en amant, il entre comme les amans, la nuit, avec silence, enveloppé, en se cachant derrière les tapisseries. La Tisbé y court, munie d'une clef

qu'elle s'est fait adroitement donner par Angelo; et, comme elle y court en femme jalouse, elle survient, comme les femmes jalouses, au moment où les amants doivent être réunis, un flambeau à la main, par la bonne porte, ne se cachant pas, ne se gênant pas; car elle n'a rien à craindre de personne; l'amant se sauvera, la femme l'implorera, le mari la remerciera.

Concevez, après cela, les gens qui reprochent à M. Victor Hugo d'employer les couloirs, les portes cachées, les serrures, les clefs et autres moyens aussi extraordinaires. M. Victor Hugo est comme tout le monde; il se sert de ce qu'il a. Il a un palais du treizième siècle, et il emploie les serrures, les clefs et les couloirs de ce palais, tels qu'ils se trouvent : il ne l'a pas bâti, il l'habite; il n'en est pas l'architecte, mais l'hôte. Il est clair que s'il avait eu une maison de la rue Vivienne, personne ne serait entré ou sorti sans parler au concierge et demander le cordon. Ensuite, il est encore évident qu'il ne fait pas entrer l'amant avec fracas et par le principal escalier, ni l'espion par la grande porte, ces messieurs n'exigeant pas ordinairement un aussi grand appareil. Chacun vient à son moment, par son endroit, comme il convient, selon ses vues. Le poète ne bâtit pas des escaliers inutiles à son palais, et ne forge pas des serrures sans fruit à ses portes, pas plus qu'il n'ajoute un bras ou une jambe à ses personnages. Il prend le tout selon le temps et le lieu; le palais en 1554, les hommes dans l'état de Venise.

Voilà ce que la critique oublie. Donnez-nous un palais quelconque, dit-elle; nous n'y tenons pas : la première chambre venue, pourvu que nous ayons des caractères. Mais enfin il faut bien que ce caractère soit celui d'un personnage déterminé, à une époque déterminée, dans un lieu déterminé. Tout homme a un nom, est d'un siècle, habite un endroit. Ici, l'homme s'appelle Angelo Malipieri, il vit en 1554 et il habite Padoue. M. Victor Hugo est donc obligé de vous montrer un podesta vénitien dans un palais ducal, au sein des états de Venise. Il ne peut pas le montrer dans un palais quelconque, ou dans une chambre quelconque, mais dans le palais bâti par Ezzelin III, à Padoue, au treizième

siècle, et dans la chambre qu'y habite, en 1554, Catarina Bragadini, sa femme. Si c'avait été un palais bâti par M. Fontaine, il vous l'aurait montré pareillement, et alors vous auriez eu, en effet, des chambres quelconques; mais ce sont les critiques de 1835 qui devaient habiter des chambres de M. Fontaine; *similia similibus*.

Cette présence dans le même palais, et à la même heure, de Rodolfo et de Tisbé, d'Angelo et de Catarina, qui est le point culminant du drame, le moment d'éclat et de fracas, a passé à la première représentation comme une situation ordinaire. Mlle Mars, qui avait été si spirituelle, si vive, si gracieuse, au premier acte, a manqué d'énergie dans son entrée du second. A sa place, Mlle Georges eût fait trembler la salle. Elle serait venue furieuse, terrible, bruyante, accablant de sa colère et de ses injures Catarina interdite, et mille fois plus effrayante par les cris de sa voix que par la haine de son cœur; car ce que Catarina doit le plus redouter à pareille heure, c'est que son mari, son implacable mari, entende, s'éveille, accoure, la surprenne, surprenne son amant, et les fasse mourir tous deux. Cependant Mlle Mars a repris sa hauteur habituelle dès la seconde moitié de cet acte, au moment où elle retrouve ce crucifix dont l'histoire est si touchante, et qui a été une occasion, pour l'auteur des *Feuilles d'Automne*, d'épancher ce qu'il a dans l'ame de grave et de religieux.

Au troisième acte, la résignation douloureuse de Tisbé et la noble colère de Catarina ont constamment ému la salle. C'est quelque chose de si beau que ce troisième acte, même après le second! La suppression de la scène du conciliabule des sbires, dont nous avons parlé, a jeté sur toute cette partie du drame un mystère terrible. Tout d'un coup, sans préparation, on voit Angelo commander au doyen de Saint-Antoine un service funèbre pour quelqu'un qu'il ne nomme pas; il dicte le cérémonial de ces obsèques avec un flegme et une exactitude qui font trembler, allant au-devant de toutes les questions et les coupant à leur racine. Ce petit détail, qui aura peut-être peu frappé la plupart des spectateurs, est une preuve de l'exactitude avec laquelle M. Victor

Hugo reconstruit les époques et les hommes du moyen âge. Cette scène ne pouvait avoir lieu que dans les états de Venise; car ce n'est que là, dans toute la chrétienté, que la puissance civile donnait des ordres à la puissance ecclésiastique, même pour la police des églises et les détails des cérémonies. Lorsqu'on entend Angelo ordonner de ne mettre pour tout ornement aux tentures funèbres que les armes de Malipieri et de Bragadini, on devine aussitôt que ce mort qu'on enterre ainsi est encore vivant, que c'est Catarina. A partir de là, la scène devient magnifique par l'auteur et par l'acteur; Mme Dorval y vaut le poète.

Voilà quel avantage il y a pour un auteur à placer son drame au seizième siècle : il trouve sous sa main mille instrumens superbes dont il peut user à son gré. D'abord cette habitude des poisons, si vieille et si commune en Italie, depuis la famille des Claudiens jusqu'à la famille des Borgia; puis, dans la situation présente, un Angelo Malipieri, personnage princier, qui a eu quatre doges dans sa famille, qui fait venir chez lui le doyen de la cathédrale, fait tendre les églises de noir et réciter les offices des morts, sans être obligé de dire pourquoi ni pour qui. En un quart d'heure, voilà toute une ville qui tremble. Angelo n'a qu'à dire un mot, et un échafaud se dressera; à faire un signe, et une tête tombera; tout cela simplement, naturellement, sans objection. N'y a-t-il pas dans ce temps et avec ces hommes mille moyens de drame qui n'existent plus aujourd'hui? D'aller reprocher à M. Victor Hugo l'emploi des souterrains ce n'est que ridicule. Lorsque Angelo croit que Catarina est morte, il est clair qu'il doit la faire enterrer. Or, comme toute grande famille, et celle des Malipieri aussi bien que les plus grandes, ses pareilles, avait dans son propre palais le caveau où s'ensevelissaient tous ses membres, on descend Catarina dans la fosse qui lui revenait parmi les siens. Seulement Tisbé, qui sait que la morte n'est qu'endormie, gagne les deux hommes qui doivent l'ensevelir, fait sceller la tombe vide et transporter Catarina dans son palais, pour la rendre à Rodolfo. Il n'y a donc là ni caveaux, ni souterrains, ni fantasmagorie : il y a ce qu'il faut; une critique inutile, tout au plus. Que dire encore à

ceux qui trouvent que la léthargie de Catarina est tirée de celle de Catherine Howard? rien; sinon, à ce compte, que celle de Catherine Howard est tirée de celle de Sidney; celle de Sidney, d'un roman du chevalier de Mouhy, les *Aventures du philosophe Rametzi*; celle-ci de mille autres apparemment. On arriverait bientôt par ce chemin à trouver que tous les poëtes qui se servent du poison copient *Rodogune*, et que tous ceux qui se servent du poignard copient *Zaïre*. Comme si, pour juger deux moyens de drame analogues, il fallait regarder à leurs circonstances matérielles, plutôt qu'à l'usage qu'on en fait, et aux situations qu'ils amènent!

Peu de pièces ont produit sur le public une sensation plus profonde et plus soutenue. Or émouvoir un public de première représentation, c'est presque aussi surprenant que ce que la fable raconte d'Amphion et d'Orphée. On ne sait pas en général ce que c'est que ce public, à pareil jour. Les journalistes avaient cinquante stalles d'orchestre sur quatre-vingts, et quarante-deux loges sur soixante-dix. *Nous l'avons vérifié*. Saupoudrez ensuite l'assemblée d'à peu près cinq cent cinquante dramaturges ou vaudevillistes, dramatisant ou vaudevillisant sur le pavé de Paris, lesquels ont leurs entrées de droit; rappelez-vous la sympathie profonde que ces messieurs, journalistes, vaudevillistes et dramaturges, manifestent depuis quinze ans pour M. Victor Hugo, et vous aurez une idée des dispositions bienveillantes de l'assemblée.

Cependant l'assemblée est restée calme, à cela près de quelques toux littéraires, d'abord opiniâtres, mais qui ont pris à la fin le drame comme un sirop. Nous ne disons pas ceci pour chanter victoire au nom de M. Victor Hugo, parce que là où les haines remplacent les doctrines, les choses ne se passent plus logiquement; mais voyez pourtant comme le public change, et comme l'opinion se modifie. De *Hernani* à *Angelo*, quel pas immense! Il y a, il est vrai, une partie du public qui change moins vite, et qui en est encore à ses vieux errements; ce sont ces quelques jeunes gens, à habitudes étranges, bruyantes, fanfaronnes, copistes des roués de la régence, mais copistes inexacts et ridicules, qui ont bien les

vices les seigneurs musqués de Louis XV, mais qui n'en ont ni l'esprit, ni les manières, ni les beaux noms. Ce seraient des juges parfaits pour un poète, si un drame se menait comme un cheval; mais, par malheur pour eux, et un peu aussi pour nous, on achète à la porte d'un théâtre juste la place qu'il faut pour s'asseoir, sans l'intelligence qu'il faut pour comprendre, et l'expérience qu'il faut pour juger. Cette jeunesse s'était trompée mardi dernier; elle avait pris le théâtre, où elle brille peu, pour le Bois, où elle brille beaucoup.

Un attrait particulier de ce drame, c'était de réunir deux actrices ayant chacune de vives sympathies dans le public; que l'opinion fait rivales et que la chronique fait ennemies, comme si les grandes jalousies pouvaient germer à côté des grands talens. Le fait est que si, par malheur, cela était vrai, ce que nous ne croyons pas, elles auraient eu l'une et l'autre un sujet de douleur bien amère, car elles ont été admirables toutes deux. Nous avons attendu deux représentations pour en parler; mais à la seconde, comme à la première, elles ont été vraiment admirables. C'est même une étude bien belle à faire sur ces deux actrices éminentes, que de les voir revenir sur leur premier jet, corriger, retoucher, raturer, forcer ici, adoucir là-bas! On sent qu'après deux ou trois essais encore, le ton principal de leur jeu sera arrêté, ses formes fixées, son bronze figé.

M[lle] Mars a eu les honneurs du premier acte. C'est, dans le poète, du détail aisé, piquant, divers; dans l'actrice, de l'esprit, de la finesse, une infinie gracieuseté en toutes choses, dans la voix, dans l'œil, dans le geste. Au second acte, il nous semble qu'elle a faibli. Elle n'est pas assez furieuse, assez terrible. Ce n'est pas la femme qui annonçait au premier acte qu'elle tuerait sa rivale, si elle en avait une. Cependant, dès qu'elle retrouve le crucifix de sa mère, elle nous a paru reprendre sa hauteur habituelle; on n'est pas plus noble, plus généreuse, plus attendrissante. Au troisième, elle est encore bien belle et bien touchante, quand elle lit la lettre de Rodolfo. Au quatrième, il lui manque d'être secondée. Dans une scène à deux, on n'est pas superbe à

soi tout seul. Dès qu'elle est frappée, elle redevient Mlle Mars; aux derniers mots qu'elle prononce, c'est d'une douleur à fendre l'ame.

Mme Dorval n'entre qu'au second acte. Sa scène d'amour avec Rodolfo est exquise, pleine de choses naïves, folles, charmantes. Au moment où Tisbé vient la surprendre, le drame, qui devrait éclater, s'abaisse, s'efface, disparaît presque. Ce devrait être le plus beau, c'est le plus faible. Cette scène est encore à comprendre, à créer, à jouer. A qui la faute des deux actrices? car il y a évidemment faute, parce que c'est là le point capital du drame; nous n'en savons rien. Au troisième acte, Mme Dorval est sublime. Il y a dans sa colère et dans son mépris pour Angelo et pour Catarina, toute la vivacité d'une femme et toute la dignité d'une dogaresse. Les habitués de la Comédie-Française lui reprochaient, l'an dernier, de n'être pas noble; ils n'ont jamais vu certainement une noblesse de meilleur aloi que celle-là.

Beauvalet nous semble un des meilleurs acteurs du Théâtre-Français, et peut-être celui de tous qui est le plus capable de devenir excellent. Ceci soit dit malgré l'oubli où on le laisse, et précisément à cause de cet oubli. Que voulez-vous que devienne un acteur qui ne joue que des doublures, quand les autres n'en veulent pas? et puis, on est bon pour une chose, et médiocre pour une autre chose. Le tort de la Comédie-Française, c'est d'étendre ses acteurs sur un lit de Procuste, et de vouloir qu'ils aient tous même longueur, et qu'ils jouent de la même manière les mêmes pièces. On y fait ainsi des médiocrités insupportables, voilà tout; Périer et Mlle Plessis. Beauvalet a été superbe; nul n'aurait joué, comme il l'a fait. Avec ce rôle, il se fera certainement une réputation. M. Victor Hugo lui aura porté bonheur; car il joua, dans *le Roi s'amuse*, le rôle de Saltabadil d'une façon très-fine et très-spirituelle.

Provost, qui vient de débuter d'une manière remarquable dans l'*Orgon* de Molière, a, dans le drame d'*Angelo*, un rôle court et coudoyé de rôles éblouissans. Il y disparaît un peu. Cependant il dit très-bien son morceau du premier acte. Geffroy est le seul

qui n'ait pas saisi l'esprit de son rôle, et qui ne l'ait pas convenablement joué. Malheureusement il paraît que l'insuccès le déconcerte, car plus il va, plus il a fait de fautes. Nous lui disons ceci sévèrement, parce que le succès qu'il vient d'obtenir dans *l'Ambitieux* et dans *Chatterton* prouve qu'il a du mérite.

Un mot sur les décors : ils sont très-exacts comme architecture, très-beaux comme peinture, trop beaux peut-être ; pas assez réels, pas assez appartement, pas assez chambre à coucher. Ils font du reste le plus grand honneur aux jeunes artistes qui les ont exécutés. Seulement ils auraient dû prendre garde aux écussons qui décorent les meubles et les murs : ces écussons sont presque tous faux. Ces messieurs les ont peints, mais ils ne les ont point blasonnés.

GRANIER DE CASSAGNAC.

CHATTERTON ET LE MOINE ROWLEY.

§ I. — CHATTERTON.

« Voyez cette ombre! elle semble saisir un manuscrit rongé par le
» temps. Autour d'elle se dressent des écussons armoriés et de poudreux
» parchemins. — Oui, c'est lui! c'est l'étonnant jeune homme des plaines
» de Bristol, qui, sous la robe de Rowley, nous fit entendre des chants
» si solennels. A peine adolescent, il fut déjà plus qu'un homme. Mais
» son destin fut accompli avant même qu'il fût commencé. Son esprit su-
» blime prit un vol au-dessus de l'humanité. Ce fut avec le regard d'un
» ange qu'il contempla la nature, et que, du sommet de sa fierté, il ap-
» prit à juger les choses de ce misérable séjour. Méprisant les hommages
» tardifs d'un siècle ingrat, il livra son cœur désolé aux conseils des fu-
» ries, et le sombre désespoir offrit à ses lèvres la coupe mortelle. » — Cette stance mélancolique, et d'une couleur si profonde, fut écrite sur la tombe de Chatterton, peu de temps après sa mort, par le poète Preston, écrivain plein d'énergie, quoique appartenant à l'époque littéraire de Johnson et de Hayley. Aussitôt après la fin tragique de l'infortuné, tous les hommes de lettres, tous les poètes, et tous les biographes du temps, vinrent à l'envi jeter une tardive couronne sur la tombe inconnue de celui en qui on était enfin obligé de reconnaître *le martyr de la lyre*, pour rappeler l'expression générale dont on se servit. Je dis la tombe *inconnue*; car le pauvre Chatterton, heureux encore d'échapper à la barbare sentence dont la loi anglaise punit le suicide, fut enterré, après vingt-

quatre heures d'agonie cruelle, le 25 août 1770, dans le cimetière du dépôt des pauvres de Shoe-Lane, à Londres. La destinée, le caractère, les ouvrages de ce génie si jeune et si tôt moissonné, offrent un ensemble si extraordinaire; sa vie et ses opinions ont donné lieu à des jugemens si contradictoires, et souvent si outrageans, témoin l'odieux libelle de Suard[1] dans la *Biographie* de Michaud, que ce serait sans contredit une étude bien curieuse d'analyser les mystères d'une des plus étonnantes organisations qui fût jamais. Voici quelques notes recueillies dans ce but, et que la lecture attentive de ses poésies nous a fournies. Ce sont principalement des détails de caractère et des citations exactes qui pourront peut être donner l'idée d'un travail sérieux. D'abord, Chatterton a été calomnié dans sa patrie, principalement par l'éditeur de ses *Miscellanées* (Londres, in-8°, 1778), et par Horace Walpole, dans ses Lettres à cet éditeur. Walpole, prétendu Mécène des gens de lettres du temps, avait *contre* Chatterton le grief d'avoir fort mal et fort froidement accueilli la demande de protection que lui fit le jeune homme luttant contre la misère. On sait que Tacite a dit que c'est un penchant naturel du cœur humain de détester ceux qu'il maltraite. Ensuite, l'éditeur posthume a osé dire que chez Chatterton, « le libertinage était aussi apparent que le génie. » Voyons d'où cette accusation peut provenir. En Angleterre, pays d'intolérance spéculative, s'il en fut jamais, on ne pardonne pas l'irréligion. Le voluptueux prélat anglican, qui passe sa vie dans les fumées du Claret et au milieu de sa meute de lévriers, y est mieux toléré que l'écrivain honnête qui imprime deux ou trois phrases bien ou mal raisonnées contre la *Bible*. Ainsi est faite la vieille Angleterre. Sous ce rapport, le pauvre Chatterton avait prêté le flanc à d'injustes soupçons; de ce qu'il s'est annoncé comme esprit fort, on a judicieusement conclu qu'il devait être un franc libertin, et voici d'après quels motifs. Dans sa première jeunesse, Chatterton reçut de sa sœur, en étrenne, un petit portefeuille de maroquin; au lieu de le mettre en pièces, suivant l'irrésistible tendance des enfans, il y écrivit des vers, et le rendit à celle qui lui en avait fait cadeau. Ce ne fut que plus tard que l'on découvrit que Chatterton avait écrit sur l'un des feuillets le morceau étonnant que nous allons traduire, œuvre d'un enfant de onze ans et demi :

CHATTERTON ET LE MOINE ROWLEY.

§ I. — CHATTERTON.

« Voyez cette ombre! elle semble saisir un manuscrit rongé par le » temps. Autour d'elle se dressent des écussons armoriés et de poudreux » parchemins. — Oui, c'est lui! c'est l'étonnant jeune homme des plaines » de Bristol, qui, sous la robe de Rowley, nous fit entendre des chants » si solennels. A peine adolescent, il fut déjà plus qu'un homme. Mais » son destin fut accompli avant même qu'il fût commencé. Son esprit su- » blime prit un vol au-dessus de l'humanité. Ce fut avec le regard d'un » ange qu'il contempla la nature, et que, du sommet de sa fierté, il ap- » prit à juger les choses de ce misérable séjour. Méprisant les hommages » tardifs d'un siècle ingrat, il livra son cœur désolé aux conseils des fu- » ries, et le sombre désespoir offrit à ses lèvres la coupe mortelle. » — Cette stance mélancolique, et d'une couleur si profonde, fut écrite sur la tombe de Chatterton, peu de temps après sa mort, par le poète Preston, écrivain plein d'énergie, quoique appartenant à l'époque littéraire de Johnson et de Hayley. Aussitôt après la fin tragique de l'infortuné, tous les hommes de lettres, tous les poètes, et tous les biographes du temps, vinrent à l'envi jeter une tardive couronne sur la tombe inconnue de celui en qui on était enfin obligé de reconnaître *le martyr de la lyre*, pour rappeler l'expression générale dont on se servit. Je dis la tombe *inconnue;* car le pauvre Chatterton, heureux encore d'échapper à la barbare sentence dont la loi anglaise punit le suicide, fut enterré, après vingt-

» carrière, qu'une belle et bonne place s'offrit à sa vue. Alors, aussitôt,
» adieu les méthodistes! Plus ne voulut être du corps. Les protestans lui
» parurent infiniment préférables. Tout de suite il courut sans s'arrêter
» vers le curé, et ainsi parla au révérend personnage : « J'étais métho-
» diste, il est vrai; mais l'esprit de pénitence me ramène à vous. Oh! s'il
» était de votre bon plaisir que je pusse remplir la bonne place vacante,
» combien je m'en acquitterais avec justice, combien je ferais dans ce
» poste ce qui est bien et convenable! » Le curé, sans se faire prier, lui
» accorde sa demande; l'autre s'en va bien vite prendre la place. En con-
» séquence il s'y installa, et il la remplit encore, en y déployant un zèle
» un peu hypocrite. »

Cette pièce, transcrite par Chatterton sur un petit feuillet du porte-feuille, porte la date du 14 avril 1764. Ce fut la première production du jeune poète. L'auteur de ce satirique badinage contre les dévots de secte était alors élève gratuit de l'école de charité de Colston, à Bristol. Malgré cette pointe d'épigramme contre l'Église, il n'en fut pas moins solennellement *confirmé*, six mois plus tard, par l'évêque, et reçut ce sacrement anglican avec toutes les apparences d'un cœur religieux. Mais que peut être, en général, l'orthodoxie d'un enfant de douze ans? Au surplus, ce mélange de sentimens différens dans l'esprit de Chatterton s'explique très-bien par la pente mobile de ses idées, dont sa sœur, Mme Newton, a donné l'esquisse suivante : « Il était généralement, nous dit-elle, d'un tempérament très-inégal. Je l'ai vu quelquefois si sombre, que pendant des jours entiers il ne voulait pas articuler une parole et ne parlait que par force; d'autres fois, au contraire, il était de la plus folle gaieté. » Tel fut donc l'esprit de Chatterton, qu'après s'être moqué des tartufes du méthodisme, il communia avec ferveur. Il mit en vers, à ce sujet, des chapitres de Job et d'Isaïe; et aussitôt par un nouveau bond de son imagination capricieuse, il lança une épître satirique très-amère contre le pédagogue en chef de la petite école. A la même époque, ce singulier enfant se mit à apprendre tout seul la musique et le dessin; il réussit même à dessiner avec facilité et correction, témoin son dessin pour la statue projetée du maire Beckford, que l'éditeur des *Miscellanées* a mis en tête de l'édition de 1778. Le 1er juillet 1767, Chatterton sortit de l'école de charité et fut engagé, en qualité d'*apprenti*, chez un avoué de Bristol, John Lambert. Cette déportation intellectuelle devait durer sept ans. Les biographes et éditeurs posthumes de Chatterton disent qu'il fut placé comme *apprentice*. Il faut

WILL (ou WILLIAM) L'APOSTAT (vers à huit syllabes, rimes suivies).

« A l'époque du vieux temps, quand le pouvoir de Wesley ([1]) allait en » augmentant d'heure en heure, Will l'apostat, dont le commerce baissait, » résolut aussi de faire son marché ([2]). Aussitôt il va tout droit trouver » Wesley, en prenant une mine grave et solennelle. Ce fut en ces termes » qu'il apostropha le saint homme : « Mon bon monsieur, votre doctrine » me paraît la meilleure; votre serviteur veut devenir *un Wesley*; en- » seignez-moi bien vite vos principes. » — Alors le prédicateur lui apprit » largement comment il devait se conduire dans ce monde. Notre homme » l'entend, consent, remue la tête, déclare que chacun de ses mots sont » paroles de Dieu, et, roulant ses yeux hypocrites, s'écrie : « Ah! que » votre secte est bienheureuse! Je le jure, ni Bingham, ni Young, ni » Stillingfleet ([3]), ne pourront me faire reculer. » Alors il entama l'his- » toire de sa position, et lui dit combien le sort l'avait durement traité. » Il finit par le supplier de faire une petite quête à son profit dans la pro- » chaine assemblée; à quoi le prédicateur répondit : « Prends courage, la » quête sera tout entière pour toi! » Dès-lors le converti se plongea dans » les affaires de la secte, prit un visage bénin et une démarche de fausse » humilité, et, comme tout l'extérieur de sa vie fut soigné et grave, on vit » paraître en toute sa personne le vrai méthodiste. Toutefois, quel que fût » son extérieur, son cœur n'était pas moins resté apostat. Bien qu'il affi- » chât hautement la plus sainte flamme, et qu'il fît partout retentir le » nom de Wesley, il ne resta prédicateur et tout le reste, qu'autant qu'il » y gagnait de l'argent. Il appuyait surtout avec feu sur la maxime : Que » tout travailleur mérite salaire!

» Mais il arriva un beau jour, et précisément au milieu de sa sainte

([1]) Célèbre fondateur de la secte fanatique des méthodistes.

([2]) Voici la coupe de la pièce de Chatterton, qui tient, par la concision et la facilité, du genre de Swift. Nous citerons les quatre premiers vers :

In days of old, when Wesley's power
Gather'd new strength by every hour,
Apostate will just sunk in trade
Resolv'd his bargain should be made.

([3]) Savans théologiens de l'église anglicane.

» carrière, qu'une belle et bonne place s'offrit à sa vue. Alors, aussitôt,
» adieu les méthodistes! Plus ne voulut être du corps. Les protestans lui
» parurent infiniment préférables. Tout de suite il courut sans s'arrêter
» vers le curé, et ainsi parla au révérend personnage : « J'étais métho-
» diste, il est vrai; mais l'esprit de pénitence me ramène à vous. Oh! s'il
» était de votre bon plaisir que je pusse remplir la bonne place vacante,
» combien je m'en acquitterais avec justice, combien je ferais dans ce
» poste ce qui est bien et convenable! » Le curé, sans se faire prier, lui
» accorde sa demande; l'autre s'en va bien vite prendre la place. En con-
» séquence il s'y installa, et il la remplit encore, en y déployant un zèle
» un peu hypocrite. »

Cette pièce, transcrite par Chatterton sur un petit feuillet du porte-feuille, porte la date du 14 avril 1764. Ce fut la première production du jeune poète. L'auteur de ce satirique badinage contre les dévots de secte était alors élève gratuit de l'école de charité de Colston, à Bristol. Malgré cette pointe d'épigramme contre l'Église, il n'en fut pas moins solennellement *confirmé*, six mois plus tard, par l'évêque, et reçut ce sacrement anglican avec toutes les apparences d'un cœur religieux. Mais que peut être, en général, l'orthodoxie d'un enfant de douze ans? Au surplus, ce mélange de sentimens différens dans l'esprit de Chatterton s'explique très-bien par la pente mobile de ses idées, dont sa sœur, Mme Newton, a donné l'esquisse suivante : « Il était généralement, nous dit-elle, d'un tempérament très-inégal. Je l'ai vu quelquefois si sombre, que pendant des jours entiers il ne voulait pas articuler une parole et ne parlait que par force; d'autres fois, au contraire, il était de la plus folle gaieté. » Tel fut donc l'esprit de Chatterton, qu'après s'être moqué des tartufes du méthodisme, il communia avec ferveur. Il mit en vers, à ce sujet, des chapitres de Job et d'Isaïe; et aussitôt par un nouveau bond de son imagination capricieuse, il lança une épître satirique très-amère contre le pédagogue en chef de la petite école. A la même époque, ce singulier enfant se mit à apprendre tout seul la musique et le dessin; il réussit même à dessiner avec facilité et correction, témoin son dessin pour la statue projetée du maire Beckford, que l'éditeur des *Miscellanées* a mis en tête de l'édition de 1778. Le 1er juillet 1767, Chatterton sortit de l'école de charité et fut engagé, en qualité d'*apprenti*, chez un avoué de Bristol, John Lambert. Cette déportation intellectuelle devait durer sept ans. Les biographes et éditeurs posthumes de Chatterton disent qu'il fut placé comme *apprentice*. Il faut

entendre par ce mot *petit clerc* ou *saute-ruisseau*, en terme de basoche. Voici les conditions du poste et de la nouvelle vie de Chatterton. Sa mère payait à maître Lambert 10 guinées par an pour son fils : à ce prix, le procureur s'engageait à le nourrir, à l'habiller et à le loger; sa mère devait le blanchir et l'entretenir. Il partageait la chambre à coucher du petit domestique de la maison, et il fallait que tous les matins, à huit heures, il fût rendu à l'étude de l'avoué, où il restait jusqu'à huit heures du soir. Il avait alors deux heures pour se promener; car on exigeait qu'il fût rentré à dix heures, l'avoué demeurant dans une maison assez loin de l'étude. Lorsque, plus tard, on découvrit quel génie précoce avait porté la veste du petit clerc de Bristol, maître Lambert rendit ample témoignage à l'exactitude et à la régularité de conduite de son *saute-ruisseau*, qui n'avait alors que quinze ans. Il n'arriva qu'une seule fois à Chatterton de rentrer à heure indue, et encore s'était-il laissé attarder par une visite chez sa mère. Une seule fois aussi, maître Lambert se crut obligé d'avoir recours à une correction paternelle, à la manière anglaise; et pourquoi? Parce que le jeune Chatterton avait profité de son séjour chez l'avoué pour adresser une violente lettre anonyme à son ancien maître d'école Warner, sous la férule duquel il avait long-temps souffert. Jean Lambert lui reprocha cependant une humeur sombre et fière, enfin quelque chose d'insociable dans ses goûts. Mais il faut remarquer que Chatterton passait la plus forte partie de son temps ou enfermé dans l'étude ou enfermé dans la cuisine. A quoi il faut ajouter que la bibliothèque de maître Lambert était formée uniquement de livres de droit, hormis cependant un exemplaire de la *Britannia* de Cambden (où il est infiniment probable que Chatterton puisa la première idée du style antique de ses poèmes de Rowley), et que de plus, le petit clerc avait à parfaire un bien fastidieux travail de fondation, lorsque l'avoué était absent ou que les plaideurs étaient rares. Ce travail, qui dut être une véritable galère pour le pauvre Chatterton, consistait à copier des *Précédens*, dont il réussit cependant à remplir un volume in-folio de trois cent quarante-quatre pages, écrites d'un caractère très-serré. Ce fut chez son avoué et en 1768, qu'il paraît avoir conçu le projet audacieux, autant qu'original, de donner au public, comme ouvrages d'un vieux moine, les poésies célèbres que ce jeune enfant sut revêtir d'une telle teinte d'antiquité de style et de tableaux, que des critiques aussi exercés et aussi érudits que Milles et Green y furent trompés. Mais cette question, du plus curieux intérêt littéraire, mérite d'être traitée séparément.

et nous la réservons en entier, ainsi que l'analyse et les citations de Rowley, pour un article spécial. On voit donc que Chatterton usa les premières impressions de sa verte et brillante imagination à copier les *Précédens* de la jurisprudence anglaise. Cependant il sut joindre d'autres travaux à un aussi ingrat labeur. Chatterton avait trois amis dont les conseils ne furent pas sans influence sur sa destinée littéraire. Il se lia intimement avec un M. Thistlethwaite, dont il avait fait la connaissance à l'école, comme ami du sous-maître, et qui tolérait les épigrammes de Chatterton contre le despotisme du maître en chef, à qui l'enfant poète ne pardonna jamais. Les deux autres étaient M. George Catcott, ferblantier à Bristol, et le chirurgien William Barrett, tous deux sincères partisans des poèmes du vieux moine Rowley. Le premier vint souvent lui faire visite chez l'avoué; et il nous a transmis ce curieux tableau des travaux favoris du petit clerc. « Quelquefois, dit-il, je le trouvais tout enfoncé dans l'étude du blason et des antiquités anglaises, toutes choses dont il me parut s'occuper avec un goût très-marqué. D'autres fois je le trouvais comme perdu et noyé dans les méditations subtiles de la plus profonde métaphysique, ou bien absorbé en l'étude des hauts problèmes des mathématiques. Bientôt il jetait tout cela au vent pour s'occuper de musique et d'astronomie, sciences dont il ne connaissait absolument que la pure théorie. La médecine elle-même n'était point sans puissance sur son ardente imagination; et je l'ai souvent entendu parler de Galien et d'Hippocrate avec l'abondance et le dogmatisme d'un empirique de profession. » M. Thistlethwaite aurait bien dû nous dire comment maître Lambert tolérait tout ce scandale dans son étude. Un singulier trait du caractère de Chatterton, c'est que son esprit était esclave des astres. Il s'imaginait que l'époque de la pleine lune lui était favorable, et alors le lever du soleil le surprenait la plume à la main. Heureusement pour Chatterton, le dimanche est jour sacré en Angleterre. Toute cette journée-là, il s'échappait du registre des *Précédens* et courait s'égarer dans les belles campagnes qui environnent Bristol; il y portait ses crayons et revenait rarement sans rapporter quelque dessin de paysage ou de vieille église gothique.

Il paraît qu'à cette époque de sa vie, Chatterton avait à peu près oublié les impressions religieuses de sa *confirmation* par l'évêque de Bristol. Ce fut à ce temps, c'est-à-dire au commencement de 1769, que l'on place la date d'une des plus fortes et des plus singulières de ses compositions, de celle surtout qui a flétri son caractère moral devant l'intolérante société

anglaise. Il est vrai que le jeune auteur y attaque corps à corps la révélation, et y professe un certain épicuréisme philosophique un peu effronté, et tout-à-fait inouï, envisagé du point de vue des idées britanniques. Voici la partie philosophique de ce morceau, qui est intitulé, *Happiness*, le bonheur.

LE BONHEUR. — 1769.

« Puisqu'il n'a pas été ordonné que l'homme pût être heureux, tâchons
» au moins de nous rendre aussi heureux que possible. Possédons-nous
» de la fortune ou de la gloire, des amis ou des filles (*frien dor whor*);
» croyons seulement que c'est là le bonheur, et n'en demandons pas da-
» vantage.

» Salut! ô Révélation! nymphe qui te caches dans les sphères (*)!
» Pour le petit nombre tu es une divinité, pour le plus grand nombre tu
» n'es qu'un nom; tu n'es pour la raison qu'une lanterne sourde; mais
» pour la superstition tu es un soleil. Sans cesse on veut confondre ta
» cause mystérieuse avec tes effets. A ton aspect, nous ne pouvons jouir
» que d'un bonheur entièrement idéal, d'un bonheur en apparence aussi
» brillant qu'un rêve d'ambition ou qu'une physionomie de beauté, mais
» en réalité ce n'est qu'une ombre harmonieuse, ce n'est que la vérité
» imaginaire qu'entrelace un réseau mystérieux. — Et ce repos d'un
» instant qui vient interrompre les noirs soucis dont sont accablés sans
» cesse les prétendus rois de la création, à qui le doivent-ils? A de
» légers caprices et à de purs préjugés. Le seul dieu que nous connaissions
» bien, c'est *l'opinion*. Où place-t-on la base des religions? sur rien
» autre chose que l'inclination frivole de chacun. Lorsque les mortels,
» tourmentés par leurs prêtres, s'avancent sur la voie étroite, obéissant à
» de superstitieux préjugés, on leur dit : « *ce chemin mène au ciel;* »

(*) Il est inutile d'avertir combien les vers de Chatterton, comme ceux de tout poète vigoureux et concis, sont difficiles et même impossibles à traduire. Un Anglais, homme d'esprit, disait très-bien de pareils essais que c'étaient non des traductions, *translations*, mais de véritables déportations, *transportations*. Voici trois vers de Chatterton au commencement de cette épître :

Hail revelation, sphere envelop'd dame,
To some divinity, to most a name,
Reason's dark lanthern, superstition's sun.

» mais, chose bizarre, une autre conscience s'écrie que ce même chemin
» mène à l'enfer. La conscience, qui sait prendre tour à tour les aspects
» du caméléon changeant, réfléchit toutes les doctrines et ne reste fidèle à
» aucune. Lorsque le fils sanguinaire de Jessé (David) s'aperçut qu'un
» mystique sacerdoce imposait la terreur aux Juifs, il revêtit un éphod
» conforme à son cœur, et il chercha le Seigneur, et il le trouva toujours
» à ses côtés; au milieu des assassinats, des adultères, des cruautés et
» des débauches, le Seigneur était avec lui, et tout ce qu'il fit était juste.

» Et toi, prêtrise, bandeau universel du monde, idole aux pieds de
» laquelle rampent les nations, source de nos maux, origine du péché;
» toi qui dus à la crainte ta première apparition, continue de nous prodi-
» guer tes bienfaits imaginaires et de voiler ton Élysée sous les nuages du
» doute! Puisque tu prétends que le bonheur présent s'use par la posses-
» sion, dis-nous que notre félicité est remise au monde avenir! Et si par
» hasard tes fils dédaignent ton vaporeux fantôme; si leur raison, com-
» mençant à poindre, semble vouloir les mener droit, ah! présente alors
» à leurs regards quelques magnifiques bagatelles. Peut-être prendront-ils
» ces hochets brillans pour de l'or, et se jetant à la recherche de mé-
» dailles ou de joujoux, peut-être réussiront-ils à se distraire par ces
» plaisirs d'un moment. . . . .

» Mais, pour revenir à mon sujet, je le demande, placés comme nous
» sommes, au milieu du vaste océan de la pensée, comment gouvernerons-
» nous comme il faut nos opinions et notre vie? — Ah! le contentement
» c'est le bonheur, comme disent les sages. Mais qu'est-ce que le conten-
» tement? Le rêve d'un jour.—Ainsi, ami, que ton goût soit ton guide, et
» surtout garde bien ta superstition. » . . . .

Voilà sans doute de singulières pensées, bien originales, bien sombres, bien audacieuses en un mot. Il ne s'agit plus ici de s'extasier sur la précocité d'un enfant; il faut avouer que rarement l'âge et la plus longue expérience comme la plus désolante vie n'ont inspiré à un poète des vers plus empreints d'esprit méditatif et des idées jaillissant d'une source plus profonde. En lisant l'original, et surtout en mesurant l'extrême concision de la pensée anglaise même, on a bien de la peine à se persuader que le petit saute-ruisseau de maître Lambert, avoué à Bristol, ait écrit tout cela. Au surplus, tout est extraordinaire dans cette pièce, dont nous n'avons extrait que le commencement et la fin. Le milieu de l'épître est entièrement satirique et fort plaisant. Chatterton semble avoir eu, en l'écrivant,

le dessein de se moquer de ses amis mêmes les plus intimes, et, chose singulière, ce fut en première ligne, le ferblantier ou potier d'étain de Bristol, Catcott, ce même industriel auquel le poète confia les essais de ses imitations du vieux style, qui essuya ses premières épigrammes. Il est vrai que l'ambitieux et romanesque ferblantier offrait un modèle des plus grotesques aux crayons de Chatterton. Suivant Herbert Croft, le premier des biographes du poète, qui ait publié ses lettres intimes à sa mère et à sa sœur, Catcott s'était distingué aux yeux de tout Bristol par deux exploits qui ont justement immortalisé sa mémoire; le premier fut une ascension sur la corde jusqu'au clocher de l'église Saint-Nicolas, pour y placer de ses propres mains la dernière pierre de la flèche, portant une inscription laudative de ce trait d'extravagance; le second fut le passage à cheval de la rivière qui arrose Bristol, sur quelques planches minces, jetées d'un bord à l'autre. On conçoit facilement que de telles aventures durent allumer la verve satirique de Chatterton, dont nous ne citerons que ce passage, concernant le digne ferblantier.

« Catcott a terriblement envie de faire causer le public et d'occuper la » renommée. Il ne songe qu'à rendre son nom immortel. Pour y parvenir, » le voilà qui dresse un autel de fer-blanc pour porter ses titres et attester » son commerce : voyez la burlesque pompe de ce monument, qui cou- » ronne une flèche hardie! C'est pour apprendre à l'avenir qu'un fer- » blantier est mort. »

Dans la même pièce, Chatterton, si étroitement lié avec le chirurgien Barrett, a dirigé les traits les plus vifs contre la morgue de la Faculté, à propos d'une sortie pleine de vigueur et d'originalité contre l'éducation. Voici ce curieux passage:

« C'est toi, Éducation, qui as toujours tort; c'est à toi qu'il faut ren- » voyer les malédictions du genre humain, toi l'auteur de tout notre ave- » nir, toi la source première de notre croyance, de nos désirs, de notre » destin. Aussi, voyez ce médecin : sur chacun des atomes de son indi- » vidu la nature fidèle a gravé le mot de *pédant*. Mais c'est l'éducation, » l'éducation toujours aveugle, qui lui a remis la patente de boucher du » genre humain. »

Ce style singulier se reproduit dans les autres parties de cette pièce, où Chatterton immole tour à tour les écrivains fanatiques d'éloges entre eux, les stupides courtisans des lettres, et surtout les robustes pédans des universités de sa patrie. Comme pour faire éclater le contraste profond des

sentimens opposés qui se disputaient l'empire de cette ame, si jeune et déjà si impressionnable, nous citerons encore une autre composition qu'on a rapportée à la même époque, et que Chatterton a nommée *la Résignation*. Dans son épître sur *le Bonheur*, on voit éclater un vide absolu de croyance, un scepticisme voluptueux mêlé de satire amère. Ici au contraire on croit entendre une ame remplie d'espérance et de foi verser sa peine dans le sein de Dieu. Rien de plus touchant et de plus chrétien que les stances suivantes, dont notre traduction va cruellement détruire le parfum et la grâce mélancolique. Nous les citerons cependant à tout événement, pour faire ressortir combien l'ame de Chatterton renfermait de contrastes de sentimens, et combien elle savait s'attacher par momens à ces douces consolations religieuses qu'elle remplaça plus tard par le désespoir et par le suicide.

La Résignation, 1769 (vers à 8 syllabes, rimes croisées).

« O Dieu dont le tonnerre ébranle le firmament, dont le regard em-
» brasse l'atome de notre globe, c'est à toi que j'ai recours, toi mon
» unique rocher. Dans ta justice, j'adore encore ta miséricorde.

» Combien les circuits mystérieux de ta volonté, combien les ombres
» de ta céleste lumière surmontent toute la puissance de notre entendement
» fragile! Mais tout ce que veut l'Éternel est bien.

» Oh! apprends-moi, lorsque arrivera l'heure de l'épreuve, lorsqu'au
» milieu des angoisses mes larmes couleront comme la rosée des nuits,
» apprends-moi à calmer mes douleurs, à confesser ton pouvoir, à aimer
» ta bonté, à craindre ta justice.

» Ou si, dans ce cœur, tout autre que toi venoit usurper une place qui
» t'est due et y régner en maître, que ta divine présence écarte ce mal-
» heur, ou que ta miséricorde l'efface!

» Alors, pourquoi te plaindre, ô mon ame? Pourquoi tentes-tu de te
» perdre dans un gouffre ténébreux? Jette loin de toi cette chaîne mélan-
» colique! Dieu en créant tout a voulu tout bénir.

» Mais cependant je sens que mon cœur est celui d'un homme. Mes
» soupirs qui s'échappent, mes larmes qui coulent, enfin toute cette lan-
» gueur qui s'empare de ma vie, n'attestent que trop la profonde maladie
» de mon ame.

» Mais alors même, je saurai me résigner, je me prosternerai sous le
» coup qui m'accable, j'étoufferai mes soupirs; je calmerai mon cœur,
» j'arrêterai les torrens du chagrin qui débordent.

» Oui, ce noir manteau d'une nuit profonde, qui s'étend lentement sur
» mon ame désolée, s'évanouira devant le lever du jour. C'est la révéla-
» tion de mon Dieu, qui est le soleil et l'Orient de ma vie. »

Il n'est point facile de lire cette pièce, monument simple et vrai des angoisses et des sentimens du jeune Chatterton, à l'âge de seize ans, sans se sentir ému. On y voit distinctement ce jeune homme obsédé de pressentimens funestes et tourmenté de son sort, donner tête baissée dans tout l'enthousiasme des consolations chrétiennes, dans le sein desquelles son esprit vagabond et capricieux ne pouvait rester long-temps. Il était encore à cette époque chez maître Lambert, avoué, et c'était à côté du gros registre in-folio des *Précédens*, que Chatterton écrivait de si plaintives poésies. Son ambition grandissait avec son âge, et ce fut sans doute là le motif de sa lettre à Horace Walpole, qui lui fit une réponse très-peu encourageante, à la suite de laquelle Chatterton se résigna à rester encore un an au milieu des paperasses de l'étude de son patron. Ce fut là, c'est-à-dire de 1769 au commencement de 1770, qu'il écrivit presque toutes ses poésies, tant celles en style actuel et les satires, que celles dites de Rowley et autres du quinzième siècle. Il paraît même qu'arrivé à Londres, il n'y écrivit qu'une seule pièce en vieux langage, *la Ballade de la Charité*, l'une des plus admirables et des plus naïves de ses compositions, et que son étendue assez médiocre nous permettra de traduire plus bas en entier ([1]). Après la composition de cette pièce religieus esur la résignation, que nous venons de citer, on ne comprend pas que Chatterton ait déclaré, avant de partir pour Londres, qu'il comptait jouer le rôle de *méthodiste*, et que si ce moyen

([1]) C'est un fait très-curieux de l'histoire littéraire de Chatterton que la date de ses compositions et le peu d'espace qu'elles remplissent dans sa vie. Une fois à Londres, il n'écrivit plus guère que des essais et articles en prose pour les Revues; il arriva dans la capitale en avril 1770. Aussi toutes ses occupations, ses satires politiques ou morales, ses pièces mêlées, ses drames, et ses poèmes dits de Rowley, sont de l'époque d'octobre 1768 à avril 1770, c'est-à-dire embrassent dix-sept mois depuis sa seizième jusqu'à sa dix-septième année environ. Il est vrai que le petit clerc du procureur Lambert ne dormait que rarement, comme nous le verrons ailleurs.

lui échappait, un pistolet serait sa dernière ressource. *My trist and final ressourcq is a pistol*, dit-il à son ami Thistlethwaite, qui rapporte lui-même ce propos plus qu'étrange. Je dois dire que la phrase du poète, citée par le témoin, et qui se termine par cet engagement d'en finir avec la vie, me paraît suspecte. Thistlethwaite aurait reçu de Chatterton l'aveu qu'il comptait prendre le masque méthodiste pour parvenir, et imposer à la multitude. Reste à savoir s'il est de la nature humaine de se flétrir soi-même par avance sans nécessité et par simple bravade. C'est de la vérité bien peu vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, Chatterton alla tenter fortune en la grande ville le 10 avril 1770. Il écrivit à sa mère, en date du 20 avril, le détail des petites aventures de son premier voyage, et parut s'extasier sur la bonne et cordiale réception des marchands de livres près Saint-Paul. Cependant le jeune homme, un peu isolé à Londres, sentit le besoin de quelques lettres de recommandation, et pria sa mère d'en demander pour lui à maître Lambert. Cette invitation fut accompagnée d'une phrase où se peint la fierté de son ame : « Faites-lui voir cette lettre, écrivait-il à sa mère, et dites-lui que si je mérite une recommandation, il m'obligerait de m'en donner une; que si je n'en mérite point, il serait indigne de lui de me l'accorder. » Ainsi, Chatterton secoua la poussière de l'étude de son avoué et se lança à pleines voiles dans la scabreuse carrière littéraire; cette époque de sa vie est très-curieuse à étudier, parce qu'il l'éclaire, pour ainsi dire, lui-même au moyen des lettres qu'il écrit à chaque instant à sa mère et à sa sœur, et que son biographe, Herbert Croft, a publiées. C'est le miroir le plus fidèle de cet esprit surprenant.

Chatterton débuta, à Londres, sous les modestes auspices d'une Mme Ballance, femme simple, mais des plus respectables, et de plus, cousine de son père. Mme Ballance hébergea son jeune parent chez elle, ou plutôt chez son propriétaire, un M. Walmsley, mouleur en plâtre. Ce fut là que le poète se mit à fabriquer des *essais*, des articles *mœurs*, des pamphlets politiques de toutes les couleurs, enfin des *nouvelles* dans le genre d'Addison, le tout pour vivre. Les premiers schellings qu'il gagna à la scène, les premiers cercles de beaux esprits où il put pénétrer, le ravirent au septième ciel. « Quelle glorieuse perspective m'est ouverte! » disait-il à sa mère, le 6 mai. Huit jours plus tard, ravi de ses succès dans le *Freeholder's Magazine,* il s'écrie : « Ah! si Rowley fût né à Londres au lieu d'être natif de Bristol, j'aurais pu vivre seulement en copiant ses ouvrages. »

Il ajoute en parlant à sa sœur : « Je vous conseille de vous perfectionner à copier de la musique, à dessiner, et à tout ce qui demande quelque génie ; car quoique, selon le style boutiquier de Bristol, ce soient là choses oiseuses et même nuisibles, ici, cela rapporte beaucoup. » Le 30 du même mois, il apprend à sa sœur qu'il avait réussi à se faufiler chez les grands, et notamment chez *le frère d'un lord*, qui devait être son collaborateur dans un immense ouvrage à publier par livraisons sur l'histoire de Londres : « Persuadez-vous bien, disait-il tendrement à sa sœur, que chaque mois se terminera à votre avantage. Je vous enverrai deux robes de soie cet été. Ma mère, non plus, ne sera pas oubliée. » Il paraît que le pauvre Chatterton, une fois qu'il se fût frayé l'accès de la maison du lord-maire Beckford et de plusieurs cafés, rendez-vous des hommes de l'opposition, s'imagina qu'il allait faire la connaissance intime du fougueux parlementaire Wilkes, et en même temps qu'il serait admis dans les salons ministériels des lords North et Mansfield [1]. Ce fut sans doute dans cette tournure d'esprit qu'il fit à sa protectrice, Mme Ballance, cette fameuse et singulière réponse, qui dut si complétement foudroyer la bonne femme, lorsqu'elle le prêcha de rentrer chez un autre procureur : *J'espère plutôt*, lui dit-il, *moyennant la grâce de Dieu, être bientôt conduit prisonnier à la Tour de Londres, ce qui fera ma fortune*. Par une bien étrange et bien sinistre destinée, on voit que les espérances chimériques de Chatterton, que ses rêves de grandeur, de gloire et de fortune, allaient croissant, à mesure que s'approchait la catastrophe fatale que lui dicta le désespoir. Le 20 juillet 1770, précisément trente-quatre jours avant de s'empoisonner, il écrit à sa sœur: « Partout on recherche ma société, et si je voulais m'humilier à me placer derrière un comptoir, je trouverais vingt places pour une ; mais j'aime à me trouver avec les grands. Je suis plutôt fait pour les affaires d'état

(1) Le reproche d'inconstance et de manque de foi politique, ainsi que la singulière manie d'écrire des pamphlets dans les sens opposés et au même instant, qui pèsent sur la mémoire de Chatterton, n'ont d'autre fondement qu'une liste publiée par Horace Walpole, aristocrate parlementaire de la classe des plus fins roués. Je me permets de douter de la vérité parfaite de ses assertions. Si les pièces que Walpole eut en main, avec notes et titres de l'écriture de Chatterton, sont authentiques, nous y apprenons que le poëte avait environ une demi-guinée d'honoraires par colonne de ses *essais* politiques dans les journaux. Mais il faudrait savoir si ces colonnes avaient la longueur de celles du *Times* ou du *Morning Chronicle*. Il y a colonnes et colonnes.

que pour les affaires de commerce. » Il paraît que pendant long-temps le poëte avait cru pouvoir échapper à la misère, en se familiarisant avec la science de la littérature considérée comme branche d'industrie. Il écrivit ces mots de Londres à sa mère : « La pauvreté est très-généralement attribuée aux auteurs, mais ce fait n'est pas toujours vrai. Nul d'entre eux ne peut être pauvre s'il connaît la pratique des libraires ; sans ce savoir nécessaire, le plus grand génie peut mourir de faim, mais dans le cas contraire, le plus grand sot pourra vivre dans l'opulence. Or, ce savoir, je me flatte de le posséder passablement bien. » Hélas ! cette science tant vantée profitait peu à Chatterton. Il avait plutôt l'art de faire insérer ses articles que celui de se les faire bien payer. En vain ses rapports littéraires avec les revues mensuelles et hebdomadaires s'étaient-ils accrus au point qu'il devint bientôt collaborateur de cinq ou six des plus répandues ; en vain écrivait-il à sa mère que la *Revue de la ville et de la campagne* (*The town and country Review*) de juillet 1770 était à peu près tout entière de sa main ; en vain avait-il presque signé l'engagement de se charger de l'entreprise générale des *chansons* et *cantates* des concerts du Ranelagh : il paraît que tous ces travaux, soit qu'ils fussent trop rares malgré leur multiplicité, soit qu'ils fussent misérablement rétribués par les industriels du métier, ne purent réussir à donner au jeune écrivain, non point des richesses, mais même du pain. A quoi il faut ajouter que le pauvre garçon se voyant admis aux cercles lettrés de Londres, voulut hurler avec les loups et se donner une toilette élégante comme celle de ses confrères ; d'autres dépenses, celles du spectacle et des lieux publics, et celles, bien plus sacrées, de ses cadeaux à sa mère et à sa sœur, venaient encore absorber un pécule déjà insuffisant. Au commencement de juin 1770, il quitta la maison du mouleur Walmsley, dont il aimait la famille, et qu'il ne voulut sans doute pas rendre témoin de son indigence après lui avoir souvent confié ses rêves de grandeur et d'ambition. Il prit un logement plus modeste encore chez une dame Angell, marchande de toile d'emballage, dans Brook-street, quartier de Holborn. C'est à tort que plusieurs biographes de Chatterton ont supposé que le poëte, entêté dans ses projets de gloire littéraire, et résolu de mépriser toute autre occupation, avait définitivement arrêté son funeste dessein de se tuer, dès qu'il vit que les journaux ne pouvaient le faire vivre. Au contraire, l'un des traits les plus tristes et les plus touchans de sa vie dépose contre cette assertion : lorsque Chatterton se vit mourant de faim, il fit

une démarche désespérée qui dut singulièrement coûter à sa poétique imagination; ce fut de profiter d'une occasion qui s'offrit par pur hasard, pour solliciter la place d'aide d'un chirurgien qui allait exercer dans la colonie d'Afrique. Dans ce coup de désespoir, il se souvint de son ancien ami de Bristol, le docteur Barrett, et le pria instamment de le recommander. Chatterton se croyait assuré de cette misérable place si contraire à ses goûts et à son génie. Déjà il avait fait ses adieux en six stances un peu langoureuses à une jeune fille de Bristol, miss Bush, qu'il aimait platoniquement et sans qu'elle le lui rendît. Mais cette ressource allait lui être fermée. Le docteur Barrett, soit qu'il lui gardât rancune de ses vives satires contre la Faculté, soit qu'il crût le jeune auteur peu fait pour remplir ce poste, refusa net de le recommander. Ainsi Chatterton ne put devenir carabin des nègres. Ce refus décida sa fin. La marchande de toile d'emballage, Mme Angell, beaucoup plus occupée à soigner sa boutique qu'à épier le poète souffrant, ne put donner aucun renseignement sur ses démarches à cette époque : mais le savant Warton, qui se mêla activement aux débats relatifs au pseudonyme Rowley, prit des informations exactes chez un pharmacien du voisinage, M. Cross; ce dernier lui apprit que Chatterton ayant souvent paru à sa boutique au commencement d'août 1770, sa famille l'avait pressé de venir dîner ou souper avec elle sans façon; ce que Chatterton, qui avait cependant bien faim, ne voulut pas accepter. Un soir cependant, son dénûment l'emporta sur sa fierté, et il partagea avec M. Cross le régal extraordinaire d'un envoi d'huîtres marinées; tous furent frappés de la voracité avec laquelle ce malheureux prit part au souper. Enfin, l'intérêt extrême que le sort du poète excita dans Londres fut tel, que l'on fit une espèce d'enquête sur les circonstances de ses derniers jours. Une perruquière, Mme Wolfe, déposa positivement, comme le tenant de l'hôtesse du poète, Mme Angell, que le matin même de l'empoisonnement, le 24 août, celle-ci savait, à n'en pas douter, que le jeune homme était resté deux ou trois jours sans manger, et qu'émue de pitié, elle lui avait offert de dîner avec elle: à quoi Chatterton répondit avec hauteur qu'il n'était pas dénué de ressources, et surtout *qu'il n'avait pas faim*. Il est très-probable que l'idée que sa misère allait devenir un fait public et patent, le détermina à s'en délivrer avant que le soleil de ce même jour fût couché. Il fut constaté le lendemain par verdict du coroner, que Chatterton avala le même soir une dissolution d'oxide d'arsenic dans de l'eau, et qu'il en mourut le 25 août 1770, âgé de dix-sept ans et neuf mois. Lorsque l'on força la porte de sa

chambre, on trouva son cadavre sur le lit, et le plancher tout semé de morceaux de manuscrits que Chatterton avait mis en pièces pendant son agonie dernière.

Il nous reste à ajouter encore quelques mots sur les prétendus faits d'*immoralité* qu'on a voulu reprocher à Chatterton, sur ses amours et sur son caractère. Quant aux tentatives qu'on a faites pour noircir sa mémoire sous des rapports honteux, il est clair que ce sont de pures inventions de la calomnie. Une certaine philosophie sceptique et voluptueuse, un mépris avoué pour la théologie, mêlé parfois à un sentiment religieux des plus suaves et des plus profonds, un certain style érotique et brutal dans ses satires, un certain girouettage politique qui le portait peut-être à offrir sa plume à tous les partis qui eussent pu le payer : voilà les seuls reproches qu'on puisse faire avec quelque fondement à la vie littéraire de Chatterton. Encore son inconstance politique, dont l'excuse fut sa profonde misère, et surtout ces singuliers mémoires de paiemens où il tarife en pence et en livres le bénéfice net que lui rapporte la mort de son protecteur, le maire Beckford, ne nous sont-ils garantis que par le seul témoignage de sir Horace Walpole. Tout le reste de la conduite du poète dément de pareils principes. A ce propos, son ami intime, Thistlethwaite est un irrécusable témoin. « Les occasions que ma longue connaissance de Chatterton m'a offertes me donnent le plein droit d'affirmer que, pendant son séjour à Bristol, il ne se comporta nullement comme un libertin, ainsi qu'on a voulu le dépeindre. Rempli de tempérance dans sa manière de vivre, de modération dans ses plaisirs, et d'assiduité dans ses travaux, il ne mérite point une telle injure. J'accorde bien que parmi ses ouvrages il y a plusieurs morceaux, non-seulement immoraux, mais marqués au cachet d'une licence grossière. Je n'ai point le projet de défendre ces passages, que j'aurais souhaité, par respect pour sa mémoire, qu'il n'eût jamais écrits; mais, malgré cela, je pense qu'ils provinrent chez lui plutôt de l'extrême chaleur de son imagination, excitée encore par une envie de se singulariser, que d'une dépravation naturelle ou d'un cœur corrompu par de mauvais exemples. » Si l'on ajoute à ces assertions formelles les détails de la vie de Chatterton chez maître Lambert l'avoué, la régularité de sa vie de Londres chez M. Walmsley le mouleur, la noble fierté qui le porta à mourir plutôt que d'être à la charge de Mme Angell pour sa nourriture; la décence parfaite qu'il montra toujours sur la promenade du Pré du collége, à Bristol, lorsqu'il faisait la cour à une

belle jeune fille, miss Rumsey, à laquelle il adressa des vers charmans, on verra que l'accusation de libertinage provint uniquement de l'intolérance bigote du public anglais. Il n'y a point d'exemple d'un seul acte de débauche dans toute la vie de Chatterton.

Il est d'ailleurs très-certain que ce jeune homme ne fut pas moins remarquable sous le point de vue physiologique. Tout chez lui fut précoce; son développement physique comme son développement moral. Il avait un air de dignité masculine fort au-dessus de son âge. Ses yeux, quoique un peu gris, étaient d'un feu extraordinaire. Cependant, malgré sa vivacité d'esprit et de cœur, il était sujet à d'incurables et fréquentes distractions. On le vit souvent regarder une personne fixement pendant un quart d'heure, sans même paraître la voir. Il poussait la tempérance jusqu'à l'excès. Il mangeait rarement de la viande, et ne prenait jamais de liqueurs fortes; il se nourrissait principalement de pain ou de gâteaux aux fruits; singulier et économique régime, dont sa misère ne put pas même faire les frais!

Quoique fanatiquement attaché à l'étude, il est clair que Chatterton, comme plusieurs autres génies étonnans, dut plutôt deviner le monde et l'histoire que les acquérir par l'érudition ou l'expérience. Il n'eut point le temps de devenir savant, et cependant il le fut. Chose bizarre! bien que la pointe de son esprit le poussât à la satire la plus mordante, il eut beaucoup d'amis et ne se brouilla avec aucun. Le neveu du mouleur Walmsley, qui fut camarade de lit du poète pendant plus d'un mois, assura Herbert Croft que, malgré l'orgueil et la hauteur de Chatterton, il était impossible de ne pas l'aimer; que jamais Chatterton ne dormait pendant qu'ils étaient au lit ensemble; qu'il ne se couchait jamais avant deux ou trois heures, et que son camarade le trouvait toujours éveillé dans la nuit, lorsque ce dernier se réveillait par hasard; qu'enfin, presque tous les matins, leur chambre était jonchée de petits morceaux de papier déchirés très-menu, fragmens de compositions que Chatterton, mécontent ou désespéré, avait détruites.

Le trait le plus aimable du caractère moral de Chatterton, c'était sa vive et constante tendresse pour sa vieille mère et pour sa sœur. Chacun de ses succès fut marqué par un redoublement de soins et de générosités pour elles. Il est bien certain qu'il leur envoya des cadeaux au moment même où il était le plus pauvre. « Belle leçon de munificence, dit un biographe, que Chatterton pauvre a donnée aux riches! » Les passions dominantes de son cœur et de sa vie furent l'ambition, la fierté, et surtout

l'amour de la gloire; comme de plus son ardente imagination lui suggéra mille projets plus brillans les uns que les autres, et qu'aucun ne put réussir ni même lui procurer du pain, on ne conçoit que trop comment une telle ame finit par tomber dans le désespoir et dans le suicide. Quant au défaut de foi positive chez lui, et quant à son inconstance politique, qui touchait à la vénalité, il faut se souvenir que son génie n'avait fait que pousser son premier jet, et que c'est, après tout, une rude épreuve pour un homme de cœur, que de lutter contre la faim. Ensuite comme Chatterton fit tous ses poèmes, tous ses articles et toutes ses œuvres, de seize à dix-sept ans et quatre mois, avant de le juger, ne faut-il pas avoir sans cesse à la pensée cette vérité si simple et si significative : *Chatterton n'était qu'un enfant?* — Nous nous occuperons prochainement de son caractère littéraire, et principalement de l'analyse des poèmes dits de Rowley, qui ne fut ni moine ni religieux du cloître des Augustins de *Bristowe;* mais qui fut simplement un petit clerc en l'étude de maître Lambert, avoué à Bristol, *anno Domini,* 1769.

C. Coquerel.

CHRONIQUE.

La chambre des députés a voté cette semaine le crédit de 1,200,000 fr. demandé par le ministère pour le service des fonds secrets. Belle occasion de bavardages et de discussions creuses ! Ce parti que personne n'osait nommer, dont personne n'osait s'avouer le soutien ; ce parti qui n'ose pas être ministre, qui n'ose pas faire de l'opposition, le tiers-parti, s'est dessiné cette fois : il a proposé une réduction de 200,000 francs. L'opposition, plus franche et plus hardie, voulant tout refuser ; le ministère ne voulant rien rabattre, le tiers-parti s'est trouvé entre les deux, conspué, honni, comme un conciliateur malencontreux. M. Émile de Girardin, qui, à notre grand étonnement, ne s'était pas encore *posé*, n'a pas résisté cette fois aux démangeaisons qui le tourmentaient : il vient de se déclarer l'adepte de cette doctrine dont M. Étienne est le grand lama.

Il a dit tout haut, sans broncher : *Je suis du tiers-parti*. L'inflexion de cette voix, que M. Girardin avait grossie à dessein, comme font les enfans quand ils jouent *au loup*, semblait contenir cette menace : « Le tiers-» parti va vous en faire voir de cruelles. Jusqu'ici ce n'était qu'une collec-» tion assez ridicule de vieillards, d'eunuques et de joueurs de dominos. » Maintenant que j'en suis, de ce tiers-parti, moi homme de la presse, » nous allons vous donner à retordre des fils de toutes les grosseurs. » La chambre n'a pas semblé faire assez de cas de cette profession de foi, une des plus courageuses connues ; elle paraissait surtout comprendre assez peu ce que c'est qu'un *homme de la presse*, locution nouvelle, introduite dans le commerce des publications à 2 sous.

M. le maréchal de Maison est enfin de retour, et malheureusement pour les fabricateurs de nouvelles qui criaient, chacun de son côté : *Il acceptera. — Il n'acceptera pas*, il accepte le portefeuille, et a déjà prêté serment en qualité de ministre de la guerre.

— Les portières ont été troublées cette semaine dans la confection de leur

café au lait par le bruit de l'assassinat de la femme Ferrand. Lhuissier, son assassin présumé, a tellement soigné l'horrible mise en scène de ce drame, qu'il y a de l'émotion pour deux mois dans tout Paris. Une femme coupée en morceaux, jetée à la rivière avec des circonstances abominables, cela rappelle les crimes les plus notables, celui de Dautun, de Bastide; il ne faut vraiment plus accuser l'époque d'être froide et sans couleur; on assassine encore dans les meilleures formes.

—La Saint-Philippe a été célébrée avec son cérémonial accoutumé, les réceptions au château, les députations de tous les corps constitués, de tous les consistoires possibles et de toutes les églises réformées. Les Champs-Élysées, transformés en foire publique, contenaient à peine les myriades d'étalagistes, de bateleurs et de chanteurs qui exerçaient leur industrie en plein vent. D'amples distributions de secours de toute nature ont été faites à domicile aux indigens. La philantropie approuve sans doute ces largesses calmes et bien entendues; mais nous ne cesserons de regretter les fontaines de vin et les saucissons des fêtes de l'empire : c'est encore une poésie perdue.

THÉATRES. — PORTE-SAINT-MARTIN. — KARLE ou *le Châtiment*, drame en quatre actes, par MM. Lockroy et Anicet Bourgeois. — L'Espagne est le pays des crimes, l'Allemagne le pays des remords. Un homme dont le crâne est plombé par un beau soleil de Cadix se laisse aller aux douceurs du meurtre. Le lendemain, un nouveau soleil entretient le feu de sa tête au même degré de chaleur et torréfie tous ces germes de repentir méditatif qui ne peuvent croître qu'en Saxe, en Bavière ou en Hollande, patries des redingotes à brandebourgs, des engelures et du remords. Karl, qui s'entend aux affaires de meurtres, se soumet à cette logique du théâtre qui n'admet pas un Espagnol regrettant son crime et un Allemand sourd aux cris de sa conscience. Il tue fort proprement son ami Alfonse, près du château d'Almeïda, dans une partie de chasse, d'un coup de fusil; épouse sa femme, dona Juana; adopte son fils Fernando, et vient cuver cette belle action en Norwége. Là il s'arrange une vie insupportable, une vie d'expiation; il fait enrager sa femme et Fernando par les brusqueries les plus folles. Son château est noir, sordide, meublé de chaises fripées, éclairé à la chandelle, et il faut dire en passant que le matériel de la Porte-Saint-Martin ajoute admirablement à cette couleur. Dans cette retraite, composée d'un salon fané de LUCRÈCE BORGIA, d'une chambre de MARIE TUDOR, d'un panneau de RICHARD D'ARLINGTON et d'une armoire des MALCONTENS, on pourrait devenir fou, si l'on n'était criminel. Karl est simplement criminel, ennuyeux et ennuyé. Sa femme a stéréotypé sur son visage une grimace moitié espagnole, moitié

le dessein de se moquer de ses amis mêmes les plus intimes, et, chose singulière, ce fut en première ligne, le ferblantier ou potier d'étain de Bristol, Catcott, ce même industriel auquel le poète confia les essais de ses imitations du vieux style, qui essuya ses premières épigrammes. Il est vrai que l'ambitieux et romanesque ferblantier offrait un modèle des plus grotesques aux crayons de Chatterton. Suivant Herbert Croft, le premier des biographes du poète, qui ait publié ses lettres intimes à sa mère et à sa sœur, Catcott s'était distingué aux yeux de tout Bristol par deux exploits qui ont justement immortalisé sa mémoire; le premier fut une ascension sur la corde jusqu'au clocher de l'église Saint-Nicolas, pour y placer de ses propres mains la dernière pierre de la flèche, portant une nscription laudative de ce trait d'extravagance; le second fut le passage à cheval de la rivière qui arrose Bristol, sur quelques planches minces, jetées d'un bord à l'autre. On conçoit facilement que de telles aventures durent allumer la verve satirique de Chatterton, dont nous ne citerons que ce passage, concernant le digne ferblantier.

« Catcott a terriblement envie de faire causer le public et d'occuper la » renommée. Il ne songe qu'à rendre son nom immortel. Pour y parvenir, » le voilà qui dresse un autel de fer-blanc pour porter ses titres et attester » son commerce : voyez la burlesque pompe de ce monument, qui cou- » ronne une flèche hardie! C'est pour apprendre à l'avenir qu'un fer- » blantier est mort. »

Dans la même pièce, Chatterton, si étroitement lié avec le chirurgien Barrett, a dirigé les traits les plus vifs contre la morgue de la Faculté, à propos d'une sortie pleine de vigueur et d'originalité contre l'éducation. Voici ce curieux passage:

« C'est toi, Éducation, qui as toujours tort; c'est à toi qu'il faut ren- » voyer les malédictions du genre humain, toi l'auteur de tout notre ave- » nir, toi la source première de notre croyance, de nos désirs, de notre » destin. Aussi, voyez ce médecin : sur chacun des atomes de son indi- » vidu la nature fidèle a gravé le mot de *pédant*. Mais c'est l'éducation, » l'éducation toujours aveugle, qui lui a remis la patente de boucher du » genre humain. »

Ce style singulier se reproduit dans les autres parties de cette pièce, où Chatterton immole tour à tour les écrivains fanatiques d'éloges entre eux, les stupides courtisans des lettres, et surtout les robustes pédans des universités de sa patrie. Comme pour faire éclater le contraste profond des

café au lait par le bruit de l'assassinat de la femme Ferrand. Lhuissier, son assassin présumé, a tellement soigné l'horrible mise en scène de ce drame, qu'il y a de l'émotion pour deux mois dans tout Paris. Une femme coupée en morceaux, jetée à la rivière avec des circonstances abominables, cela rappelle les crimes les plus notables, celui de Dautun, de Bastide; il ne faut vraiment plus accuser l'époque d'être froide et sans couleur; on assassine encore dans les meilleures formes.

—La Saint-Philippe a été célébrée avec son cérémonial accoutumé, les réceptions au château, les députations de tous les corps constitués, de tous les consistoires possibles et de toutes les églises réformées. Les Champs-Élysées, transformés en foire publique, contenaient à peine les myriades d'étalagistes, de bateleurs et de chanteurs qui exerçaient leur industrie en plein vent. D'amples distributions de secours de toute nature ont été faites à domicile aux indigens. La philantropie approuve sans doute ces largesses :almes et bien entendues; mais nous ne cesserons de regretter les fontaines e vin et les saucissons des fêtes de l'empire : c'est encore une poésie perdue.

THÉATRES. — PORTE-SAINT-MARTIN. — KARLE ou *le Châtiment*, drame uatre actes, par MM. Lockroy et Anicet Bourgeois. — L'Espagne le pays des crimes, l'Allemagne le pays des remords. Un homme le crâne est plombé par un beau soleil de Cadix se laisse aller aux urs du meurtre. Le lendemain, un nouveau soleil entretient le sa tête au même degré de chaleur et torréfie tous ces germes de r méditatif qui ne peuvent croître qu'en Saxe, en Bavière ou inde, patries des redingotes à brandebourgs, des engelures et rds. Karl, qui s'entend aux affaires de meurtres, se soumet à ique du théâtre qui n'admet pas un Espagnol regrettant son n Allemand sourd aux cris de sa conscience. Il tue fort proprement ami Alfonse, près du château d'Almeïda, dans une partie de n coup de fusil; épouse sa femme, dona Juana; adopte son fils vient cuver cette belle action en Norwége. Là il s'arrange une able, une vie d'expiation; il fait enrager sa femme et Fer- brusqueries les plus folles. Son château est noir, sordide, aises fripées, éclairé à la chandelle, et il faut dire en passant ériel de la Porte-Saint-Martin ajoute admirablement à cette tte retraite, composée d'un salon fané de LUCRÈCE BORGIA, le MARIE TUDOR, d'un panneau de RICHARD D'ARLING- noire des MALCONTENS, on pourrait devenir fou, si l'on Karl est simplement criminel, ennuyeux et ennuyé. Sa cé sur son visage une grimace moitié espagnole, moitié

» Mais alors même, je saurai me résigner, je me prosternerai sous le » coup qui m'accable, j'étoufferai mes soupirs, je calmerai mon cœur, » j'arrêterai les torrens du chagrin qui débordent.

» Oui, ce noir manteau d'une nuit profonde, qui s'étend lentement sur » mon ame désolée, s'évanouira devant le lever du jour. C'est la révéla- » tion de mon Dieu, qui est le soleil et l'Orient de ma vie. »

Il n'est point facile de lire cette pièce, monument simple et vrai des angoisses et des sentimens du jeune Chatterton, à l'âge de seize ans, sans se sentir ému. On y voit distinctement ce jeune homme obsédé de pressentimens funestes et tourmenté de son sort, donner tête baissée dans tout l'enthousiasme des consolations chrétiennes, dans le sein desquelles son esprit vagabond et capricieux ne pouvait rester long-temps. Il était encore à cette époque chez maître Lambert, avoué, et c'était à côté du gros registre in-folio des *Précédens*, que Chatterton écrivait de si plaintives poésies. Son ambition grandissait avec son âge, et ce fut sans doute là le motif de sa lettre à Horace Walpole, qui lui fit une réponse très-peu encourageante, à la suite de laquelle Chatterton se résigna à rester encore un an au milieu des paperasses de l'étude de son patron. Ce fut là, c'est-à-dire de 1769 au commencement de 1770, qu'il écrivit presque toutes ses poésies, tant celles en style actuel et les satires, que celles dites de Rowley et autres du quinzième siècle. Il paraît même qu'arrivé à Londres, il n'y écrivit qu'une seule pièce en vieux langage, *la Ballade de la Charité*, l'une des plus admirables et des plus naïves de ses compositions, et que son étendue assez médiocre nous permettra de traduire plus bas en entier (1). Après la composition de cette pièce religieuse sur la résignation, que nous venons de citer, on ne comprend pas que Chatterton ait déclaré, avant de partir pour Londres, qu'il comptait jouer le rôle de *méthodiste*, et que si ce moyen

(1) C'est un fait très-curieux de l'histoire littéraire de Chatterton que la date de ses compositions et le peu d'espace qu'elles remplissent dans sa vie. Une fois à Londres, il n'écrivit plus guère que des essais et articles en prose pour les Revues ; il arriva dans la capitale en avril 1770. Aussi toutes ses occupations, ses satires politiques ou morales, ses pièces mêlées, ses drames, et ses poèmes dits de Rowley, sont de l'époque d'octobre 1768 à avril 1770, c'est-à-dire embrassent dix-sept mois depuis sa seizième jusqu'à sa dix-septième année environ. Il est vrai que le petit clerc du procureur Lambert ne dormait que rarement, comme nous le verrons ailleurs.

lui échappait, un pistolet serait sa dernière ressource. *My trist and final ressource is a pistol*, dit-il à son ami Thistlethwaite, qui rapporte lui-même ce propos plus qu'étrange. Je dois dire que la phrase du poète, citée par le témoin, et qui se termine par cet engagement d'en finir avec la vie, me paraît suspecte. Thistlethwaite aurait reçu de Chatterton l'aveu qu'il comptait prendre le masque méthodiste pour parvenir, et imposer à la multitude. Reste à savoir s'il est de la nature humaine de se flétrir soi-même par avance sans nécessité et par simple bravade. C'est de la vérité bien peu vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, Chatterton alla tenter fortune en la grande ville le 10 avril 1770. Il écrivit à sa mère, en date du 20 avril, le détail des petites aventures de son premier voyage, et parut s'extasier sur la bonne et cordiale réception des marchands de livres près Saint-Paul. Cependant le jeune homme, un peu isolé à Londres, sentit le besoin de quelques lettres de recommandation, et pria sa mère d'en demander pour lui à maître Lambert. Cette invitation fut accompagnée d'une phrase où se peint la fierté de son ame : « Faites-lui voir cette lettre, écrivait-il à sa mère, et dites-lui que si je mérite une recommandation, il m'obligerait de m'en donner une ; que si je n'en mérite point, il serait indigne de lui de me l'accorder. » Ainsi, Chatterton secoua la poussière de l'étude de son avoué et se lança à pleines voiles dans la scabreuse carrière littéraire ; cette époque de sa vie est très-curieuse à étudier, parce qu'il l'éclaire, pour ainsi dire, lui-même au moyen des lettres qu'il écrit à chaque instant à sa mère et à sa sœur, et que son biographe, Herbert Croft, a publiées. C'est le miroir le plus fidèle de cet esprit surprenant.

Chatterton débuta, à Londres, sous les modestes auspices d'une Mme Ballance, femme simple, mais des plus respectables, et de plus, cousine de son père. Mme Ballance hébergea son jeune parent chez elle, ou plutôt chez son propriétaire, un M. Walmsley, mouleur en plâtre. Ce fut là que le poète se mit à fabriquer des *essais*, des articles *mœurs*, des pamphlets politiques de toutes les couleurs, enfin des *nouvelles* dans le genre d'Addison, le tout pour vivre. Les premiers schellings qu'il gagna à la scène, les premiers cercles de beaux esprits où il put pénétrer, le ravirent au septième ciel. « Quelle glorieuse perspective m'est ouverte ! » disait-il à sa mère, le 6 mai. Huit jours plus tard, ravi de ses succès dans le *Freeholder's Magazine*, il s'écrie : « Ah ! si Rowley fût né à Londres au lieu d'être natif de Bristol, j'aurais pu vivre seulement en copiant ses ouvrages. »

tatives de répression d'un pouvoir caduque, et les emportemens d'une démocratie qui ne sait ni se contenir ni se modérer.

Au milieu de la confusion et du mélange bizarre qui altèrent les opinions et les croyances, c'est donc un spectacle curieux que celui d'un peuple qui, comme les Américains, offre, grâce à la liberté de son développement, les caractères nettement dessinés d'un état vers lequel nous marchons. Et, bien que la différence du génie national, les habitudes, les traditions, doivent maintenir inévitablement de grandes différences entre les formes et l'expression de la démocratie parmi nous et ce qu'elle est ou peut devenir en Amérique, néanmoins, ce grand fait de l'égalité des conditions doit engendrer, dans son avénement progressif, des conséquences semblables, qu'il est utile pour nous d'étudier par avance dans la société américaine.

Telle est l'idée qui a présidé à la conception du livre de M. de Tocqueville. Nous ne nous flattons pas d'avoir conservé, dans cette rapide analyse, toutes les considérations principales de son introduction, ni même cet esprit discret et toujours sobre de prévisions d'avenir qui caractérise l'auteur; nous espérons seulement en avoir reproduit assez fidèlement quelques-uns des traits principaux.

Quant au livre lui-même, ce n'est pas en quelques pages que nous en pourrions faire un examen convenable. La constitution des États-Unis, le caractère politique des Américains, les tendances les plus manifestes de l'esprit démocratique, ont fourni à M. de Tocqueville la matière de deux excellens volumes pleins de faits et de vues fortes. Je ne crois pas qu'il ait paru depuis longues années un ouvrage de politique générale qui soit comparable à celui-ci. Quant au style dont il est écrit, on n'y trouverait à reprendre qu'une concision trop pleine et des développemens d'argumentation qui exigent du lecteur une attention trop soutenue. Il va sans dire d'ailleurs que ce livre ne s'adresse qu'aux hommes sérieux. Écrit d'un point de vue tout-à-fait impartial et en dehors de toute préoccupation de parti, l'étude en sera profitable à tous les esprits éclairés et de bonne foi, qui voudront y chercher des enseignemens plutôt que des armes.

Voyages et aventures en Espagne, par lord Feeling. — La civilisation moderne à imprimé au monde européen un caractère que l'antiquité n'eût pu soupçonner. Après avoir substitué les grandes nations aux petites peuplades, avoir affranchi les classes populaires de la tyrannie des grands, et répandu au sein des masses des lumières et un bien-être, faibles encore sans doute en comparaison de nos vœux, mais immenses en réalité; si nous prenons dans l'histoire notre point de com-

paraison, elle commence à établir entre toutes ces grandes nations une sorte de fraternité d'idées et de mœurs, qui est la garantie la plus irrécusable que les temps de guerre sont passés, et que la destinée de la race humaine devra être désormais, non plus de se déchirer dans des luttes intestines, mais d'employer ses forces à la culture du globe et à son propre perfectionnement. Toutefois, au milieu de ces symptômes progressifs, il faut bien avouer qu'il reste un regret, même aux plus raisonnables. Ces guerres cruelles, sanglantes, acharnées du moyen âge ont perdu leur poésie; ces grandes luttes de nations, qui ne doivent plus revenir, n'auraient plus d'attrait aujourd'hui pour nous; mais où se sont donc réfugiées ces puissantes excitations que la guerre produisait autrefois? Que sont devenues ces physionomies et ces types nationaux fortement contrastés, et dont la guerre entretenait et renouvelait l'originalité? Il semble qu'aujourd'hui, par toute l'Europe, je ne sais quelle monotone uniformité efface chaque jour davantage ces aspérités pittoresques; les nations, les individus semblent se rapprocher du même modèle; nous devenons tous les copies les uns des autres, copies plus ou moins nettes, plus ou moins bien venues, mais toutes sorties de la même main et ne différant que par des nuances insensibles.

Cependant, au milieu de cette fusion réciproque et de cet effacement de caractères, il est encore un pays qui, plus que tout autre, a conservé sa physionomie primitive. Ce pays, c'est l'Espagne. Retranchée à l'extrémité de l'Europe, derrière les Pyrénées; protégée par la fierté de ses habitans contre l'invasion de cette sociabilité banale qui distingue la France, par l'inquisition contre les idées révolutionnaires du seizième siècle, l'Espagne, à peine altérée aujourd'hui par le contact très-superficiel des idées constitutionnelles, garde encore les préjugés, la physionomie, les habitudes que lui ont faites son climat, ses passions, ses croyances, et ce mélange de sang maure qui la rend limitrophe de l'Afrique, aussi bien dans le sens moral que dans le sens géographique du mot.

C'est ce pays que lord Feeling a parcouru, et sur lequel il a tracé quelques esquisses rapides. Lord Feeling n'est ni publiciste ni philosophe, et bien que diplomate, il ne s'est nullement occupé des événemens qui ont précédé ou suivi la mort de Ferdinand, et qui ont abouti en définitive au traité si parfaitement inoffensif de la quadruple alliance. Ce qu'il a surtout étudié, ce sont les formes extérieures, les apparences distinctives du caractère et des mœurs espagnoles; ainsi, les courses de taureaux, des récits d'intrigues amoureuses, sur cette terre classique de l'intrigue amoureuse, des exécutions publiques, hideuses là comme partout, mais là du moins tempérées par je ne sais quel mélange de religiosité, moitié imposante, moitié cruelle, telles sont les scènes qu'il a essayé de décrire.

Un ouvrage de ce genre serefuse à l'analyse ; le lecteur le jugera. Pour nous, nous reprocherions volontiers à l'insouciant diplomate une composition trop abandonnée, sentant trop le journal du voyageur; des allures de récit trop peu diversifiées, et une tendance à prendre le ton de la chronique, qui n'est pas toujours heureuse. Toutefois, nous ne serions pas étonnés que ce livre réussît, tant l'Espagne offre d'aliment à nos imaginations arides, tant le récit d'un témoin oculaire offre, en dépit de tous ses défauts, d'intérêt réel.

VOYAGE DANS LES PRAIRIES A L'OUEST DES ÉTATS-UNIS, par Washington Irving. — Tout le monde se rappelle ces admirables descriptions que Cooper a données des prairies de l'Amérique, de ces régions immenses chaque jour disputées par les Américains de l'Union aux Indiens, aux buffles sauvages et aux animaux de proie. Cooper excelle à représenter la solennité du désert ou celle de l'océan; il sait, comme dans LE PILOTE, attacher un intérêt puissant aux moindres mouvemens d'un vaisseau, une signification et une émotion à chacune de ses manœuvres, parce que, dans le moindre accident de la vie maritime, il sait faire passer le sentiment de cette lutte égalisée à force de génie et d'audace, que l'homme livre aux élémens; c'est toujours la vie humaine qui est en jeu, et chaque manœuvre n'est qu'un effort de l'homme pour se soustraire à la conjuration redoutable au milieu de laquelle il conduit ses projets de fortnne ou d'ambition. De même, dans les grandes prairies de l'Amérique, il a su représenter les périls et les difficultés sans nombre dont la vie des colons est entourée: si un membre de la famille tarde deux heures à rentrer, si un Indien en observation se fait immobile comme un tronc d'arbre, afin d'étudier les mouvemens de la petite colonie, on se trouve saisi d'une sorte de terreur confuse et mal définie, qui provient autant de ce que l'auteur nous tait que de ce qu'il nous révèle des usages barbares des Indiens. Grâce à Cooper, les prairies de l'ouest de l'Amérique ne se présentent à notre imagination qu'empreintes d'un caractère de grandeur singulière.

Or, voici que M. Washington Irving, qui est un écrivain fort poli et parfaitement correct, a voulu, lui aussi, écrire sur le même sujet; il a fait dans les prairies une excursion de quelques jours; il a chassé aux buffles, je crois même me souvenir qu'il en a tué un de sa main; au total, il paraît s'être fort amusé pendant les huit jours qu'il a consacrés à amasser les matériaux de son livre.

Nous invitons ceux de nos lecteurs qui voudraient se reporter aux grandes scènes de ces imposans déserts de l'Amérique, à relire les beaux romans de Cooper.

ÉCOUEN.

La ruine des châteaux n'est pas l'œuvre exclusive de la révolution de 89. Il n'est ni vrai ni juste d'attribuer à la colère seule du peuple une tâche d'anéantissement mûrement méditée, poursuivie sans interruption, pendant trois siècles, par la monarchie, en lutte corps à corps avec la féodalité. Quand le peuple souverain brûla les ponts-levis, il y avait long-temps que les rois avaient nivelé les bastions. Richelieu ouvrit la brèche à Robespierre. Bien avant la révolution, il n'était pas plus dans les mœurs d'élever des habitations fortifiées, qu'il n'entrait dans la constitution politique du royaume de les souffrir. La reddition des châteaux suivit la soumission des provinces.

Ceux, en très-petit nombre, qui furent ravagés par une population dont le droit de représailles ne peut pas plus être approuvé que contesté; ceux, en plus grand nombre, que la bande noire a passés au crible pour les convertir en plâtre, les uns et les autres, à quelques exceptions près, n'étaient que des résidences seigneuriales, sans âge, sans époque, sans caractère dans leur architecture. La corruption de l'époque antérieure à la révolution les avait déjà avilis du nom frivole de *folies*, avant que la mine de l'entrepreneur à la toise ne les eût jetés sur l'herbe. Après tout, les châteaux démolis ne furent pas volés par la bande noire, comme ceux qui

les lui ont vendus voudraient nous le faire croire, mais achetés à beaux deniers comptans par elle : il y eut contrat entre l'histoire et les maîtres maçons. Ceux qui vendirent les palais de leurs aïeux au tombereau, et les plombs du cercueil de leurs pères à la livre, n'auraient pas tiré le même avantage de leurs titres de seigneurie. La bande noire préféra avec raison les pierres aux titres. A beaucoup d'égards, il n'y a de sincèrement regrettable que quelques fades plafonds, que quelques tapisseries fanées des Gobelins, et peut-être encore quelques parcs où les lapins abondaient plus que les cerfs.

Les châteaux-forts, les seuls, je présume, dont nos regrets se soucient, furent démolis par la suprême bande noire des rois Louis XI, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, et surtout par l'implacable révolutionnaire Richelieu, qui tua la tortue dans l'écaille, le seigneur dans la seigneurie. S'il lui plut d'en laisser quelques-uns pour modèles, ou plutôt comme exemples, au sommet de quelque montagne aiguë, entre deux gorges, au confluent d'une rivière, ceux-là existent encore; la révolution les a respectés. Il faut donc établir une foule de distinctions nécessaires entre les constructions féodales et les maisons seigneuriales, toutes faussement confondues aujourd'hui sous le nom de châteaux.

De ce que, durant toute l'ère féodale, les nobles méprisèrent, avec un instinct parfait de leur conservation, le séjour des capitales et des villes, mortel à l'inégalité, il y aurait erreur de croire que tout grand vassal fût un rebelle, toute retraite écartée un château-fort. Nos préjugés nous ont fait prendre des habitudes domestiques pour des précautions de résistance, pour des prétentions de souveraineté. Ce que nous avons lu là-dessus ne vaut guère mieux que ce que nous avons imaginé. Pour un haut baron qui bâtissait sur la montagne et arborait la désobéissance à sa grosse tour, il existait des milliers de seigneurs qui, fidèles à la couronne, suivant leur roi à la guerre, accompagnant leur reine au conseil, ne s'entouraient de fossés que par tradition, ne se retranchaient derrière des murs de douze pieds d'épaisseur que par une routine de maçonnerie, et n'avaient des bastions, des doubles

enceintes et des donjons que pour obéir à la beauté de la symétrie. Tout seigneur avait sa terre, chaque terre son château. Est ce que pour cela les châteaux en plaine ont jamais été des ouvrages de défense? Ils sont restés aussi les plus nombreux sur le sol. La révolution de 89 les a détroussés, parce qu'ils étaient riches; mais qu'avait-elle besoin de les abattre?

En voyant la persistance de mes prédilections pour un passé où j'ai transporté quelques-unes de mes études, il me sera peut-être demandé un jour par les uns si je regrette l'édifice féodal, dont je me plais à ramasser les dernières pierres, avant que la machine à vapeur les ait broyées; et par les autres, à cause de beaucoup de critiques mêlées à beaucoup de regrets, si, semblable aux architectes de la bande noire, je recherche les châteaux derrière les bois qui les cachent, au-delà des fossés qui les protégent, dans la seule intention de les miner à la base, de faire de ma plume un levier démolisseur.

Mon enthousiasme n'est pas si aveugle, mon scepticisme si cruel. J'aime le passé de toute la foi que j'ai au présent. De désespoir de jamais comprendre l'histoire telle que les professeurs nous l'ont broyée, j'ai essayé de la lire au front des vieux monumens, patiemment, à pied, à petites journées, en courant les bois, en m'ouvrant un chemin dans la poussière des plaines, en m'asseyant sur les bornes de la route, en face de quelques vieilles grilles tordues et rouillées, dernières dents d'un beau manoir détruit. Je ne pourrais me souvenir de telle page sans me rappeler quelque coup de soleil reçu avec le document exploré.

Jaloux des instans du lecteur, je ne l'initierai pas aux résultats peut-être erronés que cette manière d'étudier m'a valus.

Consentirait-il volontiers à monter avec moi, par un escalier souvent creusé à vif dans le roc, à la tourelle d'un de nos vieux manoirs, pour distinguer de là avec les yeux du passé et à la distance d'une flèche, d'abord, çà et là, rares, clair-semées, et de chaume, quelques huttes de bergers, quelques huttes de pêcheurs; semence invisible d'une colonie à naître, bourgeon douteux d'une civilisation fermée? Si cette patience le gagnait, aimerait-il, témoin de

cette genèse, à voir l'enfant sauvage et nu grandir, la cabane s'adosser à la cabane, la hutte à la hutte, et la famille à la rue, celle-ci s'allongeant, celle-là s'augmentant; se plairait-il à voir l'une partir de la grande avenue du château, l'autre se grouper, faible et nécessiteuse, sous la large main protectrice du seigneur? Suivrait-il d'un regard attentif la parenté qui s'éparpille, la famille dont le vent jette le grain partout, dans les limites et en dehors, séparée sans jamais se perdre; car elle se retrouve au puits commun, à la fontaine qu'on enclave, au four banal; mieux encore au monastère, où l'on prie pour le maître qui protége le four, le puits et la fontaine; car le monastère est bâti; il est debout. On voit de loin les tourelles du château; de loin on entend la cloche du monastère. C'est un attrait pour qu'on vienne; c'est un motif pour qu'on n'approche pas : hospitalité pour les bons, menace pour les mauvais. Nous en sommes déjà aux relations de voisisinage, aux défiances de la guerre; et tout a procédé de là, remarquez bien : du château et du monastère. Ce sont les deux plus vieilles pierres de la fondation française. Partez de là et revenez-y; vous ne vous égarerez jamais : l'histoire est à terre.

Je sais, car je le vois, que le bourg s'entoure de murs, mais c'est pour résister; d'eau, mais c'est pour se défendre. Nous avons donc déjà des murs et des fossés. Le sujet de la guerre, la position du bourg nous l'indique : c'est une rivière que les deux populations qu'elle divise se disputent; c'est une route où chacune d'elles prétend seule avoir le droit de passer; un lac dont la pêche est contestée; c'est un bois dont chacun veut la coupe et le gibier. De là des prétentions fondées sur des origines obscures, la tradition; de là des coutumes grossières, berceau du droit; de là des habitudes de vivre, l'histoire des mœurs. Avec les différences qui leur sont propres, tenez compte de ces mille traditions, de ces mille coutumes, et vous aurez réuni toutes les pièces éparses de l'armure solide que portait le géant de la féodalité, quand il couvrait la France.

Mais les époques de guerre sont passées; le château reste encore debout pour vous dire ses jours de magnificence, à l'abri de la

royauté qui le protége; ses embellissemens et parallèlement ceux des villes vassales. Si le château a sa belle avenue, c'est pour la joindre au pavé de la ville. Les largesses du seigneur balancent sa souveraineté. Sa générosité demande grâce pour sa puissance. Déjà la ville a ses priviléges; le paysan a son champ. Le privilége, c'est de ne pas suivre le seigneur à la guerre. Peut-être le paysan empêchera-t-il bientôt le seigneur de chasser dans son champ. Voyez : l'histoire n'a pas changé de place, tout est sous vos yeux; autrefois le seigneur gouvernait depuis l'endroit où nous sommes jusqu'à l'horizon, — tout un pays; — puis il ne fut plus maître que jusqu'à cette colline, —traqué pour Louis XI;—puis que jusqu'à ce moulin, puis que jusqu'au bout de son bois, —limé jusqu'à la chair par Richelieu;—puis que jusqu'à sa grille, puis que jusqu'à sa porte; puis il ne fut plus maître de lui-même, et on le coupa en deux. Les châteaux me disent cela, et voilà pourquoi je les aime, ou plutôt pourquoi je les étudie. Je m'exhausse sur eux comme un nageur sur un rocher élevé, afin de plonger plus profondément dans les eaux du passé, en y descendant de mon propre poids.

Quand, parti de Paris, on a couru quatre lieues vers le nord, en laissant Saint-Denis derrière soi, on est dans le bourg d'Écouen, au pied du château de ce nom. D'où vient ce nom d'Écouen et quand fut bâti ce château? c'est ce que Mme Dutocq ne saurait vous apprendre. Mme Dutocq n'est pas une autorité historique, mais l'aubergiste de l'endroit. Nous justifierons plus loin le rapprochement que nous établissons ici entre le château d'Écouen et Mme Dutocq; qu'il suffise d'abord au lecteur de savoir que l'hôtel de cette dame est le meilleur pied-à-terre pour les voyageurs qui relaient, allant vers le nord. Il est non-seulement le meilleur, mais le plus cher. Sans crime on pourrait oublier Écouen sur la carte de France; mais on serait inexcusable de ne pas consacrer quelques lignes à Mme Dutocq sur l'album de voyage. A cinq heures, son hôtel devient un caravansérail, aux Orientaux près qu'on ne voit pas souvent à Écouen. Des postillons rouges et camards fument sur la porte de l'hôtel, des postillons

cette genèse, à voir l'enfant sauvage et nu grandir, la cabane s'adosser à la cabane, la hutte à la hutte, et la famille à la rue, celle-ci s'allongeant, celle-là s'augmentant; se plairait-il à voir l'une partir de la grande avenue du château, l'autre se grouper, faible et nécessiteuse, sous la large main protectrice du seigneur? Suivrait-il d'un regard attentif la parenté qui s'éparpille, la famille dont le vent jette le grain partout, dans les limites et en dehors, séparée sans jamais se perdre; car elle se retrouve au puits commun, à la fontaine qu'on enclave, au four banal; mieux encore au monastère, où l'on prie pour le maître qui protége le four, le puits et la fontaine; car le monastère est bâti; il est debout. On voit de loin les tourelles du château; de loin on entend la cloche du monastère. C'est un attrait pour qu'on vienne; c'est un motif pour qu'on n'approche pas : hospitalité pour les bons, menace pour les mauvais. Nous en sommes déjà aux relations de voisinage, aux défiances de la guerre; et tout a procédé de là, remarquez bien : du château et du monastère. Ce sont les deux plus vieilles pierres de la fondation française. Partez de là et revenez-y; vous ne vous égarerez jamais : l'histoire est à terre.

Je sais, car je le vois, que le bourg s'entoure de murs, mais c'est pour résister ; d'eau, mais c'est pour se défendre. Nous avons donc déjà des murs et des fossés. Le sujet de la guerre, la position du bourg nous l'indique : c'est une rivière que les deux populations qu'elle divise se disputent; c'est une route où chacune d'elles prétend seule avoir le droit de passer; un lac dont la pêche est contestée; c'est un bois dont chacun veut la coupe et le gibier. De là des prétentions fondées sur des origines obscures, la tradition; de là des coutumes grossières, berceau du droit; de là des habitudes de vivre, l'histoire des mœurs. Avec les différences qui leur sont propres, tenez compte de ces mille traditions, de ces mille coutumes, et vous aurez réuni toutes les pièces éparses de l'armure solide que portait le géant de la féodalité, quand il couvrait la France.

Mais les époques de guerre sont passées; le château reste encore debout pour vous dire ses jours de magnificence, à l'abri de la

royauté qui le protége; ses embellissemens et parallèlement ceux des villes vassales. Si le château a sa belle avenue, c'est pour la joindre au pavé de la ville. Les largesses du seigneur balancent sa souveraineté. Sa générosité demande grâce pour sa puissance. Déjà la ville a ses priviléges; le paysan a son champ. Le privilége, c'est de ne pas suivre le seigneur à la guerre. Peut-être le paysan empêchera-t-il bientôt le seigneur de chasser dans son champ. Voyez : l'histoire n'a pas changé de place, tout est sous vos yeux ; autrefois le seigneur gouvernait depuis l'endroit où nous sommes jusqu'à l'horizon, — tout un pays; — puis il ne fut plus maître que jusqu'à cette colline, — traqué pour Louis XI; — puis que jusqu'à ce moulin, puis que jusqu'au bout de son bois, — limé jusqu'à la chair par Richelieu; — puis que jusqu'à sa grille, puis que jusqu'à sa porte; puis il ne fut plus maître de lui-même, et on le coupa en deux. Les châteaux me disent cela, et voilà pourquoi je les aime, ou plutôt pourquoi je les étudie. Je m'exhausse sur eux comme un nageur sur un rocher élevé, afin de plonger plus profondément dans les eaux du passé, en y descendant de mon propre poids.

Quand, parti de Paris, on a couru quatre lieues vers le nord, en laissant Saint-Denis derrière soi, on est dans le bourg d'Écouen, au pied du château de ce nom. D'où vient ce nom d'Écouen et quand fut bâti ce château? c'est ce que Mme Dutocq ne saurait vous apprendre. Mme Dutocq n'est pas une autorité historique, mais l'aubergiste de l'endroit. Nous justifierons plus loin le rapprochement que nous établissons ici entre le château d'Écouen et Mme Dutocq; qu'il suffise d'abord au lecteur de savoir que l'hôtel de cette dame est le meilleur pied-à-terre pour les voyageurs qui relaient, allant vers le nord. Il est non-seulement le meilleur, mais le plus cher. Sans crime on pourrait oublier Écouen sur la carte de France; mais on serait inexcusable de ne pas consacrer quelques lignes à Mme Dutocq sur l'album de voyage. A cinq heures, son hôtel devient un caravansérail, aux Orientaux près qu'on ne voit pas souvent à Écouen. Des postillons rouges et camards fument sur la porte de l'hôtel, des postillons

cette genèse, à voir l'enfant sauvage et nu grandir, la cabane s'adosser à la cabane, la hutte à la hutte, et la famille à la rue, celle-ci s'allongeant, celle-là s'augmentant; se plairait-il à voir l'une partir de la grande avenue du château, l'autre se grouper, faible et nécessiteuse, sous la large main protectrice du seigneur? Suivrait-il d'un regard attentif la parenté qui s'éparpille, la famille dont le vent jette le grain partout, dans les limites et en dehors, séparée sans jamais se perdre; car elle se retrouve au puits commun, à la fontaine qu'on enclave, au four banal; mieux encore au monastère, où l'on prie pour le maître qui protége le four, le puits et la fontaine; car le monastère est bâti; il est debout. On voit de loin les tourelles du château; de loin on entend la cloche du monastère. C'est un attrait pour qu'on vienne; c'est un motif pour qu'on n'approche pas : hospitalité pour les bons, menace pour les mauvais. Nous en sommes déjà aux relations de voisinage, aux défiances de la guerre; et tout a procédé de là, remarquez bien : du château et du monastère. Ce sont les deux plus vieilles pierres de la fondation française. Partez de là et revenez-y; vous ne vous égarerez jamais : l'histoire est à terre.

Je sais, car je le vois, que le bourg s'entoure de murs, mais c'est pour résister; d'eau, mais c'est pour se défendre. Nous avons donc déjà des murs et des fossés. Le sujet de la guerre, la position du bourg nous l'indique : c'est une rivière que les deux populations qu'elle divise se disputent; c'est une route où chacune d'elles prétend seule avoir le droit de passer; un lac dont la pêche est contestée; c'est un bois dont chacun veut la coupe et le gibier. De là des prétentions fondées sur des origines obscures, la tradition; de là des coutumes grossières, berceau du droit; de là des habitudes de vivre, l'histoire des mœurs. Avec les différences qui leur sont propres, tenez compte de ces mille traditions, de ces mille coutumes, et vous aurez réuni toutes les pièces éparses de l'armure solide que portait le géant de la féodalité, quand il couvrait la France.

Mais les époques de guerre sont passées; le château reste encore debout pour vous dire ses jours de magnificence, à l'abri de la

royauté qui le protége; ses embellissemens et parallèlement ceux des villes vassales. Si le château a sa belle avenue, c'est pour la joindre au pavé de la ville. Les largesses du seigneur balancent sa souveraineté. Sa générosité demande grâce pour sa puissance. Déjà la ville a ses priviléges; le paysan a son champ. Le privilége, c'est de ne pas suivre le seigneur à la guerre. Peut-être le paysan empêchera-t-il bientôt le seigneur de chasser dans son champ. Voyez : l'histoire n'a pas changé de place, tout est sous vos yeux; autrefois le seigneur gouvernait depuis l'endroit où nous sommes jusqu'à l'horizon, — tout un pays; — puis il ne fut plus maître que jusqu'à cette colline, — traqué pour Louis XI; — puis que jusqu'à ce moulin, puis que jusqu'au bout de son bois, — limé jusqu'à la chair par Richelieu; — puis que jusqu'à sa grille, puis que jusqu'à sa porte; puis il ne fut plus maître de lui-même, et on le coupa en deux. Les châteaux me disent cela, et voilà pourquoi je les aime, ou plutôt pourquoi je les étudie. Je m'exhausse sur eux comme un nageur sur un rocher élevé, afin de plonger plus profondément dans les eaux du passé, en y descendant de mon propre poids.

Quand, parti de Paris, on a couru quatre lieues vers le nord, en laissant Saint-Denis derrière soi, on est dans le bourg d'Écouen, au pied du château de ce nom. D'où vient ce nom d'Écouen et quand fut bâti ce château? c'est ce que Mme Dutocq ne saurait vous apprendre. Mme Dutocq n'est pas une autorité historique, mais l'aubergiste de l'endroit. Nous justifierons plus loin le rapprochement que nous établissons ici entre le château d'Écouen et Mme Dutocq; qu'il suffise d'abord au lecteur de savoir que l'hôtel de cette dame est le meilleur pied-à-terre pour les voyageurs qui relaient, allant vers le nord. Il est non-seulement le meilleur, mais le plus cher. Sans crime on pourrait oublier Écouen sur la carte de France; mais on serait inexcusable de ne pas consacrer quelques lignes à Mme Dutocq sur l'album de voyage. A cinq heures, son hôtel devient un caravansérail, aux Orientaux près qu'on ne voit pas souvent à Écouen. Des postillons rouges et camards fument sur la porte de l'hôtel, des postillons

camards et rouges enfourchent leurs chevaux, et retournent en sifflant à leur relais; des Anglaises, le voile vert abaissé sur les yeux, languissent de faim dans la salle à manger, tandis que leurs domestiques entourent d'un blocus continental tous les beefstakes de la cuisine, transformée en toutes sortes d'établissemens, en boucherie ici, en cabaret plus loin.—Du porc frais à monsieur ! — Du bordeaux à milord ! Les Anglais se font appeler milords sur les grands chemins; ils paient en conséquence. Cette cuisine mémorable, toute ruisselante d'affamés, semble se multiplier sous les mille destinations qu'on lui impose. Et toujours de nouveau-venus qui demandent des poulets et des œufs. Où la France puise-t-elle tant d'œufs et de poulets; d'où Écouen en particulier les tire-t-il? Je commence à douter de leur authenticité. Le lapin seul serait-il apocryphe? Mais pas de soupçon sur les comestibles de l'hôtel Dutocq, dont la durée serait encore plus extraordinaire si depuis trente-cinq ans on y fraudait les poulets et les œufs.

Oui, depuis trente-cinq ans Mme Dutocq est là, à cette place, parée d'un gracieux battant-l'œil le matin, en habit habillé à deux heures; en robe de soie feuille morte quand la nuit vient, quand les broches s'éteignent et que la basse-cour est tranquille de tous les chapons qui sont allés dans un monde meilleur. La révolution a passé, l'empire, la restauration, les deux restaurations, les deux empires, et Mme Dutocq ne s'est pas plus émue au canon du 18 brumaire qu'au canon de Sacken; elle n'a participé à ces transfigurations politiques que par quelques altérations que la prudence l'a obligée de faire subir à sa carte du jour : au lieu de côtelettes à la Soubise, elle appela la même partie de l'animal, dans les jours de terreur, côtelettes à la *Couthon;* aux poulets à la Marengo, elle donna à l'époque moins héroïque de la restauration le nom de *volatile à la Condé.* Hors cela, rien pour elle n'est changé : à la France qu'elle peut toujours croire gouvernée par Louis XV, dont elle rappelle les beaux jours par son costume, par son intarissable conversation musquée, par ses souvenirs, fontaine de petites anecdotes roses, grises, tendres; par sa figure au pastel et son nez de la régence; ce nez seul qui l'eût compromise pendant la

révolution et l'eût forcée d'émigrer. Mme Dutocq eût perdu la tête pour son nez.

Et c'eût été dommage : car Mme Dutocq n'est pas uniquement une femme remarquable parce que, depuis trente-cinq ans, elle abreuve et reconforte les voyageurs; mais elle est précieuse à consulter, et voici où je voulais en venir, en ce qu'elle est une des rares personnes capables de fournir quelques renseignemens sur le château d'Écouen dont elle a connu la splendeur et les vicissitudes sous les Condé et la république, sous le directoire et l'empire, et enfin sous la restauration qui le rendit aux Condé.

Mme Dutocq ne vous parlera pas des Montmorency, ni ne vous dira que c'est à Anne, le connétable, qu'on doit le château d'Écouen, ou plutôt la restauration de ce bâtiment par Bullant; mais elle vous racontera une foule de petits faits dont elle a été témoin, et au milieu desquels elle s'est, fort innocemment quelquefois, trouvée actrice. Essayez de l'interroger.

Madame Dutocq, votre vin rouge est délicieux.

— Ne m'en parlez pas; il date des vélites : cela nous reporte loin.

— Des vélites romains, madame Dutocq?

— Des vélites de l'empereur Napoléon, en 1805. Huit cents hommes superbes par chaque bataillon. Les grenadiers de ce corps étaient cantonnés à Fontainebleau, les chasseurs à Écouen. De beaux jeunes gens, verts comme un brin. Le plus âgé n'avait pas vingt ans.

— Vous n'aviez guère alors que trente et quelques années, madame Dutocq? — Un bel âge pour être hôtesse!

— Et qui appartenaient aux meilleures familles; il fallait voir : tous, comme portait le réglement, sachant lire, écrire, calculer, servant au gouvernement une rente annuelle de 300 fr.

— Vous vous les rappelez parfaitement?

— Comme s'ils avaient dîné hier ici, où ils prenaient tous leurs repas : le cœur sur la main, la main percée, ces braves jeunes gens! Avec vingt-trois sous par jour ils ne pouvaient pas faire un grand festin, mais je leur aurais livré ma basse-cour sur leur



bonne mine. Gracieux comme des gardes-françaises : habit bleu, revers blancs, gilet, pantalon de la même couleur, guêtres noires, bonnet à poil.

— Ils étaient donc logés dans le voisinage pour venir manger chez vous?

—Voisinage! Je crois bien ; au château d'Écouen même, où Napoléon les faisait élever pour les incorporer dans la garde impériale. Et quel ordre! quelle propreté! monsieur, levés à cinq heures du matin, couchés à neuf heures le soir, comme de belles filles. — On y va. — C'est une chaise qui s'arrête. — On y va.

Mme Dutocq disparaît un instant; on jette une bûche de plus au feu ; on entend les cris d'un poulet qu'on égorge; le bruit des œufs qui tombent dans la poêle. C'est décidément un milord qui arrive.

Mme Dutocq rentre dans la salle.

— Comme je vous disais, on les habillait de blanc tous les dimanches; chaque section avait une ceinture de couleur différente et obéissait à une sous-maîtresse.

— Permettez, madame Dutocq; on habillait, dites-vous, les vélites de blanc, et de jeunes militaires obéissaient à une sous-maîtresse!

— Est-ce que nous n'en étions pas sur le pensionnat de Mme Campan, monsieur?

— Mais du tout, madame, nous discourions sur les vélites.

Madame Dutocq, riant:

— Pardon! je confondais deux époques; celle où Écouen était une école militaire, et celle où il devint le pensionnat de madame Campan. Milord a brouillé mes souvenirs. C'est un milord qui vient de descendre.

Ils n'avaient presque pas de moustaches, avaient la taille fine, toujours la plaisanterie sur les lèvres.

— Vous ne parlez plus des élèves de Mme Campan.

— C'était une excellente dame, Mme Campan, qui avait vécu à la cour du feu roi, et avait voulu s'enfermer dans la prison du

Temple avec Marie-Antoinette, à la mémoire de laquelle elle est toujours restée fidèle.

Mme Dutocq s'attendrit.

Je respecte sa douleur.

— Madame! madame!

— Qu'y a-t-il?

— Milord veut du vin.

— Quel vin?

— Une bouteille de bordeaux.

— Donnez-lui du cachet sombre.

— Et une bouteille de vieux beaune.

— Cachet sombre.

— Et une bouteille de mâcon pour son domestique.

— Cachet sombre.

Mme Dutocq cherche à renouer son récit.

— Nous en étions d'abord aux vélites; et s'il vous plaisait.....

— Ils prenaient leurs repas ici. Je m'aperçus au bout d'un certain temps que la dépense allait grand train. Il n'y avait pas de bon sens à cela. Figurez-vous des adolescens qui s'étaient mis sur le pied de se traiter alternativement; il en résultait des comptes à faire pâlir un milord : 60 francs, 80 francs!

— Au bout d'un certain temps vous vous en aperçûtes.

— Et songez que, fils des meilleures maisons, ces jeunes gens m'étaient personnellement recommandés par leurs parens. Un jour j'entrai au dessert, et je leur dis, la carte à payer d'une main et le champagne de l'autre : Messieurs, c'est le dernier repas que vous prenez chez moi, si vous ne me jurez pas d'accepter la proposition que je vais vous soumettre.

Tous se levèrent avec respect et jurèrent.

— Et quelle était cette proposition, madame Dutocq?

— Que chacun paierait son écot; que désormais aucun d'eux ne régalerait les autres.

— A combien s'élevait la carte ce jour-là??

— A 90 fr. — C'était affreux!

— Et vous rabattîtes?.....

— Rien. — C'était une leçon que je leur donnais.

Je compris la leçon des vélites, payai mon écot sans rien rabattre à Mme Dutocq, admirant la sagacité des parens qui recommandent leurs enfans aux aubergistes.

Enveloppé de mon manteau, je gravis le sentier stratégique, ouvert dans le roc, qui serpente jusqu'au pied des fossés, et qui isole sur une hauteur le château d'Écouen. Avec le temps, l'industrie a flanqué ce chemin de défense de petites maisons villageoises, et de magasins où se vendent les épiceries pour la consommation locale, la poudre du roi et le tabac de la Régie. Puissans Montmorency! hauts barons! là où vous attendaient autrefois, sur deux haies, des hommes d'armes immobiles, espèce d'escalier de fer, par où vous passiez pour vous rendre à votre manoir, il n'y a plus que les chandelles de bois de l'épicier, le petit plat à barbe du perruquier, et la carotte rouge des contributions indirectes. La fin des plus belles choses de ce monde est triste, et ce serait à ne pas se consoler, si, par un regard jeté en arrière, on ne découvrait, au fond du passé, toute la misère des origines.

L'origine des Montmorency, personne ne l'ignore, a devancé de beaucoup la fondation du château d'Écouen, bâti au quinzième siècle sur l'emplacement d'un autre château d'une date perdue, relevé par Anne le connétable, pendant le règne de François Ier. Ils habitaient, plus loin, le bourg de leur nom, véritable berceau de leur famille, et qui a dû être, il faut bien le croire, une ville autrefois importante, puisqu'il est dit dans les chroniques que les Anglais, en 1356, après la bataille de Poitiers, firent le siége de Montmorency, prirent le château et le brûlèrent.

On explique les violences exercées par les Anglais sur les terres des Montmorency, par la fraternité de bonne et de mauvaise fortune qui liait ces derniers à la cause des rois de France. On sait aussi que, par la mauvaise délimitation de leurs propriétés, ils étaient continuellement en collision avec les puissans abbés de Saint-Denis. A l'époque où le nom de cette famille se cachait derrière celui de Bouchard, pour l'éclipser plus tard et

l'effacer complétement, la tradition place de naïves anecdotes, toutes ayant trait aux prétentions réciproques de l'abbaye de Saint-Denis et de ses redoutables voisins. Mais elles pèchent par beaucoup d'obscurité. Par un temps de brouillard il y a moins de ténèbres amassées autour de la flèche de Saint-Denis qu'il ne s'en trouve, lorsqu'on remonte les temps, à la surface des événemens dont cette flèche est la vénérable sœur en âge.

Si cette belle flèche avait une voix, comme au temps des fées, elle vous dirait, sous sa responsabilité, comment le noble Bouchard, dont les descendans épurés furent des Montmorency, avait choisi pour théâtre de ses excursions ce plateau montueux qui part de Saint-Denis et se circonscrit entre les buttes de Champlâtreux et l'Ile-Adam. Bouchard n'avait pas encore de château seigneurial avec ponts, fossés et tourelles; pas de palais, si ce n'est celui du ciel, où ses collatéraux devaient loger un jour une parente divine, protectrice spéciale de leur famille. Cette parente, on le sait, fut tout simplement la sainte Vierge, mère de Dieu, cousine des Montmorency; excellente cousine qui, priant, un jour d'été, l'un de ses cousins de se couvrir devant elle, en obtint pour réponse : — Ma cousine, c'est par commodité.

Bouchard, malgré sa céleste parenté future, ne croyait ni à Dieu ni à diable; ce qui ne l'empêchait pas d'être un hardi détrousseur de grandes routes. La nuit venue, il endossait sur ses membres velus une casaque couleur d'écorce d'arbre, s'armait d'une lance ou d'un bâton; et, placé à la Patte-d'Oie de Saint-Denis, limite qu'il ne franchissait jamais, à cause de certaines précautions de l'abbé du monastère, ou bien, en embuscade sur le chemin de Beaumont ou de Senlis, il guettait le chariot de vivres se dirigeant vers Paris, la mule opulente de l'homme d'église; à défaut, le simple piéton, pour peu qu'il eût une allure aisée; la villageoise, pour peu qu'elle fût jolie.

L'erreur topographique serait des plus graves si l'on se figurait le terrain parcouru par le sire de Bouchard tel qu'il ne fut que des siècles après, coupé de larges routes ombragées d'ormes, peuplé de jolis hameaux, dont les noms sont aussi frais que leur paysage :

Pierrefite, cellier vineux des moines de Saint-Denis, Sarcelles, Villiers-le-Bel, Épinay, Sannois, Eaubonne; terrain couronné par Montmorency, la ville des cerises; la cerise! royauté que le temps ne lui a pas enlevée, après avoir abattu le formidable château de ses ducs.

Bouchard ne voulait être ordinairement accompagné de personne pour mener à bien ses entreprises que sauvaient d'une qualification injurieuse des prétextes de guerre; il allait seul à travers des lacs dont celui d'Enghien n'est plus qu'une goutte oubliée, par des bois pleins de loups qui semblaient le connaître, ou le long de la Seine, dont les flots solitaires ne réfléchissaient que de rustiques cabanes de bûcherons. Vainqueur, il entraînait sa proie dans sa demeure; et là il la dépouillait jusqu'à la dernière plume, ce que constatent les chroniques.

Elles racontent des merveilles du musée de rapines qu'il s'était composé, grâce à ses représailles de guerre envers les abbés de Saint-Denis. Il faut croire que la poésie de la tradition aura exagéré l'amour de la collection chez le redoutable Bouchard. Il avait, assure la chronique, des chambres pleines de soutanes d'abbés, ce qu'il appelait plaisamment son concile; des greniers encombrés de selles de chevaux, le long desquels il aimait à se promener, comme dans un jardin de cuir et dans le Panthéon de sa gloire. Il avait encore des salles comblées de cornes de bœufs, élevées en trophées, en pyramides; des cornes de bœufs qu'il avait volés; mais sa plus riche, sa plus étincelante, sa plus ambitieuse pièce, sa salle du trône, était celle dite des *fers à cheval*. Aux quatre murs de cette salle étaient cloués du haut en bas, de long en large, des milliers de fers à cheval, rangés avec symétrie, autre souvenir de ses guet-à-pens nocturnes. Bouchard avait ainsi déroulé autour de lui une suite d'images mémoratives de ses conquêtes.

La structure de Bouchard répondait à l'idée qu'on pouvait s'en faire d'après de pareilles mœurs. Il était trapu, velu et fourbu, dit en maligne assonance un moine chroniqueur de Saint-Denis. Sa force était prodigieuse, sa rapacité celle d'un loup, sa figure celle d'un sanglier. Il avait des tourbières de cils qui lui cachaient

les yeux, tant ils étaient fournis, et ses yeux étaient rouillés; sa barbe était si atrocement mêlée, tressée, tordue, impénétrable au peigne, qu'on le désignait et qu'on le désigne encore, dans les arbres généalogiques des Montmorency, dont il est le tronc robuste, sous le nom de *Bouchard-le-Barbu* ou *Bouchard-à-la-Barbe-Torte*.

Barbe-Torte était la terreur des environs de Paris. De Senlis à Chantilly et de Chantilly à Pontoise, dans ce vaste circuit où courent la Seine et l'Oise, son nom était suspendu comme une flamme au-dessus des chaumières. Dans toutes les transactions qui avaient lieu pour des échanges de marchandises à transporter, à l'époque de la foire de Saint-Denis, on faisait la part de Bouchard, comme on fait la part de l'inondation et du feu. C'était un temps de jubilation pour le vindicatif Bouchard, car la foire de Saint-Denis était célèbre dans le monde entier. « Les marchands s'y » rendaient non-seulement de toutes les provinces de France, mais » encore des pays étrangers, de Saxe, de Hongrie, de Lombardie, » d'Angleterre, d'Espagne et des autres royaumes. » Il n'y a que Barbe-Bleue et Barbe-Rousse qui, à des degrés différens d'authenticité, aient laissé une réputation d'effroi égale à celle de Barbe-Torte.

Ce furieux Barbe-Torte commit tant de dégâts, dépouilla tant d'abbés de leurs soutanes, tant de chevaux de leurs selles et de leurs fers, sans doute pour compléter sa collection, que l'abbé de Saint-Denis résolut de s'offrir en sacrifice pour délivrer le pays de ce monstre, de ce minotaure, qui n'avait pas encore rencontré son Thésée.

Sublime dévouement! Mais comment pénétrer dans l'antre du dragon sans en être dévoré, avant d'avoir essayé de la persuasion sur son esprit? car le bon abbé ne voulait et ne pouvait avoir recours qu'aux armes de la parole pour opérer une sainte conversion dans l'ame de Barbe-Torte, ame plus torse encore que sa barbe; et pourtant il n'ignorait pas que Bouchard était sans pitié pour les hommes d'église. Bouchard n'allait ni à la messe ni à confesse, ne faisait ni ses pâques ni son jubilé; un vrai mécréant, qui n'était pas même le premier voleur chrétien avant d'être,

pour l'éternelle illustration de sa race, un des premiers barons chrétiens.

Tout est possible à ceux qui croient. L'abbé fut inspiré par son dévouement. Habillé en marchand de bestiaux, il monte sur sa mule et se met en route par une nuit d'hiver, chassant devant lui un troupeau de bœufs.

A peine était-il par le travers des propriétés de Barbe-Torte, entre Andilly et le Plessis-Bouchard, qu'un coup de bâton ferré le renverse et l'abat aux pieds de sa mule. En se relevant, l'abbé reconnaît Barbe-Torte. — Dieu soit béni! Celui-ci lui commande de le suivre, ainsi que ses bœufs. Il est obéi.

Le saint abbé ferma les yeux en entrant dans la caverne de Bouchard pour ne pas voir les fers à cheval, dont la première salle était décorée. Barbe-Torte, au contraire, était fier de les étaler. Il semblait dire, derrière son ironique sourire : — Avant demain, les quatre fers de ta mule, mon hôte, seront cloués là; ta selle là-haut, toi où il me plaira de t'envoyer, à la charrue ou à la brouette. Aucune menace n'émut le faux marchand de bœufs.

Minuit, c'était l'heure du souper de Barbe-Torte. On lui apporta des viandes de toute espèce; viandes volées, portées dans des plats volés, par des domestiques volés. Bouchard mangea avec assez d'appétit. Au second coup qu'il but, il s'informa avec intérêt si le commerce des bestiaux était florissant aux environs. Le bon abbé, qui n'entendait rien au commerce des bestiaux, toussa; si la foire de Saint-Denis en France promettait d'être meilleure cette année : même indécision de la part de l'hôte de Bouchard, qui, le regardant de travers, lui dit : — Tu n'es pas marchand de bœufs, maître rusé; tu me trompes. — Si tu étais un voleur!

L'accusation était étrange dans la bouche de Bouchard; elle fut une inspiration pour le faux marchand de bœufs, qui, mettant sa confiance en Dieu, répondit : — Oui, je suis un voleur!

Barbe-Torte pâlit.

— N'aie pas peur, Bouchard, lui dit l'abbé, qui s'imaginait, dans l'excès de sa candeur, que le criminel avait réellement peur de lui. N'aie pas peur, répéta-t-il.

—Mon vœu est près de finir, s'écria Bouchard; voilà ma peur.

—Quel est donc ce vœu?

—J'ai juré de ne renoncer à la vie que je mène que le jour où ce château verrait entrer en même temps par sa porte deux voleurs, dont un saint. Nous sommes entrés cette nuit tous les deux par la même porte.

Tu es voleur; mais es-tu saint? réponds!

Sommé de répondre s'il était voleur, l'abbé, par humilité et par espoir de sauver une ame, avait dit oui; mais avouer au même prix qu'il était saint lui semblait un sacrilége; c'était jouer gros jeu. Il répondit : —Non, je ne suis pas un saint.

—Tu m'as sauvé, reprit Barbe-Torte. Bois; car si tu eusses été un saint, que serais-je devenu, obligé de quitter cette vie dont tu connais tout le prix puisque tu es du métier, ou forcé, pour la continuer, d'être parjure? Oui, tu m'as sauvé. Fêtons un si beau moment. Buvons! attends! je vais chercher du meilleur. Nous boirons à notre santé et à l'heureux espoir de ne pas quitter de si tôt cette vie. Attends-moi; je vais à la cave et je remonte.

Resté seul, le prélat songea, dans l'amertume de son ame, à l'endurcissement de ce pécheur qui plaçait son salut, comme tant de gens sans religion, dans l'accomplissement d'un vœu impossible à réaliser. Il fut sur le point de se repentir de n'avoir pas avoué qu'il était un saint. Il pria jusqu'au retour de Barbe-Torte, qui, en rentrant dans la salle, fou, désespéré, hors de lui, courut se précipiter aux pieds de l'abbé.

—Oui, je vous reconnais; vous n'êtes pas un marchand de bœufs, mais abbé de Saint-Denis. Comment en douter? Votre mule a un fer d'argent à l'un de ses sabots, un fer d'argent! ce que les abbés de Saint-Denis ont seuls le droit de faire porter à leur monture.

Mon vœu est fini.

Bouchard Barbe-Torte exhala un long soupir.

Sans raisonner le mérite d'une conversion résultant évidemment du vol des fers de sa mule qu'allait commettre Barbe-Torte, l'abbé, attendri jusqu'aux larmes, pardonna et bénit le pénitent.

Bouchard promit, de son côté, de vivre en chrétien, de faire ses pâques. Il reconnut l'abbé de Saint-Denis, qui, à son tour, le reconnut pour seigneur de Montmorency et d'Écouen. La paix fut faite, du moins pour quelques années. Les environs, pendant cette trève, furent à l'abri de beaucoup de rapines.

Du même coup, l'abbé de Saint-Denis passa pour un saint, et Bouchard fit paisiblement souche de premiers barons chrétiens.

Ce Bouchard, qui vivait peut-être sous le roi Robert, en 998, n'est pas assurément, à moins qu'il n'ait vécu cent cinquante ans, le Bouchard dont Louis-le-Gros obtint la soumission en 1105, pendant qu'Adam, prédécesseur de l'abbé Suger, dirigeait le gouvernement de l'abbaye de Saint-Denis. Ce même abbé Suger nous apprend, dans la vie de Louis-le-Gros, qu'un des premiers exploits de ce jeune prince fut d'arrêter les violences de Bouchard de Montmorency. Appelé à l'audience du roi Philippe Ier, au château de Poissy, Bouchard promit de rentrer dans le devoir et n'en fit rien. Le prince Louis, à qui cette résistance parut un attentat contre la majesté royale, se mit en campagne avec *une armée*, dans le dessein de dompter le seigneur rebelle. Il ravagea ses terres; il l'assiégea dans son château de Montmorency, et le força enfin de se soumettre à tout ce qu'on voulut.

Notre Bouchard était, il y a lieu de le croire par la confrontation des dates, celui dont il est question dans une charte du roi Robert, où on lit tout au long l'accommodement de ce baron turbulent avec l'abbé de Saint-Denis. Voici l'origine de leurs éternels différends : « Dans l'île de la Seine, proche de Saint-Denis, il y » avait un château que Bouchard tenait du chef de sa femme. Elle » l'avait eu de son premier mari, Hugues Basseth, feudataire de » l'abbaye. Comme ce lieu était fortifié, Bouchard prit de là occa- » sion de maltraiter ses voisins. L'abbé et les religieux de Saint- » Denis, après en avoir beaucoup souffert, se plaignirent au roi. » Ordre de raser le château de Basseth. Bouchard n'en tint compte. » Enfin, Robert et la reine Constance lui permirent de se fortifier » dans Montmorency, à condition qu'il reconnaîtrait l'abbé de » Saint-Denis et ses successeurs pour les biens qu'il tenait de leur

» église. Bouchard serait en outre obligé d'envoyer, tous les ans, » aux fêtes de Pâques, deux vassaux qui resteraient comme otages » à l'abbaye, pour les dégâts qui auraient pu être commis contre » elle. Le contrat fut passé dans le monastère de Saint-Denis. »

Il n'est pas facile de dresser l'inventaire historique des innombrables salles du château d'Écouen ouvrant l'une dans l'autre, glaciales à parcourir, sonores sous les pieds qui se lassent à les mesurer, muettes lorsqu'on les interroge. Elles sont bien mortes.

Dès que vous avez franchi le seuil de la première porte et gravi l'escalier en colimaçon du premier étage, vous êtes dans la salle des Gardes, où la tristesse du désert vous enveloppe. On y voyait autrefois des tableaux, représentant des campagnes du grand Condé, entre autres le campement de Villeneuve-Saint-George, le siége de Gravelines et celui de Montmédi. Ces tableaux doivent être aujourd'hui dans la *Galerie-des-Victoires* de Chantilly, peinte par Vandermeulen. La salle des Gardes vous prépare au sentiment de lugubre viduité qui vous attend plus loin. Passez. Entrez dans les quatre autres salles. On se croirait dans une hypogée d'Egypte.

Rien n'offre un appui à l'imagination perdue dans ces solitudes de murailles. Il n'y a pas un vieux siége de chêne où asseoir quelque grand vassal pour le saluer en passant et lui baiser la main; pas un lambeau de rideau à faire crier sur sa tringle rouillée, et qui laisse à découvert un lit de parade, occupé par une pâle châtelaine, morte depuis des siècles. Quatre murs blancs comme une tombe, de hautes croisées de cachot, murées jusqu'aux dernières travées; un parquet efflorescent de moisissure; des poutres saillantes, décharnées, vieux ossemens d'un squelette de château; d'immenses cheminées pleines de vent : on a peur.

Graduellement l'esprit se familiarise avec ce sépulcre, et on ose en toucher les parois. Peu à peu, habitués au jour avare qui s'échappe, les yeux croient distinguer quelques nuances, quelques filets de peinture évanouie derrière la vapeur répandue autour des poutres; c'est de l'or. Prenez garde de le perdre. Votre souffle l'enlèverait. Cet or serpentait autrefois au soleil et aux flambeaux en

d'interminables arabesques. Quelles richesses resplendissaient donc ici, dans ces appartemens, pour que les poutres fussent d'or? De quoi étaient recouverts les murs, le plancher? qui logeait ici?

En portant de plus près mon attention sur la couche de plâtre qui voile les murs, et qui est si peu en harmonie avec les dorures du plafond, je remarquai des couleurs troubles sous ce plâtre. Je lavai par place le mur et mis à nu, à mon grand étonnement, les merveilles d'une fresque. Primatice embellit le château d'Écouen. Primatice a donc peint ces fleurs, ces guirlandes aux plus gracieux enlacemens, ce jardin vertical sur lequel pèse un nuage de chaux. L'illusion n'avait plus rien à faire. Je vivais au milieu des pompeuses réalités que j'avais découvertes. En un instant, et sans effort, j'étendis, par la pensée, mon travail autour de moi. Les poutres dorées s'appuyèrent sur une salle royale. La vaste cheminée de marbre rouge s'alluma, les croisées s'ouvrirent sur le parc, plein de cerfs, plein d'oiseaux; les fauteuils, les tentures frisées sur frise, les portières de damas, venues d'Orient, gonflées, exhalant le musc, complétèrent cet ameublement. Quand je me tournai vers le concierge pour lui demander s'il savait qui, dans les temps passés, avait occupé cette salle, j'étais presque sûr de sa réponse.

— Chambre de Madame Claude, me dit-il.

— La femme de François Ier, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

Je me recueillis.

Le premier janvier 1540, sous le règne de François Ier, Paris qui était aussi vaste et aussi peuplé alors qu'aujourd'hui, s'éveilla au bruit du canon et des cloches. Les rues étaient jonchées de fleurs; peine de mort à qui aurait souillé le pavé d'un jet de paille; les fontaines coulaient du vin; moyen économique pour n'en donner à personne. Aux croisées chargées de curieux flottaient des tentures de mille couleurs. C'était plus beau que pour l'entrée d'un souverain; on le croira sans peine, puisque deux souverains entraient dans Paris.

L'un était François Ier; l'autre n'était pas, comme on serait

tenté de le supposer, un roi allié, visitant à la manière des anciens princes d'Orient un ami couronné. Le plus dangereux ennemi de François Ier, son vainqueur sans générosité à Pavie, son tyran implacable à Madrid, son détracteur en plein consistoire de Rome, son rival en tout, excepté en délicatesse, Charles-Quint empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et des Indes, passait, monté sur un *beau cheval moreau*, sous la porte Saint-Antoine. Et François Ier, ce qui n'était pas moins étonnant, était allé à la rencontre de Charles-Quint jusqu'à Chatellerault; il avait voyagé côte à côte avec lui jusqu'à Paris, et tous deux y faisaient leur entrée aux bruyans noëls de la noblesse et du peuple.

Voilà pourquoi les cloches sonnaient.

Contre l'avis de son conseil plus prudent mais non pas plus fin que lui, Charles-Quint avait demandé à François Ier la singulière permission de traverser la France, afin d'aller apaiser une révolte qui avait éclaté à Gand où il était né, où il avait été baptisé et dont il se disait le premier bourgeois. Les tisserands gantois apprirent plus tard ce qu'il en coûte d'accorder aux rois des titres de bourgeoisie. Le premier bourgeois fit pendre cinquante d'entre eux pour sceller la glorieuse pacification de la bonne ville de Gand.

Si Charles-Quint n'était pas directement descendu en Allemagne pour se rendre à Gand, c'est que ses finances n'étaient pas en assez bon état alors pour lui permettre de se montrer dans son empire avec la pompe convenable; s'il n'avait pas fait non plus le trajet par mer jusqu'en Hollande, c'est que Henri VIII, avec lequel il n'était plus dans de bons termes, depuis l'entrevue d'Aigues-Mortes, entretenait une flotte menaçante sur les mers d'Allemagne; et si, en dernière ressource, il s'était décidé à demander le passage par la France, c'est qu'il savait combien il flatterait l'orgueil de François Ier en se reposant sur sa foi chevaleresque. Il n'avait à redouter que de n'avoir pas assez blessé ce souverain. Il pouvait craindre de ne l'avoir pas suffisamment obligé à se montrer envers lui, grand, magnanime, au-dessus des injures.

Il arriva ainsi que Charles-Quint l'avait prévu. Excepté de le nommer roi à sa place, François Ier lui prodigua toutes les

preuves d'amitié imaginables. Les récits du temps fourmillent de descriptions de fêtes, d'arcs de triomphe, de mystères joués dans les rues, de bals, de banquets, de largesses au peuple. Il y a là-dessus, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, trente in-folios avec gravures, dédicaces et sonnets.

Contradiction étrange! faiblesse des résolutions humaines! Une fois dans Paris, Charles-Quint fut surpris, dépaysé, ébloui; il eut peur de cette innombrable population, idolâtre de François Ier, et de la vivacité de laquelle il n'avait jamais eu aucune idée; population qui pouvait bien, sans crime, manquer de générosité, en se souvenant de celui qui en avait eu si peu pour le glorieux vaincu de Pavie. Charles-Quint perdit la tête sans trop le laisser voir pourtant. Sa crainte ne se manifesta, à plusieurs reprises et en termes pressans, que par le vif désir qu'il ressentait d'aller réprimer au plus vite la rébellion des Gantois.

Il raconta lui-même plus tard avec beaucoup de franchise le supplice comique de sa situation, lorsqu'il se trouva dans le guêpier de la ville de Paris où il avait fait naître, treize ans auparavant, par la détention de François Ier, la famine, la peste, l'incendie et la guerre civile.

Quand le premier président du parlement de Paris le harangua, il s'imagina qu'il allait lui lire l'ordre du roi de l'arrêter, et de le conduire à la Bastille. Il en fut quitte pour être comparé à Hercule.

En touchant aux clefs de la ville que le prévôt des marchands lui tendit dans un plat, il songea à la clef de l'Alcazar de Madrid qui était restée près d'un an sans ouvrir à François Ier. Il fut frappé de la mauvaise mine de ce prévôt!

Nombreuse aux croisées, pendue aux murs, serrée sur ses pas, tumultueuse, courant à ses flancs, lui faisant un rempart d'une lieue d'épaisseur devant, un rempart d'une lieue d'épaisseur derrière, la population parisienne l'envahit, et il se vit, non sans effroi, seul avec François Ier, le plus élevé sur ce socle hurlant. — Vous possédez une superbe population, dit-il à François Ier. —Mais vous n'avez encore rien vu, lui répondit celui-ci;—attendez.

S'il voyait de jeunes filles vêtues en nymphes chanter et danser

autour de lui, il était forcé de se rappeler qu'il avait employé la même galanterie envers François Ier pendant les premiers jours de sa captivité. Ces jeunes filles lui parurent belles, mais perfides. Son imagination ébranlée par les assauts continuels de la même préoccupation, lui montra dans chaque habitant, l'acteur convenu de la comédie dont il était le jouet. Pourquoi n'avait-il pas préféré le trajet par mer? Quelles tempêtes égalaient en péril ces six ou huit cent mille rescifs bouillonnans?

A chaque coup de mousquet qu'on tirait à ses oreilles, en signe de réjouissance, il tressaillait, et il regardait, pour se rasseoir un peu, François Ier qui souriait. Évidemment il y avait de la raillerie dans ce sourire.

A la place Baudoyer, un échafaudage sur lequel on jouait un mystère s'étant écroulé, et cet accident ayant produit quelque agitation, il eut la fatale pensée que c'était un coup monté pour l'enlever à la faveur du tumulte.

A l'Hôtel-de-Ville, le corps des marchands lui ayant offert un bouillon, il le but avec appréhension. Il avait été soupçonné, en 1536, d'avoir fait empoisonner, par Montécuculli, le Dauphin, fils aîné du roi. Ce bouillon lui parut avoir un goût étrange. Il était peut-être trop salé.

Enfin arrivé au Louvre, comblé d'acclamations, rassasié d'effroi, il se trouva face à face avec tous les capitaines blessés, mutilés, faits prisonniers à la bataille de Pavie, avec le grand connétable Anne de Montmorency, contre l'avis duquel cette bataille avait été livrée, et dont la rançon fut estimée cent cinquante mille écus. François Ier les lui désigna tous par leur nom. Dans ce moment sa mémoire effrayée lui rappela qu'il avait osé dire à Rome, en présence du Pape, du sacré collége, des ambassadeurs de France et de ceux de presque toute la république chrétienne, que si ses soldats et ses capitaines avaient le malheur de ressembler aux capitaines et aux soldats français, il irait, les mains liées et la corde au cou, implorer la clémence de son ennemi.

Quelque haute idée qu'il eût de la loyauté de ces capitaines,

Charles-Quint ne découvrit sur leurs figures martiales qu'un respect glacé.

Il passa la plus horrible nuit de sa vie au milieu des clartés, des illuminations et des feux de joie dont il était l'objet.

Et comme le matin, selon son habitude, il se promenait à cheval, feignant un calme qu'il n'avait pas, il sentit quelqu'un qui, ayant sauté derrière lui en croupe, le saisit, l'atteignit par dessous les bras, et lui cria : —*Ah! je vous tiens!—vous êtes mon prisonnier!*

C'en était fait de Charles-Quint.—En se retournant—il vit un bel enfant qui riait et s'appelait d'Orléans.

Il voulut rire : mais il se souvint qu'il avait retenu ce bel enfant en otage jusqu'à l'entier acquittement des promesses jurées par son père pour sortir de la prison de Madrid.

Brûlé par ces craintes toujours renaissantes, il obtint de François Ier, sous le prétexte d'aller le plus promptement possible apaiser les Gantois, qu'il partirait dans trois jours pour Gand. Il désira en outre passer ces trois jours à la campagne. L'air de Paris ne lui était pas bon.

François Ier s'empressa de mettre à sa disposition le château de Chantilly, qui appartenait alors au connétable de Montmorency.

Au connétable! recevoir l'hospitalité du maréchal de Montmorency, qui, quatre ans auparavant, l'avait chassé de la Provence, comme à coups de fourche, pendant que lui, le grand empereur, s'informait avec fatuité combien il y avait de journées pour se rendre à Paris ; étouffer cette honte pour se loger chez celui qui lui avait tué ses meilleurs généraux : Antoine de Lève, Baptiste Gastaldo, le comte de Hornes, Garcilaso de La Véga! Pourtant il n'osa refuser. Il partit pour le château de Chantilly.

Chantilly n'est qu'à sept lieues d'Écouen.

La salle où j'ai arrêté un instant le lecteur et qui porte le nom de Mme Claude, est changée en chambre de conseil. Des généraux, des membres du parlement, les princes du sang, le connétable de Montmorency et le roi lui-même, Francois Ier, sont assis autour d'une table. A la clarté d'une lampe qui verse sa lueur du pla-

fond, ils délibèrent au milieu du silence qui règne dans le château.

Il s'agit de décider si l'on retiendra Charles-Quint prisonnier en France jusqu'à ce qu'on ait obtenu de lui la restitution de la rançon qu'il fit payer au roi, l'investiture du Milanais pour le duc d'Orléans, ou bien si on le laissera sottement partir, au risque de recommencer avec lui un guerre ruineuse.

La délibération ouverte, François Ier débuta par les protestations chevaleresques passées en habitude chez lui; et il finit par dire qu'il ne prétendait pas se priver du droit de se plaindre toute sa vie du manque de foi de Charles-Quint, en trahissant la sienne propre.

—De chevalier à chevalier ces maximes sont bonnes, s'écria la duchesse d'Étampes, que par une faiblesse blàmée chez François Ier, ce prince admettait à ses conseils;—mais de chevalier à geôlier elles sont une duperie. Il vous a tenu dans une cage où vous avez été la risée du monde. Votre corps s'est voûté, votre tête a blanchi dans la captivité. Puis, pour garantie de la rançon promise, il a demandé vos fils en otage; pour rendre vos fils, il a exigé trois bateaux chargés d'or, et des provinces: puis il a voulu toutes vos provinces; et sans M. de Montmorency, nous serions tous Allemands à l'heure qu'il est. Quatre soldats à sa porte, une lettre à Henri VIII, un ambassadeur aux princes protestans; et ce nouveau Charlemagne ne sortira de la Picardie qu'à bonnes fins. Laissez ensuite crier à la violation de l'hospitalité. Vous demanderez à ceux qui vous accuseront de l'avoir violée, si vous ne valiez pas bien la peine d'attirer leur pitié qui se tut parce que vous étiez le vaincu. Vous êtes vainqueur, faites: on se taira.

Profitant de l'hésitation qu'avait fait naître dans l'esprit de François Ier l'opinion de la duchesse d'Étampes, le cardinal de Tournon se hâta d'y conformer la sienne. Il prouva que le roi n'avait pas eu raison de prendre des engagemens de générosité qui excédaient sa puissance; d'ailleurs, qu'une fois hors de la France, Charles-Quint se moquerait de la crédulité ajoutée à ses promesses de remboursement et d'investiture, que le peuple de Paris ne se montrait

déjà que trop mécontent de ce que le roi avait eu l'inexplicable faiblesse de refuser sa protection aux Gantois.

Peu à peu François Ier se trouva moins chevaleresque ; il consulta ses capitaines, qui n'osèrent pas être d'un avis contraire à celui de la duchesse d'Étampes et du cardinal de Tournon ; l'une maîtresse, l'autre confesseur du roi.

Ils se levaient déjà pour monter à cheval et aller s'emparer de Charles-Quint, quand le connétable qui n'avait encore rien dit, parla :

—Je ne connais pas d'empereur, pas d'homme plus astucieux que Charles d'Autriche, plus faux que lui ; il a l'ame d'un lansquenet et le cœur d'un reître; il vend le pape aux Électeurs, les Électeurs au pape, deux ou trois fois par an; il a trois récoltes de trahison, comme mes paysans de leur foin.

Il ne sait vaincre que par les autres. Il lui a fallu l'épée d'un Français pour triompher des Français; il spécule sur les prisonniers comme un boucher sur la chair; il fait la guerre pour avoir des rançons : c'est son métier. Il n'est pas un de nous qui n'ait à se plaindre des souffrances qu'il lui a fait subir dans la captivité; abhorré des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des catholiques, des réformés, du ciel et de la terre, il prend l'argent des uns pour faire couler le sang des autres......

—Eh bien! qu'attendons-nous? s'écrièrent tous les membres du conseil à ces paroles du connétable; partons et emparons-nous-en..........

—Eh bien! plus lâches que lui seraient ceux qui, trahissant l'hospitalité, toucheraient à un fil de son pourpoint. Ne comparons pas deux positions différentes, madame la duchesse, monsieur le cardinal, sire. A Madrid vous étiez son prisonnier, sire. C'est chance de guerre, et droit du vainqueur. Êtes-vous son vainqueur, êtes-vous en guerre avec lui? Non. Il est menteur à sa parole... Que Dieu le juge : il est votre hôte; il a brûlé Rome, que Dieu le frappe; il est votre hôte. Permettez encore, sire. Charles a avec lui un de ses capitaines. Ce capitaine m'a ouvert le crâne d'un coup d'épée, et brisé l'épaule d'un coup de pistolet, sur le champ de



bataille de Pavie. Irai-je aujourd'hui dans le parc de Chantilly, le lier à un arbre pour lui ouvrir la tête et lui casser le bras? —Si jamais je le rencontre face à face à la guerre, j'acquitterai ma dette: mais ici, sur mes terres, sous ma tente, —protection et sauvegarde! —Je vous imite, sire! soldat, je fais pour un soldat ce que roi vous ferez pour un roi.

Tandis que la discussion s'échauffait ainsi dans le château d'Écouen, respirant sous le beau ciel de la Picardie, Charles-Quint comptait les heures qui le séparaient du moment de son départ. S'il n'avait craint d'être arrêté en route, il serait parti de Chantilly, au milieu de la nuit, tant il était peu rassuré sur l'issue de sa résidence en France. — Chaque bruit qu'il entendait le faisait tressaillir. —Il n'avait pas moins joué que sa couronne de Flandre et d'Italie dans cette témérité tout au plus pardonnable à l'étourderie de François Ier.—Puis le ridicule d'être pris au piége dressé par lui-même! En s'interrogeant, il n'osait se rejeter sur la bonne foi de son hôte. — Il pensa qu'il était peut-être dans la prison qu'on lui destinait; que déjà les cavaliers gardaient les portes et les grilles.

Erreur de son imagination exaltée par la peur ou réalité, il vit passer devant ses fenêtres un homme couvert d'une cuirasse, armé d'une longue épée, et s'acheminant vers la porte de son appartement. Il se leva. —Ce n'était pas une illusion. Quand cet homme se trouva devant lui, — il se découvrit avec respect, et se nomma.

C'était le connétable Anne de Montmorency.

—Sire, dans le conseil du roi qui vient de se tenir dans mon château d'Écouen, il a été discuté si l'on vous retiendrait prisonnier en France ou si l'on vous laisserait partir.

L'avis du roi a été qu'on vous laisserait libre.

Le mien qu'on devait vous retenir prisonnier.

Charles-Quint frémit.

—En donnant ce conseil, j'ai rempli mon devoir de sujet.

En vous en faisant part, je remplis celui de votre hôte.

Sire, tenez-vous pour averti.

Charles-Quint partit le lendemain de Chantilly.

On sait qu'il ne lui arriva rien, — qu'il parvint sain et sauf à Gand, où il n'exécuta aucune des promesses qu'il avait jurées, mais où son premier soin fut de priver la ville de ses priviléges, après avoir fait trancher la tête à cinquante maîtres tisserands qui étaient bourgeois comme lui.

Le Connétable fut disgracié.

Depuis qu'il n'y a plus en France de grandes familles, à prendre cette expression dans le sens de large confédération qu'elle présentait autrefois, le souvenir s'est perdu de l'influence dont elles jouissaient dans l'état; et par suite la mémoire des bons services qui justifiaient cette influence. On ne sait plus, et c'est de l'ingratitude autant que de l'ignorance, ce que ces familles tenaient en réserve de force, d'intelligence de fidélité et d'union, pour venir en aide au pays, quand il était compromis soit par les atteintes de l'étranger, soit par les empiètemens du souverain. Le peuple est aujourd'hui l'unique appui des royautés : je souhaite que la confiance ne soit pas mal placée; mais si l'on ne faisait rien pour le peuple alors, c'est qu'on s'en passait; il n'était jamais appelé à partager les fatigues ni les dangers de la guerre, cette situation violente et pourtant continuelle de la constitution française. Aux gentilshommes exclusivement était dévolu le périlleux privilége de mourir pour défendre le territoire, pour l'agrandir, pour en chasser l'étranger. Du Rhin aux Pyrénées, de la Méditerranée à l'Océan, le peuple n'a pas conquis au pays un pouce de terre au prix de son sang. C'est regrettable, mais c'est ainsi. La France est la conquête des gentilshommes.

Anne de Montmorency, qui fit bâtir Écouen, est le formidable représentant, s'il en est la personnification expirante, de cette assistance infatigable, toujours en haleine, quelquefois brutale, qu'avait la noblesse à la disposition de la royauté. Il réunit les fières et rudes vertus du soldat, du vassal, du négociateur, du prince et de l'ami. Il naît presque la même année que son roi, en signe de la

fraternité qui l'attachera à lui. Ce roi est François Ier, le dernier souverain en qui la valeur personnelle, le courage isolé soient encore utiles au moment où ils vont disparaître pour toujours, et faire place à la lutte des armées. Le roi et le baron sont de taille à fermer la carrière. Celui-là a six pieds; celui-ci oblige un cheval à ployer en le pressant des genoux. Marignan, la bataille des géans, les voit combattre tous deux, et demeurer vainqueurs; Pavie les ramasse tous deux vaincus et prisonniers.

Un moment, il n'y a plus de roi en France : Charles-Quint retient en prison François Ier qui va mourir. Montmorency vend pour cent cinquante mille écus de terre, se rachète, vient à Paris et gouverne. Tout ce qui eut lieu de décisif contre l'étranger qui essaya de profiter de l'absence du roi pour entrer en France fut l'œuvre de Montmorency. Il régna près d'un an. François Ier, au retour de sa captivité, nomma Montmorency grand-maître de France; il serait tout aussi exact de dire que Montmorency nomma François Ier roi de France au retour de sa captivité.

Comme toutes les supériorités, qui n'ont que faire des petits suffrages du cœur, il ne fut jamais aimé; il ne parut à la cour que pour chasser les courtisans du revers de son gantelet. Il préférait à la cour son château d'Écouen, retraite solitaire, où il lisait Plutarque, plantait des chênes et causait, assis par terre, avec ses vassaux. Des années s'écoulaient sans qu'il allât au Louvre. Entouré de sa maison, composée de la fleur de la noblesse militaire, il présidait, avec une simplicité pleine de religion, aux travaux dont il embellissait sa demeure. Il faisait construire par Bullant et décorer par Jean Goujon une merveilleuse chapelle, peinte, sculptée, dorée et ciselée comme les basiliques de L'Orient. Après trois cents ans, sa gracieuse austérité la protége encore. Aux murs il suspendait une *Céne* de Léonard de Vinci et *la Femme adultère*, par J. Belin. Bernard Palissy coulait avec sa terre cuite, sur un pavé de faïence, tous les Actes des apôtres. Quand le dimanche sonnait, il s'agenouillait devant l'autel de cette chapelle, avec sa famille, ses artistes et ses gentilshommes. Et ce devait être d'un aspect pieux que cette prière, sévère distraction du château, faite

Charles-Quint partit le lendemain de Chantilly.

On sait qu'il ne lui arriva rien, — qu'il parvint sain et sauf à Gand, où il n'exécuta aucune des promesses qu'il avait jurées, mais où son premier soin fut de priver la ville de ses priviléges, après avoir fait trancher la tête à cinquante maîtres tisserands qui étaient bourgeois comme lui.

Le Connétable fut disgracié.

Depuis qu'il n'y a plus en France de grandes familles, à prendre cette expression dans le sens de large confédération qu'elle présentait autrefois, le souvenir s'est perdu de l'influence dont elles jouissaient dans l'état; et par suite la mémoire des bons services qui justifiaient cette influence. On ne sait plus, et c'est de l'ingratitude autant que de l'ignorance, ce que ces familles tenaient en réserve de force, d'intelligence de fidélité et d'union, pour venir en aide au pays, quand il était compromis soit par les atteintes de l'étranger, soit par les empiètemens du souverain. Le peuple est aujourd'hui l'unique appui des royautés : je souhaite que la confiance ne soit pas mal placée; mais si l'on ne faisait rien pour le peuple alors, c'est qu'on s'en passait; il n'était jamais appelé à partager les fatigues ni les dangers de la guerre, cette situation violente et pourtant continuelle de la constitution française. Aux gentilshommes exclusivement était dévolu le périlleux privilége de mourir pour défendre le territoire, pour l'agrandir, pour en chasser l'étranger. Du Rhin aux Pyrénées, de la Méditerranée à l'Océan, le peuple n'a pas conquis au pays un pouce de terre au prix de son sang. C'est regrettable, mais c'est ainsi. La France est la conquête des gentilshommes.

Anne de Montmorency, qui fit bâtir Écouen, est le formidable représentant, s'il en est la personnification expirante, de cette assistance infatigable, toujours en haleine, quelquefois brutale, qu'avait la noblesse à la disposition de la royauté. Il réunit les fières et rudes vertus du soldat, du vassal, du négociateur, du prince et de l'ami. Il naît presque la même année que son roi, en signe de la

fraternité qui l'attachera à lui. Ce roi est François Ier, le dernier souverain en qui la valeur personnelle, le courage isolé soient encore utiles au moment où ils vont disparaître pour toujours, et faire place à la lutte des armées. Le roi et le baron sont de taille à fermer la carrière. Celui-là a six pieds; celui-ci oblige un cheval à ployer en le pressant des genoux. Marignan, la bataille des géans, les voit combattre tous deux, et demeurer vainqueurs; Pavie les ramasse tous deux vaincus et prisonniers.

Un moment, il n'y a plus de roi en France : Charles-Quint retient en prison François Ier qui va mourir. Montmorency vend pour cent cinquante mille écus de terre, se rachète, vient à Paris et gouverne. Tout ce qui eut lieu de décisif contre l'étranger qui essaya de profiter de l'absence du roi pour entrer en France fut l'œuvre de Montmorency. Il régna près d'un an. François Ier, au etour de sa captivité, nomma Montmorency grand-maître de rance; il serait tout aussi exact de dire que Montmorency nomma ançois Ier roi de France au retour de sa captivité.
omme toutes les supériorités, qui n'ont que faire des petits suf-
s du cœur, il ne fut jamais aimé; il ne parut à la cour que pour
er les courtisans du revers de son gantelet. Il préférait à la
on château d'Écouen, retraite solitaire, où il lisait Plutarque,
t des chênes et causait, assis par terre, avec ses vassaux.
ées s'écoulaient sans qu'il allât au Louvre. Entouré de sa
composée de la fleur de la noblesse militaire, il présidait,
simplicité pleine de religion, aux travaux dont il em-
a demeure. Il faisait construire par Bullant et décorer
oujon une merveilleuse chapelle, peinte, sculptée, do-
comme les basiliques de L'Orient. Après trois cents
euse austérité la protége encore. Aux murs il suspen-
de Léonard de Vinci et *la Femme adultère*, par
rd Palissy coulait avec sa terre cuite, sur un pavé
s les Actes des apôtres. Quand le dimanche son-
illait devant l'autel de cette chapelle, avec sa fa-
s et ses gentilshommes. Et ce devait être d'un
ette prière, sévère distraction du château, faite

Condé, qui était rentré en possession d'Écouen, s'y opposa, et le château ne reçut pas de garnison.

D'abord je n'avais rien vu dans l'appartement; maintenant je perdais le souvenir de toutes ces résidences amoncelées.

— Monsieur Bernard, qui donc a fait effacer les belles fresques des murs?

— C'est Napoléon, afin que la pudeur des élèves de Mme Campan ne fût pas blessée.

— Il a donc blanchi tout le château?

— Tout le château, trente ou quarante salles.

— La pudeur de l'empire nous coûte un peu cher.

Étrange intérêt qu'inspire ce château à ceux qui le possèdent. Aux Condé? un Condé renverse un corps de bâtiment; à la république? la république brise les statues et déshonore les salles; à l'empire? l'empire badigeonne les murs. Fasse le ciel que M. le duc d'Aumale n'ait pas l'heureuse inspiration de changer le château en usine!

Dans cette même salle, il y avait autrefois l'écusson en faïence de Palissy, le glorieux écusson des Montmorency. Brisé à coups de hache par les révolutionnaires de 93, il fut remis en place et rajusté par les carreleurs de la restauration. Seulement ceux-ci le descendirent à l'étage inférieur, et ils le collèrent au hasard, de telle sorte que les alérions sont en-dehors de l'écu, et que le grand cordon est haché par bribes. Pour nous servir d'un terme d'imprimerie, les armes des Montmorency *sont en pâte*. Eux-mêmes s'y retrouveraient difficilement. Involontairement, l'incident de l'écu nous rappela un incident de la famille.

Possesseurs glorieux du plus beau nom de la noblesse européenne, les Montmorency ne se doutaient guère sous la restauration qu'il existait en Angleterre, au fond d'un canton pierreux de l'Irlande, une famille aussi antique, aussi illustre, aussi renommée que la leur. Ou cela est contestable, avaient à répondre les Montmorency en apprenant cette nouvelle, ou cette famille est la nôtre. C'était la leur, ce qu'ils ne contestèrent pas moins. L'étonnement valait avant tout un démenti. Il fut donné.

Voici. En 1828, parut un ouvrage intitulé : *Les Montmorency de France et les Montmorency d'Irlande*, ou Précis historique des démarches faites, à l'occasion de la reprise du nom de ses ancêtres par la branche de *Montmorency-Marisco-Morrès*, par le chef de cette dernière maison, avec la généalogie complète et détaillée des Montmorency d'Irlande. Si ce livre eût paru il y a deux cents ans, toutes les cours d'Europe eussent été attentives à la discussion qu'il eût fait naître. Les juges-d'armes d'Irlande, d'Écosse, d'Allemagne, de France et de Portugal, eussent couvert les routes de courriers. Les plus vieux arbres généalogiques auraient frémi dans leurs plus hautes feuilles. Le *Monasticon* se fût fermé de lui-même. D'Hozier en eût perdu le sommeil. Il n'y a pas d'exagération là-dedans; un homme qui serait venu dire à Louis XIV: « Je suis votre frère aîné, Bourbon autant que vous, et Bourbon avant vous, » n'aurait été guère plus hardi que celui dont la prétention ne s'élevait pas à moins qu'à se proclamer Montmorency en face des Montmorency.

Cette prétention n'a pourtant soulevé aucune rumeur en Europe, ni même dans le faubourg Saint-Germain, auquel on révèle, peut-être pour la première fois, qu'un étranger de par-delà la Manche a demandé à faire ses preuves et les a faites, pour avoir le droit de porter, en France, le nom, le titre et les armes des Montmorency, aussi bien que s'il n'eût jamais cessé d'être gouverneur pour le roi de France en ses provinces, ou connétable.

Rien ne s'est passé plus paisiblement que le conflit de famille élevé au sujet de la requête de M. Marisco-Morrès, colonel, en 1814, au service de la France auprès de Louis XVIII. La petite poste a dérobé l'éclat de la contestation qui, du sac de cuir du facteur, est tombée dans les cartons des archives du royaume, d'où il m'a été permis de l'exhumer, grâce à la précieuse complaisance de notre grand historien, M. Michelet.

On ne saurait être plus loyal que M. Morrès, lorsqu'il sollicite, pièces en mains, l'honneur de porter, sans usurpation, le nom des premiers barons chrétiens; on ne saurait être plus poli que MM. de Montmorency en refusant cette faveur à M. Morrès. De

part et d'autre on sent la prudence la plus adroite à ne pas laisser pénétrer dans le public le bruit d'une dispute née un siècle trop tard. Les champions, en habit noir, en gants blancs, sans cuirasses, se défient à voix basse; ils ne s'appellent pas en champ clos, mais sur la lice parquetée du cabinet; enfin, ils ne s'en remettent pas au jugement de Dieu pour prononcer sur leurs différends, mais à celui d'un savant obscur, garde général des archives du royaume, à M. de La Rue, qui décide : « Qu'il lui est » bien démontré que la maison de Morrès, alliée constamment aux » premières familles d'Irlande et d'Angleterre, est une branche de » l'illustre race des Montmorency. »

Tout est merveilleux de surprise dans ces deux races de Montmorency, qui, après huit cents ans de séparation, se trouvent face à face, n'ayant jamais soupçonné leur existence réciproque. Ce sont deux hémisphères, il faut que l'un découvre l'autre. Séparées par une invasion, celle des Normands en Angleterre, en 1066, une autre invasion les rapproche, celle des Anglais en France en 1814. Pendant huit cents ans, l'une s'illustre en-deçà, l'autre au-delà du détroit, sans se voir, et pourtant avec émulation, comme si elles rivalisaient pour un but caché qui doit un jour se découvrir. Même vaillance d'un côté que de l'autre. On ne sait dire qui frappe le plus fort, de l'épée à deux mains, ou de la hache de fer de l'Irlandais. Les Montmorency français ont des tombes sur le couvercle desquelles ils dorment, couchés avec leurs cuirasses, leurs barbes sur leur poitrine, leurs gantelets; les Montmorency irlandais ont aussi leurs chevaliers étendus sur des tombes. Ici le château des Montmorency français, là, au bord de la mer, le château des sauvages Montmorency d'Irlande.

Ayant acquis une fois le droit d'être Montmorency en France aussi bien qu'en Irlande, M. Marisco-Morrès aura-t-il prétendu, comme un Montmorency de ses aïeux, entrer en guerre avec les barons de Dammartin? Mais où sont les barons de Dammartin? Aura-t-il, comme un autre Montmorency de ses aïeux, envoyé un cartel aux abbés de Saint-Denis en les menaçant de faire des châsses de leurs corps; menaces d'un véritable baron chrétien? Mais



où sont les abbés de Saint-Denis? Aura-t-il été de quelque conspiration, comme un autre Montmorency de ses aïeux, contre l'autorité d'un autre Louis? Mais où sont les nobles qui conspirent? où sont les Richelieu qui auraient assez de cœur pour faucher à travers champ des têtes de nobles? Aura-t-il, comme un autre Montmorency de ses aïeux, voyagé en Terre-Sainte pour occire des Sarrasins? Les Sarrasins, où sont-ils? Ils ont un ambassadeur fort bien en cour de France. Aura-t-il à une autre bataille de Pavie, comme un autre Montmorency de ses aïeux, reçu, tout couvert de sang, son roi dans ses bras? Où sont les batailles de Pavie? Aura-t-il, comme ce même Montmorency son aïeul, commandé le feu contre les protestans à la porte Saint-Denis? Où sont les protestans qu'on persécute?

Me voilà fort embarrassé de savoir ce qu'on fait d'un nom noble, lorsqu'il n'y a plus de barons, d'abbés, de Sarrasins, de protestans; et fort embarrassé surtout de savoir le parti qu'a tiré de celui de Montmorency M. Marisco-Morrès, après l'avoir demandé avec la conscience si forte de son droit. Il est probable que M. de Marisco-Morrès signe aujourd'hui le nom de Montmorency qu'au fond, chose singulière, il portait déjà, car *Marisco* et *Morrès*, qui signifient l'un et l'autre, en mauvaise langue celtique latinisée, pays marécageux, sont visiblement compris dans les trois dernières syllabes de Montmorency. Or Montmorency n'étant que la jonction du mot *Mons* avec Morrès ou Mariscis, *Mons-Morrès, Mons-Mariscis*, le prétendant irlandais ne se serait tant donné de mal que pour obtenir une syllabe de plus et un trait-d'union de moins; ce qui lui aurait été cruellement refusé par les Montmorency.

En sortant de la chambre dite de Mme Claude, on pénètre dans l'ancienne galerie de tableaux, où l'on admirait autrefois les trente vitraux coloriés en grisaille, qui représentaient l'histoire de Psyché, d'après Raphaël. Après la révolution, ces vitraux furent transportés par M. Lenoir, conservateur des monumens français, au musée des Petits-Augustins et placés dans la salle du seizième siècle. Ce savant archéologue rapporte dans sa description des *Monumens de sculpture réunis au Musée des monumens français*,

qu'un vitrier d'Écouen, voulant nettoyer les vitraux de la galerie dont il est ici question, « les frotta avec du grès en poudre; il enleva par ce moyen toutes les demi-teintes et laissa de grandes parties de verre à nu. » En matière de barbarie, ceux qui brisent ne viennent qu'après ceux qui réparent. Vingt Attila sont moins à redouter qu'un vitrier.

Il n'y a plus que de l'espace dans cette galerie survoûtée; elle n'a rien à envier à la lugubre nudité des autres salles. Pour comble de tristesse, elle paraît neuve, comme le reste du château. On dirait que les maçons sont partis, que les frotteurs viendront demain, accompagnés du tapissier. Tout est fini; rien n'est usé à Écouen. Je ne sais pas d'aspect plus désolant que des escaliers de trois siècles, dont les angles sont vifs comme si le ciseau achevait de les équarrir. Les ruines sont moins accablantes, on l'éprouve à Écouen, que cette implacable jeunesse du plâtre et du fer. L'Europe renouvellera huit fois, dix fois sa population, et cet arrangement de pierres n'aura pas subi la plus légère altération. Ce qui n'a pas d'ame est éternel, et notre fragilité en souffre comme d'un affront. A tous les coins du château s'avancent, pour vous saluer, des salamandres rieuses et folâtres, qui ont toujours quinze ans, qui ont souri à dix générations mortes; elles nous sourient encore, à nous qui mourrons de même : elles riront sans cesse. Aussi l'unique sentiment de reconnaissance dont on est animé pour les récompenser de leur gentillesse, c'est de leur casser la tête, en passant, d'un coup de bâton. Je cède ici à un mouvement philosophique et non à une réflexion d'artiste. Il ne faut rien casser, même lorsqu'on n'est pas chez soi.

Autre déception! Après avoir marché pendant une heure à travers des salles toutes plus froides et plus historiques les unes que les autres, où revivent en écho les noms de François Ier, de Henri II, de François II, d'Anne de Bretagne, de Mme Claude et de Diane de Poitiers, vous espérez qu'en reculant toujours dans le passé, en vous enfonçant sans relâche dans les profondeurs du château, vous arriverez enfin à quelque appartement de roi chevelu : erreur! il n'y a rien de chevelu. Vos courses aboutissent à

une chambre bourgeoise, tapissée en papier bleu pâle, de 3 francs le rouleau, parquetée en noyer, enrichie d'une cheminée façon granit que couronne une mauvaise glace indigo de l'empire. —Chambre de Mme Campan! proclame votre conducteur. Superbe chambre! elle pouvait bien contenir six fauteuils et un lit à bateau. Je n'oublie pas la pendule d'albâtre.

Mme Campan, chacun le sait, fut la directrice de l'institution de la Légion-d'Honneur, fondée à Écouen, le lendemain de la bataille de Friedland. Elle dirigeait auparavant, à Saint-Germain-en-Laye, une maison d'éducation, où étaient élevées de jeunes personnes, appartenant la plupart aux débris des rares familles distinguées qu'avait épargnées la révolution. Son emploi de lectrice à la cour de Louis XVI, sa fidélité inaltérable à Marie-Antoinette, ses principes de religion, un peu mêlés de dignité aristocratique, le choix de ses pensionnaires, prises dans un rang qui n'avait pas peut-être donné assez de gages à la république; son système d'éducation, calculé d'après celui de Saint-Cyr, éveillèrent plus d'une fois la susceptibilité des divers gouvernemens précurseurs de l'empire, qui n'eut aucun motif pour soupçonner, ni aucun désir d'arrêter, je pense, ses prédilections appliquées à l'enseignement.

Notre plan, dont les lignes ne sont déjà que trop débordées par des digressions étrangères, n'admet pas, même abrégée, l'appréciation des livres élémentaires d'éducation que les familles doivent à la plume expérimentée, claire, causeuse, sans prétention de Mme Campan. Si de nouvelles découvertes dans l'art si progressif d'enseigner relèguent jamais au rang des ouvrages non sans mérite, mais sans application, son *Traité d'éducation*, les esprits curieux des événemens qui précédèrent la révolution de 89 et qui y contribuèrent peut-être, consulteront toujours avec certitude les *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*. Sans tomber même dans un défaut de proportion, difficile parfois à éviter, nous ne pourrions dresser une biographie complète des hautes qualités morales qui lui méritèrent l'attention de l'empereur, quand il la choisit, entre une foule de concurrentes, pour diriger la maison d'Écouen. Nous aimons mieux citer sur l'intérieur et le

personnel de cette institution quelques passages d'une lettre que nous devons à la mémoire obligeante d'une élève de Mme Campan. L'élève est devenue une illustration littéraire. Nous craindrions en la nommant d'abord de blesser une discrétion qu'il ne nous a pas été permis de violer, ensuite de détourner d'une note, dont nous sentons tout le prix, une attention qu'on reporterait tout entière sur celle qui l'a écrite.

« Mme Campan avait une figure distinguée, mais je doute qu'elle » ait jamais été belle; elle était toujours mise en noir; son organe » était fort doux, fort calme; elle s'écoutait parler comme une » personne qui se sent sur son terrain, surtout quand elle racon- » tait. Elle aimait la flatterie, qui même n'avait pas besoin d'être » délicatement exprimée pour lui plaire.

» Mme de Montgelas était sous-intendante : — une grande » femme remplie de dignité qui assistait toujours au réfectoire et à » l'église; on la craignait comme le feu. Venaient ensuite Mme Vin- » cent, sous-maîtresse; Mme Mélanie Beaulieu, qui a fait un » abrégé de l'histoire de France et trois ou quatre romans aussi » prétentieux que ceux de Mlle Scudéry; Mme la comtesse d'Haut- » poul, femme d'esprit, rimant de jolis vers, et rêvant encore des » romans en donnant des leçons de littérature; elle est l'auteur » d'un cours de littérature, à l'usage des jeunes élèves d'Écouen, » écrit avec la plus parfaite décence et sans que le mot amour y » soit prononcé. L'empereur exigea qu'il n'y fût pas parlé de » César. M. le baron de Pommereuil effaça lui-même les pas- » sages.

» On entendait une messe basse tous les jours, et les dimanches » grand'messe et vêpres. Jamais les élèves n'étaient seules ni pour » manger, ni pour jouer, ni pour dormir.

» La distribution des prix donnait toujours lieu à beaucoup d'ap- » parat. C'était alors qu'on changeait de ceintures et de classe. La » ceinture des commençantes était verte, puis venaient le violet, » l'orange, le bleu, le nacarat, enfin la première classe était blan- » che. On restait à Écouen jusqu'à 18 ans. Chaque élève travail- » lait à son linge et à ses robes.

» Mme Campan avait souvent des élèves à dîner à sa table;
» souvent aussi elle les réunissait le soir, et elle les menait tour à
» tour à Saint-Leu et à la Malmaison; mais c'étaient toujours les
» plus brillantes et les plus jolies. Il y avait une route charmante
» qui conduisait, par le bois d'Écouen, à Saint-Leu, qu'on appe-
» lait la route de la reine Hortense; elle était bordée d'un grand
» nombre d'hortensias.

» On apprenait à Écouen à jouer de tous les instrumens et à
» parler toutes les langues. Il y avait une jeune fille qui parlait le
» grec. Quelques élèves ont fait des vers à Napoléon : elles dan-
» saient et poussaient des cris de joie aux nouvelles de la grande
» armée; mais quand arrivèrent les malheurs de celui à qui elles
» devaient tout, quelques-unes furent, dit-on, ingrates envers
» leur père. »

Il ne faut pas demander aux livres de l'époque impériale, peu portée à se peindre elle-même, le récit des visites que Napoléon faisait souvent à Écouen, sa fondation favorite. Ordinairement il s'y rendait seul, et sans avoir fait prévenir personne. Son bonheur était de tomber au milieu des élèves, qui, à son aspect, se levaient toutes et rougissaient, comme s'il eût fixé son regard sur chacune d'elles à la fois.

Je le tiens de la précieuse confidence d'une des élèves de Mme Campan. Rien ne peut se comparer à la joie des pensionnaires quand elles avaient au milieu d'elles leur père, ainsi qu'elles appelaient Napoléon. Ni récréation, ni fête, ni distribution des prix, ne faisait battre leur cœur comme ce mot, qui volait plus vite que le son de la cloche d'un bout du château à l'autre bout : L'Empereur! Le chapeau à la main, sous un costume d'une simplicité peu héroïque, il passait, le sourire sur les lèvres, entre les tables d'étude, et il examinait d'un coup d'œil la tenue de chaque division. Il aimait beaucoup le soin dans la coiffure; s'il apercevait quelque natte égarée, il appliquait avec une familiarité toute paternelle une petite tape sur la joue de l'élève en défaut. La correction avait l'attrait d'une récompense. Il voyait tout à la fois le progrès des pensionnaires par les cahiers

ouverts devant lui ; leur santé, à leurs visages, solides et roses, un peu mâchurés d'encre, et même leur petite tristesse quand elles en avaient, à leur front, où il avait le don de lire. Aussi bien que les noms de ses soldats, il savait les noms des jeunes filles d'Écouen, leurs familles, leur rang, le grade de leurs pères, dont il ne manquait jamais de les entretenir.

— Vous, disait-il à l'une, votre père a été nommé colonel ; écrivez-lui que je me réjouis de son avancement ; entendez-vous ?

Et si une voix indiscrète d'espiègle disait : « Elle ne sait pas encore écrire en fin ; » l'élève, confondue, cerise de timidité, émue d'un bel orgueil, s'écriait : « C'est vrai ! mais je saurai écrire dans un mois. » Même histoire que celle du conscrit qui demande la croix d'honneur. « Je la gagnerai ! » Et son général la lui laisse.

Et le bon Empereur était sûr, en effet, de l'engagement que contractait l'élève devant lui ; il passait.

Quand, sur son passage, il en rencontrait de celles dont les pères ou les frères étaient morts à son service, il les embrassait et leur parlait bas.

Soit qu'il n'ignorât pas la prédilection blâmée de Mme Campan pour les jolies pensionnaires, aux dépens des autres, peu propres à rehausser l'éclat de la maison, soit qu'il eût le sentiment de tout ce qui est généreux, il montrait une préférence marquée pour les moins bien partagées en agrémens du corps. Il les questionnait plus souvent, afin d'avoir plus souvent l'occasion d'applaudir leurs réponses.

Avant de quitter ces enfans, dont toutes les petites ames rayonnaient autour de la sienne, il avait l'habitude de leur donner le sujet de la composition du jour. Une pensionnaire allait prendre ce mot d'ordre classique, et l'inscrivait au tableau. Presque toujours le sujet était un siége, une bataille, une victoire ; et si, par exemple, on lisait sur le tableau : *Passage du Mont-Cenis !* l'on entendait de petites voix qui disaient : Papa était à cette bataille.—Le mien aussi, il était alors sous-officier.—Le mien lieutenant : » Mme Campan l'a écrit elle-même dans son *Traité d'Éducation*.

« Déjà, dans Écouen, les élèves savent très-bien la supériorité du
» grade du général de division sur celui de brigade, et de ce der-
» nier sur le colonel ; ainsi de suite ; la hiérarchie militaire leur est
» connue à presque toutes, aussi bien qu'à un chef de division de
» la guerre. »

Dès que l'empereur était sorti de la classe, vite on écrivait ses réponses, qu'on rétablissait avec le soin d'une tradition impérissable; on gravait ses mots heureux dans la mémoire, on les brodait, ils étaient envoyés aux parens. Parmi les pensionnaires qu'il avait exaltées d'un regard, d'un compliment, d'une tape, d'une poignée de bonbons, les plus glorieuses étaient celles qui, l'ayant suivi pas à pas, avaient furtivement ramassé, grain à grain, sur ses traces, le tabac tombé de sa tabatière, et l'avaient enfermé, cousu dans un sachet, pour le porter sur leur cœur; les fidèles pensionnaires d'Écouen ont encore de ces sachets, reliques saintes qu'elles légueront à leurs filles.

L'empereur, à qui rien n'échappait, à qui rien n'était indifférent, voulait connaître, dans les moindres détails, l'intérieur domestique de l'établissement, qui, du reste, fut constamment tenu avec le plus grand soin. Il goûtait aux mets, visitait la lingerie, qui était placée où était autrefois l'ancien chartrier du château, dans une salle haute, touchant à l'une des tourelles, et aujourd'hui encore toute boisée, dorée et émaillée du chiffre des Montmorenci. Accompagné du médecin de la maison, M. Desgenettes, il parcourait l'infirmerie, s'informant de la maladie, des progrès de la guérison des rares élèves qui s'y trouvaient. Il avait des encouragemens flatteurs pour la salubrité d'un établissement qui, depuis 1804 jusqu'à 1814, pendant dix ans, n'a pas compté, sur deux mille élèves, un seul décès.

Puis, quand sa tournée était achevée, il demandait, en réjouissance de sa visite, récréation entière pour ses enfans.

Cette prière n'était jamais refusée.

C'était alors un cri de joie qui montait aux nues, à cette grâce toujours attendue et toujours nouvelle. On sortait, on s'enlaçait en rond, on courait, on dansait, on chantait, sous les arbres,

dans les champs d'un air pur, des chansons où le nom du bon Empereur revenait sans cesse; et lui, souriant, bon, adoré, la main dans son habit entr'ouvert, respirait à l'aise, était heureux de la joie qu'il causait aux filles de ses braves; il l'était de la ressemblance de ses noirs capitaines avec leurs blondes filles, de leur son de voix mâle avec le son de voix argentin de leurs filles; et quand ces petites bouches, ces petits cris disaient : Vive l'Empereur! il passait la main sur ses yeux. — Il y avait tant de pères à Eylau !

J'ai fait toutes les démarches imaginables pour remonter à la source des bruits malveillans qui, à une époque malheureusement très-rapprochée de la translation de la Légion-d'Honneur à Saint-Denis, ont couru sur la maison d'Écouen. J'ai été assez heureux pour ne recueillir que des renseignemens peu d'accord avec ces bruits.

Un seul événement a pu fournir à la calomnie un texte qu'elle a brodé avec complaisance, mais qui, bien connu aujourd'hui, publié sans réticence, par une liberté que la circonspection de la presse impériale n'aurait osé prendre, trouvera grâce devant les contemporains.

Voici cet événement.

C'était l'été; le souper venait de finir.

Après le souper, la permission fut accordée aux pensionnaires d'aller, selon l'usage, respirer sur la plate-forme.

L'air était embrasé ce soir-là; voilées et laiteuses comme en Afrique, les étoiles scintillaient à peine dans le lac sulfureux d'Enghien; le couchant était enflammé, Montmorenci en feu; son aiguille semblait rougie et amincie à la forge. Le bois qui enveloppe le château d'Écouen était immobile comme une peinture; rien qui agitât sa crête, ni les oiseaux, ni le vent, ni ce mouvement nerveux qu'ont les arbres, même lorsqu'il n'y a pas un brin de vent. Au sud, Paris était effacé dans une brume violette; on ne le soupçonnait qu'à ce dôme blafard formé de poussière, de lueurs de réverbères et d'haleines d'hommes, éternellement suspendu sur ses douze cent mille habitans. Frappée par la lune, la flèche de

Saint-Denis allongeait quatre lieues d'ombre sur la campagne endormie. Oubliées à leurs ailes, les toiles blanches des moulins de Champlâtreux semblaient de larges nénufars noyés dans la vapeur; au loin, des bruits divers, mais éteints, mais confus, se faisaient entendre. Dans l'espace sonnait doucement un cor de chasse de par-delà le Mesnil-Aubry, de par-delà les lacs de Comelle, et le cornet à bouquin des forêts d'Andilly y répondait, tandis que l'on entendait venir, troublant le cri du grillon, l'épaisse diligence sur la poussière mate, ou tandis que tintait, goutte à goutte, la sonnette de fer du roulier. Ces voix faibles, éloignées, distantes, qui se mêlaient aux haleines fortes de la terre, à l'odeur poivrée de la vigne, à l'odeur fade du chêne, à la fumée du romarin qui montait droite comme une colonne blanche des cheminées du village; le ciel tout enflammé, la terre tout odorante, tout semblait languir, s'évaporer, mourir.

Parées, selon leur division, de ceintures vertes, aurores, bleues et nacarat, quatre cents jeunes filles, légèrement vêtues, en cheveux, simples dans leur négligé du soir, se répandirent sur la plate-forme, défendue par les fossés du château, et au-delà des fossés, par une grille en fer. Une fois en liberté, elles se groupaient selon leur âge, s'appelant de leur nom d'amitié, second baptême de collége, se cherchant selon leur affection de pays. Elles allaient ordinairement par essaim, par flocons, parlant bas, causant de leur pays qu'elles reverraient un jour, dotées par la nation, instruites aux leçons de Paris; d'autres rêvaient, enlacées et cachées sous les ombres des sycomores, le premier prix et la couronne, ce prix donné par les mains du grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, cette couronne de lauriers que poserait sur leur front la grande impératrice Marie-Louise; d'autres, assises sur des bancs d'osier, chantaient en chœur des chansons de leurs contrées lointaines; car Napoléon, qui avait à son service des soldats de tous les pays, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique, de la Grèce, de l'Égypte, des Indes même, avait ouvert Écouen à leurs filles aussi bien qu'aux enfans des militaires français. Et toutes ces jeunes filles, étrangères par leur accent, par leur figure,

par leur teint, mais Françaises par la gloire de leur père, s'élevaient dans cette majestueuse institution et y prenaient le caractère original des plantes rares transplantées. Quand elles et leurs pères retourneraient dans leur patrie, ceux-ci y deviendraient le témoignage de la pensée conquérante de Napoléon; celles-là, de sa pensée fondatrice, et par les uns et par les autres la langue forte et sage qu'il parla au monde aurait un mot significatif partout : il fallait que, dans tous les lieux où les hommes seraient assemblés, ce nouveau Christ se trouvât au milieu d'eux.

Dans cette nuit chaude, étouffée, sous ce ciel ardent, où chaque étoile était une étincelle perdue d'un vaste incendie, les jeunes élèves d'Écouen, toutes légères de leur robe d'été, répandues sur le gazon comme des cygnes altérés, tendant le cou à la moindre brise qui passait, rêveuses sans amour, distraites sans cause, silencieuses sans tristesse, ouvraient leur ame aux émanations de cette solitude de parfums et de lumières.

Les croisées du château étaient ouvertes : de l'une s'échappaient les sons du clavecin, de l'autre le frémissement de la harpe; toutes dessinaient leur cadre de feu dans l'obscurité de la nuit qui enveloppait le château, en effaçait les angles, en prolongeait les tourelles jusqu'aux nues.

Quel frein possible imposer à ces imaginations de jeunes filles, dont le plus grand nombre flottait entre quatorze et dix-sept ans! Quelle leçon de morale pour les empêcher de se créer un monde d'illusions, peuplé de désirs sans cesse satisfaits, sans cesse renaissans, toujours jeune, moitié fleur, moitié homme, entrevu dans les rêves, pressenti dans la prière, révélé peut-être par les yeux noirs, les traits différens d'une compagne? Comment dire, sans dire trop, à leur cou de ne pas s'incliner, à leurs lèvres de ne pas avoir cette langueur ouverte, à leur taille de ne pas fléchir, à leurs paroles de ne pas être lentes, à leurs regards de n'être pas humides? Quel mauvais principe serait plus dangereux qu'une telle leçon!

Où sont les institutrices qui auraient, dans cette soirée d'Écouen, empêché leurs élèves d'être altérées d'émotion, accablées

de leurs quinze ans, persécutées par leur jeunesse, avides de résoudre ces doutes qui leur arrivaient par leurs sens dilatés?

Et quand l'heure de la prière eut sonné, les pensionnaires rentrèrent dans le château, deux à deux, défilant devant les sous-maîtresses qui les dirigeaient vers la chapelle. Cette inspection révéla à l'une des surveillantes l'absence de deux élèves, de deux sœurs. Elle s'étonne, cherche avec plus d'attention; elle ne trouve pas les deux élèves; compte par tête toutes celles qui composent sa division : toujours la même différence. Elle va sur la plate-forme : rien; dans la cour d'honneur : rien; dans le dortoir, où il est pourtant défendu de monter pendant le jour : personne; personne dans la lingerie; aucune des deux sœurs, soit chez la trésorière, soit chez la tourière, et la prière est commencée.

La prière s'achève dans cette cruelle anxiété pour la sous-maîtresse, qui maladroitement laisse apercevoir son trouble aux pensionnaires. Les questions leur en apprennent la cause. Les chuchotemens s'entament à tête basse; les suppositions, les réflexions, affluent d'abord timides, puis plus hardies; enfin deux opinions bien tranchées fixent toutes les opinions : les deux camarades ont été enlevées ou se sont évadées. La préférence est donnée à l'enlèvement : elles ont été enlevées. Au bout de dix minutes, toute la maison, depuis le concierge jusqu'à Mme Campan, savait la terrible catastrophe.

L'effroi fut dans la maison.

On sonne déjà toutes les cloches; les corridors retentissent du nom des deux sœurs, on sonde les fossés, on secoue les grilles; les gardes-chasse vont fouiller le bois, quand Mme Campan, réunissant toutes les élèves, toutes les maîtresses et sous-maîtresses dans la salle de réception, leur apprend avec beaucoup de calme que les deux sœurs sont retrouvées, qu'elles n'ont même jamais été perdues, puisque depuis le dîner elles sont toutes les deux à l'infirmerie, l'aînée pour veiller auprès du lit de sa sœur cadette, incommodée pour avoir mangé trop précipitamment.

Le calme rentra dans la maison.

Les pensionnaires allèrent se coucher, désespérées sans doute de voir un beau roman si tôt fini.

Dix minutes après, le château était endormi.

Mme Campan seule était éveillée, écrivant au grand-chancelier de la Légion-d'Honneur pour lui offrir sa démission d'intendante de l'établissement d'Écouen, à jamais perdu par le déplorable enlèvement de deux pensionnaires.

Les élèves ne s'étaient pas trompées : on avait enlevé les deux sœurs.

Comment? C'est ce qui étonne, c'est ce qui effraie lorsqu'on songe à la hauteur des murs, à la profondeur des fossés, au rapprochement des barreaux de fer, à vingt autres précautions intérieures que nous apprécierions mal aujourd'hui, telles que portes, doubles portes à ouvrir, gardiens à fasciner, gens d'Écouen à éviter, vigies naturelles de la maison, qui n'auraient pas manqué de ramener les deux fugitives.

Le grand-chancelier reçut la nouvelle de l'enlèvement au milieu de la nuit, et sa réponse, qui parvint avant le jour à Mme Campan, fut qu'il en parlerait à l'Empereur, n'osant prendre sur lui l'exécution de mesures capables d'attirer une attention scandaleuse sur l'institution.

Quand, au petit lever, Napoléon eut pris connaissance de l'événement, il fit quelques questions sur l'âge et la famille des deux pensionnaires; il demanda le réglement intérieur de la maison. Après l'avoir lu avec sa pénétration d'aigle, il posa le doigt avec force sur un article et sourit; puis il roula le réglement d'Écouen et recommanda au chancelier de ne rien entreprendre pour retrouver les deux pensionnaires.

Le soir, le chancelier remettait à l'empereur une lettre où Mme Campan annonçait que les deux sœurs, rendues à leurs classes, ne s'étaient évadées que pour embrasser leur mère, qui les attendait dans un hôtel d'Écouen. Elles avaient été poussées à cette évasion par la rigueur du réglement qui ne permettait aux filles de communiquer avec leurs mères qu'une fois tous les quinze jours. Elles n'avaient pu se résigner à une aussi longue privation.

— Écrivez à Mme Campan, dit Napoléon, que les deux sœurs seront mises aux arrêts pendant une heure.

Mais ajoutez qu'à dater d'aujourd'hui, il sera libre à toutes les pensionnaires d'embrasser leurs mères quand elles le demanderont.

Ne faites pas doubler les grilles; corrigez les réglemens : je réponds du reste.

Créée par l'empire, soutenue par le triomphe des armes, la maison d'Écouen partagea toutes les vicissitudes de Napoléon. Lorsqu'il tomba, sa fondation s'écroula avec lui.

Nos revers militaires amenèrent, à la suite de la campagne de France, l'armée de la coalition dans les plaines de Paris. Après avoir bouleversé le sol de la Champagne, saccagé les villes sur son passage, incendié les chaumières pour réchauffer ses membres engourdis, elle arriva de tous les points, haletante, affamée, au pas de retraite, en lambeaux, sur ses chevaux altérés et maigres, en vue de la capitale. La capitale, cette France d'un million d'hommes, et d'hommes plus vieux que les soldats d'Aboukir, plus jeunes que les recrues de Lutzen; la capitale, ce corps de réserve intact; ce bataillon sacré du pays, auquel il ne manqua pour vaincre qu'un Napoléon bourgeois, qu'un écolier de Brienne; moins que cela, qu'un de ces commissaires dévoués à la mort, dont la convention nationale embrasait l'ame pour livrer une dernière bataille, décisive, mortelle; moins que cela, une heure de la Terreur de 93; la Terreur, ce roi qui régna quand il n'y eut plus de roi; la Terreur, ce législateur qui gouverna quand il n'y eut plus de loi; la Terreur, ce grand capitaine qui, ayant chassé l'ennemi des frontières, pouvait bien le repousser une seconde fois de nos murs : car l'épée était rompue, la plume des négociations écrasée, le dévouement douteux, les soldats vieillis ou morts, les généraux amollis, le trésor épuisé, la gloire maudite, la trahison partout, la France envahie, l'ennemi là. L'ennemi pressentait cette heure de désespoir qui sauve les pays. Il craignait tout du peuple, depuis qu'il avait vaincu les soldats; il n'avançait qu'en hésitant. Il glissait sous le sabot de ses chevaux plutôt qu'il n'avançait.

Jamais fuite n'eut l'épouvante de cette attaque; jamais redoute escarpée, à pic, hérissée de canons, la tête en bas, ne glaça de terreur comme cette masse sombre, au niveau du sol, immobile : Paris. Trois cent mille hommes, cent mille chevaux, retenaient l'haleine avant de pousser leur élan contre ce bloc noirâtre, immense, posé devant eux; forteresse de désespoir, sans drapeau, sans lumière, corps d'armée de pierre. Sous un ciel éteint, sali par la brume, froid et vert comme l'océan, le jour montra Paris aux ennemis dans ses formidables proportions. Le soleil sévère de mars éclaira, et ils en eurent de l'effroi, le Panthéon et le dôme d'or des Invalides, deux capitaines, s'élevant avec leurs casques de bataille sur vingt mille maisons, immobiles soldats de la grande armée du sol. Les vainqueurs de la veille doutèrent de leur victoire de la journée. Montmirail leur avait bu tant de sang, qu'ils calculèrent s'il leur en restait encore assez pour arriver jusque-là, pour entrer dans ces murailles toutes pleines d'hommes, de canons, de pierres, de vengeances. Les avant-postes firent quelques pas en avant, mesurèrent la solitude menaçante de la campagne, puis ils s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux. Derrière eux, les cavaliers de l'Ukraine se haussaient de leur orteil sur leur étrier de corde, et regardaient aussi; derrière les cavaliers et les artilleurs, nuées poussées par des nuées, les fantassins apparaissaient entre les échappées des bois, et pâlissaient après avoir vu; chaque espace supportait un étonnement, chaque tronc d'arbre laissait passer la moitié d'une terreur; chaque branche cachait une épouvante.

Pourtant les canons eurent du cœur pour les hommes; ils s'enhardirent, ils tonnèrent, ils lancèrent des boulets dans la terre rouge des campagnes; semence de fer, grêlons d'acier que le laboureur trouva plus tard dans ses sillons meurtris. Vers midi, ralliés sur une ligne courbe de quinze lieues, cheval contre cheval, bataillons pressés contre bataillons, canons derrière des canons, cent mille chevaux n'en faisant qu'un seul d'une seule crinière, d'un seul œil qui voyait cent mille fois Paris, d'un seul sabot qui frappait quatre cent mille fois la terre, cuirasses formant une plaque d'un horizon entier, myriades d'hommes qui coudoyaient

cet horizon, masse monstrueuse, compacte, ailée de ses innombrables drapeaux, ébranlant l'air par sa respiration, ils s'avancèrent enfin contre la ville muette. L'Europe avança.

Entre Paris et cette armée, formée de cinq ou six armées, un pensionnat de jeunes demoiselles était placé. Écouen et ses trois cents pensionnaires se trouvaient sous la sauvegarde des Prussiens, des Russes et des Cosaques qui arrivaient. Frappant l'attention par sa situation élevée au milieu de la grande route, dominant la campagne comme une position militaire, le château d'Écouen allait immanquablement être fouillé et occupé par l'avant-garde de l'armée. Et quelle armée! aigrie par des défaites, l'heure d'après chaque victoire, toujours plus affaiblie par ses victoires mêmes, devenue impitoyable à force de contrariétés, décidée à en finir avec cette France si dure à mourir; et quelle proie à saisir au passage! Un pensionnat de demoiselles, de trois cents jeunes filles, timides, faibles, belles de leur frayeur, soumises par l'épouvante, déjà fascinées par les hurlemens du lion qui rôdait. Quelle riche revanche à prendre sur les filles de ces soldats, de ces séduisans capitaines, dont les galanteries avaient autant causé de ravages que les armes en Italie, en Allemagne, en Espagne. Jamais plus facile occasion de se venger de ces conquêtes de garnison, marquées par tant de jalouses préférences en faveur des Français. Les représailles étaient un droit de guerre. Passant par-dessus les motifs de séduction, les vainqueurs feraient triompher la loi du talion, aux yeux mêmes de la capitale. Désormais les Français seraient plus circonspects à se vanter de leurs triomphes sur les Saxonnes, ces femmes si nombreusement belles et faciles, dit un proverbe allemand, qu'elles viennent aux arbres, où les Français n'eurent que la peine de les cueillir.

Et pas de moyens de fuite! Écouen est en plaine. Quatre lieues découvertes d'Écouen à Paris. La chaussée est déserte : les boulets seuls la traversent. Risquez trois cents jeunes filles sur cette chaussée pour les faire couper en deux par les boulets. Et pour aller où? Paris s'est barricadé de porte en porte. Rien ne pénètre dans Paris.

Ce fut une horrible situation, un moment de délire, une douleur dont aucune mère n'a d'idée, les mères qui ont tant de douleurs, pour la pauvre et faible directrice de la maison d'Écouen, de voir tant d'enfans, se pressant autour d'elle, dans une vague épouvante, et lui demandant de les sauver; enfans dont elle répondait devant la nation, devant Dieu et devant leurs mères, ce qui est plus que Dieu; enfans qu'elle avait juré de rendre à leurs mères, blanches comme leur trousseau, vertueuses comme elle les avait reçues, enfans qu'elle chérissait par les soins qu'elle leur avait prodigués, par la gloire qu'elles avaient répandue sur sa longue carrière d'honneur, et par les caresses qu'elle leur donnait, le soir, quand elles étaient toutes alignées dans leur lit de lin, le matin, quand elles revenaient de la prière, le front blanc et pur de l'eau fraîche où elles s'étaient baignées.

Toutes pleuraient, et elle pleurait avec toutes. On alla dans la chapelle et l'on pria. Peu savaient le danger qu'elles couraient. Elles s'agenouillèrent dans la chapelle dont les vitraux s'ébranlaient au bruit du canon. La mystérieuse terreur des sacrifices antiques planait sur cette scène. Les chants des pensionnaires s'arrêtaient de temps en temps pour laisser entendre la canonnade continue de l'artillerie dans la campagne. Toutes ces têtes gracieuses s'abaissaient alors; les yeux se fermaient; les mains se joignaient à d'autres mains; pendant une heure entière cette oraison, cet adieu déchirant de l'innocence, monta vers le ciel sur les ardentes colonnes de la fumée des combats.

Puis quand Dieu fut chargé de cette immense responsabilité, trop forte pour une pauvre mère, la directrice d'Écouen dit à toutes ces filles, dont les pères et les frères mouraient au même instant, de venir l'embrasser pour la dernière fois.

Et comme on entendait déjà le bruit des roues de fer de l'artillerie, criant sur les pavés de la grande route, elle et ses élèves montèrent sur la terrasse qui domine l'horizon. L'horizon marchait : un horizon d'hommes.

Là, Mme Campan fit appeler les quatre soldats et le caporal, que le général Hullin lui avait envoyés pour la défendre contre

trois cent mille hommes; les trois pompiers et les deux gardes-chasse, attachés au service de la maison; et jugeant, avec raison, que cette apparence de résistance, toute faible qu'elle fût, pouvait la compromettre auprès des ennemis, elle les congédia, pleine d'attendrissement pour le dernier dévouement dont ces braves gens voulaient se rendre dignes. Elle fut sourde à leur protestation de mourir en défendant l'établissement. Ils furent obligés de partir. Pas un homme ne resta. Seulement elle envoya par l'un d'eux, au général russe Saken, une lettre où elle mettait sous sa protection de vainqueur, d'homme et de chrétien, l'établissement d'Écouen, et l'honneur de cinq ou six cents familles. Quel sort pouvait avoir cette lettre?

Aucun devoir ne restait plus à remplir.

Alors Mme Campan, après avoir fait placer toutes ses pensionnaires sur la terrasse, en vue de l'ennemi, ordonna qu'on ouvrît toutes les portes, et elle alla se placer sur les marches de l'entrée, afin de mourir la première.

Jusqu'au soir de la grande bataille, les filles d'Écouen, dont les pères étaient morts ou mouraient dans les fossés de la route, attendirent.

A la nuit, quatre soldats russes firent retentir leur talon de fer sur les marches du perron; un frisson parcourut la maison.

Ils se présentèrent devant Mme Campan.

Saken avait reçu la lettre.

L'un des quatre soldats russes était décoré de la Légion-d'Honneur.

Des exemples n'indiquent-ils pas la nécessité de mesurer l'opportunité des fondations à l'esprit des temps? Saint-Cyr fut une admirable fondation sous la monarchie fortement catholique de Louis XIV. Une parfaite harmonie existait entre la loi des héritages qui dotait les aînées au préjudice des filles cadettes, et la loi religieuse qui offrait un asile, une éducation, ménageait un avenir à celles-ci. Par Saint-Cyr, j'entends et j'explique toutes les

institutions monastiques. Admise dans l'état, la religion étayait par dévouement, endoctrinait par intérêt de corps, et s'appropriait, par excès du pouvoir qu'on lui avait abandonné, tout ce que la société laissait tomber de ses mains mal jointes. C'était peut-être un abus; mais un abus qui en surveille un autre, pour qu'il ne devienne pas plus grand, ne mérite pas absolument du mépris.

Saint Basile, saint François, saint Augustin, saint Dominique, apparurent comme des législateurs au sein d'un monde plein de confusion. N'étant pas rois, ils furent saints; à défaut de lois, ils publièrent des règles. Voilà leur sainteté! Ces grands hommes eurent l'intelligence sociale qui manquait aux souverains de l'époque pour gouverner. Regardez-y de près, et écartez un instant la lampe biblique qui élève deux rayons mystérieux au sommet de leur front. Ces sages découvrirent que les maux de l'homme étaient infinis, ainsi que ceux de la femme. Poussés par une idée religieuse, ils enfoncèrent leurs mains dans les ténèbres, et bâtirent à pierres perdues. Pour chaque infirmité, ils créèrent un remède. La maladie, aux mille faces hideuses, eut ses mille hôpitaux; la pâle faim, qu'aucune industrie ne pouvait assouvir, trouva des tables abondamment servies dans des salles silencieuses; la virginité, et celle que voulait conserver le cœur, et celle qu'imposait la pauvreté; le veuvage, exposé à la pitié ou au libertinage, eurent, la virginité, des cellules inviolables, le veuvage, des occupations maternelles auprès des orphelins qui devenaient des filles et des fils par le lien de la charité. Les membres de la colonie humaine brisés par la conquête étrangère, à la merci de l'épée et du bâton, se réunirent, se rapprochèrent à l'unité fécondante de monastères, palpitèrent, vécurent, furent la société.

Quelques siècles après, cette société fut le désordre. Il fallut la brûler dans ses cellules, et la traîner sur l'échafaud. Danton fit guillotiner saint François; c'était logique.

Propres à des temps de profonde inégalité, à quel besoin répondaient, en 93, des institutions monastiques?

Poursuivons l'histoire des pensées fondatrices.

Il y a un immense élan de générosité dans la pensée de Napoléon, lorsqu'il ouvre Écouen aux filles et aux nièces de ses compagnons d'armes. Pour la première fois, la reconnaissance de l'état se trouve de niveau avec le dévouement des sujets. L'état paie, par de l'honneur versé sur la famille, par de l'instruction à l'enfant, le sang qu'a prodigué au pays le chef de cette famille, le père de cet enfant. C'est presque faire aimer la blessure que de la soigner avec tant de religion; c'est avoir légitimé l'ambition du conquérant, que d'avoir amené la nation à adopter les descendans de celui qu'on a mutilé pour conquérir.

Napoléon fit cela, et il savait bien pourquoi. Celui qui ne se trompait jamais, même en cessant d'être généreux, lorsqu'il l'était, se comprenait sans doute.

Napoléon avait fait un camp de la France; mais un camp antique, à la manière des vieux guerriers romains. Tout s'abrite sous sa tente, soutenue par des lances : les mœurs, le commerce, les arts. Nos montagnes sont des remparts, nos fleuves des fossés, nos villes des casernes. La France s'appelle légion. Tout ce qui flotte est drapeau; tout ce qui tonne, canon; tout ce qui parle, proclamation; tout ce qui marche, soldat. Écouen sort du milieu de la poudre; Écouen est un beau pavillon de soie et d'or qui s'élève au bruit des fanfares. L'empire a son idéal, son Olympe militaire, beau à rêver dans les nuits étoilées du bivouac. Écouen se peuple, pour l'imagination des soldats de Marengo et de Friedland, de jeunes filles rêveuses, endormies sous des drapeaux, assises sur des affûts de canon, appuyant leurs mains blanches sur des épées d'or, ou debout, attachant à des uniformes déchirés par le sabre, les étoiles d'honneur de la constellation impériale, dont Napoléon est le soleil. Quand le jeune soldat s'est bravement battu, quand il a reçu un coup de sabre au front, il espère la croix et une femme, instruite par Écouen, dotée par le pays. La gloire se marie à la gloire; l'empire ne se mésallie pas. Le capitaine épouse la fille du colonel; l'orpheline d'un général accepte la main victorieuse d'un sous-lieutenant. C'est à faire de la France

une famille martiale, un androgyne armé, une idée invincible.

Le temps manqua à l'œuvre; la France fut brisée à la poignée. Vous le savez.

Écouen cessa d'être le dépôt des demoiselles de la Légion-d'Honneur. Sous d'autres réglemens, et surtout dans un autre esprit, l'institution fut transférée à Saint-Denis, où elle est encore. Nous avons pris d'un peu haut ce que nous avons à dire sur cette institution à notre époque; disons-le.

Regardons autour de nous, et demandons-nous ensuite si l'établissement de la Légion-d'Honneur a la même signification aujourd'hui qu'autrefois, s'il n'est pas une reconnaissance nationale, qui étonne par ses proportions, comparée aux services rendus; s'il n'est pas un prétexte pour donner la croix d'honneur aux pères qui, à défaut de gloire, ont le bonheur d'avoir des filles?

Nous serions disposés à fermer les yeux sur les raisons qu'a le gouvernement d'être généreux, ce qu'en aucun cas il n'est prudent de lui reprocher, si du moins il ne nous était démontré qu'il y a malheur réel pour les filles de la Légion-d'Honneur à recevoir l'éducation de ces sortes d'établissemens, au nombre de trois, nous pensons.

Le monde a-t-il, comme sous l'empire, une place pour elles, lorsque, toutes belles, délicatement élevées, dédaigneuses, avec quelque raison, de la bourgeoisie, elles sortent de cette institution militaire? La tradition d'estime qui les faisait accueillir en 1812 et leur préparait dix alliances pour une, s'est-elle conservée à travers une restauration plus dévote que militaire, et est-elle venue jusqu'à nous, société marchande et financière? Où est la foi vive qui, à l'extérieur, réponde à cette tradition? Napoléon est déjà césar; les idées qui lui ont survécu ont tort : le bronze les étouffe. La fille du capitaine comptera-t-elle sur la main du lieutenant? Où est le lieutenant? où est la grande armée? Et si ces colonies militaires sont tellement réduites que sur vingt pensionnaires on en compte à peine deux vraiment filles de soldat, tandis que le reste appartient à des origines bourgeoises, n'est-il pas exact de publier que ces filles reçoivent une éducation menteuse, déce-

vante, usurpée sur l'éducation des reines? J'en conviens; on danse à ravir aux divers établissemens de la Légion-d'Honneur; on y apprend à peindre avec goût; l'art de bien dire, de se bien tenir et celui de bien penser, je présume, y sont enseignés avec une incontestable supériorité. Je crois qu'on y excelle sur le piano et même sur la harpe. Il ne serait pas impossible que le blason y fût en honneur. A merveille!

Où logerez-vous ces chefs-d'œuvre qui sortent de là avec 400 francs de dot? Avez-vous beaucoup de princes Louis Bonaparte pour faire des reines de Hollande de ces Hortenses du faubourg Saint-Martin? Quel petit marchand osera mesurer son actif avec l'immense avenir promis à ces demoiselles, dont la moindre prétention est peut-être d'avoir une harpe de 5,000 f., sortie des ateliers harmonieux de Pleyel; un piano d'Érard, du même prix; un ameublement gothique de Chenavard, des bronzes de Thomire? —Savez-vous tenir les livres? Je le vois, il faut décidément des époux gradés aux pensionnaires de la Légion-d'Honneur, et, en conséquence, la guerre, et le vent n'y est pas; et la guerre perpétuelle : c'est encore plus difficile; et ensuite un Napoléon qui gagnât Austerlitz et Friedland. C'est trop cher, de pareilles dots.

Quel remède à ceci? Fermer l'établissement de la Légion-d'Honneur, comme la révolution ferma les couvens. Un chevalier de Malte n'est pas, de nos jours, une anomalie plus choquante qu'une demoiselle de la Légion-d'Honneur. Cependant finissez-en avec générosité : mariez toutes ces demoiselles.

Les contestations judiciaires qui se sont élevées relativement à l'exécution du testament du prince de Condé ont entraîné, entre autres résultats, l'annulation du legs d'Écouen, que ce prince destinait à un établissement où auraient été reçus les fils des émigrés vendéens. Par suite des changemens survenus dans la forme de l'état, ce legs a paru aux législateurs d'une réalisation impossible; et sans y avoir égard, le château d'Écouen est retourné au légataire universel, M. le duc d'Aumale.

Nous n'avons pas mission de conseiller les rois ni d'apprendre à leurs fils que la volonté des mouraus est chose pénible à fouler aux pieds. Sans moraliser les trônes d'un ton si haut, ne pourrait-on demander si, parmi toutes les destinations qu'on essaiera, et cela sans succès, de donner au château d'Écouen, celle dont le prince de Condé avait eu l'idée ne mériterait pas d'être appréciée? Tout n'est pas à rejeter d'une inspiration généreuse. Si, des fils de Vendéens, il n'y avait à espérer que des hommes révoltés contre l'état, nul doute que l'institution projetée par M. le prince de Condé ne fût une insulte pour le pays. Le pays ne doit ni science ni lumières à qui tournera sa force contre lui. M. de Condé avait des sympathies plus raisonnables. Sa munificence n'allait pas jusqu'à vouloir qu'on entretînt, après sa mort, des pépinières de Charrette et de Larochejacquelin, dans uue école normale d'incendiaires. Le legs d'Écouen était une récompense, une preuve de bon souvenir, donnée à des affections militaires, nées autrefois dans les mauvais temps de l'exil, et non un encouragement à des principes que M. le prince de Condé savait bien ne pouvoir plus se perpétuer. Voici plutôt comment il comprenait le but et l'utilité du bienfait qu'il léguait aux enfans de ses compagnons d'armes. Sans altérer les traditions de royalisme des pères, il aspirait à rendre dans le cœur des enfans la foi monarchique plus pure, plus éclairée, plus nationale. A une génération d'hommes sauvages, rudes dans leur fidélité, poussant le dévouement jusqu'au crime, il voulait faire succéder des hommes forts par la parole, à une époque où elle est tout; égaux en lumières avec qui que ce fût, redoutables à la tribune, où les opinions triomphent, de nos jours, mieux qu'au fond des bocages, à la lueur des mousquets. Qui osera interpréter autrement, sans outrager la raison du testateur, le legs en faveur des enfans vendéens?

En admettant même que les espérances du prince de Condé n'eussent pas été aussi désintéressées, il y a au bout de tout enseignement mille destinées imprévues qui eussent trompé ses calculs. A qui est-il permis de s'assurer d'avance le bénéfice d'une éducation? Qui a jamais su sur quelle doctrine sociale se grefferait la



science acquise? L'homme sème, Dieu fait croître. Dès jupes noires de la scolastique est sorti le hideux matérialisme du dix-huitième siècle; et l'école républicaine, dont on a peur aujourd'hui, est fille des leçons de la restauration!

Ouvrez donc sans crainte Écouen, ses vastes salles d'étude, ses cours solitaires, aux enfans des Vendéens. Une fois sous votre clef, vengez-vous, mais vengez-vous bien! Les pères ne savaient pas lire; que les enfans lisent, écrivent, calculent! Les pères brûlaient; que les enfans apprennent à bâtir! Ceux-là étaient incendiaires, ceux-ci seront architectes; les uns cultivaient à peine une terre aride, les autres connaîtront l'industrie qui féconde les marais, promène la charrue dans les plaines et répand du gazon sur les rochers! Les pères se cachaient dans les joncs, les fils se promèneront à travers les blés! Les pères n'obéissaient à aucune loi, les fils les respecteront toutes, parce qu'ils les comprendront, et parce qu'ils les auront faites! Et par-là vous aurez, sans subornation, étouffé les germes de la guerre civile, déplacé, du moins pour long-temps, son principal foyer, et, du même coup, accompli le vœu du prince de Condé!

LÉON GOZLAN.

VARIATIONS DE L'ÉGLISE FRANÇAISE.

Bossuet a fait un livre que personne n'a lu, hormis les jeunes séminaristes de Saint-Sulpice et d'Issy; ce livre est intitulé : VARIATIONS DE L'ÉGLISE PROTESTANTE. L'évêque de Meaux y a réfuté M. Mignet avec cette éloquente logique qui caractérise le Démosthène de l'oraison funèbre. Il y aurait aujourd'hui un nouveau livre à faire sur les variations d'une autre église que nous avons vue poindre, il y a bientôt cinq ans. En attendant l'histoire, voici l'article.

Le lendemain du 29 juillet, de tricolore mémoire, beaucoup d'hommes oisifs songèrent à prendre un état; les uns se firent rois, d'autres présidens à vie; un de mes amis fonda une dynastie de son nom, un de mes ennemis se fit premier consul; ceux qui avaient une ambition un peu plus élevée se firent dieux : dans ces derniers l'abbé Chatel.

L'abbé Chatel se proposa de continuer Jésus-Christ; il ramassa l'Évangile, tombé sur le Calvaire entre deux larrons, le traduisit en français, et se lança parmi les scribes et les pharisiens de la rue de Cléry. Il prit à bail la salle des commissaires priseurs, et mit la religion au rabais; il fonda les messes économiques et les sermons à deux sous.

Il eut pour clientelle quelques soldats désœuvrés, et les servantes de la rue Bourbon-Villeneuve, et du Petit-Carreau. Comme il ne demandait d'argent à personne, personne ne lui en donna; la cire de l'autel et la lampe du sanctuaire ruinaient l'abbé Chatel à vue d'œil; il fit des lettres de change tirées sur le Saint-Esprit; les huissiers entrèrent, le chapeau sur la tête, dans la maison de Dieu; on mit les scellés sur le tabernacle; le propriétaire, qui avait pris le bail au sérieux, confisqua les vases sacrés. Chatel essaya, comme Jésus-Christ, de chasser les trafiquans du temple; ces choses-là ne réussissent pas deux fois; les trafiquans chassèrent l'abbé Chatel.

Chatel ne donna pas sa démission de dieu ; quand on a tâté des honneurs on y tient : n'est pas Dieu qui veut ; il se mit à courir la bonne et vaste cité de Paris, demandant une localité convenable où sa divinité pût faire élection de domicile. Partout les propriétaires s'informaient gravement, si M. le dieu avait assez de meubles pour garantir le bail ; Chatel baissait la tête et se contentait de dire anathème à chaque propriétaire ; au bout d'un mois, il avait excommunié tous les électeurs parisiens, mais il était toujours sur le pavé.

Martin, le dompteur des bêtes fauves, venait de quitter son hangar du boulevard Bonne-Nouvelle ; la place était encore toute chaude ; il y restait bon nombre de cages vides pour cause de décès : c'était un hôtel garni sans locataires. L'abbé Chatel s'y installa fièrement ; il prit texte de l'étable de Bethléem pour s'excuser à ses yeux de sa profanation. Il jeta des flots d'eau bénite dans la cuve du crocodile, bénit la cage du lion Néron décédé, et en fit un autel. On grava sur le fronton extérieur, entre deux têtes peintes de léopards : *Église française*, et les fidèles furent appelés.

Le décor intérieur subit quelques changemens notables et de bon goût. L'abbé Chatel excelle dans le décor ; il mit une châsse de saint Vincent de Paule dans une belle cage bien grillée ; on lisait sur le haut de la châsse : *Tigre du Sénégal*. Il inaugura une petite statue de Fénelon dans la loge d'un mandrille, mort poitrinaire, et se fit enfin une belle chaire avec la plus grande des cages, soigneusement recouverte d'une tenture cramoisie.

Ce fut long-temps un étrange mystère pour les promeneurs du boulevart Bonne-Nouvelle ; ils entendaient chanter en passant : *Le Seigneur dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite*, et ils ne pouvaient se rendre raison de cette lubie de Martin, qui faisait chanter en chœur les Psaumes de David à sa congrégation d'animaux. Il s'en trouvait qui disaient ingénûment : « Ah ! je comprends ; voilà comme il les apprivoise ! » A l'heure des complies, lorsque le chœur entonnait le verset : *Celui qui a confiance en Dieu marche sur le lion et le dragon*, le saisissement était visible sur le boulevart ; mais on s'expliquait toujours avec peine cette rage de piété qui tout à coup s'était emparée de Martin. Souvent un excellent rentier descendait du Marais par l'omnibus, avec toute sa famille, pour admirer le dompteur de monstres ; il présentait sa pièce de 6 francs au bureau, et on lui rendait de l'eau bénite. Il entrait, rassurant sa femme qui entendait mugir le serpent, et cette pauvre famille d'innocens restait clouée par les pieds sur la première planche, en voyant l'abbé Chatel en

chasuble, qui leur disait : *Que le Seigneur soit avec vous !* et leur donnait sa bénédiction.

Eh bien ! avec tous ces élémens de vogue, l'abbé Chatel ne faisait pas ses frais. Martin avait été plus heureux que Dieu. Le prix du bail était exorbitant ; un adepte promenait un bassin qui s'en revenait vide à la cage des marguilliers. La cire et l'huile étaient en souffrance. Le jour de Pâques, Chatel se vit forcé, pour acheter le cierge pascal, de mettre au Mont-de-Piété un tigre empaillé, oublié par Martin. Le boulevart Bonne-Nouvelle est fort impie de sa nature ; les mauvais sujets du Gymnase l'ont perverti. Ce quartier philosophe ne versait pas une obole dans le tronc de Chatel. Les lettres de change furent protestées ; les recors arrivèrent derechef ; Dieu fut déclaré en faillite par jugement du tribunal de première instance, séant à Paris. La formidable contrainte par corps fut annoncée à Chatel ; on allait l'écrouer à Sainte-Pélagie, sainte qui n'était pas dans ses litanies ; il n'eut que le temps de se sauver vers une mansarde du Jardin des Plantes, déguisé sous une peau de lion, qui servait de nappe d'autel.

Chatel se vit justement alors dans la position des évêques de la primitive église. Il avait trouvé des Domitien, des Festus, des Hiéroclès, des persécuteurs dans la personne des huissiers, des gardes du commerce, des recors. A l'exemple de Marcellin, il se retira dans le cimetière du Père-Lachaise, et pria pour lui, en bénissant la ville et le monde. Il dormait sous la pyramide tumulaire de Masséna, buvait l'eau claire de la vallée Élyséenne ; et, pour simplifier ses repas, il jeûnait. Des jours assez calmes lui étaient promis ; il entrevoyait même l'aurore libératrice de Constantin, et la chute du tyran Maxence, représenté par l'huissier Rigal, dûment assermenté ; hélas ! le feu de la persécution ne devait pas si tôt s'éteindre pour lui !

A l'exemple de Paul, il avait coutume, à minuit, de gravir la colline du cimetière, la colline qu'on appelle le mont Louis. Là il chantait des psaumes, non ceux de David, mais les siens, qu'il trouvait meilleurs, parce qu'il les avait faits. Le concierge qui garde les morts, et ne les perd pas de vue, avisa une nuit de sa croisée quelque chose qui ressemblait à un vivant. Il prit son fusil à deux coups, et de tombe en tombe arriva inaperçu sur le mont Louis, en poussant un *Qui vive* qui fit tressaillir les morts. Chatel était leste ; il bondit comme un chevreuil relancé, courut, au vol, dans le quartier aristocratique du cimetière, la Chaussée-d'Antin de la Nécro-

polis, et se réfugia au sein de la famille de marbre d'un boyard russe, entre la statue de son fils éploré et la statue de sa veuve inconsolable qui vient de se remarier à Moscou.

Malheureusement il avait affaire à un concierge qui connaît le personnel de sa funèbre galerie : ce terrible explorateur découvrit facilement sur le sarcophage une statue de marbre noir qui n'appartenait pas à la famille blanche du boyard. D'ailleurs cette statue portait un chapeau de castor ; Chatel ne s'était pas découvert à cause de l'humidité. « Que faites-vous là, monsieur? cria le concierge à la statue noire. — Je prie Dieu sur la montagne, répondit la statue. — Voulez-vous bien descendre, ou je vous tire un coup de fusil. »

Chatel chanta le verset du psaume 6 : *Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité.*

— Veux-tu descendre, encore une fois, te dis-je.

— *Je suis comme un sourd qui n'entend point; je suis comme un muet qui n'ouvre point la bouche.* (Psaume 37.)

— Eh bien ! je vais te faire entendre, moi ; à la troisième sommation, je fais feu.

— *Je suis comme le pélican dans les déserts, je suis comme le hibou dans son domicile.* (Psaume 101.)

— Veux-tu descendre, corbeau ? »

Et le concierge furieux coucha en joue l'abbé Chatel. L'abbé Chatel descendit et dit avec beaucoup de douceur au portier des morts : « Me prenez-vous pour un voleur, vous qui venez ainsi au milieu de la nuit avec des armes et des bâtons ? »

Le concierge le saisit au petit collet et le mit à la porte. « Si vous rentrez une autre fois chez nous, lui dit-il d'un air menaçant, je vous enterre sous ce saule pleureur. »

L'abbé Chatel traversa Paris et se dirigea vers les Catacombes, pour s'y ensevelir, à l'exemple de saint Sébastien. Il a depuis été condamné trois fois par défaut par l'impie tribunal de commerce de Paris.

La religion allait périr sous cette procédure athée, lorsqu'un vengeur fut suscité. L'abbé Lejeune acquit le fonds de Chatel ; il fallait du courage pour recommencer une nouvelle exploitation de l'Église française ; l'abbé Lejeune est entreprenant, il trouva d'abord un local : c'était un hangar, au-dessous du niveau du pavé de Paris, boulevart Beaumarchais, n° 25. Pour économiser les tentures, l'abbé Lejeune tapissa son église avec des ver-

sets de psaumes, traduction Chatel. Le commerce parut marcher assez bien; le faubourg Saint-Antoine ne donnait pas trop, mais il se manifestait quelque mouvement pieux sur le boulevart des Filles-du-Calvaire. Un jeune ébéniste de la rue de Charonne, qui avait lu *le Citateur*, de Pigault-Lebrun, et qui passait pour un philosophe accompli, vint contracter l'union sacramentelle du mariage dans le hangar de l'abbé Lejeune. Ce fut une véritable fête; le hangar s'illumina de quatre cierges; on le farcit de drapeaux, on emprunta au voisin, le marchand d'occasion, deux antiques tapis Gobelins, représentant *Télémaque*, *Calypso et ses Nymphes nues*, sur lesquels l'abbé Lejeune installa ingénieusement le buste de Fénelon. L'époux ébéniste et philosophe engagea une thèse avec l'officiant à l'*Orate, fratres*, sur le mystère de l'incarnation; l'abbé Lejeune fit servir des rafraîchissemens après le *Credo*. Un vénerable monsieur, qui a vu passer Voltaire sur le quai Voltaire en 1778, s'attendrissait de joie à cette touchante cérémonie. « Ça fera bien du mal aux curés et aux jésuites! disait-il tout ému; voilà la religion qu'il faut à l'homme aujourd'hui! C'est pourtant à M. de Voltaire que nous devons cela! » Et il déposa un sou dans le bassin pour l'entretien du culte de l'abbé Lejeune.

L'abbé Lejeune triomphait; la place de la Bastille se faisait insensiblement dévote; on apercevait quelques symptômes de conversion dans la rue Contrescarpe et sur la rive droite du canal de l'Ourcq. L'église orthodoxe de Saint-Louis-des-Marais commençait à redouter une concurrence. Le hangar se meublait pièce à pièce; la générosité des fidèles envoyait à l'abbé Lejeune, tantôt une fleur artificielle flétrie sur un chapeau de dame au dernier carnaval, tantôt un verre de cristal, à pied boiteux, pour doubler le calice, tantôt une nappe jaune qui avait fait son temps au *Cadran-Bleu;* l'abbé Lejeune disait avec componction : « Ça marche! ça marche! » et il regardait les tours de Notre-Dame et le Panthéon, comme Bonaparte, lieutenant d'artillerie, regardait le Château royal.

Le 26 avril dernier, le propriétaire du hangar-Lejeune, qui n'était pas payé au terme, comme tous les capitalistes qui ont le malheur d'avoir Dieu pour locataire, arriva, le marteau en main, pour démolir le hangar. L'abbé Lejeune lui fit une allocution, où il le comparait à Nabuchodonosor, à Antiochus, à Sennachérib, à Sardanapale, à tous les rois sacriléges qui avaient porté l'abomination de la désolation dans le parvis de l'arche sainte; il lui prédit même que s'il portait un seul coup de marteau sur la charpente de cèdres du Liban, deux anges descendraient sur

deux chevaux blancs pour battre de verges le nouvel Héliodore du boulevart Beaumarchais. Le propriétaire du hangar plongea ses deux mains dans les poches de sa redingote de castorine, et dit à l'abbé Lejeune qu'il se moquait des anges et de leurs chevaux; qu'il avait des contributions à payer au percepteur de la rue Saint-Louis, et qu'il exigeait son terme, échu deux fois, et jamais payé! L'abbé Lejeune proposa au propriétaire de faire donner, le soir même, une représentation à son bénéfice; le propriétaire refusa; l'abbé Lejeune offrit un tronc; le tronc ouvert, il n'y avait rien. Un maçon fut incontinent mandé; la charpente s'écroula, les murs se lésardèrent; les anges d'Héliodore ne parurent pas.

L'abbé Lejeune s'ouvrit une souscription au pied de la colonne de juillet, figurée en échafaudage : la place de la Bastillle s'émut de compassion tendre; la souscription eut un grand succès de plaintes et de gémissemens; l'aumône fut plus réfractaire; l'abbé Lejeune se recommanda au génie de Chatel, et demanda l'hospitalité, pour le compte de Dieu, à la porte d'un autre hangar, situé rue de la Roquette, n° 18. Il fallut se faire là une nouvelle clientelle; les dévots du boulevart Beaumarchais retombèrent dans l'impénitence finale, et prêtèrent même secours au démolisseurs du temple de Dieu, n° 25. L'abbé Lejeune prit un cilice, se macéra, jeûna surtout, se retira en contemplation sur la butte Montmartre. Sa voix criait dans le désert comme celle de saint Jean; aucun diable de l'Opéra ne vint pour le tenter, ni pour l'emporter sur le pinacle du temple, ni pour changer les pierres en pain. Un autre malheur vint accabler le successeur de Chatel.

Cet autre malheur se nommait l'abbé Auzou, un de ces prêtres toujours prêts au schisme, et ne pouvant pardonner au pape le crime de ne les avoir pas faits archevêques. Auzou voulut exploiter la petite et expirante clientelle que Chatel avait ébauchée dans la fosse aux lions d'Habacuc, la ménagerie de Martin. Auzou fit faire à Dieu élection de domicile, boulevard Saint-Denis, n° 10.

Cette fois, le hangar prit une physionomie de chapelle; c'était beaucoup plus décent que les cages bénites, et la crèche de Chatel et Lejeune. Auzou tenait surtout à l'honneur de prouver au peuple qu'il ne faisait pas spéculation de prières, qu'il ne tenait pas bureau de messes, comptoir de sermons; que son seul désir était de ramener au culte du vrai Dieu les Magdeleines de la rue Beauregard, et de détruire le culte des marchands de vin. A cet effet, il fit imprimer le placard suivant, que vous pouvez lire en vous promenant sur le boulevart Saint-Denis.

Chaises.	1 sou.
Mariages	2 sous.
Décès	2 sous.
Naissances	2 sous.
Sacremens.	*Idem.*

Il faut convenir qu'on n'est pas plus modeste que cela. Quelle formidable concurrence avec la paroisse de Bonne-Nouvelle ! Qu'on s'avise de se marier sur cette paroisse : on ne se tire pas de l'hyménée à carreaux de crépines d'or à moins de cent écus. Il y a de quoi dégoûter de l'hymen ; aussi voyons-nous tant de bons catholiques qui toute leur vie lui préfèrent son frère, le fol amour. Qu'on s'avise de naître ou de mourir sur ladite paroisse : on est ruiné au berceau ou à la tombe ; mieux vaut rentrer dans le néant ou se faire empailler sous cloche, dans son cabinet. L'abbé Auzou a réconcilié les fidèles avec la vie et avec la mort. Il fait naître et mourir ses paroissiens avec économie : vous naissez pour 2 sous ; vous mourez pour le même prix ; il ne faut pas avoir 2 sous dans sa bourse pour se refuser le plaisir d'un berceau et d'une inhumation. Les sacremens sont tous sur un pied raisonnable ; un bourgeois économe, qui a fantaisie d'une extrême-onction, peut se passer ce petit caprice au meilleur marché. Le mariage de M. Auzou est aujourd'hui une chose tellement à la portée de toutes les fortunes, que le concubinage n'a plus d'excuse. C'est un grand pas de fait vers la moralisation. Il y aura beaucoup moins d'enfans-trouvés perdus.

L'abbé Auzou a un joli autel à six flambeaux, une chaire de bois blanc, une tribune, un crucifix sortable, et aux deux côtés de son autel, il a placé saint Vincent de Paule et Fénelon. Si le pape savait cela, il tomberait le front contre terre, comme le grand-prêtre Héli. L'abbé Auzou a marché sur les brisées du Vatican ; il a canonisé l'auteur de *Télémaque*. Le buste du saint est représenté au moment où il dit : *Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse*. L'abbé Auzou, sans mettre aux prises l'avocat du ciel et l'avocat du diable, a inscrit Fénelon sur la légende. L'abbé Auzou sera excommunié de *fait*, puisqu'il l'est déjà de droit, *jure et facto* comme disent les canons.

En cinq ans, l'Église française a donc essayé d'élever autel contre autel. Les siens s'écroulent déjà ; les autres sont encore debout. La religion n'a rien à démêler avec ces variations ; la religion peut braver impunément les folies du Chatel, comme les cérémonies libertines du curé de Saint-Roch.

MARC OTTER.

CHRONIQUE.

La chambre des députés s'efface complétement au milieu des préoccupations qui se rattachent à la chambre des pairs; les honorables représentans ne trouvent déjà plus qu'ennui et sommeil sur leurs banquettes vertes, bordées de rouge. De peur d'être noyés dans la discussion de la loi sur les rivières, la plupart se promènent, entre une heure et cinq heures, sur la terre ferme des Tuileries. La grande allée est devenue un parterre législatif, émaillé de toutes les notabilités fermières, avocassières, financières, médicales, que les départemens honorent de leurs suffrages. On prévient les mandataires de ces messieurs qui auraient besoin d'apostilles, que leur domicile politique est élu entre le pavillon du milieu et le grand bassin. L'espace est suffisant pour contenir toutes les nuances d'opinion; les blocs de marbre intitulés Spartacus, Cincinnatus, Phidias, Périclès, récemment charriés dans le jardin royal, se trouvent fort honorés des visites qu'ils reçoivent, et des éloges béotiens que leur adresse la badauderie des joueurs de dominos, conduits par M. Étienne.

La chambre des pairs est devenue le théâtre de scandales inouïs dans tous les fastes judiciaires. Un système de clameurs assourdissantes a été adopté par les accusés. Il est possible qu'ils attendent de bons résultats de ce procédé nouveau, et tout moyen peut sembler excusable quand il faut disputer à la vindicte des lois sa liberté : nous ne dirons pas sa tête, attendu qu'on n'exécute personne, et que l'expression *risquer sa tête* est aujourd'hui une métaphore politique; mais à coup sûr il n'est pas un individu, arrivé à l'âge de raison, qui ne désire un terme aux violences dont la cour des pairs a été témoin. Dans aucun état de société, un

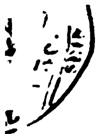
corps constitué ne peut rester plus long-temps dans une situation pareille. Le parti républicain tout entier n'approuve pas les incidens qui ont troublé les audiences de cette semaine. Parmi les accusés mêmes, un assez grand nombre s'abstient de mêler sa voix au chorus général. Ces derniers espéraient que la tenue des débats leur permettrait de développer librement leurs principes et leurs moyens de défense. Il n'est personne aussi qui, voyant ces hommes de parti afficher si ouvertement leurs idées, les traduire même en signes extérieurs, en cheveux longs, en barbe touffue, en chapeaux cirés, ne s'attendît à des déclarations franches, des aveux naïfs et respectables par leur sincérité. Telle ne sera pas l'issue de ce procès, qui ne pourra malheureusement se continuer qu'avec un appareil de force redoutable et de mesures rigoureuses.

Parmi les désagrémens qu'attirent sur Paris les débats du complot d'avril, un des plus insupportables est à coup sûr la fabrication de mots que les loustics de la presse répandent à plaisir sur ce sujet; plaisanteries déplorables, mots plats et secs, lazzis pauvres et de bas lieu, anecdotes rances, épigrammes épointées, tels sont les hors-d'œuvre dont on entoure le fait grave du procès. Dans la mise en scène de ces petits proverbes inventés à plaisir, on fait arriver au Luxembourg un personnage qui est à la chambre des députés, un pair qui est mort depuis long-temps, un ambassadeur qui n'est plus en fonctions; on imagine des raouts politiques, des soirées qui n'ont jamais existé, en y introduisant des acteurs fictifs qui se livrent à des considérations de l'autre monde. M. Dupin aîné, qui est assurément un grand parleur, n'aurait pas le temps matériel de réciter les discours qu'on lui prête. L'esprit est si rare! et il est impossible d'en faire.

On s'est occupé, à Londres, du duel qui a eu lieu entre lord Alvanley et le fils de M. O'Connell : ces deux messieurs ont brûlé chacun trois amorces et se sont séparés, d'autant plus satisfaits qu'ils n'étaient blessés ni l'un ni l'autre. A Londres comme à Paris on connaît l'usage de la poudre parlementaire.

— COURSES DE CHEVAUX. — La société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux consolide chaque jour son existence : les courses fondées par elle ont commencé dimanche dernier. Elles offraient un intérêt fort piquant, et de nombreux spectateurs garnissaient les talus du Champ-de-Mars : des femmes élégantes occupaient les premières banquettes de l'enceinte particulière. On remarquait Mme Leh..., Mme Ch.. Laf..., Mme la duchesse d'Is..., Mmes de Laur..., de Vauf...

La première course a été gagnée par JASON, qui l'a emporté sur INDIANA, SYLVINO, LEICESTER et VALMY; le prix était de 2,200 fr., avec entrée



de deux cents francs; la distance à parcourir, un tour du Champ-de-Mars;

Le deuxième prix était de 2,500 francs, avec entrée de deux cents francs; la distance, un tour du Champ-de-Mars en partie liée.

Trois chevaux sont entrés en lice : ROLLA, MOLOCK et IBIS. IBIS s'est montré digne de ses concurrens jusqu'à la moitié de la carrière; mais il souffrait visiblement d'un gonflement de muscles à la jambe, et bientôt il s'est laissé devancer. ROLLA et MOLOCK sont arrivés au but tête à tête, si bien que le juge n'a pas osé décider entre eux. Ici une grande émotion a couru parmi les parieurs. Presque tous avaient eu foi en IBIS, et le désappointement était général; on parlait déjà de retirer IBIS de la seconde épreuve, vu son état de souffrance; mais M. Rieussec n'y voulut pas consentir, et fit appliquer une ligature bien serrée à la jambe souffrante de son cheval.

La chance tourne; IBIS prend la tête et arrive avec une supériorité admirable. A la seconde épreuve, il arrive encore le premier, et bat ses deux adversaires, qui s'étaient trop tôt flattés de la victoire. JASON et IBIS appartiennent à M. Rieussec, qui a eu tous les honneurs de cette journée.

— COURSES DE JEUDI. — La fortune a tourné le dos à M. Rieussec, et ses chevaux ont à peine flairé la croupe de leurs rivaux. HÉLÉNA, cette admirable bête que tout le monde avait applaudie l'année dernière, s'était endormie sur ses lauriers. Dans les loisirs du haras, elle avait oublié l'avenir, et une graisse importune paralysait ses muscles d'acier. MISS ANNETTE l'a battue. IBIS aussi a été vaincu, mais avec gloire, comme un soldat mutilé, et hors de combat. ERNEST l'a dépassé; les deux triomphateurs appartiennent à lord Seymours; les deux prix qu'ils ont gagnés sont, l'un de 3,000 francs, l'autre de 5,000 francs. Une première course, de 1,200 francs, a été gagnée par SYLVINO, appartenant à M. Legigan.

Une dernière course doit avoir lieu à Paris aujourd'hui. Dimanche tout le Paris élégant émigrera à Chantilly, dont l'hippodrome est déjà préparé pour la dernière course de mai.

— THÉATRES. — COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le succès du beau drame d'ANGELO suit une marche de progression. Tout ce que Paris renferme de gens sensibles aux émotions d'art et aux effets dramatiques veut voir réunis les beaux talens de Mlle Mars, de Mme Dorval et de Beauvallet. La dernière recette s'est élevée à 5,000 francs. C'est un chiffre effacé depuis longtemps sur les livres de compte du Théâtre-Français. La direction est heureuse d'être ainsi préparée contre le malheur inévitable qui va fondre sur elle. M. G. Drouineau, sorti de son tombeau comme une nonne du troi-

sième acte de Robert, va bientôt mettre en répétition son funèbre Don Juan d'Autriche.

Espérons que M. Drouineau vivra long-temps encore; mais espérons que son drame mourra, et qu'une fois mort, il ne voudra pas revivre. On reçoit dans la société un homme ressuscité, mais on siffle au théâtre un mauvais drame revenant.

— Palais-Royal. — Vaudeville. — Les croix d'or. — Que les phénomènes du vaudevillisme sont variés! Voilà une pluie de *croix d'or* qui vient inonder nos théâtres, comme il tombe ici des pierres détachées de la lune, là une pluie de grenouilles, ou une pluie de feu, ou une pluie de sauterelles. Par quelle simultanéité sympathique douze ou quinze hommes lisent-ils le même soir, à la même heure, le même livre, avec la même préméditation? Comment se fait-il qu'un livre assez ignoré, l'If de Croissey, par M. Maurice Saint-Aguet, soit tombé en même temps aux mains de MM. Brasier et Mélesville, de MM. Bayard et Gabriel, que les acteurs des deux théâtres aient mis leur mémoire au pas, et qu'à huit heures sonnantes, aux deux théâtres, le phénomène se soit déclaré? Sachez que *le déluge des croix d'or* n'est pas fini: vous pouvez rester dans votre arche; les *Variétés*, l'*Opéra* lui-même vont être submergés; c'est une pluie qui va durer quarante jours comme celle de saint Médard: tous les vaudevillistes vont cracher des *croix d'or* comme les dragons du grand bassin de Versailles vomissent de l'eau de Marly. Pour en finir avec cette métaphore et en prendre une autre, une quantité de vaudevillistes de Paris viennent, dit-on, de s'atteler sur le roman M. de Saint-Aguet.

Tous les systèmes d'attelage ont été employés: *l'attelage à deux*, c'est-à-dire, quand les deux auteurs ont un égal degré d'intelligence; *la demi-daumont*, quand un des deux est plus fort, plus ardent que son camarade, et devient *le porteur; l'arbalète* représente deux vaudevillistes dont l'un, qui est dans les brancards, a fait le plan, le canevas du dialogue, tandis que l'autre a rimé les couplets, fait les démarches auprès des théâtres et la cour aux actrices; l'attelage à quatre devient assez rare, l'attelage à trois plus fréquent (dans ce dernier *le sous-verge* ne fait rien): il reste peu d'exemples d'un vaudevilliste attelé tout seul, en demi-fortune. Il n'y a que M. Scribe qui ait les reins assez forts pour s'y prêter, et la plupart du temps il prend un vaudevilliste de renfort. Peu nous importe, au reste, si l'équipage marche et roule bien. Le fait est que les deux cas de *croix d'or* observés jusqu'ici ont été assez heureux, et qu'un succès parallèle les a accueillis: si bien qu'une seule analyse peut servir à tous deux. En 1813, un conscrit met la main sur le n° 1, il va partir; car dans ce temps-là on partait avec tous les numéros, à plus forte raison avec le nu-

méro 1. Sa sœur désolée dit qu'elle donnerait sa main à celui qui remplacerait son frère, et, pour gage de cette promesse, elle offrirait au remplaçant sa croix d'or.

Un jeune homme qui entend ce vœu sans être vu trouve le marché excellent, se fait remettre la croix d'or par le sergent auquel Catherine l'a remise, et part le sac sur le dos. Au bout de deux ans, un officier vient habiter le village de Catherine, et se fait aimer d'elle. Mais à quoi bon? sa foi est engagée; elle ne livrera son cœur et sa main que sur le vu de sa croix d'or. N'est-ce que cela? L'officier est le propriétaire de cette croix d'or; mais il ne la possède plus. Blessé à mort, il l'a confiée au vieux sergent qui vient confirmer cette version, et rendre à son capitaine cette *croix d'or*, lettre de change symbolique, dont le prix est Catherine. Dès la seconde scène, la conclusion de cette historiette est prévue. L'intérêt consiste dès-lors dans les détails; ils sont également spirituels, également attachans dans les deux Croix d'or, comme ils le seront au même degré dans celles qui vont nous arriver. Un amateur qui voudra se mettre au courant fera bien de mettre le matin, dans un chapeau, le nom des théâtres enrichis de *croix d'or*, et de tirer au sort celui qui sera honoré de sa présence; il aura partout une Catherine, un conscrit, un remplaçant et un vieux sergent qui s'appellera *Austerlitz*, *Marengo*, *Wagram* ou *Lodi*.

— Variétés. — Le Vendu. — En attendant le remplaçant volontaire, qui part pour une croix d'or, le théâtre de M. Dartois nous a donné un remplaçant qui s'engage aussi par amour, et par piété filiale, par-dessus le marché. Dans sa position de fantassin, il se croit obligé de faire le niais, de jouer l'imbécile et de s'immoler aux vexations de tous les soldats du régiment; mais un beau jour il reprend le dessus, s'arme d'un bâton à deux bouts et fait des *moulinets* et des *roses couvertes* sur ses persécuteurs. Il explique pourquoi il s'est vendu, et un jeune homme assez laid, auquel il a sauvé la vie, lui achète un homme. Le premier usage qu'il fait de sa liberté, c'est de s'aliéner encore; car il épouse la fille d'un marchand de vin de la banlieue. Ce vaudeville, joué un dimanche, incognito, entre deux pièces, par un beau temps, a été sifflé, parce que le public du dimanche veut se donner tous les plaisirs, même celui de siffler.

LES RUINES.

J'étais auprès de toi, ta main pressait ma main...
Nous marchions lentement vers ces hautes murailles
Qu'éveillait autrefois le clairon des batailles,
Et dont le pâtre seul sait encor le chemin.

Je prêtais à ta voix une oreille attentive,
Car elle avait des sons doux et mystérieux,
Comme le flot d'été qui caresse la rive,
Comme le jour qui luit dans l'azur de tes yeux.

Tu voulus visiter l'église solitaire
Où, dans tes jours de deuil, seule avec ta douleur,
Tu venais, fléchissant le genou sur la pierre,
Verser aux pieds du Christ les chagrins de ton cœur.

Là s'élevait pour toi le marbre funéraire
Qui couvre de son ombre un gazon consacré;
Et je vis ton regard se baisser vers la terre
Sur ces restes si chers à ton cœur déchiré.

« Mon père !... disais-tu, c'est ici qu'il sommeille,
» Mais son ame est au sein de son divin sauveur :
» Je le vois dans les cieux qui pour moi prie et veille;
» La paix dont il jouit redescend dans mon cœur. »

Cependant le soleil poursuivait sa carrière;
L'oiseau volait aux bois et l'abeille à ses fleurs;
Mais à ce doux tableau tu voilais ta paupière,
Et je sentais mes yeux se mouiller de tes pleurs.

Bientôt ton pied sur la colline
Gravit l'humble sentier qui fuit,
Tourne, serpente et se dessine
Comme un ruisseau que l'œil poursuit.

Nous marchons, puis marchons encore
A l'ombre des vieux châtaigners,
Qu'un rayon de pourpre colore
Reflété sur les verts noyers.

Près de nous la source sonore
Descend la pente des coteaux,
Et dans les airs elle évapore
La blanche écume de ses eaux.

Mais ton pied glisse sur la pierre,
Et ton bras, ô mon doux fardeau,
S'enlace au mien comme le lierre
Se prend aux branches de l'ormea

Hâtons-nous, car l'ombre s'allonge,
Et déjà sur le mont lointain
Le soleil s'abaisse, et se plonge
Dans un océan de carmin.

Un pas encor, le terme est proche:
Redresse-toi, charmant roseau;
Déjà tu touches à la roche
Où s'assied l'antique château.

Les voilà, ces débris d'un âge poétique,
Siècles retentissans de combats et d'amour:
Voilà le seuil massif et le large portique
Que gardait dans la nuit le soldat au pas lourd.

Voici le mur croulant qui charme l'œil des peintres.
Et la tour octogone avec ses noirs créneaux,
Ses balustres rompus, ses ogives, ses cintres,
Et le jet vigoureux de ses hardis arceaux.

Voici le marbre usé de la chapelle sainte
Qui vit les pleurs d'amour en secret épanchés :
O vous qui les versiez, voici l'étroite enceinte
Où pour un long sommeil vous vous êtes couchés.

LES RUINES.

J'étais auprès de toi, ta main pressait ma main...
Nous marchions lentement vers ces hautes murailles
Qu'éveillait autrefois le clairon des batailles,
Et dont le pâtre seul sait encor le chemin.

Je prêtais à ta voix une oreille attentive,
Car elle avait des sons doux et mystérieux,
Comme le flot d'été qui caresse la rive,
Comme le jour qui luit dans l'azur de tes yeux.

Tu voulus visiter l'église solitaire
Où, dans tes jours de deuil, seule avec ta douleur,
Tu venais, fléchissant le genou sur la pierre,
Verser aux pieds du Christ les chagrins de ton cœur.

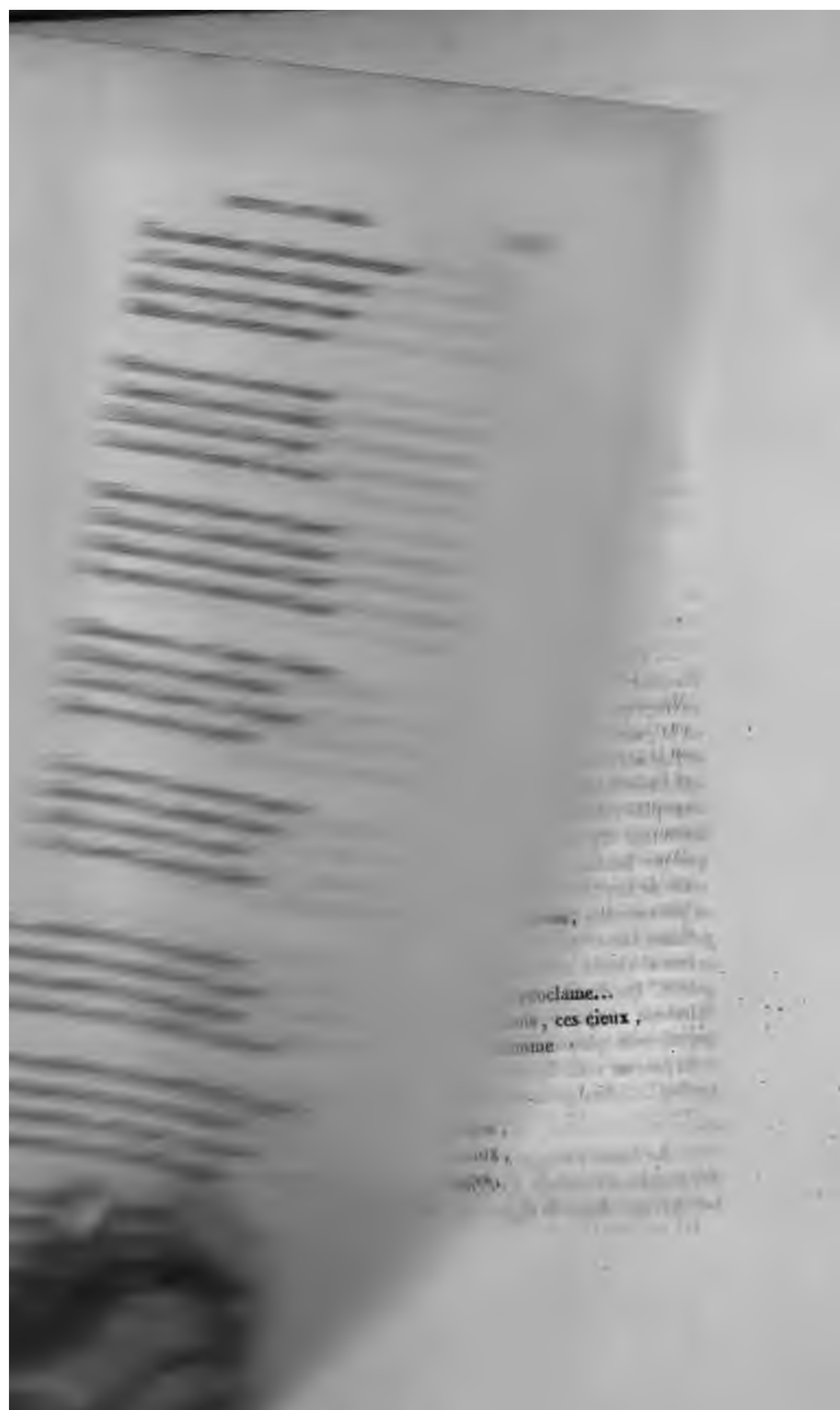
Là s'élevait pour toi le marbre funéraire
Qui couvre de son ombre un gazon consacré;
Et je vis ton regard se baisser vers la terre
Sur ces restes si chers à ton cœur déchiré.

« Mon père!... disais-tu, c'est ici qu'il sommeille,
» Mais son ame est au sein de son divin sauveur :
» Je le vois dans les cieux qui pour moi prie et veille;
» La paix dont il jouit redescend dans mon cœur. »

Cependant le soleil poursuivait sa ière;
L'oiseau volait aux bois et l'abeille à ses fleurs;
Mais à ce doux tableau tu ta upière,
Et je sentais mes yeux se tes pleurs.

Bientôt ne
Gravit fuit,
T ne
(il poursuit.





proclame...
, ces cieux ,
mme

Fiers barons endormis, mon esprit vous évoque :
Debout, varlets, servans, pages et chevaliers ;
Vous qui portiez le casque, ou la plume, ou la toque ;
Debout, faucons criards, et vous, ardens coursiers !

Debout, ô vous surtout, aux yeux bleus, au cœur tendre,
Vous, l'honneur de ces murs, et qui dormez aussi,
Châtelaine timide, et qu'amour ne peut prendre
Qu'après un long servage et demandant merci.

Emplissez ces paliers, peuplez ces cours désertes,
Redescendez encor dans la salle au festin...
Quoi ! déjà refermer vos tombes entr'ouvertes !...
Minuit n'a pas pourtant sonné dans le lointain.

Restes forts et superbes,
Ainsi, planant sur vous,
Je rêvais dans vos herbes
Assis à ses genoux.

Le flot de ma pensée
Allait et revenait,
Comme l'onde bercée
Sur le bord qui lui plaît.

La brise de la plaine
Jouait dans ses cheveux,
Et de sa douce haleine
Nous caressait tous deux.

Pensive et recueillie,
Elle me regardait,
Et la mélancolie
Dans son cœur descendait.

Mais déjà venait l'heure
Où, noyé dans ses feux,
L'astre du jour effleure
L'Occident radieux.

Alors nous nous levâmes,
Et tous deux lentement
A regret nous quittâmes
L'antique monument.

Puis, tournant la colline
Qui dérobe à nos yeux
Le lac où se dessine
L'image de ces lieux,

Nous cherchons une place
Sur cet étroit plateau
D'où le regard embrasse
Tout un monde nouveau.

Quel merveilleux tableau se déroule à ma vue!
Qu'il étonne mon ame, et qu'il parle à mon cœur!
Une terreur secrète y descend imprévue,
Et l'incline au Seigneur.

Oui, c'est bien là ton œuvre, architecte sublime!
Ta main s'ouvrit ici sans mesurer ses dons:
Ta puissance se lit sur le front de l'abîme,
Ta gloire sur ces monts!

Ta bonté sur ces champs, ta grâce sur ces rives,
Car tu n'as pas voulu la crainte sans l'amour;
Et pour qu'en nous, Seigneur, tu règnes et tu vives,
Après ta nuit, ton jour.

Mais dans ton œuvre immense en vain tout te proclame...
Vois, Elvire, ces monts, ces champs, ces bois, ces cieux,
Ils seraient morts pour moi sans la céleste flamme
Qui s'allume à tes yeux!

C'est elle qui là-bas empourpre ces nuages,
Qui jette ses reflets sur ces prés et ces eaux,
Qui dore ces guérets, argente ces rivages,
Et se mire à leurs flots,

C'est elle, quand l'aurore a déchiré ses voiles,
Qui brille au firmament sur son front radieux;
C'est elle qui, la nuit, étincelle aux étoiles,
Et scintille à mes yeux.

Partout, sur ces rochers, ces vallons, ces collines,
Du flambeau qui me luit tu fais jaillir les feux;
Partout, astre charmant, partout où tu t'inclines
Sur ce cœur amoureux!

FERDINAND DE WEGMANN,
(de Genève.)

— Un volume de PROVERBES ET DE SCÈNES POPULAIRES, par M. Henri Monnier, vient de paraître. Comment parler sans un peu de partialité d'un ouvrage qui nous a procuré quelques heures de bonne gaieté, dans un temps où la gaieté se fait si rare? Nous avouerons même que nous aimons l'auteur et l'artiste encore plus que ses ouvrages. Cela dit en toute franchise, nous ajouterons hardiment que nous ne connaissons pas de livre que nous emporterions plus volontiers à la campagne, et peu de livres que nous regretterions davantage d'y laisser, en revenant à la ville. Êtes-vous poursuivi par quelque humeur noire? ouvrez le livre d'Henri Monnier. Êtes-vous en veine de rire? ouvrez encore le même volume pour rire de meilleur cœur, et pouvoir dire tout haut de quoi vous riez. Que d'observation fine et cependant naïve! que de bonhomie, et cependant que de malice dans ces scènes si variées et écrites avec tant de verve, sous une apparence de simplicité! On disait à quelqu'un qui admirait à la lecture les discours de Mirabeau: «Que serait-ce si vous aviez entendu *le monstre!*» J'appliquerai cette phrase aux scènes d'Henri Monnier. Après les avoir lues, vous pourrez vous figurer le double plaisir que vous goûteriez si vous entendiez..... dirai-je *le monstre?* vous les lire lui-même.

— Le libraire Hingray continue avec succès sa publication importante des COMMENTAIRES SUR LE CODE CIVIL, par M. le président Troplong. Ce bel ouvrage, digne de figurer dans les bibliothèques à côté des auteurs les

plus estimés qui aient écrit sur la jurisprudence, sera tout à la fois un livre précieux pour les étudians en droit, et une source d'utiles documens pour les jurisconsultes.

— La Sylphide, charmante estampe, gravée à la manière noire, par un de nos meilleurs artistes, vient de paraître ces jours-ci. La grâce de l'exécution, et l'exactitude avec laquelle sont rendus les traits de Mlle Taglioni, feront rechercher cette jolie gravure, qui est la traduction fidèle du tableau de M. Lepaule.

— Le libraire Brunot-Labbe vient de faire paraître la deuxième livraison de la troisième édition des Lettres édifiantes. Ce n'est pas seulement un livre de religion que cet ouvrage, c'est aussi un recueil estimable d'observations intéressantes sur les diverses contrées parcourues par nos missionnaires dans leurs pieux voyages.

— Le troisième volume des Archives curieuses de l'Histoire de France, par MM. Cimber et Daunou, de la Bibliothèque royale, vient de paraître. Ce troisième volume contient plusieurs pièces intéressantes sur les règnes de François Ier et de Henri II, et donne des détails piquans sur les mœurs et les usages de cette époque.

— Le Théatre européen, dont deux livraisons ont déjà paru, sera un curieux recueil des chefs-d'œuvre des scènes étrangères; il doit donner chaque semaine à ses lecteurs un ouvrage dramatique des auteurs les plus estimés, soit de l'Angleterre, soit de l'Allemagne, soit des autres contrées de l'Europe.

— La Revue de Législation et de Jurisprudence, qui paraît depuis le mois d'octobre 1834, vient de compléter son premier volume. Les questions les plus intéressantes y sont traitées d'un point de vue élevé, et il suffit de dire que déjà MM. Isambert, Renouard, Troplong, Marie. Foucher, Royer-Collard, Odilon-Barrot, etc., etc., lui ont fourni de nombreux articles, pour faire apprécier toute l'importance de cette publication.

— Revue des Enfans. — Sous ce titre, un journal d'instruction paraît, tous les dimanches, avec de charmantes vignettes de Camile Roqueplan. La portée sérieuse des articles de ce journal, qui a déjà

publié deux numéros, est heureusement dissimulée sous une forme agréable, sous des dehors captivans. Le premier numéro contenait un fait historique de la vie de Francklin, une biographie de Vaucanson, une description de la forme de la terre, un article d'histoire naturelle, un tableau des mœurs russes, une chronique hebdomadaire et quatre vignettes. Nous pouvons prédire à cette entreprise tout le succès qu'elle mérite et qu'elle aura sans doute. On s'abonne, n° 5, rue du Pont-de-Lodi, et dans tous les dépôts du publications à bon marché.



vient de publier le premier numéro d'un recueil pittoresque, intitulé LE MONDE DRAMATIQUE. Ce recueil, qui paraît tous les huit jours, avec de charmantes vignettes, rendra compte régulièrement de toutes les pièces nouvelles des théâtres français et étrangers.

ITALIE.

§ II. — UN DIMANCHE A FLORENCE. — LA VILLA CATALANI. — L'ALBUN D'UNE REINE.

Le dimanche est véritablement un beau jour à Florence; l'indolente ville le savoure avec une gaieté calme qui est du bonheur réfléchi. En me replongeant dans mes souvenirs de Toscane, il me semble que Florence tient en réserve pour ses dimanches un soleil particulier, une lumière plus douce, un fleuve plus azuré, un ombrage plus voluptueux, dans les allées des Cascines. Partout ailleurs le peuple passe son dimanche à courir, à s'égayer follement, à s'étourdir en famille pour oublier ses labeurs de la semaine; à Florence, le peuple se promène; il y a dans son attitude un caractère de bourgeoisie opulente, de dignité, d'aisance, de bon ton. C'est sans doute la seule ville du monde où l'on n'aperçoive pas trace de haillons chez le peuple. Quel excellent augure ne doit-on pas tirer du bonheur des masses dans une ville où les paysannes ont des chapeaux à plumes, et leurs maris des gants de chamois! Ce n'est qu'à Florence, je crois, que le peuple de la campagne porte des gants. J'aime mieux les Cascines que nos Tuileries. Les Tuileries ont l'air de vous protéger orgueilleusement de leurs ombrages, comme le chêne de la fable; on est tenté d'essuyer ses pieds à la grille avant d'entrer, comme à la porte d'un salon vernissé : on a beau admettre à cette promenade Cincinnatus et Spar-

tacus, il y règne toujours une atmosphère patricienne qui gène l'humble bourgeois. Les Cascines, voilà la véritable promenade de tout le monde. D'abord, il n'y a pas de grilles; partout où vous mettrez des grilles, vous ne ferez jamais qu'une prison; si devant les grilles vous placez quelques sentinelles, alors la prison sera complète. Aux Cascines, ni soldats ni barreaux de fer; c'est un bois délicieux qui commence à la lisière de la ville, un bois véritable, où l'on a ménagé quelques allées au cordeau, mais qui conserve encore presque partout une grande indépendance de culture; l'Arno longe les Cascines, comme la Seine les Tuileries, avec cette différence qu'entre les Cascines et le fleuve il n'y a pas un long rempart tout prêt à soutenir un siége. De fraîches pelouses conduisent le promeneur des Cascines sur la rive de l'Arno.

La promenade des dimanches aux Cascines est une charmante fête italienne. C'est un Longchamps hebdomadaire; deux longues files de calèches courent sur la grande allée; les cavalcades s'y entremêlent; les piétons circulent dans les nefs latérales du bois. Ce tableau est calme, élégant et gracieux comme tout ce qui est florentin; il ne sort aucun cri de cette foule si décente; l'italien fluide et argenté de la molle Toscane circule harmonieusement de bouche en bouche, sur des notes à l'unisson qui font plaisir à l'oreille. Point de lutte, de querelles, de grossiers propos; ce n'est pas au moins absence de passion chez ce peuple; il se passionne quand il faut; c'est un peuple profondément artiste qui ne juge pas à propos, dans son exquis bon sens, de dépenser son énergie dans des bacchanales de rue; s'il se promène aux Cascines avec tant de décence, c'est qu'il ne sait pas s'exalter à froid pour faire du bruit inutile en plein air. Allez le voir au théâtre; là, il pleure, il rit, il trépigne; il applaudit vingt fois une cavatine avec la frénésie de son midi; allez le voir au sermon du Dôme, lorsqu'un de ces moines éloquens, comme j'en ai entendu, prêche l'Avent ou le Carême; toutes les phrases de l'orateur vibrent sur les visages expressifs de l'immense auditoire; les mains se crispent pour se défendre d'applaudir; le sermon fini, on enferme prudemment le prédicateur dans une litière couverte; le peuple l'emporterait en

triomphe pour le remercier : on est obligé de protéger le prêtre contre cette ovation.

Un de ces beaux dimanches de printemps, je sortis de Florence par la porte *San-Gallo*, pour me rendre à une touchante invitation que j'avais reçue la veille; j'allais entendre chanter les litanies de la Vierge, à la chapelle du village de la *Loggia* : c'était Mme Catalani qui devait chanter, avec sa fille Mme Duvivier; la maison de campagne, qui, par la volonté du grand-duc, porte le nom de l'illustre cantatrice, est contiguë à la *Loggia*.

La messe fut dite par un vénérable prêtre octogénaire ; la chapelle était remplie de paysans et de paysannes, tous agenouillés avec indolence, mais se mêlant avec ferveur aux prières de l'autel. Dans le sanctuaire, il n'y avait qu'un très-petit nombre d'invités, entre autres M. et Mme Gaëtan Murat, et un glorieux exilé de Pologne, M. le comte de Potocki.

Madame Catalani entonna les litanies avec sa magnifique voix, la même voix que l'Europe a entendue et tant applaudie; il n'y avait cette fois pour l'admirer, ni le parterre de *la Scala*, ni les loges de *San-Carlo*, ni un auditoire de Parisiens, de Russes ou d'Anglais, ni un congrès de rois. De pauvres paysans l'écoutaient, bouche béante; leurs figures exprimaient le ravissement, l'extase. J'ai vu peu de tableaux aussi touchans. L'artiste célèbre, qui chantait à genoux au pied de l'autel, est toujours belle et majestueuse comme nous l'avons vue aux Italiens; ses yeux sont toujours superbes, sa physionomie toujours palpitante d'émotion; c'était bien beau à voir que Sémiramis abdiquant ainsi la pourpre babylonienne, pour donner de la joie à tout un indigent village, pour prier la Vierge, en roulant les notes graves de la mélopée des chrétiens. J'étais heureux d'entendre ces saintes violences de la prière, qui éclataient dans une latinité sonore, sur des lèvres italiennes; jamais la chapelle nue de ce village n'avait tressailli à pareille fête. A ces sublimes invocations : *Reine du ciel*, *Rose mystique*, *Tour d'ivoire*, *Consolatrice des affligés*, le chœur des villageois répondait : *Priez pour nous*, et cet harmonieux *ora pro nobis* était chanté avec un ensemble étonnant, avec cette intelli-

gence naturelle de la note et de l'accord parfait qui repose dans toute oreille italienne. Le mode des versets et des répons était grave et simple, tel qu'il fut noté par saint Bernard, ce grand serviteur de Marie; la cantatrice ne leur faisait rien perdre de sa naïveté primitive, mais elle attaquait chaque invocation avec une chaleur inspirée, un enthousiasme séraphique, qui donnait un charme inattendu à la poésie virginale de cette prière; la voix divine semblait s'élancer aux cieux, et en descendre pour s'éteindre dans l'acclamation de l'auditoire; ces chants alternés n'étaient ainsi interrompus par aucune pause, conformément à la loi écrite qui veut que *la prière de l'église ne tombe jamais à terre*, et que la bouche silencieuse recueille le dernier son de la bouche qui vient de se fermer.

J'ai assisté à bien des concerts en Italie; je n'ai rien entendu de comparable à cette solennité de village. Dans la chapelle Sixtine, à Rome, quand le divin *Miserere* éclatait devant la fresque de Michel-Ange, je me rappelai avec émotion les Litanies de la *Loggia*. Le pape, les cardinaux, le saint-collége, et Michel-Ange plus imposant encore que toute la cour de Rome, ne me firent point oublier cet auditoire serein de villageois qui répondait à Mme Catalani, dans une chapelle indigente et dépouillée : c'est en songeant aux Litanies que je m'attendris au *Miserere;* et si Dieu se complaît aux prières des hommes réunis, il aura donné aux paysans de la *Loggia* une oreille favorable, qui se sera peut-être fermée aux *soprani* scandaleusement admirables de la chapelle du Vatican.

A l'issue de la cérémonie, Mme Catalani (1) nous introduisit dans sa villa. L'Europe artiste a payé cette magnifique résidence; Florence n'a pas à vous montrer une plus belle maison de campagne. La villa Catalani s'est fait une ceinture de citronniers et d'orangers; elle respire dans une plaine; elle donne sa façade d'hiver au soleil, sa façade d'été aux ombrages; elle a une cour à colonnade, où elle étale quatre bas-reliefs de Lucca della Robbia, ce puissant sculpteur qui aurait pu travailler aux panathénées du

(1) Je continue à donner à Mme Catalani le nom qu'elle a rendu si célèbre. C'est aujourd'hui Mme de Valabrègue.

Parthénon sur l'échafaudage de Praxitèles. On est saisi d'un frisson de joie en entrant dans la villa; une atmosphère de sérénité opulente vous rafraîchit le visage; sous les chaleurs du midi, on croit nager dans un bain de marbre; partout le marbre, et les riches pavés de mosaïque; partout l'élégance italienne artistement combinée pour lutter contre l'ardente saison. Les persiennes de cent croisées s'agitent à la brise de l'Arno, et font circuler la fraîcheur dans les escaliers et les galeries. Les arabesques courent sur tous les murs, comme un rêve de bonheur; les citronniers embaument les corridors; les parfums du jardin montent dans toutes les alcôves. On se croit transporté dans un de ces palais que les peintres bâtissent sur leurs toiles, comme pour se consoler de n'avoir pu les trouver sur la terre; et pour cadre à cette villa, la campagne de Florence! De tous les balcons on aperçoit cette plaine lumineuse d'azur, couronnée de montagnes bleues, baignée par son fleuve caressant. On la voit aussi, Florence la belle, sous les collines de la villa Strozzi et de San Miniato; elle semble couchée au bord de l'Arno, avec son dôme et ses deux tours colossales, comme une femme indolente qui étend ses bras avant de s'endormir.

Un somptueux déjeuner nous attendait dans une charmante salle contiguë à l'orangerie. Le prêtre qui avait dit la messe avait été invité; il arriva pour s'excuser de ne pouvoir se mettre à table avec nous; Mme Catalani lui fit les plus gracieuses instances dans cette langue toscane à laquelle on ne peut rien refuser, le prêtre persista dans son refus en souriant. Il ne voulut accepter qu'une tasse de chocolat, qu'on lui servit dans une autre pièce. Ce scrupule me parut bien beau et bien méritoire chez un vieillard. A table on parla beaucoup de musique, et surtout des opéras français inconnus en Italie. On parla de *Robert*, qui n'a pas encore franchi les Apennins; c'est une véritable affliction pour les Italiens; il en est qui sont partis de Florence pour le voir représenter à Paris; ils ont payé mille écus leur billet de balcon. C'est que les Florentins n'ont, en musique, ni système ni exclusion; ils se passionnent pour tout ce qui leur paraît beau, et ne demandent pas d'où cela vient. J'ai assisté à la naturalisation des symphonies de

Beethoven à Florence; l'*héroïque* et la *pastorale* excitèrent un véritable délire de joie : de prime audition, ces chefs-d'œuvre furent compris, étreints, dévorés. Le même monde allait le soir se pâmer à la *Pergola* devant Donizetti, le *maestro* de la saison. Je demandai si l'opéra de *Robert* ne serait jamais monté à la *Pergola*. La troupe l'aurait, certes, dignement exécuté; il y avait un ténor français, Dupré, qui a une voix délicieuse, une basse chantante fort bonne dont j'ai oublié le nom, et deux cantatrices pleines de talent, Mmes Persiani et Delsere. On me répondit que *Robert* serait éternellement exclu du théâtre à cause de l'acte des nonnes, et des moines, et des prêtres, et de l'église de Palerme.—Il est étonnant, leur dis-je, que ces petites difficultés n'aient pas été levées depuis qu'on soupire après *Robert* : il n'est pas strictement nécessaire de s'astreindre au *libretto* français; au moyen de quelques variations qui ne changeraient rien au fond de la musique, vous pourriez vous faire un *Robert* épuré et admissible; au lieu des nonnes mettez les premiers fantômes venus; je ne vois pas la nécessité que ces fantômes aient une croix sur la poitrine, et qu'ils dansent devant le tombeau de sainte Rosalie. Quant au cinquième acte, vous conviendrez que l'église de Palerme ne joue qu'un rôle accessoire d'apparition et de décor, comme le Vésuve dans *la Muette*. Supprimez l'église et terminez court au trio, l'opéra n'y perdra rien. Pour de véritables amans de la musique, le spectacle s'efface toujours devant l'art. Moines, prêtres, nonnes, cathédrale, lampes d'argent, tout peut être retranché sans qu'une seule note du chef-d'œuvre soit immolée dans cette dévastation de décors. A mon retour à Paris, je demanderai à M. Meyer-Beer s'il approuve mon idée, et si le compositeur ne répugne pas à ces mutilations de la forme, je vous fais envoyer un *libretto* orthodoxe, dussiez-vous prendre les fantômes que vous avez sous la main, dans le château d'Udolphe, entre Sienne et Poggi-Bronzi.—

Ce déjeuner finit selon les préceptes de la philosophie antique. Dans cette salle si riante, si parfumée, tout empreinte de la grâce toscane, au milieu de ces jardins d'orangers où la vie est si puissante, où toutes les joies aériennes du printemps florentin semblent



infuser en nous l'immortalité du corps, un chant lugubre, un chant de tombeau, jeta son contraste et nous fit rêver tous avec une délicieuse mélancolie. Mme Catalani avait entonné le *Dies iræ* de l'église d'Angleterre, cet hymne sombre qui doit avoir été écrit sur le marbre d'un sépulcre, avec une branche de cyprès. Les notes lentes du cor anglais accompagnent ce chant; elles s'interrompent et tintent comme le glas de la trompette de l'ange. Jamais surprise plus inattendue : comme elle est ingénieuse et créatrice, l'hospitalité de la villa Catalani ! un exquis déjeuner servi entre les Litanies de la Vierge et le *Dies iræ!* au dessert un sybarisme vulgaire célèbre le champagne et l'amour; ici, sur les bords de l'Arno, la coupe pleine des vins de France, assis entre les femmes de Florence et les femmes de Paris, nous écoutions avec ravissement les versets de nos funérailles. La brise riait sous les orangers de la terrasse; midi descendait avec ses mystères de langueur italienne; une lumière douce jouait sur les vitres; des ombres diaphanes flottaient sur les fresques; c'était comme au *triclinium* de Tibur, lorsque Horace disait à Sestius : « Cueillons les myrtes et les fleurs; la brièveté de la vie nous défend les longues espérances; soyez heureux; quand vous serez chez les ombres, vous ne tirerez plus aux dés la royauté du festin. »

Toute cette journée ne fut qu'un long concert; les jours de Florence ne sont faits que de musique, et ils ne finissent que bien avant dans le lendemain. Le piano fut envahi; l'auditoire couvrit les divans du salon, les partitions se déployèrent sur les pupitres. Mme Duvivier, la fille de Mme Catalani, possède une des plus belles voix de contralto que l'Italie ait entendues; elle chanta des duos avec sa mère; on épuisa la *Norma*, la *Donna del Lago*, la *Semiramide*. Le salon élégant et artiste de Paris était dignement représenté, au piano de la villa par madame Gaëtan Murat, la fille de M. de Méneval, qui fut l'ami de l'Empereur. A chaque instant, les visiteurs arrivaient de Florence; le bruit des roues, le piétinement des chevaux sur les dalles de la cour, les annonces pompeuses des grands noms de l'aristocratie toscane, rien n'interrompait la note, rien ne calmait la furie de l'exécution musicale. La maîtresse de la

maison était Norma ou Semiramis, nous étions à Babylone, ou dans la forêt d'Erminsul, personne ne s'inquiétait de ce qui se passait au dehors du salon. C'était la belle passion de l'art dans toute sa divine folie, comme je l'ai tant de fois rêvée; il n'y avait point de complaisance d'artiste ni de chanteur, point de secrets efforts d'échapper à la sieste ou à l'ennui par la diversion forcée du chant, point d'intermèdes où l'on échange des remerciemens et des félicitations; aucun programme n'avait numéroté nos jouissances; le plaisir ne languissait pas dans les essais des préludes et les hésitations de la coquetterie; tout courait de verve et de vraie passion, cavatine, cantilène, polonaise, duo, trio, romance; les partitions étaient dévorées au vol; le piano ne donnait pas de trève à la voix, ni la voix au piano. C'est ainsi qu'on fait de la musique à la villa Catalani.

Ce n'est pas sur le Thabor que je voudrais bâtir une tente, c'est dans cette fraîche oasis de la plaine de l'Arno. L'harmonieuse villa chante encore à mes oreilles; et dans la maison de la mer et des pins, dans la villa méridionale des fontaines, où j'écris ces souvenirs, il me semble que ma voisine Méditerranée m'apporte de mélodieux lambeaux de ce dimanche florentin. La sieste du printemps ne m'a jamais donné un rêve plus suave que ce gracieux jour de vie réelle; la folle imagination qui cherche la poésie intime du bonheur, et qui ne la trouve jamais dans le cahotement des villes, se crée parfois dans un monde idéal des sites embaumés, de fraîches résidences enveloppées d'une lumière vaporeuse, retentissant de musique, de chants, de fontaines, de voix de femmes; un jour la vision se matérialise, un jour seulement; le bonheur ne dure jamais davantage; et puis l'apparition s'évanouit comme le mirage du désert; le sable nu reste, et l'amertume rentre au cœur.

Ce jour au moins devait être complétement beau; je l'avais commencé dans une villa où la royauté du talent a déposé sa couronne, je le finis dans un palais où une royauté plus auguste subit, dans un noble exil, la fatale et glorieuse destinée du plus grand nom moderne. La sœur de Napoléon, la veuve du roi de

Naples m'avait fait l'honneur de m'admettre à ses soirées. Quel palais hospitalier que le sien! l'étiquette ne s'y informe pas de l'opinion du voyageur; arrivé sur le seuil, il dit : Je suis Français; et la porte s'ouvre, et on lui fait fête. L'univers est représenté au salon de la comtesse de Lipona; royaume, empire, ou république, chaque état lui envoie ses ambassadeurs et ses courtisans désintéressés; on n'a plus ni titres ni places à demander à la sœur de l'Empereur; on va chez elle pour la voir, l'admirer, l'écouter surtout, et s'attendrir, car jamais femme n'eut plus de grâce et d'enchantement dans la parole. Dieu l'avait bien créée pour la faire asseoir sur le trône de la *villa-reale*, devant cette mer napolitaine harmonieuse comme sa voix. Sur elle aussi les ans et les malheurs ont pesé, sans que l'éblouissant éclat de sa jeunesse se soit fané sous les larmes. Quelle famille! Qu'un étranger entre pour la première fois dans ce salon rempli des plus belles femmes de Florence, demandez-lui de vous désigner celle qui fut reine, il n'hésitera pas, et ne se trompera pas. Il semble toujours que les deux grands noms qu'elle porte resplendissent autour d'elle, en lettres de rayons.

On chante tous les soirs au salon de la comtesse de Lipona; elle a besoin de musique, et elle l'aime de passion; tous les Bonaparte sont artistes; c'est peut-être la seule famille couronnée qui ait eu le goût instinctif et vrai des beaux-arts; il est vrai qu'elle n'est pas née sur le trône. Mme Catalani vient souvent, avec sa fille, se mettre au piano de ce salon. Les amateurs de Florence se font joie de s'y faire entendre. Toutes les partitions nouvelles y arrivent dans leur primeur, et il ne manque jamais d'artistes pour les attaquer de première vue. Ce soir-là donc, pendant qu'on chantait, Mme la comtesse de Lipona me présenta son album, en me demandant des vers. Après une aussi poétique journée, et en présence de cette femme auguste, j'aurais rougi de renvoyer l'inspiration au lendemain. J'ouvris l'album, et tout en écoutant la cavatine de *Casta Diva*, j'écrivis la pièce suivante sur un guéridon de la salle du concert.

LES EXILÉS A FLORENCE.

Quand l'heure de l'exil sonne lugubre et lente,
Il est une cité, sirène consolante,
Qui, dans l'éclat des jours et la fraîcheur des nuits,
Ote un peu d'amertume aux intimes ennuis :
C'est Florence : on y vient lorsque l'ame est blessée,
Lorsqu'on subit le poids d'une triste pensée;
Que le cœur trop ému d'un souvenir cuisant
Cherche loin du passé le calme du présent.
Terre de doux repos, de gloire et de folie,
Belle entre les cités de la belle Italie,
Voyez-la dérouler sa ceinture de monts
Pour étreindre à la fois tous ceux que nous aimons,
Tous ceux qu'on salua de ce long cri de gloire
Qui s'élança du Nil pour mourir à la Loire;
Ceux qui furent si grands, qu'aux jours de leur revers
Un long crêpe de deuil assombrit l'univers.

O Florence, noble reine !
Qu'à nos exilés chéris
Ta lumière soit sereine,
Tes jardins toujours fleuris !
Que la brise de ton fleuve
Porte à quelque illustre veuve
Des baumes purs et touchans ;
Que l'harmonieuse ville
Lui fasse la nuit tranquille
Avec de célestes chants !

O Florence maternelle
Qui t'attendris à ces noms,
Abrite bien sous ton aile
Ceux dont nous nous souvenons ;
Aux exilés sois bien douce,
Sème les tapis de mousse

Et les myrtes odorans;
La nuit, sous de sombres voiles,
Mets ta couronne d'étoiles
Sur ceux qui furent si grands.

Qu'elles soient toutes unies,
Florence, dans ces beaux lieux,
Ces joyeuses harmonies
Qui rendent l'homme oublieux!
Que toute brise qui passe
Leur porte, à travers l'espace,
Les airs qui calment les maux;
Qu'elle roule son haleine
Sous les arbres de la plaine,
Et chante dans leurs rameaux!

Gracieuse enchanteresse,
Ville odorante, au ciel pur,
Toi qu'un beau fleuve caresse
Avec des lèvres d'azur;
De tous ceux que l'on exile
Enchante le noble asile
Par tes fleurs et tes chansons;
Qu'ils retrouvent à Florence
Un sourire d'espérance
Pour nous Français qui passons.

Après avoir lu ces vers à la noble exilée, je la priai de vouloir bien m'indiquer elle-même le sujet, le titre, le rhythme d'une autre pièce que je m'empresserais de composer sur-le-champ. « Je veux bien, me dit-elle, avec sa grâce de reine; voici votre sujet: je porte deux noms dont je suis fière, je suis la sœur de Napoléon, et la femme de Murat; le titre de votre pièce doit être : *Bonaparte et Murat.* »

Alors, j'écrivis l'ode suivante:

BONAPARTE ET MURAT.

Bonaparte! ce nom, quand la main le crayonne
Sur le grossier vélin, comme un astre rayonne.
Jamais nom de mortel n'eut des destins si beaux.
Si la France perdait l'éclat qui la décore,
Ce nom étincelant l'embraserait encore,
Comme un soleil sur des tombeaux.

Ce nom! le grenadier dans les sables numides
L'incrustait en veillant auprès des Pyramides.
L'Anglais le dessina sur le roc de l'exil;
Et lorsque le burin manquait aux sentinelles,
Elles le ciselaient en lettres éternelles
Avec la pointe du fusil.

Le sauvage le dit d'une voix ingénue,
Sur l'île où toute langue est encore inconnue,
Où l'océan du sud murmure de doux sons.
Les peuples endormis sous les ombres du pôle
Ont buriné ce nom sur l'immense coupole
Arrondie avec des glaçons.

Allez à Tombouctou, la ville fabuleuse,
Où le Niger étend son onde nébuleuse;
Prononcez de grands noms, des noms grecs et romains :
Aucun ne touchera le stupide sauvage;
Demandez Bonaparte à l'écho du rivage :
Le rivage battra des mains.

Les Africains errans avec un culte étrange
Sur les pics décharnés du fleuve de l'Orange,
Chez eux le nom français n'est point encor venu.
Ils n'ont jamais prié le Créateur suprême;
Ils ignorent le monde, ils ignorent Dieu même :
Bonaparte leur est connu.

Un voyageur, cherchant de l'or pur en filières,
A vu sur le sommet des vastes Cordilières
Ce nom universel, qui fascina ses yeux.
Bonaparte brillait sur le plus haut du site,
Comme s'il eût laissé sa carte de visite
A la porte qui mène aux cieux.

Partout il est connu : cherchez bien sur la carte
Un seul peuple oublieux du nom de Bonaparte.
Notre globe le sait de l'un à l'autre bout.
Les peuples périront, ainsi que leurs histoires,
Les temples, les cités, le bronze des victoires;
Ce nom seul restera debout.

Il en est encore un qui luira sur la France,
Et qui nous sera cher, ah! j'en ai l'espérance,
Tant qu'un feu militaire animera nos fronts,
Tant que la gloire sainte aura pour nous des charmes,
Tant qu'une main française élèvera des armes
Pour nous venger de nos affronts.

Murat! ah! tout est dit! il suffit qu'on le nomme!
C'est la gloire incarnée et la valeur faite homme.
Qu'on lui trouve un rival dans les âges anciens!
Dans les rangs hérissés de flèches et de piques!
Récitez les exploits des poèmes épiques :
Ils pâlissent devant les siens.

Quand le canon sonnait l'heure de la bataille,
Il montait à cheval, grand de toute sa taille;
Le premier réveillé dans le camp endormi,
Et courant, radieux, hors la ligne des tentes,
Avec son beau dolman et ses plumes flottantes,
Il se montrait à l'ennemi.

Roi des camps! un cheval alors était son trône;
Sa large épée un sceptre, un casque sa couronne;
Les boulets du combat étaient ses courtisans.

La mort eut pour lui seul des regards de clémence,
Il livra sans blessure une bataille immense,
Une bataille de quinze ans.

Ce n'était qu'un enfant aux belles tresses blondes,
Un enfant calme et doux, lorsqu'il passa les ondes,
Pour montrer à l'Égypte un visage riant.
Eh bien! du premier coup d'une épée enfantine,
Il trancha le damas du bey de Palestine,
Et fit chanceler l'Orient.

Tu t'en souviens encore, Aboukir! sur ta plage,
Tu le vis autrefois à l'aurore de l'âge.
Un pacha de Stamboul lui barrait le chemin :
Murat échevelé prit une armée entière;
Il entr'ouvrit les flots, ainsi qu'un cimetière,
Et l'ensevelit de sa main.

Toujours courant, toujours sous les premières tentes,
Toujours pressant un fer de ses mains haletantes,
Un soir il arriva sur un fleuve lointain,
Sous les murs de Moscou, d'épouvante saisie,
Qui sentit ébranler ses minarets d'Asie,
Et ses mille dômes d'étain.

L'armée était bien lasse, et loin de sa patrie;
Moscou se révélait comme une hôtellerie;
Lui seul ne daigna point s'arrêter pour dormir.
Il se précipita sur le Baskir immonde,
Sur la route qui mène aux limites du monde,
Par les sapins de Wladimir......

Bonaparte et Murat! étoiles fraternelles!
Deux grands noms rayonnant de lueurs éternelles,
Baptisés mille fois sous le feu des canons.
Tout Français aujourd'hui qui sent brûler son ame,
Doit incliner son front aux genoux de la femme
Héritière de ces deux noms.

Épouse du héros, digne sœur du grand homme,
De quelque titre saint que ma bouche vous nomme,
Une larme toujours viendra mouiller mes yeux.
Soyez heureuse, vous! Que ce chant vous console,
Car vous brillez encor de la double auréole
Des deux noms qui luisent aux cieux.

La pièce écrite, je la lus à la sœur de Napoléon, à la veuve de Murat, et j'eus le bonheur de voir des larmes tomber sur son noble visage; c'est la seule fois que je me suis estimé heureux de savoir improviser quelques vers. Une pareille journée ne me reviendra plus.

MÉRY.

SALON DE 1835.

DERNIER ARTICLE.

On pense généralement qu'un paysage est ce qu'il y a de plus facile à faire en peinture. Quand une demoiselle de bonne maison ne sait à quoi employer ses matinées, elle fait des paysages que tous ses amis trouvent fort beaux; quand une femme n'a plus de quoi vivre, elle se rappelle l'art qu'elle employait comme un délassement commode, et elle fait des paysages, qui deviennent dans sa main un produit industriel. On conçoit cela jusqu'à un certain point. Le paysage est de tous les genres de peinture le plus éloigné de la réalité, le plus conventionnel; c'est à lui que la raison doit faire le plus de concessions; il a forcément des procédés presque mécaniques qui peuvent s'apprendre sans étudier la nature : aussi combien de gens sont en état de faire un paysage très-passable, et n'ont jamais songé de leur vie à regarder un arbre, à examiner la forme de ses millions de feuilles, à se rendre compte du jet de ses branches, à étudier sa croissance et sa vieillesse. On apprend matériellement à faire tout cela sans l'avoir vu de ses yeux.

Voilà ce qui rend un paysage ordinaire si aisé, mais c'est aussi probablement ce qui rend si rare un bon paysage. Il faut une patience et une intelligence merveilleuses pour saisir la nature dans ses innombrables détails et porter sur la toile ses phénomènes toujours changeans. Et effectivement, consultez le passé : cherchez dans toutes les écoles, allemande, française, espagnole, flamande, italienne, que de peintres habiles

d'histoire, de figures, d'intérieur, de genre! il en est plus de deux cents que l'on cite comme des maîtres, et qui méritent ce beau titre; mais, parmi la quantité de paysagistes qu'il y eut de tout temps, à peine sept ou huit ont-ils pu faire des œuvres assez belles pour passer à la postérité et lui porter leurs noms. Ma tâche de critique ne m'en semble pas moins difficile, car le plus magnifique paysage est si loin de la nature, qu'il ne parvient pas à m'émouvoir. Ajoutons que, malheureusement pour moi, je n'ai pas assez compris la nature pour être sensible à ses beautés peintes. Pauvre habitant des villes, en fait d'arbres je ne connais que ceux du boulevart des Italiens. Quand j'ai vu des plaines immenses, dans la profondeur desquelles mon œil se perdait, quand j'ai vu le soleil enflammer l'horizon et se plonger éblouissant dans les eaux qui m'entouraient, quand je me suis trouvé dans les forêts vierges, à travers lesquelles il fallait s'ouvrir un passage à coups de hache, j'étais trop jeune comme artiste, j'avais l'esprit trop peu préoccupé des beautés de la création pour être frappé de ces splendides spectacles; j'avais trop peu l'instinct de ce qu'il y a de grand et de poétique en eux pour les bien apprécier. Je suis donc mal en état, je l'avoue tout d'abord, de juger des paysages, du point où il faut toujours se mettre pour bien voir un morceau d'art, c'est-à-dire en sympathisant avec lui.

Après ce préliminaire, on ne s'étonnera pas que le plus beau paysage du salon soit à nos yeux celui de M. Corot, grande toile représentant AGAR DANS LE DÉSERT. Là, le sentiment poétique domine toute la composition. La nature a servi de point de départ; mais, ainsi qu'il arrive dans la réalité, elle est l'accessoire et non le principal, elle est l'encadrement d'un fait. Peut-être avons-nous tort, et nous l'aurons certainement aux yeux des paysagistes, mais c'est seulement lorsqu'il est ainsi conçu, qu'un paysage a pour nous de l'intérêt. Celui de M. Corot est, sous ce rapport, d'une grande beauté. Agar et Ismaël sont étendus par terre. La fatigue les écrase. La plaine où ils sont tombés de défaillance, est aride et toute brûlée par l'ardeur du soleil. C'était là que devait tomber le pauvre Ismaël. Le site, le ciel et la terre, sont en harmonie avec les personnages qui nous intéressent; c'est la vérité poétique, l'harmonie de sentiment que nous avons déjà remarquées dans M. Delacroix. L'imagination s'attriste à voir la toile de M. Corot; puis on se console lorsqu'on lève les yeux et qu'on voit poindre l'archange bien loin, bien loin, qui fend l'espace avec rapidité pour porter secours à la pauvre mère qui embrasse son fils mourant. Cet ange vole admirablement, et je n'ex-

cepte pas les œuvres des maîtres quand je dis que jamais forme humaine n'a été mieux suspendue dans les airs. Maintenant, que les critiques instruits viennent dire que l'ombre de l'arbre est trop noire, que les terrains sont maigres, que l'exécution est lourde, peu m'importe. Ce paysage est à mes yeux le plus beau, parce que c'est celui qui satisfait le mieux mon esprit, et donne le plus d'aliment à ma pensée. Que le hasard ou la volonté de M. Corot, dont nous ne connaissions encore rien de distingué, l'ait amené à faire ce qu'il a fait, toujours est-il qu'il deviendra un des grands noms de l'école française, s'il persiste dans cette route, où il faut être aussi fort penseur qu'habile peintre.

Sous le rapport de la puissance de conception, le DÉLUGE du fameux peintre anglais, Martin, peut rivaliser avec l'AGAR de M. Corot, quoique dans un autre ordre d'idées. M. Martin est connu depuis long-temps en France par des gravures, dont l'une, LE FESTIN DE BALTHAZAR, est devenue populaire. Nourri de la Bible et des saintes écritures, sans cesse en contemplation devant l'incommensurable puissance de Dieu, il s'efforce de la caractériser. Son invention est toujours immense; il réalise, autant qu'il est donné à l'homme de le faire, l'infini de l'espace; il recule les bornes du possible. Nous avons eu beaucoup de peine à juger de la première peinture qu'il ait envoyée en France. Son DÉLUGE a été constamment, depuis l'ouverture de l'exposition, dans l'ombre ou à faux jour. C'est par ce procédé de mauvais goût que les gens chargés de placer les tableaux ont fait les honneurs du Salon à un homme aussi distingué que M. Martin; c'est là le moyen qu'ils ont employé pour engager les artistes étrangers à venir lutter avec nous. Nous sommes bien loin du salut de la bataille de Fontenoy.

Le peintre anglais cependant ne s'est pas démenti dans LE DÉLUGE; il a fait joindre, avec une audace inouïe de pensée, les torrens qui tombent du ciel à ceux de l'inondation de la terre; l'immense désolation est à son comble; le soleil ne jette plus qu'une clarté sanglante, les ténèbres enveloppent le monde, les rochers se brisent; l'heure de la vengeance du Dieu tout-puissant est venue. Au milieu de la destruction universelle, les hommes apparaissent comme des fourmis dans un champ que soulève la charrue du laboureur! Qu'est-ce qu'un homme quand on cherche par l'imagination à se faire une idée de ce cataclysme où les plus hautes montagnes se perdaient sous les eaux? Hélas! un homme qui souffre à faire éclater sa poitrine de douleur, tient-il plus de place qu'un grain de

sable dans l'univers! Misère! misère, oh! il faut être un grand artiste pour rêver le déluge comme M. Martin! Il faut s'être inspiré de l'imagination des prophètes. Ces beautés cependant ne nous feront pas oublier qu'on leur a trop sacrifié le dessin, l'étude des détails et la peinture; êtres animés, torrens d'eau, rochers, tout est sec et dur, tout est solide et jaspé comme du marbre. On voit trop que M. Martin est graveur avant d'être peintre. Il n'a pas su faire cette alliance de la vérité avec la poésie qui est l'apogée de l'art.—Tous les hommes ne peuvent atteindre à d'aussi hautes perfections. Si M. Martin est trop occupé de l'idée, il en est d'autres qui s'attachent trop scrupuleusement à épier la nature, à l'imiter, et il ne faut pas manquer de force non plus pour oser se prendre corps à corps avec un pareil modèle. M. Dagnan nous semble être, de tous nos peintres de paysage, celui qui s'est voué, avec le plus de persévérance, à ces recherches sévères, mais trop absolues. La VUE D'AVIGNON, faite dans une dimension de hauteur dont il a su tirer bon parti, est d'une belle couleur; les premiers plans sont traités avec une rare solidité. Dans LA PLAGE D'AREN, l'étendue des eaux de la mer est très-habilement rendue; mais son meilleur morceau est une petite forêt placée dans le salon carré, que nous considérons comme le paysage le plus vrai de l'exposition, celui où l'on remarque le plus d'absence de procédé mécanique, le plus de naïveté de faire. M. Dagnan a le mérite de tous ceux qui étudient de près : sa peinture est fortement accentuée, mais elle manque d'élévation. Il est vaincu dans la lutte qu'il tente de soutenir contre un inimitable modèle, il rapetisse son œuvre en scrutant les moindres accidens de la nature; son défaut, défaut capital, est de manquer d'effet; il ne pense pas assez à nous émouvoir par les moyens artificiels que suggère le génie de la peinture, il croit y parvenir par la seule force de la vérité. C'est une erreur : la nature se présente toujours avec une grande puissance d'unité; le but de l'art est d'arriver, malgré la recherche des détails, à rendre l'unité saisissante. Ce progrès reste à faire à M. Dagnan, et il le fera, s'il embrasse désormais son modèle avec plus de largeur. L'exemple de M. Delaberge doit servir à tout le monde: il prouve comme avec un incontestable savoir, on peut descendre jusqu'à l'impuissance complète, lorsqu'on s'obstine à ne voir dans un pré que des brins d'herbe. M. Delaberge, s'il écoute la critique, emploiera mieux ses belles facultés.

La copie matérielle, la copie servile de la nature est impossible. Qui pourra rendre les milliers de feuilles dont un arbre se compose, le cours

fugitif des eaux, le mouvement des nuages, les oscillations de la mer? S'il est possible à la peinture de transmettre sur la toile quelque chose de ces impalpables phénomènes, ce n'est que leur impression qu'elle doit s'attacher à y fixer. Et d'ailleurs, où vous conduirait de l'imiter quand même vous le pourriez faire? Toute sa poésie est dans notre ame; elle n'est belle, comme la femme aimée, que des beautés que nous lui prêtons. Jamais homme méchant n'a perdu des jours à contempler, dans de longues extases, les doigts, les yeux, les cheveux de celle qui partageait sa vie; jamais gros laboureur, sortant au point du jour de sa hutte, ne s'est pris à regarder les vapeurs de la terre s'élever doucement le matin dans l'espace; jamais lourd bûcheron, en entrant dans la forêt, n'a remarqué quelque prestigieux effet de lumière: celui qui peint la nature comme le laboureur et le bûcheron la voient, sans passion, fait des images froides et insignifiantes. Ruysdael, Hobema, Claude Lorrain, ont tous copié la nature avec sévérité, et cependant elle ne se ressemble dans aucun d'eux; ils lui ont imprimé leur cachet particulier; sans pour cela cesser d'être une et absolue, elle se reflète diversement selon l'organisation des trois grands peintres. — Ces idées, tombées aujourd'hui dans le domaine public, tant elles sont justes et anciennes, m'ont toujours fort disposé à accepter les plus grandes hardiesses en peinture : aussi j'aime très-sincèrement les paysages de M. Huet; ils sont peut-être un peu trop inventés, mais c'est dommage, on aimerait à rêver sous les ombrages de la MATINÉE DE PRINTEMPS. On dirait que ces bois soyeux ont été créés par les fées pour y causer, loin de la terre, des dons à répandre sur les beaux enfans qui doivent mourir jeunes. Peu d'artistes entendent mieux que M. Huet un effet poétique. Il a une magie de couleur, un charme d'aspect qui ravissent. Cependant, une fois que la raison se soustrait aux premiers enchantemens, n'a-t-elle pas quelque compte à demander à M. Huet? L'esprit plein du souvenir des grands modèles laissés par les maîtres, accoutumé à les admirer, ne peut-il souhaiter davantage! Les maîtres, eux aussi, sont allés au-delà de la vérité en traduisant la nature; mais ils ne s'écartaient pas de ses lois primitives. Rembrandt est assurément le peintre qui lui a le plus prêté, mais il lui ressemble toujours. Prenez LE SAMARITAIN : jamais la nature n'a donné une page comme celle-là; on voudrait éclairer ainsi une scène qu'on ne le pourrait pas, même par des moyens artificiels. Là tout inspire la compassion; l'homme de génie a répandu partout une couleur jaune et mélancolique qui vous fait entrer la pitié au cœur pour

ce pauvre blessé que l'on porte : les murs, les chevaux, le ciel, l'atmosphère, tout est triste; mais, au milieu de cette création faite par le peintre pour idéaliser sa pensée, la vérité garde ses droits, la chair est bien de la chair, les pierres sont bien des pierres, les habits sont bien des habits; dans la peinture de M. Huet, au contraire, les terrains sont d'une matière qui m'est inconnue, les arbres n'ont jamais poussé. Je répète encore que j'aime le sentiment exquis des paysages de M. Huet; mais j'aime encore mieux la manière de Rembrandt. Les joies qu'elle procure à l'ame ne sont jamais contrariées par les exigences raisonneuses de l'esprit.

M. Cabat, en entrant dans une route nouvelle, s'est fait une belle réputation à l'âge où les autres étudient encore. Nous le considérons comme ayant fait des progrès cette année : nous voulons dire qu'il s'est un peu éloigné de cette manière jaune et noire qu'il avait copiée des vieux flamands, dans ses premiers tableaux. Étrange idée qu'ont eue quelques jeunes paysagistes d'imiter des ouvrages enfumés, et de ne voir pas que si on admire Ruysdael et Hobema au feuillé noir, c'est malgré cela et non à cause de cela! Les beaux maîtres n'ont pas eu ce ton bitumineux; ils voyaient et rendaient la nature telle qu'ils l'avaient sous les yeux; ce n'est pas à leur volonté, mais au temps, qu'il faut s'en prendre de leur couleur actuelle. Faire aujourd'hui des tableaux qui aient deux cents ans, c'est pousser l'ignorance et la servilité jusqu'à l'excès. M. Cabat a exposé une Vue de la Gorge-aux-Loups, dont les lignes ont un fort beau caractère; les plans s'y développent avec hardiesse. La Fête de la Vierge de l'Eau est beaucoup moins noire que tout ce que nous connaissons du même auteur; et en pensant que dans cette peinture il s'est moins éloigné du vrai, on oublie qu'elle ressemble un peu à une jolie broderie. M. Flers et M. J. André sont dans la même ligne que M. Cabat, sans le copier; ils ont peut-être moins de caractère; mais ils ont tous deux, M. Flers particulièrement, plus d'observation exacte. Il y a tant de mérite à produire un beau paysage, que c'est déjà beaucoup de se faire distinguer au milieu de la foule.

M. Jadin est placé en dehors de cette école. M. Jadin est un homme fort et individuel, comme nous les aimons et les honorons. Il poursuit ses recherches avec courage; il veut rendre la nature dans toute sa puissance. L'année passée, il exposa une Mare a la tombée du jour, et l'on se rappelle ce qu'il y avait de large talent dans cette fantastique procession de vaches, dans cet effet d'automne sombre et humide. Maintenant il aborde un tout

autre parti ; c'est le plein soleil du midi, la grande lumière découpant les arbres sur le ciel qu'il a tenté dans l'ANCIEN PORT d'AIGUES-MORTES, là où saint Louis s'embarqua pour la croisade. On sent parfaitement la pensée de l'auteur dans sa nouvelle page. L'atmosphère est lourde et brûlante; mais il a été trop loin, et pour rendre l'excessive chaleur, il a fait dur. A force de vouloir produire un vigoureux effet, il est tombé dans la décoration : ses feuilles d'arbres sont des feuilles de choux. Pour M. Jadin, c'est un tableau manqué. Toutefois on ne voit nulle trace de découragement sur la figure de ses amis ; ils le savent en état de prendre une belle revanche. C'est l'avantage d'un beau joueur, toujours franc et noble, de ne recevoir aucune atteinte fâcheuse d'une partie perdue. Il faut dire d'ailleurs que les figures du tableau de M. Jadin sont admirablement belles et tout-à-fait d'un style de maître. Outre cela, nous avons vu de lui deux superbes aquarelles de nature morte, dans lesquelles on trouve beaucoup d'étude, de vérité et de modelé. Il excelle dans cette peinture, que les Flamands aimaient et que nous avons abandonnée. Quelques pages plus importantes en ce genre lui assureraient un succès populaire. M. Bodimer se distingue aussi par des figures d'un grand style. Son tableau des BORDS DU TIBRE, quoique d'une couleur un peu terne et plombée, est une belle chose; il y a du calme dans l'air, la nature se repose.

M. Brascassat l'emporte, cette année, sur ses nombreux et redoutables antagonistes. Pour notre compte, nous aurions demandé à son paysage un caractère plus élevé et une touche moins brillante, ce qui ne l'empêche pas d'être regardé, sans conteste, comme la perle du genre, au Salon. Il a peint la nature sans exagération ni mesquinerie. Le taureau qui se frotte les cornes contre un arbre est superbe; il respire, il remue. On dit que M. Brascassat est un enfant du paysage historique, de ce paysage à grands temples, dont le Michalon du Luxembourg est un des meilleurs types; on dit qu'il a été élevé dans les langes du prix de Rome : espérons qu'il ne tournera pas la tête en arrière. Sa toile est si belle qu'un paysagiste de notre connaissance n'en parle jamais qu'avec de grands cris d'extase. Ce fait, réellement extraordinaire, d'un peintre qui loue le tableau d'un rival fera mieux comprendre le mérite de M. Brascassat que toutes nos approbations techniques qui doivent, hélas! bien fatiguer le lecteur, s'il éprouve à les lire autant d'impatience que nous en avons de ne pouvoir nous y soustraire.

M. Marilhat revient encore de plus loin que M. Brascassat, élève,

comme lui, de l'école de Rome; il expose un SOUVENIR DE LA CAMPAGNE DE ROSETTE (BASSE-ÉGYPTE), très-lumineux et très-harmonieux. La végétation vigoureuse et surabondante des pays chauds y est bien sentie, et l'on ne peut guère lui reprocher que de manquer de relief sur les premiers plans. Ce grand tableau a été acheté par M. Étienne Arago, homme jeune, aux bonnes et ardentes passions, qui consacre ses épargnes à encourager les artistes contemporains, en achetant leurs tableaux, et qui se forme ainsi une galerie moderne, déjà pleine d'intérêt.

La tâche que nous avons à remplir aujourd'hui serait fort douce, si elle pouvait être moins monotone. Les peintres de marine, de paysage et d'intérieur, sont tous en tel progrès, qu'il n'y a que des complimens à distribuer. M. Lepoitevin lui-même, qui avait eu jusqu'ici une peinture si conventionnelle, qui avait emprunté à deux hommes de mérite, MM. Camille Roqueplan et Eugène Isabey, une impertinence de brosse vraiment calamiteuse, a mis de côté les procédés d'atelier, et s'est attaché à la nature. Bien lui en a pris; sa RENTRÉE DES PÊCHEURS, quoique toujours trop jaune, attire par un bon sentiment de vérité. — Cet accent de nature qui nous semble en marine préférable à toute autre qualité, les deux grandes toiles de M. Morel-Fatio la possèdent. Je me plaignais, dans un article précédent, du défaut d'ensemble remarqué dans presque toutes les œuvres de nos contemporains, et je l'expliquais, je crois, d'une manière assez plausible, en disant qu'ils se mettent trop vite au travail, et n'attendent pas que leur main soit assez habile pour rendre leur pensée. Il n'est personne à qui de tels reproches s'appliquent mieux qu'à M. Morel-Fatio. Il y a dans ses deux marines un instinct très-rare de la vérité; c'est la mer comme elle est dans la nature, la mer aux longues vagues roulantes, et non cette eau de savon fouettée prise par nos peintres de marine dans un si étrange parti, qu'on dirait qu'ils ne l'ont jamais vue. Par malheur, l'exécution est mauvaise; l'ignorance des moyens matériels de l'art a tout gâté. Les idées étaient bonnes; mais comme on les a exprimées dans une langue que l'on parlait mal encore, personne n'a compris. Cela devait être. Le public, juge, a eu raison de ne pas faire attention aux marines de M. Morel-Fatio; nous, critique, nous avons raison aussi de noter des qualités qui promettent un peintre énergique et vrai, s'il lui est donné d'acquérir de la couleur. Ce n'est pas l'expérience qui manque à M. Joyant; il y a dans sa VUE DE VENISE une adresse de touche et une science de perspective extrêmement rares. Vouant son incontestable habileté au genre

illustré par Canaletti, M. Joyant a eu grand tort d'aller prendre, comme lui, pour modèles, les rues et les palais de Venise. Il était presque impossible qu'il ne tombât pas, en dépit même de sa volonté, dans le pastiche; c'est ce qui est arrivé. Il ne lui manque que l'extrême délicatesse et l'atmosphère transparente du maître. Les vues de M. Joyant nous conduisent sans transition aux intérieurs de M. Dauzats. Nous avons beau ne pas aimer toute cette architecture sur toile, il faut mettre nos antipathies de côté pour louer ce qui a du mérite. Les ouvrages de M. Dauzats ajoutent à sa réputation d'année en année. Sans être arrivé encore à une grande élévation de style comme M. Granet, son talent se forme, on le voit, ainsi que se forma celui de M. Granet, par des études constantes. L'Intérieur de la Cathédrale de Bruges a beaucoup de relief, et les hommes spéciaux admirent une très-habile dégradation de ton dans les murs blanchis. Pour nous, nous aimerions que la belle basilique aux tombeaux de marbre eût un aspect plus calme, plus sévère, plus solennel. M. Dauzats obtiendra sans doute cet effet en visant davantage à l'harmonie, comme M. Perrot, qui a fait une chose extrêmement intéressante du Campo santo de Pise.

Un reproche que l'on peut faire à tous les peintres d'intérieur, reproche auquel n'échappent ni M. Dauzats, ni M. Perrot, et que nous sommes obligé d'adresser aussi à M. Aurèle Robert, c'est l'extrême incorrection de leurs figures; ils sacrifient maladroitement cette partie de leurs tableaux; on dirait qu'ils ne la regardent que comme un accessoire; ils oublient que M. Granet ne serait pas monté au premier rang de l'école française, s'il ne s'était toujours attaché à leur donner du mouvement et de l'expression. Les figures du Baptistère de l'église Saint-Marc, à Venise, qui occupent cependant une grande place, sont maigres d'ajustement et gauches; les chairs ressemblent à de la pierre coloriée. Après cela, il faut dire qu'il y a beaucoup de finesse de ton dans le tableau de M. Aurèle Robert, une couleur chaude et harmonieuse surtout, digne du grand nom qu'il porte.

M. Renoux est encore un peintre d'intérieur dont l'adresse et la conscience d'exécution ne doivent pas être oubliées. On ne sait pourquoi il a intitulé son meilleur ouvrage de cette année le Chat murr; car le chat est ce qu'il y a de plus faible dans le tableau, et le tableau n'a rien qui sente l'imagination brûlante et déréglée du conte d'Hoffman.

Nous regrettons d'avoir à demander à un aussi grand nombre d'artistes

du caractère et de la couleur locale; l'esprit et la propriété du sujet ne dominent pas dans leurs œuvres, ils le prennent de trop bas, ils ne pensent pas assez. M. Arsène, avec son intelligence délicate, devait échapper à un pareil défaut. Sa petite ÉGLISE D'HIÈRES, en Provence, est très-finement sentie; on y retrouve heureusement l'auteur qui avait exposé, il y a quelques années, de grands dessins pleins d'imagination et de pureté sur les poésies de Lamartine et de Chateaubriand.

Pour passer des galeries à la salle de sculpture, il faut traverser le corridor où sont reléguées les gravures. La première qui se présente est celle de M. Richomme, HENRI IV AVEC SES ENFANS, d'après M. Ingres. Quoi qu'on en ait écrit, il nous est impossible de la trouver bonne. Nous sommes fâché de le dire, puisque M. Richomme jouit d'une belle réputation, mais sa planche nous paraît tout-à-fait inférieure. Son burin manque de largeur, il fait tout par le même procédé : étoffes, chairs, parquet, sont de la même nuance. L'aspect général a quelque chose de plat et de sale que nous n'aimons pas. Nous nous rendons bien compte des immenses difficultés que doit surmonter un graveur pour arriver à une certaine perfection. Faire souple, vivant et coloré avec le moyen exigu qu'il a à sa disposition, du noir plus ou moins modifié sur du blanc, on ne pourrait croire la chose possible si l'on ne connaissait les chefs-d'œuvre d'Édelink, d'Audran et de vingt autres; mais enfin, puisque cela se peut, il faut bien l'avouer, ceux qui n'atteignent pas là, n'ont pas le génie de leur art. M. Prévost, dans le SANCHO d'après Decamps, a été bien mieux inspiré que M. Richomme; il a fait un mélange de taille-douce, d'eau-forte, d'aqua-tintà du plus excellent effet pour rendre la couleur chaude du maître qu'il traduisait. La planche de SANCHO, jointe à celle de CROMWELL et de CHARLES I[er], d'après Al. Johannot, mettent son auteur au rang des hommes dont il faut désormais regarder les ouvrages avec attention. M. Martinet ne s'est point engagé dans la route d'innovation où M. Prévost a suivi Henriquel Dupont; en digne élève de l'Académie il s'en est tenu à la vieille manière, pour le moins aussi bonne que la nouvelle; il fait de la taille-douce classique, sans alliage, comme les maîtres de l'art, et il réussit mieux que ne le font pour l'ordinaire les brevetés du prix de Rome. Son PORTRAIT DE REMBRANDT est une fort belle planche qui manque peut-être de variété dans la manière de faire, mais il y a de la vie, de l'effet et du sentiment de couleur.—Malgré la finesse que l'on ne peut lui refuser, nous n'aimons pas LA LÉDA gravée sur acier par M. Leroux; elle est ronde et froidement

exécutée. Ce défaut tient peut-être au modèle choisi par M. Leroux. Qu'il soit de Léonard de Vinci ou d'un autre, c'est toujours une figure sans grâce et insignifiante.

L'Enlèvement de Rébecca, d'après M. Cogniet, par M. Girard, est une estampe propre, élégante, d'un aspect agréable. Elle se vendrait sans doute beaucoup aux bourgeoises qui lisent des romans; mais elle manque de beauté artistique. M. Girard porte la peine du mauvais choix de la société d'encouragement qui lui a commandé sa planche. Tous les tableaux ne sont pas en état de supporter les honneurs de la sévère et noble gravure en taille-douce; elle exige surtout une grande pureté de lignes, et la composition de M. Cogniet, malgré ce qu'elle a de charme, n'est pas d'un assez haut style pour mériter la gloire du burin. La société d'encouragement des beaux-arts apprendra cette fois, aux dépens de M. Girard, que ce n'est pas impunément que l'on méprise la *convenance*.

Avec les belles eaux-fortes de M. Huet, les bois de M. Porret, inépuisable fournisseur de la presse pittoresque, et quelques vignettes de M. Pollet, voilà tout ce que nous avons remarqué en fait de gravures. Venons aux sculpteurs. Il est, je ne sais trop pourquoi, passé en usage de ne parler de leurs œuvres qu'en dernier lieu, au moment où l'attention s'épuise; mais ils se montrent tous si faibles à l'exposition, que nous éprouvons moins de regret d'avoir peu de place à leur consacrer.

On range ordinairement la gravure en creux sous le même titre que la gravure en taille-douce; comme nous n'avons pas de raison pour suivre cette mauvaise habitude, qui confond deux arts entièrement différens, nous avons attendu jusqu'ici pour dire que les médailles contemporaines sont toujours très-mauvaises, parce qu'elles sont toujours très-négligées du public et du gouvernement. Cependant on doit féliciter M. Hewits de ses pierres gravées. Lorsque nous nous rappelons les merveilles de ce genre qu'ont laissées les anciens et même les Italiens du dernier siècle, nous regrettons que le dessin de M. Hewits soit aussi lourd; mais nous lui tenons compte de la difficulté vaincue et du bon courage qu'il faut pour cultiver un art abandonné. Après cela on ne peut mentionner qu'un petit médaillon, gracieux et naïf, par M. Bovy; et une médaille par M. Barre père, d'une jolie invention et d'un ajustement très-heureux. M. Barre fils a exposé un buste de M. Berryer, le plus admirable orateur de notre siècle; ce buste serait une fort belle chose s'il avait autant de style que de finesse de modèle. Les trois statuettes de M. Barre ont aussi beaucoup

de grâce et d'ensemble. Il était, je crois, très-difficile de tirer plus adroitement parti du costume moderne.

C'est une bonne idée de vouloir sortir la sculpture des types froids et compassés, dont l'empire, avec son détestable goût, a chargé tous les monumens de la France. Il était utile de secouer ces règles de convention, adoptées par des impuissans pour s'éviter la peine d'inventer; mais on va trop loin, on finit par faire trivial. Ce qui est bon en aquarelle est mauvais en marbre; rien de plus louable que de se soustraire à l'héroïsme faux de l'Académie; mais en revenant à la vérité il ne fallait pas la priver de cette grandeur d'expression que l'on appelle du style. La sculpture est peut-être encore plus difficile que la peinture. Privée de coloris, elle prend toute sa valeur dans la beauté de la forme. Une statue est seule, isolée, sans accessoires, toujours en plein soleil, éclairée de droite et de gauche, elle concentre sur elle-même la pensée qui, sur la toile, s'étend par la multiplicité des personnages et des effets de la lumière. La sculpture ne peut donc se passer d'une certaine élévation de caractère; elle doit être prise de haut, sinon elle devient pauvre et mesquine. Nous appliquons plus particulièrement ces réflexions à MM. Klagmann et Gechter. M. Klagmann a fait JOB, Job, l'homme de Dieu, l'homme riche et tout-puissant, dont le Seigneur voulut se retirer un jour pour qu'il luttât de ses seules et propres forces avec le démon. C'est un esprit solide, dont le haut courage se manifeste dans ces paroles sublimes : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y retournerai nu : le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son nom soit béni! » Il y a certainement dans cet homme une force native qui devait se déceler au milieu de la plus profonde misère. M. Klagmann ne nous semble pas l'avoir compris; il a fait un vieillard, maigre, exténué, sans noblesse; une très-belle étude de vieux mendiant qui grelotte de froid, et non pas Job, Job s'écriant avec fermeté sur son lit de fumier : « Que le nom du Seigneur soit béni! » Dans le bas-relief DES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU DE JÉSUS, il n'a pas élevé davantage sa pensée. C'est de l'art terre-à-terre; les trois figures sont communes, elles ne font naître dans l'esprit du spectateur aucune idée sacrée, elles ne rappellent nullement la simplicité religieuse de la grave épître que nous récitions au collége. « En ce temps, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, achetèrent des parfums pour embaumer le corps de Jésus. » Il ne suffit pas de copier textuellement la nature, il faut la voir belle. M. Klagmann ne l'a pas encore vue ainsi. La

nature donne, il est vrai, la poitrine qu'il a laissée à Marie, mère de Jacques, mais ces renflemens de chair pressée par une robe sont tellement laids, qu'il ne fallait pas les choisir. Nous avons exactement les mêmes observations à adresser à M. Gechter. Sa MADELEINE, parfaitement groupée, est d'un vilain type. Ces chairs, flasques et pendantes, sont d'une trivialité ignoble: plus le sculpteur a de mérite à les avoir faites vivantes, plus elles répugnent. Il se peut que Madeleine fût flétrie à ce point, mais on ne pouvait la rendre ainsi, sous peine de faillir à l'instinct du grand et du beau, au sentiment poétique, qui ne doivent jamais abandonner un artiste. C'est pour avoir oublié cette première loi de l'art, qui n'est peut-être pas autre chose que le génie; c'est pour l'avoir oubliée que M. Fromanger et M. Molchneht trouvent le public froid et sans émotion devant SAINT DOMINIQUE et SAINT ROCH. Il est presque impossible de critiquer ces deux statues, elles sont irréprochables sous le rapport du métier, et cependant leur aspect ne vous remue ni ne vous inspire; elles n'ont pas le feu sacré qui fait qu'une œuvre d'art est mieux que bien. M. Molchneht a exposé en outre une femme nue, qu'il appelle, de son autorité privée, VÉNUS AU BAIN, comme si une femme, étendue par terre sans avoir une goutte d'eau sur le corps, pouvait ressembler à Vénus au bain. Une des causes de la déplorable infériorité de presque tous nos sculpteurs, c'est d'attacher si peu d'importance à l'esprit de leur sujet, qu'ils se croient en droit de donner le premier nom historique venu à l'académie qu'ils établissent pour occuper leur temps. Un tort ajouté par M. Molchneht à celui-là, est d'avoir coulé en bronze une femme déjà lisse comme de l'ivoire. Le sculpteur, il nous semble, devrait modifier son travail selon la matière qu'il emploie; il y a dans le marbre une transparence, un jeu de lumière, qui dissimulent beaucoup de dureté dans le modelé; le bronze, au contraire, tout le monde a pu le remarquer, fournit des ombres noires et accusées, qui l'appauvrissent toujours. Il est donc important de calculer ces chances, et de faire le plâtre que l'on destine au bronze plus large et plus souple encore que celui destiné au marbre. M. Molchneht, en méprisant cette loi essentielle, a réduit son œuvre à une insigne misère.

Nous avons trop souvent à signaler combien les artistes raisonnent peu leur art : M. Chaponnière et M. Duseigneur viennent encore tomber sous ce reproche. Le premier est pourtant un homme d'un sentiment très-fin; le second s'était grandement distingué, l'année dernière, par un groupe

colossal, où il y avait du talent et de la volonté. Celui-ci a voulu représenter SAINT AUGUSTIN au moment où, sentant la foi lui arriver, il se prosterne pour remercier Dieu. Ses jambes plient comme s'il allait tomber à genoux, mais il était matériellement impossible de faire sentir le mouvement continu de cette action; aussi est-elle de l'effet le plus désagréable. La pose du saint Augustin fournit des quolibets toujours faciles à inventer, mais auxquels nous nous refuserons toujours. parce qu'il nous semble odieux de tourner en ridicule la pensée d'un homme qui travaille sérieusement.— L'artiste a manqué de jugement; il a demandé à son art plus qu'il ne lui est accordé de produire. Il ignore les bornes de sa puissance, il ne sait pas se rendre compte du possible et de l'impossible. — M. Chaponnière a été moins malheureux, il a fait une figure charmante : son DAVID a la grâce qui distingue tous ses ouvrages; un pied sur la tête de Goliath, il s'appuie sur l'épée géante et rend grâce à Dieu de sa victoire. Mais, nous devons le dire, plus l'artiste a eu de délicatesse, plus il a fait preuve d'inintelligence de son sujet. David, enfant grêle et timide! Écoutez ce qu'est celui de l'Écriture, et voyez si un homme d'une grande organisation pouvait le concevoir ainsi. « C'est un jeune homme très-fort, propre à la guerre, sage dans ses paroles, d'une mine avantageuse, et le Seigneur est avec lui. » Voilà quel enfant est David. Poursuivez. Il arrive au camp. Il s'informe. « Éliab, son frère aîné, le rencontra et lui dit : Pourquoi êtes-vous venu et pourquoi avez-vous abandonné dans le désert le peu de brebis que nous possédons? Je sais quel est votre orgueil et la malignité de votre cœur. Vous n'êtes venu ici que pour voir le combat. David lui répondit : Qu'ai-je fait? n'est-il pas permis de parler? Et s'étant détourné de lui, il s'en alla vers un autre. » Vous semble-t-il bien timide, ce jeune David, ce dernier de la famille qui répond ainsi à son frère aîné, au premier de la famille! Maintenant jugez comme il était faible. On l'amène devant Saül. « Que personne ne s'épouvante de ce Philistin : votre serviteur est prêt à l'aller combattre. Saül lui dit : Vous ne sauriez résister à ce Philistin, ni combattre contre lui, parce que vous êtes encore tout jeune. David répondit à Saül : Lorsque votre serviteur conduisait le troupeau de son père, il venait quelquefois un lion ou un ours qui emportait un bélier du milieu du troupeau, et alors je courais après eux, je les battais et je leur arrachais le bélier d'entre les dents, et lorsqu'ils se jetaient sur moi, je les prenais à la gorge et je les étranglais. » Vous le voyez : M. Chaponnière a fait une charmante statue,

bien qu'elle ait le défaut d'être nue, et par conséquent de se rattacher encore aux vieilles conventions; mais il a manqué de portée d'esprit, il n'a pas fait David. Le maître qui a peint celui de la première salle du musée Charles X, l'a conçu bien plus vigoureusement. Le sien est un beau et fort jeune homme, enveloppé d'une peau de lion, qui porte sans peine la tête de Goliath et la regarde sans frémir.

Comme M. Chaponnière, M. Feuchère est un homme aux idées élégantes, à l'imagination gracieuse; son ame, plus douce que forte, est ouverte à toute impression suave ou mélancolique. Aucun sujet ne convenait mieux à son talent que JEANNE D'ARC, la femme martyre. Enveloppée dans la robe de mort, attachée sur le bûcher, les mains liées, la tête saintement élevée vers le ciel, la figure de M. Feuchère respire la douleur et la résignation. Le sacrifice est consommé, l'ame de ce corps n'appartient plus qu'à Dieu. Belle idée bien exprimée, à la conservation de laquelle le gouvernement fera justice de consacrer un marbre. M. Feuchère n'a pas mis moins d'intention à composer son BENVENUTO CELLINI. Il est évident qu'il a voulu caractériser le terrible ciseleur florentin par la pose arrogante qu'il lui a donnée; seulement ce qu'il y a de faiblesse naturelle dans son organisation ne lui a pas laissé réaliser sa pensée d'une manière complète. Avec quelque effort de réflexion, on peut à la rigueur deviner l'emportement de son orfèvre à la tension musculaire des jambes, mais la tête et la poitrine sont calmes; il n'a pas sur le visage l'âpreté et la violence du vrai Benvenuto. L'accord de toutes les parties d'une figure est un point indispensable de perfection, les sculpteurs n'y songent pas toujours : ils copient dans chaque modèle les morceaux qu'ils trouvent beaux, et ne s'inquiètent pas assez constamment de les mettre ensemble. Si M. Jouffroy avait réfléchi davantage à cela, il n'aurait pas expédié de Rome son PATRE NAPOLITAIN, qui semble être un mythe où il a voulu représenter les trois âges : adolescent par la tête, viril par le corps, vieillard par les jambes. Toute l'habileté manuelle imaginable ne peut faire passer sur de pareils vices de conception.

M. Barye n'a, par le fait, encore rien produit cette année. Regrettons tous une aussi douloureuse inaction, un aussi mortel découragement. Barye est le seul homme de génie que possède la statuaire moderne. Il se consume à esquisser de petits ours spirituels ou des figurines de surtout, et il aura traversé le siècle sans lui donner son dernier mot. La faute en est à l'administration, qui a pour devoir d'aller convier au travail les élus de

Dieu. Personne n'accusera la dédaigneuse fierté du grand artiste, qui aime mieux mourir que de s'abaisser. Tous les hommes de génie ne peuvent se résoudre à faire antichambre. Quoi qu'il en soit, M. Barye s'est contenté de montrer le bronze de l'admirable tigre dont nous avons vu le plâtre il y a quatre ans. La réunion des plus éminentes qualités de l'art, vie, beauté, grandeur de style, en font toujours le chef-d'œuvre de notre sculpture. Nous regardons comme une heureuse idée d'avoir diversement nuancé la *patine* : cela réchauffe le bronze et lui donne de la couleur.

M. Étex a envoyé les marbres de trois plâtres connus depuis longtemps; nous le regretterions s'ils pouvaient lui faire un tort réel, car les deux petits bas-reliefs sont indignes de lui. C'est de la sculpture copiée sur la peinture de M. Ingres, plate et froide. Dans la FRANÇOISE DE RIMINI, le dos de Paolo est incompréhensible : cet homme est une masse informe comme l'enfant qui souffle son petit vaisseau dans les MÉDICIS. Fort heureusement pour l'avenir de M. Étex, les deux ouvrages dont nous parlons furent commencés et finis bien avant le CAÏN. Nous garderons un silence plus absolu encore sur la LÉDA, qui n'est pas seulement une mauvaise statue, mais une grossière invention. Autant que nous nous rappelons, Léda est la première figure faite par M. Étex; il n'avait pas encore subi l'injustice du grand prix lorsqu'il en fit la terre, il était tout imprégné de l'école académique. Maintenant il conçoit son art plus noblement. Après l'admirable pensée du Caïn sont venus les patriotiques conceptions de l'Arc de Triomphe. On n'aura plus à lui reprocher de tailler en marbre de pareilles obscénités; il abandonne à jamais les sales et dégoûtantes amours des dieux de l'Olympe, et ainsi son exposition de cette année ne peut lui nuire. Toutes ces choses sont les premières études de l'apprenti, que l'on a eu tort de montrer; mais l'auteur d'un des plus beaux groupes modernes reste complet, et les bas-reliefs de l'Arc de Triomphe prouvent qu'il n'a pas perdu une ligne de terrain. M. Étex d'ailleurs a déjà commencé à prendre sa revanche dans un buste, en marbre, de petit garçon, qui a toute la grâce et la sérénité de l'enfance.

Il y a autant de bustes à la salle de sculpture que de portraits dans les galeries, et ils sont plus mauvais et plus ridicules encore. Du milieu de ces médiocrités sortons ceux de Mlle Horace Vernet et de M. Boguet, par M. Dantan aîné. La tête de mademoiselle Vernet est remplie de calme et de pureté. Cette charmante sculpture honore autant le talent du statuaire qu'elle donne une haute idée du modèle. Il a rendu, avec le sentiment élevé d'un

véritable artiste, une de ces natures de jeune fille douces et recueillies, comme on voudrait en rencontrer souvent. Le buste de M. Boguet est aussi une chose remarquable. La chair a de la souplesse, les yeux sont expressifs; on comprend bien la physionomie du vieillard. La vie est là. Comment se fait-il qu'avec un pareil accent de vérité, M. Dantan, sitôt qu'il fait de la grande sculpture, ne devienne plus qu'un habile praticien? Nous croyons pouvoir l'expliquer en disant qu'il copie la nature lorsqu'il fait un buste, et qu'il retombe dans le poncis lorsqu'il exécute un grand marbre : l'homme disparaît, il ne reste plus que l'élève de l'académie exerçant un métier. Son JEUNE CHASSEUR ne dénote nulle part trace de modelé, ni d'inspiration; tout le monde peut apprendre à faire de cette besogne. L'IVRESSE DE SILÈNE est plus insignifiante encore. Sans compter que ce bas-relief est pris dans l'antique, tout est rond, égal de touche et bas d'invention. L'art est étranger à de pareils produits, c'est de la décoration de salon *rococo*. M. Dantan aîné méritera la réputation à laquelle ses bustes le rendent digne d'aspirer, en oubliant ce qu'il a appris à l'école pour n'étudier que la verité. Quant à son frère, à quoi donc lui a servi d'être en état d'hostilité perpétuelle vis-à-vis de l'espèce humaine? Qu'a de commun avec la nature sa grande statue en plâtre, et que dire de la pensée d'un artiste qui habille Boieldieu en chemise ouverte, en robe de chambre et en pantoufles, pour le couler en bronze sur une place publique? Il n'y a pas lieu d'examiner une pareille conception. M. Dantan jeune s'est fait, avec ses *charges*, un nom presque européen. Ce qui était au commencement une plaisanterie que nous avons louée des premiers, est devenu l'affaire de sa vie. L'homme exerçant l'art le plus noble de tous les arts, s'est transformé en bouffon; il a exposé ses œuvres derrière les vitres de Susse, et il s'est chargé, en concurrence avec le poussa Japonais, de faire rire les passans. C'est aujourd'hui le métier de M. Dantan jeune : il fait des charges, et quand il a chargé toutes les illustrations de France, il passe les mers afin d'aller en faire d'autres et de renouveler sa pacotille. N'est-ce pas se créer une étrange spécialité pour un statuaire? M. Dantan jeune, avec le mérite qu'on ne peut lui refuser, n'a pas compris que ces jeux ne pouvaient et ne devaient avoir qu'un temps. Des études de caractère, forcées comme le petit buste de Paganini, on les concevrait; cette tête creusée, osseuse, marquée des stigmates d'épuisement que le génie imprime quelquefois sur les hommes qu'il dévore, est intéressante à voir. Il y a là une idée. Nous reconnaissons à l'artiste le droit, comme étude, de sur-

passer la nature en lui prêtant une forme exagérée, qui est à la beauté vraie ce que la poésie est à l'existence de tous les jours, ce que l'amour est à la vie commune; mais la canne de Balzac, que signifie-t-elle! Est-ce faire preuve d'une belle intelligence, d'employer son talent à ces moqueries inutiles? Pourquoi donc augmenter le goût du laid que les chinoiseries répandent déjà trop parmi nous en livrant au public de hideuses parades? Vous vous croyez donc un industriel sans portée? Vous supposez donc que l'œuvre de l'artiste n'a aucune action sur le peuple qui s'assemble pour l'entendre et le juger? Où voulez-vous aller? Quel est votre but, par exemple, en ridiculisant l'exaltation qui possède le fougueux Listz au piano? L'exaltation vous paraît donc une chose bien méprisable? Vous pensez donc que le frottement du monde ne nous a pas encore tous suffisamment effacés? Vous ne nous trouvez donc pas encore assez décolorés, assez insensibles, assez appauvris de tous mouvemens passionnés? Mais c'est une mauvaise action qu'une charge contre l'exaltation de Listz, et nous blâmons le jeune et grand musicien d'avoir permis qu'on la fît.—Les artistes sont bien coupables en vérité de ne pas croire à leur influence sur nous, et d'oublier qu'un sentiment moral doit présider à toute œuvre d'art moderne. Nous avons trop de dispositions au relâchement; loin de nous avilir, il faudrait nous soutenir et nous relever.

J'ai commencé ma revue du Salon en exprimant ces idées, je la termine en y revenant, parce que je les crois bonnes.

Maintenant il me reste à parler des Pêcheurs de l'Adriatique et des ouvrages refusés.

Léopold Robert n'est plus! à trente-huit ans, il a eu assez de la vie; au moment où il obtenait un nouveau triomphe, il s'est tué! L'admiration qu'inspiraient déjà les Pêcheurs, l'éclat de son nom, le respect qui s'attachait à son génie, l'empressement des étrangers à demander, au milieu des chefs-d'œuvre de l'Italie, l'honneur de saluer le peintre français, rien n'a pu le retenir... Il s'est tué! Cela est triste et décourageant. Son dernier ouvrage est un chant de mort, laissé par le grand artiste sur la terre qu'il jugeait mauvaise...

On a fait un crime social à Robert de s'être tué; on a été puiser des motifs dans tous les ordres d'idées religieuses et morales pour condamner sa mort. Est-ce à nous de répondre? Robert ne se trouvait pas bien, et il est parti; il n'avait pas demandé à venir, et il s'en est allé: il a usé de son droit. Tant qu'on existe, on se doit à la société; elle vous

protége, il est juste de la servir de tous vos moyens; mais quand il vous plaît de vous retirer d'elle, personne n'a de compte à vous demander. Il n'y a d'association raisonnable que les associations volontaires; autrement c'est l'esclavage. Il est permis de quitter le bord, au milieu même de la tempête, quand on ne se croit plus utile à la manœuvre.—Je reconnais à la société le droit de me frapper si j'enfreins ses lois; elle ne peut raisonnablement me refuser celui de me frapper moi-même. Lorsqu'on répète que Dieu ne veut pas, on fait des phrases plus brillantes que sensées, on nie l'usage du libre arbitre, que d'un autre côté on prétend tenir de lui. Pourquoi veut-on que nous restions malheureux si nous pensons pouvoir cesser de l'être en abandonnant la partie? Vous dites que c'est un mauvais exemple. D'abord je ne pense pas qu'on se tue par imitation; tout au plus la mort de votre voisin vous montre-t-elle une porte de sortie que vous ignoriez; mais, quand il serait vrai, quelle différence y a-t-il entre mourir d'un coup dirigé par notre main ou d'un coup dirigé par le hasard? En vérité, je ne sais, et pourtant la destinée a voulu que je naquisse avec un grand amour du bien et une horreur profonde de ce qui est lâche et immoral. — Quand il faut renoncer à ses rêves, quand on a perdu son ami, quand on ne suppose plus le bonheur possible pour soi ni pour les autres et que l'on n'a pas le cœur assez sec pour vivre tranquille au milieu d'un immense désillusionnement, on n'est pas coupable d'aller voir s'il est quelque chose autre part. Ne me répondez pas avec de la sensibilité à froid, ne venez point, en cherchant à prendre une voix maternelle, me parler des regrets que laisse derrière soi celui qui meurt. S'il renonce à la vie, c'est qu'il est malheureux. Félicitez-vous qu'il ait pu briser la prison où il souffrait. Si la douleur causée par sa perte est vraiment mortelle, on ne s'arrêtera pas à gémir; on aura joie à le suivre. Au surplus, la nature a voulu que nous mourions tous; et avec une affectueuse prévoyance, fort admirée dans les écoles de philosophie, elle a voulu aussi que les vivans pussent oublier les morts. Combien en est-il d'assez passionnément chéris pour s'arrêter au moment de mourir, dans la crainte des inconsolables regrets? Citez-moi donc une douleur qui ait dépassé une année d'existence! Pour moi, je ne crois pas à la douleur qui peut aller au théâtre, à la promenade; à la douleur qui se met à table deux fois par jour; à la douleur qui peut s'habiller et travailler. Vous vivez après la perte : assurez-vous que votre mal se guérira. J'ai vu d'horribles désespoirs; on se roulait en hurlant et l'on mordait la poussière; j'ai vu ruisseler des larmes brûlantes; après

les premières exaspérations, les larmes se sont taries, la fatigue du corps a mis fin aux tortures, en laissant l'ame profondément triste; puis, à un long temps de là, on a pu sourire; peu à peu on s'est rattaché à la vie, et ce n'a plus été qu'aux heures de recueillement qu'on s'est rappelé les morts. Faut-il souffrir une éternité pour épargner à ceux qui restent un chagrin qui passe?—N'accusez donc plus la faiblesse ni l'égoïsme des suicides. Jésus, au jardin des Oliviers, tomba de fatigue et d'épuisement; il couvrit son front de ses mains et il versa des larmes d'angoisses. Un instant il crut qu'il ne pourrait boire le calice jusqu'à la lie, et le sage des sages, Dieu fait homme, ne se serait peut-être pas relevé s'il n'avait eu le sacrifice de rédemption à accomplir. N'est-ce pas une excuse pour ceux qui détournent la tête et ne veulent pas voir l'avenir, pour les pauvres ames accablées qui ne peuvent attendre la fin? Qui donc, parmi les audacieux qui les blâment, est assuré de n'éprouver jamais ce paroxisme de dégoût et de lassitude? Quelqu'un aujourd'hui a-t-il à faire pour le monde le sacrifice de Jésus? quelqu'un aujourd'hui est-il indispensable à la société? Que personne ne plaigne ceux qui s'en vont; ils ne sont pas à plaindre, et d'ailleurs ce serait énerver les hommes timides; mais qu'on n'ait plus de paroles dures et méprisantes pour eux: ils ont eu la force de vouloir. N'injuriez pas leur tombe, laissez-les passer; ils n'ont d'autres juges qu'eux-mêmes. Allez, il faut long-temps souffrir et beaucoup pour avoir le grand courage de porter la main sur soi, pour vaincre l'insurmontable instinct de conservation qui est en nous. Il a bien peur, celui-là qui appelle lâches ceux qui se tuent.

Léopold Robert avait mis la dernière main aux PÊCHEURS DE L'ADRIATIQUE avant de mourir; le premier aspect de ce tableau n'a pas, il faut l'avouer, tout d'abord le même charme de composition et de lumière que celui des MOISSONNEURS: c'est la moins complète des trois pages capitales de Robert. Son défaut habituel, la dureté, la touche métallique, y est plus saillant qu'en aucun autre; Léopold Robert avait été graveur avant d'être peintre, et il ne savait pas toujours vaincre les dispositions à la sécheresse que lui avait données le burin. Dans LES PÊCHEURS, il n'a rien perdu de son admirable vigueur de coloris, mais il est moins harmonieux; l'œil s'y trouve *accroché* à trois ou quatre places par des rouges vifs et crus qui font mal. Les personnages ne sont pas tous sympathiquement occupés du même objet; ils apprêtent bien le départ pour la pêche, mais chacun de son côté, et sans que leurs actions diverses forment une unité générale.

Évidemment ils ont été faits l'un après l'autre, à de grands intervalles; ils manquent de spontanéité. Nulle de ses œuvres ne fait mieux comprendre que Léopold Robert était plutôt un homme de travail qu'un homme d'inspiration. Il peignait longuement, lentement; sa belle pensée lui coûtait mille peines à enfanter. Ce faire, après coup, se dénote particulièrement dans le matelot qui arrange des filets sur le devant de la scène. Ce jeune homme pose, il se fait beau, il est théâtral; celui qui est assis et son compagnon debout ont également une exagération de tristesse que l'on s'étonne beaucoup de trouver dans un peintre simple et vrai comme Robert : l'un serre violemment le poing sur son genou, l'autre fixe de grands yeux ouverts sur une pensée qui l'obsède. Une telle fureur concentrée ne s'explique pas. Des proscrits peuvent avoir cette colère et cette violence, mais non pas des hommes qui abandonnent leur famille pour quelques jours, ou même qui craignent de ne la plus revoir. On remarquera encore qu'ils sont très mal peints; il est arrivé à l'artiste ce qui arrive souvent aux écrivains; la pensée étant fausse, il a manqué d'exécution pour l'exprimer avec facilité. Quoi qu'il en soit, dans notre manière de voir, ces défauts n'ont pas d'importance réelle, puisqu'ils n'empêchent pas l'ouvrage du mort de monter au rang des plus belles pages de l'école française; ils empêchent seulement de l'aimer du premier coup. On a besoin de se recueillir quelques instans pour goûter et sentir ses éminentes qualités; il gagne et s'enrichit à l'examen, comme toutes les œuvres fortement travaillées, comme presque toutes les œuvres des maîtres. C'est étrange, plus une chose est belle avec simplicité, moins vite elle est comprise. Les symphonies de Beethoven demandent à être entendues souvent, pour que leurs incommensurables beautés puissent se développer et se formuler dans l'esprit de l'auditeur. Les ouvrages médiocres ou légèrement faits, au contraire, piquent d'abord notre curiosité par un charme saillant, mais s'évanouissent bientôt sans laisser de trace dans notre mémoire. — Léopold Robert était un grand artiste; il avait compris que les mérites de pure exécution, les effets de lumière arrangés, ce que l'on appelle, en un mot, le pittoresque, ne suffisent pas à la peinture, et qu'il lui fallait une pensée; aussi LES PÊCHEURS ne sont pas seulement des pêcheurs, mais des hommes animés de la vie intellectuelle. Une teinte mélancolique est répandue sur leurs traits; ils sont tristes, parce qu'ils aiment et vont se séparer; sauf les trois figures que nous n'aimons pas, ils ont tous l'esprit de leur situation. Point de pantomime exagérée, point d'efforts ni de gestes; tout occupés à des soins du départ,

ils ne songent nullement à nous qui les regardons. Le vieux patron, debout au milieu, donne des ordres aux hommes qui sont dans la barque; deux enfans, tenant avec insouciance la Madone qui doit écarter l'orage, et la lanterne qui doit éclairer la nuit, lèvent en passant leurs beaux yeux sur lui et semblent l'écouter. Plus loin, un vieillard s'avance chargé de provisions; derrière les deux hommes dont nous parlions tout à l'heure, trois matelots portent une voile. A droite, une jeune mère, son enfant dans les bras, et à côté d'elle une vieille femme, l'aïeule sans doute de cette nombreuse famille qui va courir les chances de la mer. Tout est calme au sein de la vie la plus active; les figures agissent librement, elles respirent, elles font plus, comme nous le disions, elles pensent; rien n'est forcé. Léopold Robert a cherché et trouvé ses belles inspirations dans la nature. C'est là ce qui donne à son tableau la valeur d'un chef-d'œuvre, c'est pour cela que nous l'examinons comme l'ouvrage d'un maître; car s'il est vrai de dire que la réalité ne suffit pas aux arts d'imitation, il est vrai aussi qu'un grand artiste n'invente jamais. Il copie ce qu'il voit, seulement il n'y a que lui qui puisse voir ce qu'il fait comme il le voit. Par exemple, nous avons rencontré cent fois dans la rue une femme aussi belle que la jeune mère des PÊCHEURS, et nous ne l'avons jamais vue ainsi, malgré sa parfaite ressemblance. La céleste beauté de son visage, c'est l'étincelle électrique que l'homme de génie sait tirer d'une créature, inerte pour tout autre que pour lui. Comme elle est charmante et maternelle! quelle grâce dans l'expression mélancolique de la tête, dans l'affaissement du corps appuyé contre le mur, dans le mouvement naïf du bras! Léopold Robert a su chercher, trouver, choisir le modèle qui devait l'inspirer; voilà comme un peintre est poète! La vieille femme, assise à côté sur un banc jonché de feuilles mortes, souffre aussi beaucoup du départ; mais sa douleur est différente, elle espère moins, elle est morne, son bâton lui est tombé des mains; cette séparation, elle le devine, sera pour elle la dernière! Et puis, comme les nuages sont légers, quelle vaste profondeur dans l'horizon! Ce n'est pas là un rideau sans modelé, un fond sacrifié, c'est la voûte des cieux sous laquelle l'air frais du matin circule et se joue. L'art se montre ici dans toute sa noblesse, sanctifié par de laborieuses et puissantes études. Les défauts disparaissent, et, si l'on y songe, on se repent de les avoir remarqués, et l'on éprouve un retour plus entraînant vers ses premières admirations. Revenons donc encore sur le mérite capital de ce tableau, mérite que la réflexion fait toujours grandir; il est sage et fort à la fois, il exprime

des passions sans gestes outrés, il a de l'énergie sans violence; les personnages pensent et sentent vivement, mais tout est dans les yeux et la physionomie : cela repose de l'exaltation fébrile du sang, de l'usage excessif que l'on a fait en peinture de la fureur. Nous savons les ressources que peuvent prêter aux poètes les tumultueuses passions; mais la nature n'est-elle admirable que dans ses orages? Le silence et la contemplation n'ont-ils pas aussi leur poésie? Si l'amour et ses charmes ravissans sont la première loi de l'humanité, pourquoi l'art donnerait-il toujours la préférence aux actions que l'on redoute, sur celles qui calment et purifient? Artistes, poètes, écrivains, touchez donc plus souvent aux cordes de l'ame qui vibrent à l'aspect des choses grandes et solennelles!

Le tableau de Robert n'a point été exposé, il est arrivé trop tard; la loi est pour tous, et nous avons déjà dit comme quoi, selon nous, l'administration avait bien agi en ne faisant pas d'exception, même en faveur de Léopold Robert. Malheureusement on n'a pas les mêmes motifs à donner pour expliquer l'absence de plusieurs autres ouvrages. L'arbitraire le plus absurde, le plus inqualifiable les a proscrits. — Un certain nombre d'hommes ont accepté, de je ne sais qui, la mission de contrôler les tableaux envoyés au Louvre. Les censeurs de la littérature ont disparu sous l'ignominie qui s'attachait à leurs noms; des artistes n'ont pas craint de se faire les censeurs de leurs frères. Voici comment ils se nomment : Gros, Gérard, Carle et Horace Vernet, Garnier, Hersent, Bidaut, Thévenin, Ingres, Granet, Heim, Blondel, Paul Delaroche, Drolling, Bosio, Ramey père et fils, Cortot, David, Pradier, Nanteuil, Petitot, Percier, Fontaine, Huyot, Vaudoyer, Debret, Lebas, Ach. Leclerc, Guénepin, Desnoyer, Galle, Tardieu et Richomme. Vous voyez que pour quelques-uns dignes d'être proclamés maîtres, tous les autres sont des ouvriers sans talent, dont les noms mêmes sont inconnus, ou dont la gloire passée est un ridicule. Ces hommes forment un tribunal insaisissable, impalpable, anonyme et protée, une parodie dangereuse du Conseil des Dix. Ils jugent en dernier ressort. Ils rendent leurs arrêts en silence, sans publicité, sans appel à la nation. Vous vous présentez pour demander compte, ils se retranchent; quel que soit celui d'entre eux à qui une victime s'adresse, il répond doucereusement : « Je n'y étais pas le jour où l'on vous a refusé. » Vous n'avez rien à dire, vous ne pouvez vous en prendre à personne. L'institution de cet odieux tribunal a eu pour but d'arrêter à la porte du Louvre les ouvrages mauvais ou immoraux; or, vous savez comme ce but



est rempli, vous avez vu les tableaux de M. Gros, la gravure M. Richomme, l'impudique bacchante de M. Pradier! Il n'en pouvait être autrement. Quand on est juge et partie, on se donne toujours gain de cause. Les nouveaux censeurs inamovibles, une fois investis du pouvoir souverain, en ont usé pour leur service particulier; ils ont commencé par se recevoir eux et leurs élèves indistinctement, puis ils ont repoussé d'abord les plus obscurs de ceux qu'ils n'aiment pas, puis, l'impunité enhardissant, les voilà qui lèvent la tête. L'étendard d'un parti dans la main, ils proscrivent les meilleurs citoyens de la république où ils furent élevés, Johannot cette année, Delacroix l'année dernière, Scheffer, sans doute, l'année prochaine! Bientôt ils planteront à la porte du musée leur chapeau d'académicien, et quiconque ne voudra pas se prosterner ne pourra franchir le seuil. Ils jugent avec leurs idées à eux, avec les principes de leur école particulière, et non ceux du grand art universel; ils rejettent ce qui n'entre pas dans leurs vues, ce qui choque leur poétique et non ce qui est essentiellement mauvais ou médiocre. Déjà ils ont proclamé des antipathies. Ce ne sont plus des juges, mais des hommes accessibles à des sentimens de petite haine.—Cette accusation est grave: pour prouver que nous ne parlons pas légèrement, et que nous remplissons sans mauvaise colère un impérieux devoir, prenons un exemple entre dix: le paysage que M. Laviron a exposé durant quelques jours, contre les baraques du Louvre. Ce tableau, tout le monde a pu le voir malgré le grand soleil qui l'écrasait, était d'une forte peinture. L'artiste avait abordé les plus grandes difficultés du genre, il avait fait un pré, des terrains, une route, un pays plat enfin, avec un lointain horizon, sans arbres, sans mouvement curieux, sans charlatanisme: c'était la conception d'une belle intelligence; et, comme exécution, l'atmosphère était baignée d'une si grande clarté, il y avait une telle limpidité entre la terre et le ciel, qu'on pourrait presque dire de M. Laviron ce que Moratin disait de Vélasquez: Il a su peindre l'air. Tous les passans ont jugé de cela comme nous, et, en admettant que l'on ne soit pas entièrement de notre avis sur les mérites du tableau, on ne peut nier qu'il ne fût supérieur à cent paysages petits ou grands des mieux exposés. Pourquoi donc l'avoir refusé? C'est que M. Laviron porte dans toutes ses actions le courage et l'énergie qui l'ont guidé dans sa fière protestation en plein vent, c'est qu'il se sert vigoureusement d'une plume comme d'un pinceau, et qu'il dénonce depuis plusieurs années le scandaleux privilége qui remet les clefs du Louvre au bon plaisir de l'Académie.

Les académiciens ne l'ont pas oublié, et ils en ont puni M. Laviron. L'opinion publique se chargera de punir à leur tour les grands visirs de la peinture.

Toutefois, disons-le, ils ne sont pas toujours mus par ces mauvaises passions; souvent l'insouciance, le caprice, la lassitude, font tout leur crime. Ils courent avec ennui devant les trois ou quatre mille ouvrages envoyés, ils négligent de rechercher le nom des auteurs, ils acceptent ou repoussent à la volée, tant pis pour les pauvres diables qui tombent sous leur indifférence. M. Moine est de ceux-là. On avait admis l'an passé le plâtre d'un démon montant une chimère, petit groupe plein du sentiment exquis qu'il met à tout; on lui en a refusé le bronze cette année. Allez demander aux juges pourquoi? ils ne le savent pas eux-mêmes; c'est une inconséquence, une ineptie fabuleuses! Le Don Quichotte du pauvre Tony Johannot a sans doute aussi été emporté dans le tourbillon d'un de ces momens d'humeur, car on sait qu'en y tâchant beaucoup, M. Tony ne pourrait faire un tableau aussi mauvais que sept ou huit cents de ceux qui furent admis. Le sien est d'un ton magnifique, la figure principale a beaucoup de caractère, et si le dessin manque de forme et de solidité, la composition n'en est pas moins digne du goût fin de l'auteur. N'importe. Refusé! On prétend que le tribunal, informé que le Don Quichotte avait été achevé en neuf jours, a pensé qu'il serait d'un fâcheux exemple de l'exposer. Nous n'aimons guère les tableaux faits en neuf jours, ils ne peuvent être bons; mais M. Tony Johannot, y employât-il moins de temps encore, ne peut faire un tableau assez mauvais pour mériter la proscription. Et d'ailleurs, l'homme qui a un nom comme le sien, n'est-il pas seul responsable de ses œuvres; qui jugera mieux que lui de ce qu'il doit ou ne doit pas montrer?

Le fameux peintre de vignettes ne souffrira pas d'un pareil échec, son talent et sa réputation le mettent au-dessus des arrêts d'un tribunal réprouvé; mais deux sculpteurs encore peu connus, M. Maindron et M. Préault, ont plus que lui à les déplorer.

L'idée de M. Maindron était neuve et heureuse. Frappé du bel effet que produit la sculpture sur de grandes pièces d'eau, il voulut la rendre à ce genre de décoration; le morceau qu'il a conçu remplit les meilleures conditions. Un homme debout dans une barque tient la rame à fond pour l'arrêter; un de ses jeunes enfans, placé à côté de lui, lève les bras en l'air pour *donner une tête*. La mère, couchée sur l'avant, se penche avec un

doux et tendre sourire mêlé d'inquiétude, afin de voir son autre enfant, qui est déjà à la nage et s'accroche au bateau. Derrière la scène principale un nègre, accroupi comme un triton, laisse échapper un jet d'eau d'une conque qu'il tient à la bouche. Ce groupe est en sculpture d'une nouveauté de composition très-hardie. Sans doute la critique y peut trouver prise : l'homme debout a un caractère d'héroïsme mal placé, l'enfant qui va se jeter à l'eau est mauvais de ligne, le nègre, en triton surtout, est une création sans intelligence; sa présence et sa position ne sont motivées par rien; mais, malgré ces défauts, la description seule que nous venons de faire prouve que M. Maindron n'est point un artiste ordinaire. Il a su mélanger avec habileté le nu et les costumes modernes. Toutes ses proportions sont belles, on ne peut lui refuser une connaissance réelle de son art; sa manière de faire a une largeur extrême, et ce que l'on doit reprendre de lâché dans l'exécution de son groupe, est certainement un produit de la volonté de l'artiste. Calculant la distance à laquelle devait être vue sa sculpture, il a compris qu'il était nécessaire de la traiter un peu à l'effet. Il y a véritablement iniquité ou sottise à n'admettre pas un aussi intéressant travail devant le public, lorsqu'on pousse l'indulgence jusqu'à recevoir la statue colossale de LA NYMPHE ÉCHO, par M. Garnier.—Comme M. Maindron est entré depuis peu dans la carrière, et que l'on pourrait croire que notre amour de la justice exagère le mérite de son ouvrage, nous pensons ne pas manquer à notre dignité en employant la publicité dont jouit la REVUE pour dire que son groupe est exposé rue de Fleurus, n° 9, et qu'il en appelle avec modestie du jury au public. Quant à M. Préault, l'acharnement continu que l'on met à le repousser dans l'ombre de l'atelier, ferait croire, si la chose était possible, qu'une haine personnelle anime le tribunal académique contre lui. Peut-être porte-t-il la peine de l'ardeur avec laquelle quelques critiques de ses amis l'ont défendu contre ses juges. M. Préault a rompu violemment avec toutes les traditions de l'école, il a voulu faire de la chair en sculpture, y introduire la vie vivante; ce principe l'éloigne de la beauté idéale que la statuaire demande au sein même de la vérité, mais il lui laisse une force et une puissance rares. Ces qualités distinguent, au plus haut degré, les deux grands bas-reliefs qu'il avait envoyés; cependant nous leur souhaiterions un caractère de noblesse qui manque beaucoup moins à sa FIGURE DE TOMBEAU. Une femme désolée s'est jetée sur la tombe de celui qu'elle aime, elle se roule avec désespoir; sa tête, appuyée contre terre,

est cachée dans un de ses bras, elle arrache violemment ses cheveux épars, tout son corps se crispe et se tord de douleur. C'est de la sculpture comme Géricault faisait de la peinture, brûlante d'énergie et de passion. M. Préault n'a malheureusement pas donné à son modelé toute la finesse que l'on est en droit de demander, et il s'est contenté d'indiquer la draperie. Est-ce là un motif suffisant pour exclure du Salon une aussi belle pensée? Non. L'Académie n'a pas jugé l'art, elle n'a écouté que ses antipathies, elle a repoussé la sculpture franche et audacieuse de M. Préault le jour où elle donnait la mesure de son goût en appelant M. Petitot fils dans ses rangs. Comment des hommes capables de faire monter dans l'olympe académique un artiste de ce genre de talent, pourraient-ils juger sainement des voies où est entré M. Préault? Voilà trois années qu'ils lui ferment impitoyablement le Louvre, et, chaque année pourtant, il apporte des ouvrages coûteux, de longue haleine et de dur labeur! Maintenant, qu'arrivera-t-il? Si le jeune homme ne veut pas changer la route où sa vocation l'entraîne, celle dont trois ans d'humiliation n'ont pu le détourner, il ne pourra donc se produire? le public ignorera donc jusqu'à ses efforts? il va donc ainsi consumer le feu de la jeunesse, de l'âge où la tête et les mains sont vigoureuses, à faire des plâtres qui ne verront pas même le jour, et qu'il faudra briser faute d'avoir de quoi louer un trou pour les recueillir! Décemment cela ne peut pas être. Qu'il ait tort ou raison, laissez au moins le public en juger. — Quels que soient leurs défauts, il est des ouvrages qui ont dû coûter trop de peines, de temps, de travail et d'études pour qu'il n'y ait pas eu haute conscience à les faire. Les artistes n'ont que l'exposition pour se produire, si vous la leur fermez, que voulez-vous qu'ils deviennent? Que seraient devenus Victor Hugo, Dumas, George Sand, et dix autres, la gloire de la littérature moderne, s'ils avaient été soumis à la censure de MM. Arnault, Jouy et Viennet pour publier un livre? Comment! tout homme qui se sert d'une plume peut s'adresser directement au juge souverain et naturel, au public, et tout homme qui se sert d'un pinceau ou d'un ébauchoir devra demander des lettres de passe à de vieux rivaux jaloux! Voilà les protestans livrés aux tribunaux des catholiques, les catholiques livrés à ceux des protestans! Quelle justice est celle-là? Par le fait seul que les académiciens acceptent la mission de juger leurs frères, ne sont-ils pas indignes de toute autorité morale!

« Aujourd'hui, disait dernièrement un journal avec une colère dont nous ne savons pas plus nous défendre que lui en présence de pareils faits,

aujourd'hui l'opinion ne veut plus faire de distinction entre l'artiste qui refuse la publicité à l'œuvre de l'artiste, et l'écrivain qui refuse la publicité à l'ouvrage de l'écrivain. Censeur de tableaux ou censeur d'écrits, l'un vaut l'autre. Que la censure des tableaux soit exercée par l'Académie des beaux-arts, cela ne prouve rien autre chose sinon que cette Académie se charge de fonctions telles que personne n'oserait faire aux Académies des sciences l'injure de leur en proposer de semblables. Nous ne savons pour combien de temps encore la liste civile peut compter sur la complicité de ces dociles académiciens dans l'outrageant contrôle qu'elle exerce aux portes du Salon; mais ce qui est hors de doute, c'est qu'après eux elle ne saura plus où prendre un jury d'admission, à moins toutefois qu'elle ne veuille en faire faire le service par sa livrée. » — Nous n'exceptons aucun membre de la section des beaux-arts de cette flétrissure. Nous voulons qu'elle atteigne les jeunes comme les vieux. Selon nous, les premiers sont même plus blâmables que les derniers. On conçoit que l'envie, l'ignorance, la médiocrité, déterminent ceux-ci à user de leur position acquise pour étouffer les travaux de la nouvelle génération artiste; on ne peut se défendre d'une sorte de respect pour la colère du grand peintre appelé M. Gros; on sent encore le dieu tombé dans l'homme méchant foulant aux pieds avec rage les travaux qui font tant ressortir le ridicule de son école. Mais MM. David, Delaroche, Pradier, Horace Vernet, eux les camarades de ceux dont ils deviennent les juges, sont-ils pardonnables? Si l'on me dit qu'ils ne vont pas au jury, je répondrai que je n'en sais rien. Ils sont de l'Institut, ils n'ont jamais protesté, ils ne se sont jamais publiquement défendus de remplir le rôle de leurs collègues. Quand on ne veut pas partager le mépris, on se retire avec éclat d'une compagnie qui se déshonore. Celui qui laisse faire le mal est aussi coupable que celui qui le fait. L'honorable M. Drolling, nous assure-t-on, va parfois au jury pour défendre quelques jeunes gens contre la brutalité de ses complices. Que m'importe? M. Drolling en reste-t-il moins membre de l'Institut? C'est une chose, en vérité, trop commode de jouir de ce qu'il peut y avoir d'avantages sociaux à être académicien, et de décliner toute responsabilité des méfaits de l'Académie. Mais, après tout, qu'est-ce donc que l'Académie pour être érigée de la sorte en tribunal suprême? Quelles doctrines propage-t-elle? quels rayons s'échappe-t-il de ce centre obscur où l'on a prétendu réunir toutes les lumières? quelles idées représente-t-elle? La médiocrité de la plupart de ses membres est devenue proverbiale. C'est à

l'Académie que l'on doit l'école des beaux-arts, c'est elle qui alimente les rangs des artistes ouvriers par l'appât du prix de Rome, que l'on est sûr d'obtenir à trente ans quand on a pour professeur un membre de l'Institut. Le seizième siècle n'avait pas d'école des beaux-arts! Aucun des hommes distingués de notre époque n'a passé par la rue des Petits-Augustins. Quand on voit la population affamée qui a reçu d'elle le brevet d'artistes, on ne peut assez blâmer l'incurie de l'administration, qui ne détruit pas une institution plus nuisible encore qu'inutile.

On pense bien que nous ne pouvons parler de tous les tableaux refusés. Malgré notre sollicitude pour les rechercher, il est de pauvres artistes trop ignorés encore pour que l'injustice ne les écrase pas sans retentissement. Ils apportent eux-mêmes sur le dos leur ouvrage, le fruit de bien des veilles, de bien des privations, l'avenir pour eux, pauvres peintres; le jury, dans un moment de caprice, les repousse : et ils remportent leur toile, et ils pleurent assis sur un grabat, ils pleurent si loin, dans des greniers si élevés, que leurs sanglots, hélas! ne parviennent même pas jusqu'à ceux qui aiment la justice! Je n'ai pas la niaise croyance que tous les ouvrages refusés soient aussi bons que ceux dont j'ai parlé; je ne pense pas que l'on ait du génie, parce qu'on demeure au sixième étage; mais enfin s'il se trouve un homme de mérite parmi ces hommes inconnus que l'on rejette dédaigneusement, qu'en sera-t-il de lui? Peut-être aurait-il été apprécié par le public, ou l'estime même d'un petit nombre l'aurait-elle consolé, soutenu, arraché au désespoir. Que serait devenu M. Préault si le hasard ne lui avait donné deux ou trois camarades en état de manier une plume avec dévouement et hardiesse? Quand on songe à tant de mal irréparable, les décourageantes pensées vous envahissent, l'ame se pénètre de tristesse, et, selon l'expression du prêtre populaire, « l'espérance en sort de toutes parts comme d'un vase brisé. » Dans un tableau que les académiciens ne pouvaient nécessairement comprendre, et qu'ils ont aussi refusé, Mme Deherain a voulu revêtir de formes une de ces cruelles méditations; c'est une triste élégie écrite avec des pinceaux. Sous un ciel aux teintes rembrunies, un épervier emporte une blanche colombe dans ses griffes aiguës et sanglantes. Le chardon étale orgueilleusement ses feuilles vivaces et dentelées sur de pauvres roses expirantes; elles viennent confondre leurs tiges avec les cordes détendues d'un luth brisé; les rossignols, les fauvettes, les fidèles hirondelles, gisent sur un fragment de chapiteau, tandis que de vaniteux perroquets, au brillant plumage, à la figure

commune, semblent faire entendre au-dessus des ruines leurs ennuyeux discours; enfin, la mort, l'inexorable mort, placée sur un livre déchiré, est là ramenant tout au néant. Ce langage un peu mystérieux s'approprie à des douleurs plus mystérieuses encore, et bien des ames auraient sympathisé avec la femme peintre et poète, si l'on avait permis à son tableau de voir le jour.

Après avoir remarqué ce qu'il y a de vraiment supérieur dans l'artiste qui le premier sait animer d'une pensée philosophique un tableau de nature morte, nous nous étonnons que Mme Deherain ait cédé à un instant d'abattement. Ne doit-on pas l'en blâmer, elle qui depuis quatre ou cinq ans consacre son pinceau à des idées morales? Sans mériter qu'on nous accuse de pousser trop loin notre système, ne pouvons-nous dire qu'il faut cacher ces tristes vérités? Pourquoi dévoiler d'aussi fatales douleurs? A quoi bon se plaindre? Est-il sage de flatter les dispositions de notre époque au scepticisme qui flétrit déjà tant de cœurs? Que les voyageurs abandonnés au bord du grand chemin fassent silence, de peur d'importuner les passans; que ceux dont la foi est détruite se taisent, de peur de gâter les rêves heureux. Ne vaut-il pas mieux souffler la lampe dont la lueur ne découvre qu'une horrible scène? Faut-il crier aux mortels le terrible *Lasciate ogni speranza* du Dante? Oh! si le jury n'avait rejeté que des tableaux comme celui de Mme Deherain, je lui pardonnerais. Plus de pareilles pensées sont magnifiquement exprimées, plus elles sont dangereuses; mais ce que personne ne lui pardonnera, c'est d'avoir refusé le grand dessin de M. Chenavard, exposé en ce moment à la galerie Colbert. M. Chenavard a représenté la salle de la Convention, après le vote de la mort de Louis XVI. C'est une vaste composition, où plus de deux cents personnages sont mis en mouvement; le trouble est à son comble; les conventionnels, dispersés dans la salle, causent par groupes animés; le président secoue vainement sa sonnette, il ne peut dompter l'agitation qui suit toutes les grandes décisions d'une assemblée délibérante. Ce dessin, bien que peut-être un peu mou d'exécution, a, comme on voit, des qualités d'une telle importance, qu'on ne peut concevoir aucune raison valable de le refuser. C'est tout bonnement une misérable flatterie de messieurs les académiciens. M. Chenavard a peint tous les juges de Louis XVI; il n'a pas bravé l'histoire, et le jury a craint de blesser la susceptibilité royale en montrant Philippe-Égalité juge de Louis XVI. Qui sait même s'il n'a pas reçu l'ordre de la proscription? Avec des hommes capables

d'accepter les fonctions de censeurs, il n'est aucune supposition injurieuse qu'on ne puisse faire.

De tout ce que nous venons de dire avec une véhémence que notre indignation ne nous permet pas de maîtriser, nous tirons cette conclusion : — Il faut abolir le jury. — Toutefois nous reconnaissons qu'il est nécessaire d'opposer une barrière aux impuretés que l'on ne manquerait pas d'envoyer au Louvre. Ces abominables lithographies qui salissent les vitres de tous les marchands d'estampes et auxquelles des hommes indignes du nom d'artistes osent mettre leur signature; ces images infâmes, que le ministère public traduirait devant les tribunaux, s'il était plus occupé des bonnes mœurs du peuple que de ses opinions politiques, envahiraient bientôt les galeries du Musée. Une commission, prise par les exposans eux-mêmes dans leur sein ou en dehors, sera chargée de les en chasser, et n'aura que ce pouvoir. Toute autre institution est mauvaise et ne peut être bonne. Tant que vous maintiendrez le jury du Louvre tel qu'il est, vous ne pourrez vous soustraire à l'iniquité. Un tribunal de cette nature sera toujours perfide; il mettra toujours ses passions à la place du droit. Un jury pour arrêter les tableaux inférieurs! Mais qui donc peut être juge du bien à admettre, du mal à rejeter? Qui donc osera fixer la ligne de démarcation? La justice divine y suffirait à peine! Quand votre tribunal se trompe, le condamné est perdu. Le public peut se tromper également; mais le procès est instruit, et la minorité fait ses réserves. Combien de fois n'a-t-on pas vu au théâtre le parterre casser avec sagesse les arrêts d'hommes vieillis dans les coulisses! Combien d'enthousiasmes de répétition furent brûlés à la lumière de la rampe! Laissez chacun se produire en toute liberté; le public fera bonne part avec le temps; il a distingué cinquante ou soixante ouvrages, au milieu des trois mille que nous venons de voir exposés; il n'aura pas plus de peine à en examiner quatre mille, et du moins aucun enfant ne sera étouffé au berceau; s'il meurt, c'est que Dieu l'aura voulu : nul n'aura à se plaindre.

V. Schoelcher.

LES VAUDEVILLISTES.

C'est avec un bien superbe dédain que les nations les plus graves de l'Europe nous accusent d'être un peuple futile ; futile dans ses mœurs, dans sa littérature, dans son industrie. Notre génie, pourtant, n'est pas tellement bridé dans les petites choses qu'il ne se soit émancipé quelquefois jusqu'à des sphères assez hautes. A côté de nos futilités et de nos mignardises, nous pouvons montrer les œuvres de Corneille, de Montesquieu, de Bonaparte, de Cuvier, toutes choses façonnées dans des proportions assez imposantes. En fait d'opuscules, nous avons encore l'Encyclopédie et l'arc de l'Étoile qui peuvent, je crois, se mesurer à tout. Après avoir élevé ces monumens, s'il nous plaît d'exceller dans les bagatelles, nous en avons bien le droit.

Le Français né malin créa le vaudeville, c'est un fait incontestable ; l'Anglais né sérieux n'a pas créé le drame, c'est un désavantage de la gravité britannique vis-à-vis la frivolité française. Le vaudeville est le chef-d'œuvre de ces jeux où notre esprit léger a fait de si charmantes conquêtes. Ce que les nations rivales et jalouses nous envient le plus, c'est notre vaudeville. Elles le copient, elles le traduisent, elles le calquent ; elles s'efforcent de guinder la sublimité de leur génie jusqu'à cette œuvre facile et sans façon qu'on appelle un vaudeville. Efforts superflus ! notre vaudeville est inimitable ; il est à nous, et on ne peut nous le prendre ; le vaudeville appartient à la langue française comme l'improvi-

sation à la langue italienne. Aussi est-ce une critique anti-nationale, celle qui traite le vaudeville avec dédain et qui cherche à le rabaisser.

Les historiens peuvent dire du vaudeville ce qu'ils disent de tant de choses dont la source leur échappe : son origine se perd dans la nuit des temps. Nos premiers vaudevillistes ont été les troubadours et les trouvères qui dialoguaient leurs chansons satiriques, et racontaient les hauts faits des paladins et leurs aventures galantes dans des scènes dramatiques. Les troubadours du treizième siècle et les vaudevillistes du dix-neuvième ne diffèrent que par la forme, le fonds est resté le même, et ce ne sont que des nuances très-délicates qui séparent Geoffroy Rudel et le comte de Champagne de M. Scribe et de M. Mélesville.

Entre les saynettes vagabonds des trouvères et le vaudeville constitué comme il l'est de nos jours, c'est la chanson qui a comblé le vide; qui a noué les deux époques. Fille du virelai, la chanson est la mère du vaudeville : ainsi s'établit la généalogie de cette famille littéraire si ancienne et si noble, aussi vieille que les premiers barons chrétiens et dont les souvenirs se mêlent à tous les souvenirs de notre histoire, dont le blason reflète toutes nos gloires, qui est allée aux croisades, qui a été de la ligue et de la fronde, toujours vaillante, toujours du côté des vaincus et toujours impunie. Elle échappe aux terribles vengeances de Richelieu, et se fait rendre hommage par le caustique Mazarin; elle se joue de la majesté de Louis XIV; elle est protestante à la révocation de l'édit de Nantes; elle va frapper sous le manteau royal la veuve de son ancien allié Scarron. La chanson a été plus fatale à Louis XIV que le prince Eugène et que ce Marlborough qu'elle a immortalisé. Sous la régence et sous Louis XV, elle s'élève au plus haut degré de puissance; elle est ce qu'est la presse aujourd'hui; elle attaque, elle juge, elle renverse; on la persécute, on l'embastille. La révolution vient, et elle attache son grelot au cou des plus terribles hommes de cette grande époque. L'histoire de la chanson, c'est l'histoire de notre politique, de nos mœurs, de notre littérature. Quand cette histoire sera écrite, nous aurons enfin une histoire de France.

Le vaudeville, enfant de la chanson, s'éloigne chaque jour de sa folle et satirique origine; chaque jour sur sa physionomie s'efface quelque chose des traits maternels. Le vaudeville autrefois était tout simplement et tout joyeusement la chanson mise en scène. C'était le bon temps du théâtre de la foire; le vaudeville s'appelait parodie ou parade, et rien n'était plus gai, plus vif, plus rond, plus bouffon, plus mordant, plus plaisant que son léger répertoire. Il est vrai que le petit théâtre d'alors était riche de bien grands écrivains.

Parlez-moi des vaudevillistes du siècle dernier! c'étaient là des gens qui comprenaient la chanson et qui savaient bien quel doit être le berceau et le baptême d'un couplet; poètes couronnés de pampres, allant chercher l'inspiration sous la treille du cabaret, et puisant leurs gais refrains dans des gobelets toujours pleins.

C'est d'abord Piron; la chanson ne connaît pas de nom plus grand que celui-là, Piron qui écrivait *la Métromanie* à ses momens perdus, et qui, lorsque l'Opéra-Comique fut condamné à ne jouer que des pièces à un seul personnage, sauvait ce théâtre persécuté, et s'immortalisait en produisant *Arlequin Deucalion,* chef-d'œuvre d'esprit et d'originalité.

Après Piron, viennent Collé et Vadé, deux noms encore au-dessus de tout éloge. Avec eux, et le plus gai de leurs compagnons, marche Gallet qu'un caprice du hasard fit naître épicier; Gallet qui vivait à l'abri des recors dans l'asile inviolable du Temple; Gallet qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau et que l'on enterra sous une gouttière.

Que dites-vous de ces gens-là? Et de Panard qui tint si longtemps le sceptre de la chanson, comme disait la magnifique critique d'alors. Marmontel un des plus grands écrivains, et une autorité littéraire fort respectée de cette époque, professait pour Panard la plus sincère admiration. Marmontel eût voulu faire des chansons comme Panard, s'il n'avait fait des nouvelles comme Marmontel. Il ne mettait pas sous presse un numéro du *Mercure* sans venir chez Panard lui demander quelques couplets, et Panard lui répondait simplement : « Fouillez dans la boîte à perruques. »

C'était là que Panard serrait ses chansons; Marmontel fouillait, et le *Mercure* s'enrichissait des refrains enfarinés de Panard.

Piron, Collé, Vadé, Gallet, Panard : voilà de grands chansonniers, oh gué ! voilà de grands chansonniers. Ce sont eux qui ont porté le vaudeville sur les planches du théâtre de la foire, et qui l'ont mis sur cette voie où il marche aujourd'hui si triomphant. Nous avons encore Favart, un des noms les plus éclatans de cette constellation de chansonniers qui a éclairé et égayé le siècle dernier. Ce nom de Favart comprend une spirituelle trilogie, Favart, Mme Favart et l'abbé Voisenon ; heureux ménage, vivant dans une douce et féconde communauté. Dans cette association, Voisenon, en sa qualité d'abbé, avait tous les bénéfices. Il n'apportait qu'une très-petite part d'esprit et se donnait les gants de tous les succès. Voisenon est le type du collaborateur dans le sens le plus absolu du mot. Avec un bagage un peu leste, et un bréviaire un peu grivois, l'abbé fut de l'Académie. Favart n'en fut pas, ni sa femme qui était la meilleure partie du trio. Cette charmante Provençale, Mme Favart eut la gloire de tenir contre le maréchal de Saxe qui posa le siége devant elle pendant la campagne de Flandre, et qui ne put la réduire ni par séductions, ni par menaces. Après mille assauts, il fut obligé de la faire enfermer dans un couvent, où la pauvre chercheuse d'esprit, s'ennuyant fort, capitula.

Arrivons à une ère nouvelle. La révolution française était dans toute sa verve, et pendant que tant de choses étaient désorganisées, et que tout était livré aux ambitions hardies, un triumvirat s'empare de l'empire de la chanson, constitue le vaudeville et l'installe rue de Chartres dans un théâtre qui porte son nom. Momus est proclamé par Barré, Radet et Desfontaines. Ce fut pour le vaudeville un temps de joyeuse allure et de piquans ébats. Les triumvirs avaient pour compétiteurs ordinaires, Longchamps, Dupaty, Dieulafoy, Pain et Bouilly, source inépuisable de plaisanteries gastronomiques, et le chevalier de Piis qui chaque fois qu'il donnait un médiocre ouvrage recevait du parterre l'application de cet hémistiche de Virgile : *Da meliora piis*. Très-joli calembour latin.

Cette jeunesse du vaudeville, jeunesse pleine de gaieté et de

bruit, dut ses plus beaux jours à Désaugiers; nos pères ont été déridés par ce vaudeville franc, jovial et rempli d'allégresse, aimable transition entre le vieux vaudeville et le vaudeville de nos jours. Momus n'était pas encore ambré et satiné comme il l'est aujourd'hui, mais il n'était plus barbouillé de lie comme autrefois; il avait renoncé au catéchisme de Vadé, sans recourir à la rhétorique de Marivaux; il ne s'inspirait plus au cabaret, mais au caveau, cabaret pindarique ouvert aux seuls chansonniers; il n'était plus ivre tous les jours, mais il se grisait quelquefois. Momus était un jeune homme d'esprit mal élevé, mais doué de bons penchans, qui se corrigeait peu à peu pour se corriger sûrement, qui passait d'un vice à un moindre pour arriver insensiblement à la vertu, qui se détachait par gradation de ses mauvaises pratiques, et qui, devenu poli, fleuri, tempérant, réservé, musicien agréable, fréquentant la bonne compagnie, façonné aux belles manières, au beau langage, à l'élégance et à la galanterie, devait finir par faire fortune dans le monde et par épouser la comédie, riche parti qui mettait tout son bien dans la communauté.

Ainsi lancé et ainsi pourvu, le vaudeville est arrivé à tout; il a pris ce qu'il a voulu et ce qu'il y avait de mieux dans la comédie, le drame, l'opéra comique et même le ballet; il a fondu ensemble tous ces élémens, et s'en est fait une poétique à son usage, dont il exploite avec un succès toujours croissant le fécond privilége. Tandis que les autres genres entretiennent avec peine ou avec subvention un seul théâtre, dont la banqueroute vient quelquefois fermer les portes, le vaudeville, toujours au-dessus de ses affaires, possède quatre théâtres spéciaux et cinq qu'il défraie de moitié avec le mélodrame et le mimodrame, sans compter les petits théâtres, qui des marionnettes se sont élevés jusqu'au vaudeville, tels que le théâtre de madame Saqui, les Funambules, où, à côté des pantomimes de Debureau, on chante fort agréablement le couplet de facture; et le théâtre du Luxembourg, dirigé avec goût par une société d'hommes d'esprit, et qui compte dans son répertoire des pièces dignes d'une scène plus élevée.

Dès que le vaudeville a pris ce développement, qu'il est devenu un besoin de nos mœurs et s'est installé au plus large degré de l'échelle dramatique, le vaudevilliste a subi le même perfectionnement que son œuvre, il a changé aussi d'aspect, de forme, d'allure et de condition. Ce n'est plus ce pauvre et insouciant homme d'esprit, créant des vaudevilles parce qu'il est né malin, et vivant à peine de son travail. Faire des vaudevilles est devenu une industrie, et la meilleure des industries littéraires. Le vaudeville, rougissant de ses auteurs, dédaigne maintenant l'inspiration puisée dans l'ivresse; il a fermé le cabaret et même le caveau, il a renoncé aux soupers de Momus, il est devenu sobre et grave, il marche l'égal de tout le monde et marche d'un pas assuré. A cette réforme, nous avons perdu peut-être les vives saillies et les heureuses chansons des anciens, mais nous avons gagné ces esquisses de mœurs, finement touchées, et cette spirituelle comédie de détail, la seule à laquelle veulent bien prêter attention les hommes distraits et préoccupés de nos jours. Le vaudevilliste est un homme rangé, établi, bon époux, excellent père de famille, car il appartient à la variété de l'espèce littéraire qui se marie; lui, qui par état fait sans cesse une foule de plaisanteries sur le mariage, et qui spécule habituellement sur l'infidélité des femmes, n'a rien de plus pressé que de se marier, et il épouse, quand il veut, une femme dotée tout comme un négociant ou un avoué. Les félicités domestiques le récréent de ses faciles travaux; il est considéré dans son quartier, il paie ses impôts et monte sa garde; on le recherche dans les compagnies d'élite pour son amabilité; s'il est zélé, il parvient aisément à l'épaulette et à la croix d'honneur; si le service l'ennuie, il est avec le sergent-major des accommodemens; il lui envoie des billets de spectacle pour qu'on ne lui envoie pas des billets de garde, et l'ordre public ne souffre que bien peu de cet échange de procédés. Le vaudevilliste aime deux choses par-dessus tout le domino et la pluie : le domino, jeu attrayant qui laisse à l'esprit toute son activité, et la pluie, si favorable aux recettes dramatiques.

Je ne sais pas un citoyen plus calme et plus heureux; il

porte une redingote à la propriétaire et un visage épanoui, et vous le rencontrez, ainsi vêtu et ainsi fait, vaquant à ses douces occupations, allant visiter ses collaborateurs, lire ses pièces au comité, ou les faire répéter aux acteurs. Le vaudevilliste n'a qu'un mauvais jour dans la semaine, c'est le lundi, jour néfaste et officiel du feuilleton. Le feuilleton, vous le savez est l'ennemi personnel, irréconciliable, acharné du vaudeville. Le vaudevilliste qui a eu une pièce jouée dans la semaine, descend le lundi de grand matin au café le plus voisin de son domicile, déploie les gazettes encore humides, et lit avec anxiété l'inévitable et mordante critique des journaux qui se sont déclarés pourfendeurs patentés du couplet, et exterminateurs jurés du vaudeville, et qui, ne pourfendant et n'exterminant jamais rien, périront à la besogne, pendant que le vaudeville accomplira ses immortelles destinées. Sa médecine hebdomadaire avalée, et le rude feuilleton digéré, le vaudevilliste redevient dispos et alègre, il fredonne l'air nouveau, il reprend sa vie douce et libre, à la ville l'hiver, l'été à la campagne; car le vaudevilliste a sa maison des bois où il rêve et travaille au frais; éternel sujet d'envie pour le feuilletonniste, qui ne cesse de gémir, quand la chaleur est venue, du cruel devoir qui l'attache à la cité et qui lui interdit le gazon et le feuillage. Nous voici en mai, nos journaux vont revêtir leur feston de verdure, le feuilleton va se remettre à souffler dans ses pipeaux et à chanter ses bucoliques.

Il n'y a pas si mince vaudevilliste à qui son industrie ne rende beaucoup plus que ne gagne avec sa plume le plus célèbre de nos critiques, le plus grand de nos écrivains. Quatre actes de vaudeville, brochés, chacun en une semaine, et représentés, exempts de sifflets, aux Variétés ou au Palais-Royal, rapporteront plus que les quatre actes d'ANGELO, plus que quatre volumes in-8° de roman, de poésie ou d'histoire. L'esprit qui court les planches est le mieux renté de tous; aussi les postulans se pressent-ils aux abords de cette lucrative carrière. Les jeunes gens d'autrefois, après avoir fait leurs humanités, ne manquaient pas de rimer une tragédie; ceux d'aujourd'hui, moins prétentieux, écrivent un vaudeville. Une bonne

moitié des écoliers parisiens sort vaudevilliste du collége. Chaque année, en septembre, quelques semaines après les distributions de prix, tout vaudevilliste de renom voit arriver chez lui quelques-uns de ces jeunes gens imberbes et rosés, venant réclamer l'appui d'un talent accrédité, et demandant un patron qui l'introduise au théâtre. Leur naïve comédie est copiée avec soin sur un cahier, cousu de faveurs roses; il y a toujours dans leur pièce un rôle écrit avec tendresse pour les beaux yeux de Mme Volnys, ou pour les fraîches couleurs de Mlle Jenny Colon. Ces jeunes gens goûteront, pendant quelques mois, le charme de l'illusion dramatique, puis ils se laisseront aller ailleurs, et pas un ne passera de la rhétorique au théâtre; aucun même de ceux qui se destineront aux fonctions du palais ne persistera dans cette voie légère, car c'est encore une des mille superstitions du bourgeois à Paris, cette opinion, qu'une étude d'avoué, de notaire ou d'huissier est un laboratoire de vaudevilles. A en croire le préjugé vulgaire, dans toute étude bien constituée, le premier clerc fait des actes, le second des vaudevilles, le troisième fait le palais, le quatrième des mélodrames, le cinquième des passions, et le sixième des commissions. Les adeptes de la chicane ne sont pas si littéraires que cela. Nous ne savons pas un vaudevilliste issu du papier timbré, et ayant fait ses premières armes sur minute. Un de nos plus habiles mélodramaturges seulement, admis quelquefois à une éclatante collaboration, est originaire d'une étude d'avoué.

Pour le jeune homme de nos jours, qui a une vocation bien déterminée, et qui est résolu à se faire vaudevilliste quand même, le chemin est beaucoup moins difficile qu'autrefois. Il y a dix ans, le monopole régnait partout; la porte des théâtres était étroite pour qui voulait entrer; il fallait long-temps demeurer sur le seuil, et on n'était admis que sur présentation, c'est-à-dire en subissant la collaboration obligée des auteurs privilégiés de l'endroit. De nos jours, les théâtres n'ont plus d'auteurs en titre; les deux battans sont ouverts à tout le monde, pourvu qu'on apporte de bonnes pièces. Chaque théâtre a bien un ou deux auteurs affectionnés qu'il joue plus souvent que les autres : ainsi MM. Scribe



et Mélesville au Gymnase, Bayard et Ancelot au Vaudeville, Théaulon et de Forges au Palais-Royal; mais à côté de ces noms vieillis par les succès, on en rencontre de jeunes et d'inconnus qui se présentent seuls, et débutent sans tuteur. Le vaudevilliste en herbe, de même que le vaudevilliste en plein rapport, n'a qu'une épreuve à subir pour être admis aux honneurs de la représentation, c'est l'épreuve du comité de lecture.

Le comité de lecture est une institution bien déchue de son ancienne majesté. C'était jadis un véritable aréopage attaché à chaque théâtre, siégeant avec apparat, et écoutant les lectures de pièces avec autant de gravité et de conscience qu'un jury de cour d'assises ou une académie en séance ordinaire. Le comité de lecture aujourd'hui est tombé en désuétude; on a trouvé que la sagesse de ses jugemens ne valait pas le jeton de présence absorbé par chacun de ses membres. Dans les théâtres où le directeur est souverain, il lit et reçoit seul et autocratiquement les pièces présentées. A la Comédie-Française, l'aréopage est toujours formé par les sociétaires, qui viennent tous quand il s'agit d'une pièce de MM. Alexandre Dumas, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Scribe, et qui ne sont que trois, deux ou un, lorsqu'il y a lecture d'un ouvrage de M. **** ou de M. *****. Dans les théâtres d'actionnaires, les plus intéressés, touchant à tout, se mêlent de la réception des pièces. Ainsi il y a tel théâtre où l'homme d'esprit, l'homme malin, est jugé en tiers par un pâtissier; plus loin, et toujours sur le boulevart, par un fourreur; les directeurs les moins absolus s'éclairent des lumières de leurs parens, et l'on est de la sorte jugé par un conseil de famille. A ce conseil se joint toujours le médecin du théâtre; le médecin est une des nécessités indispensables de tout comité de lecture qui se compose de deux personnes.

Les comités de lecture sont connus pour la politesse exagérée de leurs refus; ils vous noient dans l'eau bénite. Une pièce refusée est toujours un chef-d'œuvre de goût, d'esprit; mais ce chef-d'œuvre malheureusement ne convient pas au genre exploité par le théâtre où vous l'avez présenté. Si vous trouvez grâce devant ce tribunal, vous voilà reçu, puis joué. Sifflé ou non, n'importe,

dès que le rideau s'est levé sur votre œuvre, et que votre nom a été proclamé sur le trou du souffleur, vous êtes affilié à la secte, votre nom appartient au feuilleton et à l'almanach dramatique, vous êtes vaudevilliste. Achetez la bibliothéque du vaudevilliste, vivez de la vie du vaudevilliste.

La bibliothéque du vaudevilliste se compose de deux volumes, le *Dictionnaire des rimes* et *la Clef du Caveau*. La vie du vaudevilliste, ou plutôt sa journée, se divise en trois parts, affectées chacune à un travail particulier : le matin, il lit; le jour, il flâne en observateur, et le soir, il écrit le fruit de ses lectures et de ses observations. Quoiqu'il n'ait que deux livres dans sa bibliothéque, le vaudevilliste lit prodigieusement. Ses deux volumes de fonds lui servent à façonner son œuvre; ses lectures de tous les matins sont pour chercher la matière première de ses vaudevilles. Pour cela, le vaudevilliste lit généralement tout ce qui paraît de contes, nouvelles ou romans. Il plonge hardiment dans l'océan littéraire pour y pêcher la perle dramatique; il ne dédaigne rien; car souvent l'enveloppe la plus commune, la plus grossière, recèle un précieux filon. Mais c'est avec avidité qu'il se jette sur les écrivains dont les ouvrages brillent ordinairement de ces idées neuves et fécondes, toutes posées pour le théâtre, toutes distribuées pour le drame, toutes écrites pour la scène... MM. George Sand, Mérimée, de Balzac, Eugène Sue, Michel Raymond, sont ses dieux, dieux qu'il détrousse sans façon, et dont il s'approprie les créations avec la plus sacrilége ferveur. Nous crions à la contrefaçon belge, nous n'avons pas assez d'indignation, de colère et de trompettes pour signaler les honteuses rapines des Pays-Bas, et nous laissons passer sans un mot de reproche la contrefaçon du vaudeville! Et cependant cette contrefaçon nous offense bien autrement que celle de la Belgique! Les Belges nous volent tout simplement; mais ils ne dénaturent pas ce qu'ils prennent : ils réimpriment la *Revue de Paris* sans y changer une syllabe(1); mais les vaudevillistes!... ils nous

(1) Le spirituel auteur de cet article n'a sans doute pas lu la contre-façon belge de la *Revue de Paris*, car il aurait vu que l'honnête flibustier bruxellois ne se con-

estropient pour l'agencement de leurs scènes; ils nous hachent menu pour leur dialogue; ils nous contrefont, en un mot, le plus outrageusement du monde. C'est un vol avec toutes les circonstances aggravantes; ce sont des abus inouïs. Ils prennent le pauvre romancier, ils l'habillent des oripeaux dramatiques, ils lui mettent du fard, ils le griment, et puis ils l'exposent, ainsi fait, à la risée et aux sifflets du parterre. Vous vouliez être conteur, tout simplement : pas du tout, vous serez vaudevilliste, et vaudevilliste responsable; car, afin que nul n'en ignore, on mettra votre nom sur l'affiche pour bien constater qu'à vous appartient la paternité de l'œuvre ornée et illustrée par le vaudevillisme, enrichie du lazzi dramatique, du couplet et autres agrémens indispensables. Heureux M. Théodore Leclercq! c'est le seul homme de lettres que le vaudeville ne défigure pas.

Rien n'est plus important pour le vaudevilliste que le choix d'un collaborateur; les maîtres du vaudeville se permettent seuls de donner de temps en temps une pièce signée d'un seul nom; pour le reste des *ouvriers en vaudeville*, comme dirait Chatterton, il est démontré que quand les vaudevillistes vont deux à deux, le vaudeville en est meilleur, à plus forte raison trois par trois. C'est une habitude prise parmi nos auteurs dramatiques, si bien qu'ils seraient fort embarrassés d'avoir de l'esprit quand ils sont seuls. J'ai entendu, à ce propos, un de nos bons vaudevillistes se permettre une ingénieuse allégorie. « L'esprit, disait-il, est comme le feu : tous deux éclairent et brûlent; » et il partait de là pour comparer les trois collaborateurs qui heurtent leurs idées pour en faire jaillir les saillies d'un vaudeville, à la pierre, au fer et à l'amadou, qui produisent le feu. Mon homme avait fait un couplet là-dessus, et son image, revêtue des formes de la poésie, ne manquait ni de justesse ni de grâce.

tente pas de la réimprimer purement et simplement, mais qu'il y intercale souvent des articles du crû, écrits en français flamand, dont la *Revue* ne saurait prendre la responsabilité, non plus que des fautes grossières dont cette réimpression fourmille. En général, les contrefaçons de Bruxelles, faites à la hâte, se ressentent presque toujours de cette précipitation et de l'incurie ignorante du contrefacteur.

(*N. du D.*)

Quand un vaudevilliste a trouvé un sujet de pièce dans quelque recoin littéraire, il lui reste à trouver encore un collaborateur qui convienne à ce sujet. Il lui faut un collaborateur triste ou un collaborateur gai, selon la circonstance. La plupart des vaudevillistes ont une spécialité où ils brillent particulièrement. Les uns excellent dans les pièces à poudre, les autres manient le moyen-âge avec facilité. Ceux-ci peignent de préférence les mœurs de salon, ceux-là possèdent l'art de faire manœuvrer les troupiers et savent toutes les fleurs de la rhétorique des casernes. Il est des vaudevillistes qui ne font que le couplet, d'autres que les scènes d'amour, d'autres encore qui ne font que le calembour. Il faut choisir son collaborateur ou ses collaborateurs dans ces diverses variétés, mais il faut le choisir avec prudence et éviter plusieurs sortes de collaborateurs fatals à l'œuvre à laquelle ils sont associés.

Nous avons d'abord le collaborateur qui ne collabore pas; celui-là n'a jamais produit une phrase, ni un vers de vaudeville, et cependant c'est un vaudevilliste très-connu; son répertoire se compose de trente ou quarante pièces; il vit très-bien et très-largement du vaudeville; chaque mois il touche son dividende, il est membre de la commission des auteurs dramatiques; il a toutes les joies, tous les profits et tous les honneurs du métier. Sa manière de procéder est simple autant que facile : chaque jour il va visiter un vaudevilliste de ses amis, et s'y installe pour deux ou trois heures. Pendant ce temps, un autre vaudevilliste vient, on cause affaires, on met un sujet sur le tapis. Le collaborateur qui ne collabore pas se mêle adroitement de la conversation, il répète les phrases de chacun, il rit, il approuve, et termine la séance en disant : « Cela fera une excellente pièce ; il faut nous y mettre tout de suite; quand nous reverrons-nous?» De la sorte, il se trouve associé à l'ouvrage, et tous ses soins désormais se borneront à se maintenir dans sa position de collaborateur; du reste, il n'écrira rien, ne composera rien, mais il parlera beaucoup de sa pièce, et quand elle sera faite et reçue, il ira à toutes les répétitions où il fera de grands embarras.

Un collaborateur pire que celui-là, c'est le collaborateur ab-

solu et despote, qui impose tyranniquement ses idées, qui fait plier le plan d'une pièce sous sa volonté de fer, qui ne revient sur aucun mot écrit par lui, qui ne démord pas du moindre calembour. Si vous n'accueillez pas aveuglément son avis, il vous met tout aussitôt l'épée ou le pistolet à la main; il faut laisser faire ce collaborateur fléau, et tomber d'accord avec lui.

Les vaudevillistes, dans leur langue, appellent *soudeur* une variété assez commune de l'espèce. Le soudeur soude ensemble deux vaudevillistes et s'enchâsse entre eux deux. Causeur diligent et rusé, il vous entreprend et vous retourne de toutes les façons jusqu'à ce que vous lui ayez parlé d'un sujet de pièce; quand il a son affaire, il court aussitôt chez un autre vaudevilliste à qui il fait part de votre idée, et s'y prend de façon à établir une collaboration à laquelle il participe. Le soudeur ne doit pas être confondu avec le collaborateur qui ne collabore pas, car souvent il fait sa part du vaudeville dans lequel il est entré par industrie.

Pour prévenir les déceptions, les erreurs et les dangers de la collaboration fortuite, beaucoup de vaudevillistes forment des alliances auxquelles ils demeurent fidèles : de là ces noms inévitablement accouplés sur les affiches; ce sont des raisons de commerce dramatique, des compagnies pour l'exploitation du vaudeville. Il est ensuite des collaborations secrètes et des collaborations de famille. Par exemple, un de nos plus féconds vaudevillistes, celui qui obtiendra le premier fauteuil académique réservé à la petite comédie, est aidé dans ses nombreux travaux par sa femme, à qui la littérature est aussi familière que les beaux-arts. C'est un heureux mari, ayant le bonheur de Favart, moins l'abbé de Voisenon; nous ne disons pas moins le maréchal de Saxe. Un autre vaudevilliste, dont le nom s'est souvent associé à celui que nous venons d'indiquer, partage avec sa femme les soins du ménage, à condition que celle-ci lira tout ce qui paraît de revues, de romans et de journaux anecdotiques, et lui fera de ses lectures une analyse succincte. Ce vaudevilliste est celui de tous qui a toujours le plus de sujets en portefeuille. En fait de collaboration mystérieuse, on cite un vaudevilliste des plus fertiles, qui était

né pour toute autre chose que pour faire des pièces de théâtre. Le hasard lui fit déterrer, dans je ne sais quelle cour des Miracles un homme d'esprit qui avait eu des malheurs; cet homme, qui avait réglé des comptes fâcheux avec la justice, tournait le couplet avec une merveilleuse facilité, et filait une scène avec toute sorte d'agrément. Par malheur, le préjugé, plus cruel que la loi, le condamnait à l'obscurité; nul théâtre n'aurait voulu accueillir ce nom taré, ce talent flétri; notre vaudevilliste alors prit à son compte ce talent honteux et caché; il se mit à exploiter et exploite encore le pauvre diable à qui il donne de légers appointemens, et qui lui fait toutes ses parts de vaudevilles.

Après cela, il y a quelques vaudevillistes qui exploitent les idées des jeunes gens qui viennent à eux, demandant assistance, un vaudeville à la main. D'autres, qui sont dans les bonnes grâces des directeurs, butinent parmi les pièces que les aspirans au vaudevillisme adressent, franches de port, aux administrations théâtrales. Les cartons ne chôment jamais de cette marchandise de hasard; pour en donner une idée, il suffira de dire que les cartons du Palais-Royal, le plus jeune de nos théâtres de vaudeville, ont déjà dévoré près de trois cents de ces embryons drâmatiques. Un des régisseurs de ce théâtre, homme d'ordre et de méthode, qui a lu toutes ces œuvres suppliantes, peut en fournir la note exacte, avec le titre et l'analyse soigneusement relevés.

Généralement, les hommes de lettres se contentent de se livrer aux travaux de l'esprit, et ne cumulent pas d'autres fonctions avec celles d'écrivain. Les vaudevillistes qui exploitent la branche la plus lucrative de la littérature, et dont le métier entraîne une foule d'occupations exigeantes, telles que les visites, lectures, répétitions, etc., y joignent presque tous un autre état. Ainsi, la plupart sont employés dans des administrations ou des ministères et donnent par jour sept ou huit heures de leur temps à l'insipide labeur des bureaux. Quelques-uns se livrent au commerce ou à des industries tout-à-fait étrangères au culte riant et léger de Momus. On sait qu'un de nos vaudevillistes les plus spirituels est en même temps actionnaire des pompes funèbres, et a

fait au Père Lachaise des affaires tout aussi brillantes, sinon aussi gaies qu'au vaudeville.

C'est à l'esprit d'association que les vaudevillistes doivent la prospérité financière qui enrichit leurs travaux. Tandis que les autres écrivains se laissent exploiter par les libraires, et que la propriété littéraire n'est assise sur aucune base, la propriété dramatique s'entoure de solides garanties, et fixe son revenu à un taux large et avantageux. Les auteurs dramatiques sont constitués en corporation, ils ont un syndicat qui veille avec sollicitude, sinon aux intérêts de l'art, du moins à leurs intérêts pécuniaires. Sur tous les points de la France s'étend une administration financière parfaitement organisée qui perçoit les droits d'auteur. Il n'est si mince bourgade, où des acteurs nomades viennent dresser de temps en temps leurs tréteaux, qu'il n'ait son collecteur dont la main inflexible prélève sur la chétive recette des bohémiens l'obole du vaudevilliste. Là où il y a quelque chose, le vaudevilliste ne perd pas ses droits; il ne les perd jamais, même quand la représentation est au bénéfice des pauvres; c'est comme cela que l'on fait les bonnes maisons. Hardy, ce prédécesseur de Corneille, qui le premier tira profit de ses œuvres dramatiques, était loin de penser jusqu'où s'étendrait un jour cet impôt qu'il attribuait au génie et à l'esprit. Il y a trente ans encore, on traitait à forfait pour un vaudeville; un acte se payait ordinairement 12 francs, quelquefois un petit écu, rarement un louis. Aujourd'hui le vaudevilliste prélève chaque soir douze pour cent sur la recette. Ce droit est assuré par des traités, et si un directeur voulait les enfreindre, aussitôt les auteurs se retireraient de lui; il y aurait coalition des *ouvriers en vaudevilles*, comme dirait Chatterton, qui ne travailleraient plus pour le directeur rebelle (1). Un directeur peut molester un auteur de toutes les façons imaginables, excepté sur l'article des droits; les traités sont là; ils n'obligent pas le directeur à être poli, mais ils l'obligent à payer les douze pour cent. Après

(1) Tout récemment, cette *corporation d'ouvriers littéraires* a voulu mettre en interdit le théâtre de la Porte-Saint-Martin. (*N. du D.*)

cela, il y a de quoi s'étonner qu'une seule fortune de vaudevilliste ait surgi depuis cette ère fortunée qui dore le vaudeville. Pour donner une idée de ce que peut rapporter une pièce en un acte, il suffira de raconter l'anecdote suivante :

Un jeune vaudevilliste, qui depuis a fait, pour M. Arnal, plusieurs vaudevilles d'une gaieté délirante, était encore à ses premiers essais, et une foule de dettes, cortége inséparable du talent obscur, le poursuivaient avec acharnement. Une de ses pièces avait été reçue au Vaudeville, le jour de la première représentation était venu, et il était en proie à sa fièvre d'auteur, lorsqu'on frappe à sa porte. C'était un tailleur, son mémoire à la main; mémoire ancien et impatienté, portant 400 francs au total. — Écoutez, dit le vaudevilliste au tailleur, je n'ai pas d'argent, mais voulez-vous faire une affaire avec moi? On joue une pièce ce soir dont je suis père à moitié; c'est une très-honnête paternité. Je vous donne ma moitié de vaudeville pour votre acquit. Acceptez, et mes droits vous sont subrogés. C'est une chance à courir.

Le tailleur accepte et le marché est signé. La pièce a un grand succès, elle reste au répertoire, et elle a rapporté au tailleur, pour sa part, près de 5,000 francs, sans préjudice de l'avenir.

Les journaux ont souvent donné le chiffre exact du revenu de M. Scribe, qui s'élève chaque année à cent et quelques mille francs; l'Académie a offert un fauteuil à cette opulence : ainsi, honneurs, fortune, rien ne manque au vaudevilliste. Demandez maintenant pourquoi tous les gens de lettres ne font pas des vaudevilles?

Nous répondrons d'abord que presque tous en ont fait. On commence par-là; les plus grands noms de notre littérature en ont essayé, et les quarante, qui ont ouvert leur temple à M. Scribe, avaient tous dans leur jeunesse fait des vaudevilles, tous, excepté peut-être MM. de Quélen et Frayssinous. Les maîtres de la critique aussi, qui frappent si vertement sur les doigts des vaudevillistes, ont pour la plupart à se reprocher quelques-uns de ces péchés pour lesquels ils sont sans pitié, et ils seraient sans doute aujourd'hui dans les rangs qu'ils harcèlent, si les comités de lecture avaient mieux accueilli leurs essais. Tel romancier de terre

ou de mer, dont les vaudevillistes ne manquent pas de mettre en scène les pages pittoresques et dramatiques, était parti pour être tout simplement un vaudevilliste, lui aussi, et s'il s'est trouvé porté dans d'autres sphères, la faute en est à sa bonne nature.

Pour être vaudevilliste, il ne suffit pas d'avoir de l'imagination et de l'esprit, il faut encore n'en avoir qu'une certaine dose. Il faut, en outre, être doué d'une certaine aptitude, d'un art de tout réduire à des proportions convenues; enfin, d'un je ne sais quoi banal qui fait le vaudevilliste.

Rulhières disait que Mme de Coislin, qui tâchait d'être dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la foi, il fallait, pour faire son salut, un fonds de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent; « et c'est ce fonds, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce. »

Les talens d'une certaine portée ne peuvent que bien difficilement se plier à l'art du vaudevilliste; quiconque aura des idées à soi en sera tout-à-fait incapable. On ne fait guère de bons vaudevilles qu'avec l'idée d'un autre; les pièces composées avec les livres sont le plus souvent les seules qui réussissent sur les petits théâtres, et si jamais la propriété littéraire se constitue et interdit aux vaudevillistes le droit de pillage, le vaudeville redeviendra ce qu'il était autrefois quand il volait de ses propres ailes : il retournera leste et joyeux à la faridondaine.

PAUL VERMOND.

L'ÉGOÏSME ET LA PEUR.

I.

Dans une vision mon ame fut ravie;
Je vis les corps des rois acquittés de la vie ;
Et l'un d'eux me sembla marqué d'un sceau divin ,
Il portait devant lui sa tête dans sa main;
Et jusque chez les morts gardant son rang suprême ,
Cette tête coupée avait un diadème.
Dans ce jour où sur moi le vil couteau tomba,
Dit-elle, tout mon peuple, hélas! m'abandonna.
La voix de son amour aurait pu faire taire
Le roulement de mort du commandant Santerre,
Mais une voix parlait plus haute dans son cœur,
Et cette voix c'était *l'Égoïsme et la Peur*.
Quand il eut achevé, cet illustre fantôme
S'endormit pour toujours dans son dernier royaume.

II.

Et d'un autre côté mon regard se tourna,
Et je vis les noyés de la Bérézina.

Ils étaient tous couverts de hideuses blessures,
Des glaçons hérissaient leurs blondes chevelures;
Ils s'écrièrent tous : L'Égoïsme et la Peur
Nous vendirent jadis en France à l'empereur.
Nous ne maudissons pas son nom ni sa mémoire,
Car il nous a donné ce qu'il avait : *la gloire!*
Mais, opprobre éternel à ce sénat flatteur,
A ses deux conseillers, l'*Égoïsme* et la *Peur!*

III.

Puis je vis s'avancer une femme livide,
Couverte de haillons, et le regard timide;
Elle allait se plaignant d'une mourante voix;
Dans ses bras amaigris s'élevait une croix,
Non pas cette croix d'or que l'église romaine
Suspend comme un hochet à son collier de reine,
Mais cette croix de bois de l'univers entier,
Cette pesante croix, la croix du charpentier.
Et j'entendis ces mots : Notre sœur l'Angleterre
A dans son sein des cœurs qui plaignent ma misère;
Mais deux choses, hélas! ont corrompu ma sœur,
Et ces deux choses sont l'*Égoïsme* et la *Peur!*

IV.

Et cette femme en pleurs, sous le faix oppressée,
Absorba tout à coup mon ame et ma pensée,
Et je n'aperçus plus, quand j'entendis sa voix,
Ces hommes du passé, ces soldats et ces rois;
Car cette pauvre femme, en sa misère immonde,
Parut grosse à mes yeux de l'avenir du monde.

Angleterre, me dis-je, en ton vieux parlement,
Tu plains l'esclave noir et son affreux tourment;
Ton peuple entend le fouet qui sonne en Amérique,
Et ne voit pas le sang dont lui-même trafique.
Eh! qu'aura donc produit ce schisme tant vanté,
S'il garde l'imposture et perd la charité?
Fanatiques puissans et de Londre et de Rome,
Sous un froc différent, vous êtes le même homme.
Ah! sépulcres blanchis, nouveaux pharisiens,
Laissez donc là le Christ; vous n'êtes pas des siens.
Vous criez en tous lieux : Hérétiques, papistes;
Et moi qui vous entends, je vous crie : Hypocrites!

V.

Sois absous, Robespierre! et toi, Napoléon,
Car nous avons baisé votre sceptre de plomb.
Vous avez accompli vos deux terribles tâches;
Mais, malédiction sur ce troupeau de lâches,
Sans vice ni vertu, sans haine et sans amour,
Qui laisse la colombe aux serres du vautour!
A ces deux ennemis de l'humaine existence
Qui jusques au tombeau nous suivent dès l'enfance;
A ces empoisonneurs qui rongent notre cœur,
A ces deux grands fléaux, l'*Égoïsme* et la *Peur!*

VI.

Et j'étais tout pensif, méditant en silence,
Quand je fus transporté dans une salle immense,
Où des hommes assis, couverts de cheveux blancs,
Paraissaient à regret juger des jeunes gens;



Et tout à coup je vis entrer dans cette salle,
Et ces noyés sanglans, et cette ombre royale,
Et cette femme en deuil, avec sa grande croix,
Et tous ensemble alors élevèrent la voix :
C'est vous qui nous avez enfoncés dans l'abîme!
La faiblesse, vieillards, est pire que le crime.
C'est nous qui vous jugeons... Malheur à vous! malheur!
Plusieurs sont parmi vous l'*Égoïsme* et la *Peur!*

VII.

Pourtant, ô jeunes gens! ces juges peu sévères,
Qui sont vos accusés, ont l'âge de vos pères.
Vous porterez comme eux, un jour, des cheveux blancs,
Et vous serez comme eux traités par vos enfans.
Le monde va toujours, et bien folle est la tête
Qui conçoit le penser de lui crier : Arrête!
On a fait par le ciel un grand pas en avant;
Il faut le proclamer : on ne veut plus de sang.
N'étalez pas ainsi ce facile courage;
Siècle, fleur d'avenir, respecte le vieil âge,
Et puisse-tu laisser, quand tu seras vainqueur,
A ton aîné mourant l'*Égoïsme* et la *Peur!*

ANTONI DESCHAMPS.

CHRONIQUE.

Le mois de mai est *la saison parisienne* du dandisme provincial. Dès qu'avril a parcouru sa course, la riche province fait atteler sa vieille calèche, et crie : *Paris!* L'hobereau du Berry, de la Marche ou du Poitou, qui a passé tout l'hiver à chasser et à économiser sur ses revenus, envoie devant lui ses chevaux qu'il veut montrer au Bois de Boulogne. Au moment où cette aristocratie entre à Paris par une porte, l'aristocratie élégante et parfumée de Paris en sort par une autre; à ces deux aristocraties il faut, chacune à son tour, le pavé haut et libre. A l'une, le Théâtre-Italien et les magasins d'Herbault l'hiver; à l'autre, l'Opéra, les magasins et les modes de la rue Vivienne au printemps. Donc à l'heure qu'il est, nos théâtres, nos promenades, nos boulevarts sont à l'aristocratie provinciale. Aussi l'Opéra fait-il à chaque représentation plus de 10,000 fr. de recette. Jusque-là tout est bien, surtout pour la fortune de M. Véron. Mais nous autres pauvres gens de lettres, qui n'avons ni terres, ni châteaux, on nous chasse même de notre foyer de l'Opéra, ce foyer qui est notre seule joie, notre seul salon de douces causeries. Les gentilshommes de province nous l'ont envahi; il nous a fallu le déserter, car le dandy provincial vient là surtout pour *voir* les célébrités littéraires du jour. Sa petite vanité est satisfaite lorsqu'il a aperçu M. de Balzac, lorsqu'il a coudoyé M. Eugène Sue, ou lorgné M. Janin. Il peut dire à son retour : « M. Alex. Dumas est mon ami; je connais beaucoup M. Victor Hugo. »

Si lundi soir, en faisant vos adieux à Mlle Taglioni, vous entrez au foyer de l'Opéra, vous pourrez apercevoir le type de ces gentilshommes chasseurs. Il se promène en souriant avec une canne à pomme d'or armoiriée ;

il a le verbe sonore et fier; il vous jette à la tête les bonnes fortunes qu'il n'a pas eues, les prouesses qu'il n'a pas faites. Si vous l'en croyez, il descend d'Ogier le Danois, d'un côté, et de Louis-le-Gros, de l'autre. Optez pour cette dernière ascendance; car notre homme est tant soit peu le personnage d'une comédie que vous avez peut-être vue naguère à l'Odéon. Du reste, il a le bonheur d'appartenir à l'une des familles les plus distinguées et les plus honorables de nos provinces.

— S'il nous était permis de donner notre avis aux hommes d'état qui nous gouvernent, nous leur dirions qu'ils agiraient plus sagement et plus utilement pour la librairie française, cette branche si importante de notre industrie, d'employer leur action à la délivrer de la PLAIE BELGE, cette plaie du vol effronté qui la ronge au cœur, que de lui jeter de stériles et banales décorations. Il y a quelque temps, on avait donné la croix à l'imprimeur Paul Renouard; aujourd'hui on la donne au libraire Ch. Gosselin. A-t-on voulu récompenser dans le premier l'imprimeur ou le frère du secrétaire-général de la justice? A-t-on voulu dédommager le second des soustractions récentes des flibustiers de Bruxelles? ou bien a-t-on voulu honorer l'éditeur des romans de M. Arnould Frémy et de M. Lamothe-Langon? Nous ne saurions résoudre cette grave question; mais ce que nous savons bien, c'est que, décorât-on en masse toute la librairie française, elle ne s'en porterait pas mieux. Sa véritable plaie, c'est la piraterie de ce peuple nain, de ce peuple couard qui ne sait lever la tête que pour nous prendre le plus pur de notre sang. Comment se fait-il que de tant d'illustrations littéraires de la chambre, il ne s'en trouve pas une qui prenne la parole en faveur d'une cause si intéressante, et force nos hommes d'état à protéger la librairie française, au lieu de la *décorer?* Ce serait un peu mieux employer son temps qu'à de vaines *méditations* et à de creuses théories politiques et *sociales*.

— COURSES DU CHAMP-DE-MARS, DIMANCHE, 10 MAI. — MISS ANNETTE a remporté le prix de 5,000 francs, sans gloire, sans péril, au petit galop de chasse, au trot de promenade. C'est qu'aucun concurrent ne se présentait, et que dans cette occasion, MISS ANNETTE avait le droit de courir seule. Mais si cette épreuve n'offrait aucun intérêt, il faut convenir que rien n'a jamais égalé la grande lutte de MOROTTO, de CROCODILE, de CLARION et de TIM. Ces quatre admirables bêtes surpassent tout ce qu'on connaît de la vitesse des chevaux. Après le premier tour, la victoire n'était plus disputée que par MOROTTO et CROCODILE, et ce dernier n'a été dépassé par son rival que d'une demi-encolure. Les spectateurs qu'avait attirés cet intéressant spectacle s'entretenaient avec chagrin de l'évé-

nement terrible arrivé la veille, au bois de Boulogne, à M. le comte Dubourg, homme distingué dans tous ses rapports, et qui avait survécu une demi-heure seulement à une chute de cheval.

— AMBIGU-COMIQUE. — JEANNE DE FLANDRE, mélodrame, par MM. Fontan et Victor Herbin. — Jeanne, fille du comte Baudouin, qui est parti pour la croisade et n'en est pas revenu, utilise admirablement l'absence de son père : elle a coiffé sa tête de la couronne de comtesse de Flandre, donné la moitié de sa couche à un aventurier français, et mis ses sujets en coupe réglée. L'aventurier, qui se nomme Raoul de Mauléon, sert Jeanne dans les nombreuses décapitations dont elle charme ses loisirs, et pour récompense, il est nourri, chauffé, vêtu, aux frais de la princesse. Ce dernier chapitre en vaut la peine. Raoul est supérieurement nippé : casque à panache, armure étincelante, épée damasquinée, rien ne lui manque; il a de l'argent dans sa poche, comme le mari d'une danseuse, et les domestiques ont l'ordre de lui donner à manger tout ce qu'il veut. Le peuple flamand voit d'assez mauvais œil ce dévergondage, et vient donner de fréquens charivaris sous les fenêtres de la comtesse. Ces rumeurs exaspèrent Jeanne : chaque émeute est suivie d'une exécution; plus le Flamand crie, plus il est décapité. Voilà dans quel ordre social gravitaient les destinées de la Flandre, quand on frappe à la porte : « Qui est là? — Ouvrez. — Qui êtes-vous? — Un pélerin. — Entrez; » et un homme se présente, cachant ses traits sous les bords d'un vaste chapeau, son corps sous les plis d'une immense casaque, dont le collet est parsemé de coquilles d'huîtres. « Bonjour, ma fille, fait-il, comment te portes-tu? Je suis ton père, le » comte Baudouin, que tu croyais mort. Je viens te mettre à la porte, toi » et ton amant français. Le peuple m'adore; il a léché la poussière sarrasine de mes bottes. Mais, à propos, tu as l'air de ne pas me reconnaître. Il est donc vrai que tu as mal tourné! Flamands, vous me reconnaissez, vous autres? » Ici le pélerin ôte son chapeau et sa pélerine de coquilles d'huîtres, et, découvrant un vieillard assez bien couvert, s'écrie : « Vous me reconnaissez; je porte l'habit qui vous a si souvent conduits à la victoire. » Ici deux remarques : d'abord les habits faisaient un service bien long dans ce temps-là, puisqu'au bout de quinze ans l'habit de Baudouin n'est pas même rapé; ensuite on ne saurait trop admirer la variété des objets qui conduisent un peuple à la victoire. Henri IV s'écriait : « Vous verrez toujours ce panache sur le chemin de l'honneur. » Napoléon attachait la même prétention à sa redingote grise; feu le vieil empereur François se vantait de rallier ses Autrichiens avec sa grande queue. Je ne sais plus quel général russe, brave et bossu, disait à ses soldats, en se frappant le dos : « Tant que vous verrez ceci devant vous, al-

lez; la gloire est là-dedans. » C'est ainsi que le mot de Henri IV peut se varier à l'infini, selon les costumes du temps ou la constitution particulière des grands capitaines, et qu'un général d'artillerie (ils ont tous la vue basse) peut dire : « Vous trouverez toujours mes lunettes; » un autre : « Vous trouverez toujours mes bretelles; un troisième : « Vous trouverez mon mouchoir de poche sur le chemin de l'honneur. » Peu importe, au fait, pourvu que le panache, la redingote, la queue, la bosse, les lunettes, les bretelles et le mouchoir ne soient pas tout seuls, et que l'homme qui les porte soit aussi sur cette grande route de l'honneur. Donc l'habit de Baudouin est reconnu par certains Famands et contesté par d'autres. Jeanne surtout le nie avec assurance; et comme il faut que ce débat du père et de la fille ait un terme, tous deux conviennent de s'en rapporter au jugement de Louis VIII, roi de France, tenant sa cour à Péronne. Les règles de l'art dramatique exigeant qu'un acte soit clos par un coup de poignard, un coup de fusil, une arrestation ou une grosse clameur, tous les Flamands s'écrient en chœur : « A Péronne! à Péronne! »

A Péronne, sous une tente, entre un archevêque et un autre comparse, siége un personnage couronné, muet, stupide, et à moitié endormi. C'est Louis VIII, qui écoute d'une oreille et voit d'un œil, Baudouin qui veut se faire reconnaître, et Jeanne qui le renie. Louis VIII se trouve fort embarrassé entre ces deux témoignages, et, pour mettre sa conscience à couvert, accorde le jugement de Dieu. Raoul de Mauléon se présente pour Jeanne, armé de toutes pièces, couvert d'une cuirasse d'acier poli, et pour Baudouin vient s'offrir un vieillard énervé qui n'a pour protéger sa poitrine qu'une cuirasse de carton bouilli. Le combat a lieu, et la victoire se prononce pour l'acier poli; le carton bouilli vient rouler, vaincu et terrassé, devant la rampe. A partir de ce moment commence pour Baudouin une série de tribulations, une vie de cachot, de litière humide, de chaînes, de carcans. Jeanne vient le tourmenter jusque dans sa prison, en le priant, s'il veut vivre, de signer une déclaration dans laquelle il annoncera qu'il n'est pas Baudouin. A cela le prisonnier n'avait qu'une réponse à faire : « De quel nom veux-tu, ma pauvre fille, que je signe cette déclaration, puisque tu sais aussi bien que moi que je suis Baudouin, ton père? » Mais le pauvre père aime mieux agiter ses chaînes de carton bouilli, secouer ses cheveux comme un marchand de pommade pilogène, éparpiller sa paille et beugler à l'instar des buffles, jusqu'à ce que les Flamands viennent le délivrer. A la faveur d'une émeute sérieuse, il sort de sa prison, arme le peuple, et court au palais pour embrasser sa fille Jeanne; mais il trouve la porte barricadée. Cette porte enfoncée, quel spectacle s'offre à ses yeux! Mauléon a poignardé cette Jeanne chérie, sa pauvre fille, l'espoir de ses vieux jours. Et cet autre père Goriot s'écrie : Le monstre! il a tué

mon enfant! Les vieillards au théâtre deviennent de plus en plus stupides.

Il n'y a guère de louable dans cette hurlesque évocation de la chronique du comte Baudouin, qu'un retour assez marqué vers le vieux mélodrame, qui vivait de cachots, de pain noir, de pères malheureux, d'enfans dénaturés et de pèlerins. La part de l'histoire y est faite à peu de frais : trois *messires*, deux jurons par la sainte Vierge, composent le vernis local étendu par couche très-légère sur ce drame, écrit dans un style ahuri. Jeanne est une grosse forcenée qui entre en criant et meurt en criant; Mauléon un gros éhonté qui grogne en entrant et grogne en tuant. Si ce ménage n'a pas meilleure façon, c'est peut-être la faute des auteurs, un peu celle de l'immense actrice qui représente Jeanne; à coup sûr, ce n'est pas la faute de Montigny, acteur intelligent, incisif, et qui retrouve quand il veut le fruit de ses bonnes études. L'Ambigu-Comique est un fort vilain théâtre; c'est la plus mal achalandée de toutes ces boutiques de drames qui se multiplient sur les boulevarts, comme les marchands de coco. Le drame historique n'y peut être compris par personne, à commencer par les directeurs. A quoi bon dès-lors ces trois cuirasses de fer-blanc, dont la moins terne déparerait un peloton d'archers de LA JUIVE?

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — L'IF DE CROISSEY. — Ne vous y trompez pas, ceci est encore une *croix d'or*. Vous retrouverez la jeune paysanne qui ne veut pas que son frère parte pour *l'armée de la guerre*, un niais, un sergent de la ligne, au lieu d'un sergent de la vieille garde, et le jeune abbé qui s'engage pour cette fameuse *croix d'or*. Changez à volonté le nom des personnages et des acteurs, et vous pourrez vous croire au Palais-Royal, au Vaudeville ou aux Variétés, à votre choix. A ce dernier théâtre, comme aux deux autres, vous ne comprendrez jamais pourquoi ce nigaud d'abbé, devenu capitaine, ne s'annonce pas tout de suite comme le dépositaire de la croix d'or, et s'avise de se faire aimer et de se dépiter quand cette pauvre fille en veut épouser un autre qu'elle croit être le remplaçant de son frère. Il faut croire que les théâtres ne s'accoutumeront pas à nous offrir tous la même marchandise. On dit que la source des *croix d'or* n'est pas encore tarie. En attendant, nous guettons le premier feuilleton que le commerce rapace des annonces laissera passer dans LE CONSTITUTIONNEL; nous sommes bien sûrs d'y rencontrer cette facétie : On dit que le roman de M. Maurice Saint-Aguet a inspiré d'autres vaudevilles sur le même sujet. Quand nous serons à cent, nous ferons une croix.

— GYMNASE. — UNE CHAUMIÈRE ET SON COEUR! — Ce point d'exclamation est sur l'affiche, je vous en préviens; il doit être du fait de

M. Poirson, le directeur-affiche, l'homme des lettres *capitales*, des lettres *grasses* et des *italiques*. Si par un retour de fortune le Gymnase venait à perdre sa clientèle de clercs dévoués et qu'il fallût à tout prix la rappeler, l'affiche de son théâtre serait un jour ainsi composée : *Théâtre du Gymnase Dramatique, dirigé par M. Poirson-Delestre, chevalier de la Légion-d'Honneur, ayant calèche, coupé, et portant lunettes.* Quel que soit le sens de ce point d'admiration, laissons-en l'honneur à qui l'a inventé. M. Poirson peut même, s'il lui convient, le transposer et le placer après le nom de M. Scribe; nous n'y verrons qu'un acte de reconnaissance envers l'auteur qui a fait sa fortune, et lui a donné un attelage et des lunettes d'or.

C'est un parti pris : nous allons voir tomber un à un tous les préjugés romanesques; M. Scribe s'est fait le chef d'une bande noire qui va mettre le marteau dans l'édifice de la sentimentalité et coucher sur le sol les débris de la passion de convention. ÊTRE AIMÉ OU MOURIR est le premier coup porté à l'*antonysme*, qui a passé du théâtre dans le monde. UNE CHAUMIÈRE ET SON COEUR est une critique des mœurs désintéressées et prolétaires de ces amours qui foulent aux pieds le rang et les guinées, qui brisent des blasons et répondent à tout : *Qu'est-ce que cela me fait, à moi?*

Un Anglais riche, comme le sont tous les Anglais, au théâtre en général, et au Gymnase en particulier, enlève, en voyageant sur les grandes routes, une petite fille de douze ans, jolie, appétissante comme la mousse d'un verre de porter, qui jouait, sautillait, pétillait devant un *cottage*; par caprice d'Anglais qui aime les jolis enfans, comme un joli bouledogue, comme un joli poney. Cette petite fille a grandi; ses dix-huit ans ont sonné. Lord Wolsey, un jour qu'il était en culotte courte et que les mailles de son bas transparent laissaient entrevoir la chair de ses mollets, fait asseoir Jenny, s'assied près d'elle, lui prend la main gauche, la regarde entre les deux yeux et lui dit : « Je veux vous épouser. » Jenny retire sa main et demande à réfléchir. Lord Wolsey, qui veut utiliser sa toilette et produire quelque part des effets de culotte courte, va passer la soirée dans une réunion. Jenny, seule, rappelle un à un tous ses souvenirs d'enfance, se demande s'il n'y a pas dans le monde un être qu'elle aime mieux que son protecteur, et se souvient à propos qu'elle a barboté dans les mares d'une ferme avec un jeune polisson nommé John Gripp. Son imagination grandit cet individu, le façonne, l'embellit, l'orne de mille qualités agrestes et honorables; il faut qu'elle le voie, l'embrasse, l'aime et l'épouse. Lord Wolsey, son luxe, ses chevaux, sa maison, *qu'est-ce que cela lui fait, à elle?* Donc, en pleine nuit, elle s'échappe du château et court à la taverne, où bien certainement John Gripp l'attend tous les

jours; mais John Gripp est un atroce marchand de bœufs; mais John Gripp sent le suif, jure, sacre, boit, corrompt des intendans pour attraper des fermages, perd tout son argent au jeu; John Gripp enfin est un paysan madré, brutal, avide, qui va épouser la maîtresse de la taverne où Jenny s'est présentée pour être servante.

Autre escapade. Jenny laisse là son Gripp, se sauve par une fenêtre et retourne au château, et à lord Wolsey, qui a tout appris. Celui-ci, délicat outre mesure, veut absolument faire de Jenny madame Gripp. Avez-vous remarqué qu'au théâtre on nous donne des Anglais idéalement généreux, résolument suicides quand on n'en fait pas des êtres parfaitement ridicules, des éléphans gloutons qui demandent toujours des *beefsteckcs*, en disant: *Je vouloir des pommes de terre beaucoup fort.* Jenny se défend comme elle peut de cette générosité qui lui fait horreur, et fait comprendre enfin à lord Wolsey que c'est lui qu'elle veut épouser, lui et son château et sa riche vaisselle, et son linge odorant, et ses chevaux, et sa culotte courte, et ses bas à jour.

Mlle Sauvage, petite salamandre sortie vivante des débris fumans de la *Gaîté*-Pixérécourt, et qui n'a pas voulu s'engager avec la *Gaîté*-Bernard Léon, a débuté dans cette pièce composée pour elle par MM. Scribe et Laforêt: son intelligence si fine et si délicate l'a bien vite initiée aux petits secrets de l'art dramatique qui règne au Gymnase. Elle a été distinguée et spirituelle surtout dans cette scène de désenchantement où la grossièreté de John Gripp la dégoûte pour jamais des inclinations de chaumière: la décence et la sensibilité mesurée de son jeu ont jeté du charme sur les scènes du 1er et du 2e actes. Bouffé s'est donné dans le rôle de John Gripp des allures de rustaud fort comiques.

Le succès de cette pièce a été consacré à la première représentation par des applaudissemens partis de bonne source. Un sifflet systématique a seul troublé le couplet final; mais une trentaine de lutteurs du parterre ont livré combat à cet opposant déterminé. Un instant sa vie a été en danger, malgré sa bonne contenance. Je préférerais la position de l'ours *Carpolain*, harcelé par les cent dogues de la barrière du combat, à celle de ce courageux citoyen.

On a fait à cette pièce le reproche de ressembler, quant à la donnée, aux PREMIÈRES AMOURS, de M. Scribe. Ce n'est peut-être là qu'une chicane, tant les détails diffèrent, tant les effets employés cette fois sont nouveaux et piquans. Nous ne savons pas quelle est la part des deux auteurs; mais à coup sûr M. Scribe a dû s'applaudir de l'adjonction d'un collaborateur qui a dépensé dans le feuilleton d'un journal important beaucoup d'esprit et d'invention.

— Deux volumes nouveaux de George Sand ont paru, il y a peu de jours, chez Félix Bonnaire et Victor Magen; c'est peut-être le plus beau succès de l'auteur. Plus de onze cents exemplaires ont été enlevés le jour de la mise en vente. Nous reviendrons sur ces deux volumes, qui sont deux ouvrages séparés : le premier, ANDRÉ, est une composition ravissante et pleine de tendres émotions; le second, LEONE LEONI, d'un intérêt plus puissant, d'un ordre plus élevé, rencontrera néanmoins peut-être plus d'opposition par la série d'idées qu'il agite.

— ANGELO, TYRAN DE PADOUE, de M. Victor Hugo, a paru chez Eugène Renduel. Cette œuvre, si remarquable par la beauté du style, n'a pas un moindre succès à la lecture qu'au théâtre.

— CLAUDE GUEUX, du même auteur, publié, il y a un an, dans la REVUE DE PARIS, a été réimprimé et se trouve à la même librairie. Il n'en a été tiré que cent exemplaires.

— Tous les amis de la littérature se souviennent de feu Régnier d'Estourbet, jeune auteur qui se cachait sous le pseudonyme de l'abbé *Tiberge*, et dont la plume spirituelle a produit, entre autres ouvrages qui resteront, le touchant livre intitulé les *Mémoires d'une fille de joie*. Le frère de ce jeune écrivain qui nous a été enlevé si tôt, M. Joseph Régnier, publie aujourd'hui, de retour d'un voyage en Italie, un livre plein d'intérêt, où se reproduit, avec plus de portée et d'élévation peut-être, l'esprit doux et mélancolique de son frère. Le *Tableau de la ville éternelle*, analyse sérieuse, profonde et pittoresque de la vie morale de Rome, aura pour lecteurs tous les hommes qui cherchent dans un livre la conscience et l'amour de la vérité, soutenus par un talent réel. Nous reviendrons sur le livre de M. Joseph Régnier.

— RICHELIEU ET MAZARIN, de M. Capefigue, paraîtra lundi.

— MÉMOIRES DE FLEURY (1) de la Comédie-Française.—C'est un monde à part que celui des comédiens; aujourd'hui c'est encore vrai, autrefois c'était bien plus évident. Aujourd'hui le comédien se marie, il est père de famille, il est sergent de la garde nationale, électeur municipal, quelquefois marchand de bonnets de coton. Delaistre de la Porte-Saint-Martin est marchande lingère, et Henri, de l'Opéra-Comique, dont la basse taille disait avec tant d'énergie les imprécations russes de Lestocq, fabrique ces *charmans* anneaux d'or sur lesquels est écrite en gothique cette suave

(1) Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne.

devise d'amour : *Si tu me quittes, brise-moi*. La partie morale ou plutôt immorale de la vie comédienne s'est tout-à-fait amendée ; nous n'avons plus que la partie artiste qui a concentré en dévergondage d'amour-propre et en rouerie d'intrigues théâtrales tout le dévergondage de mœurs et la rouerie d'intrigues amoureuses d'autrefois. Les comédiens s'en vont, le siècle n'a plus que des acteurs. Ce n'est donc pas une chose sans importance, à côté des histoires politiques, morales et littéraires des trente dernières années du dix-huitième siècle et des vingt premières du nôtre, où toutes choses ont été en révolution, que d'avoir l'histoire du théâtre derrière le rideau. Nous ne voulons pas dire que les MÉMOIRES DE FLEURY soient précisément cette histoire, mais ils en seront un des premiers élémens. Un homme qui a vécu cinquante ans au théâtre, qui a joué devant Louis XVI et presque avec Marie-Antoinette, qui a débité Moncade devant Robespierre, Almada de Pinto devant Napoléon, et Tartufe en face de Louis XVIII ; cet homme est un témoin précieux et qui mérite d'être écouté. Nous avons lu ses Mémoires avec intétêt, avec plaisir, avec moins de plaisir peut-être que si nous n'avions pas vu Fleury. En effet, il nous a été difficile d'accorder notre lecture avec nos souvenirs. Ce style soigneux nous rappelait mal le jabot chiffonné et le bas mal tiré du marquis du *Dissipateur ;* cet esprit prudent n'avait rien pour nous de l'allure impertinente de Clitandre ; cette phrase nette et correcte était trop loin du bredouillage débraillé du chevalier de *Turcaret*. Mais, à part cette impression qui tient plutôt à nous qu'au livre, nous avons été très-satisfait de la lecture des Mémoires de Fleury. Beaucoup d'anecdotes inconnues racontées avec grâce, un souper chez Le Kain, qui est une charmante scène de comédie, et l'entrée de Voltaire, récit plein de chaleur et d'animation, nous ont paru mériter beaucoup de succès à ce livre.

— Nous ne serions pas irréprochable envers nos lectrices si nous omettions de constater l'existence du beau magasin de modes dont on admire depuis peu l'élégante architecture, sous le n° 106, dans la rue Richelieu. C'est celui de Mme Hocquet, la grande modiste, qui n'a pas de rivale dans la confection des capotes. La forme si aérienne et si distinguée de ces chapeaux justifie la haute renommée où l'on tient son habileté, dans les sociétés fashionables de Paris. Nos soirées et nos théâtres retentissent de son nom. Aussi est-ce une précaution inutile d'indiquer que sa maison n'a aucun rapport avec celle qui lui a succédé rue Neuve-des-Petits-Champs, quoique portant le même nom.

DE LA LANGUE FRANÇAISE

ET DES STYLES.

PREMIER ARTICLE.

Au milieu des plaintes, des colères, des cris de toute sorte, cris de joie, cris de douleur, qui s'élèvent depuis tantôt quinze ou vingt années, dans les rangs de la critique, au sujet de notre littérature, à cause de sa chute selon les uns, de sa transformation glorieuse selon les autres; il nous semble que le travail, motif ou prétexte de tout ce tapage, a été poussé assez loin par les prosateurs et par les poètes, pour qu'on puisse s'apercevoir à la fin qu'il a été fait et poursuivi dans deux directions, dans la mise en œuvre des idées et dans la modification de la langue. D'ordinaire, les pensées nouvelles qui sortent de l'esprit humain et qui se répandent à travers le monde, procèdent comme les bandes guerrières du moyen âge, soulevant sous leur marche tumultueuse, à travers champs et moissons, des flots nuageux de poussière, qui voilent leur front de bataille, leurs ailes et leurs profondeurs. On voit bien briller çà et là, par quelque déchirure du nuage, le tranchant des épées et le reflet des armures; mais il faut attendre, attendre long-temps, pour que, leur forme se dégage, devienne précise et arrêtée. C'est ainsi que dès le premier moment où des tourbillons inusités se sont élevés à l'horizon littéraire, la critique n'a pas manqué de monter sur son rocher, pour étudier avec inquiétude la cause de ce tumulte et de cette obscurité soudaine. Elle y a usé avec courage son œil et son

opiniâtreté; mais la mêlée était si grande, la confusion si profonde, le voile qui enveloppait cette marche et ce choc des théories nouvelles si épais, qu'elle s'est perdue en conjectures; et qu'aujourd'hui seulement, nous autres qui avons le bonheur d'arriver à l'heure, nous distinguons assez clairement ce qui naguère était encore si lointain, si confus, si mêlé, si inextricable.

Maintenant donc que le nuage a crevé, il en sort bien nettement deux choses: la modification des formes littéraires et la modification de la langue. Ce n'est pas toutefois que ces deux révolutions soient encore définitivement arrêtées dans leur plan, et maîtresses de leur avenir; loin de là, elles se cherchent elles-mêmes. D'un côté, le drame s'essaie aux nouveautés, la poésie tente des combinaisons rhythmiques, le roman sort de son vieux lit; de l'autre, la langue tâtonne; elle va de la formule grave et nombreuse de Louis XIV à la formule émondée et alignée de Louis XV; elle oscille entre la métaphore et la périphrase. Que deviendront ces deux mouvemens de l'art? Jusqu'où leur sera-t-il donné de parvenir? Trouveront-ils devant eux une route aplanie ou encombrée? Se produira-t-il, comme au seizième siècle, quelque renaissance inopinée, qui les laissera en chemin, comme y furent laissées nos poésies, nos histoires, nos épopées du moyen âge? Dieu seul, et peut-être aussi l'instinct mystérieux des artistes, sait ces choses; tout ce que nous pouvons faire, nous autres critiques, nous autres spectateurs de ce cirque où nous ne luttons pas, c'est de raconter les coups qui se portent, les chances qui se succèdent, et de tâcher d'arracher au présent et au passé de l'histoire quelques indices sur l'avenir.

Toutefois, il n'est pas dans notre prétention de sonder tous les mystères des deux mouvemens qui s'opèrent aujourd'hui dans la littérature. Le premier, celui qui a pour but la rénovation des formes elles-mêmes sous lesquelles se produisent les œuvres littéraires, la rénovation du drame, du roman, de la poésie, exigerait un travail très-divers, très-étendu, et un livre plutôt que des articles. Nous n'y pouvons donc pas songer, et nous le laissons à qui aura assez de loisir, assez d'idées, assez d'ardeur pour en en-

treprendre l'histoire. Il n'en est pas de même du second, de celui qui a pour objet la modification de la langue française : plus borné, plus circonscrit, il est plus commode au morcellement de la critique hebdomadaire ; il se laisse mieux suivre par l'esprit distrait des lecteurs, et, mieux que tout cela, comme toutes les entreprises modestes, il n'exige pas un de ces déploiemens de forces qu'il ne serait ni dans notre volonté de promettre, ni dans notre pouvoir de tenir. Nous allons donc essayer de rendre claire aux yeux la révolution que subit en ce moment la langue française ; de bien distinguer et séparer les uns des autres les élémens qui se disputent sa domination ; de balancer le plus équitablement qu'il se pourra leur importance individuelle ; et puis, ce qui sera le point capital de nos efforts, de tirer de l'histoire de la langue des faits jusqu'à présent à peu près inconnus, lesquels jetteront un jour singulier sur le débat que se livrent entre elles les écoles rivales en matière de style.

Il y a aujourd'hui un fait capital, qu'il est nécessaire d'exposer clairement, pour avoir la clef de la situation dans laquelle se trouve la langue. Indépendamment des matières de littérature sur lesquelles s'exerce l'esprit des auteurs, il existe une foule de sciences, d'arts, de métiers, qui sont tous plus ou moins parvenus à un état que nous nommerons philosophique, c'est-à-dire dans lequel ils se rendent ou croient se rendre à eux-mêmes compte de leurs principes, de leurs intérêts et de leurs lois. Ces sciences, ces arts, ces métiers, se sont élevés de la sorte jusqu'à un certain point à des habitudes de logique, de raisonnement, de théorie, et se sont ainsi rapprochés des esprits qui n'auraient pas été assez spéciaux pour aller les trouver sur leur terrain propre et technique. D'un autre côté, par suite de l'immense développement de la presse, toutes ces études particulières se sont à ce point réglées et constituées, qu'elles ont leurs organes publics, leurs journaux par lesquels elles se répandent et s'infiltrent dans la foule. Ainsi, les sciences physiques, mathématiques, naturelles et morales, les arts de toute portée et de toute direction, les métiers de toute destination et de tout ordre, écrivent au jour le jour

leur histoire, font leur analyse et leur synthèse dans des termes qui ne sont pas trop barbares, et possèdent leurs littératures assez civilisées pour que l'amour-propre ou le talent des écrivains s'y inquiète des mots congruens et des tournures délicates.

Toutes ces sciences, tous ces arts, tous ces métiers ont donc leur langue écrite d'abord; chose qui ne se voyait pas autrefois, car il n'y avait que les sommités de la spéculation ou de l'industrie, l'art du veneur, l'art du verrier, l'art du médecin, l'art du jurisconsulte, l'art du philologue, et quelques autres, qui eussent accès dans la région littéraire; tout le reste, terminologie plus ou moins barbare, plus ou moins humble, plus ou moins cabalistique et mystérieuse, était une affaire de maîtrise et de tradition. Ensuite, les arts et les sciences qui s'étaient élevés jusqu'à la formule écrite avaient choisi la langue latine, seul idiôme général en un temps de nationalités jalouses et hargneuses, et le seul qui permît à l'intelligence et à l'industrie de passer de royaume à royaume, sans crainte des guerres, des haines ou des préjugés. Le littérateur était donc à peu près le seul à manier, à cultiver, à modifier la langue française, à l'enrichir de tournures grecques ou latines, à la féconder enfin selon les principes et les traditions esthétiques de la Grèce, de l'Italie et de la France.

Aujourd'hui au contraire, chaque science, chaque art, chaque métier, chaque profession se sont emparés de la langue française, et chacun d'eux, pour l'approprier à son usage spécial, l'a tournée, traînée et tourmentée; chacun d'eux lui a imposé son dictionnaire, son argot, ses hiéroglyphes. Puis, une fois cette fourmilière d'idiomes créée, on les a régularisés et exploités dans une multitude de journaux, lesquels viennent tous les matins, comme des ravins après les pluies d'orage, se dégorger dans la publicité générale, c'est-à-dire dans la langue écrite.

C'est donc un spectacle singulier, et qui ne s'était encore jamais vu, que celui de la langue française débordée par-dessus ses rives classiques, grossie tout à coup par une multitude de torrens qui ont traversé et délayé des terrains de toute couleur, et entraîné des débris et des immondices de toute sorte; c'est un large cou-

rant où roulent pêle-mêle les principes les plus disparates, la médecine, la politique, la géographie, la pharmacie, l'astronomie; c'est un déluge d'eaux maudites et fangeuses, où la pauvre littérature se heurte à ces corps étrangers, se perd et se noie; et l'ami des lettres antiques, l'ami du discours élégant et du noble langage, assis, comme le pasteur de Virgile, au bord de ces eaux révoltées, écoute, plein de frayeur, le bruit de ce grand naufrage, où périssent à la fois les traditions grecques, romaines et nationales; Sophocle et Démosthène, Cicéron et Térence, Racine et Bossuet.

Le premier fait à constater aujourd'hui dans l'histoire présente de la langue française, c'est donc qu'elle ne s'appartient plus à elle-même, qu'elle n'est plus soumise seulement à ses propres traditions et à ses propres lois. Pour se modifier, pour s'assouplir, pour se diversifier, pour s'étendre, elle ne s'inspire plus des grandes et fécondes traditions littéraires, comme autrefois; elle ne peut plus aller s'enquérir, comme du temps d'Horace et du temps de Vaugelas, si le mot qu'elle brûle d'adopter est de pure race grecque ou romaine; enfin, le développement futur de la langue n'est plus un résultat qui se tire logiquement et uniquement des choses, élémens et matières de son passé. Le grammairien et l'étymologiste ne se trouvent plus debout à l'entrée du langage; la porte en a été forcée, comme la barrière du Rhin au cinquième siècle, par des peuples inconnus au monde littéraire; peuples qui parlent des idiomes ignorés des Muses; nouveaux Quades, Hérules et Saxons, qui troublent la limpidité de la parole grecque et latine, comme l'invasion troubla l'homogénéité de la civilisation gallo-romaine; et qui peut-être, un jour, par le travail lent et poursuivi des années, feront aboutir les glapissemens de leur gosier à quelque riche et glorieuse harmonie, comme les compagnons chevelus de Mérovée ont fini par aboutir à la nation la plus belle de l'occident.

Donc, la langue n'est plus maîtresse d'elle; elle est une pauvre captive qui marche à la suite de ses vainqueurs, qui prend leurs lois et revêt leur costume. Ces vainqueurs de la langue littéraire, traditionnelle, classique, ce sont en partie les idiomes des arts,

leur histoire, font leur analyse et leur synthèse dans des termes qui ne sont pas trop barbares, et possèdent leurs littératures assez civilisées pour que l'amour-propre ou le talent des écrivains s'y inquiète des mots congruens et des tournures délicates.

Toutes ces sciences, tous ces arts, tous ces métiers ont donc leur langue écrite d'abord; chose qui ne se voyait pas autrefois, car il n'y avait que les sommités de la spéculation ou de l'industrie, l'art du veneur, l'art du verrier, l'art du médecin, l'art du jurisconsulte, l'art du philologue, et quelques autres, qui eussent accès dans la région littéraire; tout le reste, terminologie plus ou moins barbare, plus ou moins humble, plus ou moins cabalistique et mystérieuse, était une affaire de maîtrise et de tradition. Ensuite, les arts et les sciences qui s'étaient élevés jusqu'à la formule écrite avaient choisi la langue latine, seul idiôme général en un temps de nationalités jalouses et hargneuses, et le seul qui permît à l'intelligence et à l'industrie de passer de royaume à royaume, sans crainte des guerres, des haines ou des préjugés. Le littérateur était donc à peu près le seul à manier, à cultiver, à modifier la langue française, à l'enrichir de tournures grecques ou latines; à la féconder enfin selon les principes et les traditions esthétiques de la Grèce, de l'Italie et de la France.

Aujourd'hui au contraire, chaque science, chaque art, chaque métier, chaque profession se sont emparés de la langue française, et chacun d'eux, pour l'approprier à son usage spécial, l'a tournée, traînée et tourmentée; chacun d'eux lui a imposé son dictionnaire, son argot, ses hiéroglyphes. Puis, une fois cette fourmilière d'idiomes créée, on les a régularisés et exploités dans une multitude de journaux, lesquels viennent tous les matins, comme des ravins après les pluies d'orage, se dégorger dans la publicité générale, c'est-à-dire dans la langue écrite.

C'est donc un spectacle singulier, et qui ne s'était encore jamais vu, que celui de la langue française débordée par-dessus ses rives classiques, grossie tout à coup par une multitude de torrens qui ont traversé et délayé des terrains de toute couleur, et entr[illegible] des débris et des immondices de toute sorte; c'est un large [illegible] et [illegible]

rant où roulent pêle-mêle les principes les plus disparates, la médecine, la politique, la géographie, la pharmacie, l'astronomie; c'est un déluge d'eaux maudites et fangeuses, où la pauvre littérature se heurte à ces corps étrangers, se perd et se noie; et l'ami des lettres antiques, l'ami du discours élégant et du noble langage, assis, comme le pasteur de Virgile, au bord de ces eaux révoltées, écoute, plein de frayeur, le bruit de ce grand naufrage, où périssent à la fois les traditions grecques, romaines et nationales; Sophocle et Démosthène, Cicéron et Térence, Racine et Bossuet.

Le premier fait à constater aujourd'hui dans l'histoire présente la langue française, c'est donc qu'elle ne s'appartient plus à elle-me, qu'elle n'est plus soumise seulement à ses propres traditions ses propres lois. Pour se modifier, pour s'assouplir, pour se sifier, pour s'étendre, elle ne s'inspire plus des grandes et les traditions littéraires, comme autrefois; elle ne peut plus 'enquérir, comme du temps d'Horace et du temps de Vau- i le mot qu'elle brûle d'adopter est de pure race grecque ne; enfin, le développement futur de la langue n'est résultat qui se tire logiquement et uniquement des lémens et matières de son passé. Le grammairien ogiste ne se trouvent plus debout à l'entrée du lan- rte en a été forcée, comme la barrière du Rhin au ele, par des peuples inconnus au monde littéraire: arlent des idiomes ignorés des Muses; nouveaux es et Saxons, qui troublent la limpidité de la parole ie, comme l'invasion troubla l'homogénéité de la romaine; et qui peut-être, un jour, par le travail des années, feront aboutir les glapissemens de que riche et glorieuse harmonie, comme les us de Mérovée ont fini par aboutir à la nation cident.

'est plus maîtresse d'elle; elle est une pauvre la suite de ses vainqueurs, qui prend leurs nqueurs de la langue littéraire, partie les idiomes des arts,

Jusqu'à présent, nous avons trouvé trois causes qui concourent pareillement au désordre actuel de la langue : d'abord, la terminologie des métiers ; des arts et des sciences, ensuite celle des études philosophiques et sociales ; enfin, la mise en œuvre de ce qui reste encore des idiomes de la conquête opérée par le gouvernement représentatif. Aucune de ces trois causes n'est littéraire, c'est-à-dire que toutes trois modifient la langue par le mélange d'élémens qui ne sont pas de nature philologique. Il ne s'agit dans aucun de ces trois cas d'un redressement du discours, exécuté d'après les données de sa propre histoire, mais d'une introduction de principes nouveaux, qui troublent son économie traditionnelle, et font éclater les ais de sa vieille synthèse.

A côté de ces trois principes de désorganisation, il y en a d'autres encore, mais ceux-ci, littéraires, intelligens, ayant conscience d'eux-mêmes. Le premier, c'est la question des systèmes en littérature, la question des écoles. Ces systèmes sont aujourd'hui, comme on sait, au nombre de deux, et ils sont en désaccord, non-seulement sur la manière de comprendre et d'écrire la langue, mais encore sur la manière de comprendre et de réaliser les diverses formes littéraires, comme, par exemple, le drame, la poésie ou le roman.

En nous renfermant, ainsi que nous le devons, dans la question de la langue, nous allons montrer comment les deux écoles s'entendent parfaitement sur leurs principes avoués, et comment cette grave difficulté se réduit à n'être en définitive qu'une question de fait. Avant tout, protestons autant qu'il est en nous contre la dénomination de *romantique*, imposée à la nouvelle école beaucoup plutôt qu'acceptée par elle ; dénomination creuse et sans idée par elle-même, et qui pourrait paraître en cacher une mauvaise, par l'opposition qu'elle fait dans le jargon de la critique ordinaire à la dénomination de *classique*, en faisant supposer aux simples que les romantiques se passent de travail, d'étude, de méditation, enfin de tout ce que la tradition et l'enseignement des lettres grecques et romaines apportent de noble et d'élevé dans l'intelligence et dans le cœur.

Ceux qui se disent de la bonne et vieille école du dix-septième siècle, et, pour employer un mot significatif et bref qui, tout en exprimant notre pensée, ne gêne pas l'allure de notre phrase, le parti des académiciens, pose pour principe que la plus belle période de la langue française, celle qui a produit les plus admirables ouvrages, celle qui est et doit être entre toutes respectée, vantée, reproduite, c'est la période de Louis XIV. Or, c'est exactement ce que pense, ce que veut, ce que prétend l'école nouvelle; et, pour choisir entre les écrivains plus ou moins remarquables ou illustres qu'a déjà produits cette école, entre M. de Lamartine, M. de Vigny, M. Sainte-Beuve, un homme qui se soit développé plus que tout autre sous diverses faces, et qui, par conséquent, réunisse en lui la plus grande réalisation qui se soit encore opérée de ces principes nouveaux, M. Victor Hugo a constamment fait effort pour remettre en honneur et faire revivre les grands styles du dix-septième siècle, celui de Corneille, celui de Molière, celui de Pascal, celui de Bossuet. Qu'on lui refuse de s'être élevé jusqu'à la région où planent ces nobles modèles, c'est un point sur lequel nous concevons et nous admettons parfaitement la controverse; mais un autre point tout-à-fait hors de litige, un point qu'il y aurait de l'injustice et de la mauvaise volonté à ne nous pas accorder, c'est l'admiration bien franche, bien nette, bien explicite de M. Victor Hugo pour notre grand siècle littéraire, pour les chefs-d'œuvre impérissables qu'il a bâtis, pour cette magnificence de langage et cette sévérité constante d'idées qui règnent dans ses principales productions. Quand nous nommons M. Victor Hugo, nous nommons en même temps tous les grands et notables artistes de l'école nouvelle. M. de Lamartine, M. de Vigny, M. Sainte-Beuve, ne renieront jamais ni Racine, ni Fénelon, ni Mme de Sévigné. Loin de là, ils placeront la période de la langue où parurent ces écrivains au rang de ces phases rares et favorisées, comme il s'en voit deux ou trois dans toute l'histoire de l'occident, où l'instinct du beau s'exalte et atteint ses dernières limites; et puis, ils choisiront sans doute, dans cette période, les individualités esthétiques les mieux en rapport

avec leur propre nature, pour en faire un modèle parmi les modèles, un ami parmi les amis.

Comment se fait-il donc que l'école nouvelle et le parti de l'académie s'entendent si peu, se touchant si intimément sur les principes? Cela tient à diverses causes de nature diverse. Il y a partout, comme on dit, des gâte-métiers qui compromettent les meilleures et les plus saintes causes. La nouvelle école a eu les siens. L'effroyable consommation que la presse actuelle fait de littérature a poussé à écrire une foule de jeunes gens de bon naturel, mais qui n'avaient encore eu le temps ni d'amasser beaucoup d'idées, ni de donner un caractère à leur style. Ils se sont dits de la nouvelle école et on les a crus. Ils n'étaient d'aucune école, d'aucun système, pas même du leur; car, école et système supposent un ensemble de principes bien liés, qu'ils n'avaient pas, et un enchaînement de conséquences prévues, que nul d'entre eux n'avait déduites ni expérimentées. Il y a donc de l'injustice à attribuer à l'école nouvelle le déplorable encombrement de rapsodies dramatiques, poétiques et autres, dans lesquelles nos pieds trébuchent à chaque pas; embryons sans avenir, larves avortés, monstruosités à tous les points de vue, où l'histoire, la morale et le style sont outrageusement piloriés.

Cependant nous devons dire, pour être justes, que le tort du malentendu qui sépare le parti académicien de l'école nouvelle ne vient pas tout entier des gâte-métiers de celle-ci; le parti en peut revendiquer sa moitié, et la plus grosse. Ces littérateurs qui se prétendent exclusivement classiques ont ceci de singulier dans leur logique, qu'adoptant les grands écrivains de Louis XIV pour modèles, ils font une littérature diamétralement opposée à celle de ces écrivains. Quoi de plus noble, de plus aisé, de plus grandiose, que la manière du dix-septième siècle; quoi de plus plat, de plus guindé, de plus fluet que la manière de 1806! Quelle plus grande horreur de la périphrase que dans Corneille, dans Bossuet, dans La Rochefoucauld! Quel plus grand fouillis de synonymes manqués, tournant autour de l'idée, que dans Delille, dans Bernardin de Saint-Pierre, dans Baour-Lormian! Les styles du

dix-septième siècle, les plus beaux, les plus renommés, sont d'une superbe crudité cavalière, prenant toujours l'idée par le manche du mot propre, expliquant les abstractions par une grande gerbe d'images qui les illuminent, ou reposant l'ame éblouie du luxe des métaphores par une généralité pure et sereine, où la pensée aux proportions immenses vient se réduire comme en un médaillon. Quoi de pareil, nous le demandons sincèrement, dans les hommes qui ont la prétention de marcher sous la bannière du dix-septième siècle? Est-ce que vous trouvez le style de M. de Jouy coupé et tressé à grands anneaux, qui se tiennent et roulent les uns dans les autres, comme les phrases du duc de Saint-Simon? Est-ce que les vers libres de M. Étienne vous paraissent noblement drapés, comme les alexandrins des *Femmes Savantes?* Est-ce que la prose de M. Jay vous semble nonchalamment parsemée d'images qui servent d'interprète et de truchement à l'idée, comme dans cet admirable livre des *Maximes?* Quoi! ces messieurs sont classiques? disent-ils. Ils admirent Corneille, ils admirent Molière, ils admirent Bossuet? Mais, alors comment entendent-ils leur admiration? Il n'y a pas, parmi ce qu'ils nomment les romantiques, un seul écrivain qui voulût les avoir outragés comme eux. Ce sont eux, ce sont leurs vers étriqués et leur prose périphrasière qui ont gâté le goût du public, qui font dormir aux vers de Corneille et siffler aux vers de Molière.

Entre l'école nouvelle et le parti académicien, qui placent l'une et l'autre sur le pavois la langue du dix-septième siècle, il n'y a donc plus qu'une question de fait : celle de savoir qui comprend le mieux cette langue, et qui la parle le mieux. Nous ne voulons pas poursuivre cette idée, qui nous entraînerait hors de la difficulté du moment ; mais nous croyons certain que, si l'on veut y regarder de près, les écrivains le plus véritablement classiques, c'est-à-dire ceux qui savent le mieux les traditions littéraires, et qui les exploitent avec le plus d'intelligence, ce sont évidemment les notables auteurs de l'école nouvelle. M. de Lamartine est plus près de Racine que M. de Jouy; M. Sainte-Beuve est plus près de Fénelon que M. Jay; M. Victor Hugo est plus près de Corneille

que M. Étienne; M. de Vigny est plus près de Balzac que M. Arnault. Ce sont là des vérités qui vaudraient la peine qu'on y regardât, afin que ceux qui ont pendu la langue à leur gibet ne se donnassent plus pour de fidèles serviteurs, qui veillent armés autour de son trône.

Nous pouvons maintenant revenir à la proposition générale de cette étude, à savoir la cause de trouble dont est pour la langue la divergence des deux écoles rivales qui prétendent l'une et l'autre à fonder les règles du style, celle-ci poussant cette langue d'un côté, celle-là la poussant de l'autre. Une nouvelle cause de chaos, et celle-ci sera la dernière à laquelle nous nous arrêtions, c'est la différence qui naît de l'individualité des styles. Même avec un système de littérature nettement défini et arrêté, avec une langue faite et stationnaire, il y a toujours des procédés différens de style; cela tient à cette même raison qui fait que deux feuilles, dans une forêt, ne se ressemblent jamais, et qu'il n'y a eu, en aucun temps et en aucun pays, deux hommes parfaitement semblables de corps, d'ame et de son de voix. Les écrivains sont tous faits de telle manière, qu'ils sentent différemment les objets extérieurs, et qu'ils perçoivent différemment leurs idées. Pour penser, l'intelligence se meut et se transporte de notion à notion; or, les intelligences ont chacune un pas qui les distingue et qui les fait reconnaître. Ces différences dans le pas de l'esprit qui se meut, ce sont les différences des styles. Tel va de l'idée à l'image, tel de l'image à l'idée. Et puis, cette marche est différemment coupée et cadencée : la phrase de Balzac frappe ordinairement deux coups; celle de Voiture en frappe quatre.

Indépendamment du procédé rhythmique et musical, qui distingue les écrivains entre eux, et qui met leur nom à leurs ouvrages, beaucoup mieux que leur propre signature, il y a encore ce que nous nommons la forme diverse de l'idée. Dans tel esprit, l'idée se produit toujours mal arrêtée, mal éclairée aux extrémités, timide, dubitative; et alors, le style s'avance les yeux baissés, tout flanqué de *pour ainsi dire* et de *peut-être;* dans d'autres esprits, elle apparaît entière et impérieuse, bien nette et bien

quarrée; et alors, le style s'avance d'un pas ferme, résolu, tout plein de proverbes, d'apophthegmes, de maximes, c'est-à-dire de formules qui ont l'autorité de la tradition pour elles, et qui n'admettent pas la discussion. Les styles se divisent ainsi en genres nombreux et en familles plus nombreuses encore; en général, ils sont tous plus ou moins bons pourvu qu'ils soient vrais. Les mauvais styles, ce sont ceux d'imitation et de placage.

Il y a aujourd'hui dans notre littérature une fourmilière incroyable de styles, sans compter mille façons bâtardes, qui n'ont ni raison, ni loi, et qui servent à desservir le *premier Paris* de la presse quotidienne. Cette multiplicité de styles tient à l'existence simultanée des deux écoles littéraires, deux genres qui ont leurs espèces et leurs sous-espèces. Nous n'aurions peut-être pas encore parlé de tout ceci, s'il n'y avait pas de répandue à ce sujet une erreur qu'il importe de détruire. Il existe aujourd'hui un groupe d'écrivains plus ou moins remarquables, que l'on désigne par l'appellation d'*Intimes*, et sur lesquels la critique s'abuse, à notre avis. Il y a deux choses dans la composition du style : la forme plus ou moins arrêtée de l'idée, et le retentissement musical avec lequel elle tombe dans l'harmonie générale du discours. On peut faire une théorie sur l'agencement mécanique de la phrase, la rendre plus sourde ou plus sonore; mais la forme même de l'idée, son contour indécis ou décidé, échappent à tout système, parce que ce sont là des qualités qui tiennent à l'ame elle-même, et à sa manière individuelle de procéder. Or, ce qui caractérise un écrivain intime, comme on dit, du moins un écrivain *intime* de ceux que nous avons sous les yeux, c'est d'abord l'esprit du détail, puis, pour nous servir d'un mot qui dit bien ce qu'il veut dire, le penchant à l'autobiographie, enfin l'hésitation de l'idée; c'est-à-dire trois choses qui tiennent à la personnalité, et qui ne peuvent pas donner lieu à une école, par la raison qu'on ne se donne pas, à sa fantaisie, un tempérament sanguin ou bilieux. Les *intimes* ne peuvent donc pas prétendre à former une école de style, parce que ce qui leur appartient en propre est une chose individuelle par sa nature, et qui ne peut pas être généralisée et

systématisée. Cela est si vrai, qu'ils ne se distinguent de la manière d'écrire du reste de l'école nouvelle et de l'école académique, que par cet élément personnel ; M. Sainte-Beuve étant aussi riche d'images que M. Victor Hugo, et M. George Sand employant la périphrase aussi bien que Delille, et la description aussi bien que Bernardin de Saint-Pierre.

Si nous portons notre regard en arrière, sur les considérations que nous avons développées jusqu'ici, nous trouvons que la langue française est aujourd'hui dans un chaos, comme il ne s'en est jamais rencontré dans son histoire. La terminologie technique et scientifique a jeté le désordre dans ses mots ; les écoles rivales l'ont jeté dans sa syntaxe. Nous ne dirons pas néanmoins qu'elle est en décadence. En général, les époques qu'on nomme de décadence, soit dans la littérature, soit dans la politique, sont tout simplement des phases qui n'ont pas été prévues par les lois esthétiques et sociales précédentes, et qui, pleines de faits nouveaux et d'élémens inconnus, font éclater le fagot, serré de trop près, en vertu de cette loi physique qui veut que le contenant soit plus grand que le contenu. Nous sommes donc pleins de foi dans l'avenir de notre langue, comme dans l'avenir de toute chose qui tient à la constitution même des sociétés, lesquelles marchent à la garde de Dieu. Cependant, comme il serait utile que notre intelligence aidât un peu le bon vouloir de la Providence, et que, si l'homme pouvait mettre efficacement la main à ses affaires, elles iraient, sans nul doute, beaucoup plus droit et plus vite, il nous a semblé qu'il était profitable de chercher selon quelles données il convenait d'opérer sur la langue française, pour la conduire à son but et achèvement. Or, pénétrés comme nous sommes de cette maxime, que la tradition est le meilleur des guides, et que, selon un mot de M. Victor Cousin, celui qui veut traiter d'une science doit s'attacher avant tout à l'histoire de cette science, nous nous occuperons du passé de notre belle langue, ayant soin de la prendre par les côtés qui n'ont pas encore été touchés, afin d'ajouter un chapitre au livre de ses annales.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

VISITE A ABBOTSFORD.

PORTRAIT, ANECDOTES, SOUVENIRS DE WALTER SCOTT.

Le 29 août 1816, j'atteignis sur le tard la petite ville de Selkirk, ancienne frontière d'Écosse. Je venais d'Édimbourg, un peu pour visiter l'abbaye de Melrose et ses environs, beaucoup pour entrevoir le puissant ménestrel du Nord. J'avais pour lui une lettre d'introduction de Thomas Campbell, le poète; et, d'après l'intérêt qu'il avait pris à mes premières tentatives littéraires, j'avais quelque raison de penser que ma visite ne serait point importune.

Le lendemain, après un déjeuner matinal, je partis en chaise de poste pour l'abbaye. Arrivé devant Abbotsford, j'envoyai le postillon porter la lettre et ma carte, sur laquelle j'avais écrit que, me rendant aux ruines de Melrose, je désirais savoir s'il serait agréable à M. Scott (qui n'était pas encore baron) de me recevoir dans le cours de la matinée.

Tandis que j'attendais réponse à mon message, j'eus le temps d'examiner la maison. Elle s'élevait à peu de distance, plus bas que la route, sur le penchant d'une colline qui descendait jusqu'aux bords de la rivière. D'un aspect rustique et pittoresque, ce n'était alors que la modeste demeure d'un gentilhomme campagnard. Toute la façade était tapissée de verdure : au-dessus du portail, une grande paire de cornes d'élan se dressaient à travers le feuillage, et semblaient indiquer un rendez-vous de chasse. Le vaste et seigneurial édifice, qui a été construit depuis, commençait seule-

ment à poindre. Partie des murs, entourés d'échafaudages, s'élevait déjà aussi haut que la petite maison, et la cour était encombrée de masses de pierres taillées.

Le bruit de la voiture avait troublé le calme des habitans. Un levrier noir, gardien du château, sauta sur un des blocs de pierre, et commença un aboiement furieux. Son appel fit sortir toute la garnison de race canine : petits et grands, dogues, doguins, tous accoururent, la bouche ouverte et vociférant.

Un peu après, le seigneur châtelain parut en personne. Je le reconnus de suite aux descriptions que j'en avais lues, et aux portraits qu'on avait publiés de lui. Il était grand, fort, robuste; il portait une vieille veste de chasse, de couleur verte, des pantalons de toile écrue, de forts souliers attachés aux chevilles et un chapeau qui avait évidemment du service. Un sifflet pendait à sa boutonnière. Il monta en boitant le long de l'allée sablée, s'aidant d'un gros bâton en guise de canne, mais marchant avec rapidité et vigueur. A ses côtés trottait un grand lévrier, gris de fer, d'un maintien grave et réservé, et qui, loin de prendre part aux clameurs de la populace doguine, semblait se croire obligé, pour la dignité de la maison, à me faire un accueil courtois.

Avant que Scott eût atteint la porte, il me cria, du ton le plus cordial, que j'étais le bien-venu à Abbotsford, et me demanda des nouvelles de Campbell. « Allons, dit-il en me donnant une chaude poignée de main, poussez jusqu'à la maison, et mettez pied à terre. Vous arrivez juste à temps pour déjeuner; vous verrez ensuite à votre aise toutes les merveilles de l'abbaye. »

Je tentai de m'excuser sur ce que je n'étais pas à jeun. « Bah! jeune homme! s'écria-t-il, une promenade matinale à l'air piquant de nos montagnes ouvre l'appétit et justifie bien un second déjeuner. » Quelques tours de roues me conduisirent à l'entrée de la maison, et un peu après je pris place à table. Il n'y avait que la famille, composée de Mme Scott, sa fille aînée, Sophie, belle jeune fille d'environ dix-sept ans; miss Anne Scott, plus jeune de deux ou trois ans; Walter, garçon d'une belle venue, et Charles, gentil enfant de onze à douze ans.

Je me sentis bientôt tout-à-fait à l'aise et le cœur épanoui d'une si franche réception. J'avais compté d'abord ne faire qu'une simple visite, mais on ne voulut pas me tenir quitte si facilement. « N'allez pas vous imaginer, me dit Scott, que notre voisinage se lise comme une gazette, en

une matinée. Il y faut plusieurs jours d'étude. Un voyageur observateur, qui a quelque attrait pour les friperies du vieux monde, ne saurait se contenter à moins. Après déjeuner, vous irez faire votre promenade à l'abbaye de Melrose. Je ne pourrai vous y accompagner; j'ai à vaquer à quelques affaires de ménage; mais je vous donnerai mon fils Charles, qui est très-versé en tout ce qui concerne la vieille ruine et ses alentours. Lui et mon ami, Johnny Bower, vous mettront au fait, et vous en diront beaucoup plus long que vous n'êtes appelé à en croire, à moins que vous ne soyez un vrai et complet antiquaire, ne doutant jamais de rien. Quand vous serez de retour, je me charge de vous promener dans le voisinage. Demain, je vous fais voir Yarrow; après-demain, je vous mène en voiture à l'abbaye de Dryburgh, qui est une belle vieille ruine, et qui vaut bien qu'on vous la montre. »

Bref! avant que Scott eût déroulé tout son plan, je me trouvai obligé à prolonger ma visite de plusieurs jours : il semblait qu'une terre magique se fût tout à coup ouverte devant moi.

Aussitôt après déjeuner, je me mis en route pour l'abbaye avec mon petit ami Charles, très-gai et très-amusant compagnon de voyage. Il avait sur le pays une ample provision d'anecdotes qu'il tenait de son père, et un inépuisable fonds de remarques spirituelles, de fines plaisanteries, toutes puisées à la même source, et dites avec un franc accent écossais et un mélange de phraséologie écossaise qui leur prêtaient une saveur de plus.

Chemin faisant, il me parla de Johnny Bower, auquel son père avait fait allusion. C'était le sacristain de la paroisse et le gardien des ruines. Il les tenait propres et rangées, et les montrait aux curieux; un digne petit homme, qui, dans son humble sphère, n'était pas dépourvu d'ambition. La mort de son prédécesseur avait été annoncée dans les journaux, de sorte que le nom était apparu en caractères imprimés partout le pays. Quand Johnny succéda au vieux gardien, il stipula qu'à sa mort pareils honneurs lui seraient rendus, ajoutant, pour compléter l'illustration, qu'il voulait que ce fût de la plume de Scott lui-même. Ce dernier s'engagea gravement à payer ce tribut à la mémoire du digne homme qui escomptait ainsi de son vivant son immortalité poétique.

Je me trouvai enfin face à face avec Johnny Bower, petit vieillard d'un aspect décent, en habit bleu, en veste rouge. Il nous reçut avec de grandes démonstrations de joie, et parut surtout charmé de voir mon jeune compagnon, qui était tout espièglerie, tout gaieté, et mettait de son mieux en saillie les particularités du sacristain. Cicerone infatigable, et des plus scrupuleux, il indiquait toutes les parties de l'abbaye décrites par Scott dans le *Lai du dernier Ménestrel*, et récitait avec son pur et large accent écossais plusieurs passages du poème.

En passant sous les cloîtres, il me fit remarquer les feuilles et les fleurs sculptées dans la pierre avec la plus exquise délicatesse. Elles avaient conservé à travers les siècles toute la netteté de leurs contours, et rivalisaient de formes avec les objets réels dont elles n'étaient qu'une imitation.

« Ni herbe ni fleurette ne croissait là qu'on n'en vit l'image taillée sous » les hautes voûtes du cloître (1). »

Il y avait, parmi les sculptures, une tête de religieuse fort belle, devant laquelle Scott s'arrêtait toujours ; « car, ajoutait Johnny Bower, le *shirra* (shérif) vous a un merveilleux œil pour toutes ces choses-là. »

La considération dont Scott jouissait dans le voisinage semblait tenir au moins autant à son titre de shérif du comté qu'à sa qualité de poète.

Dans l'intérieur de l'abbaye, Johnny Bower me conduisit droit à la pierre sur laquelle le hardi William Deloraine s'assit avec le moine, durant la mémorable nuit où le livre du magicien devait être tiré du tombeau. Johnny avait poussé ses recherches d'antiquaire amateur plus loin que Scott lui-même ; car il avait découvert la position exacte de la tombe du magicien, circonstance laissée dans le vague par le poète. Il se vantait de s'en être assuré en observant la direction des rayons de la lune, à minuit, alors que, passant à travers les vitraux peints de l'ogive, elle projetait l'ombre de la croix sanglante sur le pavé, « tout comme c'est dit dans le poème. Je l'ai montré au *shirra*, et il n'a pu nier que ce ne fût évident. »

Je sus ensuite que Scott, amusé de la simplicité du vieux garde et du zèle qu'il mettait à vérifier chaque passage du poème, comme s'il se fût agi de l'histoire la plus authentique, acquiesçait toujours à toutes ses conjectures : aussi les fictions du poète étaient-elles devenues des faits irrécusables pour l'honnête Johnny Bower. L'habitude de vivre sans

(1) *Lai du dernier Ménestrel.*

cesse au milieu des ruines de l'abbaye de Melrose et de les rattacher, comme sites, au *Lai du dernier Ménestrel*, avait fait entrer ce poème si avant dans sa vie, que je suis persuadé que de temps à autre il s'identifiait à quelques-uns des personnages.

Il ne pouvait souffrir qu'aucune autre production de Scott fût préférée à celle qu'il regardait à bon droit comme sienne. « En conscience, me disait-il, n'est-ce pas un aussi beau morceau que jamais il en ait écrit? S'il était là, je le lui dirais à lui-même, et il se mettrait à rire. »

Il ne tarissait pas sur l'affabilité du *shirra* : « Il vient ici quelquefois, en compagnie de grandes gens, des gens hupés, quoi! Eh bien! la première nouvelle que j'en ai, c'est en l'entendant appeler tout du haut de sa tête : Johnny! Johnny Bower! hé! Et quand j'arrive, il a toujours quelque drôlerie, quelque gentillesse à dire. Il va rester là des heures à jaser et à rire avec moi, ni plus ni moins qu'une vieille femme; — et penser ça d'un homme qui vous a une si fameuse science! qui en sait, de l'histoire, en veux-tu, en voilà! »

Une des inventions ingénieuses dont le digne petit homme tirait vanité consistait à placer un des curieux, visiteurs de l'abbaye, le dos tourné aux ruines, et à lui dire alors de se baisser et de regarder entre ses jambes. Vu de cette étrange manière, l'édifice prenait, disait-il, un aspect tout différent. Les hommes goûtaient fort son idée; mais, quant aux dames, elles y faisaient plus de façon, et se contentaient de regarder par-dessous leur bras.

Comme Johnny Bower se piquait de montrer exactement tout ce qui était décrit dans le poème, il y avait un passage qui lui causait de grandes perplexités; c'était l'ouverture d'un des chants :

« Si tu veux bien voir Melrose la belle, va la visiter à la pâle lueur de
» la lune; car les gais rayons d'un jour éclatant dorent, mais insultent à
» ses ruines grisâtres, etc. »

Fidèles à cet avis, les dévots pélerins ne pouvaient se contenter d'une visite faite au grand jour et insistaient pour qu'on leur montrât les ruines, de nuit et au clair de lune. Or la lune ne brille malheureusement qu'une partie du mois, et, ce qui est encore pis, elle est très-sujette, en Écosse, à se laisser voiler par les nuages et les brouillards. Johnny avait donc fort à faire pour fournir à ses poétiques visiteurs l'indispensable clair de lune. Enfin, dans un moment d'inspiration, il imagina un merveilleux expédient : il attacha au bout d'une perche une énorme chandelle, avec la-

quelle il conduisait les curieux au milieu des ruines, pendant les nuits sombres, à leur entière satisfaction; si bien qu'il en était venu à trouver sa chandelle préférable à l'astre lui-même. « Elle n'éclaire pas tout à la fois, à la vérité, disait-il; mais on peut la promener de çà, de là, et montrer la vieille abbaye, bout à bout, tandis que la lune ne l'éclaire que d'un côté. »

Honnête Johnny Bower! bien des années se sont écoulées depuis ma visite, et il est plus que probable que sa tête repose maintenant sous les murs de son abbaye favorite. J'espère que son humble ambition a été satisfaite, et que son nom a été mis en lumière par l'homme qu'il honorait et aimait par-dessus tout.

A mon retour de Melrose, Scott proposa une promenade dans les environs. Nous sortîmes, et toute la meute se disposa à nous accompagner: le vieux chien courant Maida, noble animal, grand favori de Scott; Hamlet, lévrier noir, jeune étourdi plein de feu, qui n'avait pas encore atteint l'âge de discrétion; Finette, jolie chienne au poil fin et soyeux, aux longues oreilles pendantes, à l'œil doux, qui avait ses entrées au salon. Nous fûmes rejoints dans la cour par un limier invalide, qui sortit des cuisines en remuant la queue, et que son maître accueillit en camarade et en vieil ami.

Scott fit en promenant de fréquentes allusions à ses chiens; parfois même il leur adressait la parole comme à des créatures raisonnables. Maida se comportait avec un décorum et une gravité en harmonie avec son âge et sa taille. Comme il trottait en avant, à quelque distance de nous, les plus fous de la troupe gambadaient autour de lui, lui sautaient au cou, lui tiraillaient les oreilles et essayaient de le forcer à jouer. Le vieux chien garda pendant long-temps un imperturbable sang-froid, se contentant de mettre un frein, de temps à autre, à l'espiéglerie de ses compagnons. Enfin il se tourna tout à coup, en saisit un et le roula dans la poussière; puis, nous jetant un coup d'œil, comme pour nous dire: « Vous voyez, messieurs, il n'y a pas moyen de tenir à leurs extravagances, » il reprit sa dignité habituelle et se remit en marche comme avant.

Scott prenait grand plaisir à ces traits de caractère. « Je ne doute pas,

disait-il, que Maida, une fois seul avec les jeunes chiens, ne mette sa gravité de côté, et ne fasse l'enfant autant et plus que les autres : mais il a honte d'en agir ainsi devant nous, et semble dire : « Finissez donc vos sottises, écervelés! que penserait de moi le laird et cet autre gentilhomme, si je me laissais aller à de pareilles folies? »

Maida lui rappelait, ajouta-t-il, une scène à laquelle il avait assisté à bord d'un vaisseau de guerre, pendant une excursion faite avec son ami, Adam Ferguson. Ils avaient surtout remarqué le pilote, beau et robuste marin, qui était évidemment flatté de se voir l'objet de leur attention. A un certain moment, l'équipage entra en verve de gaieté, et les matelots se mirent à sauter et à battre des entrechats sur le pont, aux sons de la musique militaire du vaisseau. Le pilote regardait d'un air d'envie, comme s'il n'eût pas demandé mieux que d'en être, mais un coup d'œil lancé vers Ferguson et Scott, montra qu'il y avait lutte entre son plaisir et sa dignité. Il craignait de s'abaisser à leurs yeux. Enfin un de ses camarades vint à lui, et, le prenant par le bras, lui proposa de danser une gigue. Après un peu d'hésitation, le pilote consentit, fit une ou deux gambades bien gauches, comme notre ami Maida, et y renonça presque aussitôt. « C'est pas la peine, dit-il, rajustant sa ceinture, et nous jetant un regard de côté, on n'est pas toujours en train de danser non plus. »

Tandis que nous devisions des humeurs et fantaisies de nos compagnons quadrupèdes, quelque objet éveilla leur colère, et les plus petits de la bande commencèrent un aboiement aigre et pétulant; mais il se passa quelques minutes avant que Maida pût se résoudre à faire deux ou trois bonds, et à venir renforcer le chœur de sa basse sonore et profonde.

Ce ne fut qu'une irruption passagère; le lévrier revint tout de suite, remuant la queue, et regardant son maître en face, comme incertain s'il serait loué ou blâmé. « Ah! ah! vieux drôle! s'écria Scott, vous avez fait merveilles! vous avez ébranlé les collines d'Eildon de vos rugissemens. Vous pouvez maintenant laisser reposer votre artillerie pour le reste de la journée. Maida, continua-t-il, est comme le gros canon de Constantinople : il faut si long-temps pour le charger que les canons ordinaires peuvent tirer en attendant une douzaine de coups; mais quand il est tout de bon en train, et qu'il part, c'est le diable! »

Ces simples anecdotes servent à montrer le tour habituel des idées de Scott dans son intérieur. Là, il était toujours rayonnant de bienveillance et de gaieté. Tout le monde, bêtes et gens, s'épanouissait à son sourire.

Les figures s'animaient à son approche, comme à l'attente d'un encouragement, d'un mot aimable.

Nous allâmes visiter une carrière où plusieurs hommes étaient occupés à tailler de la pierre pour le nouvel édifice. Tous suspendirent leur travail, afin d'avoir un petit bout de conversation avec le laird. L'un était un bourgeois de Selkirk, que Scott plaisanta à propos de la vieille chanson de son pays; l'autre, premier chantre de la paroisse, menait la psalmodie le dimanche, et faisait danser les filles et les garçons les jours ouvriers, dans les soirs d'hiver, quand les travaux des champs étaient finis. Le troisième, vieux paysan, grand et droit, au teint robuste, aux cheveux d'argent, se disposait à charger sur son dos une auge de mortier, mais il fit une pause, et resta immobile à regarder Scott, de ses yeux bleus et un peu scintillans, comme s'il eût attendu son tour : car le vieux matois savait bien qu'il était un des favoris du laird.

Scott l'aborda d'un air affable, et lui demanda une prise de tabac. L'homme tira de sa poche une tabatière de corne. « Eh, mon brave, dit Scott, fi de cette vieille boîte-là! où est la belle tabatière française que je vous ai rapportée de Paris?

— Votre honneur n'y songe pas, répliqua le vieux paysan, de croire qu'un pareil bijou est fait pour les jours ouvriers. »

En quittant la carrière, Scott me dit que pendant son séjour à Paris il avait acheté une quantité de babioles pour en faire présent à son monde, entre autres la belle tabatière que le vétéran gardait si soigneusement pour les dimanches. « Ce n'est pas tant la valeur du don qui le leur rend cher, que l'idée que le laird a pensé à eux quand il était bien, bien loin. »

Le vieux paysan avait été soldat, et sa taille droite, sa démarche ferme, sa figure basanée, me rappelèrent certains traits d'Edie Ochiltrie. Du reste Wilkie l'a fait figurer dans un tableau représentant Scott et sa famille.

« L'Écosse est la terre des chants. Nos chansons font partie de notre héritage national, disait Scott; nous pouvons vraiment les appeler nôtres. Elles n'ont aucune teinte étrangère; elles sont imprégnées du parfum des bruyères; c'est le pur souffle de nos montagnes. Toutes les races légitimes descendues des anciens Bretons, les Écossais, les Gallois, les Ir-

landais, ont des airs nationaux. Les Anglais n'en ont point, parce qu'ils ne sont pas les fils du sol; ils sont métis tout au plus. Leur musique, faite de lambeaux étrangers, n'est qu'un habit d'arlequin, une pâle mosaïque. Dans notre Écosse même il y a peu de chansons nationales du côté du levant, où il y a eu débordement d'étrangers. Une vraie chanson écossaise est un *cairn gorm*, une pierrerie de nos rochers à nous; ou plutôt, c'est une précieuse relique des vieux temps, profondément empreinte du caractère national; une sorte de camée, sur lequel on retrouve les traits primitifs du visage national, tel qu'il était dans les vieux jours, avant que la race fût croisée.»

Tandis que Scott discourait ainsi, nous montions le long d'une gorge étroite : les chiens battaient les buissons, à droite et à gauche, quand tout à coup ils firent lever un coq de bruyère.

«Ah! cria Scott, maître Walter aurait là une bonne aubaine! nous l'enverrons de ce côté quand nous serons de retour. Walter est maintenant le chasseur de la famille; c'est lui qui nous approvisionne de gibier. Je lui ai, à peu de chose près, abandonné mon fusil, car je ne me sens plus aussi alerte à battre l'estrade que par le passé. »

Notre promenade nous conduisait sur des hauteurs qui dominent une perspective étendue. « Nous y voici, dit Scott, je vous ai amené, comme le pèlerin dans *the Pilgrim's Progress* (¹), au sommet des *Montagnes délectables,* pour pouvoir étaler à vos yeux toutes les merveilles de nos pays. Là, vous avez Lamermoor et Smailholme; ici c'est Galashiels et Torwoodlee, puis Gala Water; et, dans cette direction, regardez! voilà Teviotdale, voici les Braes de Yarrow; et ce filet d'argent qui serpente sous vos yeux, c'est le limpide courant d'Ettrick, qui va se jeter dans la Tweed. »

Il poursuivit, passant en revue tous les noms célébrés jadis dans les chants de l'Écosse, et qui ne doivent aujourd'hui leur vif intérêt qu'à sa plume. En effet, une grande étendue du pays des frontières se prolongeait à l'horizon devant moi, et je pouvais distinguer les lieux où s'étaient passées les scènes de ces poèmes, de ces romans qui ont en quelque sorte ensorcelé le monde.

Je regardai quelque temps autour de moi dans une muette surprise, je pourrais presque dire dans un muet désappointement. Une succession de

(¹) Ouvrage allégorique de John Bunyan, vieil auteur anglais.

collines grises, à cimes ondulantes et monotones, se déroulaient les unes derrière les autres aussi, loin que ma vue pouvait atteindre. On aurait presque distingué une grosse mouche marchant le long de leurs profils arides, tant elles étaient dépourvues de végétation; et cette Tweed si renommée coulait entre des montagnes stériles, sans un taillis, sans un bouquet d'arbres pour ombrager ses rives. Cependant il y a une telle magie dans le reflet jeté par la poésie et l'imagination sur toute cette contrée, que je la préférais aux plus beaux sites que j'eusse admirés en Angleterre. Je ne pus m'empêcher d'en dire toute ma pensée.

Scott chantonna quelques minutes entre ses dents, et devint fort grave. Il n'entendait nullement que sa muse fût louée aux dépens de ses montagnes natales. « Ce peut être entêtement, prévention, dit-il enfin; mais ces collines grises, ces frontières sauvages, ont à mes yeux des beautés qui leur sont propres. J'aime jusqu'à la nudité de cette terre, j'aime sa physionomie sévère, agreste, rustique. Quand j'ai passé quelque temps au milieu des riches campagnes d'Édimbourg, semblables à un jardin de luxe surchargé d'ornemens, j'en viens à me souhaiter de nouveau au milieu de mes honnêtes, de mes naïves collines, aux teintes grisâtres. Vrai, si je ne voyais les bruyères au moins une fois l'an, *je crois que j'en mourrais!* »

Il accompagna ces derniers mots, dits avec une verve qui partait du cœur, d'un bon coup de canne frappé sur le sol, comme pour ajouter à l'énergie de ses paroles. Il prit aussi la défense de la Tweed, cette belle rivière, ajoutant qu'elle ne lui plaisait pas moins pour être dépouillée d'arbres, probablement à cause de sa vieille passion pour la pêche à la ligne.

Je plaidai à mon tour, et tentai de justifier ma première impression: j'avais été si accoutumé à voir les montagnes se couronner de forêts, les fleuves s'ouvrir des routes à travers les solitudes encombrées d'arbres que, dans mon idéal de paysage, tout site romantique devait être nécessairement boisé.

« Oui, c'est le grand charme de votre pays, s'écria Scott. Vous aimez les forêts, comme moi les bruyères; mais n'allez pas croire que je sois insensible aux glorieuses beautés des contrées boisées. Rien ne me ravivait plus que de me trouver au milieu d'une de vos forêts vierges, dans ces vastes déserts d'arbres que le pied de l'homme n'a point foulés. Une fois, à Leith, je vis arriver d'Amérique une pièce de bois énorme, que l'on venait de débarquer. Sur son sol natal, debout, dans sa majestueuse hauteur, parée de toutes ses branches, quel arbre gigantesque ce devait

être! Je la regardai avec admiration : c'était comme un de ces obélisques colossals que de temps à autre on nous apporte d'Égypte pour faire honte aux monumens pigmées de l'Europe. Au fait, ces arbres superbes, ces fils du sol, qui ont abrité les Indiens avant l'invasion des hommes blancs, sont les monumens et les antiquités de votre pays. »

Ici la conversation tomba sur le poème *Gertrude de Wyoming*, par Campbell, apporté en preuve des motifs poétiques fournis par les sites américains. Scott en causa de cette façon libérale, qui lui est habituelle, quand il parle des écrits de ses contemporains. Il cita plusieurs passages de Gertrude avec délice. « Quel dommage, dit-il, que Campbell n'écrive pas davantage et plus souvent, et qu'il ne donne pas tout essor à son génie! Il a des ailes qui l'enlèveraient aux cieux : parfois il les ouvre dans toute leur grandeur, mais tout à coup il les replie et retombe sur son perchoir, comme s'il avait peur de prendre son vol. Il ne connaît pas sa propre force, ou peut-être n'ose-t-il s'y fier. Souvent même, quand il a fait quelque chose de bien il en augure mal. Il avait mis au rebut plusieurs beaux passages de son *Lochiel*, mais j'ai obtenu de lui de les réhabiliter. » Ici Scott répéta quelques morceaux d'un style admirable. « Quelle belle idée sur les présages prophétiques, ou pour mieux dire sur la seconde vue!

» Les événemens en marche jettent leur ombre devant eux. »

« C'est une noble pensée, et noblement exprimée. Il y a encore ce brillant petit poème de *Hohenlinden :* après l'avoir écrit, Campbell ne paraissait pas en faire grand cas. C'étaient, selon lui, de damnés vers, tout tambours et trompettes. Je le pressai de me les réciter, et je crois que le ravissement que je sentis et que je laissai voir contribua à le décider à les livrer à l'impression. Le fait est, ajouta-t-il, que Campbell est en quelque sorte son propre épouvantail : l'éclat de ses premiers succès paralyse tous ses efforts. « *Il a peur de l'ombre que sa propre renommée jette devant lui.* »

Tandis que nous discourions ainsi, un coup de fusil partit du milieu des collines. « C'est Walter, à ce que je présume, dit Scott, il a fini ses études du matin, et le voilà courant avec son fusil. S'il s'est rencontré avec notre coq de bruyère, je ne serais point surpris que le garde-manger y gagnât quelque chose, car Walter est excellent tireur. »

Je fis quelques questions sur les études de Walter. « Ma foi! dit Scott, je ne puis dire grand'chose sur ce chapitre : je n'ai jamais nourri la fantaisie de faire de mes enfans autant de prodiges; quant à Walter, lorsqu'il

était petit garçon, je lui ai appris à monter à cheval, à tirer un fusil et à dire la vérité; j'abandonne le surplus de son éducation à un digne jeune homme, fils d'un de nos ministres; c'est lui qui instruit tous mes enfans.

. . . .

A dîner, Scott ayant quitté ses vêtemens demi-rustiques, reparut entièrement vêtu de noir. Ses filles aussi, complétant leur toilette, avaient passé dans leurs cheveux les gracieuses tiges de bruyère lilas, qu'elles avaient cueillies sur les collines, et elles paraissaient aussi fraîches que leur parure.

Il n'y avait que moi d'étranger : autour de la table, deux ou trois chiens restaient en attente. Maida, vieux favori, se tenait près du coude de Scott, l'œil attaché sur celui de son maître; tandis que l'épagneule Finette ne quittait pas M[me] Scott, qui la gâtait évidemment.

La conversation ayant tourné sur les mérites divers de ses chiens, Scott parla avec grande affection et sentiment de son terrier favori, Camp, qui figure auprès de lui dans son premier portrait gravé. Il le regrettait comme un ami perdu. Sa fille aînée le regardant malicieusement, fit observer que « papa avait répandu plus d'une larme lorsque le pauvre Camp était mort. » J'eus plus tard d'autres preuves de la tendresse de Scott pour ses chiens, et de sa façon originale de la leur témoigner. Errant avec lui, un matin, aux alentours de la maison, je remarquai un petit tombeau sur lequel on lisait, en caractères gothiques :

CY GIT LE PREUX PERCY.

Je m'arrêtai, supposant que c'etait la sépulture de quelque vénérable guerrier des anciens temps; Scott me força d'avancer. « Bah! s'écria-t-il, ce n'est qu'un monument de mes folies, et vous n'en trouverez que trop de ce genre. » J'appris ensuite que c'était la tombe d'un lévrier favori.

Entre autres commensaux importans et privilégiés, faisant galerie autour de la table, était un gros chat gris que, de temps à autre, on régalait de quelques friandises. Ce grave personnage était le Benjamin du maître et de la maîtresse; la nuit il couchait dans leur chambre, et Scott faisait remarquer, en riant, et comme un des moins sages arrangemens de leur intérieur, qu'on laissait la fenêtre ouverte la nuit pour que *Minet* pût aller et venir. Aussi le chat s'attribuait-il, parmi les quadrupèdes, une sorte de supériorité : il siégeait majestueusement dans le fauteuil du maître; et

parfois il s'établissait sur une chaise, à côté de la porte, pour passer ses sujets en revue, allongeant un coup de patte derrière l'oreille de chaque chien qui entrait. Du reste, le soufflet pris en bonne part, n'était sans doute qu'un pur acte de souveraineté de Grippeminaud à l'effet de ne pas laisser mettre en oubli un vasselage que tous semblaient reconnaître par leur parfaite quiétude. Somme toute, l'harmonie régnait entre le souverain et les sujets, et tous dormaient pêle-mêle au soleil.

Scott fut rempli d'anecdotes, et ne tarit pas tout le temps du dîner. Il fit quelques observations admirables sur le caractère écossais; il parla avec d'énergiques louanges de la manière de vivre honnête, paisible et régulière de ses voisins, « conduite qu'on aurait difficilement pu espérer des descendans de bandes de voleurs et de maraudeurs de frontières, fameux dans les vieux temps par leurs querelles, leur esprit de haine et de vengeance, enfin, par des violences de tous genres. »

Il y avait eu très-peu de procès pendant le grand nombre d'années où, en qualité de shérif, Scott avait administré la loi. « Les vieilles haines, les divisions d'intérêts locaux, les animosités, les rivalités, pouvaient cependant, dit-il, être aisément rallumés; l'amour héréditaire des noms était encore vivant, et l'on ne pouvait sans danger permettre, même une partie de paume, entre deux villages. Le vieil esprit de clan pouvait encore prendre feu tout à coup, les Écossais étant plus vindicatifs que les Anglais.

. . . .

Pour prouver qu'il restait encore des traces de l'ancienne rivalité des Montagnards et des Saxons des basses terres, Scott cita l'histoire d'un frère de Mungo-Park qui était venu s'établir dans un des cantons sauvages des hautes terres. Bientôt il s'y vit considéré en intrus, et tous ces coqs de montagnes laissèrent percer de plus en plus le besoin de lui chercher querelle, persuadés qu'ils étaient, qu'en sa qualité d'habitant du plat pays, il blanchirait à l'épreuve.

Il supporta quelque temps leurs railleries et leurs jactances avec un parfait sang-froid; enfin, l'un des mauvais plaisans, prenant avantage de sa mansuétude, tira son *dirk* (coutelas), et le lui mettant sous le nez, lui demanda s'il avait jamais vu, dans son pays plat, lame de cette trempe? Park, fort comme un Hercule, saisit le coutelas, et, lui faisant d'un seul coup traverser la table de chêne : « Oui da! dit-il, allez conter à vos amis qu'un homme des basses terres l'enfonce en lieu d'où le diable même ne

la saurait tirer. » Tous les assistans furent enchantés de l'acte et des paroles, ils burent avec Park à leur plus ample connaissance, et, à partir de ce moment, devinrent ses plus chauds amis.

Après dîner nous passâmes dans le salon qui servait à la fois de cabinet d'étude et de bibliothèque. Un long bureau à tiroirs adossé d'un côté à la muraille, était surmonté d'une petite armoire de bois verni, à portes à deux battans richement incrustées d'ornemens de cuivre. C'était là que Scott enfermait ses papiers importans. Au-dessus de l'armoire, dans une espèce de niche, on voyait une armure complète d'acier brillant, avec le casque fermé, flanqué des gantelets et haches d'armes. Des trophées et divers objets de curiosité étaient suspendus tout autour; il y avait un cimeterre de Tippoo-Saëb; un large sabre montagnard trouvé à Flodden Field; une paire d'éperons de Rippon ramassés à Bannockburn; et, ce qui attira mon attention par-dessus tout (car je savais que Scott faisait alors imprimer un roman fondé sur l'histoire de Rob-Roy), un fusil qui avait appartenu à ce célèbre bandit, et qui portait ses initiales, R. M-G.

De chaque côté de l'armoire à inscrustations il y avait des tablettes surchargées de livres, de romans en plusieurs langues, dont quelques-uns étaient antiques et rares. Ce n'était pourtant là que l'établissement de campagne de Scott; sa bibliothèque restait à Édimbourg. Il tira de cette armoire un manuscrit ramassé sur la plaine de Waterloo; c'étaient des copies de chansons, populaires en France à cette époque. Le papier était taché de sang. « Probablement le sang du cœur, dit Scott, de quelque jeune militaire, insouciant et gai, qui chérissait ces chansons comme un gage de souvenir donné par quelque beauté parisienne. »

Il fit allusion alors d'une façon touchante à la petite chanson de guerre, moitié mélancolique, moitié joyeuse, qui est attribuée au général Wolfe, et qui fut chantée par lui, à souper, la veille de l'assaut de Québec, dans lequel il tomba glorieusement.

« Pourquoi, soldats, pourquoi
» Serions-nous tristes, camarades?
» Pourquoi, soldats, pourquoi?
» Notre affaire à nous n'est-ce pas de mourir, etc.? »

« C'est ainsi, continua-t-il, que le pauvre garçon, qui tomba à Waterloo, chantait probablement ces chansons à son bivouac, la nuit qui

précéda la bataille, pensant à la belle qui les lui avait apprises, et se promettant de revenir tout glorieux vers elle! »

J'ai vu depuis des traductions de ces chants faites par Scott, et publiées dans un mélange de ses poésies légères.

La soirée s'écoula délicieusement; le poète lut plusieurs passages du vieux roman d'*Arthur*, avec sa belle voix profonde, sonore, et cet accent de gravité qui allait à merveille avec l'antique ouvrage à caractères gothiques. C'était une rare bonne fortune que d'entendre pareille lecture, en pareil lieu, et d'un tel homme! Scott, assis dans un immense fauteuil à bras, son chien favori Maida à ses pieds, et autour de lui d'antiques livres, des trophées d'armes et de pittoresques reliques des vieux temps.

Pendant la lecture, le sage Grippeminaud s'était établi sur une chaise, à côté du feu, et restait l'œil fixe et la physionomie réfléchie, comme s'il eût prêté une profonde attention au lecteur. Je fis observer à Scott que son chat paraissait avoir un goût tout particulier pour la littérature du moyen âge.

« Ah! dit-il, ces chats sont une race mystérieuse et extraordinaire; il se passe plus de choses dans leur cerveau que nous ne pensons, sans doute à cause de leur familiarité avec les sorciers et sorcières. » Il nous conta, à ce sujet, une petite histoire arrivée à un brave paysan : le bonhomme s'en revenait une nuit à sa cabane, lorsque, dans un lieu solitaire, écarté, il rencontre une procession de chats, tous menant grand deuil, et portant en terre un des leurs dans un cercueil recouvert de velours noir. Le digne homme, étonné et peu rassuré à cet étrange spectacle, gagne en toute hâte son logis, et se met à raconter à sa femme et à ses enfans ce qu'il venait de voir. Il achevait à peine ce récit, lorsqu'un grand chat noir, accroupi près du feu, se lève tout à coup de toute sa hauteur, s'écriant : « Je suis donc roi des chats! » et il s'évanouit par la cheminée. Les funérailles vues par le bonhomme étaient celles d'un des chats de la royale dynastie féline.

» Notre Grippeminaud, ajouta Scott, me fait quelquefois songer à cette histoire par ses airs de potentat, et je me sens disposé à le traiter avec le respect dû à un grand prince incognito, qui peut, au premier moment, remonter sur son trône. »

La soirée fut animée aussi par plusieurs chansons que Sophie Scott chanta, à la première requête de son père, ballades écossaises, données sans accompagnement et dans leur dialecte naïf. Scott goûtait beaucoup ces mélodies antiques, et particulièrement quelques vieux chants ja-

cobites qui avaient jadis cours parmi les partisans du *jeune chevalier*.

Scott cita un fait curieux. Parmi les papiers du Prétendant, qui lui avaient été communiqués, il avait trouvé un mémoire adressé à Charles par quelques-uns de ses adhérens d'Amérique. Ce document, daté de 1778, dans lequel on offre de lever le drapeau des Stuart sur les points reculés de la colonie, existe sûrement encore dans les papiers du gouvernement anglais.

Scott raconta peu après l'histoire d'un singulier tableau qui ornait la chambre, et qui avait été fait par une dame de sa connaissance. Il représentait la cruelle perplexité d'un riche et beau jeune chevalier anglais des anciens temps, qui, dans une expédition sur les frontières, fut fait prisonnier, et conduit dans le château d'un vieux baron, à haute justice, et à tête dure. L'infortuné jeune homme fut jeté dans un donjon, tandis qu'on élevait, pour son exécution, une haute potence à la porte du château. Quand tout fut prêt dans la grande salle où siégeait le refrogné baron, entouré de ses guerriers armés jusqu'aux dents, on amena le prisonnier pour lui donner le choix d'être pendu au gibet ou marié à la fille du baron. L'alternative ne semblait pas douteuse; mais malheureusement la jeune dame était d'une telle laideur qu'on ne pouvait, pour or ou pour amour, lui trouver un mari; grâce à sa bouche qui allait d'une oreille à l'autre, elle n'était connue aux environs que sous le nom de Meg *à la grande bouche*. D'après la chronique, ayant long-temps balancé entre la *corde* et le *nœud*, l'échafaud et l'autel, l'amour de la vie l'emporta, et le jeune homme se rendit aux charmes de Meg. Contre toute probabilité, le mariage fut heureux. La fille du baron au regard terrible, fut, à défaut d'une belle femme, une épouse exemplaire, et, sans être troublé dans sa félicité conjugale par un doute jaloux, l'Anglais devint le père d'une belle et légitime lignée encore florissante sur la frontière.

. . . .

Le lendemain, de bonne heure, le soleil lançait ses rayons par-dessus les collines, lorsque je me levai, et regardai à travers les branches de l'églantier qui ombrageait la fenêtre. Je fus étonné de voir Scott déjà debout, déjà dehors, assis sur un bloc de pierre, et causant avec les ouvriers employés à ses nouvelles constructions. Je supposais qu'après avoir perdu tant de temps avec moi la veille, il serait sérieusement occupé ce matin; mais il avait l'air d'un oisif qui n'a rien à faire qu'à s'étendre au soleil et à jouir de la vie.

Je m'habillai à la hâte et le rejoignis. Il parlait de ses plans et de ses projets pour Abbotsford. Il eût été heureux pour lui qu'il se fût contenté de sa délicieuse petite maison tapissée de treilles, et de cette hospitalité cordiale et simple avec laquelle il m'avait reçu. Le grand bâtiment d'Abbotsford, les dépenses qu'il entraîna, les domestiques, les gens, les hôtes, tout cet établissement de baron, a saigné sa bourse, épuisé ses facultés, rempli son ame d'inquiétudes, et a fini par le tuer.

Tout étant pour le moment encore dans les brillantes vapeurs de l'avenir, Scott se plaisait à décrire sa future résidence, comme il aurait fait d'une des créations imaginaires de ses romans. C'était un de ses palais aériens qu'il s'essayait à réduire en pierres de taille et en mortier. Autour de lui gisaient quelques débris des ruines de l'abbaye de Melrose qui devaient faire partie de sa maison; il avait déjà construit, avec des matériaux de ce genre, au-dessus d'une source, un autel gothique surmonté d'une petite coupe de pierre.

Parmi les restes de l'abbaye, épars devant nous, il y avait un antique petit lion de pierre rouge, ou peinte en rouge, qui me plaisait. J'ai oublié à quel monument il avait appartenu, mais je n'oublierai jamais les remarques auxquelles il donna lieu et qui concernaient les vieilles murailles de Melrose. Scott parlait avec une véritable affection de cette abbaye. « Il n'y a pas de paroles, répétait-il, pour peindre les trésors enfouis dans ces glorieuses ruines. C'est une vraie mine pour ces pillards d'antiquaires. Il y a d'admirables morceaux d'antique sculpture pour l'architecte, et de riches histoires des vieux temps pour le poète. Il y a de quoi éplucher comme au fromage de Stilton, et dans le même goût; du plus moisi on tire le meilleur. »

Entre autres reliques, Scott avait un crâne d'homme, probablement celui d'un des jovials frères si honorablement mentionnés dans la vieille ballade des frontières.

« Oh ! que les moines de Melrose font bonne chère le vendredi, quand
» ils jeûnent !

» Ils n'ont jamais manqué de bœuf ni d'ale, tant que leurs voisins en
» ont eu. »

Scott avait fait nettoyer et vernir ce crâne, qui était placé sur un chiffonnier, dans sa chambre, où il grimaçait tristement en face du lit. C'était la terreur des femmes de chambre, et Scott s'amusait beaucoup de leur effroi. Quelquefois, en changeant d'habit, il posait son col en turban au-

tour de la tête redoutable, et aucune des filles de service n'osait y toucher. On s'émerveillait, on se demandait pourquoi le *laird* avait une « si effroyable fantaisie pour cette vieille carcasse grimaçante. »

Ce matin, à déjeuner, Scott a conté de fort plaisantes choses d'un petit montagnard nommé Campbell du Nord, qui a un procès pendant avec un noble du voisinage, sur les limites de leurs biens. Ce procès est le premier mobile de la vie de l'homme, le thème continuel de ses conversations; il en conte chaque détail à toutes les personnes qu'il rencontre; et, pour s'aider dans la description des lieux et donner plus de précision à son histoire, il a fait faire une grande carte de sa propriété, rouleau de plusieurs pieds de longueur, qu'il porte habituellement sur son épaule. Campbell est un petit homme à long buste, à courtes jambes cagneuses, toujours en costume de montagnard; et quand il chemine, armé de ce gigantesque rouleau, ses petites jambes se courbant en double parenthèse sous son jupon écossais, cela fait une figure des plus originales. C'est une espèce de petit David portant glorieusement une massue de Goliath, en forme de cylindre de tisserand.

Après la tonte des moutons, Campbell avait coutume de se rendre à Édimbourg pour y suivre son procès; il payait double, couchées et repas, recommandant à l'hôte de chaque auberge d'en garder mémoire. Par ce moyen il défrayait son retour; car il se tenait pour averti, disait-il, qu'il lui faudrait débourser jusqu'à son dernier sou avec les hommes de loi d'Édimbourg, et il jugeait prudent d'assurer sa retraite.

Dans une de ses visites à son avocat, apprenant que ce dernier n'était pas chez lui et qu'il ne trouverait que sa femme : « C'est tout un, » dit le petit Campbell. Introduit dans le salon, il déroule sa carte, expose bien son affaire, l'explique dans toute sa longueur. Ayant tout dit, il paie les honoraires comme de coutume. La dame veut les refuser; Campbell insiste, disant : « J'ai eu tout autant de plaisir à vous raconter l'histoire qu'à la dire à votre mari, et, à ce que je présume, le même profit. »

La dernière fois que Campbell avait vu Scott, il se disait sur le point de s'entendre avec le laird, son adversaire, « car ils ne différaient plus sur leurs limites que de la bagatelle de quelques milles. » Si je ne me trompe, Scott ajouta qu'il avait conseillé au petit homme de remettre sa cause et sa carte aux soins du pesant Willie Mowbray, d'assommante mémoire. Ce magistrat était fort employé par les gens de campagne; il fatiguait tellement chacun au barreau par ses visites éternelles et fréquentes, son ton

traînard, sa prolixité sans bornes, qu'il gagnait toutes ses causes, à force d'ennuyer ses juges.

. . . .

De toute la famille, c'était Sophie et son frère Charles qui paraissaient le plus en rapport avec Scott et qui évidemment jouissaient le plus de ses histoires. Mme Scott n'y apportait qu'une très-médiocre attention, faisant çà et là des remarques dont l'effet immédiat était de glacer la conversation. Ainsi, un soir, Scott s'était lancé dans toute sa joyeuse verve à raconter une anecdote sur le laird de Macnab, « qui, pauvre diable, disait-il, est maintenant mort et oublié !...

— Comment ! monsieur Scott, interrompit la bonne dame, mort? Il n'est pas possible que Macnab soit mort !

— Par ma foi ! ma chère, reprit Scott avec une gravité plaisante, s'il n'est pas mort, on lui a fait une cruelle injustice, car on l'a enterré. »

WASHINGTON IRVING.

ANDRÉ. — LEONI.

PAR GEORGE SAND (1).

Il y a presque toujours dans la carrière littéraire d'un auteur un moment décisif : c'est celui où, ayant épuisé le sentiment qui d'abord lui avait fait prendre la plume, il apporte à l'étude du cœur humain, à l'observation de la société, avec les facultés actives que la passion lui a faites, un regard plus calme, un coup d'œil plus désintéressé, plus libre, un sentiment moins personnel, plus accessible aux impressions du dehors. De ce jour seulement il devient artiste dans l'acception véritable du mot; il revêt cette impartialité suprême qui fait la majesté de sa mission; jusque-là il avait été avocat plus ou moins éloquent d'une cause plus ou moins sainte; mais ce n'est que du jour où il a obtenu justice pour lui-même, liberté pour ses sensations long-temps prisonnières au fond de son ame, qu'il peut parcourir avec aisance et souplesse la gamme sans fin des émotions humaines. Ce moment où l'artiste, affranchi de l'obsession inspiratrice, vient à la dominer à son tour, il faut que la critique soit attentive à le saisir et à le signaler; c'est alors qu'elle doit appeler au

(1) 2 vol. in-8°, chez F. Bonnaire, 10, rue des Beaux-Arts, et Victor Magen, 21, quai des Augustins.

secours toutes ses forces, car c'est le cas ou jamais de chercher à exercer sur la direction ultérieure de l'auteur la faible part d'influence dont elle peut disposer.

Nous n'avons jamais eu le bonheur de comprendre bien distinctement ce qu'on a voulu dire par les théories de l'art pur, de l'art pour lui-même, qui ont régné long-temps dans le monde littéraire. Nous savons qu'il y a un art de la forme qui veut être étudié, laborieusement appris, et sans lequel les plus fécondes pensées ne peuvent se produire, et meurent étouffées en germe sans avoir pu se dégager de leur enveloppe; mais de pareilles études ne sont guère à l'art lui-même que ce que la grammaire est à l'éloquence; c'est une discipline qu'il faut avoir subie; c'est un préliminaire indispensable; mais si de pareils enseignemens n'étaient point fécondés par quelque pensée venue du cœur, l'artiste, destitué de la puissance d'émouvoir, ne serait, avec ses facultés oisives, qu'une admirable machine privée de mouvement et de vie. Il y a donc lieu, quand un auteur a exercé une influence morale incontestable, de rechercher le sentiment qui lui a servi de point d'appui. Ce n'est pas là, quoi qu'on en dise, traiter l'art comme un sermon, et un roman comme une thèse; une moralité est toujours implicitement contenue au fond de toute œuvre littéraire; dépouiller la vérité de ses voiles brillans, chercher l'esprit qui anime ces incarnations ingénieuses, c'est encore là, à notre sens, la meilleure portion du rôle nécessairement secondaire de la critique, puisque c'est s'attaquer au sentiment inspirateur de l'œuvre, et que le modifier en un seul point, si minime qu'il pût être, ce serait avoir gagné quelque chose sur tous les enfantemens à venir de l'écrivain.

Ce travail, qu'on nous permette de l'essayer. Nous entendons peu de chose aux subtilités de cette analyse presque chimique, à l'aide de laquelle de clairvoyans critiques savent décomposer un écrivain et le ramener à ses élémens premiers, reconstruire son arbre généalogique et reconnaître, à travers l'entrecroisement de ses racines, les sucs divers dont il s'est nourri. C'est là un soin que nous laissons à d'autres, mais nous serons bien aise, puisque l'occasion s'en présente, d'appeler l'attention et l'examen sur quelques types littéraires dont l'origine remonte à Byron et au-delà, et qui, grâce à l'adoption de notre grand romancier, ont conservé, aux dépens peut-être de sa gloire à venir, un éclat qu'ils empruntent surtout de la force de son génie.

Le talent de George Sand avait paru jusqu'à ce jour tenir du poète plus

encore que du romancier. A côté de ses élans dithyrambiques, de ses descriptions vivantes des lieux, du sentiment exquis des détails et des nuances, de sa verve abondante et intarissable, de toutes les facultés qui constituent le poète, on rencontrait bien quelques caractères dessinés avec charme et vérité. L'action en général commence bien, l'exposition est naturelle; mais à peine les acteurs ont-ils été nommés et produits, que le poète, entraîné par son propre mouvement, transporte bientôt dans le ciel ce drame commencé sur la terre; ses figures grandissent, s'élèvent, s'idéalisent; mais en même temps, et par un contre-coup nécessaire, elles se détachent du sol et perdent pied, et la scène, ouverte dans la Beauce ou dans le Berry, tel jour de telle année, s'achève dans le temps et dans l'espace. Sortir de la vraisemblance, oublier les usages, les mœurs, les préjugés du monde qu'on a choisi pour théâtre, c'est un grand défaut pour un romancier; cependant, si tout ce que perd la réalité tournait au profit de l'idéal, nous nous tiendrions pour contens. Voyons donc si les exceptions morales introduites par George Sand dans tous ses romans justifient la préférence qu'il leur conserve sur des types empruntés à une nature plus *naturelle*.

Si je ne craignais de donner des armes contre un auteur dont j'honore la personne et dont j'admire les écrits, je dirais que les personnages qu'il a fait mouvoir devant nous jusqu'ici sont de trois genres bien distincts: les hommes, les femmes et les neutres. Ses femmes sont ravissantes: Indiana, Valentine, Juliette, Fernande, la Marquise, Lavinia, montrent assez avec quelle exquise délicatesse et quelle diversité de nuances George Sand a su peindre la femme dans tout ce que son caractère offre de dévouement, de grâce, de tendresse et de fragilité. A côté de ces séduisantes figures, nous voyons des caractères d'homme uniformément maltraités, pleins d'égoïsme, d'orgueil, de sensualité brutale, de cupidité retorse, comme M. Delmare, Raymond de Ramière, M. de Lansac, Léoni, etc.; enfin apparaissent au milieu de ces personnages, bons ou mauvais, odieux ou aimables, mais tous du moins vivans et reconnaissables, ces êtres que j'ai appelés des neutres, qui, sous forme virile ou féminine, semblent, du sommet de leur impassibilité glaciale et de leur absolu détachement, surveiller et présider les orageuses passions dont ils sont pour jamais guéris. C'est Trenmor, c'est Lélia, c'est Sylvia, types entiers dont l'esprit se retrouve, quoique mitigé, dans Bénédict, dans Jacques, et même dans Ralph, bien que celui-ci, plus heureux, finisse par rentrer dans la

vie, dont les autres demeurent jusqu'au bout les impuissans et infortunés spectateurs.

Voilà bien, si nous ne nous trompons, les troupes de George Sand rangées en bataille, chaque cohorte autour de son drapeau. Nous allons rechercher maintenant, si toutefois ce dénombrement renouvelé d'Homère ne fatigue pas le lecteur, quel accueil le public a fait à ces héros et à ces héroïnes, à mesure qu'ils défilaient.

Quant aux femmes, il n'y eut qu'un cri, ce fut un haro universel. Presque toutes ces femmes, si séduisantes, avaient en effet, non-seulement le malheur d'aimer en dehors du mariage, mais, ce qui est bien pis, la scandaleuse imprudence de ne pas vouloir se partager entre leur mari et leur amant. Or, on avait bien vu, dans les romans comme dans le monde, des femmes avoir des amans; mais ce qui parut odieux, effronté, immoral, c'était de l'avouer, et de prétendre qu'il n'y a de liaison vraiment respectable que celle que le cœur ratifie. Le péché tout seul eût été pardonné, car, comme l'a fort spirituellement remarqué M. de Balzac dans la préface de son PÈRE GORIOT, les femmes criminelles ont des attraits que n'ont pas toutes les autres; mais la droiture, l'audace, l'amour énergique des héroïnes de George Sand, fut regardé comme attentatoire à la morale publique; on cria que la société était sapée dans ses fondemens, que le mariage était foulé aux pieds, tandis qu'après tout la question aboutissait au divorce, que la nation française, constitutionnellement représentée par ses députés, demande opiniâtrément depuis quatre ans, sans croire aucunement porter atteinte aux fondemens naturels de la société. Ce qui eût été plaisant dans tout ceci, c'eût été d'examiner d'où partaient ces saintes clameurs. Il y eut bien par-ci par-là dans la presse deux ou trois bons jeunes gens, d'une candeur toute primitive, qui, après y avoir mûrement réfléchi, se crurent obligés de se mettre en désaccord avec les grands noms de la critique; mais cela fit peu de bruit. Ils avaient beau s'écrier : Mais, mesdames, comment faire quand on est mariée à un homme qu'on n'aime pas et qu'on en aime un autre? Renoncer au bonheur de toute la vie, c'est bien dur; tromper son mari, c'est bien infâme; comment faire, à moins de le quitter? A quoi les aimables interlocutrices opposaient une foule d'objections insurmontables en discussion publique, sauf, en petit comité, à ne plus présenter que quelques difficultés sérieuses, qui toutes revenaient à ceci : Indiana aurait dû attendre que la chambre eût adopté la loi sur le divorce, et que le texte, si long-temps espéré, en eût été inséré au

Bulletin des Lois, revêtu de la sanction des trois pouvoirs. Ainsi ce n'était plus qu'une question de temps et de formalité, et tout le crime de cette femme effrontée se trouvait n'être, après tout, qu'une anticipation coupable aujourd'hui, sur une pratique qui demain sera consacrée par l'opinion.—Je ne saurais trop recommander le petit comité à ceux qui veulent discuter morale avec les dames.

Néanmoins cette secousse imprimée à l'opinion donna lieu aux réactions les plus bizarres. On vit des hommes qui jusque-là n'avaient paru avoir aucun rapport ni direct ni indirect avec la morale, de ces êtres prédestinés, qui, avec l'heureuse insouciance du sauvage, mangent le fruit sur l'arbre sans demander le nom du propriétaire, on les vit, saisis de je ne sais quel vertige soudain, se porter pour défenseurs de l'ordre social attaqué, de cet ordre social dans lequel ils avaient jusque-là vécu, les heureux mortels, comme le poisson dans l'eau, plus soucieux de s'y ébattre que d'en faire disparaître les souillures. Ce fut un beau moment qui datera dans leur vie, et que n'oubliera pas non plus quiconque connaît assez les coulisses de la scène littéraire, pour être à même de rapprocher, au moins dans son esprit, la biographie du prédicateur de ses sermons.

Pour nous, si quelque chose nous a jamais paru digne d'éloge et d'encouragement, c'est cette noble franchise d'un écrivain qui montre la vérité sans déguisement, telle qu'elle lui est apparue, sauf à ne recevoir pour salaire que des calomnies et des injures, sauf à attendre, sous un feu continu de propos malveillans, cette justice que le temps amène toujours avec lui, mais qu'il fait quelquefois bien attendre. C'est un courage d'autant plus méritoire, qu'à l'opposé du moraliste, l'artiste ne cherche pas la vérité, il la rencontre, et la transaction lui serait d'autant plus facile et plus permise, qu'il n'a pris avec personne l'engagement d'enseigner, mais seulement de raconter.

Quant aux hommes mis en scène par George Sand et à ces êtres bizarres que j'ai appelés des neutres, je demande la permission de m'y arrêter un instant; il y a là quelque chose de trop remarquable, de trop arrêté, une répétition trop constante des mêmes figures sous une apparente diversité de costume, pour qu'une pareille étude ne jette pas de vives lumières sur la source même des inspirations de notre grand romancier, sur le sentiment qu'il a de la vie humaine.

Par quelle singularité inexplicable se fait-il que, dans ces romans, tous

les hommes qui ne sont ni brutaux comme M. Delmare, ni froidement intéressés comme de M. Lansac, ni égoïstes sans mesure et passionnés sans dignité comme Leoni, mais qui, au contraire, sont représentés comme de vastes intelligences et de nobles caractères, soient tous frappés, à un degré ou à un autre, de je ne sais quel désenchantement fatal qui leur fait prendre en pitié, non-seulement les misères et les pauvretés de la vie, mais aussi ses joies, ses occupations, ses intérêts, ses attachemens? Il y a dans tous ces personnages une incrédulité certaine, obstinée, raisonnée, systématique, à laquelle ils ont été antérieurement conduits par des voies que nous ignorons. Ces caractères tristes, concentrés, inflexibles, ce sont les seuls dont nous puissions attendre quelques actions nobles ou fortes; on voit que s'ils daignaient ou s'ils osaient vivre, ils vivraient dignement; mais ils redoutent la vie comme une expérience fatale, et non sans raison, il faut le dire, car l'essai qu'ils en font ne manque jamais de leur être funeste. Si Bénédict sort de sa fierté solitaire, c'est pour tomber dans un amour qui se termine par une double catastrophe; si Jacques, devenu sceptique pour des raisons qui nous sont inconnues, tente, arrivé à trente-cinq ans, de ressaisir le bonheur auquel la pratique de sa jeunesse lui avait appris à renoncer, Jacques est puni de sa témérité par des douleurs effroyables, et ce n'est que par le sacrifice héroïque de ses affections et de sa vie qu'il échappe au rôle odieux de M. Delmare. Aussi les sages par excellence, Trenmor, Sylvia, se gardent-ils soigneusement de se compromettre dans cette dangereuse arène, d'où il est si difficile de rapporter ses facultés entières.

Ces personnages exceptionnels ont généralement déplu, et justement à notre avis; inactifs par caractère ou par expérience, ils ne jouent dans le drame que le rôle de raisonneur, comme on dit en style de théâtre; ils regardent, conseillent et moralisent. Or, on conçoit que chez Molière, Ariste ou Cléante, hommes graves, qui ont l'expérience de la vie, se permettent de dire leur mot, et d'exercer sur les résolutions de leur frère ou de leur neveu une légitime influence; il s'agit, en effet, de circonstances par lesquelles ils ont passé dans leur jeunesse, et dont ils se sont tirés avec honneur; ils ont et peuvent avoir un avis en pareille matière; ils ont une solution au problème, un dénoûment à l'intrigue formée; la vie n'est pas pour eux un mystère de terreur contre lequel leur intelligence est venue se briser. Pris ainsi, soit dans Molière, soit dans Racine, soit dans Sophocle, soit dans Homère, ce rôle de conseiller est susceptible de poésie et d'intérêt; pour s'en convaincre, il suffit d'on-

vrir le livre à la page voulue. Dans Homère, par exemple, le vieux Nestor, avec les conseils de sa vieillesse encore belliqueuse, contraste bien avec la fougue impétueuse des Ajax et des Diomède. Phœnix, conjurant Achille au nom des soins donnés à son enfance, est encore une de ces figures d'une simplicité touchante que les anciens s'entendaient mieux que nous à représenter. Mais que peut dire Trenmor, si ce n'est : N'essayez pas de toucher à l'arbre de vie, car rien qu'en cherchant à en approcher, moi, j'ai été foudroyé. La sagesse, c'est de s'abstenir, de ne pas aimer, de ne pas vivre; la sagesse, c'est d'étouffer en soi le germe des passions fécondes et des nobles instincts, car ce n'est là qu'une voix perfide, qu'un piége intérieur que Dieu nous a tendu. Défiez-vous donc de ces folles illusions. Enveloppez votre cœur d'une couche de glace; la sagesse, c'est d'assister en spectateur désintéressé à la tragédie burlesque de ce monde; mais bien fou, croyez-moi, qui prend un rôle dans cette farce odieuse.

Or, s'il est au monde quelque chose d'évident, c'est que de semblables conseils n'auront jamais, et le ciel en soit loué, puissance de persuader, parce qu'ils rencontrent au fond de notre ame un éclatant démenti, et que l'instinct de l'enfant, d'accord avec la sagesse du vieillard, sent bien que les passions peuvent être dirigées, modérées, mais non supprimées, dans le cœur de l'homme.

Cependant ce conseil des prétendus sages est confirmé par l'expérience des autres. Lélia est indocile aux avis de Trenmor; sa perte, celle de Magnus et de Sténio, sont le prix de son indocilité. Jacques persiste, malgré Sylvia, à faire une dernière tentative pour être heureux; et Jacques, déchiré par tous les serpens de la jalousie, de l'amour trompé, de l'amitié déçue, n'a pour ressource dernière que les précipices des Alpes, seul asile ouvert à sa détresse contre les cruelles méprises du monde et les angoisses de son propre cœur. Est-ce donc, par hasard, qu'il n'y aurait de salut dans ce monde que pour les natures grossières, cupides, que pour ces ames viles, qui, sous une forme humaine, ne cachent que des appétits dignes de la brute? Cette triste solution, je voudrais pouvoir la dissimuler, mais elle éclate et se proclame elle-même à chaque ligne. Or, il y a dans une conclusion pareille quelque chose de si triste, de si décourageant, qu'il vaut la peine d'examiner si ces personnages, les seuls grands dans la pensée de l'auteur, sont bien les martyrs de leurs vertus, ou s'ils ne seraient pas plutôt les victimes de quelque infirmité secrète. Voyons donc.

Et d'abord, remarquons que tous ces hommes d'une si haute intelligence ne sont d'aucune profession; ils ont presque tous le malheur d'être riches, ou tout au moins de jouir d'une position indépendante; ensuite, ils ont le malheur beaucoup plus sérieux de ne rien trouver, dans tout ce qui sert d'objet aux désirs de l'homme, qui soit digne d'exercer leurs nobles facultés; de telle sorte que, dans ce désœuvrement complet du cœur et des sens, leur intelligence active n'a plus qu'à se dévorer elle-même. De quoi vivent-ils, dites-moi, ces hommes supérieurs, et par où éclate leur supériorité? Quel est leur parti politique, leur croyance religieuse? Quels sont leurs intérêts de famille, d'affection, de fortune? Rien de tout cela n'est digne d'eux. Trop orgueilleux pour marcher sous un chef, trop faibles pour commander, trop dédaigneux pour prêter leur secours et combattre en auxiliaires à côté de qui que ce soit, ils ne tiennent au monde par rien, et passent leur vie à blasphémer contre l'humanité qui les oublie, et contre Dieu qui ne les entend pas. Convenez d'une chose avec moi, c'est que tous ces grands hommes prétendus ne sont que de pauvres malades, malades d'orgueil et d'impuissance, organisations fortes, mais privées de vie et de charité.

Et cependant, il faut le reconnaître, l'auteur les a revêtus de proportions si grandes, leur a prêté une intelligence si audacieuse et si pénétrante, un langage si éloquent, un désespoir si raisonné, si fort, si persuasif, qu'il faut s'y prendre à deux fois avant de découvrir, sous la pompe éblouissante dont ils sont entourés, le ver intérieur qui les ronge.

Byron aussi, témoin des dernières angoisses d'un monde à l'agonie, avait rêvé des héros d'incrédulité, poètes et aventuriers vagabonds, créés à son image. Il avait mis lui-même son poème en action; mais du moins ces personnages, si fortement conçus, il les mettait aux prises avec une société croulante; et si leurs passions énergiques, en cherchant partout un aliment impossible à trouver, éreintaient sur leur passage des croyances caduques ou des amours sans vigueur, du moins faisaient-ils preuve, dans cette lutte, d'une volonté active de recherche et d'une puissance d'action vraiment admirable. Mais que trouver dans ce désespoir stoïque, immobile, enveloppé dans son manteau, dans cet athéisme passé à l'état chronique, qui n'essaie même pas de se guérir? Byron est mort en 1825. Il nous semble que depuis lors, dans le monde moral, un siècle s'est écoulé. Prophète comme tous les poètes, Byron dénonçait la ruine imminente, sous les dehors de stabilité auxquels le vulgaire se laissait prendre. N'y a-t-il donc aujourd'hui

que des ruines à prévoir et des sépultures à décrire pour ceux dont l'imagination aime à s'élancer au-devant des choses à venir?

J'ai tort peut-être; mais il me semble qu'à force de se soustraire aux conditions moyennes de l'humanité, ces figures qui voudraient être idéales manquent en même temps aux conditions de la vraie grandeur. Esclaves humiliés en face de la toute-puissance divine, ils s'arment contre l'humanité d'un orgueil et d'un mépris implacables; et, comme ces enfans qui s'efforcent de fixer le soleil, ils ne peuvent plus reporter vers la terre que des yeux éteints et des regards affaiblis. C'est que, non plus que le soleil, on ne contemple pas impunément Dieu face à face : il faut l'adorer dans ses œuvres, comme le soleil dans les merveilles que ses rayons illuminent, et ne pas user nos faibles organes dans une lutte insensée, non plus que notre esprit dans des méditations qui donnent le vertige.

Conçu encore sous une inspiration triste et fataliste, LEONI est, à mon sens, un des ouvrages les plus fermes et les plus achevés qui soient sortis de la plume de George Sand. Sauf deux ou trois taches faciles à réparer, ce petit volume est un chef-d'œuvre. Depuis l'explication amenée d'une manière si vraie et si touchante entre Juliette et Bustamente, jusqu'à la méprise qui égare la vengeance de ce dernier, on se sent emporté à travers cette douloureuse histoire comme par un souffle irrésistible qui ne permet pas de s'arrêter une minute. Juliette est une de ces femmes délicieuses dont l'auteur porte en lui le moule inépuisable et varié. Quant à Leoni, j'ai souvent entendu critiquer ce personnage; il y a certes une exagération ultrà-poétique dans les idéales perfections accumulées à plaisir sur cette tête privilégiée; et, par un juste retour, on pourrait se plaindre qu'il trempe dans l'infamie plus peut-être qu'il n'était nécessaire au contraste. Mais comme la fascination de cet homme est rendue! comme sa puissance magnétique sur la pauvre Juliette est exprimée! Comme dans ce récit si rapide, si entraînant, tous les détails sont conservés, comme rien n'est oublié et comme tout marche! Je ne sais non plus si nulle part ailleurs George Sand a rendu avec autant de vérité ces cris du cœur, ces sublimes distractions de l'ame qui se répond à elle-même. Il y a des passages qu'on ne peut lire à haute voix, on se sent la gorge serrée, on étouffe. La description de ce bal terrible où Leoni enlève Juliette, la ravissante peinture de leur vie pastorale dans un chalet de la Suisse, ce sont là des morceaux à relire cent

fois, et dont je ne saurais en vérité où trouver les équivalens. Quelque triste d'ailleurs que soit cette alliance de tous les vices et de tous les prestiges dans un même homme, cet homme du moins est doué de passions, il est vivant, il n'appartient pas à cette race inactive et solennellement impuissante à laquelle j'ai déclaré la guerre; dépouillez-le de l'auréole romanesque qui resplendit autour de sa tête, ramenez à des proportions bourgeoises cette nature idéale, Leoni est vrai, vous l'avez dix fois coudoyé dans la rue; pour mon compte, je le connais.

Mais, j'ai hâte d'arriver à ANDRÉ qui, moins fort certainement que LEONI, me paraît appelé à un succès plus populaire, et qui, en même temps qu'il révèle une face, à peu près inaperçue jusqu'à ce jour, du talent de l'auteur, pourrait bien avoir dans la série de ses idées, et comme acheminement vers des voies nouvelles, une importance à laquelle, pour notre compte, nous serions heureux de croire.

Nous avions déjà vu dans VALENTINE avec quel bonheur George Sand sait reproduire les scènes familières de la vie champêtre. Qui ne se rappelle Bénédict, Valentine et Athénaïs se promenant au bord de l'Indre, par une belle journée d'été, et l'amour germant dans le cœur de Valentine, sous l'influence des émanations embaumées de la campagne, de la fraîcheur du paysage, de la lumière d'un beau ciel? Cette scène si suave, si harmonieuse, rappelle la touche de Léopold Robert, dans ses MOISSONNEURS, et sa poésie calme, reposée, empreinte de je ne sais quelle volupté rêveuse. Dans ANDRÉ, la même inspiration, sans produire peut-être rien d'aussi achevé, se retrouve plusieurs fois. Pris à un degré moins élevé de l'échelle sociale, tous les personnages de ce petit drame respirent un air de vérité parfaite; et si le poète s'élève moins haut, le romancier est plus près de la réalité. Il n'y a pas une de ces figures qui ne soit excellente. La douce et fière Geneviève, Henriette, avec son bon cœur, sa susceptibilité et son point d'honneur de grisette; Joseph Marteau, franc jeune homme et galant redouté; enfin le vieux marquis de Morand, dont la morgue paternelle et nobiliaire est mise en regard du caractère faible et passionné d'André, forment ensemble un tableau plein de vérité et d'oppositions naturelles. L'action est conduite, en général, avec un respect des vraisemblances, qu'on ne trouve pas toujours chez George Sand; mais ce qui mérite d'être particulièrement remarqué, c'est le talent comique déployé dans plusieurs scènes importantes. Jusque-là rien n'avait attesté, dans George Sand, la faculté de l'observation et le sens de l'expression co-

mique. Or il y a dans André deux ou trois scènes, conduites d'ailleurs avec une rare habileté, qui provoquent le rire le plus franc et du meilleur aloi. Telle est l'arrivée triomphale chez le marquis de Morand de Joseph, à la tête de son bataillon de grisettes, sa fuite avec le char-à-bancs, à la barbe du vieux hobereau; mais ce qui est excellent, ce qui est digne de Molière, c'est l'entretien où Joseph soutire au marquis une pension pour André, en agissant sur lui par la crainte qu'André ne réclame le bien de sa mère. Le lieu de la scène, l'admiration calculée de Joseph pour les améliorations que le marquis a introduites dans ses cultures, ses exclamations perfides, ses suggestions alarmantes et les apparences de parfaite candeur qu'il sait garder jusqu'au bout; toute cette tactique du campagnard madré est menée avec une supériorité, un naturel et un comique qui montrent mieux que tous les commentaires de la critique les admirables ressources et la flexibilité prodigieuse du talent de George Sand. Je ne regrette qu'une chose, c'est la déplorable faiblesse d'André; non que je sois de ceux qui voudraient, conformément à la poétique si spirituellement exprimée par Charlet, que toutes les histoires d'amour se terminassent par la forme sacramentelle : *et ils furent heureux*. Non, ce n'est pas cela; mais encore pourquoi ne pas justifier, au moins par quelques efforts méritoires de fermeté, cet André qui, dans l'origine, nous avait été montré sous des couleurs si différentes? Il est faible, il est écrasé par le despotisme de son père; la faiblesse est fortifiée en lui par l'habitude d'obéir; mais enfin il est amoureux, et l'amour peut bien donner du courage. Qu'il succombe à la fin, soit; mais qu'il lutte du moins, qu'il essaie de s'affranchir, que sa défaite vienne de sa faiblesse et non de sa lâcheté, car cela fait tache. On n'aime pas à voir un homme, d'abord haut placé, faillir pour tomber aussi bas. La faiblesse poussée à ce point touche à l'infamie, et l'on en veut toujours un peu à l'auteur de nous avoir recommandé cet homme, de l'avoir introduit dans notre estime, pour ensuite le déshonorer à plaisir et faire ainsi retomber sur nous la honte de l'avoir adopté.

Le caractère d'André est d'ailleurs parfaitement vrai, il y a beaucoup d'hommes de cette trempe molle et pliante; mais s'il s'en trouve un seul dans le nombre qui soit doué de l'imagination poétique, de la droiture de cœur d'André, et qui devienne amoureux d'une aussi charmante fille que Geneviève, n'y a-t-il pas quelque chance pour que le courage qu'il n'avait pas eu pour lui-même, lui vienne quand il s'agira de sa femme et de son

enfant? Mais André, je le vois bien, n'est qu'un soldat de cette nombreuse armée d'invalides en amour dont George Sand a entrepris le dénombrement. C'est une cause détachée du grand procès qu'il instruit contre l'égoïsme et la lâcheté des hommes. Ainsi soit; ce n'est pas moi qui viendrai m'inscrire en faux; si George Sand a voulu prendre en main les intérêts et les griefs d'un sexe trop long-temps opprimé, et, en face du dévouement, de la faiblesse confiante et intrépide des femmes, dévoiler les déplorables mystères d'égoïsme, de lâcheté, de perfidie que la morale bourgeoise, indulgente pour tout ce qui s'abrite derrière le code, a couvert de sa honteuse protection, c'est bien, nous applaudirons des premiers à ces accusations méritées. Mais nous aimerions à voir maintenant ce vigoureux athlète, désarmé par la victoire, abandonner la route qu'il a si glorieusement ouverte et tourner ailleurs ses efforts. N'est-il pas las aujourd'hui de poursuivre et de flageller? N'essaiera-t-il pas à la fin de nous faire entrevoir ces célestes figures, dont les visites mystérieuses l'ont rendu si dédaigneux de notre triste nature? Quand pourrons-nous contempler ces hommes perfectionnés qu'il a vus dans ses rêves, ces hommes qu'il ne peut comparer à nous autres tous tant que nous sommes, sans frémir de colère et de mépris? Et puisque le romancier est armé des ailes du poète, que ne laisse-t-il quelquefois la terre, que ne prend-il hardiment sa volée, que ne nous emporte-t-il avec lui dans ce sanctuaire privilégié où son œil sait atteindre, et d'où nous ne pourrions redescendre, sans rapporter sur notre front, comme Moïse, quelques rayons en souvenir de cette transfiguration passagère?

Mais nous parlons, sans nous en apercevoir, comme si le dénoûment appartenait au poète; comme s'il ne lui était pas fatalement imposé; comme s'il était libre toujours, après avoir contemplé le monde du haut de ces cimes élevées accessibles à lui seul, de redescendre vers les hommes, de laisser les petits s'approcher de lui, et de les instruire avec bonté des choses qu'ils ne connaissent point encore. Il y a malheureusement des esprits qu'une puissance invincible pousse en haut et force à monter. Vainement ils étouffent dans cette atmosphère rare et subtile, vainement ils voudraient se mettre aux pieds des sandales de plomb, se faire grossiers et pesans; ils ont jeté leur lest, et maintenant le vent les emporte. Ils voudraient échanger contre l'obscurité de quelque vallon solitaire la magnificence importune d'un horizon sans bornes; mais ils sont condamnés à errer dans l'espace, sans trouver une limite à leurs regards, un repos

pour leurs yeux fatigués. Aussi, cherchez un peu pourquoi le monde leur est apparu si triste, la vie si lourde, l'homme si chétif; pourquoi l'avenir est pour eux si voilé; pourquoi l'espérance du mieux n'est plus qu'une belle et consolante chimère dont ils se bercent dans leurs momens de faiblesse, sauf à se railler eux-mêmes de leur propre crédulité quand la force et la raison sont revenues, et vous verrez que ce qui les fait si tristes c'est de s'être élancés seuls vers la lumière, sans se retourner jamais vers ceux qui sont encore dans les ténèbres. Emportés par une vitesse incomparable, ils sont arrivés seuls au but, sans compagnons et sans suite avec qui s'entretenir des merveilles du chemin; et alors, rois d'un désert inhabité, ils s'y sont sentis faibles et seuls, et ils ont maudit leur conquête, forcés qu'ils sont d'y attendre leurs compagnons attardés.

Pour nous, qui admirons ces excursions hardies et ces campagnes aventureuses, nous sentons au fond de notre cœur une espérance tenace qui nous dit que, lorsque le corps de bataille aura rejoint, on trouvera tous ensemble quelque sentier moins aride, quelque plaine mieux abritée où l'on pourra s'établir, pour, de là, féconder le désert, et ajouter au calme régulier de la vie de chaque jour le luxe de ses immenses perspectives; car il ne sera pas dit que les glorieux aventuriers, qui s'égarent parfois dans leur course, doivent toujours aboutir au précipice marqué, où le doigt du lâche ou du railleur impitoyable les montre en exemple aux insensés qui s'efforcent, qui cherchent, qui espèrent.

AD. GUÉROULT.

LES FEMMES POÈTES AU XIXe SIÈCLE.

.... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois.
Il se tait, je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
Adieu!.. Salut, sa sœur nouvelle,
Salut! quels dons chargent ta main? etc.

— Mme Tastu. —

I. — Mme TASTU.

POÉSIES, 1826. — CHRONIQUES DE FRANCE, 1829. — POÉSIES NOUVELLES, 1835.

Le nouveau volume de Mme Tastu semble une réponse à ces vers. Il nous est venu au milieu des fêtes du jour de l'an. C'était, disait-on, un gracieux présent à faire à quelqu'une de ces jeunes femmes qui, entre la matinée et le bal, ont encore une heure à donner aux pures jouissances de l'esprit. Les fêtes de janvier ont passé sur ce premier-né de la poésie, en 1835, et après elles les folles joies de février. Je vous donne aujourd'hui le livre, pour l'un des plus mélancoliques qu'ait vus éclore notre âge. On dirait que l'auteur l'a jeté au milieu de nos plaisirs frivoles, comme une poignante ironie. Après l'avoir lu avec un charme inquiet et pensif, on se demande si c'est là cette voix connue, et quel poids de secrète douleur chacun des jours

écoulés a laissé sur cette ame. On remonte alors, avec une pieuse sympathie, la pente de cette poésie si limpide et si fraîche dans sa source, cherchant comment des premières inspirations ont pu naître les dernières. Celles-ci nous ont ramené à ce volume de 1826, si délicat, si gracieux, si jeune. Nous l'avons relu sous l'émotion toute récente des poésies nouvelles, et nous avons cru entrevoir dans ces œuvres successives une triple transformation dont nous essaierons de retracer l'histoire.

Nous ne raconterons pas la vie de Mme Tastu : la vie d'un homme se raconte ; celle d'une femme, quelque célébrité qui s'attache à son nom, doit rester ensevelie dans le mystère du foyer domestique. La biographie qui s'empare de l'humble destinée d'une femme pour la produire aux regards, enlève aux œuvres de cette femme quelque chose de leur parfum. Laissons donc à Mme Tastu le chaste voile qu'elle-même a voulu étendre sur ses jours. M. de Lamartine compare les poètes à ces oiseaux de passage qui suivent le courant de l'onde, et qui chantent loin des bords. C'est là toute l'histoire de Mme Tastu : le monde ne connaît d'elle que sa voix, et les chants de cette voix ont laissé au silence qui se fait autour de l'épouse et de la mère toute sa pureté.

En 1826, un volume parut sous ce titre : *Poésies*, par Mme Amable Tastu. Des morceaux qui formaient ce volume quelques-uns, insérés déjà dans divers recueils, avaient annoncé un poète. L'auteur, disait-on, était une jeune femme, plusieurs fois elle avait conquis la palme aux Jeux-Floraux, cette Académie de Province qui conserve encore son renom de poésie, sans doute parce que née sous le ciel des troubadours elle a eu pour aïeule leur muse toujours populaire. Il appartenait à l'Académie de Clémence Isaure de couronner Mme Tastu. On disait encore que le poète avait vu le jour à Metz, et on remarquait qu'il empruntait à peine au midi quelques-unes de ses images, gardant de son autre patrie la netteté de la pensée, et je ne sais quelle grace un peu mâle et fière dans son langage.

Ce qui aidait encore au succès de ce volume, c'est que l'on y trouvait mêlés, dans une harmonieuse fusion, les mérites divers des

deux écoles qui se partageaient alors la poésie et la critique : respect pour la tradition dans le style, et dans le fond des idées liberté pour l'inspiration. Fallait-il voir en ceci le noble effort d'un esprit conciliant ? C'était aussi, je crois, le développement naturel d'un génie sobre et réservé. Dans ce volume, rien qui semble fort personnel au premier abord. Les sentimens que le poète exprime, nul doute qu'il les ait éprouvés. Sous ses créations les plus diverses, et, si j'ose parler ainsi, les plus désintéressées, on sent un cœur qui bat ; mais ces créations, mais ces sentimens empruntent leur vêtement à l'imagination de l'écrivain. Il est artiste d'abord, artiste avec son ame, reconnaissons-le bien, moins préoccupé toutefois du mouvement de la pensée que de l'harmonie de sa parole. Ce contraste d'une inspiration naïve et d'une forme savante est, dans certaines familles de poètes, le plus haut degré de la perfection. Ajoutons que dans l'œuvre d'une jeune femme il est à lui seul une poésie. Il répand sur cette pensée qui se laisse seulement entrevoir le charme souverain d'une pudique beauté.

Tel est, selon nous, le caractère général de ce premier recueil, chaste pensée de jeune fille et de jeune femme, sous une sévère expression d'artiste.

Les morceaux dont il se compose rentrent dans deux classes différentes. Les uns appartiennent à cet art intermédiaire que nous avons essayé de définir ; les autres émanent plus directement de l'ame du poète.

Arrêtons-nous un moment aux premiers. C'est d'abord une belle et noble élégie qui a pour titre : *Les Oiseaux du Sacre*. Ce fut, il nous en souvient, quelque chose de touchant que cette voix qui s'éleva gémissante, parmi toutes celles qui saluaient l'avénement d'un nouveau règne. Cette voix n'avait ni malédictions pour le passé, ni prophéties menaçantes pour l'avenir : elle priait pour ceux qui souffrent. Une autre élégie, *Lyon en* 1793, appartient, sinon à la même époque, du moins à la même inspiration, l'amour de la patrie. La France trouvait toujours dans Mme Tastu une interprète digne d'elle. Tout à l'heure elle plaidait éloquemment la cause de la liberté ; que le Louvre prête aux œuvres de l'industrie française

ses royales galeries, le poète aura des chants pour les trésors de notre industrie. Disons cependant qu'il y a, dans ces divers essais d'élégie nationale, plus de talent de style que de véritable poésie; j'en excepterais toutefois *l'Enfant de Canaris*, qui se distingue par une sorte d'inspiration maternelle.

Approchons-nous davantage de l'ame du poète : l'amour de l'art est une de ses passions les plus vives; aussi y a-t-il dans le recueil tout un côté où l'art a déposé ses révélations les plus intimes, ses émotions les plus vraies, et qu'il a consacré de ses noms les plus chers, Lamartine, C. Delavigne, Victor Hugo, Béranger, Steuben, puis sur tous ces noms aimés, l'ombre de ce grand nom, Shakspeare. On n'a pas oublié le beau tableau de la vallée de Rutli; il a inspiré à Mme Tastu l'une de ses compositions les plus heureuses. Si le pinceau de Steuben est énergique et fort, la voix du poète aussi est ferme et sonore. On se souvient de la gracieuse épître de M. de Lamartine à l'auteur des Messéniennes et de la spirituelle réponse de celui-ci. Les deux pavillons se saluaient en chantant. Une femme écoutait, du bord, ce merveilleux dialogue, et reportait aux deux rivaux les vœux et les sympathies de la France. C'était encore Mme Tastu. Mais avant ce morceau des *Deux Poètes*, il faut placer le fragment délicieux adressé à la fille de M. Charles Nodier. Quelque temps auparavant, Mme Tastu payait dignement à la mémoire de Mme Dufrénoy la dette de la France et de la poésie. Cette dette était aussi la sienne, car elle avait reçu de Mme Dufrénoy ces traditions de beau langage qu'elle continuait avec gloire. *Le Chant de Sapho au bûcher d'Érinne* est une belle création lyrique. C'est le commentaire d'une ode fameuse, bien des fois reproduite. Mais ici l'image d'Érinne, morte dans toute la pureté du jeune âge, tempère chastement l'hymne passionné de Sapho. *La Chambre de la Châtelaine* est une élégante imitation de Mathurin, et *le Barde, la Mer, l'Odalisque*, n'ont rien perdu, en passant dans notre langue, de la grâce mélancolique et sérieuse de Thomas Moore.

Ces œuvres diverses, où tant d'ame entrait dans l'imitation, étaient pour le talent de Mme Tastu un exercice puissant, qui hâ-

tait sa maturité. Par ces luttes avec Mathurin et Thomas Moore, elle se rapprochait peu à peu de Shakspeare. Lorsqu'enfin elle vint à lui, elle avait certes dans le style assez de vigueur pour traduire la scène de Brutus et de Porcia, assez de souplesse pour reproduire les adieux de Roméo et de Juliette; et pour redire le chant de Titania qui s'endort, ou les lamentations du roi Lear, la grâce pouvait-elle jamais manquer à son langage, la sensibilité à son cœur?

Le choix de ces imitations, la manière dont elles étaient conçues, tout en révélant les prédilections du poète et ses pensées les plus habituelles, décelaient déjà dans son talent un côté plus intime. J'arrive à cette seconde partie du recueil.

Deux morceaux la résument tout entière : l'un avec plus de grâce, *les Feuilles du saule;* l'autre avec plus de profondeur et sous une forme consacrée par le catholicisme, *l'Ange gardien.* Retour mélancolique sur le passé, regard déjà timide et craintif jeté du côté de l'avenir, telle a été l'inspiration commune de ces deux pièces. A la première la rêverie a donné ce qu'elle a de plus suave; sur la seconde la foi a répandu ce que ses mystères ont de plus touchant; car il y a de l'une et de l'autre dans l'ame du poète, une rêverie douce et une foi sans mysticisme. De cette foi simple et tolérante est née encore *la Veille de Noël*, une charmante élégie. N'oublions pas le pélerinage à *la Chapelle de Notre-Dame de Consolation*, dans les Pyrénées, et une belle étude qui a pour titre : *les Saisons du Nord;* le Nord et le Midi, les deux patries de Mme Tastu.

Tel est ce premier volume. Vous le voyez : maturité de cœur et jeunesse d'imagination, rêves de jeune femme, déjà consacrés par ce que le sentiment du devoir a de plus élevé, la conscience de plus délicat. C'est la première époque de la vie de notre poète, et c'est aussi la première manière de son talent. Au dehors, quelque chose d'indécis encore et de flottant; mais au dedans, une base profonde et sûre. Maintenant un peu de soleil et de gloire à cette première fleur de poésie.

Il y a telle nature de poète chez qui le génie éclate tout d'a-

bord sous la forme qui lui est propre. Ceux-là, dès le premier vers qui leur échappe, le monde sait où ils vont et quelle passion les mène. D'autres, au contraire, se laissent aller à tout vent de poésie, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le souffle qui convient à leurs ailes. Ils façonnent en mille essais divers ce merveilleux instrument du style, et ils l'appliquent à toutes choses : ici, chantant un hymne à la patrie; là, exhalant la foi de leur ame dans quelque pieux cantique ; ailleurs, se passionnant pour l'art et pour ses créations; ailleurs encore, se servant de quelque nom antique pour y cacher timidement une pensée individuelle; partout enfin, se préparant à bien recevoir la destinée que leur fera le temps. Mme Tastu, par son premier recueil, se rattachait à cette famille.

L'année 1829 nous apporta un second volume qui annonçait qu'une révolution s'était accomplie dans le talent du poète. Je veux parler des *Chroniques de France*.

Il y a dans la vie de l'homme un moment qui aurait dû occuper plus long-temps la pensée des moralistes : c'est le moment qui suit la première jeunesse, quand l'âge mûr est loin encore. Ce sont, après les ferventes années, quelques jours d'apaisement et de quiétude. Tout commence à se calmer au dedans de l'homme; il s'arrête alors et se repose quelque temps dans un heureux équilibre de toutes ses facultés. Réconcilié désormais avec les sévères exigences des choses, il n'a pas dit un dernier adieu aux illusions du jeune âge; mais il les repousse dans une sorte de lointain où chaque jour elles s'effacent davantage; moment unique dans la vie, et qui tire toute sa beauté de ce merveilleux accord entre la destinée terrestre de notre ame et ses immortelles espérances.

Ce moment s'annonce chez les poètes par des œuvres pacifiques qui ne naissent pas fatalement de la passion, mais du libre choix de l'intelligence. Prenons dans son ensemble le développement poétique de M. de Lamartine. Il débute par ses *Premières Méditations* : là, c'était bien l'ame chantant ses douleurs, et jamais douleurs plus poignantes ne débordèrent par la poésie. Vient alors dans la carrière de ce noble génie le moment dont nous parlions.

Les *Nouvelles Méditations* l'annonçaient déjà par la molle insouciance, et aussi par le caractère déjà plus extérieur de l'inspiration : le poète est sorti de ce brillant tourbillon qui l'emportait, haletant, dans les voies de l'infini. Il a encore les yeux fixés sur le ciel, mais il regarde quelquefois à terre; il chante Sapho sur le mode antique; il s'empare de la tragique histoire de Napoléon; il essaie à loisir, dans cet admirable morceau des *Préludes*, tous les tons de la muse. *La Mort de Socrate* révèle plus profondément encore la révolution qui s'opère, et le dernier chant de *Childe-Harold* nous la montre accomplie; — puis le poète retourne à son sillon primitif, et les *Harmonies* vont éclore.

Le talent de Mme Tastu a suivi une route singulièrement analogue. Nous avons vu quel il a été à son début, gracieuse alliance d'un art élégant et d'une noble individualité. Parvenu à son second âge, il se met à l'aise dans les *Chroniques de France*. Cette époque a été pour Mme Tastu celle des patientes études et des veilles choisies; de ces veilles et de ces études, les *Chroniques* sont nées. Si le poète s'en est tenu à ce premier essai, ce n'est pas, certes, que son essor l'ait trahi, mais les acclamations ont manqué à son œuvre; mais les soucis de ce monde sont venus; mais enfin, elles passent vite pour les poètes lyriques ces années paisibles où le talent s'épanche d'un cours limpide et égal.

A chaque grande époque de notre histoire, Mme Tastu dérobe un souvenir qu'elle revêt élégamment de la couleur de cette époque. Aux temps religieux, elle emprunte cette délicieuse légende des *Amans de Clermont*, que Grégoire de Tours nous a conservée. Aux temps barbares, le *Meurtre des enfans de Clodomir;* et à l'âge chevaleresque, la glorieuse défense du château de Pontorson. Ces divers récits, les deux premiers surtout, sont empreints d'un charme attendrissant : ce n'est pas la grâce, c'est la vigueur qui leur manque. Je me hâte d'arriver à ce que Mme Tastu a nommé les temps politiques de l'histoire de France. Les *Scènes de la Fronde* ont un mérite de couleur qui n'a pas été assez remarqué. C'est une piquante comédie pour laquelle on désirerait l'éclat de la représentation, si une ovation populaire

pouvait jamais valoir, pour la chaste muse, le demi-jour de sa solitude. Quoi qu'il en soit, ces scènes si heureusement dialoguées révèlent tout un côté nouveau dans ce talent déjà si souple et si varié. Le coadjuteur, Mazarin, Condé, Anne d'Autriche, ne parlent pas, dans les écrits contemporains, une langue plus vraie et plus conforme à leur caractère. C'est un mérite peu commun que d'avoir fait de la Fronde une comédie nouvelle, après les mémoires du cardinal de Retz. La voici cependant : elle commence dans l'oratoire de la reine, et se dénoue sur l'escalier où Guitaut somme le grand Condé de lui remettre son épée.

Tout autre est le mérite des *Cent-Jours*, brillante esquisse des temps modernes. Là, c'était l'étude patiente qui reconstruit, la verve originale qui rend à une langue morte sa vivacité naturelle; ici c'est, dans son essor le plus hardi, le mouvement lyrique. Napoléon a sa page dans les plus beaux livres de notre époque. Celui-ci, je le crains, ne laissera pas trace profonde après lui : mais dans cette partie du moins, si le sujet est grand, le poète l'est aussi.

Tel est ce second recueil, souvent plein d'éclat et de charme dans le détail, mais dépourvu dans son ensemble d'une originalité véritable. Tout ce que le talent a pu sans une forte inspiration, il l'a fait. Le livre est une erreur peut-être, mais quelques erreurs de cette portée suffiraient à la renommée d'un poète.

Après s'être un moment reposé dans *la Mort de Socrate* et dans le *Pèlerinage d'Harold*, la méditation de M. de Lamartine brise son enveloppe dramatique, et s'épanouit de nouveau sous sa forme élégiaque. Victor Hugo, après *les Orientales*, cet épisode éblouissant de son épopée lyrique, est rentré, à son tour, dans la poésie individuelle, et nous avons eu *les Feuilles d'automne*. Les *Chroniques de France* sont, dans l'œuvre de Mme Tastu, l'anneau qui lie aux poésies anciennes les *Poésies nouvelles*.

A ce littéraire développement d'une pensée de choix, voici que succède quelque chose de plus intime et de plus spontané. Par cette libre et patiente étude, le poète a donné à son style une allure plus vive, et à son rhythme plus de fermeté. L'inspiration est

ensuite venue d'elle-même. D'elle-même! oh! non pas; elle est née de l'irrésistible fatalité des choses.

Ce serait méconnaître ce qu'il y a de profond dans cette inspiration, que d'en dire qu'elle est uniquement personnelle. Voilà bien encore des regrets qui suivent le passé dans sa fuite, des craintes qui s'attachent à l'avenir, toutes les anxiétés enfin d'une destinée pour laquelle la gloire et la vertu ont seules porté leurs fruits. Mais alors même que le poète exhale sa propre plainte, une plainte plus haute et plus solennelle s'y mêle sourdement. Ce gémissement isolé se perd dans le gémissement de tous. Cette souffrance solitaire s'agrandit de celle de tout un monde. Dans cette voix qui se plaint tout bas, c'est tout un siècle qui se lamente.

Voilà, si je ne me trompe, le caractère nouveau de ce livre, et c'est à ce prix que, de nos jours, on achète l'originalité.

Quel est donc ce mal du siècle qui fait ombre jusque sur la douce pensée d'une femme? Ah! c'est le mal de toutes les époques de transition, de tous les âges où la société se transforme, l'incertitude en toutes choses, car je ne voudrais pas écrire : le scepticisme.

Passé qui emporte avec la jeunesse le souvenir des premiers succès, avenir qui s'avance inconnu et qui ne réfléchit sur le présent aucun des biens que la Providence lui réserve, placé entre ce délaissement cruel et cette douloureuse attente, le poète chante encore, mais sa voix a toute la tristesse des jours voilés de cet automne de l'humanité. S'il dérobe encore, comme autrefois, à l'Angleterre quelques fleurs de sa poésie, ce ne sont plus les suaves chansons de Thomas Moore, où la mélancolie n'est qu'une grâce de plus, ce sont les élégies de miss E. Landon, ou celles de M[rs] Felicia Hemans. Shakspeare enfin n'est plus le génie qu'elle environne de son culte, et dont elle s'essaie à reproduire les beautés; c'est Dante cette fois, Dante lui-même, non plus ses fictions, Dante en ce qu'il a de plus tragique, ses imprécations sur Florence.... Mon Dieu! le glaive est donc entré bien profondément dans cette ame!

Ce nouveau recueil reproduit assez souvent les mêmes sujets que le premier; mais comme on sent bien qu'entre l'un et l'autre dix ans se sont écoulés, et que le poète a jeté dans ces flots rapides de sa vie bien des illusions d'autrefois! On avait remarqué dans cet autre volume une belle élégie qui avait pour titre *la Mendiante*. Oh! qu'il y a bien une autre énergie dans le morceau sur *la Pauvreté!* cette fois le poète a touché de sa main les misères humaines; le spectacle de la réalité est une muse terrible. Dans une gracieuse composition du premier recueil, *l'Ange gardien*, Mme Tastu passait en revue les époques diverses de sa vie, celles qui avaient fui avec ses jeunes pensées, et celles qui venaient lui apportant la gloire et lui promettant le bonheur. Le *Drame* nous offre ici la même image; mais quelle différence, grand Dieu! et comme les couleurs ont changé! Nous admirions le *Chant de Sapho au bûcher d'Érinne*, et nous sentions comme le souffle d'une inspiration récente dans cette belle étude de la passion antique. Oh! qu'elle éclate maintenant avec plus de vigueur dans le chant du poète au tombeau de Mme *Élisa Guizot!* On a pu voir çà et là, dans les précédentes élégies, quelque défiance des hommes et des événemens; mais la timide crainte d'alors se nomme aujourd'hui *le Découragement*, et, aux mauvais jours, *le Tentateur*. Mme Tastu est demeurée fidèle à toutes les sympathies de ses années adolescentes; mais par ce côté encore, le scepticisme est entré quelquefois dans son cœur. Relisez les belles stances qu'elle adresse à M. de Chateaubriand, et la messénienne que lui inspire le convoi de M. de La Fayette. Quelques morceaux encore portent profondément la date de ce temps-ci : ainsi, *les Migrations*, admirable élégie où la simplicité du rhythme aide encore à l'émotion qui naît de la pensée, *le Christ au Tombeau*, les *Dieux s'en vont!* lamentables échos de ce doute, autre tourment de notre âge. Mais où donc, ô poète! est cette foi de la jeunesse qui mettait sur vos lèvres ces doux cantiques à la Vierge?

Voici dans ce talent un autre signe de sa transformation nouvelle. Il est de la nature de certains génies, quand ce n'est plus le premier élan du cœur qui les porte, de se développer par mo-

mens, sous leur aspect pittoresque, au détriment du côté lyrique. Je veux dire qu'à certaines heures, les brillantes fantaisies de l'esprit prennent la place de l'inspiration. Nous avons loué dans *les Scènes de la Fronde* la verve ingénieuse du style; on la retrouvera, non moins piquante, dans les morceaux qui ont pour titre : *Le Cabinet de Robert Estienne, Mon Royaume, la Mansarde*, surtout dans le poème étincelant de *Peau d'âne*. Le poète a-t-il voulu raconter ici, sous forme allégorique, la vie toute matérielle du siècle? On le dit, mais je ne puis le croire. Cette pensée ne ressort pas assez nettement du récit; de loin en loin elle s'y montre, mais sans le dominer. Laissons ce conte aux fées qui l'ont dicté. Redites-nous, fée des lilas, les aventures de la belle infante! Pour ma part, je remercie Mme Tastu de m'avoir fait relire dans Perrault ce conte de *Peau d'âne*, et après celui-là... tous les autres.

Nous citerons en finissant un morceau qui justifie nos éloges, et qui résume les divers points de vue que nous venons d'exposer.

LA MER.

Laissez, ne troublez pas l'heure qui m'est donnée,
Que je puisse au bonheur reprendre un peu de foi!
Innombrables liens dont ma vie est gênée,
Pensers de chaque instant, soins de chaque journée,
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour cette rive
Où la mer vient briser sa majesté plaintive.
Je veux suivre de l'œil ses souples mouvemens,
Tendre une oreille avide à ses mugissemens,
Et mêler, sur le bord de l'humide étendue,
A son souffle puissant une haleine perdue.
Mais, quoi! de l'Océan ce n'est là qu'un lambeau,
Un des pans azurés de son large manteau!
Il faut le voir aux lieux où la France féconde
Sent contre son flanc nu battre toute son onde.

Pourquoi pas?... Demandez à l'invisible main
Qui de mes vœux sans cesse a barré le chemin;
Demandez à ce joug qui fait ployer ma tête,
Quand à se redresser il la sent toujours prête;
Demandez au fardeau qui ralentit mes pas,
Faits pour atteindre un but qu'ils ne toucheront pas.

Vous qui vibrez encor dans mon ame oppressée,
Bruit tonnant de juillet qu'elle traîne après soi,
Du sang de nos martyrs trace à peine effacée,
Laissez au gré des flots s'endormir ma pensée,
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour la soirée
Où monte de l'été la plus haute marée.
Entendez-vous des sons étranges, inconnus,
Du profond de l'abîme à la terre venus?
C'est elle, c'est la mer, qui, toute frémissante,
Semble toucher les cieux de sa hauteur croissante.
Écoutez sur le roc ces coups égaux et sourds,
Pareils aux coups lointains du canon des trois jours.
Qui ne la connaît pas la dirait en colère :
Tel menace et rugit l'Océan populaire!
Mais sans frein apparent, ce courroux solennel
A son heure marquée et son but éternel!
Cependant, pauvre barque, il te brise au passage,
Et charrie, en jouant, tes débris sur la plage!...
Humble fortune, hélas! détruite en peu de coups,
Sans même avoir valu l'effort de son courroux!...

Insupportables cris des intérêts serviles,
S'arrachant les lambeaux de l'éternelle loi;
Vains débats des partis, bruits oiseux de nos villes,
Écho toujours grondant des discordes civiles,
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour le navire
Que laisse au sein du port le flot qui se retire.
Je veux voir décharger, aux lueurs du matin,
Tous les dons parfumés de l'Orient lointain;
Puis, le soir, contempler, ces voiles repliées,
Ces cordages, ces nœuds, ces lignes déliées
Qui se croisent dans l'air, et semblent sur l'azur
Le travail délicat d'un pinceau ferme et pur.
Salut au pavillon qui joue entre ces toiles,
Et porte en un champ bleu treize blanches étoiles!
C'est pour notre triomphe aujourd'hui que tu viens!
Le tien fut nôtre un jour, ô sœur, tu t'en souviens :
Salut, et vous, Anglais, qui, nos rivaux naguères,
A voix haute aujourd'hui vous proclamez nos frères,
Comme des bras amis nos ports vous sont ouverts;
Venez!... Mais quelle proue a sillonné les mers?
Oh! voyez, on dirait, sur les vagues fidèles,
Un oiseau qui revient au nid à tire d'ailes!
Mes yeux me trompent-ils? Sur nos bords, en plein jour,
Les bannis d'Holy-Rood seraient-ils de retour?
Ce navire à la fois porte-t-il à la France
Leur bannière vieillie et leur jeune espérance?
Non : s'il a pour parrain l'héritier des vieux rois,
C'est que le temps va vite, et que, depuis dix mois,
Devers le pôle austral harponnant la baleine,
Il n'a rien vu, rien su : de la grande semaine,
Rien; d'un roi nouveau, rien!... Et le voilà cinglant
Avec son nom proscrit et son pavillon blanc.

Arrachés par le fer, exhalés dans les chaînes,
Derniers soupirs de ceux qui meurent pour leur foi,
Que pousse le Midi de ses tièdes haleines,
Que le souffle du Nord apporte de ses plaines.
Laissez, oh! laissez-moi.

Je veux oublier tout, oui, tout pour cette brise
Qui laboure à grand bruit la mer houleuse et grise,

Pour ces vagues soupirs tristement modulés,
Pareils aux longs échos des orgues ébranlés.
On dirait quelquefois un concert d'hymnes saintes,
Puis un murmure sourd de reproche et de plaintes!
Ah! dans ton vol vengeur, messagère du Nord,
On te verra bientôt nous rapporter la mort.
La mort! non cette mort éclatante et parée
Qui dort sur un drapeau, de palmes entourée,
Et nous laisse tomber sous un glaive vainqueur,
Un espoir à la bouche, une foi dans le cœur:
La mort! mais sans écho, muette, inattendue,
En subtiles vapeurs dans les airs répandue,
Qui fondra sur ce monde à de vils soins livré,
Sans y frapper un coup digne d'être pleuré!
Son souffle fanera, vous qui vivez de fêtes,
Les couleurs de vos fronts et les fleurs de vos têtes;
Vous qui tendez le verre aux vins étincelans,
Elle y viendra verser ses poisons à pas lents.
Voyez-la se dresser, gens d'argent ou d'intrigues,
Entre vous et votre or, entre vous et vos brigues;
De priviléges point: elle se prend à tout;
D'asile, de rempart, point: elle entre partout.
Dépeuplant sans pitié les obscures mansardes,
Elle franchit les seuils environnés de gardes;
Sans respect, des palais le royal escalier
A son pied redoutable est déjà familier!...
Et pourtant pas un cœur prêt à la voir paraître!
Moi-même, moi, qui sait? je l'attendrai peut-être,
Murmurant à voix basse un chant frivole ou vain,
Sur ma lèvre entr'ouverte interrompu soudain.

Hélas! m'enviez-vous l'heure qui m'est donnée,
Souvenirs pleins de trouble, avenir plein d'effroi?
Au fond de cette coupe, à ma soif destinée,
Laissez donc retomber la lie empoisonnée,
Laissez, oh! laissez-moi.

Il semble que le poète ait trouvé dans la sincérité de son inspiration nouvelle une hardiesse de style qu'il n'avait pas auparavant. Ce morceau marque, selon nous, le point le plus élevé qu'ait encore atteint le talent de Mme Tastu, et nous laisse entrevoir par-delà une belle destinée lyrique. Espérons qu'elle pourra librement conquérir cette destinée. Où serait donc la justice, si, après avoir honoré sa vie par d'humbles et saints travaux, Mme Tastu ne pouvait pas aussi par ses chants honorer de nouveau le pays et la poésie?

ANTOINE DE LATOUR.

CHRONIQUE.

Il s'est opéré dans nos mœurs élégantes une révolution importée d'Angleterre qui tend à décentraliser *le dandisme*. Le Champ-de-Mars est une arène trop étroite, trop étouffée, trop parisienne pour les amateurs de courses. Aux chevaux de race, aux jockeis, aux parieurs, il faut à présent des hippodromes immenses, un terrain vert et fleuri, le grand air et un autre département. Chantilly, avec ses grands souvenirs de chasse et de chevaux, Chantilly, fier de ces belles écuries qui le feraient prendre pour une région fantastique, où régnait jadis un étalon, comme dans le pays des hyahoumms de Gulliver, Chantilly méritait la préférence qu'il a obtenue sur les grandes résidences voisines de Paris. C'est une possession aujourd'hui consacrée par l'expérience de deux années; Chantilly est le *Newmarcket*, ou, si vous le préférez, *l'Epsom* de la France.

L'annonce des courses fixées pour dimanche dernier, 17 mai, avait profondément ému tous les oisifs qui ont du temps et de l'argent à jeter partout, même sur les grands chemins. Deux jours à l'avance, la route de Chantilly offrait l'image d'une caravane; les chevaux de poste, exténués, ruisselans, expiraient sous le fouet des postillons qui voulaient gagner leurs 3 francs de guide; les auberges étaient au pillage; des laquais ivres perforaient des futailles; des voitures poudreuses radoubaient leurs trains et leurs roues chez les charrons, qui n'y pouvaient suffire.

Mais à Chantilly quel spectacle! Il faut avoir vu en 1814 l'émigration des familles bourguignonnes fuyant devant la lance des cosaques, et venant loger au hasard, à la belle étoile, de ville en ville, pour comprendre le désarroi des voyageurs parisiens qui venaient offrir leur museau rétar-

dataire à la porte des auberges, encombrées, retenues, payées à l'avance depuis trois jours. Mais tout s'arrange dans ce monde : on a fait comme en temps de guerre, on s'est logé chez le bourgeois, personne n'a couché sur la pelouse.

Dimanche, dès le grand matin, le département de l'Oise s'était rassemblé sur un seul point, la pelouse de Chantilly. Des chevaux, des ânes, des calèches, tous les véhicules imaginables, toutes les carioles inventées pour l'usage des fermiers, des meuniers et des marchands de grains avaient voituré quelque dix mille curieux qui se rendaient gaiement, habits bas, le vin blanc dans l'estomac, la pipe à la bouche, à la grande solennité des courses. Il y avait place encore pour cinq départemens. Trois tribunes fort élégantes avaient été élevées par les soins du maire. Celle du milieu était réservée à M. le duc d'Orléans, qui est arrivé à l'heure fixée, et dont la présence a été le signal du commencement des courses. Le premier prix disputé était le prix du duc d'Orléans. HÉLÉNA l'a remporté, après avoir gagné la première manche, perdu la seconde, et gagné la belle d'une tête. ARLETTE, à M. Farquel, a obtenu le prix du duc d'Aumale, de 2,000 f. Cette fois il s'agissait de parcourir trois fois le tour de l'hippodrome. Cette épreuve dénote beaucoup de fond dans le cheval vainqueur. Le prix de 4,000 francs, offert par la ville de Chantilly, a aussi été gagné par un cheval appartenant à M. Farquel.

Un cheval appartenant à M. le duc d'Orléans a gagné la cravache donnée par M. le comte Demidoff. Après la course, le prince l'a offerte à M. de Beaulieu, dont le cheval avait été vaincu. M. de Beaulieu est le président de la société d'encouragement fondée en Belgique à l'imitation de celle de Paris. C'est encore une contre-façon belge, mais au moins de la nature de celles qui ne peuvent nuire à des intérêts français.

Trois chevaux ont disputé le prix de la course des haies. CLÉVELAND à M. le baron Paul Sanegon, monté par M. Allouard; COUNTERPART, appartenant à M. le prince de la Moskowa, monté par M. Edgard Ney; ALEXANDER, à M. de Normandie et monté par lui. COUNTERPART est arrivé le premier, mais seulement avec l'avantage d'une longueur de cheval.

Tout le monde avait cru que le prix revenait à COUNTERPART; mais un réglement des courses exige rigoureusement que les cavaliers, pesés avant leur départ, présentent le même poids au retour. Or, on a constaté une différence d'une livre dans le poids de M. Edgard Ney qui, du reste, avait *couru* son cheval avec infiniment de grâce et d'adresse, et franchi les obstacles avec beaucoup de facilité : cette légère erreur a profité à CLÉVELAND, fort bien monté par M. Allouard et arrivé le second à une très-petite distance de son rival, quoiqu'il portât quatorze livres de plus.

Cette belle journée, éclairée par un beau soleil, a été employée tout

entière à des jeux hippiques. La course des haies n'a eu lieu qu'à huit heures du soir, et l'on trouvait généralement que c'était trop d'équitation pour un jour; on aurait pu en remettre la moitié au lendemain. C'est un conseil que nous donnons aux commissaires pour l'année prochaine. Les mesures d'ordre prises par le maire ont été souvent mal observées. Le paysan est fort rebelle, et la garde nationale des villages fort peu disciplinée. Des empiétemens de l'un et de la mollesse de l'autre il résultait des invasions subites de l'hippodrome, que M. de Normandie, par réminiscence des usages anglais, a été forcé de combattre à grands coups de fouet. Ce moyen a été trouvé risible et efficace, même par ceux qu'il atteignait, à plus forte raison par les spectateurs raisonnables, impatientés de ces envahissemens sauvages qui compromettaient la vie des curieux eux-mêmes, celle des cavaliers et l'intérêt des courses.

Des dames élégantes dont les toilettes, protégées par des cartons, avaient résisté aux cahots de la route, garnissaient les deux grandes tribunes disposées en amphithéâtre. On remarquait Mme de La Ferté, Mme de Saint-Priest, Mme de Pracontal. M. de Champlâtreux est arrivé du château de Champlâtreux dans une demi-daumont fort élégante. La daumont de M. Fred. Sab... se distinguait par son bon goût, et celle de M. Rootschild par une magnificence qui efface les plus riches équipages. Ses jockeis portaient au bras des bracelets brodés d'or et de soie aux armes du baron financier.

Après la course, l'aigre violon, les cantines, les jeux de hasard, se sont emparés de la pelouse pour l'ébattement de la population villageoise, qui a prolongé ses bruyans plaisirs fort avant dans la soirée. Pendant ce temps-là un bal de souscription réunissait les spectateurs de la course que la fatigue d'une si chaude journée n'avait pas complétement épuisés. L'entrée du bal se payait 10 francs, et les glaces 10 sous.

Une chasse avait été promise pour le lendemain. C'était chose hardie que de réveiller avec le son du cor et la voix du chien les échos de cette forêt endormie depuis la mort du plus grand chasseur de l'Europe; mais chacun a fait de son mieux. MM. de Wagram et de Plaisance avaient réuni leurs équipages, et l'on peut dire qu'après les magnificences du duc de Bourbon, c'est ce que l'on a vu de plus complet en France, ques ces piqueurs et ces meutes de chiens anglais de la plus belle espèce.

Le rendez-vous était à *la Table*. A onze heures. M. le duc d'Orléans arrivait avec le duc de Nemours et son jeune frère, le duc d'Aumale, le propriétaire de ce beau château, de ces beaux arbres, de ces beaux étangs. Chacun était à son poste, les piqueurs, les valets et leurs chiens ardens; aux calèches qui avaient amené la jolie Mme de Plais..., Mmes Dutaillis et de Saint-Cyran, se mêlaient les chasseurs en habits rouges, les cava-

liers rustiques de la banlieue de Chantilly, et quelques piétons assez confians dans leurs jambes pour suivre la chasse à pied.

A onze heures et demie on a attaqué une *quatrième tête;* mais toutes les routes de la forêt étaient tellement encombrées, que la bête n'a pu *prendre de parti*, et s'est trouvée forcée de *ruser* dans les enceintes, parce qu'elle n'osait gagner les étangs de Comelle; le cerf s'est fait chasser dans *le bois de la queue de Senlis*, puis il a voulu *débucher à la Butte aux Gendarmes*, et s'est laissé prendre enfin près du désert. Il était près de cinq heures. M. le duc d'Orléans, après avoir *piqué au fort*, c'est-à-dire couru à travers bois, est arrivé le premier à *l'halali*, et a frappé de sa cravache le cerf qui faisait *halali sur pied*. L'arrivée du prince royal n'est pas contestée; mais il y a dix chasseurs environ dont chacun prétend être le second; comme nous avions, après les trois jours, mille premiers preneurs du Louvre!

C'est M. le comte de Plaisance, chef d'équipage, qui a donné le premier coup de couteau à la bête. MM. le duc de Valençay, le prince de la Moskowa, le duc de Beaufremont, le marquis de Clanricarde, le comte de Champlâtreux, M. le prince de Labanoff, et M. Greffulhe, qui a perdu un cheval, figuraient dans cette chasse. Plusieurs chevaux qui avaient disputé la veille les prix de la course, étaient montés par leurs propriétaires, notamment COUNTERPART, CLÉVELAND, YOUNG, SAM, et ont facilement supporté les nouvelles fatigues de cette journée.

Après l'halali, M. le duc d'Orléans a invité vingt personnes à dîner, dans la galerie du château; et le lendemain, Chantilly, qu'on a heureusement appelé le Versailles des chevaux, avait repris sa quiétude monumentale.

— THÉATRE DU VAUDEVILLE. — CORNARO, OU LE TYRAN PAS DOUX, traduction en quatre actes et en vers d'ANGELO, TYRAN DE PADOUE, par MM. Dupeuty et Duvert. La parodie est le jeu d'esprit le plus facile et le plus méprisable après la charade. Tout homme qui fréquente le foyer des salles de spectacle et boit des petits verres avec les acteurs du théâtre (et il y en a beaucoup) réunit les capacités nécessaires pour faire une bonne parodie et d'excellentes complaintes. C'est un monde dans lequel on ne s'aborde qu'avec un langage de commis voyageur goguenard, où l'on échange perpétuellement des facéties inspirées par l'esprit de *charge*. Le génie des faiseurs de parodies correspond parfaitement à celui des *rapins* d'atelier, qui voltigent dans le Musée, autour du cadre d'une œuvre admirée, disant du PYGMALION de Girodet qu'il a l'air de prendre une puce sur le sein de sa statue, cherchant à toute idée noble et élevée une contre-partie burlesque et risible, jusqu'au jour où, devenus eux-mêmes hommes de talent et

d'inspiration sérieuse, ils méprisent à leur tour le bourdonnement ricaneur d'une autre génération de *rapins*. Le CORNARO du Vaudeville est un travestissement assez servile de l'ANGELO de M. Hugo, et sous ce rapport il diffère assez de la parodie comme on l'entend de nos jours, en se rapprochant davantage de l'ancienne parodie, comme on l'entendait au temps de l'ÉNÉIDE TRAVESTIE, de LA HENRIADE TRAVESTIE. Autrefois, au moins, on se contentait de prendre un à un les noms des personnages d'un ouvrage sérieusement poétique pour les torturer, en renverser les syllabes, y trouver, comme dans un logogriphe, des appellations comiques et grotesques. On soumettait les épisodes au même travail; d'un coup de poignard on faisait un coup de poing, d'un poison un verre de vin blanc. Tout cela était fort innocent à l'égard de l'ouvrage travesti qui ne perdait rien de sa valeur à ces traductions puériles; mais l'auteur n'y avait rien à voir, et la personnalité ne s'exerçait que sur ses héros; sur lui, jamais. Dans notre siècle de progrès et de perfectionnement, on a bouleversé toutes les poétiques, même celle de la parodie; on ne saurait plus la faire bonne qu'à la condition d'attacher au pilori l'auteur lui-même avec son œuvre au cou, pour être bafoué, battu de verges vinaigrées, ayant au-dessus de la tête l'arrêt qui le condamne comme imbécile et idiot; heureux s'il n'est pas qualifié de scélérat, traître et voleur. Telle est la mansuétude de nos mœurs et de notre littérature nouvelle. Nous pardonnerions peut-être aux auteurs de CORNARO de n'être pas sortis du cercle de perfectibilité où ces lois de politesse moderne sont en vigueur, et d'avoir peu ménagé le talent et la personne de l'auteur dans l'œuvre duquel ils se sont nichés comme les cirons dans une charpente pour y trouver leur vie, s'ils s'étaient mis en frais d'invention personnelle, et avaient fait un travail de contre-partie, au lieu d'un travestissement servile, et poursuivi pas à pas, scène par scène.

Cornaro, Moleffo, Psalmodi, Malaga, Castorine, Polichinella, Cachné, au lieu d'Angelo, de Rodolfo, d'Omodei, de Tisbe, de Catarina, de Reginella et de Daphné : voilà pour les noms. Pour l'action, imaginez à présent des scènes passablement grotesques dans lesquelles paraissent un paillasse, une danseuse de corde et un vitrier. Ici ce n'est plus de la prose, mais des vers, des vers burlesques qui permettent tout, et dont le succès est tout entier dans la monstruosité du mètre et la folie de la rime. Qui peut prendre plaisir à ces facéties aussi peu littéraires que méritoires? Le public brute et ignare? Non. Le public éclairé qui connaît la valeur des choses, et ne consent pas, sur des indications malveillantes, à se laisser désenchanter d'une œuvre qu'il aime? Pas davantage.

— THÉATRE-FRANÇAIS. — LES DEUX MAHOMÉTANS, de M. de La Verpillère, ont été représentés par commandement du roi et du tribunal de

commerce. Ce petit acte fort spirituel, mais auquel il faut adresser ce reproche, comment est-on mahométan? s'est glissé entre deux représentations d'ANGELO.

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — LA CAMARADE DE PENSION, vaudeville en deux actes, par MM. Ancelot et Paulin. — Les bienfaits de l'éducation publique sont immenses. Quand vous entrez dans un café, votre limonade vous est apportée par un garçon qui a fait avec vous sa sixième; on est salué du titre de camarade par un bottier qui a succédé à son père, et tutoyé par un épicier chez lequel on achète un briquet phosphorique. L'autre jour, un de mes amis, enfoncé dans l'eau tiède d'une baignoire des Bains Chinois, lisait son journal, soupirait, toussait, se retournait dans tous les sens, sonnait le garçon pour demander, tantôt une serviette, tantôt une pierre ponce, et se dilatait dans tous ces détails de bien-être que ne néglige jamais un homme qui sait vivre et se baigner. *On sonne au 4!* vient-on à crier dans le corridor. Un homme se présente, ayant l'œil ouvert, une bonne tournure de garçon de bains; il n'a pas plus tôt plongé la vue sur cette tête qui se détache au-dessus de l'eau, comme la tête de saint Jean sur son plat, qu'il a reconnu un camarade de collége, et s'est écrié déjà: « Tiens, c'est toi! *veux-tu que je te fasse les cors?* »

L'éducation publique des femmes produit les mêmes avantages, et procure aux pensionnaires des maisons d'éducation les relations les plus gracieuses. Vous allez voir quel bonheur ce fut pour une demoiselle du monde d'avoir connu en pension la fille d'une danseuse. Cette jeune personne, avant de se marier, avait sacrifié à Lucine, comme dirait LE CONSTITUTIONNEL; mais elle fut secourue dans cette faute, enveloppée de mystère, par la mère de sa camarade de pension; on ne dit pas précisément si cette mère d'actrice était sage-femme, mais il faut le penser. Les mères d'actrices sont généralement sages-femmes; on dit que c'est une bonne précaution. La mère de la danseuse vient à mourir, et obtient au dernier moment une promesse de la camarade de sa fille, celle de ne jamais l'abandonner, et d'en avoir soin. Un jour celle-ci, qui a un parfait mauvais ton, débarque dans la maison de la fille de sa bienfaitrice et y met tout à l'envers. Elle dérange un mariage et fait découvrir le secret que sa mère a pris tant de soin à cacher; mais elle voit l'énormité de sa faute, et pour la réparer s'attribue la maternité de cet enfant, mort autrefois, et dont le père est mort de son côté.

Par un hasard des plus singuliers, Mlle Jenny Colon ne chante que raisonnablement dans cette pièce. Elle a renoncé à son *Grisisme* de troisième degré, pour retomber dans le couplet ordinaire et dans l'air d'*Aristippe*. Si c'est là un parti raisonnable, ce qui l'est assez peu, c'est sa toilette d'a-

mazone. L'embonpoint fort agréable de Mlle Jenny Colon aurait besoin cependant d'être dissimulé; or, son habit de cheval en décuple le volume. On sait quel sacrifice faisaient les amazones de l'antiquité pour se rendre facile l'exercice de l'arc; l'amazone des Variétés possède en plus à elle seule tout ce qu'avait en moins la peuplade entière des amazones.

— PORTE-SAINT-MARTIN. — CROMWELL ET CHARLES Ier, par M. Cordelier Delanoue. — On a fait à M. Cordelier le reproche d'avoir audacieusement massacré l'histoire. On lui aurait à aussi bon droit fait le reproche de l'avoir servilement copiée. M. Cordelier n'a commis qu'une faute, celle de faire ce drame, parce qu'il ne renfermait aucun germe d'intérêt, aucun élément d'action. La grande réforme d'Angleterre n'est pas un coup de main, un mouvement populaire, ou le dénoûment d'une conspiration dont les incidens peuvent se ramasser dans un petit cercle, et qu'un auteur peut tenir dans sa main, pour les disposer dans un nombre d'actes convenu. Préparée de loin, elle a marché à petits pas, procédé par des effets graduels, éclaté à coup sûr; bien différente de ces insurrections dont le sort se joue dans une bataille. La vie de Charles Ier n'a pas été en sûreté la veille du jour où il fut décapité. Sa tête, long-temps disputée, n'est tombée que devant un arrêt formulé depuis long-temps, et dicté à la chambre des communes par l'influence calme et méditative d'Olivier Cromwell; et, comme on ne peut au théâtre alourdir un fait d'histoire par des préparations politiques et des considérations sociales sur l'état des esprits d'un peuple; comme il faut, au théâtre, écouter la voix du public, qui vous dit sans cesse : « Parle si tu veux; mais marche en parlant, » il n'y a pas l'étoffe d'un drame dans cet épisode de l'histoire d'Angleterre, qui s'est accompli avec des préparations lentes et insaisissables. M. Cordelier a obéi sans s'en douter, ou en la reconnaissant, à cette nécessité, et dès-lors il s'est jeté dans l'invention; et comme l'invention, en général, est chose difficile, il n'a trouvé à sa disposition que les moyens vulgaires de la mise en scène, pour racornir la figure de Cromwell et la faire entrer à grands efforts dans le petit espace de ses actes.

On ne fait jamais injure au public en le croyant ignorant; c'est une précaution utile : à tout prix il faut lui donner l'origine et la fin d'un personnage, et quand on ne peut l'initier aux commencemens ténébreux de la vie de Cromwell, on fait comme M. Cordelier de la Noue, on ment à l'histoire, pour le faire entrer *de plano* sous des formes saisissantes dans le cadre dramatique. Le Cromwell de M. Delanoue se présente chez Strafford, ministre de Charles Ier, pour vendre à l'homme d'état sa personne, sa conscience, sa plume ou son épée, selon qu'on voudra faire de lui un libelliste gagé, un évêque ou un capitaine. Strafford méconnait la portée

de cet esprit et n'attache aucun prix à la conquête d'Olivier, qui dès-lors va porter dans la chambre des communes toutes les ardeurs de son ressentiment. Avant d'être éconduit complètement par le ministre, il reste cinq minutes dans son cabinet, pendant que celui-ci est appelé ailleurs par un message important. Comme ces cinq minutes sont employées!

Charles Ier, entrant dans le cabinet de Strafford, voit Olivier assis et occupé devant un bureau, et ne doutant pas que ce ne soit un secrétaire intime de son favori, il le charge de porter une proclamation de la plus haute gravité : Olivier sort avec cette pièce et s'en va la porter à la chambre des communes.

Voilà Charles Ier posé comme un roi de la plus haute imbécillité : quel moyen! A partir de ce moment, la vie de Cromwell marche à grands pas, arrêtée çà et là par quelques incidens du plus mauvais goût, par une fille séduite, par une tante bavarde et grossière qui veut le faire arrêter; situation déplorable et burlesque dont il se tire par une farce de Scapin, et comme un Lovelace de mansarde. Strafford est condamné à mort; le peuple demande sa tête, et comme Charles Ier veut user de son droit de grâce, Cromwell force Charles Ier à donner la tête de son favori. Après le favori vient le roi. Car les peuples sont ainsi faits : ils prennent goût au sang; et cette ivresse leur dure long-temps. Il est parfaitement avéré que la mort de Charles Ier est l'œuvre méditée de Cromwell; mais pour rendre son héros intéressant, peut-être pour en faire un symbole populaire, M. de La Noue veut absolument qu'il soit généreux, et qu'il tâche de sauver les jours du roi, après avoir fait périr son ministre responsable : lorsque le roi d'Angleterre est conduit au supplice, Cromwell est en scène, et quand la hache a résonné sur le billot, le protecteur se frappe le front en signe de deuil. A l'instant même, quatre hommes apportent le cadavre royal dans un cercueil de velours noir.

Cette imitation animée du tableau de M. Delaroche est d'une puérilité impardonnable, et classe l'ouvrage de M. Delanoue dans la catégorie des drames lithographiques représentés chez Franconi. Après avoir défiguré l'histoire, M. Delanoue a défiguré le langage de chacun. Au lieu de nous rendre les illuminations puritaines et les folies bibliques de l'époque, il a prêté à ses personnages des vues, des idées et un style de ce temps-ci. Tout l'ouvrage est écrit dans ce jargon démocratique et soi-disant progressif qui nous inonde. sous forme de pamphlets, de journaux, de livres et de drames. Les acteurs ont joué comme des acteurs de la Porte-Saint-Martin, avec cette uniformité d'intonation, ce déhanchement, ce débit saccadé qui les rend tous également bons ou également mauvais : on ne saurait dire lequel des deux. Jemma, Lockroy, Mélingue, personne ne peut les distinguer, tant ils affectent de se ressembler, de s'emprunter des gestes et des

inflexions de voix, dont aucun plus qu'un autre n'est le créateur. L'habitude de dialoguer ensemble a nivelé leur intelligence et harmonisé leur diapason, à ce point que la couleur de leurs habits peut seule les faire reconnaître. La pièce de M. Cordelier-Delanoue se compose de cinq actes avec un prologue, autrement dit, six actes. Le prologue, c'est le décime de guerre exigé en sus de l'impôt, et qu'on ne paie pas moins.

LAURE.

Laure, ma belle enfant, vous demandez pourquoi
Ce nom, quand je l'entends, me trouble malgré moi;
Et votre mère alors, feignant quelque mystère,
En souriant tout bas, vous gronde et vous fait taire;
Car votre mère est belle, et des propos trop doux
Ont fait son cœur léger, même à côté de vous.
Votre mère est rieuse, et sa gaieté frivole
Sur mon trouble bâtit quelque histoire bien folle.
Je le vois à son rire, à son air triomphant,
Et pourtant ce n'est rien qu'un souvenir d'enfant.

Ma Laure avait douze ans, j'étais jeune comme elle.
Je ne me souviens pas si Laure était bien belle;
Laure était une enfant blonde, avec des yeux bleus
Qui me semblaient alors pensifs et sérieux.
Au bourg où je naquis, bourg où ma mère est morte,
Dès long-temps, nos parens demeuraient porte à porte,
Ils étaient bons voisins, et nos mères souvent
L'une à l'autre en sortant confiaient leur enfant.
Nous étions tous petits et nous jouions ensemble.
Vint l'âge du collége, où l'on pleure et l'on tremble;
Les vacances suivaient, jours de paresse et d'or;
Je rentrais chez ma mère et nous jouions encor.
Une fois, la dernière, à la fin de septembre,
Elle, légère, svelte et fine comme l'ambre,
Et moi joyeux, bruyant, je l'étais autrefois,

Nous avions épuisé tous nos jeux dans les bois,
Sur la mer du jardin fait de grandes nacelles;
Nous avions déniché de blanches tourterelles,
Cueilli la clématite arborée aux vieux murs,
Et de notre verger dérobé les fruits mûrs.
Nous nous étions tous deux assis, seuls, sur la pierre
Bordant de nos maisons la porte hospitalière,
Et, joueurs obstinés, fatigués de nos jeux,
Nous jouions avec l'air en y soufflant tous deux.
Le soir vint; avec lui vint aussi le silence,
Mêlé des bruits lointains que la brise balance.
Nous nous taisions tous deux, et, la main dans la main,
Pensions qu'il me fallait partir le lendemain.
L'espérance appartient même aux plus jeunes peines:
« Tu reviendras, dit Laure, aux vacances prochaines,
Et tu verras alors, le matin nous jouerons;
Mais le soir, si tu veux, ainsi nous causerons. »
Et nous n'avions rien dit, et je répondis: « Laure,
Oui... oui, le soir ainsi nous causerons encore. »
Je partis. Je revins après un an passé.
Quand ma mère et ma sœur m'eurent bien embrassé,
Moi, je demandai Laure; et, parlant de la sorte:
« Comment, tu ne sais pas? la pauvre fille est morte! »
Dit ma sœur. Et ma mère, avec un air serein,
Reprit: « Sa mort nous a fait beaucoup de chagrin!
Allons, va t'habiller pour le bal qui commence. »
Puis, quand je fus le soir dans la salle où l'on danse,
La mère de ma Laure accourut et me dit:
« Ah! te voilà. Bonjour! Voyez comme il grandit. »
Moi, depuis le matin, j'avais sous ma paupière
Une larme de deuil, affreuse! la première!
Et je cherchais un cœur où la verser. Mais rien.
Et cette larme alors retomba sur le mien.
Je fus chercher sa tombe afin de l'y répandre;
L'herbe couvrait sa tombe et vint me la défendre.
Je gardai ma douleur, ne sachant où pleurer.
Cette larme en mon cœur a donc dû demeurer;
Et lorsque je me trouble à votre nom de Laure
Prononcé devant moi, c'est qu'elle y tremble encore.
C'est que ce fut alors, pour la première fois,
Que j'entrevis le monde et compris bien sa voix,

Voix qui dit que le temps, ce maître inexorable,
Ne laisse rien durer de ce qu'on croit durable,
Et fait vite pousser, pour voiler sa rigueur,
L'herbe sur une tombe et l'oubli sur le cœur.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

— Un jeune poète, M. Henri Blaze, que nous croyons appelé à de sérieux succès, si on en juge par ses débuts littéraires, qui ont été remarqués dans une autre REVUE, vient de publier LE SOUPER CHEZ LE COMMANDEUR (1). On pourrait reprocher à M. Henri Blaze de manquer de sobriété dans les développemens de sa pensée, de se jeter trop avant dans la forme mystique; mais on ne saurait lui refuser une portée peu commune dans l'esprit, un style de bonne école, ferme, sûr de lui-même et toujours élevé. Au reste, nous reviendrons sur cette œuvre, remarquable à plus d'un titre; il est du devoir de la critique d'appeler l'attention sur les rares débuts qui méritent réellement d'être signalés parmi les tentatives si nombreuses, mais si stériles, de la jeune génération littéraire de notre époque.

— Il vient de paraître à la librairie de Dumont, Palais-Royal, un nouveau volume de M. Roger de Beauvoir, intitulé: LE CAFÉ PROCOPE. Nous recommandons à nos lecteurs les piquantes nouvelles qu'il contient. On n'est pas plus spirituel et plus original que l'auteur, que nous comptons au nombre de nos collaborateurs les plus distingués.

— L'éditeur de musique Bernard Latte, passage de l'Opéra, vient de publier deux charmantes compositions musicales de Mme Mennessier-Nodier. La première est une tyrolienne intitulée : ENCORE UN JOUR DE VOYAGE; la seconde est un nocturne à deux voix égales : L'ADIEU TOUT BAS, paroles de Mme Desbordes-Valmore.

— Le libraire Abel Ledoux va publier, sous peu de jours, un volume de poésies, LE BORD DE LA COUPE, par M. Chaudesaigues. Puisse ce volume réaliser les espérances que le talent du jeune poète a fait concevoir à ses amis.

— Une plaisanterie de la chronique de notre dernier numéro, relative à quelques jeunes gens de la province, nous ayant attiré une réclamation de l'un d'eux, qui s'est trouvé blessé par les termes de l'article, nous lui avons déclaré que notre article ne le concernait pas spécialement, et nous protestons contre toute interprétation individuelle de notre dernière chronique.

(1) Un vol. in-8°, chez F. Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.



HUIT JOURS

AU CHATEAU DE MONTFILLON.



Je désire que ce récit ne paraisse pas à mes lecteurs une prétention de faire connaître les mœurs d'un pays que j'ai long-temps parcouru, mais que je n'ai pas eu le loisir d'étudier ; c'est une histoire véritable, que je raconte comme elle s'est passée, avec les individus et les caractères tels qu'ils se sont montrés à moi. Cependant il peut résulter de ce récit une réflexion qui, pour ma part, m'a semblé juste lorsqu'elle m'a été faite : c'est que nos provinces sont pleines d'habitudes, de préjugés, de caractères, qui, habilement mis en œuvre, donneraient matière à des ouvrages aussi curieux que ceux de Walter Scott : personne ne peut dire aussi beaux. Si je me trompe, ce sera ma faute, et je prie mes lecteurs de me la pardonner.

Au mois de septembre 1831, je fus appelé par quelques affaires de famille dans le midi de la France. Je partis de Paris avec un de mes amis, Ernest de Montfillon, un assez beau jeune homme, qui, avec de l'esprit et un grand nom, écornait en assez mauvaise compagnie l'héritage futur qu'il attendait de son père, M. le marquis de Montfillon. Nous montâmes en voiture un lundi à minuit, et le jeudi suivant nous entrions à six heures du soir dans la métropole du Languedoc. Nous avions parcouru en soixante-six heures les cent quatre-vingts lieues qui séparent Paris de Toulouse. On peut aller plus vite quand on observe ; mais ni l'un ni l'autre n'avions pensé à regarder par la portière de notre voiture pour étudier les mœurs et l'histoire des pays que nous traversions. Nous avions voyagé dans une dormeuse, grandement approvisionnée de cigares et de vin de Bordeaux, et, en conséquence, nous avions considérablement bu, dormi

et fumé. Enveloppés dans la vapeur de nos cigares, comme dans un de ces nuages enchantés qui voilent les voyages rapides des fées, nous n'avions rien vu ds cent quatre-vingts lieues qui séparent Paris de Toulouse. Arrivé dans la ville savante, je sus immédiatement que le notaire à qui j'avais affaire était absent pour huit jours. J'avais donc devant moi une semaine d'attente et d'ennui. Ernest me la demanda, et vingt minutes après notre entrée à Toulouse, nous étions sur la route de Castres, dans une diligence à quatre ou cinq coupés juxta-posés, façon de voiture qui met de beaucoup la province au-dessus de Paris pour le confortable du voyageur. Nous avions pris les trois places du coupé antérieur, moins pour nous y étendre en liberté que pour y continuer à l'aise cette effrayante consommation de cigares qui nous absorbait merveilleusement depuis Paris. Ce fut donc dans cette atmosphère, où la pensée dort et où l'image des objets environnans pénètre à grand'peine, que nous abordâmes Castres, où je puis dire que nous arrivâmes de plein saut, comme si nous avions bondi des tours de Notre-Dame sur le marché à arcades de cette ville tisserande.

Lorsque nous fûmes exposés au grand air, sur des chevaux que M. de Montfillon nous avait envoyés, nous semblâmes nous éveiller d'un long sommeil, et nous regardâmes d'un air tout surpris le pays que nous parcourions, et auquel rien ne nous avait préparés.

Ce petit préambule m'a paru nécessaire pour expliquer l'étonnement que j'éprouvai à l'aspect de la contrée que je parcourais et au contact des hommes que j'y rencontrai. Sans cette façon de voyager, que nous ne choisîmes dans aucun but, je me serais probablement fait à la vue de nouveaux costumes, à l'audition d'une langue qui n'est plus le français; je me serais usé, en courant, la nouveauté de la vie que j'allais mener, je me serais averti moi-même que j'allais pénétrer dans l'intimité de ces dissemblances qui distinguent la province de la capitale, dissemblances dont l'extérieur m'eût frappé, ne fût-ce qu'en traversant au galop une rue de Châteauroux, de Limoges ou de Montauban.

D'abord nous gravîmes assez lestement une route en galerie qui saillissait sur le flanc de l'une des hautes collines qui commencentla chaîne de la montagne Noire. Nous étions suivis par une sorte de paysan mal endimanché, portant un gilet rouge qui ne recouvrait pas la naissance d'un pantalon bleu, dont l'ampleur postérieure se plissait disgracieusement à ses reins par le tirage forcé des bretelles; une veste grise, et plus exiguë encore que le gilet, complétait l'accoutrement. Lorsque nous étions montés

à cheval, Jacquet, dont j'avais usurpé la monture, avait ôté ses souliers et ses bas pour nous suivre à pied; ceci me parut une profonde intelligence de l'usage des bas et des souliers; du reste, le trot de nos roussins ne dépassait jamais le pas rapide du jeune gaillard, et lorsqu'il y avait une montée, il avait l'obligeance de nous attendre. Alors il s'asseyait sur une pierre et nous regardait avec une curiosité singulière. Je demandai à Ernest si ce n'était pas un garçon de ferme qu'on nous avait envoyé.

— Bon! me répondit-il, mon père ne traite pas si lestement l'héritier futur de son nom; c'est son valet de chambre qu'il m'a député, et celui-ci vient de me dire que l'intendant est désolé de s'être donné un coup de bisaiguë au pied en équarrissant une poutre; ce qui l'empêchait de venir lui-même au-devant de moi.

Le valet de chambre nu-pieds et l'intendant équarrissant une poutre allaient commencer la série de mes étonnemens, et donner lieu de ma part à quelques questions, lorsque Jacquet s'arrêta tout d'un coup et parut écouter. Ernest lui-même suspendit le trot de son cheval, et j'entendis un hââou éloigné et plaintif qui gémit dans l'air comme le son du cor. Un autre cri du même genre, mais dont la note aiguë attestait une voix de femme, répondit à cette espèce d'appel.

— Est-ce quelqu'un? dit Ernest en s'adressant à Jacquet.

— Non, monsieur le marquis, répondit celui-ci; ce sont les tessiers (tisserands) de Mazamet qui *houpent* les filles de Montfillon.

Un moment après, nous entendîmes répéter le premier cri; le second lui répondit encore, et sur-le-champ ce fut des deux côtés de la montagne un duo de hââou masculins et féminins, qui devenaient plus pressés, à mesure que les deux groupes qui les poussaient se rapprochaient davantage.

— Êtes-vous curieux de voir nos ouvriers dans leurs atours? me dit Ernest.

— Celui-ci, lui répondis-je en montrant Jacquet, m'en donne une suffisante idée.

— Celui-ci, reprit Ernest, est une dégénérescence du montagnard pur, un paysan de la plaine, corrompu dans la civilisation toulousaine, où il accompagne mon père tous les hivers. Celui-ci est un de ces êtres transitoires entre les espèces, existence presque toujours ridicule et incomplète dans tous les ordres; c'est le singe entre l'homme et la bête, l'huître entre l'animal et le végétal.

— Voyons donc l'espèce dans sa pureté.

— Jacquet, dit Ernest, je voudrais voir les tessiers.

— Oui, monsieur le marquis, dit Jacquet avec une obéissance qui était accoutumée à ne demander compte d'aucun ordre.

Aussitôt il s'arrêta pour prendre haleine, et lança dans l'air trois hââou qui retentirent long-temps dans les replis de la montagne; la réponse nous arriva bientôt, et nous nous remîmes en marche.

— Voilà une manière de correspondance qui vaut bien les télégraphes! dis-je à Ernest.

— Oh! me répondit-il, si vous connaissiez cette langue, elle vous charmerait à entendre. C'est au printemps, quand la saison amourache toutes nos populations, qu'il fait beau entendre ces longs dialogues d'amour qui partent d'une montagne à l'autre, et se croisent sans se confondre. Il y a quelque chose de merveilleusement sauvage dans ces hurlemens forts et retentissans qui annoncent à la vallée l'apparition de quelque beau montagnard, et dans ces longs gémissemens, partis de la plaine, qui disent qu'une belle fille les a entendus! Puis ces cris qui continuent plus doux, à mesure qu'ils s'approchent, et qui s'éteignent enfin dans le silence, le plus doux langage des amans! Que de fois, encore enfant, je les ai écoutés, sans les comprendre, jusqu'au jour où j'ai moi-même crié, à pleine poitrine de jeune homme, mes appels d'amour à quelque grande montagnarde qui me répondait!

— Quoi! Ernest, lui dis-je en riant, vous avez fait cet amour de chat qui miaule sur une gouttière?

— Amour de chat! me dit-il, lorsqu'il est enfermé dans la domesticité de la maison, amour de tigre sur nos vastes montagnes, où il faut avoir la poitrine large pour y bien aimer et y bien respirer!

Je considérai Ernest avec étonnement; ce n'était pas là mon ami blasé du foyer de l'Opéra, mon compagnon fumant et dormant du coupé de la veille. Il s'en aperçut, et me dit:

— Est-ce que vous ne vous sentez pas retrempé jusqu'à vos illusions dans cet air dense et pur qui vous pénètre? Quant à moi, j'y redeviens jeune de tout mon être. Je crierais si j'osais.

— Criez! mon cher, lui répondis-je; je serais curieux d'entendre votre voix flûtée lutter avec les rudes organes de vos belles.

Ernest ne se le fit point redire, et se mit à pousser le hââou national de la montagne Noire. Jacquet se retourna à ce cri; un sourire presque atten-

dri passa sur ses lèvres hâlées, et il dit avec un petit mouvement de tête :

— C'est ça, monsieur le marquis ; merci, merci, vous ne nous avez pas oubliés.

— Ni eux non plus, dit Ernest en entendant la réponse qui nous vint une minute après. Ils m'ont reconnu. Combien sont-ils?

Jacquet ne répondit pas ; mais il jeta sur moi un regard soupçonneux. Ernest le comprit sans doute, car il s'approcha du valet de chambre, et ils se mirent à causer à voix basse, en me laissant un peu en arrière.

J'ignorais pourquoi Ernest venait dans sa famille, je ne la connaissais pas. Seulement je savais que son père et sa mère vivaient, et qu'il était leur fils unique ; je savais aussi qu'ils étaient de cette noblesse provinciale qui avait en abomination l'événement de 89 et celui de juillet, et je regrettai de m'être imprudemment exposé à passer huit jours en face de gens qui m'assommeraient de toutes les vieilleries d'anathèmes qu'un gentilhomme doit à toute révolution. Je prévoyais déjà mes discussions avec monsieur le marquis, et je voyais la marquise me lançant aux jambes le dernier carlin de la création, dormant à ses côtés dans une boîte fourrée de peau de mouton. J'y pensai d'abord sérieusement ; puis je pris le parti d'en rire, et je m'arrangeai en conséquence. Je tirai d'un portefeuille un bout de ruban bleu, liséré de rouge, que j'avais destiné à intéresser en ma faveur le républicanisme de mon notaire, et je m'inscrivis à la boutonnière : Homme de juillet ! Ma visite au marquis carliste me parut en devenir originale. Lorsque Ernest se rapprocha de moi, il me regarda d'abord sérieusement, puis il me dit en souriant :

— Voilà qui est beau et brave ! Ce serait plus brave cependant si nos paysans savaient exactement ce que cela veut dire, et si vous voyagiez seul dans la montagne.

— Et que m'arriverait-il? lui dis-je.

— On pourrait bien vous faucher un peu.

— Je ne comprends pas.

— C'est que, me dit Ernest, quand nos montagnards ont l'esprit à l'envers, ils emmanchent de même leur faux, et alors...

Il s'arrêta et reprit :

— Mais le pays est tranquille, et il n'y a rien à craindre.

Je ne sais pourquoi, mais je trouvais à Ernest quelque chose de grave et de mystérieux que je ne lui avais jamais vu ; si ce n'eût été à Paris le plus insouciant viveur que j'eusse connu, j'aurais soupçonné qu'il tramait quel-

que terrible complot contre le gouvernement, ou quelque mauvaise plaisanterie contre moi. Nous redescendions l'autre côté de la colline que nous venions de franchir, lorsque nous fûmes avertis, par le trot serré d'un cheval, que nous étions suivis par un cavalier mieux monté que nous ou plus pressé. Ce cavalier était une cavalière, assise sur une large selle, aux deux flancs de laquelle étaient attachés deux grands ballots recouverts de toile cirée, de façon que les jambes de l'amazone étaient remontés à la hauteur du cou de sa mule, car le cheval était une mule. Elle portait l'étroit casaquin, renouvelé, il y a quelques vingt ans à Paris, sous le nom de spencer; le casaquin noir, à manches justes, orné de boutons de métal à la hussarde; le jupon rouge haut coupé, les bas de filoselle bleus et les souliers noirs bordés de feu, avec des rubans de même couleur qui se croisaient autour de la jambe; elle avait quitté le bonnet à auréole qui, dans le Midi, est la couronne de la grisette, et avait coiffé le madras, aux plis anguleux, aux couleurs tranchées, d'où s'échappait un bandeau de batiste à plissure microscopique. Son casaquin, ouvert en gilet, laissait voir les bords d'un fichu bigarré qui servait d'accompagnement à ses revers; sur son cou, souple et dégagé, brillait un collier de corail, et ses oreilles étaient ornées de grands anneaux d'or. Son visage brun ne l'était pas assez pour absorber le noir éclat de ses yeux et de ses longs sourcils; ses dents blanches et d'un émail humide luisaient au soleil; ses membres menus, sa taille qui plia comme un jonc quand elle sauta lestement à terre; tout cet ensemble chaud, frêle et hardi, rappelait volontiers le sang maure qui a long-temps fécondé la population du Midi, et dont le type s'est gardé dans les classes inférieures de nos pays, comme les traits blonds et busqués des Francs ont long-temps été le partage de la noblesse pure du Nord.

— Ah! fit Ernest, voilà une femme de Montpellier!

— C'est sans doute son costume, lui dis-je, qui vous apprend le nom de sa ville natale?

— Pas précisément, me répondit-il, car il se peut qu'elle soit née à Castres ou au petit village que nous laissons à gauche; ce qui ne l'empêche pas d'être une femme de Montpellier.

— Mon cher Ernest, il y a en vous préméditation de me mystifier d'une façon ou d'autre; prenez garde, je suis gascon de naissance, et quoiqu'il y ait de bien longues années que je n'ai touché le sol sacré de la patrie, je peux, comme un nouvel Antée, y trouver des forces pour me venger.

— Le système des mystifications est tombé avec la cuisine de Cambacérès, me dit Ernest, et vous oubliez d'ailleurs que les droits sacrés de l'hospitalité m'interdisent toute tentative de cette espèce. Mais vous devriez vous servir de vos souvenirs pour me comprendre et non pour vous venger.

— Je trouve fort difficile à comprendre, avec quoi que ce soit en aide, qu'une femme de Castres soit une femme de Montpellier.

— Comment, vous ne savez pas que la plupart des femmes du petit commerce de Montpellier font le métier de colportage; que ce sont elles qui fournissent toute la province de foulards, d'indiennes, de mercerie; et ne comprenez-vous pas que, par extension, on a donné le nom de femmes de Montpellier à toutes celles qui exercent le même métier? Vous parlez de souvenir; mais, tout petit enfant, vous n'avez donc jamais bondi de joie lorsque vous avez vu s'arrêter à la porte de votre château le magasin à cheval, où se trouve au fond quelque joujou que la marchande a gardé expressément pour vous; et, plus tard, dans la solitude virginale de votre manoir, peuplé de parens à barbe grise et de tantes tant soit peu blettes, vous n'avez pas accueilli avec une douce espérance ces lestes filles dont vous voyez un si joli modèle! Allons, décidément, vous n'êtes pas de votre pays.

— Un moment! m'écriai-je, j'en suis; mais je n'ai ni château, ni manoir; je suis un homme de peu, qui ai vécu dans la civilisation de nos petites villes, avec un épicier, mercier, marchand de modes, d'un côté de ma porte, et un tailleur, fabricant de draps, de l'autre; ce qui ne m'a point obligé à avoir recours à ce commerce ambulant des femmes de Montpellier.

— Eh bien! me dit Ernest, ce sont les anges consolateurs de la montagne Noire; sans elles, point d'excellent tabac prohibé, point de jolies cravates toutes fraîches arrivées de Paris, point de savon parfumé, point de gants, point de cosmétiques d'aucune sorte; puis, sous un autre rapport, point de petites brochures défendues par la police, point de gais romans défendus par les papas!

— Je vois, lui dis-je, que ces filles d'Ève vendent volontiers toutes sortes de *fruits défendus*. J'appuyai sur les mots *fruits défendus*, pour les rendre intelligibles dans toute leur portée. Ernest me répondit:

— Quelquefois, mais pas toutes, et pas à tout le monde; d'ailleurs, elles donnent souvent aux beaux garçons; mais les intentions de ces belles

et le moment de les comprendre sont difficiles à bien saisir. Les coquettes, car nulle grande dame ne s'entend à coqueter comme ces jolies filles, les coquettes ont une espèce de conversation qui prend un si juste milieu entre le rire et la passion, qu'on s'expose, à la moindre tentative, à une rebuffade d'une moquerie plus qu'impertinente, ou à des protestations d'amour immortel bien plus redoutables.

— Ma foi, en voici une pour laquelle, lui dis-je, on peut courir toutes les chances. Croyez-vous qu'elle soit abordable?

Ernest prit son lorgnon, ce qui lui rendit un moment son véritable air parisien, et inspecta la jolie colporteuse qui marchait en avant de nous en causant avec Jacquet; puis il me dit :

— Je crois l'entreprise difficile; cette fille a un amoureux, et n'en a qu'un : ou bien elle n'en avoue qu'un.

— Ceci devient merveilleux, lui dis-je; où diable avez-vous vu tout cela?

— Voyez, me répondit-il, ces mains à moitié couvertes de mitaines tricotées; elles ne portent qu'un gros anneau d'argent, c'est l'anneau du fiancé. Si j'avais vu reluire à l'un de ses jolis doigts quelque bague d'or, avec un grenat lourdement enchâssé, je vous aurais dit : Tentez. Si nous avions découvert, en outre, quelque anneau à la chevalière en gros or massif, ou quelque jonc de brillans probablement distrait de l'écrin conjugal d'un veuf à qui sa femme a légué sa bijouterie, je vous aurais dit : Faites votre marché. Si j'avais remarqué des mains chargées de bagues de toute dimension, je vous aurais dit : A la première rencontre, prenez un rendez-vous; au premier rendez-vous... Mais rien ne m'autorise à vous donner de tels conseils. Cette fille-ci est au-dessus du soupçon, ou peut-être au-dessus du prix que vous voudriez y mettre. Je puis m'en informer.

— Non, lui dis-je, laissez-moi le charme de tenter une séduction ou un marché. Je pense que nous verrons la belle à Montfillon.

— Cela n'est pas douteux; probablement elle s'informe à Jacquet de ce qui nous manque.

Au moment où nous finissions notre dialogue, Jacquet et la jeune fille s'arrêtèrent, et celle-ci, désignant Ernest du geste, dit en patois au valet de chambre :

— Ès aquel? (C'est celui-là?)

Le domestique lui répondit affirmativement. Ceci me rappela que je parlais et comprenais admirablement ma langue maternelle, et je me tins pour dit de cacher cette science pour en tirer parti au besoin.

La jeune fille profita de la première borne du chemin pour s'exhausser et sauter d'un bond sur sa mule ; elle passa lestement les jambes par-dessus le cou de sa monture, et repartit au trot en nous disant d'un air *amistous* : — Adieu, messieurs !

— Est-ce une fille du pays? dit Ernest à Jacquet lorsqu'elle fut éloignée.

— Eh ! c'est Marianne, répondit Jacquet ; comme si l'univers devait connaître Marianne.

Je ne sais si l'univers la connaissait ; mais assurément Ernest savait qui elle était, car il avança immédiatement auprès de Jacquet, et recommença avec lui son dialogue *à parte*. J'étais toujours travaillé de l'idée qu'un mystère tournait autour de moi ; mais la figure de Marianne me paraissait trop gracieuse pour se mêler à un complot, et je m'apprêtai à quelque surprise campagnarde et seigneuriale qui nous attendait au château de Montfillon. Or, nous cheminions toujours, et bientôt nous aperçûmes de loin, et à l'embranchement de deux routes, un groupe nombreux d'hommes et de femmes dont le vent nous apportait de temps à autre les joyeux éclats de rire.

— Haut la main ! me dit Ernest ; un train de galop jusqu'à cette foule ; nous ne pouvons pas arriver au milieu d'eux comme des métayers qui reviennent de la foire, et qui ont peur de faire sonner l'argent de leurs sacoches.

Et prenant des mains de Jacquet le bâton que celui-ci portait, Ernest rossa sa rosse avec une vivacité et une persévérance qui la déterminèrent à une série de bonds qui figuraient passablement le galop. L'esprit d'imitation gagna ma monture, à qui Jacquet appliqua, en guise d'avis, deux ou trois coups de pied dans le ventre, et elle partit à son tour, en me secouant les entrailles à me les déraciner. Je tins à honneur de rester sur la ligne d'Ernest, et moi, battant avec fureur ma rosse des talons ; lui, talonnant la sienne de son gourdin, nous arrivâmes triomphalement parmi une vingtaine de paysans de tout sexe qui encombraient le confluent des deux routes que nous avions devant nous. Toutes les têtes se décoiffèrent à notre aspect ; mais je ne pus m'attribuer la moindre part de cette politesse, car c'est à peine si on daigna me regarder, tandis qu'on entourait Ernest qui distribuait royalement des poignées de main aux paysans qui les recevaient avec un respect profond. Je me réservai d'en faire la guerre au carlisme de mon camarade, qui avait beaucoup blâmé les poignées de main

de la royauté citoyenne, et je profitai de ce qu'on ne faisait point attention à moi pour examiner les autres. Ce qu'Ernest appelait les atours des campagnards ne différait guère de ce qu'on appelle à Paris un habit de malin, si ce n'est par le chapeau, les bretelles et le gilet; c'était le vaste pantalon flottant, la chemise attachée avec l'épingle à ardillon, dans un énorme anneau d'or. Le chapeau était large et haut, avec des ailes immenses; le gilet brodé de boutons de cuivre, et ouvert en cœur, de manière à laisser voir les bretelles, où brille tout le luxe des montagnards. Elles étaient travaillées en laine avec un soin exquis; elles glissaient sur des boucles d'argent et se joignaient par une espèce d'accolade, à la pointe de laquelle pendaient des glands de laine, d'argent et même d'or; il y avait deux, trois, quatre glands, comme à l'harnachement d'un mulet, et ils étaient la plupart un don d'amour. C'étaient comme les chevelures des ennemis vaincus que les sauvages de l'Amérique portent à la ceinture. Tout le monde avait des souliers aux pieds. Plus tard j'appris que les dignes montagnards les avaient ôtés de leurs mains pour recevoir dignement le jeune marquis. Quant aux filles, elles avaient le costume de Marianne, diversement bigarré, plus le superbe bonnet rayonnant, d'où sortait leur figure brune. Je fus très-peu charmé de ce petit morceau de la population. Lorsque j'en parlai à Ernest, il me dit : Ce ne sont pas là nos montagnards, ce sont pour la plupart des ouvriers de fabriques, rabougris dans des ateliers malsains, débauchés par la nature de leurs travaux sédentaires, qui, comme vous le savez de reste, ont une fatale influence sur les mœurs. Le quartier des tisserands, à Athènes, était renommé par l'impudicité de ses habitans. Pausanias nous l'atteste, et le moindre médecin vous expliquera pourquoi cela était et est encore ainsi.

Cependant Ernest faisait des questions à tous ces honnêtes prolétaires sur leur famille, et toutes les réponses étaient saupoudrées d'une révérence et d'un monsieur le marquis, qui commença à me paraître ridicule. J'allais me mêler à la scène lorsque je remarquai, à quelques pas de la foule, un grand gaillard de ceux qui réalisaient la poésie d'Ernest, qui m'observait plus attentivement que je n'avais observé les autres, et qui m'expliquait à deux ou trois rustres de son espèce. Comme il n'y avait rien de bienveillant dans leurs regards, je poussai vers eux, et je les abordai en disant :

— Je vous parais bien curieux, à ce qu'il me semble, mes braves gens?

— Mais assez curieux comme ça, me dit un des paysans, de venir écouter ce que nous disons.

— Cailloté Joseph, ès un pataou, dit un gros homme à celui qui avait parlé; ce qui voulait dire : Tais-toi, Joseph, c'est un pataud. Un pataud voulait dire en 93 un républicain, en 1815 un bonapartiste, en 1820 un libéral, en 1831 un partisan de la révolution de juillet, depuis le juste-milieu Guizot jusqu'à l'opposition Cabet. Je n'avais pas eu le temps de répondre, que Jacquet se jeta vivement au milieu de nous.

— Que fais-tu là, Joseph! cria-t-il avec vivacité, es-tu fou?

— Je voulais voir notre jeune marquis, répondit encore Joseph.

— Et pour ça, tu t'exposes à te faire prendre. Sauve-toi! Si je disais à monsieur le marquis que tu es venu ici, il te planterait là.

— C'est bon! dit Joseph, je m'en vais.

— Un moment, reprit Jacquet; as-tu vu Marianne?

— Oui, il y a un moment.

— C'est donc ça que tu es ici, tu voulais la voir; tu te soucies bien de monsieur le marquis; tu le compromettras, et tu te feras fusiller.

— Je m'en vais! je m'en vais! répondit encore Joseph.

Et sur-le-champ il gravit lestement le revers d'une colline, et se perdit parmi les bois rabougris dont elle était couverte. Tout ce dialogue avait eu lieu en patois, et je trouvai qu'il n'était point rassurant pour mes projets. De conséquence certaine, ce Joseph était l'amoureux de Mlle Marianne, obstacle notable à mes désirs de séduction; de plus, ce même Joseph, protégé par monsieur le marquis, et qui courait risque d'être fusillé, me prouvait que je m'avançais dans une intrigue coupable. Je gardai mes observations et rejoignis Ernest, qui, sur un mot de Jacquet, se remit en route avec moi.

A partir de l'endroit où nous nous étions arrêtés, nous prîmes un chemin montant, rocailleux, malaisé et coupé de petits ravins, qui attestaient le passage des eaux de la montagne: Jacquet était bien loin devant nous; Ernest me semblait embarrassé.

— Mon cher ami, me dit-il, pour des raisons que je vous expliquerai plus tard, vous m'obligeriez de dégarnir votre boutonnière de ce ruban bleu.

— Mon cher ami, lui répondis-je, pour des raisons que je n'ai point besoin de vous expliquer, je n'en ferai rien : du reste, je suis tout prêt à regagner Castres et Toulouse. Renvoyez-moi ma malle demain, et adieu!

— Non, me dit Ernest, ce n'est pas pour moi que je vous parle, c'est pour vous.

— Et c'est pour moi que je garde ce ruban; adieu.

— Non, non, reprit Ernest en arrêtant mon cheval, que je retournais à grand'peine du côté où n'était pas son écurie; vous prenez les choses trop au sérieux. Je voulais prévenir quelque fâcheuse apostrophe qui pourrait bien vous être adressée par un passant; mais nous sommes deux, et nous nous en tirerons toujours, tant bien que mal.

— A la garde de Dieu, lui dis-je, quoique je ne voie pas trop ce que nous avons à craindre.

Nous continuâmes à monter avec peine pendant une demi-heure; nous ne fîmes d'autre rencontre que celle de quelques laboureurs qui se mirent sur le bord de leurs champs pour saluer monsieur le marquis; mais au moment où nous entrions dans une gorge assez resserrée de la montagne, nous vîmes sortir d'une maison quatre ou cinq soldats, puis quatre ou cinq autres, et enfin un sous-lieutenant qui nous salua et m'examina beaucoup.

Ernest s'arrêta à la porte de cette maison, et il en sortit un vénérable paysan qui l'aborda avec respect. Ils se retirèrent ensemble dans un coin. Le sous-lieutenant tournait autour de moi; enfin il se hasarda à me faire un signe; je m'approchai de lui, et il me dit rapidement :

— Malgré cette décoration, je suppose que vous êtes un ami de M. de Montfillon.

— Je suis au moins celui de son fils.

— Eh bien! monsieur, épargnez-moi un devoir que je remplirais avec peine, mais que je remplirais avec sévérité : prévenez-le que son château sera visité par ma compagnie, et que je ne voudrais rien y trouver de contraire aux lois.

Il s'éloigna après ces mots, et je vis Ernest s'approcher de lui.

— Monsieur, lui dit-il, je me plains à vous des désordres qui ont été commis dans cette ferme. Hier on y a tué une vache appartenant à ce brave homme.

— Monsieur, répondit le sous-lieutenant, je vous ferai d'abord observer que je ne sais à quel titre vous me faites ces plaintes. Je suis ici par l'ordre de mes supérieurs, et je ne peux pas laisser mes soldats mourir de faim.

— Ce n'est pas une raison pour vous emparer violemment de la propriété de ce malheureux.

— Monsieur, reprit l'officier, cet homme, vous le savez aussi bien que moi, est le père d'un soldat réfractaire; je dois occuper sa maison, et il doit m'y nourrir, moi et mes garnisaires, tant qu'il plaira à mes chefs de m'y laisser. L'acte dont vous vous plaignez n'eût point été commis s'il m'avait fourni ce qui nous est alloué.

— Eh! monsieur, dit Ernest, il ne le peut pas, et vous vous armez d'une loi odieuse pour le ruiner.

— Monsieur, je n'ai pas à discuter avec vous la loi à laquelle j'obéis; mais vous savez peut-être mieux que moi pourquoi le fils de cet homme ne rejoint pas.

— Faut-il en punir son père?

— Il serait peut-être plus juste, monsieur, dit l'officier en s'animant, de punir ceux qui le poussent à cette résistance; — mais je me tiens dans les limites de mes devoirs, reprit-il plus doucement. Permettez-moi de ne pas avoir à regretter d'avoir voulu adoucir leur sévérité.

Il tourna le dos à Ernest et rentra dans la maison.

— Que veut-il dire? me demanda Ernest.

Je lui répondis par l'avis que m'avait donné l'officier, et Ernest ne put s'empêcher de reprendre soucieusement :

— Il a raison. Allons, ne nous arrêtons pas davantage.

Nous nous remîmes en route, toujours gravissant la montagne, et nous arrivâmes à des chemins presque impraticables. Enfin, après une heure et demie de marche, nous aperçûmes le château de Montfillon.

Il était situé à la pointe la plus élevée d'un rocher qui saillissait sur la colline; ce rocher était coupé presqu'à pic au-dessus d'un ravin de près de cinq cents pieds, au fond duquel courait un torrent. Le château n'était abordable, du côté de la plaine, que par le chemin que nous suivions; mais on n'en apercevait pas la façade; l'architecte l'avait tournée vers la plaine de Mazamet, de façon qu'on y entrait par une basse-cour latérale et que la porte cochère de la grande cour s'ouvrait sur un revers de colline toute plantée de pins et de bois parmi lesquels on avait taillé un chemin en rampe, qui le plus souvent avait été pris sur le vif du roc. Le chemin où nous étions, après avoir longé les derrières du château, tournait et continuait à gravir le flanc de la montagne. Quant au château, c'était un édifice carré, à trois corps de bâtimens, ayant une tour à sommet pointu à chaque angle et un

mur épais qui finissait le carré et formait la cour d'honneur, qui était au milieu du château. Une foule de masures, couvertes en tuiles, étaient appuyées aux murs extérieurs; c'étaient des buanderies, des poulaillers, etc.; enfin tout le ménage d'une habitation de campagne.

Lorsque nous arrivâmes, deux domestiques du style Jacquet vinrent prendre nos chevaux, et l'un d'eux me pria de le suivre, tandis qu'Ernest grimpait lestement l'escalier de pierre de la tour. Mon conducteur me fit prendre, au premier étage, un long couloir; il m'ouvrit une vaste salle à cinq croisées, au milieu de laquelle gisait un énorme tas de blé; et à l'une des extrémités de cette salle, il me fit entrer dans une enfilade de chambres, en me disant : Voici l'appartement de monsieur. Dans l'une d'elles il y avait grand feu. Je m'y installai. Cette chambre, tendue de damas jaune, avait au moins trente pieds carrés; un lit à ciel en tenait le fond, et de vastes fauteuils en ornaient le pourtour.

Je demandai à mon conducteur s'il n'y avait pas un cabinet de toilette; il m'ouvrit une porte, et j'aperçus (il n'y a que la sainteté de la vérité qui puisse m'excuser de le dire), j'aperçus vingt-cinq ou trente chaises percées rangées dans un ordre admirable.

— Que diable est-ce que c'est que ça? m'écriai-je.

— C'est pour les jours de fête, me répondit le domestique, quand monsieur le marquis reçoit beaucoup de monde.

Après cet étrange magasin, le domestique m'introduisit dans une petite chambre ronde où je trouvai une toilette couverte d'un basin blanc de neige. Mon valet me demanda si je voulais me faire faire la barbe. A tout risque, j'acceptai, car nos malles ne devaient arriver que dans une heure, et le drôle me savonna de sa propre main dans un plat à barbe, et me gratta la peau avec une impassibilité de bourreau. Tout cela fait, je regagnai ma chambre, non sans m'arrêter à considérer la magnifique collection que j'avais en voisinage. Jamais je n'ai vu une si prodigieuse variété de formes et de tailles : celle-ci simulant une pile d'in-folios, celle-là un fauteuil, deux ou trois resplendissant d'incrustations en cuivre dans de l'écaille. Aujourd'hui que la mode du Boule est à son comble, je suis assuré que des amateurs passionnés en pourraient bien placer quelqu'une sur une console de salon et qu'elle y ferait très-bon effet. Comme je traînais à côté de mon feu un prodigieux fauteuil à la Molière, qui était en tête de mon lit, un petit coup discret fut frappé à ma porte, et, sur mon invitation, je vis entrer un monsieur de soixante ans, d'une mise convenable, et qui me salua

avec un fonds de politesse obséquieuse qui me le fit supposer le majordome de la maison.

— Monsieur, me dit-il d'un air gracieux, mon frère et ma sœur m'ont chargé de les excuser près de vous de n'être pas venus vous recevoir eux-mêmes; mais vous devez comprendre que le plaisir de revoir leur fils...

— Parfaitement. J'ai l'honneur de parler, à ce que je vois...

— Je suis le comte Annibal de Montfillon, me dit-il avec un sourire paterne.

— Je suis trop heureux...

— Et moi aussi...

Et nous nous assîmes en face l'un de l'autre en nous souriant. Après cinq minutes de silence, où chacun de nous cracha, toussa, moucha autant que possible pour passer le temps, le comte Annibal me dit avec son éternel sourire :

— Vous avez eu un très-beau temps.

— Oui, très-beau temps.

— Les routes sont belles.

— Très-belles.

Autre silence avec accompagnement de mouchoir et de toux.

— En usez-vous? me dit le comte Annibal d'un air triomphant, en me présentant une tabatière de carton où il y avait un Henri V en grisaille.

— Avec plaisir.

— C'est une bonne chose que le tabac.

— Une excellente chose.

Troisième silence. Le comte m'examinait; il remarqua mon ruban bleu.

— Vous avez servi en pays étranger?

— Non, monsieur.

Quatrième silence.

La porte s'ouvrit avec fracas.

— Que faites-vous là, Annibal? lui dit Ernest; ma mère vous demande.

— J'y vais, mon ami, j'y vais, dit l'oncle, et le comte sortit à reculons en me saluant jusqu'à terre.

— Où donc êtes-vous logé, Ernest?

— Ici, me dit-il; on m'avait donné l'appartement du second : c'est une halle. Je vais faire porter un lit dans cette chambre; elle est assez grande pour contenir une compagnie. Maintenant causons un peu, c'est-à-dire écoutez-moi un peu.

Il se mit dans un second exemplaire du fauteuil in-folio que j'occupais et me tint le discours suivant :

— Vous pensez bien que je n'ai pas fait deux cents lieues pour le plaisir de les faire ; je suis ici pour deux motifs très-graves. Je ne puis guère vous dissimuler le premier. Il faut que je prévienne des imprudences qui pourraient aller trop loin. Dans cette espèce de pays perdu, où rien ne pénètre juste, ni idées ni faits, on s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des démonstrations hostiles au gouvernement pour le renverser, et parce qu'on donne asile à quelques réfractaires des montagnes et qu'on empêche douze ou quinze conscrits de rejoindre, on se figure qu'on désorganise l'armée. Jusqu'à présent ceci était une plaisanterie qui coûtait à mon père plus d'argent que de dangers ; car nos paysans tirent admirablement parti des exactions qu'ils subissent : la vache du père Jacques nous coûtera un bœuf ; mais j'ai été averti que cela prenait une tournure plus sérieuse, et je suis accouru. Maintenant que vous êtes informé de la raison de ma venue ici, je prendrai devant vous les renseignemens dont j'ai besoin.

Ernest sonna et dit à Jacquet de lui envoyer Gaspard, l'intendant.

— Et dans quel but m'avez-vous engagé à vous accompagner ? dis-je à Ernest.

— Ceci vous intéresse autant que moi, reprit-il en éludant ma question, attendu que vous trouverez ici le notaire à qui vous avez affaire.

— Comment, le républicain Liret est le notaire du carliste marquis de Montfillon !

— Il faut bien prendre les honnêtes gens où ils sont, me dit Ernest. Cela contrarie assez mon père ; mais nous avons à M. Liret des obligations qui datent de trop loin pour qu'il n'y eût pas ingratitude à nous à les oublier.

L'intendant entra. C'était un homme de cinquante ans, à tournure sévère et grave.

— Eh bien ! Gaspard, lui dit Ernest, comment vas-tu ?

— Ce n'est rien que ça, dit Gaspard en montrant sa jambe ; si ça n'avait pas attrapé une vieille blessure, j'en aurais eu pour deux jours.

— Est-ce celle de Wagram, celle de Lutzen ou celle de Dresde ? dit Ernest en riant.

— Pardon, monsieur le marquis ; c'est celle de la bataille de Toulouse.

— Bon, dit Ernest, cette fière bataille où les Anglais se conduisirent en vrais Français, comme dit mon oncle Annibal.

—Hum! fit le vieux soldat, l'oncle Annibal est un sacré... Pardon, monsieur le marquis; je n'aime pas votre oncle Annibal.

—Et mon père, l'aimes-tu toujours?

—Ah! pour celui-là, dit Gaspard, c'est un brave homme... C'est ça un digne homme, quoiqu'il ait son défaut, comme je vous l'ai écrit et qu'il veuille faire des siennes.

—Eh bien! Gaspard, nous l'en empêcherons; je suis ici pour ça.

—Et un peu aussi pour l'autre chose, dit Gaspard.

—Pour toutes deux; mais procédons par ordre.

Combien avons-nous de fermes occupées par les garnisaires?

—Cinq sur neuf, dit Gaspard, partout où il y a des *fillots* en âge de conscription.

—Ils ont donc bien peur du feu?

—Ouah! fit le soldat, ils partiraient comme des moutons si on le leur disait un peu serré. Il n'y a que ce grand gueusard de Joseph qui se rébellionne de bon cœur, d'autant que vous savez... vous savez bien.

—Oui, dit Ernest, Marianne. Il a bon goût, le gaillard.

—Et la fille n'a pas mal choisi, repris-je.

—Vous l'avez donc vu? me dit Ernest.

—Mais je crois que c'était un des trois paysans qui causaient à part, tandis que vous receviez les félicitations de vos vassaux.

—Oui, dit Gaspard, Jacquet m'a conté qu'il a failli se disputer avec monsieur.

—Je donnerais vingt-cinq louis pour qu'il se fît pincer par la gendarmerie.

—Ouah! fit Gaspard, la gendarmerie, un tas de poules mouillées qui ont des tas de réglemens à observer. Ne m'en parlez pas plus que de ces culottes rouges qu'on nous a envoyés en garnisaires. Ça reste comme des oisons dans une ferme, à regarder l'herbe pousser. Ah! cré coquin! qu'on nous eût dit ça du temps de l'empereur, de venir lui pêcher ici ces cadets: nom de nom! Ah! quelle sauce! Comme je vous aurais secoué le pays, moi! Les pères et les mères, les amantes et les seigneurs, *je te vous* les aurais dénichés, les merles, moi, et dru encore. Mais ce n'est plus mon affaire; je suis au service de monsieur le marquis, je pense comme lui; je trouve que c'est bête ce qu'il fait, mais c'est pas à moi à le juger.

—C'est juste, dit Ernest. Donc il n'y a que Joseph de difficile à déci-

der. Eh bien! nous prendrons le parti que je t'ai dit : nous lui achèterons un homme.

— Plaît-il? dit Gaspard, lui acheter un homme, eh bien! c'est bon! vous n'auriez qu'à mettre la clef sous la porte si vous faisiez cette bêtise; mais ils en voudraient tous, des hommes : ce serait une rente à perpétuité. Allons donc, allons donc, faut que ça marche... Nous avons bien marché nous, n.. d. d..., pour la république, une et indivisible, que nous haïssions de cœur et d'ame. Ils détestent le gouvernement : c'est pour ça qu'i faut qu'ils le servent. Ils auraient envie d'un empereur, les malins; tro| blancs-becs pour ça : il n'en pousse pas comme des champignons; ma' voici l'affaire : nous pourrions commencer par faire filer les plus doux et quant à Joseph, en avertissant un peu les soldats...

— Oh! dit Ernest d'un ton de reproche, une trahison!

— Allons donc, une trahison! reprit Gaspard; un gaillard de cinq pie sept pouces qui ne veut pas être soldat! il se croit donc sorti de la cuis de..., comme dit votre oncle Annibal, de la cuisse de...; enfin, je ne sai pas, Jucifer, Lucifer, quelque chose comme ça.

— C'est bon, dit Ernest, je verrai M. Liret; nous arrangerons ça. E l'affaire de Marianne?

— Ça va, dit Gaspard; nous avons les curés dimanche.

— Bien. Qui est-ce qui dit la messe au château d'ordinaire? reprit Ernest.

— Eh bien! répondit Gaspard, c'est Laurot.

— Ah! il est donc ordonné?

— Comment, dit Gaspard, il est vicaire de la paroisse; vous ne saviez pas?

— Ma foi non; et quelle tournure a-t-il?

— Oh! un pouf, un air bête; il ne tient pas de la famille. C'est que l'oncle Annibal a été très-bel homme autrefois. C'est ça qui faisait un joli abbé.

— Gaspard! dit Ernest en l'avertissant de l'œil.

— Prenez que je n'ai rien dit, répliqua Gaspard. Après tout, Laurot est un honnête garçon, et il se conduit très-bien avec sa mère, qui n'est plus gardeuse de cochons comme par le passé, vous savez; elle lui sert de gouvernante.

— C'est bon, dit Ernest; envoyez-moi Jacquet. Il faut que nous nous habillions pour dîner.

— Comment, dîner, lui dis-je; il est une heure.

— Et c'est une heure de concession faite à l'esprit du siècle, dit Ernest; trop heureux si ma belle tante de Lancey nous honore de sa présence à une heure si incongrue.

— Qui appelez-vous votre belle tante de Lancey?

Une sœur de ma mère, que je vous laisse à étudier, comme je comptais vous laisser deviner mon vénérable oncle Annibal, dont je puis vous dire maintenant l'histoire. Il était diacre au commencement de la révolution. En sa qualité de cadet déshérité, il devint un fougueux partisan de l'abolition de la noblesse, et le même jour où mon père passait à l'armée de Condé, mon oncle jetait le froc aux orties et se faisait soldat républicain. Je ne sais comment il fit; mais avec quelque instruction et de la souplesse, il ne put jamais dépasser le grade de caporal. Mon père le trouva dans cette position en rentrant de l'émigration et lui fit quitter le service. Il lui alloua une petite pension que l'oncle mangeait toujours en trois mois. Enfin mon père, pour éviter les réclamations de tous les cabaretiers du pays, mon père le prit chez lui, et depuis vingt-cinq ans il y est installé et devenu raisonnable par l'impuissance de mal faire. Ce furent des scènes affreuses à l'époque où la fille Laurot vint apporter son poupon à mon père, en le priant de le nourrir. Ma tante de Lancey ne parlait pas moins que de faire excommunier Annibal; mais ma mère, dont la piété est vraie et par conséquent indulgente, prit l'enfant et le fit élever. Nous fûmes près de huit ans sans voir Mme de Lancey, qui trouvait que ma mère encourageait le vice. Enfin le malheureux objet de ces dissensions ayant été destiné au séminaire, Mme de Lancey se radoucit, et je ne serais pas étonné que ce fût à elle que Laurot doit sa place de vicaire.

Mais vous devriez un peu me dire ce qu'est votre père, votre mère.

— Vous les verrez, me dit Ernest. Pensons à nous habiller.

Un moment après, on nous fit avertir que le dîner était servi, et nous partîmes pour le salon; toute la famille y était réunie. Ernest me présenta à son père et à sa mère. Je trouvai un vieillard d'une politesse un peu suffisante, mais d'une distinction rare. Quant à Mme de Montfillon, qui avait dû être fort belle, c'était un ensemble d'obligeance digne et bienveillante qui me charma tout d'abord. Nous avions Mme de Lancey. Rien de plus refrogné ne m'avait jamais apparu. Elle était vêtue de noir, sèche, tirée, aiguë. Ernest m'étonna fort quand il m'apprit, plus tard, qu'elle avait éclipsé autrefois la jeunesse de sa sœur, Mme de Montfillon. Un

gros homme qui se chauffait les mollets, les pieds établis sur les chenets, se leva à cette phrase de M. de Montfillon :

— Monsieur Liret, voici un de vos cliens qui a été assez aimable pour venir vous trouver jusqu'ici.

— Ah! bonjour, jeune homme, dit M. Liret en se retournant... Eh! fit-il en me voyant, c'est un homme. Diable! nous nous faisons vieux, l'abbé, dit-il à Annibal. Vous devez vous rappeler le père de monsieur; nous étions tous ensemble aux oratoriens; vous étiez déjà tonsuré. Je connais votre affaire, reprit-il en s'adressant à moi. Allons dîner.

Il présenta le bras à Mme de Montfillon, et nous gagnâmes la salle à manger. M. Laurot y entrait par une autre porte.

— Vous arrivez bien tard, lui dit le marquis d'un air un peu sec.

— Hélas! reprit-il en essuyant la sueur crasseuse qui ruisselait sur sa face rouge, hélas! j'étais à méditer dans le ravin quand j'ai entendu la cloche du dîner.

Le manant sentait le vin d'une lieue.

— Reposez-vous, l'abbé, lui dit d'un ton amical Mme de Lancey; et nous attendîmes, tous debout autour de la table, qu'il eût repris haleine pour nous réciter un *Benedicite* hypocrite. Ceci me rappela que nous étions à un jour de vendredi : le dîner était maigre. J'étais prêt à me résigner, lorsqu'on nous apporta un service gras complet. A son aspect, Mme de Lancey se signa; l'abbé Laurot en fit autant.

— C'est bon, dit Liret en se préparant à servir; mangez votre soupe aux herbes et vos salsifis; voici deux jeunes gens qui vont m'aider à démembrer cette volaille.

J'acceptai; mais je fus très-étonné de voir Ernest refuser. Un imperceptible sourire, accompagné d'un coup d'œil de côté, glissa sur les lèvres du notaire. Mme de Lancey regarda Ernest d'un air incrédule.

— Ah çà! mon cher monsieur, dit Liret, vous avez donc vu les *glorieuses?*

A ces mots, un salut circulaire tourna autour de la table; chacun inclina la tête. Je regardai tout le monde; Liret se mit à me rire au nez.

— Vous ne comprenez pas, me dit-il; c'est une plaisanterie carliste.

— Liret, reprit le marquis, nous ferions croire à monsieur que nous sommes ennemis du roi... comment l'appelez-vous donc? du roi... ah! M. Louis-Philippe; c'est ça.

Je demeurai tout-à-fait ébahi. Liret reprit :

— Très-bien, mon cher marquis, je vous l'abandonne; mais il faut que vous respectiez les *glorieuses*.

Autre salut général. Je n'y étais pas du tout.

— C'était donc bien beau? dit Liret en s'adressant à moi.

— Plus beau que vous ne pouvez vous imaginer, monsieur, repris-je; jamais si solennelle leçon n'a été donnée à la royauté, pas même celle du 14 juillet.

— Si elle avait bien profité de la première, me dit le marquis, elle n'aurait pas reçu celle-ci. J'étais sur la place Louis XV avec le régiment de L......, dont j'étais lieutenant-colonel, lorsque nous chargeâmes la populace, et je sais comment on en vient à bout.

— Bon, mon frère, dit M[me] de Lancey, qui n'avait encore desserré les dents que pour manger; comment t'exposer contre de pareilles gens! il suffisait de faire couper la tête à une centaine de libéraux; ça aurait épargné bien du sang.

Puis, s'adressant à moi d'un air larmoyant, elle reprit :

— Est-ce qu'il y a eu véritablement beaucoup de Suisses de tués? me dit-elle.

— Mais... quelques-uns.

— Oh! fit-elle, Dieu les récompensera : ce sont des martyrs.

— Nous devons prier pour eux, ajouta l'abbé Laurot.

— Il fallait employer le canon tout de suite, dit le comte Annibal; un peu de bonne mitraille, et c'était fini.

— Vous croyez, monsieur? lui dis-je: en êtes-vous encore là? ne savez-vous pas que cinquante mille hommes n'y auraient rien fait, qu'il n'y a pas d'armée qui résiste à toute une population décidée à se battre et qui déteste le régime qui lui est imposé?

— Voilà ce qu'ils ne veulent pas croire, mon cher monsieur, me dit le notaire. Ce qu'ils ne veulent pas croire non plus, c'est que l'esprit des troupes même était contre eux.

— C'est bien pis aujourd'hui, dit l'abbé Laurot, aujourd'hui qu'on a supprimé les aumôniers.

Si j'ai rapporté quelques mots de la conversation qui s'établit entre nous, c'est pour montrer comment dès l'abord chacun s'établit dans la liberté et la franchise de la discussion. Je n'ai ni le désir ni le temps de raconter les inconcevables propos que moi et le notaire nous avions à re-

pousser; mais voici en somme ce qui résulta pour moi des observations que je fis sur les personnes qui habitaient Montfillon.

Le marquis était un homme au courant des idées de son siècle, point entiché de l'opinion qu'un paysan fût une bête de somme, mais très-décidé à croire qu'il n'y avait qu'une forte aristocratie qui pût faire le bonheur du peuple. Il avait là-dessus des idées très-arrêtées. Je me rappelle qu'il me cita un fait très-remarquable, à propos de ce que je lui disais de l'inféodation du pouvoir et de la propriété dans les familles nobles.

— Mais, me répondait-il, la noblesse était aussi facile à aborder que votre cens d'éligibilité. Voici un calcul statistique plus probant que tous les raisonnemens. Sur onze cents familles nobles qui votèrent, dans le Languedoc, pour l'élection des députés aux états de 1588, il n'y en a que sept qui votèrent au même titre aux états de 1789. Ainsi, dans deux cents ans, toutes les propriétés seigneuriales des mille quatre-vingt-treize autres avaient été acquises par la bourgeoisie. Vous me parlez de nos priviléges d'officiers qui achetaient des compagnies; mais l'homme assez riche aujourd'hui pour faire élever son fils à Saint-Cyr ou à l'École Polytechnique ne lui achète-t-il pas de fait une sous-lieutenance! Celui qui fournit un remplaçant à son fils ne jouit-il pas d'un privilége qu'il ne doit qu'à l'argent? Vous préférez la noblesse des uns; j'aime mieux la mienne : voilà tout.

L'abbé Laurot était un de ces prêtres ignares et grossiers que la restauration expédiait par grosses dans les campagnes. Bas envers le marquis, envieux des domestiques, qui étaient bien traités, et insolent avec eux.

Annibal, dont j'ai dit l'histoire, était seul plus détesté que lui dans la maison; il y vivait dans un état de servitude de salon qui eût fait pitié, s'il ne l'avait si lâchement acceptée.

— Annibal, arrangez donc le feu; Annibal, fermez la porte; Annibal, ouvrez la fenêtre; Annibal, taisez-vous; Annibal, allez vous coucher; Annibal, mon chien a besoin de sortir; et le comte Annibal de Montfillon obéissait toujours avec son éternel sourire.

Mme de Lancey seule ne lui parlait pas; elle le traitait en pestiféré, et s'écartait de lui quand il passait près d'elle. Ce fut Gaspard qui m'apprit qu'elle avait été d'une rare beauté, fort galante et joueuse forcenée. Elle avait perdu au jeu la fortune de son mari. Sa dévotion datait d'une histoire lugubre, où elle avait été trouvée par ses domestiques, évanouie dans son lit, à côté d'un prêtre assassiné. Cette histoire s'était passée

en 93, dans une nuit où son château fut pillé par les paysans. Mme de Lancey était véritablement fanatique, et c'était par les plus rudes macérations qu'elle expiait les égaremens de sa jeunesse. Dans les huit jours que je passai à Montfillon, j'entendis tous les matins la messe dans la chapelle du château. Mme de Lancey l'écoutait à genoux sur la pierre et dans une componction extrême. Le côté plaisant de la cérémonie était de voir le comte Annibal de Montfillon devenir l'enfant de chœur de monsieur son bâtard, l'abbé Laurot, à qui il servait la messe avec un dédain de latiniste et une servilité de valet fort réjouissantes. C'était une espèce de pénitence qui lui avait été imposée par Mme de Lancey; et je m'amusais beaucoup à entendre l'abbé Laurot marmottant son latin gascon, auquel le comte Annibal répondait en faisant sonner la belle prononciation latine qu'il avait apprise des oratoriens. Du reste, le père et l'enfant se méprisaient souverainement; le vieux comte considérait l'abbé Laurot comme un goujat, et l'abbé considérait le comte comme un sacrilége.

Puisque je suis à parler des personnages du château, je dois rappeler un trait de Mme de Lancey, qui arriva le dimanche suivant. Le curé était au château, et son vicaire lui avait cédé l'honneur de dire la messe. Ce curé était un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on appelait l'archiprêtre, titre perdu depuis le concordat de 1801. Ce vénérable vieillard, plein de douce piété et d'esprit railleur, nous expédia la messe en vieux praticien; ce fut l'affaire de dix minutes. Lorsqu'il s'agit de dîner, on ne trouva pas Mme de Lancey; il fallut l'attendre, et lorsqu'elle revint et que M. de Montfillon lui demanda où elle était allée, elle lui répondit aigrement :

— Je suis allée entendre la messe du village; est-ce que vous croyez que l'on fait son salut avec des messes de dix minutes?

Quant à Mme de Montfillon, c'était une singulière position que la sienne entre sa piété sincère, son élégance de manières et la grossièreté des façons des prêtres qui l'entouraient. Excepté l'archiprêtre, c'était une assemblée de gros hommes qui buvaient des rouges bords et se retroussaient pour s'asseoir à table. Je me souviens que le jour du dîner des curés, ils étaient onze; l'un d'eux s'offrit à découper une volaille truffée qui était devant lui. Je n'ai jamais vu un air si alarmé que celui de Mme de Montfillon, à la droite de laquelle j'étais, et qui dit aussitôt :

— Voici monsieur qui s'y entend à merveille et qui va s'en charger.

— C'est que je n'y entends rien, lui dis-je.

— Prenez toujours, me répondit-elle, hachez-la, mais qu'ils n'y tou-

chent pas. En général, ces messieurs ont les mains fort sales et les mettent partout.

Je me dévouai. Il n'était plus temps, ledit curé avait pris la volaille *à pogne-main* par une cuisse et la démembrait. Il n'y eut que les curés qui en mangèrent, tout le monde refusa, même Mme de Lancey, qui ne put retenir un mouvement de dégoût, tandis que le curé léchait ses doigts juteux.

Cela me fit me demander pourquoi Mme de Montfillon les invitait à sa table. Je ne pus le savoir; car, après le dîner, il y eut une conférence de famille à laquelle je ne dus pas assister. Je profitai de la liberté qu'on me laissait pour visiter les environs du château. Je m'en écartai peu à peu, et j'arrivai près de la ferme du père Jacques; je ne m'aperçus point d'abord que j'étais suivi, ou plutôt observé, par un paysan qui longeait à travers bois le revers de la montagne pendant que je suivais le chemin. D'abord je n'y pris pas garde, mais l'apparition d'un homme qui se montrait de temps en temps, et toujours à la même hauteur que moi, finit par m'occuper. Cependant je continuai, et j'étais à peu de distance de la ferme, lorsque je vis Marianne causant avec l'officier de ligne qui occupait la maison de Jacques. Elle riait en paraissant se défendre de quelques observations que lui faisait l'officier. Lorsque je m'approchai d'elle, elle me dit, comme si nous étions de vieilles connaissances :

— Oh! venez donc, monsieur, dire à cet officier que je suis une pauvre fille qui vend des rubans et des cravates, et que je n'ai rien de défendu dans mes marchandises.

— Ce n'est pas ce que je veux savoir, reprit l'officier, et ceci regarde la douane; mais vous servez de messager aux réfractaires, vous les avertissez de l'approche des troupes, vous êtes toujours en route par la montagne; vous vous ferez quelque mauvaise affaire.

— Da! dit Marianne, avec une nonchalance de tête et de sourire pleine de séduction, il n'y a pas de mauvaises affaires entre les jolies filles et les officiers qui sont gentils.

La déclaration était tellement à brûle-pourpoint, que le sous-lieutenant en fut tout troublé.

— En ce cas, répondit-il, faisons-en une bonne ensemble, et nous la commencerons sur l'heure par une embrassade.

— Oh! que non, fit Marianne en sautant sur sa mule, est-ce qu'on s'embrasse en plein jour? Jésus, si mon galant me voyait, que dirait-il? une autre fois nous verrons quand nous serons seuls.

— Et quand cela arrivera-t-il, dit l'officier?

— Da! monsieur, fit Marianne en se balançant sur sa mule, on peut se rencontrer quand on habite le même pays. Je passe par ici deux fois par semaine. Guettez le moment. Adieu, adieu!

Et elle poussa sa mule vers la montagne, tandis que le lieutenant s'amusait à regarder ses jolies jambes qu'elle lui montrait bénévolement.

— Vous connaissez cette fille? me dit-il.

— Je sais qu'elle vend un peu de tout.

— Il faut que tout ceci finisse, dit l'officier en réfléchissant; on m'oblige à un métier odieux. Si j'avais été sage, j'aurais visité les ballots de cette marchande, mais....

— Mais elle est trop jolie pour cela.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait si elle était vieille, mais le diable m'emporte si je ne donne ma démission, s'il faut que je continue à vivre ici comme en pays conquis.

J'avais hâte de rejoindre Marianne, je saluai l'officier, et courus après la belle marchande.

— Vous êtes venu à propos, me dit-elle, j'ai cru qu'il allait visiter mes ballots.

Cette crainte me surprit, mais je n'en témoignai rien.

— C'eût été fâcheux, lui dis je.

— Comment! me dit-elle, nous étions perdus. Je les ai.

Comme elle disait cela, elle tourna dans un petit chemin et me dit :

— C'est par ici.

Avec ce que je savais des projets d'Ernest, je voulus pénétrer le mystère jusqu'au bout. Je la suivis sans lui demander ce qu'elle avait de si précieux dans ses ballots.

— Savez-vous, me dit-elle, que c'est bien beau à M. Ernest d'être venu se mettre à la tête des vassaux de son père!

— Très-beau, assurément, d'autant que je ne les crois pas très-nombreux.

— Que dites-vous là, reprit-elle, depuis deux jours qu'il est arrivé, la moitié des paysans est décidée; oh! nous le ferons danser votre coquin de....

J'en demande pardon au procureur du roi; elle nomma en toutes lettres le personnage dont elle voulait parler.

— Diable! lui dis-je, je ne croyais pas que ce fût si avancé.

— Plus que vous ne pensez, reprit-elle en baissant la voix, et l'officier peut me demander des rendez-vous, et moi lui en donner. Je sais quelqu'un qui l'empêchera d'y aller, et avant qu'il soit long-temps.

Nous nous arrêtâmes à ce moment, et elle me dit :

— Allons, dépêchons-nous, aidez-moi.

Tout aussitôt, elle détacha ses ballots, les ouvrit, et en sortit une douzaine de fusils de chasse démontés, dont elle plaça toutes les pièces dans le tronc d'un vieil arbre : il y avait aussi trois ou quatre paires de pistolets. Je ne savais trop quel parti prendre lorsque je vis Joseph sortir d'un fourré, et je reconnus que c'était l'homme que j'avais remarqué me suivant et me surveillant.

— Voilà deux heures que je t'attends, dit-il à Marianne assez rudement, ce n'est pas ainsi que nous marcherons.

— On fait ce qu'on peut, reprit la jeune fille d'un air soumis.

— Et on s'amuse à causer avec les *Francimans*.

Ce mot de franciman est la dernière trace de la vieille séparation de la France en langue d'oil et langue d'oc ou langue provençale. Franciman est un Français, un homme qui ne parle pas la langue nationale du midi, c'est un terme de haine et de mépris.

— Jésus ! dit Marianne, il fallait bien l'*amuser* cet officier, il voulait voir ce que je portais dans mes ballots.

— Nous ne pouvons donc plus nous promener sur les grandes routes, dit Joseph avec fureur. Ah ! nous les renverrons à Paris, les uniformes ! Nous verrons, et pas plus tard que ce soir.

— Un moment, lui dis-je, vous attendrez les ordres de M. Ernest, avant de rien entreprendre. Il m'a chargé de vous le dire.

— J'ai des ordres de quelqu'un qui le vaut bien, répondit Joseph avec humeur, et d'ailleurs je ferai ce qui me plaît.

Il se baissa et ramassa les armes.

— Voulez-vous donc les emporter, lui dis-je?

— Est-ce que vous croyez, répondit-il, que je vais les laisser là au clair de la lune?

— Vous ne les toucherez pas, m'écriai-je, que vous n'en ayez reçu l'ordre de M. de Montfillon.

— Et je l'ai, cet ordre, me dit Joseph.

Je vis qu'il parlait du vieux marquis.

— Son fils a décidé qu'il fallait attendre. Obéissez-lui.

— Allons, Joseph, dit Marianne, écoute monsieur; il est venu avec M. Ernest de Paris pour ça, et il doit savoir ce qu'il faut faire mieux que nous.

— Il pouvait y rester, dit le paysan en patois. C'est égal, je ferai ce qu'il veut. Allez-vous-en, on peut s'apercevoir que vous avez quitté le grand chemin.

Nous reprîmes le petit sentier avec Marianne après avoir rattaché les ballots, tandis que Joseph s'enfonçait dans les bois. Au moment où nous débouchâmes sur le chemin du château, nous fûmes surpris de rencontrer Ernest qui se promenait sur la route en causant avec le lieutenant.

—Eh! nous dit-il en me voyant sortir avec Marianne, voilà qui est très-bien; comment, notre belle convertie, vous allez dans les bois avec un jeune homme, vous ne savez donc pas que les belles filles y perdent toujours quelque chose?

— Elles y perdent beaucoup, dit le lieutenant qui s'était approché de la mule, car voilà des ballots qui étaient pleins tout à l'heure, et qui, maintenant, sont à moitié vides. Dites donc, ma belle fille, reprit-il sévèrement, est-ce que vous avez été par-là vendre des cravates et des bretelles aux buissons et aux arbres? Il faut que ceci s'explique.

Ernest me regardait d'un air ébahi. Je lui avais fait un signe qu'il n'avait pas trop compris, et Marianne, les yeux baissés, jouant avec un bouton de son casaquin, ne répondait rien.

— Enfin, dit l'officier, qu'y avait-il dans vos ballots?

— Da! reprit la jeune fille, monsieur le sait aussi bien que moi.

— Eh bien! monsieur, me dit le lieutenant, me direz-vous ce que contenaient ces ballots?

— Je ne sais de quel droit vous m'interrogez ainsi, et le ton que vous prenez....

— Monsieur, dit le lieutenant sèchement et avec une politesse railleuse, mes droits résultent d'ordres très-précis, et le ton que je prends est tel que vous n'y trouveriez rien à dire si vous aviez quelque chose de bon à me répondre.

— Eh bien! monsieur, tenez-vous pour dit que je n'ai rien à vous répondre.

— Alors, monsieur, tenez pour bon, reprit l'officier, que je m'assure de votre personne.

— Comment, m'écriai-je, m'arrêter! Oh! pour ceci, mon cher Ernest,

la plaisanterie devient trop grave ; je ne me soucie pas d'aller en prison pour les lubies de monsieur votre père.

— Mais, mon Dieu ! s'écria Ernest, qu'y avait-il dans ces malheureux ballots ?

— Eh bien ! dis-je, il y avait....

— Des armes ! dit l'officier.

Je fis un signe affirmatif.

— Comment ! s'écria Ernest en parlant à Marianne, vous avez osé....

— Eh ! monsieur le marquis, j'ai obéi à votre père, dit la jeune fille, habile à se débarrasser de l'accusation qui allait peser sur elle.

— A mon père ?

— Vous l'entendez, monsieur, reprit le lieutenant, et j'espère que maintenant vous ne me solliciterez plus de retarder la visite que je dois faire chez vous.

— Marianne, dit Ernest, allez au château, et ne dites à personne ce qui vient de se passer. Je voudrais parler à monsieur.

— Pardon, reprit le lieutenant, il est inutile que cette jeune fille aille avertir monsieur votre père de l'endroit où sont ces armes. Elle aura la bonté de demeurer avec nous. D'ailleurs, je manquerais trop ouvertement à mes devoirs en ne m'assurant pas d'elle.

Ernest allait répliquer lorsque nous vîmes accourir Liret qui nous cherchait partout. Lorsqu'il nous eut rejoints, nous lui racontâmes la position.

— Diable ! diable ! dit-il.... Mais, mon cher Ernest, vous n'avez pas dit nos projets au lieutenant ?

— A peu près, dit Ernest en faisant signe que Marianne écoutait.

— C'est vrai, dit le notaire, l'enfant pourrait causer, diable ! diable ! Monsieur le lieutenant ne parlait-il pas de la faire arrêter ?

— Sans doute.

— Eh bien ! mon cher ami, c'est ce que vous avez de mieux à faire pour le moment ; allons, petite, allons, il faut vous laisser mettre dans la chambre de Jacqueline, vous causerez ensemble. C'est l'affaire de vingt-quatre heures.

— Mais on l'attend au château, dit Ernest.

— Diable ! diable ! fit Liret, ça se complique cruellement.

Il s'arrêta, prit trois prises de tabac, alla se placer devant le lieutenant, et le regarda dans le blanc des yeux.

— Monsieur, lui dit-il tout d'un coup, voulez-vous croire à la parole d'honneur d'un homme qui a soixante-dix ans et qui est réputé pour un honnête homme?

— Je croirai à la vôtre, monsieur, dit le lieutenant.

— Voilà qui est bien. Vous allez me laisser cette jeune fille pendant deux heures, parce que j'ai besoin d'elle; elle vous sera rendue à votre première sommation; et cette sommation, vous viendrez nous l'apporter vous-même au château ce soir vers dix heures. Vous trouverez Gaspard au bout du petit chemin, il vous conduira dans la chambre de ces messieurs, et nous arrangerons tout ça.

— Ces messieurs s'engagent-ils à ce que rien ne sera changé d'ici là dans l'état des choses, que rien ne sera soustrait du château?

— Je m'y engage, dit Ernest.

— Et vous? dit l'officier en s'adressant à moi.

— Moi, monsieur, lui dis-je, je ne m'engage à rien; je me trouve déjà assez follement engagé dans une affaire à laquelle je ne comprends rien.

Liret me regarda du coin de l'œil.

— Mon cher ami, me dit-il d'un air rusé, vous ne savez pas comme on cause bien entre deux verres de punch de l'affaire la plus compliquée. C'est un soir que j'étais un peu gris que je découvris dans un acte une nullité que j'y cherchais vainement depuis six mois.

Je dois dire, à la honte de l'humanité, que je compris très-bien, car le notaire était possesseur d'un acte qui me concernait, et je dois dire, toujours à la honte de l'humanité, que je pris aussitôt le même engagement qu'Ernest et Liret.

— En ce cas, reprit le lieutenant, si vos intentions sont telles que vous me le dites, vous ne devez pas vous soucier que ces armes arrivent à leur destination.

— Non vraiment, dit Ernest, il faut les enlever.

— Où sont-elles? demanda-t-il à Marianne.

— Le Parisien peut vous le dire, répondit-elle avec un froid dédain. Il m'a déjà dénoncée.

— Que le diable vous emporte tous! m'écriai-je en fureur; tout à l'heure je vais passer pour un espion: j'en ai assez, faites vos affaires vous-mêmes.

— Bon, très-bon, dit Liret, je vais le savoir sans autre information.

Et se remplissant d'air avec effort, il jeta un hââou aigu comme celui

d'une femme, et un instant après on lui répondit par un cri pareil et un coup de fusil qui s'entendit à peine.

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit l'officier.

— Cela veut dire, répliqua le notaire, que pendant que nous babillions ici, ils ont emporté les fusils.

— En ce cas, dit le lieutenant, tout est rompu, et je ne puis rendre la liberté à cette prisonnière.

— Traitons, dit le notaire; nous allons laisser monsieur (c'était moi) pour otage, et, dans deux heures, vers sept heures, au moment du souper, nous vous renverrons la fille délinquante. Vous acceptez, c'est entendu. Allons, dépêchons, on nous attend au château.

Je n'eus le temps de rien objecter, car Liret, Ernest et Marianne partirent sur-le-champ, et je ne pus que leur crier de m'envoyer au moins des cigares.

— J'en ai d'excellens à votre service, me dit le lieutenant.

Et nous demeurâmes seuls. Tout en causant, je lui appris comment je me trouvais mêlé dans cette affaire, et je sus de lui que cette Marianne lui avait été désignée comme l'agent des intrigues des nobles du pays.

— Elle a été d'autant plus utile à leurs relations, me dit-il, qu'elle est protestante, et qu'en général les protestans sont très-patriotes, car vous savez sans doute qu'ici les opinions politiques sont encore des opinions religieuses.

Nous eûmes à ce sujet une longue conversation, et le lieutenant Vamès me prouva qu'il avait observé le pays qu'il habitait.

— Cette différence de religion a laissé, me dit-il, entre les habitans des petites villes, qui presque tous sont fabricans et protestans, et les catholiques nobles qui possèdent la plupart des fermes, une haine telle, que si nous voulions laisser faire la garde nationale du pays, elle aurait bientôt fait prompte justice de toutes ces résistances; mais ce serait ouvrir carrière à des désastres sans nombre. Les gardes nationaux, irrités encore de la suprématie des nobles et des prêtres qu'ils ont subie pendant quinze ans de restauration, en leur qualité de patentés et de protestans, ne parlent pas moins que de démolir ou de brûler les châteaux qu'ils supposent servir d'asile aux réfractaires; si un pareil acte était commis, il donnerait lieu à de cruelles représailles, et certes, le lendemain d'un château dévasté, vous auriez plus d'une manufacture incendiée. Ce serait mettre le pays à feu et à sang. Je regrette d'être forcé au métier que je fais, mais cepen-

dant je pense que c'est le seul parti sage qu'il y eût à prendre, que de charger, pour ainsi dire, des neutres de rétablir l'ordre dans ce pays.

Ce fut en causant ainsi qu'il me raconta que des gardes nationaux s'étant engagés dans la montagne avec le procureur du roi, celui-ci avait été fait prisonnier; que les gardes nationaux avaient tué deux paysans, et avaient eu de leur côté un officier presque coupé en deux par un coup de faux.

Peu à peu la conversation nous entraîna bien loin de la montagne Noire; elle retourna à Paris, le but de toute espérance de jeune homme. Il se trouva que M. Vamès y avait tenu garnison; nous nous rencontrâmes sur trois ou quatre noms d'amis que nous connaissions chacun de notre côté; nous étions en pleine voie d'intimité, lorsque nous vîmes revenir Marianne sous l'escorte du fidèle Gaspard, qui avait fait un héroïque effort sur sa jambe pour nous la ramener.

Je remarquai que la jeune fille avait perdu quelque chose de cet air décidé que je lui avais remarqué; elle avait beaucoup pleuré, et Gaspard, en partant, lui remit un petit volume qu'en homme de guerre expérimenté il fit passer à l'inspection du lieutenant. Nous fûmes tous deux très-surpris en voyant que c'était un livre de messe.

Je rentrai au château sur la foi des traités, et j'arrivai au moment où l'on allait se mettre à table pour souper. Tout le monde était, sinon triste, du moins silencieux et grave; Mme de Lancey était plus sombre que jamais; elle aussi avait beaucoup pleuré, et je pensais qu'il y avait connexité d'intérêt dans ses larmes et dans celles de Marianne. Comme on se parlait peu, je me mis à réfléchir, et l'histoire de l'abbé Laurot me servant de fanal, je m'imaginai que Marianne pouvait bien avoir, avec Mme de Lancey, des rapports semblables à ceux du comte Annibal et de l'abbé. Je n'eus guère le temps de me livrer à la méditation et à l'arrangement de cette supposition; le souper fut court, et après un quart d'heure d'entretien, tout le monde se retira. J'ai oublié de dire que tous les curés avaient disparu.

A peine fûmes-nous rentrés dans notre chambre avec Ernest, qu'il se jeta dans un fauteuil en poussant un ouf! qui dénotait combien la journée lui avait pesé.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je.

— Attendons Liret, reprit-il, il ne me pardonnerait pas de vous avoir révélé son plan de campagne; il s'en réserve la gloire.

Une heure se passa à peu près, pendant laquelle Jacquet apprêta un immense bol de punch, alluma un feu d'orgie dans la cheminée, et disposa cinq fauteuils autour de la table.

— Pour qui, dis-je à Ernest, ce cinquième siége.

— Pour Gaspard; il est de la mine et de la contre-mine, et par conséquent admis au conseil.

Ernest avait un ton de gaieté et de bonne humeur que je ne lui avais pas vu depuis long-temps. Bientôt Liret arriva sur la pointe du pied comme un écolier qui vient à un régal secrètement préparé dans la mansarde d'un collége.

— Trop de citron, dit-il en goûtant le punch vers lequel il se dirigea d'abord; ajoutez du thé, du sucre et du rum.

Ceci doubla le bol de punch, et Liret dit gravement en s'asseyant dans un fauteuil sans quitter le précieux liquide du coin de l'œil :

— Voilà qui va bien.

Il y avait entre nous une sorte de recueillement qui nous empêchait de parler, et nous étions tous trois dans un profond silence lorsque nous entendîmes monter dans la tour angulaire qui nous servait de cabinet de toilette.

—Les voilà, dit Liret; il prit lui-même un flambeau et alla au-devant du lieutenant et de Gaspard, qui étaient entrés par une petite porte qui ouvrait sur la campagne. Quand le notaire traversa avec le lieutenant la fameuse salle aux chaises percées, il ne put résister au désir de faire un mauvais calembour, et ma fidélité d'historien m'oblige à le répéter.

— Mon cher lieutenant, dit-il, vous allez trouver ici une vraie place de guerre, et voici d'abord les pièces de siége.

Si je vous dis que nous eûmes la sottise de rire de cette bêtise, c'est pour vous apprendre que nous nous abordâmes avec le lieutenant en disposition de gaieté. L'assemblée étant au grand complet, Liret désigna sa place à chacun, et lui-même, se laissant tomber dans son fauteuil, s'écria :

— D'abord buvons : c'était la manière des anciens pour garantir à leurs hôtes les droits sacrés de l'hospitalité.

— Très-bien, dit Ernest; mais ils buvaient dans la même coupe.

— Sottise ! dit Liret, car si le vin était bon, le premier était un imbécile de ne pas tout boire.

Nous trinquâmes, et le notaire, se renfonçant dans son fauteuil, commença en ces termes :

— Voici les positions : monsieur est le fils de M. le marquis de Montfillon, qui lui laissera cinquante mille livres de rente. *Ma*, monsieur est le neveu de M[me] de Lancey, qui en possède quatre-vingt-dix mille. Les rentes paternelles sont immanquables, les rentes de la tante sont chanceuses, d'autant plus chanceuses que ladite dame est fort poussée à en faire don à l'Église, par des raisons de pénitence à nous inutiles à révéler, et que ces raisons ont été corroborées par la conduite du neveu ci-présent, qui, au grand scandale de toutes les ames pieuses, s'amuse à perdre son ame et, qui plus est, son argent avec des danseuses de l'Opéra et autres.

— Pardon, dit l'officier, mais cela ne me paraît pas avoir grand rapport avec l'affaire des réfractaires.

— Rapport intime, mon cher, reprit Liret; mais vous m'avez interrompu, et je ne sais jamais reprendre haleine sans m'ouvrir la voix par un verre de quelque chose : donnez-moi du punch, et n'oubliez pas qu'à chaque interruption je double le moyen oratoire.

— Diable! fit Ernest, n'allons pas dire deux paroles de suite.

— Comme vous voudrez, dit Liret; je continue. Ergo, comme les jeunes gens n'ont jamais assez d'argent, et que les prêtres en ont toujours trop, il est juste, il est bon, il est évangélique, que le jeune homme recueille et que l'Église soit frustrée.

Quelqu'un eut envie de rire.

— Si vous riez, je bois, dit le notaire, et je fais écrire au procès-verbal : rires et interruptions.

Nous gardâmes notre sérieux.

— Vous me demanderez peut-être pourquoi nous voulons pourvoir dès à présent à l'inconvénient de perdre quatre-vingt mille livres de rente; je vous répondrai que c'est parce qu'il faut que ce soit fait aujourd'hui, ou jamais. Ladite dame, veuve de Lancey, par ces mêmes raisons que je n'ai pas voulu vous dire tout à l'heure, veut se retirer du monde, s'enfermer dans une communauté de sœurs de la charité, et, en sa qualité de femme qui va mourir au monde, elle veut faire un testament.

— Je ne vois pas trop, dit le lieutenant.

— Buvons! s'écria le notaire, deux verres s'il vous plaît, c'est promis.

— Taisons-nous, ou dans un quart d'heure Liret sera gris comme un Polonais.

— N'insultez pas la Pologne, dit Liret, dont les yeux flambaient déjà, et écoutez votre vénérable, enfans. C'est donc le testament que

prépare la susdite dame qui est important à surveiller, et qu'il est nécessaire de tourner du côté laïque au préjudice de la rapacité cléricale. Or qu'a fait le notaire Liret, l'ami de la noble famille des Montfillon? Il a été chez l'archiprêtre de la paroisse, un vieux honnête homme que l'esprit de la robe n'a point gagné; il lui a dit la chose, et voici ce qui a été adopté par lui, tout en regrettant qu'une si bonne œuvre lui vînt par l'inspiration du démon : le démon, c'est moi; la bonne œuvre est celle-ci. Je ne sais en quels termes le brave archiprêtre a persuadé Mme de Lancey; mais voici comment, moi, je l'aurais prêchée. « Donner son bien aux prêtres, est une chose fort commune et que les derniers des bourgeois se permettent quelquefois, à l'instar des plus nobles pécheurs. Il est une œuvre à la fois plus agréable à Dieu et plus remarquable aux yeux du monde, c'est de ramener au giron de l'Église une ame égarée. Il y a près de vous une jeune fille protestante que vous avez quelque raison de connaître, fille d'une mère abandonnée par sa mère coupable, *id est*, petite-fille d'une pécheresse qui l'a oubliée dans la misère où elle a vécu. Le malheur de sa naissance appartient à une cruelle faute de cette pécheresse, et le malheur de sa perdition tient à ce vain orgueil, qui a craint de la protéger de ses bienfaits de peur de dénoncer les liens qui l'unissaient à une famille d'un nom respectable. Il faut réparer tous ces torts en un coup; il faut ramener la brebis égarée au bercail de l'Église, et, comme il est impossible de lui donner un nom, il faut lui assurer une existence honnête. Cet acte sera bien plus agréable au ciel que le don de votre fortune, qu'il sera alors convenable d'assurer à votre neveu Ernest, jeune homme complétement corrigé de ses erreurs, et qui donnera une éclatante preuve de son repentir en venant vous seconder dans votre pieuse entreprise et en servant de parrain à la jeune convertie dont vous serez la marraine. La dame a accepté.

— C'est sublime! m'écriai-je.

— Du punch! cria le notaire, du punch! du punch!

Il tint sa parole et en avala quatre verres.

— Admirablement bu! lui dit l'officier; mais je ne sais pas encore en quoi ceci regarde l'affaire des réfractaires.

— En quoi! s'écria le notaire tout-à-fait flambant de punch et de regard. C'est que ladite Marianne est l'amoureuse du nommé Joseph, le plus têtu des réfractaires, lequel se soucie de la légitimité comme d'un vieux sabot, mais lequel se soucie beaucoup de sa maîtresse. Or, suivez

bien mon raisonnement. La foi nouvelle et chancelante de la nouvelle convertie a besoin d'un appui pour ne pas fléchir, d'un guide pour ne pas errer, et je ne sais rien de mieux pour appuyer la foi chancelante d'une jeune fille qu'un beau mari qui lui donne le goût du catholicisme, par des raisons que je n'ai pas besoin de vous dire. Ledit Joseph ne demande pas mieux, ladite Marianne ne demande pas mieux, nous ne demandons pas mieux; donc nous achetons un remplaçant à Joseph, nous le marions avec Marianne, nous faisons faire donation à la tante, le pays est tranquille.

— Et Ernest a les quatre-vingt mille livres de rente, dis-je.

— Et je vous invite tous à célébrer ce grand jour, dit Ernest.

— Et nous boirons du sillery crémant, dit le notaire.

— Et je serai l'intendant de M. le marquis, dit Gaspard.

— Et nous reprîmes tous en chœur :

— A boire! à boire!

Et nous trinquâmes en nous levant et en jetant nos bonnets de velours au plafond, Liret jeta sa perruque.

— Donc, reprit-il, nous avons besoin d'un délai de huit jours pour cela, et voilà les raisons, lieutenant, qui nous font demander un armistice.

— Accordé! s'écria celui-ci joyeusement.

— Accordé! répétâmes-nous en chœur.

Nos bonnets voltigeaient encore en l'air, nos verres se choquaient encore lorsque nous fûmes interrompus par quatre ou cinq coups de feu suivis de longs cris.

Liret laissa tomber son verre, l'officier jeta le sien et ouvrit la fenêtre qui donnait sur la campagne, et s'écria avec colère :

— C'est une lâche trahison, messieurs, un piége infâme où vous m'avez attiré, les montagnards attaquent la ferme de Jacques.

— S........ dit Liret : c'est vrai; mais croyez, lieutenant, que nous sommes complétement étrangers.....

— Messieurs, dit le lieutenant en tirant son sabre, ouvrez-moi; on attaque mes soldats, et je ne suis pas à leur tête.

— Prenez garde, dit Liret, que les paysans sont entre le château et la ferme, et vous ne pourrez passer.

— Ouvrez-moi, répéta le lieutenant qui devenait plus furieux à chaque coup de fusil qui retentissait dans la campagne. Vous êtes des.....

— Épargnez-vous des injures, dit Ernest, nous allons vous accompagner.

— Je n'ai pas besoin de vous, ouvrez-moi sur l'heure, ou je vous fais sauter la cervelle, dit-il, en tirant de sa poche un petit pistolet, qu'il arma.

— Venez, venez, dit Liret, qui vit que cette menace allait faire sur Ernest un effet contraire à celui qu'en attendait le lieutenant. Il prit un flambeau et conduisit l'officier par l'escalier dérobé de la tour, et ils sortirent par la porte basse.

— Suivons-le, me dit Ernest en prenant un fusil. Gaspard, fais disparaître ce désordre.

Je pris un fusil comme Ernest, et nous sortîmes. Liret était sur la porte en criant :

— L'imprudent! l'imprudent!

Il nous expliqua en deux mots que les montagnards, repoussés par les soldats, passaient devant le château quand l'officier en était sorti, et qu'il s'était audacieusement jeté parmi eux.

— Quelques coups de feu ont été échangés; les misérables l'ont tué! ajouta le notaire.

Nous courûmes vers le chemin, et comme Ernest allait franchir la haie qui séparait la route de l'avant-cour du château, il fut saisi au collet par un sergent, qui se mit à crier :

— J'en tiens un!

Les soldats accoururent, et ayant reconnu Ernest pour le jeune homme qui avait causé avec leur officier, ils l'interpellèrent violemment.

— C'est le maître de ce château! — Notre lieutenant y est venu. — Qu'as-tu fait de notre lieutenant? — Je te casse la tête et je brûle ta bicoque, si tu ne nous le rends pas sur l'heure. — Notre lieutenant! — Notre lieutenant!

Ernest cherchait à se dégager plutôt qu'à répondre. Les soldats s'exaltaient dans la lutte; la position devenait grave, nous tentions de vains efforts pour nous interposer; enfin, Liret s'avança, et cria :

— Eh bien! vous l'aurez votre lieutenant, avant une heure.

— Tout de suite! tout de suite! dirent les soldats; vous l'avez assassiné! Où est-il?

— C'est vous qui assassinez ce jeune homme! dit Liret avec colère. Assurez-vous-en, mais ne le maltraitez pas.

— Qui êtes-vous? dit le sergent.

— Je suis notaire et maire de ma commune, dit Liret, et je vous somme, au nom de la loi, de cesser vos violences.

— Très-bien! dit le sergent à ses soldats, attachez le prisonnier, et qu'on fouille le château. En avant!

Pendant ce temps, tout le monde s'était éveillé en sursaut; on descendait dans la cour, et les soldats, trouvant les portes ouvertes, y pénétrèrent facilement. Le sergent fit garder l'entrée principale, et ordonna qu'on rassemblât tous les gens de la maison dans le salon principal, où il fit conduire Ernest; déjà le marquis y était avec sa femme. Bientôt Mme de Lancey, le comte Annibal, l'abbé Laurot, y furent amenés, ainsi que tous les domestiques de la maison. L'aspect des divers costumes sous lesquels chacun se présenta eût été passablement plaisant, si l'affaire n'eût été si grave. Dans son épouvante, l'abbé Laurot avait oublié de mettre sa chemise dans son pantalon, et Annibal avait enfourché sa culotte courte, sans avoir le temps de passer ses bas. Ernest, garrotté, était surveillé par deux soldats. Le vieux marquis interrogeait Liret qui ne répondait pas, et qui se gorgeait le nez de prises de tabac, comme pour voir s'il ne se trouverait pas une idée dans sa tabatière. On empêchait M. de Montfillon de s'approcher de son fils, et il s'adressait à Gaspard, qui lui disait avec humeur :

— Vous l'avez voulu; ça devait finir par-là.

Le marquis se récriait en demandant compte de cette violation de domicile; enfin Gaspard l'arrêta en lui disant sèchement :

— Mon Dieu! ne les embêtez pas trop! Ils en feraient dix fois plus qu'ils n'auraient pas tort. Hum! si c'était moi! grommela-t-il.

Enfin le sergent rentra; il avait lui-même inspecté le château. Dès qu'il fut dans le salon, il jeta lourdement la crosse de son fusil par terre, et dit brusquement :

— Mon lieutenant n'est pas ici; il faut qu'on me le retrouve!

— Et, du diable! on vous le retrouvera, votre lieutenant. Mort ou vivant, il faut bien qu'il soit quelque part!

— Comment! dit le sergent : Mort ou vivant! S..... vous me faites regretter de n'avoir pas passé ma baïonnette au travers du corps de ce muscadin.

— De mon fils? dit M. de Montfillon, et pourquoi?

— Parce qu'il a été arrêté un fusil à la main lorsqu'on attaquait la ferme, et que dans ce moment si c'était fait, ce serait fait; voilà tout! En

attendant, et puisqu'il faut agir légalement, je vas envoyer un de mes hommes à la ville pour m'amener le procureur du roi.

— C'est ce que je demande, dit M. de Montfillon, et ce que je demande, c'est qu'on nous explique pourquoi on a ainsi violé ma maison?

— Mon père! dit Ernest, il faut tout vous dire.

— Il ne faut rien dire du tout, reprit Liret; il faut agir, il faut retrouver le lieutenant. Ils ne l'auront probablement pas tué!

Liret redoutait l'explication, et je voyais les 80,000 livres d'Ernest bien compromises.

— Mais qu'ai-je affaire de ce lieutenant? dit le marquis.

— Comment! reprit le sergent, vous l'avez attiré chez vous pour l'assassiner.

Ernest me parut ruiné; probablement il n'y pensait pas.

— Chez moi! dit le marquis; que faisait-il chez moi?

— Que voulez-vous? il s'est trouvé être un ami intime de monsieur, dit Liret en me montrant, et il est venu lui faire une visite.

— Ça, c'est possible, dit le sergent. Je les ai entendus causer ensemble de leurs connaissances de Paris.

Je ne sais par quelle fatalité j'endossais la responsabilité de toutes les maladresses qui se faisaient autour de moi, et dont j'étais parfaitement innocent; je ne voulais ni compromettre Ernest vis-à-vis de sa famille, ni me compromettre moi-même, et je ne sais trop ce que j'allais répondre, lorsque j'entendis la voix de Gaspard qui dit au sergent :

— C'est tout simple qu'ils se soient reconnus tout de suite, parce que les jeunes gens n'ont pas à se rappeler du vieux, comme nous, Godot!

Le sergent se retourna à ce nom.

— Tonnerre de Dieu! c'est toi, Gaspard, dit-il; comment se fait-il que je ne t'aie pas vu depuis huit jours que je rôde par ici?

— C'est que la jambe allait mal.

— Tiens, dit le sergent, toujours la même; elle a du malheur. Et qu'est-ce que tu fais ici?

— Je suis l'intendant de monsieur le marquis, et tu m'obligeras d'être bon enfant.

— Très-bien! très-bien! dit Liret en fermant sa tabatière, qui ne lui avait rien fourni que de me mettre de la partie. Vous allez laisser ces dames se coucher tranquillement, et nous allons causer.

— Causer de quoi? dit le sergent. Personne ne bougera d'ici qu'on ne m'ait retrouvé mon lieutenant.

— Mais que diable! mon cher, dit Liret en s'emportant, comment voulez-vous qu'on vous le retrouve, si on ne va pas le chercher? Vous êtes stupide!

— Hein! fit le sergent d'un air courroucé.

— Tais-toi donc, lui dit Gaspard; il dit que tu es bête; voilà tout.

— Comment! bête.

— Eh! oui, si ton lieutenant est par-là caché dans quelque taillis...

— Mon lieutenant ne se cache pas, dit le sergent; c'est frais, mais c'est bon.

— Je ne te dis pas; mais s'il est blessé quelque part par-là.

— Comment, blessé!

— C'est possible, dit Liret; quand il a entendu les coups de fusil, il s'est élancé comme un furieux de la chambre de monsieur, et s'est précipité sur les montagnards qui passaient.

— Vous étiez donc aussi dans cette chambre? dit le marquis.

— Oui, fit Liret d'un air ravi de prendre le marquis en défaut d'observation; oui, j'y étais pour m'entendre avec monsieur sur l'affaire pour laquelle il a été assez aimable pour venir me relancer jusqu'ici.

J'étais près d'Ernest.

— Me voilà bien recommandé! lui dis-je.

— Mon cher, Liret vous en tirera et moi aussi; regardez son air joyeux; son plan de campagne est tracé.

Probablement il l'expliquait au sergent qui l'écoutait silencieusement, après avoir donné un ordre à quatre de ses soldats qui étaient sortis.

— C'est possible, finit par dire celui-ci; mais ça n'empêche pas que je vais envoyer un homme avertir le procureur du roi.

— C'est ça, dit Liret, un homme que vous ferez peut-être assassiner sur la route!

— Diable! dit le sergent.

— Mon cher, reprit Liret, attendez jusqu'au jour, et si nous ne vous ramenons pas le lieutenant frais comme une rose, alors... alors, ma foi, comme alors, vous ferez ce qu'il vous plaira.

Bientôt les soldats rentrèrent et déclarèrent qu'ils avaient fouillé tous les recoins, et qu'ils n'avaient trouvé aucune trace du lieutenant, et rien qui témoignât que quelqu'un eût été blessé.

— Bravo ! dit Liret, ils l'ont emmené prisonnier. Nous le retrouverons. Allons, hé ! qu'on selle les deux bidets.

— Vous savez donc où ils sont? dit le sergent.

— Moi, fit Liret, pas le moins du monde, mais je trouverai bien quelqu'un qui le saura. Voyons un peu, vous autres; viens ici, Jacquet, tu dois savoir où ces coquins se retirent.

Le marquis, qui craignait d'être trahi, fit un signe au valet de chambre de répondre négativement; Liret s'en aperçut, prit Jacquet par le collet, et lui faisant faire une demi-conversion, il lui tourna le dos au marquis et continua, en le tenant à deux mains par les revers de sa veste.

— Tu sais ça, toi, Jacquet; tu es malin comme un singe, tu as découvert leur repaire, tu vas nous conduire.

Le marquis toussait, Jacquet se démontait le cou pour voir le marquis.

— Da, monsieur, disait-il, je ne sais pas.

— Je comprends, tu ne sais pas si tu dois savoir; mais, ajouta-t-il plus bas, comme tu leur as apporté le reste de la vache du père Jacques, si tu ne sais pas tout de suite, je te livre à la justice comme leur émissaire, et, qui plus est, comme leur munitionnaire général.

A ce mot de munitionnaire, dont Jacquet n'avait aucune idée, il trembla comme s'il s'était déjà vu entre les mains des gendarmes, et il reprit :

— Alors je vais vous conduire.

— Très-bien, dit Liret en le lâchant; il vint à moi et me dit :

— Allons, jeune homme, dépêchons, nous allons partir sur-le-champ.

— Nous? lui dis-je.

— Pardieu! il serait plaisant, répliqua-t-il, que vous ne voulussiez pas aider M. de Montfillon à sortir de la fâcheuse position où vous l'avez mis. — Et il me tourna le dos.

— Ah ! s'écria Ernest en se levant, c'est trop fort !

— Non, lui dis-je, c'est superbe de *gascon;* j'irais partout avec un homme pareil, fût-ce dans une caverne de voleurs, d'abord parce qu'il m'amuse, et ensuite...

— Ensuite, dit Liret, parce que vous avez besoin de moi. Gaspard, reprit-il en élevant la voix, une bouteille de Rancio et des biscuits; les nuits sont froides en diable. Marquis, vous n'avez pas un carrick à me prêter? mon habit n'est pas doublé de chaleur.

Le marquis fit un signe majestueux à Gaspard, et celui-ci sortit de la chambre.

Peu à peu le trouble général s'était calmé; tout s'expliquait, grâce à la raison qu'avait donnée Liret de la présence du lieutenant au château. Les dames se retirèrent sur la sollicitation d'Ernest; on permit aux domestiques d'aller dans une chambre séparée, et le vin de Rancio fut apporté.

— Allons, dit Liret, une rasade au succès de notre entreprise; sergent, est-ce que vous ne voulez pas que ce jeune homme trinque avec nous?

Ernest avait encore les mains attachées; le sergent défit la corde.

— Allons, reprit Liret, un verre, Gaspard, un verre, Jacquet, ça te donnera des jambes; un verre, monsieur le marquis, ça vous remettra du souci de penser que votre fils, pris les armes à la main, pourra bien aller expier sa folie en prison.

Le marquis, qui comprit la leçon, accepta un verre, et force lui fut de trinquer avec le militaire républicain, le décoré de juillet, le sergent de M. Louis-Philippe, son intendant et son valet de chambre.

Jamais le nom des Montfillon n'avait été aussi compromis. Il y avait un air de dignité résignée dans le visage du marquis dont Liret s'amusait prodigieusement en me faisant des grimaces d'intelligence.

Au moment de partir, on nous souhaita un bon voyage et un prompt retour, nous montâmes sur les bidets du marquis, et prîmes la route de la montagne.

— Hum! hum! fit le vieux notaire, comment tout ça finira-t-il? — Il fait un froid de chien. — Si ces gueusards-là l'ont tué! — Ils en sont capables. — Je suis sûr que j'en aurai un rhume. — Ils l'auront enterré dans quelque coin. — Si encore j'avais pris mon bonnet de coton. — Enfin, nous allons voir.

Nous marchâmes à peu près pendant une demi-heure en suivant la crête du ravin qui coupe la montagne de Montfillon en deux. Bientôt Jacquet nous fit prendre un petit sentier qui descendait vers le torrent qui coule au pied du château. Il faisait une nuit très-obscure, et, la pente du terrain sur lequel nous descendions s'effaçant dans les ténèbres, il me semblait que nous glissions le long d'un mur et suspendus au-dessus d'un gouffre.

— Est-ce que tu veux nous noyer? dit le notaire à Jacquet qui était devant nous; il me semble que j'entends le bruit de la cascade.

En effet, depuis un moment, un murmure sourd annonçait le voisinage d'un chute d'eau.

— Pardieu! répondit Jacquet en patois, ils sont à la caverne des Fées (*al Roc de las incantadas*).

— Il y en a donc partout! m'écriai-je.

— Ah! fit Jacquet, vous savez le patois.

— Un peu. Mais qu'est-ce que cette caverne des Fées?

— Diable! dit le notaire; j'ai fait là-dessus un poème dans ma jeunesse, voulez-vous que je vous en dise quelque chose?

— Oui, lui répondis-je, dites-moi le sujet.

— Hein! me dit-il, vous paraissez mépriser les vers de province; pardieu! vous avez raison, ils ne valent pas mieux que ceux que vous faites à Paris.

— D'accord, mais nous ne les récitons pas.

— Vous faites pis, vous les imprimez. *Verba volant*...

— J'aime encore mieux vos vers! m'écriai-je.

— Les voici : c'est qu'il y a du merveilleux tout neuf à extraire de nos montagnes, une mythologie complète, plus heureuse que le christianisme, car elle a encore ses êtres surnaturels qui parlent aux hommes, et ses hommes qui y croient. Du reste, voici ledit poème; il se récite ou se chante à volonté : attendu le brouillard qu'il fait, je vais vous le réciter.

Il commença (1). . . . .

. . . .

Quand il eut fini cette immense kyrielle de vers, nous étions dans un étroit défilé qui semblait ne pas avoir d'issue.

— Il faut que vous descendiez de cheval, dit Jacquet, nous allons entrer dans le fourré.

Il attacha nos chevaux à un arbre, et nous pénétrâmes dans un bois de petits chênes rabougris, entremêlés d'énormes bruyères et de houx qui nous piquaient horriblement les jambes. Après que nous eûmes ainsi marché un bon quart d'heure, Jacquet poussa un petit cri doux et lent, et bientôt il lui fut répondu. Nous continuâmes à nous égratigner le long de cet infernal taillis, et tout à coup nous rencontrâmes une pente raide et presque perpendiculaire, le long de laquelle je ne pus descendre, pour ma part, qu'en m'asseyant par terre sur toutes sortes d'épines, et sur laquelle Jacquet marchait comme j'aurais pu faire dans une allée des Tuileries; après quelques minutes de cette descente, nous trouvâmes une large fissure dans

(1) Si nos lecteurs sont curieux de cette légende, nous pouvons la leur donner, car nous l'avons écrite de la main du notaire. Mais, comme elle n'a pas moins de soixante couplets ou stances, elle nous a semblé *dépasser la mesure d'un article de journal*, comme cela se dit d'ordinaire.

le roc, et dans cette fissure nous vîmes luire la flamme d'un foyer. Si je n'avais peur de la description après en avoir beaucoup fait, j'aurais une occasion superbe d'ordonner une belle décoration; la seule chose qui me frappa trop pour que je la néglige, c'est un effet de lumière que me fit remarquer Liret. Le foyer, placé en face de la cascade, s'y reflétait sur les mille petites vagues qui bouillonnaient à son pied, et y scintillait avec une rapidité de jets de flammes qui en faisaient un feu d'artifice liquide; la nappe, allongeant l'image du feu dans toute sa longueur, le faisait couler limpide à l'œil comme du fer en fusion, et la brume qui s'élevait du fond du ravin, se teignait d'un rose tendre et formait un nuage au milieu duquel toutes ces lueurs s'agitaient.

— C'est ce que j'ai voulu peindre dans ma septième strophe, me dit Liret; vous vous rappelez?

— Très-bien! lui dis-je.

Je n'en avais aucune idée.

Enfin, nous pénétrâmes dans la fissure de la roche enchantée, et, après avoir été reconnus par un paysan, nous pénétrâmes dans la grotte des Fées. Ce n'était que l'entrée; elle avait, en outre, une douzaine de salles, plus ou moins grandes, qui se communiquaient, et possédait plusieurs issues qui la rendaient un refuge inappréciable pour les misérables qui s'y trouvaient; ils étaient onze, sans compter le capitaine Joseph et notre véritable lieutenant.

— C'est heureux que nous arrivions, me dit Liret, ils sont treize; ils n'auraient pas passé minuit à treize, et ils étaient gens à jeter le lieutenant dans le torrent, pour revenir au nombre heureux de douze.

Joseph ne s'était pas levé pour nous recevoir; il y avait déjà en lui un air d'autorité et de commandement bien senti. Liret le regarda du coin de l'œil.

— Si ce drôle ne se fait point pendre, il fera fortune, me dit-il.

— Alors il entra tout-à-fait dans la caverne, et, reprenant son air insouciant, il dit:

— Bonjour, vous autres! bonjour, Joseph! Rallumez un peu le feu, je suis gelé. Bonjour, lieutenant! nous ne vous avons pas oublié.

— Que venez-vous faire ici? lui demanda Joseph assez brutalement; qu'y vient faire monsieur?

— Nous venons vous demander si vous voulez être tous ici fumés comme des renards, ou bien signer une paix honorable pour tous les partis?

— Fumés! lui dit Joseph, qu'on nous fume si on peut! En voici un, dit-il en montrant le lieutenant, qui saura si ça chauffe, et un autre, dit-il en me désignant, qui verra si ça cuit!

— Peste! mon garçon, dit Liret, tu as la peau bien dure; mais voici quelques-uns de tes camarades qui ne sont peut-être pas aussi résolus que toi. Voyons, vous autres.

— Taisez-vous! dit Joseph; ils m'ont nommé leur capitaine, et ce n'est qu'à moi que vous aurez affaire.

— Ah! c'est comme ça que tu le prends, dit Liret en rajustant son carrick; eh bien! mon garçon, adieu!

Puis faisant quelques pas dans un état de colère admirablement joué, il cria à l'ouverture de la caverne : Allez, allez, fusillez-les tous, je...

— Qui ça? dit Joseph en se levant et en saisissant son fusil.

— Oh! n'aie pas peur, ça ne te regarde pas encore, dit Liret; c'est tout bonnement Ernest, Gaspard, ton père, et... Il essuya une larme; la pauvre Marianne!

— Marianne! mon père! dit Joseph.

— Ah ça! est-ce que vous croyez, mes drôles, dit Liret toujours furieux, que vous mettrez le pays sens dessus dessous, sans qu'il vous en coûte quelque chose! Le château est pris; il y a trois mille hommes d'arrivés, avec un *généralissime*.

Ce mot de généralissime fit presque autant d'effet sur Joseph que celui de munitionnaire sur Jacquet.

Cependant il reprit :

— Trois mille hommes! C'est impossible, nous en aurions été informés.

— Imbécile! dit Liret, comment veux-tu le savoir? Ils sont arrivés en malles-poste.

J'aurais eu la tête sur le billot que je n'aurais pu m'empêcher de rire. Liret me sauta au collet pour empêcher qu'on ne s'en aperçût, et il me dit avec colère :

— Voyons, dites-leur ça, vous qui les avez introduits dans le pays.

— Monsieur? dit Jacquet.

— Oui, monsieur.

— Et c'est la première fois qu'il y vient?

— Je ne sais pas si c'est la première fois, dit Jacquet; mais il entend fièrement bien le patois.

C'était depuis trois jours un parti pris de me mystifier, ou un malheur inconcevable qui me faisait toujours intervenir comme agent principal dans tout ce qui se passait. Liret m'adressa la parole en patois.

— Allons, faites vos propositions à ces messieurs.

— C'est inutile, dit Joseph, je ne veux rien entendre d'un espion.

— Ah! m'y voilà! m'écriai-je au comble de la fureur. Monsieur, dis-je à Liret, vous me rendrez raison de tout ceci.

— Tu vois, Joseph, reprit-il d'un air piteux, j'ai voulu vous sauver, et voilà monsieur qui me menace de me faire fusiller aussi.

Je n'y tins pas, le rire me prit; mais tous les paysans s'étaient levés à ces mots de Liret, et lui avaient crié de tous côtés :

— Nous ne voulons pas! Oh non! ce bon M. Liret! Da, ça ne se peut pas.

— Merci, mes amis, merci! disait le notaire; mais ce Joseph est têtu comme un âne.

Les autres paysans commencèrent à murmurer.

— Il vous laisserait tous fusiller, jusqu'au dernier.

— Eh bien! qu'est-ce qu'on demande? dit Joseph qui voyait son autorité s'ébranler.

— Mon Dieu! dit le notaire, c'est bien simple, et le généralissime m'a chargé de remettre à monsieur le lieutenant un plein pouvoir pour traiter en son nom.

Le lieutenant, que deux paysans avaient tenu éloigné de la scène, qu'il avait cependant entendue, s'approcha, et Liret lui ayant fait un signe, tira quelques papiers de sa poche.

Il les feuilleta, en prit un, et l'approchant du feu, il allait le brûler.

— Qu'est-ce que c'est que ça? lui dit Joseph.

— Oh! c'est un papier inutile, le projet de ton contrat de mariage avec Marianne, et d'une donation de mille écus que te faisait le jeune marquis; c'est du papier perdu.

— Pourquoi ça? dit Joseph en arrêtant le notaire.

— Si nous sommes tous fusillés, je ne vois pas à quoi c'est bon.

— Ah! voici votre affaire, lieutenant.—Vous reconnaissez l'écriture? me dit-il.

Je pris le papier; il commençait ainsi :

« Qu'il est doux d'aimer et de boire! »

C'était une chanson de table. Je la parcourus et je dis au lieutenant :

— Lisez ceci très-sérieusement.

Il en coûta au lieutenant quelques morsures aux lèvres qu'il avait l'air de mâchonner d'un air préoccupé.

— Eh bien ! dit-il, que venez-vous proposer à ces rebelles?

— 1°, dit Liret, de se rendre demain à la ferme de Jacques, où vous les recevrez comme s'ils s'y rendaient de bonne volonté.

— Accordé ! répondit le lieutenant après avoir fait attendre assez long-temps sa réponse pour lui donner le mérite d'une concession.

— Et enfin de rejoindre les régimens vers lesquels ils seront dirigés, et où ils seront tous nommés *caporals* ([1]) en arrivant.

— Pour ceci, dit le lieutenant, je ne puis.

— A moins, reprit Liret, se hâtant de l'interrompre, que chacun ne préfère recevoir en partant cent écus en pièces de six livres, à l'effigie du roi Louis XVI.

— Nous aimons mieux l'argent, crièrent-ils tous.

— C'est possible, dit Joseph ; mais ça ne me va pas.

— Qui est-ce qui te parle de partir, toi ? lui dit tout bas Liret.

— Eh, mon Dieu ! lui dis-je de mon côté, laissez-le tout seul ; il faudra bien qu'il cède.

— Oui, me dit-il ; mais sans lui point d'abjuration de Marianne, qui n'a guère de foi qu'aux vertus théologales de ce chrétien ; sans abjuration, point de donation de la tante. Ergo...... Allons, finissons cette affaire. Il nous emmena dans un coin et reprit :

— Voyons, lieutenant, cela vous va-t-il sérieusement? et pensez-vous qu'on pardonne à ces gaillards?

— Oui, dit Vamès, je puis en répondre ; mais il faut que la soumission soit complète, et, d'après ce que vient de dire Joseph, je ne vois pas que je puisse m'engager.

— Entendons-nous : accepteriez-vous un remplaçant?

Le lieutenant hésita. Enfin il se décida et dit :

— Oui, je ferai comprendre à l'autorité...

— Bien, dit Liret. — Jacquet, Jacquet ! viens ici.

Jacquet approcha.

([1]) Plus tard, comme je racontais la scène de Liret au château, en lui rappelant le mot « ils seront tous *caporals*, le notaire me répondit : — Vous auriez dit caporaux, et pas un ne vous eût compris, car la traduction immédiate était pour eux : Je serai caporaux. Je maintiens que *caporals* est ici un sublime barbarisme.

— Est-ce un homme comme ça qu'il vous faudrait? il est un peu maigre; mais c'est bien charpenté.

Et il lui donna un coup de poing dans la poitrine, qui fit tomber Jacquet sur son...

— Vous voyez, dit Liret.

— C'est égal, dit le lieutenant, je m'en contente.

— Allons, viens ici, Jacquet; voyons, combien gagnes-tu chez le marquis?

— Cent francs par an et les vieux habits.

— Eh bien! mon cher, je t'offre une place à 5 sous par jour, ce qui fait 90 francs et des habits neufs.

— Je me soucie bien des habits neufs!

— Plus, dit le notaire, une gratification de 1,500 francs en pièces de 5 frans, qui ne perdent rien. On te traite comme si tu valais cinq hommes. Est-ce convenu?

— Da, monsieur, fit Jacquet, je ne sais pas.

— Dépêche-toi, ou je donne la préférence à un autre: n'oublie pas que tu as désobéi au marquis en nous conduisant ici, et que le premier acte de sa justice sera de te mettre à la porte, et il fera bien.

— Comment! il fera bien; s'écria Jacquet, c'est vous qui m'avez forcé.

— Que diable, dit Liret, qui pouvait s'attendre à te voir refuser une fortune?

— En ce cas, j'accepte, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Voilà qui est dit; tu pars à la place de Joseph; mais motus sur les 1,500 francs, ça humilierait les autres.

— Je comprends, fit Jacquet d'un air fin.

— Ah! s'écria Liret, enfin!

Joseph était resté dans un coin.

— Ah ça, vous autres, vous allez retourner chez vous, et je vous invite tous à déjeuner demain à la ferme du père Jacques. C'est là que vous recevrez les 300 livres que vous avez si noblement gagnées. Quant à toi, Joseph, tu vas venir avec nous.

Il le prit à part, et Joseph fut bientôt persuadé. Une demi-heure après nous sortîmes tous de la caverne et nous reprîmes le chemin du château. Jamais je n'ai fait une marche si bouffonne. Liret nous improvisait des couplets sur chaque circonstance.

— Ah! s'écria-t-il, il est fâcheux que le *Mercure de France* soit mort, je les lui aurais envoyés.

Quand nous arrivâmes au château, nous fûmes reçus avec des acclamations de joie. Le lieutenant renvoya ses soldats à la ferme, et nous nous retirâmes avec lui dans notre chambre. Nous racontâmes à Ernest notre ambassade et l'assurance de Liret.

— C'est un homme étonnant, nous dit-il : dans la révolution il a sauvé les biens de toute notre famille. Et ce qu'il y a d'admirable dans sa vertu et sa probité, c'est qu'il ne s'en drape point solennellement comme tant d'autres.

Un moment après, Liret entra.

— Comment! s'écria-t-il, vous n'avez pas fait préparer quelque chose? Allons, un peu de punch. — Enfin, le plus difficile est fait, le vénérable marquis retourne dans huit jours à Toulouse et abandonne ses projets de résistance : ma foi, tout ceci a été pour le mieux, car, sans le danger que vous avez couru, mon cher Ernest, et qui pouvait aller loin, puisqu'enfin vous avez été arrêté les armes à la main, je ne sais pas trop si nous serions venus à bout du marquis.

— Et mon père a consenti à payer les frais de la paix, dit Ernest.

— Bon! reprit Liret, je ne lui en ai pas dit un mot : les trouvez-vous trop chers?

— Non, certes; mais je n'ai pas le sou pour l'heure, et vous avez promis pour demain.

— C'est mon affaire, dit Liret.

— Merci, mon cher notaire, lui repartit Ernest, je vous remettrai cela dans quelque temps.

— Quelle niaiserie! reprit Liret. Voyons : vous m'avez envoyé une note des dettes que vous avez faites à Paris, et que M[me] de Lancey s'est engagée à payer en récompense de votre retour à la religion : la voilà.

Il s'assit, prit une plume et calcula.

— Onze gaillards payés à 300 francs en pièces de 6 livres, 290 francs chacun. Pour onze, 3,190 livres. Plus 1,500 francs à Jacquet : 4,690 f. Voilà; ajoutez à votre note 4,690 francs donnés aux pauvres de mon arrondissement.

Nous partîmes tous trois d'un éclat de rire bruyant.

— Allons, dit le notaire, écrivez.

Et il dicta pendant qu'Ernest répétait en écrivant.

— 4,690 francs donnés aux pauvres de mon arrondissement.

— Arrêtez, s'écria Liret, quelle faute nous allions commettre! — arrondissement! division infâme et républicaine! Mettez aux pauvres de ma paroisse.

Nous faillîmes tomber aux genoux de Liret, ceci était du génie, car le beau du génie, c'est d'être complet, de saisir tout l'ensemble d'une idée et d'en soigner les moindres détails.

Je m'arrête ici, car si je voulais raconter le reste de mon séjour à Montfillon, je n'en finirais pas. Seulement, je dois dire que, le dimanche suivant, Marianne abjura le protestantisme dans la chapelle du château, et que quinze jours après cette abjuration, on y célébra son mariage avec Joseph; la donation fut régulièrement faite, et Mme de Lancey se retira dans un couvent où elle ne sait rien, sans doute, de l'usage qu'Ernest fait de ses 80,000 livres de rentes. Quant à la raison qui m'avait amené à Toulouse, c'est une histoire si compliquée, qui me fit faire tant de chemin et me conduisit dans des lieux si ignorés du vulgaire, que je me réserve d'en parler prochainement, si vous voulez bien le permettre.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

MUSIQUE. – VARIÉTÉS.

SOIRÉES MUSICALES PAR G. ROSSINI. — GYMNASE-MUSICAL, OUVERTURE. — DÉBUT DE SERDA DANS ROBERT-LE-DIABLE.

Vous le croyez défunt, trépassé, mort, exilé du monde; vous croyez qu'il est en ce moment aux Champs-Élysées, devisant avec ses illustres devanciers, montrant à Mozart la cavatine brillante et pleine de folie de Figaro, *fattotum della cità;* chantant avec Cimarosa l'admirable duo bouffe de *Cenerentola;* saluant Gluck avec le serment des compagnons de Guillaume Tell; faisant hommage à Pergolèse d'un *Stabat* que des moines espagnols ont eu seuls le privilége d'admirer. Peut-être avez-vous dit feu Rossini! Dans l'expression de vos regrets, déplorant qu'un si beau génie reste muet après avoir si long-temps et si merveilleusement chanté; qu'il s'arrête à l'instant où sa production la plus étonnante avait marqué le plus haut degré de sa gloire; qu'il s'arrête sans pitié pour les virtuoses qui l'implorent, pour les directeurs de spectacles qui sont à ses genoux, pour le monde entier qui attend avec impatience une foudroyante explosion du volcan musical, et qui déjà voudrait sentir le parquet trembler sous ses pas et le cintre frémir au bruit harmonieux des voix, des violons, des cors et des trombones. Rubini, Lablache, Tamburini chantent la musique de Rossini, mais le *maestro portentoso* n'a jamais rien écrit pour eux. « Vous le savez, en Italie, on m'offre 100,000 francs pour une saison.

» Composez un opéra pour moi, je viens le chanter à Paris, et mes pré-
» tentions s'abaisseront de 75 pour cent, je le chanterais même gratis si
» cela n'avait rien d'offensant pour la direction. » Tel est le propos tout-à-fait galant, la prime d'encouragement que l'aimable Marietta Garcia, dans une saillie de sa verve d'artiste, adressait à Rossini ces jours derniers.

Voici ce que m'écrivait l'an passé mon ami La Tour de Trouillas *dilettante di prima sfera*, musicien solide au poste, au sujet de Rossini. Sa lettre est datée de Rome, le 22 août.

« La musique faiblit en Italie, à qui la faute? Vous lui avez enlevé le
» grand faiseur, le génie qui, chaque saison, enfantait un chef-d'œuvre.
» L'imprudent Rossini s'aventure sur votre territoire; à peine a-t-il fran-
» chi la barrière et les détours du faubourg Saint-Marceau, que vous lui
» offrez des places, des honneurs, des pensions afin de l'arrêter à Paris,
» et de notables primes d'encouragement pour l'engager à écrire des opé-
» ras français. C'était à merveille! A ces nobles transports, à cette sou-
» daineté, cette vigueur d'enthousiasme, j'ai reconnu mes compatriotes.
» Ancien soldat du pape, Français d'origine, Italien par adoption, je
» voyais avec plaisir l'auteur de *la Gazza ladra*, de *Guillaume Tell*
» partager ses faveurs entre mes deux patries; et comme Gluck, Piccinni,
» Sacchini, Cherubini, terminer à Paris la longue série d'ouvrages com-
» mencée en Italie.

» Mais ne voilà-t-il pas que ce beau zèle se ralentit, et, je ne sais sous
» quel prétexte, on prive Rossini des avantages présentés à ce maître avec
» une galanterie toute française. On ne lui laisse, hélas! de tous ces
» biens que la croix d'Honneur pendue à sa boutonnière. Je ne sais pas
» jusqu'à quel point ce joujou, devenu bien vulgaire, le console de tant
» d'ingratitude. Votre gouvernement se montre infidèle à ses promesses,
» à ses engagemens, à ses actes. Ce qui est écrit est écrit, et l'immor-
» talité de Rossini va traîner ce parjure à la remorque. On me dira sans
» doute que le musicien philosophe, le joyeux pantagrueliste méprise
» trop les biens de ce monde pour s'abaisser à des réglemens de comptes
» et ne connaît de chiffres que ceux qu'il pose sur ses notes de basse.
» Que les délices de Paris, dont il est digne appréciateur, le retiendront
» en France bien qu'il y soit très-mal traité par le budget; que les sédui-
» santes douceurs de cet Olympe doivent suffire au dieu de l'harmonie,
» et qu'il importe peu que sa divinité figure sur notre catalogue financier
» comme partie prenante ou comme partie contribuable. Que si elle a

» perdu ses primes et ses pensions depuis que l'on a mis du rouge et du » bleu sur votre drapeau blanc, en revanche on a quadruplé son impôt » personnel et mobilier; prérogative dont elle jouit en sa qualité de bour- » geoise de l'antique Lutèce. On ajoutera sans doute que le génie prend » son vol audacieux et renverse tous les obstacles, et qu'une pension de » 2,000 écus payée ou non payée ne saurait l'arrêter en sa course.

» Il paraît cependant que cette bagatelle met des bâtons dans les roues, » évente le sommier; le char est sous la remise, et les orgues ne parlent » plus, *silent organa*. L'effet a suivi de près la cause, et quand les his- » toriens proclameront les nombreuses victoires de Rossini, quand ils » cloront la litanie à *Guillaume Tell* sans annoncer que son illustre » auteur a cessé de déguster le *rizotto*, le macaroni, les ortolans à la » provençale arrosés d'un vin d'Épernay de qualité supérieure; il faudra » bien que leur plume, discrète ou non, dise comment et pourquoi le rossi- » gnol a gardé le silence après une telle roulade, pourquoi le héros du » drame lyrique s'est retiré dans sa tente sans avoir reçu de blessure; » pourquoi cette verve brillante et féconde a mis un terme à ses produc- » tions dont la dernière était un prodige. Quel thème à mettre en varia- » tions! J'espère qu'un jour tu relèveras ce gant, voilà du bon bien qui » t'arrive pour la biographie de Rossini.

» Votre gouvernement a confisqué ce maître à l'Italie pour l'immoler, » pour éteindre son génie en lui suscitant une infinité de tracasseries fi- » nancières. L'artiste se venge en ne donnant plus rien à ses officieux pro- » tecteurs devenus ingrats. L'auteur d'*Otello*, du *Comte Ory* ne veut » plus travailler; depuis cinq ans, un refus d'inspiration répond au déni » de justice qu'on lui fait depuis cinq ans. Rossini est donc perdu pour » l'Europe musicale, et c'est la France qui en est la cause, la France » qui se dit le centre du monde civilisé, la patrie adoptive de tous les » artistes! L'accueil fait à Rossini, cette apparente libéralité n'étaient » donc qu'un guet-à-pens. Vos meneurs triomphent, ils rient du bon tour » qu'ils lui ont joué, cette conduite est une conséquence de leur système » d'oppression.

» Comme le *muet* au milieu du sérail,
» Il ne *dit* rien, et nuit à qui veut *dire*.

» Telle est la marche du gouvernement français envers les artistes.

» 2,000 écus sont refusés à Rossini, malgré les actes authentiques et so-
» lennels qui les lui accordent, et le 1,000,000,000 du budget est gas-
» pillé pour des imbéciles et des espions! Et 200,000 francs sont versés
» chaque année dans la caisse de l'Opéra-Comique afin de combler le dé-
» ficit des musiciens privilégiés! Si c'était encore pour qu'il n'y eût plus
» d'Opéra-Comique au monde, je dirais : doublez la somme. On n'est jamais
» prodigue lorsqu'on a pour objet la gloire nationale; et 700,000 francs
» sont livrés tous les ans à votre Académie royale de Musique pour
» payer l'éclairage de sa lanterne magique! Voilà de l'argent bien placé!»

Je crois que mon ami La Tour a bien compris la question et deviné la cause du silence de Rossini. Ce maître ne pense pas plus à composer un opéra que s'il n'en avait fait de sa vie. Dernièrement encore je voulais le décider à s'occuper d'une partition italienne ou française, l'entretien fut très-long, la plume à la main, il traça des figures sur le papier, nous devisâmes sur une entreprise de la plus haute importance pendant deux heures. Vous croyez peut-être que la musique, les chanteurs, l'orchestre, l'opéra, le ballet, l'harmonie et le rhythme formaient l'objet de la conversation; point du tout : il s'agissait d'introduire la culture du riz sur les bords de la Durance, dans la plaine de Cabedan. D'après les notions agronomiques et topographiques dont je lui fis part, Rossini conclut, en homme expérimenté, que le riz de la Chine convenait admirablement à cette contrée, et dressa le plan des rizières à établir au pied du Léberon. Telle est la partition qu'il a sur le métier.

Si l'illustre maître paraît avoir abandonné la carrière du théâtre, il n'a pourtant pas renoncé à composer de jolis airs, des duos ravissans. L'éditeur de *Guillaume Tell*, M. Troupenas vient de publier, sous le titre de *Soirées musicales de G. Rossini*, une douzaine de productions charmantes, huit ariettes et quatre duos. Ces morceaux gracieux et d'un tour original, d'une harmonie souvent piquante par sa nouveauté, sont si jolis que l'on serait tenté de réclamer le treizième; la douzaine est complète, et voilà tout. On pense bien que l'éditeur a su profiter de sa bonne fortune et que ce nouvel œuvre de Rossini est estampé avec tout le soin, le luxe et l'élégance de la typographie musicale. Les amateurs d'emblèmes et de vignettes seront servis selon leur goût, les *dilettanti* chanteront les paroles italiennes, d'autres s'attacheront au texte français qui les double avec assez de fidélité. Romances, chansons, ariettes, barcaroles, tyroliennes à une ou deux voix, tels sont les sujets variés que l'auteur a

traités avec la supériorité de son talent et la vivacité de son imagination toujours jeune et féconde. Je ne ferai point l'examen de ces pièces fugitives ; je dirai seulement qu'en écrivant *la Danza*, Rossini semble s'être inspiré de *la Romanesca :* signaler cette imitation n'est pas une critique. J'ajouterai que *li Marinari* est le duo que je préfère aux trois autres. On se souvient de la vogue de son quatuor, *da camera*, ce quatuor a fait le tour du monde, *les Soirées musicales* ont déjà pris le même chemin.

— Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, boulevard si bizarrement taillé, façonné, disposé, que, d'un côté, les maisons suivent la ligne droite, et de l'autre elle semblent se préparer à danser en rond ; boulevard dont on ne peut regarder la partie septentrionale sans croire que l'on est soi-même bossu, tortu, bancal et parfaitement en rapport avec des constructions fabriquées ou jetées au hasard ; sur ce golfe entouré d'habitations triangulaires, trapézoïdes, ayant la forme d'un clavecin, d'une harpe, d'un tympanon, d'un psaltérion ; façade essentiellement musicale en architecture, où la vespasienne, postée sur ses deux roues, présente seule une intention de symétrie, d'ordre, d'alignement avec l'arc triomphal de la Porte-Saint-Denis ; sur ce boulevard, que le Gymnase-Dramatique illustre depuis quatorze ans, un autre Gymnase vient de s'élever par les soins de MM. Molinos et Veugny, architectes. MM. Pourchet et Devoir, peintres, ont décoré cette jolie salle de spectacle, et M. Saly-Snerbe dirige l'établissement, qu'il a fondé pour la musique toute seule, pour la musique de concert. Gymnase-Musical, tel est le nom de ce théâtre, où l'on a vu figurer, pour la première fois, le 23 de ce mois, une société d'habiles exécutans. Je ne vous dirai pas le nombre des symphonistes ; il me serait facile pourtant de trouver le total de l'addition, quoique je ne les aie pas comptés. Vingt-quatre violons y manœuvrent, et cette première puissance connue, on arrive aisément à connaître le reste d'un orchestre au grand complet.

Que d'orchestres dans Paris, et surtout que de bons orchestres ! En voici un tout nouveau ; l'appel s'est fait le mois dernier, et l'armée est aujourd'hui sur pied ; elle s'est déjà signalée par un brillant début, un coup d'éclat. Verve, force d'exécution, ensemble, agilité, belle qualité de son, élégance dans les détails, on a remarqué tous ces avantages précieux, et les amateurs qui remplissaient la salle ont témoigné leur satisfaction par des bravos et des applaudissemens prolongés. Le premier coup d'archet

a fait sonner l'ouverture du *Siége de Corinthe;* la seconde explosion nous a fait entendre une symphonie de Weber, de ce Weber qui nous a donné trois ouvertures admirables. Cette symphonie n'est point à la hauteur des ouvertures de ***Freyschütz***, d'***Euriante***, d'***Obéron***. Je ne sais point à quelle époque elle a été composée; mais je ne craindrais pas d'affirmer que c'est une œuvre de la jeunesse de Weber. Il prétendait alors, et n'avait point encore cette fermeté, cette originalité colorée de style qui l'a mis au premier rang des musiciens de notre siècle. Un solo de violon, concerto de petite dimension, exécuté par M. Blay, a fait beaucoup de plaisir. M. Batta, jeune violoncelliste d'un très-beau talent, a ravi l'auditoire; il attaque les difficultés les plus scabreuses, les traits d'agilité en octaves, en double corde, sans affaiblir, sans altérer le son qu'il tire de son instrument. Il en est des symphonistes comme des chanteurs qui posent bien la voix, donnent du son quand ils sont au repos dans un ***adagio***, et qui roulent ensuite, arpégent, trillent, avec un petit filet de voix imperceptible, dont les résultats amaigris accusent à peine les contours de la mélodie ou du trait rapide. Ce son mâle, rond, flatteur, qu'il a déployé dans le thème de son air varié, M. Batta nous l'a conservé pendant le cours de ses variations nobles ou pleines de folies et toujours élégantes. C'est un véritable triomphe pour ce virtuose; il paraît que le Gymnase-Musical en a d'autres en réserve, et qu'une infinité de talens qui n'avaient pu se montrer encore au grand jour vont défiler sur son théâtre.

M. Listz a paru, des applaudissemens unanimes l'ont salué; les bravos ont éclaté avec plus de violence encore après chaque partie d'une fantaisie militaire qu'il a dite avec toute la fougue de son talent et l'étonnante agilité de ses doigts. Cette fantaisie a été parfaitement accompagnée par l'orchestre; les instrumens y jouent un rôle important, et leur harmonie s'est toujours groupée à merveille sur les traits diversement caractérisés du piano. M. Listz attaque les touches avec tant d'artifice, il sait les faire parler avec tant d'éclat, que les sons du piano se mêlaient aux ensembles les plus bruyans de l'orchestre, sans se perdre au milieu de ce tonnerre harmonieux; la voix du piano arrivait toujours à l'oreille.

Lorsque Lulli voulait éprouver les violonistes qui aspiraient aux honneurs de l'Académie royale de Musique, il posait sur le pupitre l'air des songes funestes d'*Atys;* c'était le morceau le plus scabreux de l'époque; toutes les difficultés de l'instrument s'y trouvaient réunies. Plus tard, vers 1725, la tempête d'*Alcyone* devint la pièce de concours; les sym-

phonistes étaient en progrès. La chaconne de Floquet, l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, furent désignées pour les mêmes épreuves. Maintenant, l'ouverture d'*Euriante*, exécutée par un orchestre nombreux, fait connaître à l'instant, et dès les seize premières mesures, si le régiment des violonistes est composé de braves que rien n'arrête et ne doit arrêter. Sous le nom de violonistes, je comprends aussi les virtuoses qui mettent en jeu les violes, les violoncelles et les contre-basses. Ces instrumens sont les cousins, les pères et les grands pères des violons, famille dont les travaux ne sauraient être bons si elle n'est nombreuse. Il faut avoir beaucoup d'expérience pour ne pas s'alarmer des résultats d'une répétition au quatuor, au double quatuor, s'il s'agit d'une musique écrite dans le style nouveau, d'une musique dont les parties de violon galopent, grimpent d'une manière hardie, audacieuse, extravagante. Un violoniste, deux violonistes, s'effraient de se trouver seuls dans une position aussi scabreuse, ils touchent faux, bien souvent du moins; des notes escamotées dans les traits d'agilité, laissent des vides qui dégradent les gammes, les arpéges, les batteries; il manque des grains au chapelet, des dents au peigne, c'est à redouter une déroute complète. Mais que la bande entière arrive, que tous les symphonistes attaquent à la fois ce qu'ils ont d'abord dit à tour de rôle et de travers aux petites répétitions, qu'ils marchent en colonne serrée, et l'effet sera prodigieux. Plus de timidité, plus d'aberrations, tout le monde se soutient; chacun acquiert de la confiance par la présence de ses voisins, chacun est sûr que s'il fait une faute, elle ne sera point remarquée, et c'est précisément à cause de cela qu'il ne la fera pas. On est étonné de voir sortir pompeux, brillant, fougueux, poli, victorieux, éclatant, à son exécution complète, un morceau constamment écorché aux répétitions du quatuor.

L'ouverture d'*Euriante* nous révèle, dès son debut, la puissance et l'habileté d'un orchestre qui s'est placé sur la ligne de son aîné du conservatoire. Le Gymnase-Musical donne quatre concerts par semaine. Sur le programme de jeudi dernier figurait une symphonie pittoresque de Spohr, ayant pour sujet la naissance de la musique et ses progrès jusqu'à nos jours. L'auteur présente d'abord l'image du chaos; le chant des oiseaux lui succède; on entend ensuite la chanson d'une mère qui berce son enfant et l'air d'une danse villageoise; enfin une marche triomphale, resplendissante de tout le luxe de l'harmonie et de l'instrumentation moderne, termine cette composition. L'idée de l'œuvre de Spohr paraît heu-

reuse d'abord, et pourtant son exécution ne saurait avoir lieu sans présenter une contradiction manifeste. Vous voulez nous montrer la création de la musique, et, dès l'exorde, nous recevons de vous la musique toute faite; que dis-je! la musique armée de toutes les ressources du contrepoint et des licences de l'école nouvelle, moyens qu'elle n'a possédés qu'après quatre, cinq ou six mille ans d'existence. Voilà mademoiselle la musique devenue bien grande fille et bien savante dans le ventre de sa mère. Le groupe du chant des oiseaux est ajusté avec beaucoup d'adresse et de talent. On ne peut reproduire en musique instrumentale que le chant des oiseaux qui forment des intervalles et des mélodies appréciables, tels que le coucou, la caille, le loriot, quelques tenues syncopées du rossignol. Beethoven avait déjà mis en œuvre ces chants de volatiles dans sa pastorale. Je voudrais que les musiciens pittoresques ajoutassent encore à ces voix bocagères celle de la chouette et du proyer, de la pintade et de la caille femelle. Le chant de ces oiseaux est musical, appréciable, rhythmé. La chouette n'a qu'une note, pure, douce, ronde, vibrante, comme un *sol* aigu du cor de Gallay. Placée par intervalles égaux, elle soupirerait admirablement dans un ensemble harmonieux. Nous n'avons pas de *prima donna* qui trille avec autant d'agilité, de vigueur, que le proyer. Ce virtuose prépare son trille par une suite de notes pointées d'un effet énergique. Le rhythme à six-huit de la caille femelle, de la pintade, seraient d'un résultat excellent. Les taureaux, les vaches et les veaux ont des voix de basse et de baryton d'une richesse, d'une puissance à nulle autre seconde. Voix musicales aussi, tuyaux d'orgue admirables, qu'une douzaine d'ophicléides pourraient imiter. Eh bien! ces voix robustes, fournies, bien sonnantes, de nos quadrupèdes cornus, sont effacées par le foudroyant concert des lions et des chacals. Demandez-en des nouvelles aux soldats qui, sur les murs d'Oran, ont passé bien des nuits à la belle étoile; ils vous donneront un léger croquis des concerts exécutés, dans la plaine, par quelques centaines de lions à voix grave et tonnante et des milliers de chacals ténors aigus, s'il en fut oncques. Voilà la musique à sa création; musique de la nature, musique brute, il est vrai, mais puissante, pompeuse, imposante; musique sévère, qui ferait tressaillir, suer, frissonner, frémir, si le hasard vous jetait dans l'arène occupée par les virtuoses de l'Atlas.

Revenons à la symphonie pittoresque de M. Spohr. Après l'image du chaos, l'exhibition du chant des oiseaux, qui, selon les poètes (et ces

— Lisez ceci très-sérieusement.

Il en coûta au lieutenant quelques morsures aux lèvres qu'il avait l'air de mâchonner d'un air préoccupé.

— Eh bien! dit-il, que venez-vous proposer à ces rebelles?

— 1°, dit Liret, de se rendre demain à la ferme de Jacques, où vous les recevrez comme s'ils s'y rendaient de bonne volonté.

— Accordé! répondit le lieutenant après avoir fait attendre assez long-temps sa réponse pour lui donner le mérite d'une concession.

— Et enfin de rejoindre les régimens vers lesquels ils seront dirigés, et où ils seront tous nommés *caporals* (1) en arrivant.

— Pour ceci, dit le lieutenant, je ne puis.

— A moins, reprit Liret, se hâtant de l'interrompre, que chacun ne préfère recevoir en partant cent écus en pièces de six livres, à l'effigie du roi Louis XVI.

— Nous aimons mieux l'argent, crièrent-ils tous.

— C'est possible, dit Joseph; mais ça ne me va pas.

— Qui est-ce qui te parle de partir, toi? lui dit tout bas Liret.

— Eh, mon Dieu! lui dis-je de mon côté, laissez-le tout seul; il faudra bien qu'il cède.

— Oui, me dit-il; mais sans lui point d'abjuration de Marianne, qui n'a guère de foi qu'aux vertus théologales de ce chrétien; sans abjuration, point de donation de la tante. Ergo...... Allons, finissons cette affaire. Il nous emmena dans un coin et reprit :

— Voyons, lieutenant, cela vous va-t-il sérieusement? et pensez-vous qu'on pardonne à ces gaillards?

— Oui, dit Vamès, je puis en répondre; mais il faut que la soumission soit complète, et, d'après ce que vient de dire Joseph, je ne vois pas que je puisse m'engager.

— Entendons-nous : accepteriez-vous un remplaçant?

Le lieutenant hésita. Enfin il se décida et dit :

— Oui, je ferai comprendre à l'autorité...

— Bien, dit Liret. — Jacquet, Jacquet! viens ici.

Jacquet approcha.

(1) Plus tard, comme je racontais la scène de Liret au château, en lui rappelant le mot « ils seront tous *caporals*, le notaire me répondit : — Vous auriez dit caporaux, et pas un ne vous eût compris, car la traduction immédiate était pour eux : Je serai caporaux. Je maintiens que *caporals* est ici un sublime barbarisme.

— Est-ce un homme comme ça qu'il vous faudrait? il est un peu maigre; mais c'est bien charpenté.

Et il lui donna un coup de poing dans la poitrine, qui fit tomber Jacquet sur son...

— Vous voyez, dit Liret.

— C'est égal, dit le lieutenant, je m'en contente.

— Allons, viens ici, Jacquet; voyons, combien gagnes-tu chez le marquis?

— Cent francs par an et les vieux habits.

— Eh bien! mon cher, je t'offre une place à 5 sous par jour, ce qui fait 90 francs et des habits neufs.

— Je me soucie bien des habits neufs!

— Plus, dit le notaire, une gratification de 1,500 francs en pièces de 5 frans, qui ne perdent rien. On te traite comme si tu valais cinq hommes. Est-ce convenu?

— Da, monsieur, fit Jacquet, je ne sais pas.

— Dépêche-toi, ou je donne la préférence à un autre: n'oublie pas que tu as désobéi au marquis en nous conduisant ici, et que le premier acte de sa justice sera de te mettre à la porte, et il fera bien.

— Comment! il fera bien; s'écria Jacquet, c'est vous qui m'avez forcé.

— Que diable, dit Liret, qui pouvait s'attendre à te voir refuser une fortune?

— En ce cas, j'accepte, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Voilà qui est dit; tu pars à la place de Joseph; mais motus sur les 1,500 francs, ça humilierait les autres.

— Je comprends, fit Jacquet d'un air fin.

— Ah! s'écria Liret, enfin!

Joseph était resté dans un coin.

— Ah ça, vous autres, vous allez retourner chez vous, et je vous invite tous à déjeuner demain à la ferme du père Jacques. C'est là que vous recevrez les 300 livres que vous avez si noblement gagnées. Quant à toi, Joseph, tu vas venir avec nous.

Il le prit à part, et Joseph fut bientôt persuadé. Une demi-heure après nous sortîmes tous de la caverne et nous reprîmes le chemin du château. Jamais je n'ai fait une marche si bouffonne. Liret nous improvisait des couplets sur chaque circonstance.

— Ah ! s'écria-t-il, il est fâcheux que le *Mercure de France* soit mort, je les lui aurais envoyés.

Quand nous arrivâmes au château, nous fûmes reçus avec des acclamations de joie. Le lieutenant renvoya ses soldats à la ferme, et nous nous retirâmes avec lui dans notre chambre. Nous racontâmes à Ernest notre ambassade et l'assurance de Liret.

— C'est un homme étonnant, nous dit-il : dans la révolution il a sauvé les biens de toute notre famille. Et ce qu'il y a d'admirable dans sa vertu et sa probité, c'est qu'il ne s'en drape point solennellement comme tant d'autres.

Un moment après, Liret entra.

— Comment ! s'écria-t-il, vous n'avez pas fait préparer quelque chose ? Allons, un peu de punch. — Enfin, le plus difficile est fait, le vénérable marquis retourne dans huit jours à Toulouse et abandonne ses projets de résistance : ma foi, tout ceci a été pour le mieux, car, sans le danger que vous avez couru, mon cher Ernest, et qui pouvait aller loin, puisqu'enfin vous avez été arrêté les armes à la main, je ne sais pas trop si nous serions venus à bout du marquis.

— Et mon père a consenti à payer les frais de la paix, dit Ernest.

— Bon ! reprit Liret, je ne lui en ai pas dit un mot : les trouvez-vous trop chers ?

— Non, certes ; mais je n'ai pas le sou pour l'heure, et vous avez promis pour demain.

— C'est mon affaire, dit Liret.

— Merci, mon cher notaire, lui repartit Ernest, je vous remettrai cela dans quelque temps.

— Quelle niaiserie ! reprit Liret. Voyons : vous m'avez envoyé une note des dettes que vous avez faites à Paris, et que M[me] de Lancey s'est engagée à payer en récompense de votre retour à la religion : la voilà.

Il s'assit, prit une plume et calcula.

— Onze gaillards payés à 300 francs en pièces de 6 livres, 290 francs chacun. Pour onze, 3,190 livres. Plus 1,500 francs à Jacquet : 4,690 f. Voilà ; ajoutez à votre note 4,690 francs donnés aux pauvres de mon arrondissement.

Nous partîmes tous trois d'un éclat de rire bruyant.

— Allons, dit le notaire, écrivez.

Et il dicta pendant qu'Ernest répétait en écrivant.

— 4,690 francs donnés aux pauvres de mon arrondissement.

— Arrêtez, s'écria Liret, quelle faute nous allions commettre! — arrondissement! division infâme et républicaine! Mettez aux pauvres de ma paroisse.

Nous faillîmes tomber aux genoux de Liret, ceci était du génie, car le beau du génie, c'est d'être complet, de saisir tout l'ensemble d'une idée et d'en soigner les moindres détails.

Je m'arrête ici, car si je voulais raconter le reste de mon séjour à Montfillon, je n'en finirais pas. Seulement, je dois dire que, le dimanche suivant, Marianne abjura le protestantisme dans la chapelle du château, et que quinze jours après cette abjuration, on y célébra son mariage avec Joseph; la donation fut régulièrement faite, et Mme de Lancey se retira dans un couvent où elle ne sait rien, sans doute, de l'usage qu'Ernest fait de ses 80,000 livres de rentes. Quant à la raison qui m'avait amené à Toulouse, c'est une histoire si compliquée, qui me fit faire tant de chemin et me conduisit dans des lieux si ignorés du vulgaire, que je me réserve d'en parler prochainement, si vous voulez bien le permettre.

Frédéric Soulié.

MUSIQUE. — VARIÉTÉS.

SOIRÉES MUSICALES PAR G. ROSSINI. — GYMNASE-MUSICAL. OUVERTURE — DÉBUT DE SERDA DANS ROBERT-LE-DIABLE.

Vous le croyez défunt, trépassé, mort, exilé du monde; vous croyez qu'il est en ce moment aux Champs-Élysées, devisant avec ses illustres devanciers, montrant à Mozart la cavatine brillante et pleine de folie de Figaro, *fattotum della cità;* chantant avec Cimarosa l'admirable duo bouffe de *Cenerentola;* saluant Gluck avec le serment des compagnons de Guillaume Tell; faisant hommage à Pergolèse d'un *Stabat* que des moines espagnols ont eu seuls le privilége d'admirer. Peut-être avez-vous dit feu Rossini! Dans l'expression de vos regrets, déplorant qu'un si beau génie reste muet après avoir si long-temps et si merveilleusement chanté; qu'il s'arrête à l'instant où sa production la plus étonnante avait marqué le plus haut degré de sa gloire; qu'il s'arrête sans pitié pour les virtuoses qui l'implorent, pour les directeurs de spectacles qui sont à ses genoux, pour le monde entier qui attend avec impatience une foudroyante explosion du volcan musical, et qui déjà voudrait sentir le parquet trembler sous ses pas et le cintre frémir au bruit harmonieux des voix, des violons, des cors et des trombones. Rubini, Lablache, Tamburini chantent la musique de Rossini, mais le *maestro portentoso* n'a jamais rien écrit pour eux. « Vous le savez, en Italie, on m'offre 100,000 francs pour une saison.

» Composez un opéra pour moi, je viens le chanter à Paris, et mes pré- » tentions s'abaisseront de 75 pour cent, je le chanterais même gratis si » cela n'avait rien d'offensant pour la direction. » Tel est le propos tout-à-fait galant, la prime d'encouragement que l'aimable Marietta Garcia, dans une saillie de sa verve d'artiste, adressait à Rossini ces jours derniers.

Voici ce que m'écrivait l'an passé mon ami La Tour de Trouillas *dilettante di prima sfera*, musicien solide au poste, au sujet de Rossini. Sa lettre est datée de Rome, le 22 août.

« La musique faiblit en Italie, à qui la faute? Vous lui avez enlevé le » grand faiseur, le génie qui, chaque saison, enfantait un chef-d'œuvre. » L'imprudent Rossini s'aventure sur votre territoire; à peine a-t-il fran- » chi la barrière et les détours du faubourg Saint-Marceau, que vous lui » offrez des places, des honneurs, des pensions afin de l'arrêter à Paris, » et de notables primes d'encouragement pour l'engager à écrire des opé- » ras français. C'était à merveille! A ces nobles transports, à cette sou- » daineté, cette vigueur d'enthousiasme, j'ai reconnu mes compatriotes. » Ancien soldat du pape, Français d'origine, Italien par adoption, je » voyais avec plaisir l'auteur de *la Gazza ladra*, de *Guillaume Tell* » partager ses faveurs entre mes deux patries; et comme Gluck, Piccinni, » Sacchini, Cherubini, terminer à Paris la longue série d'ouvrages com- » mencée en Italie.

» Mais ne voilà-t-il pas que ce beau zèle se ralentit, et, je ne sais sous » quel prétexte, on prive Rossini des avantages présentés à ce maître avec » une galanterie toute française. On ne lui laisse, hélas! de tous ces » biens que la croix d'Honneur pendue à sa boutonnière. Je ne sais pas » jusqu'à quel point ce joujou, devenu bien vulgaire, le console de tant » d'ingratitude. Votre gouvernement se montre infidèle à ses promesses, » à ses engagemens, à ses actes. Ce qui est écrit est écrit, et l'immor- » talité de Rossini va traîner ce parjure à la remorque. On me dira sans » doute que le musicien philosophe, le joyeux pantagrueliste méprise » trop les biens de ce monde pour s'abaisser à des réglemens de comptes » et ne connaît de chiffres que ceux qu'il pose sur ses notes de basse. » Que les délices de Paris, dont il est digne appréciateur, le retiendront » en France bien qu'il y soit très-mal traité par le budget; que les sédui- » santes douceurs de cet Olympe doivent suffire au dieu de l'harmonie, » et qu'il importe peu que sa divinité figure sur notre catalogue financier » comme partie prenante ou comme partie contribuable. Que si elle a

» perdu ses primes et ses pensions depuis que l'on a mis du rouge et du » bleu sur votre drapeau blanc, en revanche on a quadruplé son impôt » personnel et mobilier; prérogative dont elle jouit en sa qualité de bour- » geoise de l'antique Lutèce. On ajoutera sans doute que le génie prend » son vol audacieux et renverse tous les obstacles, et qu'une pension de » 2,000 écus payée ou non payée ne saurait l'arrêter en sa course.

» Il paraît cependant que cette bagatelle met des bâtons dans les roues, » évente le sommier; le char est sous la remise, et les orgues ne parlent » plus, *silent organa*. L'effet a suivi de près la cause, et quand les his- » toriens proclameront les nombreuses victoires de Rossini, quand ils » cloront la litanie à *Guillaume Tell* sans annoncer que son illustre » auteur a cessé de déguster le *rizotto*, le macaroni, les ortolans à la » provençale arrosés d'un vin d'Épernay de qualité supérieure; il faudra » bien que leur plume, discrète ou non, dise comment et pourquoi le rossi- » gnol a gardé le silence après une telle roulade, pourquoi le héros du » drame lyrique s'est retiré dans sa tente sans avoir reçu de blessure; » pourquoi cette verve brillante et féconde a mis un terme à ses produc- » tions dont la dernière était un prodige. Quel thème à mettre en varia- » tions! J'espère qu'un jour tu relèveras ce gant, voilà du bon bien qui » t'arrive pour la biographie de Rossini.

» Votre gouvernement a confisqué ce maître à l'Italie pour l'immoler, » pour éteindre son génie en lui suscitant une infinité de tracasseries fi- » nancières. L'artiste se venge en ne donnant plus rien à ses officieux pro- » tecteurs devenus ingrats. L'auteur d'*Otello*, du *Comte Ory* ne veut » plus travailler; depuis cinq ans, un refus d'inspiration répond au déni » de justice qu'on lui fait depuis cinq ans. Rossini est donc perdu pour » l'Europe musicale, et c'est la France qui en est la cause, la France » qui se dit le centre du monde civilisé, la patrie adoptive de tous les » artistes! L'accueil fait à Rossini, cette apparente libéralité n'étaient » donc qu'un guet-à-pens. Vos meneurs triomphent, ils rient du bon tour » qu'ils lui ont joué, cette conduite est une conséquence de leur système » d'oppression.

» Comme le *muet* au milieu du sérail,
» Il ne *dit* rien, et nuit à qui veut *dire*.

» Telle est la marche du gouvernement français envers les artistes.

» 2,000 écus sont refusés à Rossini, malgré les actes authentiques et so-
» lennels qui les lui accordent, et le 1,000,000,000 du budget est gas-
» pillé pour des imbéciles et des espions! Et 200,000 francs sont versés
» chaque année dans la caisse de l'Opéra-Comique afin de combler le dé-
» ficit des musiciens privilégiés! Si c'était encore pour qu'il n'y eût plus
» d'Opéra-Comique au monde, je dirais : doublez la somme. On n'est jamais
» prodigue lorsqu'on a pour objet la gloire nationale; et 700,000 francs
» sont livrés tous les ans à votre Académie royale de Musique pour
» payer l'éclairage de sa lanterne magique! Voilà de l'argent bien placé!»

Je crois que mon ami La Tour a bien compris la question et deviné la cause du silence de Rossini. Ce maître ne pense pas plus à composer un opéra que s'il n'en avait fait de sa vie. Dernièrement encore je voulais le décider à s'occuper d'une partition italienne ou française, l'entretien fut très-long, la plume à la main, il traça des figures sur le papier, nous devisâmes sur une entreprise de la plus haute importance pendant deux heures. Vous croyez peut-être que la musique, les chanteurs, l'orchestre, l'opéra, le ballet, l'harmonie et le rhythme formaient l'objet de la conversation; point du tout : il s'agissait d'introduire la culture du riz sur les bords de la Durance, dans la plaine de Cabedan. D'après les notions agronomiques et topographiques dont je lui fis part, Rossini conclut, en homme expérimenté, que le riz de la Chine convenait admirablement à cette contrée, et dressa le plan des rizières à établir au pied du Léberon. Telle est la partition qu'il a sur le métier.

Si l'illustre maître paraît avoir abandonné la carrière du théâtre, il n'a pourtant pas renoncé à composer de jolis airs, des duos ravissans. L'éditeur de *Guillaume Tell*, M. Troupenas vient de publier, sous le titre de *Soirées musicales de G. Rossini*, une douzaine de productions charmantes, huit ariettes et quatre duos. Ces morceaux gracieux et d'un tour original, d'une harmonie souvent piquante par sa nouveauté, sont si jolis que l'on serait tenté de réclamer le treizième; la douzaine est complète, et voilà tout. On pense bien que l'éditeur a su profiter de sa bonne fortune et que ce nouvel œuvre de Rossini est estampé avec tout le soin, le luxe et l'élégance de la typographie musicale. Les amateurs d'emblèmes et de vignettes seront servis selon leur goût, les *dilettanti* chanteront les paroles italiennes, d'autres s'attacheront au texte français qui les double avec assez de fidélité. Romances, chansons, ariettes, barcaroles, tyroliennes à une ou deux voix, tels sont les sujets variés que l'auteur a

même aux arbres, même aux hôtels, tant elle tient à ce qu'on sache ses goûts aristocratiques; il y rattache soit de l'histoire sérieuse, soit de la statistique curieuse, soit un conte, soit une légende populaire, recueillie sur les lieux, soit le nom de quelque homme célèbre dont il esquisse l'histoire; il cause, disserte, philosophe avec nous sans bavardage, ni pédantisme, ni style exclamatoire. Son livre est un livre de voyages sans toutes ces puérilités du genre. Tant de gens sont forcés de se passer du délicieux plaisir de voyager et d'aller voir les belles choses du dehors, cloués qu'ils sont au foyer domestique par ces nécessités que M. Victor Hugo a appelées, dans un style si chaste, ces *soins de la famille*, que c'est une bonne fortune pour eux d'en avoir l'illusion et presque toutes les surprises, grâce au talent d'un cicerone d'une espèce bien rare, lequel n'est ni enthousiaste, ni ignorant, ni menteur, trois défauts qui vont toujours de compagnie.

La onzième livraison des PROMENADES D'UN ARTISTE vient de paraître. Tous les cinq jours, le lecteur reçoit, avec une gravure admirable, seize pages ingénieuses, vraies, piquantes, où les choses solides se cachent sous la facilité et l'élégance du style. La REVUE DE PARIS doit tous ses encouragemens et tous ses soins à une entreprise qui satisfait à la condition inévitable du bon marché, sans avoir rien économisé en fait de goût, de bon ton et de talent.

— Le libraire Hachette, éditeur de la BIBLIOTHÉQUE PHILOSOPHIQUE, remarquable entreprise, dont nous aurons occasion de parler, a publié il y a quelques mois un livre excellent de l'abbé Receveur, ancien professeur de philosophie, intitulé : ESSAI SUR LA NATURE DE L'AME, SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET LE FONDEMENT DE LA CERTITUDE. Cet ouvrage honore l'époque distraite où nous vivons. L'auteur a écrit pour ceux qui pensent. Ce n'est pas un système nouveau, ayant la prétention d'expliquer toutes les difficultés de l'homme et du monde; ces systèmes-là servent beaucoup plus à la réputation de celui qui les bâtit qu'à l'instruction de ceux qui les étudient; c'est une critique pleine de sens, de précision et de clarté de diverses doctrines philosophiques sur la nature des idées.

La justesse du coup d'œil et la netteté de l'expression sont deux qualités éminentes de M. l'abbé Receveur. On dit que M. Guizot lui a depuis long-temps destiné une chaire qui est déjà vacante à la Sorbonne, et ce choix les honorerait pareillement tous deux. Les hommes d'un talent réel sont si rares, et l'enseignement public est si dépourvu d'éclat, qu'on doit être trop heureux de trouver des professeurs d'un savoir si solide, si net et si littéraire.

